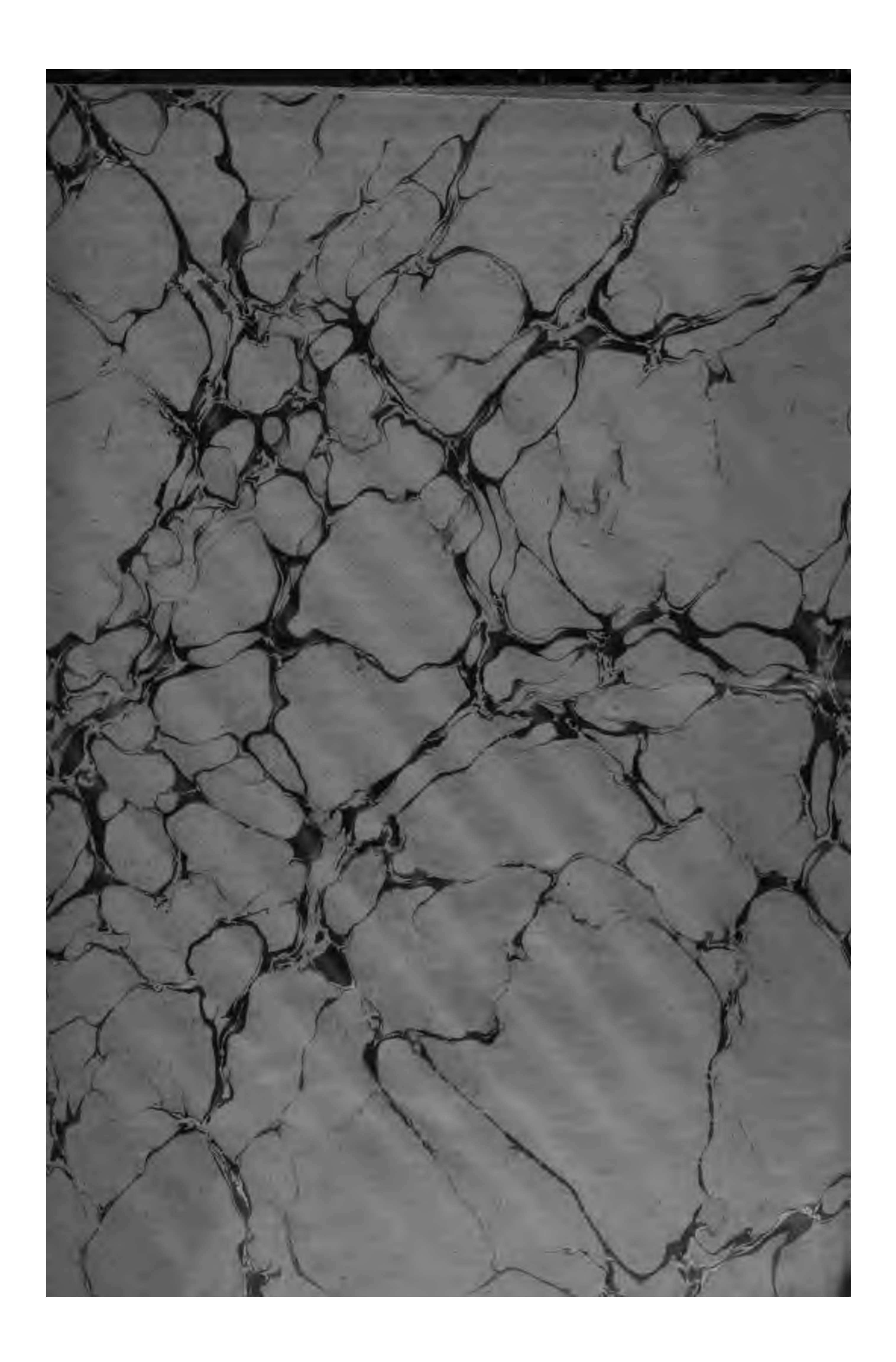



LELAND·STANFORD·JVNIOR·VNIVERSITY



BIBLIOTHÈQUE

DE L'ÉCOLE

DES HAUTES ÉTUDES

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES

DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

SCIENCES PHILOLOGIQUES ET HISTORIQUES.

TRENTIÈME FASCICULE

LES MÉTAUX DANS LES INSCRIPTIONS ÉGYPTIENNES

PAR **C. R. LEPSIUS**, TRADUIT DE L'ALLEMAND PAR **W. BEREND**

AVEC DES ADDITIONS DE L'AUTEUR.



PARIS
F. VIEWEG, LIBRAIRE-ÉDITEUR
RUE RICHELIEU, 67
1877.

LES MÉTAUX

DANS

LES INSCRIPTIONS ÉGYPTIENNES

PAR

C. R. LEPSIUS

TRADUIT PAR

W. BEREND

AVEC DES ADDITIONS DE L'AUTEUR.



PARIS
F. VIEWEG, LIBRAIRE-ÉDITEUR
RUE RICHELIEU, 67
1877.

DES MÉTAUX CHEZ LES ANCIENS ÉGYPTIENS.

Les métaux précieux et les pierres précieuses avaient grand valeur et jouissaient d'une grande considération chez les anciens Égyptiens. De même que l'art de polir, de tailler les pierres précieuses, et de les employer à l'ornementation des objets les plus variés, la métallurgie s'était développée de bonne heure et avait atteint bientôt un haut degré de perfection. On fabriquait le verre, on le colorait en masses transparentes ou opaques à l'imitation des pierres précieuses, on le travaillait de toutes les manières, on en faisait des émaux, on en recouvrait des figures et d'autres objets en terre ou en pierre propre à cet usage: les produits de cette industrie étaient répandus et recherchés partout. Pour s'en convaincre, il suffit de jeter un coup d'œil sur les trésors que Thoutmosis III amasse devant Ammon dans le temple de Karnak[1], ou sur l'or, l'argent et les autres matières précieuses de toute sorte que les peuples du Nord et du Sud apportent en quantités énormes au même roi dans le tombeau de Reχmara[2], ou enfin sur les richesses qu'une ambassade du Nord et du Sud présente au roi postérieur Toutanχamen. Ces deux derniers tableaux sont empruntés à des tombeaux thébains[3]. Les monceaux d'armes et d'objets précieux que Ramsès III (le riche Rhampsinite d'Hérodote) gardait dans ses trésors sont représentés en grande partie dans une chambre de sa syringe[4]. On savait préparer de grands vases artistiques en or et en argent émaillés, munis d'anses et de couvercles, ornés de figures d'hommes et d'animaux, de fleurs et de feuillages: la riche collection que Rosellini[5] en a reproduite, presque partout avec les couleurs de l'original, nous montre le degré de perfection auquel on atteignait. On peut se former une idée des quantités incalculables de minéraux précieux bruts ou travaillés, que les expéditions triomphales des puissants Pharaons des grandes dynasties thébaines firent passer d'Asie et d'Éthiopie en Égypte, par l'étude des inscriptions qui retracent, sur les parois du pronaos du grand temple à Karnak, les campagnes de Thoutmosis III depuis l'an XXIII jusqu'à l'an XLII de son règne. Au dire de Tacite, les prêtres de Thèbes expliquèrent à Germanicus des inscriptions semblables du temps de Ramsès II. «On y lisait, dit-il, les tributs «imposés aux nations, le poids de l'or et de l'argent, le nombre d'armes et de chevaux,

1) Champ. *Mon.* pl. 316. 317.

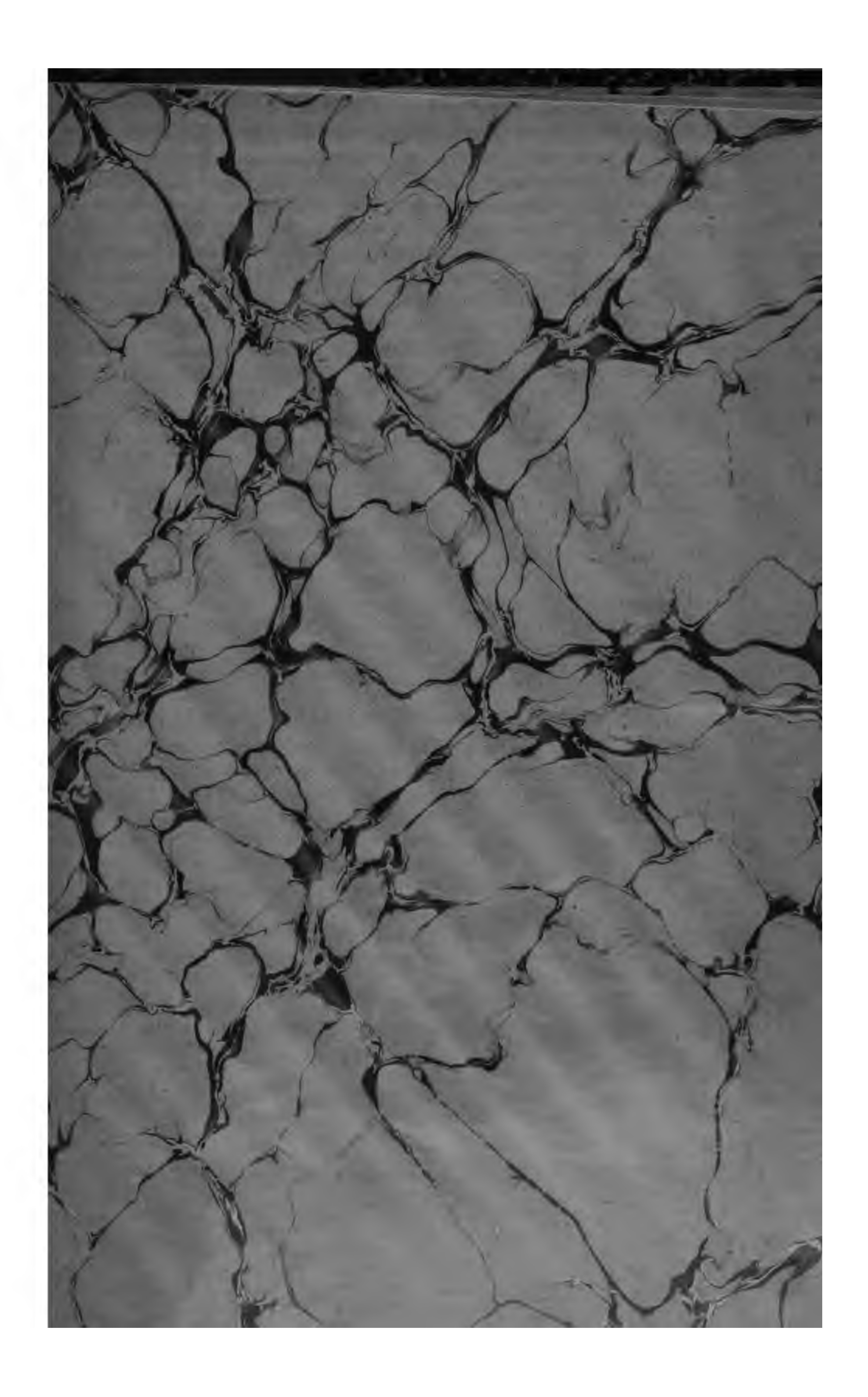
2) Reproduites en couleurs par Hoskins, *Voy. en Éthiop.* p. 328 ss. pl. 46—49 et au trait par Wilkinson, *Mann. and Cust.* Vol. I.

3) Denkmäler der Preuss. Exp. III. 115—118.

4) Champ. Mon. pl. 258—264. Rosell. Mon. Civ. 50, 60, 61.

5) Mon. Civ. tav. 58—62.


LELAND·STANFORD·JVNIOR·VNIVERSITY



BIBLIOTHÈQUE

DE L'ÉCOLE

DES HAUTES ÉTUDES

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES

DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

SCIENCES PHILOLOGIQUES ET HISTORIQUES.

TRENTIÈME FASCICULE

LES MÉTAUX DANS LES INSCRIPTIONS ÉGYPTIENNES

PAR **C. R. LEPSIUS**, TRADUIT DE L'ALLEMAND PAR **W. BEREND**

AVEC DES ADDITIONS DE L'AUTEUR.



PARIS

F. VIEWEG, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE RICHELIEU, 67

1877.

LES MÉTAUX

DANS

LES INSCRIPTIONS ÉGYPTIENNES

PAR

C. R. LEPSIUS

TRADUIT PAR

W. BEREND

AVEC DES ADDITIONS DE L'AUTEUR.



PARIS
F. VIEWEG, LIBRAIRE-ÉDITEUR
RUE RICHELIEU, 67
1877.

DES MÉTAUX CHEZ LES ANCIENS ÉGYPTIENS.

Les métaux précieux et les pierres précieuses avaient grand valeur et jouissaient d'une grande considération chez les anciens Égyptiens. De même que l'art de polir, de tailler les pierres précieuses, et de les employer à l'ornementation des objets les plus variés, la métallurgie s'était développée de bonne heure et avait atteint bientôt un haut degré de perfection. On fabriquait le verre, on le colorait en masses transparentes ou opaques à l'imitation des pierres précieuses, on le travaillait de toutes les manières, on en faisait des émaux, on en recouvrait des figures et d'autres objets en terre ou en pierre propre à cet usage: les produits de cette industrie étaient répandus et recherchés partout. Pour s'en convaincre, il suffit de jeter un coup d'œil sur les trésors que Thoutmosis III amasse devant Ammon dans le temple de Karnak[1], ou sur l'or, l'argent et les autres matières précieuses de toute sorte que les peuples du Nord et du Sud apportent en quantités énormes au même roi dans le tombeau de Reχmara[2], ou enfin sur les richesses qu'une ambassade du Nord et du Sud présente au roi postérieur Toutanχamen. Ces deux derniers tableaux sont empruntés à des tombeaux thébains[3]. Les monceaux d'armes et d'objets précieux que Ramsès III (le riche Rhampsinite d'Hérodote) gardait dans ses trésors sont représentés en grande partie dans une chambre de sa syringe[4]. On savait préparer de grands vases artistiques en or et en argent émaillés, munis d'anses et de couvercles, ornés de figures d'hommes et d'animaux, de fleurs et de feuillages: la riche collection que Rosellini[5] en a reproduite, presque partout avec les couleurs de l'original, nous montre le degré de perfection auquel on atteignait. On peut se former une idée des quantités incalculables de minéraux précieux bruts ou travaillés, que les expéditions triomphales des puissants Pharaons des grandes dynasties thébaines firent passer d'Asie et d'Éthiopie en Égypte, par l'étude des inscriptions qui retracent, sur les parois du pronaos du grand temple à Karnak, les campagnes de Thoutmosis III depuis l'an XXIII jusqu'à l'an XLII de son règne. Au dire de Tacite, les prêtres de Thèbes expliquèrent à Germanicus des inscriptions semblables du temps de Ramsès II. «On y lisait, dit-il, les tributs «imposés aux nations, le poids de l'or et de l'argent, le nombre d'armes et de chevaux,

---

1) Champ. *Mon.* pl. 316. 317.

2) Reproduites en couleurs par Hoskins, *Voy. en Éthiop.* p. 328 ss. pl. 46—49 et au trait par Wilkinson, *Mann. and Cust.* Vol. I.

3) Denkmäler der Preuss. Exp. III. 115—118.

4) Champ. Mon. pl. 258—264. Rosell. Mon. Civ. 50, 60, 61.

5) Mon. Civ. tav. 58—62.

«les dons faits aux temples, l'ivoire et les parfums, avec les quantités de blé et d'objets «utiles que chaque nation avait à verser, et le tout n'était pas moins considérable que les «impôts levés par la puissance des Parthes et l'autorité des Romains.»

De même pour des époques plus récentes: je me bornerai à citer les stèles Éthiopiennes du Djebel Barkal. Les monuments des Ptolémées et ceux des Romains nous fournissent de longues listes de villes et de pays, qui avaient à verser dans les trésors des temples des métaux et des minéraux précieux rangés d'après leur valeur.

Donné pareille abondance de matériaux propres à nous faire connaître les métaux connus et estimés des anciens Égyptiens et le grand progrès que le déchiffrement des hiéroglyphes a fait dans ces derniers temps, on peut s'étonner à bon droit de trouver encore parmi les Égyptologues tant d'incertitude dans la nomenclature, non seulement des pierres précieuses, mais aussi des métaux.

Cette incertitude vient d'abord du signe [hiéroglyphe] que CHAMPOLLION et d'autres après lui ont cru, je ne sais pour quelle raison, être un creuset. Il n'en connaissait pas la prononciation, mais le traduisait par «fer». Maintenant on le lit le plus souvent *ba* et Mr. de ROUGÉ le traduit par fer ou acier. BIRCH[1] lit *ba*, bois, fer ou cuivre. CHABAS[2] ne donne pas de prononciation, mais traduit bronze ou fer. BRUGSCH[3] hésite entre fer et cuivre. DÜMICHEN[4] rend le groupe [hiéroglyphes] par «métal noir».

Cette hésitation entre deux métaux aussi importants que le sont le bronze et le fer a son origine dans le fait que voici. On trouve dans les inscriptions une série constante, dans laquelle le signe idéographique douteux se trouve placé entre deux groupes phonétiques. Le dernier se lit *taḥt* qui correspond au Copte ⲧⲁϩⲧ plomb, et le premier *mafka* qui n'a pas de correspondant en Copte. Si l'on traduit, comme le faisait CHAMPOLLION, *mafka* par cuivre et le signe douteux par fer, tout paraît être en règle et l'on a cuivre, fer, plomb: l'étain est ici hors de question. Mais alors cet ordre semble être contredit par les faits: car *mafka* «le cuivre» n'est jamais nommé lorsqu'il s'agit de vases, d'armes et d'autres ustensiles de toute sorte, mais seulement le fer, et pourtant les objets que nous connaissons par les tombeaux sont presque exclusivement en cuivre et très-rarement en fer. Si l'on veut prendre pour le cuivre le signe inconnu [hiéroglyphe], le fer manque entièrement à la série et il faut chercher pour *mafka* une autre signification qui ne se trouve que difficilement. A la vérité BRUGSCH[5], s'appuyant sur ce fait que l'Anglais MACDONALD avait rencontré et, pour ainsi dire récolté, aux mines de *mafka* du Sinai des turquoises incrustées dans le roc, en avait conclu que ces turquoises avaient attiré sur la péninsule les anciennes colonies minières des Égyptiens, partant que *mafka* signifie non pas cuivre mais turquoise. Cette conjecture semblait d'autant plus acceptable, que, dans la série constante des métaux, immédiatement derrière l'or et l'argent et devant *mafka*, se trouvait intercalé un minéral *χesbet*, qui désignait, d'après le consentement général des Égyptologues, non pas un métal, mais un minéral, le «lapis lazuli». Cette hypothèse, d'après laquelle *mafka* serait la turquoise et que nous examinerons par la suite trouva peu d'accueil: pourtant BRUGSCH la maintient encore dans son Dictionnaire.

1) BUNSEN, Égypt. vol. I. 2. ed. p. 555.
2) Papyrus Harris.
3) Dict. p. 23, 50, 91, 618, 751.
4) Recueil IV. 55, 56, 57. et a. Texte p. 7.
5) Wanderung nach den Türkis-Minen und der Sinai-Halbinsel. 1866. p. 80 ss.

A ces raisons et à d'autres encore, le doute subsistait toujours. Comme on trouve encore désignant des métaux d'autres groupes, qui semblent avoir été généralement méconnus jusqu'ici; et comme la préparation exacte des couleurs joue un grand rôle dans l'explication de la série minérale Égyptienne, j'ai cru qu'il y avait lieu de soumettre à un examen plus minutieux l'ensemble des faits qui se rapportent à ces matières. Je présente ici les résultats de mes recherches, et tout d'abord ceux auxquels je suis parvenu sur les métaux précieux, l'or, l'électrum, l'argent.

Il y a pour les principaux métaux, qu'on range d'après leurs qualités propres et leur valeur, un ordre naturel déterminé par leur rareté et leur utilité. Aussi reste-t-il constant presque partout chez les peuples de l'Antiquité. Nous avons l'habitude de diviser les métaux en métaux nobles: or et argent; et en métaux vils: cuivre, fer et plomb. C'est ainsi que se suivaient les métaux chez les Grecs et chez les Romains, et nous trouvons déjà le même ordre chez les Hébreux dans le 4ième livre de Moïse (31, 22), où l'étain, s'il faut traduire ainsi le mot *bedil*, est déjà nommé: or, argent, cuivre, fer, étain et plomb. Seulement, il n'est pas rare de trouver l'argent placé devant l'or.

Nous avons déjà montré que les inscriptions hiéroglyphiques nous présentent les métaux dans un ordre semblable et constant: on y remarque une différence avec l'ordre suivi par les autres peuples anciens. Derrière l'or et l'argent, sont placés régulièrement: d'abord le minéral *χesbet*, ou, comme on l'écrit le plus souvent par la suite, *χesteb*, ensuite les deux groupes douteux dont nous avons déjà parlé et qu'on a généralement traduits après CHAMPOLLION par cuivre et fer, enfin le plomb. Cet ordre reste constant, depuis l'Ancien Empire jusqu'aux Ptolémées, aux Grecs et aux Romains. De temps en temps on rencontre deux autres groupes, , *äsem*, , *men*, qui ont pour déterminatif, l'un, le signe de l'or; l'autre, le signe inconnu , et qui se rattachent naturellement à ces deux métaux. Nous examinerons maintenant chacun des ces groupes dans l'ordre indiqué ci-dessus en commençant par l'or.

nub, ⲛⲟⲩⲃ, χρυσός, aurum.

Le signe figuratif qui signifie l'or avait été pris par CHAMPOLLION [1] pour une espèce de creuset. ROSELLINI [2] reconnut avec raison que c'est plutôt le sac allongé ou le linge replié, aux deux bouts tombants, dans lequel on lave les grains d'or. C'est une des manipulations représentées à Beni-Hassan et aux tombeaux thébains. Dans les tableaux où est figuré le travail de l'or à Beni-Hassan [3], on trouve encore ce signe dans sa forme primitive: l'eau dégoutte à travers le sac, et à Thèbes [4] deux hommes agitent le sac en l'air. Au dessus est écrit: , préparation de l'or. Ce qui a été extrait, dit Pline [5] dans sa description de la production de l'or, est frappé, lavé, brûlé, réduit en farine et on le frappe encore dans des pilons. Notre signe veut donc dire lavage de l'or. Pendant le nouvel empire, il semble qu'on ait oublié la valeur figurative de ce signe comme de tant d'autres: il n'est pas rare de le trouver en forme de collier [6]. Il a généralement pour

1) Dict. Hiéroglyph. p. 410. 2) Ros. Mon. Civ. tom. II. p. 282.
3) Mon. Civ. tav. 51, 4. 4) Ibid. 51, 1. 2. 5) H. N. 33, 4, 69.
6) DE ROUGÉ, Ahmès p. 66 et pl. II.

déterminatif les trois grains qui servent aussi aux pierres, à la terre, aux couleurs, et à beaucoup d'autres substances granulées, même du règne végétal. Mais, tandis que les pierres sont déterminées tantôt par les grains, tantôt par le bloc de pierre, les métaux prennent exclusivement les grains.

Lorsque le signe est employé sans les grains dans d'autres significations, son complément phonétique le traverse ou le suit: , . La prononciation *nub* est ainsi fermement établie; du reste elle s'est conservée sans changement en Copte: ⲡⲓ-ⲛⲟⲩⲃ. On trouve aussi de temps en temps la variante purement phonétique [1] *nub*. A l'époque Romaine, la vache avec les grains [2], prononcée *nub*. *neb*, est mise pour l'or.

D'autres groupes, qui se mettent pour l'or aux basses époques, sont encore plus étonnants, car ils nous conduisent à des mots absolument différents: [3] *saui*, qui parfois prend pour déterminatif le signe de l'or, [4] et , [5] *neb* (?), d'où semblent sortir [6] et par faute de transcription. Le groupe *ketem*, [9], [10], dans les inscriptions d'Edfou n'est peut-être qu'une autre désignation de l'or; c'est le כֶּתֶם des Hébreux. Depuis les Ptolémées, on aimait beaucoup se servir d'expressions rares et recherchées, aussi bien dans le choix des mots que dans le choix des signes, pour faire étalage de science: ce qui nous rend souvent l'explication difficile. Évidemment nous avons à faire ici non pas à des mots introduits plus tard d'une manière générale dans la langue, mais peut-être seulement à des synonymes, dont s'étaient servis les anciens poètes. Ainsi *saui* pourrait nous ramener à la racine du Copte ⲥⲁⲓ, ⲥⲁⲓⲉ, ⲥⲁⲓⲙⲟⲩ, *pulcher*, le beau métal. Le deuxième groupe, dont la prononciation est incertaine, veut dire d'ordinaire $^2/_3$ et n'est inconnu que dans son application à l'or.

Dans les peintures, l'or nous est présenté sous beaucoup de formes différentes, reconnaissables à l'inscription et à la couleur. Il est figuré en monceaux [11]: ce sont sans doute les pépites brutes, telles qu'on les trouve dans les mines. En bourses [12], qui contenaient des grains débarrassés de la gangue, ou bien aussi des paillettes extraites par le lavage: c'est ainsi que les nègres le récoltent aujourd'hui dans le sable des ruisseaux encore sur le Nil Bleu et l'appellent *Tibber*. Souvent encore en plaques [13], en barres et en briques [14], formes obtenues par la fusion; ou enfin en anneaux [15], la forme la plus fréquente, surtout pour le pesage de l'or. Sous toutes ces formes il était ensuite renfermé dans des cassettes et déposé dans le trésor ou dans la chambre à argent , [16] *per hat*.

Dans son livre sur les monnaies, les mesures et les poids de l'Asie antérieure, J. Brandis pense que les masses de métal mentionnées comme tribut dans les annales de

1) Aegypt. Zeitschr. 1870. p. 20.
2) Dümichen, Recueil IV. 73, 2.
3) Rec. IV. 69, 2. 71, 2. 73. 2. et a. Tempelinschr. I. 90, 15.
4) II. 24, 3. 42, 39.
5) Tempel-Inschr. 73, 2.
6) Düm. Rec. IV. 66, 2.
7) Ibid. IV. 69, 2.
8) Düm. Kal. Inschr. 119, 4.
9) Ibid. 111, 12. Rec. IV. 69, 2.
10) Ibid. 118, 14.
11) Düm. Hist. Inschr. Taf. 32, 34 — voir notre pl. I.
12) Ibid. Pl. 32 — Pl. II.
13) Hoskins, Trav. in Ethiopia p. 330 pl.
14) Champ. Not. p. 508.
15) Denkm. III. 39 d.
16) Düm. Hist. Inschr. I. 30.

Thoutmosis III, à Karnak, avaient d'abord un poids Asiatique qu'on changeait plus tard en *ten* d'Égypte. Il tire cette conclusion de deux passages, d'après lesquels cent huit briques de cuivre raffiné pesaient 2040 *ten*, huit anneaux d'argent, 301 *ten*, soit $18^{ten}88$ à la brique. A priori, il est assez invraisemblable que, débitant le cuivre en plaques ou en barres de cinq livres et demi, on donnât aux anneaux d'argent un poids de sept livres; et cela, quand on estimait les métaux précieux au point de les peser à $0^{gr}.44$ près. Si, pour un motif quelconque, on avait voulu fabriquer des poids en argent de pareille importance, on les aurait du moins évalués en mines et donné à chacun d'eux une valeur exacte, six ou sept mines par exemple, mais non six mines $^2/_3$. Aussi bien, l'inscription alléguée n'autorise nullement l'hypothèse suggérée par Brandis. J'ai déjà expliqué ailleurs en la publiant[1] que la pierre est brisée au-dessus du 8, par suite, qu'on pouvait intercaler dans le texte plusieurs dizaines ou plusieurs centaines à volonté: il n'y a dans le passage rien qui permette d'établir un calcul certain. Je ne saurais non plus prêter la main aux combinaisons qui ont pour objet de déduire des chiffres de Karnak la valeur d'un poids normal asiatique. Sans entrer dans le détail, je me bornerai à dire qu'en Égypte on n'employait pour peser les métaux précieux aucun poids supérieur au *ten*, tandis qu'en Asie on se servait de poids supérieurs au soixantième ou au quarante-cinquième de mine qui, si l'hypothèse de Brandis était juste, serait pris ici pour unité. On calculait soit par mines entières, les petites de 505 grammes les grandes de 1010, soit par talents de 30300 grammes: les deux manières se trouvent mentionnées souvent et comme chose usuelle dans les documents Hébreux et Assyriens. Si on devait réduire les nombres égyptiens en nombres asiatiques, les poids ainsi obtenus ne devraient pas se chiffrer par soixantièmes ou quarante-cinquièmes de mine, mais bien par mines entières; on n'aurait pas inscrit parmi les tributs des 7800, 6200, 1250 quarante-cinquièmes = $173^7/_9$, $137^1/_3$, $27^7/_9$ mines[2], ou des 780, 485, 550 soixantièmes = 13, $8^1/_{12}$, $9^1/_6$ mines, mais 180, 140, 30, 12, 8, 10 mines. Personne ne trouvera extraordinaire que pour arrondir les sommes on ait ajouté des dixièmes ou parfois même des cinquièmes d'unités, quand Brandis[3] avoue que le poids du soixantième de mine oscille entre $8^{gr}.35$ et $8^{gr}.45$. Il me semble que les peuples vaincus devaient donner le plus qu'ils pouvaient et sous n'importe quelle forme, afin de satisfaire aux exigences égyptiennes: les métaux précieux venaient, partie sous forme de vases ou d'objets d'art, partie sous forme de briques, de plaques, d'anneaux ou de poudre. C'était seulement en mettant les raretés de coté pour le trésor qu'on s'inquiétait de les peser.

Nous pouvons maintenant retrouver la plupart de ces formes dans les inscriptions.

L'or en bourses s'appelle [4] *nub m-āref u*, [5] *nub āref-u*, de la racine , , [6] *āref* en Copte ⲱⲣϥ, ⲟⲣⲃ̂, renfermer, tenir serré. L'or en anneaux [7] *nub-m-seš-u*, a été rapproché du Copte ϣⲟⲩϣⲧ,

1) Auswahl, XII, 26. 2) Brandis, p. 29.
3) Id. ibid. 4) Dümichen, Hist. Inschr. XXXIV.
5) Denkm. III. 118. 6) Düm. Kal. Inschr. 49 b. 3.
7) Ausw. XII. 31, 51. Denkm. III. 32, 29.

Les battants de porte des temples étaient aussi en électrum ou recouverts de ce métal, comme ceux que Ramsès II offre à Osiris dans le temple d'Abydos[1].

L'électrum se rencontre à peu près exclusivement aux temps anciens, ce qui n'est peut être pas l'effet du hasard. Sous les Psammétik il n'y en a presque plus de traces: si on le trouve dans un passage du *Todtenbuch* (c. 15, 9), c'est seulement tradition des anciens temps. De même pour le titre de Hathor à Philae «Electrum des déesses», où on attendrait «argent»: c'est peut-être un legs de l'antiquité.

Les procédés pour séparer l'argent de l'or et l'or de l'argent étaient devenus avec le temps plus connus et plus faciles; aussi l'alliage fut-il employé de moins en moins et finit par devenir un terme minéralogique assez arbitraire. Il en est de même aujourd'hui où les minéralogistes n'appellent pas seulement l'or qui contient de 20 à 50% d'argent, électrum ou argent-or, mais aussi l'argent qui contient de 20 à 50% d'or, or-argent. On ne donnait pas au bronze et au laiton des noms spéciaux, bien que les propriétés de ces alliages soient différentes selon les proportions des métaux qu'ils renferment: si l'on donne un nom spécial à l'électrum, les raisons de ce fait doivent être cherchées dans l'histoire de la métallurgie et de ses développements.

[hieroglyphs] *hut*, ϩⲁⲧ, l'argent, ἄργυρος, argentum.

Comme dans le groupe de l'électrum, le signe de l'or est déterminatif dans le groupe de l'argent et ne doit pas se prononcer: le Copte ne donne que ϩⲁⲧ, ⲛ. Le groupe signifiait d'abord «or blanc» (c'est ainsi qu'Hérodote appelait l'électrum): car *hut* [hieroglyphs], [hieroglyphs] veut dire «le clair, le brillant» cf. ἀργός, ἄργυρος). Les deux métaux nobles, l'or et l'argent, qui d'ailleurs se trouvaient le plus souvent mélangés, pouvaient à l'origine paraître ne former qu'une seule substance présentant des nuances différentes.

Au temps des Grecs et des Romains, l'argent est souvent designé par un autre nom [hieroglyphs], [hieroglyphs], [hieroglyphs][2]. Le signe [hieroglyph] est polyphone, et se rencontre avec les prononciations [hieroglyphs] *seḫ*, ou [hieroglyphs][3] *seḫi* et [hieroglyphs][4] *ārk*. Brugsch Dict. p. 1273 lit notre groupe *arkour* p. 1018 et le tient pour une transcription du Grec ἄργυρος: le fait serait extraordinaire et entièrement isolé dans la langue Égyptienne. Pour le moment, nous devons laisser en suspens la question de savoir si le groupe doit se lire *seḫ-ur* ou *ārḳ-ur*; cette dernière lecture se trouve pourtant confirmée jusqu'à un certain point par un passage de Dendéra[5] où il est dit [hieroglyphs] *in-f* [illegible] *ārḳ-ḥut*, lui le roi (apporte le pays de [illegible] avec son argent pour

1. Brugsch, Recueil I, 12, 1.
2. Dümichen, Recueil IV, 90, [illegible] 1, 72, 2, a.
3. Brugsch dans [illegible] V [illegible]. Brugsch, Dict. p. 1272. Denkm. III, 195, a, 22.
4. Düm. Tempel-Inschr. II, [illegible]. Ce passage est la seule preuve de la prononciation *ārḳ*, mais la comparaison avec [illegible] la met hors de doute. Le sens est «complet» de [hieroglyph] «le dernier».
5. Düm. Rec. IV [illegible].

terminer le naos»: les Égyptiens aimaient particulièrement les allitérations. On trouve encore un troisième nom pour l'argent dans ces temps de décadence [1] ou [2], *ru* ou *ruā*.

L'argent est représenté, comme l'or, en grands monceaux surmontés d'une inscription[3]: c'étaient là sans doute les morceaux d'argent brut, tels qu'on les extrayait dans les mines. On le gardait aussi en bourses, si les mots [4] *ḥat nub m ārefu*, or et argent en bourses, se rapportent aux deux métaux, comme c'est vraisemblable. Il est certain qu'on le fondait en grosses plaques[5]; mais on le trouve aussi sous forme de briques[6], ou de plaques plus petites, de couleur blanche, entassées dans des paniers et surmontées d'inscriptions, et d'anneaux[7], que HOSKINS a colorés en jaune par erreur, puisque l'inscription et la notice de CHAMPOLLION[8] nous apprennent qu'ils étaient peints en blanc. L'argent en forme d'anneaux *sešu* [9], [10], [11], est souvent mentionné dans les annales de Thoutmosis III; on le trouve aussi en [12], *ṭeṭet*, dont nous avons parlé au sujet de l'or, et en [13], c'est-à-dire en forme de minerai broyé. Beaucoup de vases[14] précieux étaient en argent, parfois émaillés et ornés d'anses: ils sont souvent mentionnés dans les inscriptions[15]. La stèle Éthiopienne de Boulaq nous donne une liste de vases et d'autres ustensiles en argent:

Des chariots, fabriqués en argent ou bien en argent et en or, sont mentionnés dans les annales de Thoutmosis III[16].

Comme l'or, on pesait l'argent par *ten* et par *kite*, qu'il fût brut ou travaillé[17]. Les quantités apportées en guise de tribut ou comme butin sont à peu près égales.

La différence de valeur entre l'or et l'argent semble avoir été moindre dans les temps anciens qu'elle n'est maintenant. C'est pourquoi il n'est pas rare de voir

1) DÜM. Rec. IV. 71, 1 (cf. 69, 2). Kal. Inschr. 104, 9.
2) DÜM. Rec. IV. 66, 3. 3) DÜM. Hist. Inschr. 32. 4) Ibid. 34.
5) Ibid. 34. représenté aussi en blanc chez HOSKINS.
6) HOSKINS, l. l. 7) Ibid. 8) Not. p. 507.
9) Denkm. III. 31, a, 11. 10) Denkm. ibid. Ausw. XII. 26. 11) Denkm. II. 32, 29.
12) Denkm. III. 32, 33. — MARIETTE, rev. Arch. 1860. II, pl. XVI; 5.
13) Denkm. ibid. 14) V. HOSKINS, l. l.
15) Ausw. XII. 31. Denkm. III. 30, 18. 16) Ausw. XII. 31.
17) On rencontre des sommes d'argent de 56 *ten*; 100 *ten*; 104 *ten* 5 *k.*; 153 *ten*; 301 *ten*; 431 *ten* 2 *k.*; 761 *ten* 2 *k.*; 1495 *ten* 1 *k.*; 2821 *ten* 3 *k.*

l'argent[1] placé devant l'or. Cela se passe même dans des inscriptions modernes comme celles de Dendéra[2], où on ne faisait plus que suivre les traditions anciennes. C'était surtout le cas en Éthiopie, et la richesse du pays en or rend le fait très-compréhensible; aussi sur les stèles du Barkal à Boulaq, l'interversion des deux métaux est-elle presque la règle. Il n'est nulle part question de mines d'argent dans les montagnes d'Égypte. Dans le butin des peuples du Sud, on nomme à peine l'argent, tandis que l'or est mentionné en grandes quantités. D'un autre côté nous avons prouvé plus haut, qu'on trouvait de grandes quantités d'électrum dans les pays à or du Sud, partant de l'argent aussi, quand on se donnait la peine de séparer les deux métaux. Dans les tombeaux de Thèbes, que nous avons déjà mentionnés souvent, ce sont surtout les Rotennou ou Assyriens et les Kefa de l'Ouest, qui apportent des vases en argent et du minerai d'argent brut sous des formes différentes. C'était donc dans leur pays que se trouvaient les mines d'argent les plus productives, et non pas au Sud ou dans le pays de Pount, en Arabie.

Nous avons examiné de près les trois métaux nobles: l'or, l'électrum et l'argent. L'électrum était inconnu dans les inscriptions et les deux autres ont été établis plus scrupuleusement dans leur signification qu'on n'avait fait jusqu'à présent. Il faut que l'investigation suive pour le moment une autre marche. J'ai déjà dit que les Égyptiens avaient un ordre constant dans lequel ils rangeaient les produits minéraux les plus précieux. C'était le cas chez tous les anciens peuples, mais l'ordre Égyptien se distingue de tous les autres par un fait curieux: au milieu des métaux, qu'on a l'habitude de distinguer strictement des pierres, on voit apparaître au moins un minéral qui n'est pas un métal, mais que CHAMPOLLION avait déjà reconnu pour être le lapis lazuli, en Hiéroglyphes *χesbet*. Un deuxième minéral, le *māfek*, que CHAMPOLLION croyait être le cuivre, a soulevé depuis des doutes fort sérieux, puis a reçu de nouveau la même acception. Nous devrons rechercher de plus près quels sont, dans la série, les noms qui désignent des métaux et les noms qui désignent des minéraux.

L'ordre est le suivant: 1) L'Or, auquel se rattachent 2) l'Électrum, 3) l'Argent; ensuite quatre corps, 4) *χesbet*, 5) *māfek*, 6) *χomt* et 7) *men*, que nous devrons chercher à identifier, et enfin 8) *taḥt*, qui représente le Plomb sans aucun doute. De plus on nomme de temps en temps *teḥen* et *teḥaset*, que nous devons reconnaître pour des métaux. Cet ordre se trouve aussi bien sur les monuments des dynasties Thébaines, que sur ceux de toutes les époques jusqu'au temps des Romains. Dans les annales des campagnes de Thoutmosis III à Karnak, on rencontre souvent parmi les tributs des listes de ces substances précieuses, rangées d'après leur poids ou leur nombre. A sa première campagne, qui répond à la XXIIIième année de son règne, il reçoit des Rotennou (Assyriens) de l'argent, de l'or, du *χesbet*, du *māfek*[3]; dans sa Vième campagne du pays de T'ahi, la Syrie, de l'argent, de

1) Sous Thoutmosis III. Ausw. XII, 3, 31. BRUGSCH, Rec. I, 26, 3.
2) DÜM. Rec. IV. 71, 1. 2. 73, 1. 2. 75, 1. 5.
3) Denkm. III. 32, 24.

l'or, du *χesbet*, du *māfek*, et des ustensiles de *men*, et, dans la même XXIXième année, du *χomt*[1] et du plomb. Dans la IXième campagne (XXXIVième année) du *χomt* et du plomb. Dans le même endroit (ligne 35) se suivent le *χomt* et le plomb, le *χesbet*, enfin l'ivoire. Dans une autre inscription du même roi[2], où sont énumérés les présents faits à Ammon, on rencontre la suite complète: or, argent, *χesbet*, *māfek*, *χomt*, *men*, plomb, couleurs et *asmeru*, et dans un autre endroit: argent, or, *χesteb*, *māfek*. La même série argent, or, *χesteb*, *māfek*, est donnée sous l'un des derniers rois de la XVIIIième dynastie, Amontoutanχ, tandis que sous Ramsès III, à Medinet Habou[3], l'ordre est comme il suit: argent, or, *χomt*, *χesteb*, *māfek*; le *χesteb* et le *māfek* sont placés par exception derrière le *χomt*. Dans un autre passage, il n'y a que trois métaux mentionnés: argent, or et *χomt*[4], et, dans un des tableaux[5] qui accompagnent, on voit représentés trois paniers avec de l'or, du *χesteb*, du *māfek*, et trois monceaux d'argent, de *χomt* et de plomb. Sur la stèle du roi Éthiopien *Piānχi*, un successeur de *Taharka*, on voit la série, argent, or, *χesbet*, *māfek*, *men* et des pierres précieuses. Au temps des Ptolémées et des Romains, on nomme souvent des tributs de peuples soumis[6]. Ils se suivent toujours de même et les quatre premiers apportent: or, argent, *χesteb*, *māfek*. Parmi les nombreuses substances, dont on composait un corps sacré qu'on croit être le Kyphi, on nomme à Dendéra[7]: or, argent, *χesteb*, *māfek* du pays de *Χal* (Arabie), *māfek en ār* etc.[8], ou bien, argent, or, *χesteb*, *māfek en mā*, *māfek* en morceaux. Les huit minéraux, qu'on mêlait pour préparer une autre substance sacrée, sont appelés à Edfou: Or, argent, *χesteb en mā*, *χenem en mā*, *nešemem en mā*, *māfek en mā*, *hertes en mā*. Nous tâcherons de déterminer plus tard ce que veulent dire *mā* et *ār*. Les quatre prophètes à Dendéra portent chacun un encensoir, le premier en or et en argent, le second en *χesbet*, le troisième en *māfek* et le quatrième en *tehen*[9].

Il suit de ces citations, que l'or et l'argent se disputent la première place, et que, dans les temps anciens, l'argent se trouve souvent le premier. Parmi les autres métaux, le *χomt*, qui d'ordinaire prend place derrière le *χesbet* et le *māfek*, les précède quelquefois. Le *men* apparaît plus rarement, et, quand il est mentionné, c'est seulement à la fin de la série.

Nous allons prouver maintenant que les deux noms *χesteb* et *māfek* ne désignent pas des métaux, mais bien des minéraux de nature différente. Les deux sont intimement liés. Ils apparaissent presque partout ensemble, et sont cités, ou bien immédiatement l'un après l'autre, ou bien de telle manière qu'on dit des choses semblables au sujet de chacun d'eux. On ne trouve pas de grands objets en *χesbet* et en *māfek*, comme on en trouve en métal ou en granit. D'autre part *χesteb* et *māfek* servent souvent de couleurs. C'est pourquoi ils sont personifiés sous forme de déesses, et désignent Hathor, Aphrodite, «celle qui a beaucoup de couleurs»[10]. Enfin tous les métaux sans exception sont du genre mas-

1) Auswahl XII. 3. 6. 2) Denkm. III. 30b, 10.
3) Düm. Hist. Inschr. 33, 8. 4) Ibid. 33, 1. 5) Ibid. 34.
6) A Edfou, Düm. Rec. IV. 63. 66. 69; à Philae, 64; à Dendera, 71. 73. 75.
7) Düm., Rec. IV. 26. 139.
8) Düm. Rec. IV. 9. 9) Id. Kal. Inschr. 82. 83. 100. 109. 113.
10) Un des nombreux noms d'Hathor à Dendéra, [hieroglyphs].

culin, comme en Copte ⲡⲓ ⲛⲟⲩⲃ, l'or; ⲡⲓ ϩⲁⲧ, l'argent; ⲡⲓ ϩⲟⲙⲧ, le cuivre; ⲡⲓ ⲃⲉⲛⲓⲡⲓ, le fer; ⲡⲓ ⲑⲣⲁⲛ, l'étain; ⲡⲓ ⲧⲁϩⲧ, le plomb; tandis que le *χesbeṭ* et le *māfek* sont du genre féminin. De même en Grec, où les métaux sont du genre masculin et les pierres pour la plupart du genre féminin. La preuve de ces assertions résultera d'un examen approfondi des deux substances.

, *χesbeṭ*

σάπφειρος, κύανος; sapphirus (cyanus), caeruleum; le lapis lazuli et le bleu d'outre-mer; l'oxyde bleu de cuivre; les émaux bleus et la couleur qu'on en fabrique; l'émail à base de cobalt, le bleu de cobalt; l'émail à base de cuivre, et le sulfate de cuivre bleu.

Aux temps anciens le nom s'écrit [1], [2], et aussi [3] *χesbeṭ*; pourtant on trouve déjà [4] *χesṭeb*. Dans le Livre des Morts de Turin on trouve l'une[5] de ces formes aussi souvent que l'autre[6]. Aux temps des Ptolémées et des Romains, on ne trouve au contraire que *χesteb* [7], [8], avec les variantes [9], [10], [11] et [12]; dans cette dernière on exprime la dernière syllabe *ṭeb* par un seul signe . On a souvent voulu voir dans les formes *χesbet* et *χesteb* un arrangement dû au caprice des scribes, qui, dans les premiers temps, apportaient plus de soin à l'ordonnance des signes qu'ils ne firent aux époques postérieures. Des passages comme Dümichen, Inscript. Hist. 32, sous Ramsès III, où les signes sont rangés un à un comme il suit: , et l'orthographe hiératique[13] du mot qui donne aussi *χesbet* , nous prouvent que la lecture ordinaire est bien *χesbet* pour les anciens temps. Il n'est pas moins certain qu'on devait écrire *χesteb* aux temps des Grecs. La lecture primitive *χesbet* ressort aussi de la forme Chaldéenne d'où est pris sans doute le mot Égyptien; c'était, d'après Oppert, חֵצֵב et חִצְבַּת *χiṣb* et *χaṣbat*. Dans les derniers temps, on désigna la substance d'après la méthode alors en vogue, par des combinaisons de signes et des mots nouveaux comme [14] et [15] *repī*.

---

1) Auswahl XII, passim; Denkm III. 30. 32.
2) Düm. Hist. Inschr. 31. 32.
3) Düm. Hist. Inschr. 34.
4) Denkm. III. 32, 32. 32, 34. 31, 5; Düm. Hist. Inschr. 28. 29.
5) c. 64, 31. 110a, 2.
6) c. 106, 2. 165, 12.
7) Düm. Rec. IV. 71, 4. 73, 4. 75, 2.
8) Düm. Tempel-Inschr. I. 7c.
9) Id. Rec. IV. 25. 149.
10) Düm. Rec. IV. 73, 4.
11) Id. Rec. IV. 64, 4.
12) Düm. Tempel-Inschr. I. 109, 6. Rec. IV. 63, 5.
13) Select Pap. of the Brit. Mus. pl. 24, 2: .
14) Düm. Rec. IV. 63, 5. 64, 4. 66, 6.
15) Mariette, Dendéra I. 71, 4.

Une des variantes porte pour déterminatif, en plus des trois grains, la pierre , qui ne se trouve jamais derrière les métaux, mais seulement derrière les pierres. Le mot est mis au féminin dans un des papyrus hiératiques Sallier et la locution , «*χesbeṭ* artificiel», doit être prise au féminin.

La substance est de couleur bleue, comme il ressort du tableau trouvé dans un tombeau de Qournah et daté du règne de Thoutmosis III, tableau reproduit en couleurs par Hoskins[1], publié en noir par Wilkinson[2] et décrit par Champollion[3]. Dans le deuxième registre supérieur il y a, parmi d'autres objets précieux, un panier plein d'une masse bleue, Champollion dit, une corbeille pleine d'une matière bleu de ciel : il pouvait donc encore lire cette inscription qui ne paraît pas dans les autres copies. Des corbeilles chargées de la même masse bleue en morceaux sphériques sont réprésentées dans un tombeau de *Qournet Mouraï* à Thèbes, du temps du roi *Toutanχamon*; on les a reproduites en couleur dans les *Denkmäler* de l'expédition Prussienne. A côté, sont des vases en or et en argent, des corbeilles pleines d'une masse rouge; l'inscription raconte que les différents peuples apportent un tribut d'argent, d'or, de *χesbeṭ* et de *mafek*. Le *χesbeṭ* est mentionné fréquemment comme couleur, la couleur bleue. Dans le *Todtenbuch* (CLXV, 12), on dit de la figure d'une divinité complexe que son corps est: *χeperer ān em χesteb ḥi mu en qomī*, «un scarabée peint en *χesteb* dissout et dilué dans l'eau de *Komi* (gomme)», c'est-à-dire, peint en bleu. La clausule du ch. LXIV dit (l. 31.) que ce texte a été trouvé jadis sur une brique de la pierre *kes*, peut-être l'albâtre, peinte en *χesbeṭ*. Dans les inscriptions de Dendéra[4], on mentionne un , «une bague de la couleur du *χesbet*», et[5] , «son sceptre *seχet*, dont la couleur est celle du vrai *χesbet*».

On faisait en *χesbet* une quantité d'amulettes et de parures. Dans un papyrus funéraire qui appartient à Mr. Busca, on a intercalé après le chapitre 155 un autre chapitre intitulé: , «Chapitre de l'amulette *tet* en *χesbet*». Dans le papyrus de *Neχtouamon* au Musée de Berlin, le titre du chapitre 26 se lit comme il suit: , «Le chapitre du coeur de *χesbet*». Plus souvent on mentionne l'amulette *uta* de *χesbet*, Ch. 140 l. 11: , «oeil de vrai *χesbet* ou de *hemaḳa*»[6]; à Dendéra[7], un oeil en vrai *χesbet*, et, quelques mots

1) Travels in Ethiopia, Pl. pour la page 330. 2) Mann. and Cust. vol. I. pl. IV.
3) Notices, T. I, p. 506. 4) Dümichen, Rec. IV. 25, 145. 5) Ibid. 22, 127.
6) Le texte de Turin lit *mak*, et je n'ai pas sous la main d'autres textes pour faire une comparaison. Mais vraisemblablement il faut lire *ḥemak*, à la place de . On mentionne souvent la pierre *ḥemak*. v. Düm. Rec. IV. 9, 49. 24, 147. 63, 15. 70, 10. et dans le tombeau Thébain du temps de Thoutmosis III mentionné plus haut. Chez Hoskins, p. 330, les peuples du Sud apportent du de couleur rouge: ce ne peut donc être la malachite, comme le propose Chabas (Mélanges II. 198). Champollion (Gramm. p. 40.) traduit gemme rouge sombre, (comp. Not., T. I, p. 508, où il faut lire à la place de). C'était peut-être le jaspe rouge, pierre qui servait à fabriquer des amulettes. 7) Düm. Rec. IV. 9, 53 a.

auparavant, un [hieroglyphs], «un *tet* de vrai *χesbet*». Au même endroit [1] [hieroglyphs] et plus loin [2]. [hieroglyphs], «deux colliers avec fleurs ϩρнρє de *χesbet*». Dans le butin que Thoutmosis III enleva à Anaukasa [3] dans sa XIIIième expédition, se trouve aussi mentionné un collier de vrai *χesbet* [hieroglyphs]; à Dendéra [4]. un collier en vrai *χesbet*: [hieroglyphs] *àr-χeχ em χesteb en māt*, et. dans le conte d'Ennà, composé sous le règne de Séthos II. le roi porte son grand collier de *χesbet* [5]. Dans un autre endroit des Annales [6], on mentionne une tête de bélier en vrai *χesbet*: [hieroglyphs] (sic [hieroglyphs], sans doute comme une pièce de butin de grosseur extraordinaire. A Dendéra [7], le deuxième des quatre prophètes porte, outre le sistre en or et en argent, un petit ustensile [hieroglyph] travaillé en *χesbet*, tandis que celui du premier prophète était en or et en argent:

[hieroglyphs]

šop en-a-ā en χesteb m tot χefā en-a seχet shotep χesteb.

«J'ai porté le vase de *χesteb* dans la main, j'ai porté le sistre qui réjouit la déesse bleue (Hathor)»:

[hieroglyphs] [8]

am-a seχet χefa en-a χesteb s-āb-a senen m tot-ui-a

«Je saisis ce sistre, je m'empare du vase de *χesbet*, et je fais offrande à l'image avec mes deux mains».

Sur la stèle de *Piānχi* au Barkal l. 58 il est dit:

[hieroglyphs]

àn-nef ḥtor em unam sešeš em àbt sešeš ente nub χesbeṭ.

«Il t'amène un cheval [9] de la main droite, et de la main gauche un sistre qui est d'or et de *χesbet*». Ici le manche et la figure de Hathor étaient sans doute incrustés de *χesbet*. Il en est de même, lorsque Séthos I consacre à Amon-râ une barque en or travaillée, c'est-à-dire incrustée, de *χesbet*,

[hieroglyphs] [10]

bari m nub bek em χesbeṭ

Dans les annales de Thoutmosis III [11], on nomme dans le butin des Assyriens, [hieroglyphs], «un bâton (?) en or orné richement (mot-à-mot,

1) DÜM. Rec. IV. 4, 24 a. 2) Id. ibid., 12, 69 a. 3) Denkm. III. 31 a, 5.

4) DÜM. Hist. Inschr. II. pl. 56.

5) MARIETTE, Rev. Arch. 1860. II. pl. 16, 25.

6) DE ROUGÉ, Rev. Arch. 1852. p. 395.

7) DÜM. Kal. Inschr. 100. 109. Comp. pl. 82, régistre supérieur; Id., pl. 100.

8) DÜM. Kal. Inschr. pl. 109. On aimait à exprimer la même idée par des mots différents: ici [hieroglyphs] = [hieroglyphs] = [hieroglyphs] = [hieroglyphs] pour «saisir, tenir dans la main».

9) Dans la représentation, le roi Nimrot tient aussi le cheval de la main gauche et le sistre de la main droite. 10) CHAMP. Gramm. p. 520.

11) Denkm. III. 32. 34. cf. מַקֵּל, *maqel, baculus, pedum.*

saturé) de *χesbet*». A Edfou[1]: ; «des vases en or sur du *χesteb*». «Or sur *χesteb*» semble désigner le *χesteb* doré, comme plus haut, «or sur argent» est l'argent doré; par le fait, le musée de Berlin possède un gros scarabée de lapis lazuli faux qui porte encore des traces de dorure, item, une boucle d'argent doré.

On pesait le *χesbet* comme l'or et l'argent par *ten*, un poids que nous avons évalué à peu près à 91 grammes ou $5^1/_2$ *loth*. Nous trouvons dans le butin de Thoutmosis III[2] 110 *ten* de *χesbet*, c'est-à-dire plus de vingt livres, et, dans un autre endroit[3], 24 *ten* de *χesbet* artificiel, plus de quatre livres. On mentionne aussi certains blocs isolés; ainsi dans les annales[4]:

«vrai *χesbet*, un gros bloc pesant 20 *ten* 9 *ket*; vrai *χesbet*, 2 blocs: total 3; *χesbet* écrasé. 30 *ten*, en tout 50 *ten* et 9 *ket*; excellent χesbet de Babylone, 3 *hetet*». Ici la première grande pierre pesait à elle seule 22 *ten* ou 4 livres; les deux autres plus petites pesaient avec une quantité de χesbet pilé 35 ten ou 5 livres et $^1/_2$.

De tout cela, il ressort clairement que le χesbet n'était pas un métal, mais une pierre. Le genre du nom nous conduit à ce résultat, de même que la couleur bleue, car il n'y a aucun métal bleu, si nous en exceptons l'acier trempé que les anciens ne connaissaient pas; au même résultat nous conduisent les nombreux amulettes qu'on avait coutume de travailler en pierre et non en métal, enfin les gros blocs qu'on pèse, et qu'on appelle sans scrupule *àner*, pierre. Parmi les pierres, nous ne pouvons songer qu'au lapis lazuli, dont la belle couleur bleue a été beaucoup appréciée de tous temps. Les autres auxquelles on aurait pu penser, comme le saphir, la cyanite, la turquoise, sont trop petites pour servir de matière colorante, et ne se trouvent pas sous forme d'amulettes dans nos musées Égyptiens, tandis que le lapis lazuli se rencontre très-fréquemment. Rien qu'à Berlin nous possédons près de cent objets de cette matière. Du reste aucune des autres pierres ne se présente en masses de plusieurs livres, comme nous l'avons vu mentionné au sujet du *χesbet*. QUENSTEDT n'a donc pas raison, lorsqu'il veut reconnaître dans le *χesbet* des anciens notre saphir à nous. Le *χesbet* désignait, non seulement le lapis lazuli, mais encore d'autres substances. Nous trouvons le vrai *χesbet*, *χesbet-mā* mentionné à part; il y avait donc un autre *χesbet* artificiel. On doit l'entendre souvent ainsi, lorqu'il est fait mention de *χesbet* tout court, et de plus nous avons un passage des annales de Thoutmosis III dans lequel le *χesbet* artificiel est opposé expressément au *χesbet* naturel[5]:

χesbeṭ mā ten . . . . . *χesbet àrit ten* 24 *χesbeṭ* *Bebelo* . . . . .

«Vrai *χesbet ten* . . . . . .; *χesbet* artificiel, 24 *ten*; *χesbet* de Babylone. . . .»

Il y a ici trois espèces distinctes.

1) DÜM. Tempel-Inschr. I. 76, 1.
2) Auswahl XII. 35.
3) Ibid. I. 25.
4) Denkm. III. 32, 32.
5) Auswahl XII. 25.

Nous trouvons aussi des différences notables dans la forme du *χesbet* figuré sur les peintures murales. On le représente en corbeilles, en bourses, en blocs longs quadrangulaires, placés en couches régulières, semblables à des briques. Le *χesbet* en corbeilles est peint bleu et le nom écrit au dessus; cette forme est la plus fréquente[1]. C'est en tas que le *χesbet-mā*, le vrai *χesbet* est représenté à Medinet-Habou[2]. Nous devons en conclure avec sûreté, que ce sont les morceaux bruts du vrai lapis lazuli, qui paraissent ici rassemblés en monceaux, et que le *χesbet* figuré de la sorte est toujours du vrai lapis, quand même le mot *mā*, viendrait à manquer.

Ces morceaux étaient travaillés en petits objets, scarabées, yeux et autres amulettes ou bien en cylindres et en perles pour colliers et pectoraux; souvent on les réduisait en tout petits fragments, d'où l'on éliminait les petites parcelles blanches pour pulvériser la masse bleue restante et en former une couleur, notre vrai bleu d'outre-mer. Pour faire face aux nécessités du commerce et de l'exportation, comme pour conserver cette couleur dans les trésors, on ne se servait pas sans doute de la masse pulvérisée: c'était les morceaux bruts, dont les plus gros avaient une valeur considérable, qui étaient destinés à fabriquer la couleur. Les uns sont représentés en morceaux, les autres remplissaient les bourses que nous voyons dans le trésor de Ramsès III[3] à côté des tas de *χesbet* et de bourses tout à fait différentes qui renfermaient de l'or, d'après l'étiquette. Les bourses d'or ne contenaient pas non plus des pépites, mais plutôt de la poussière d'or, c'est-à-dire, de l'or en petits morceaux plats, tels qu'on les sépare par le lavage du sable des fleuves et des ruisseaux, ce que les Arabes du haut Nil appellent aujourd'hui *Tibber*, ou bien encore l'or des mines, écrasé et séparé de sa gangue, mais non encore purifié par la fusion. C'est ce qu'on sait par les inscriptions des bourses. Cette forme amoindrie, mais non encore pulvérisée, du lapis lazuli est sans doute celle qu'on appelait plus haut *qenqenu*, car [4] signifie «mettre en pièces, piler»; on s'en sert deux colonnes plus bas en parlant de l'argent, qu'on trouvait pur aussi, et qu'on traitait comme l'or. Dans ce dernier passage, le mot est conservé en son entier; auprès du *χesbet* il est à moitié détruit, mais peut être rétabli avec certitude.

Il reste encore à expliquer la troisième forme du *χesbet*, la forme en briques, qui est aussi représentée dans le trésors de Ramsès III[5]. Nous avons déjà mentionné plus haut qu'on trouve aussi les métaux précieux sous forme de plaques[6]; mais ces plaques sont tantôt plus minces et élonguées, tantôt en forme de briques comme le *χesbet*. Chez les métaux cette forme se comprend aisément, car c'est celle qu'on leur donne à la fonte. L'argent, le cuivre et le plomb apparaissent (Pl. 34) en plaques plus grandes et plus minces qu'on appuie les unes sur les autres; d'autres plaques du même genre sans inscription sont peut-être des plaques d'or. Pour donner au lapis lazuli cette forme de carré régulier qu'on obtient par la fusion, ou, comme c'est le cas pour les briques du Nil,

1) Denkm. III. 115. 117. 118. Hoskins p. 330. 334.
2) Düm. Hist. Inschr. 34.
3) Düm. Hist. Inschr. 32.
4) Brugsch, Dict. p. 1463.
5) Düm. Hist. Inschr. 32.
6) Hoskins p. 330 pl.; Champ. Notices, T. I. p. 507. 508.

en comprimant la terre humide, mais qu'on ne peut imposer à une pierre, il aurait fallu tailler la substance comme un bloc de granit, ce qui aurait été absurde, s'il s'agit réellement d'une pierre aussi précieuse et aussi menue que le lapis lazuli.

S'il est impossible de reconnaître sous cette forme le vrai lapis, nous devons y voir une espèce de *χesbet* artificiel, et tâcher de déterminer avant tout de quoi était faite cette substance, comment on la préparait et à quoi elle servait.

Les inscriptions et les peintures ne nous apprennent rien à ce sujet, sinon que le *χesbet* artificiel est mentionné de bonne heure, sous Thoutmosis III, en forme de briques; nous devons donc analyser les substances analogues au lapis lazuli que nos musées contiennent, c'est-à-dire les verres bleus et la couleur bleue dont se servaient les peintres anciens. C'est ce que j'ai fait, dans les limites que me permettaient les échantillons que j'avais à ma disposition, et avec l'aide de mes collègues compétents. Voici quels résultats j'ai obtenus:

Les verres bleus se trouvent en quantité, plus ou moins transparents ou opaques; cinquante objets de terre cuite ou de pierre appropriée à cet usage sont revêtus d'une couverte vitreuse: les nuances partent du bleu le plus foncé pour arriver au plus bel azur de la turquoise orientale. Plusieurs essais au chalumeau faits avec le borax par Mr. le Dr. Hertzog donnèrent des résultats certains; la flamme devint bleu-verdâtre, la perle prit une teinte bleue tirant sur le vert et tourna au rouge lorsqu'on y ajouta un peu d'étain: ainsi la plus grande partie des verres bleus contenait du cuivre comme base de coloration. Au Musée de Berlin, il y a de la poudre bleue évidemment detinée à la peinture et qu'on a trouvée sur une coupe dans un tombeau Égyptien. L'analyse de Mr. Vauquelin, publiée dans le Catalogue de la cellection Passalacqua[1], se trouve confirmée pour tous les termes importants par la suivante que je dois à Mr. le Prof. Rammelsberg.

Vauquelin.		Rammelsberg.	
Silice	70	Silice	70,5
Chaux	9	Chaux	8,53
Oxyde de cuivre	15	Oxyde de cuivre	13,00
Oxyde de fer	1	Oxyde de fer	3,71
Soude mêlée de potasse	4	Magnésie	4,18

Ici encore le cuivre est la base de coloration. Enfin l'analyse au chalumeau des couleurs bleues des peintures enlevées aux monuments du haut et du bas Empire, a prouvé que les plus claires et les plus foncées contenaient du cuivre comme base de coloration.

Les couleurs analysées avaient été appliquées à couches larges et épaisses: on ne put analyser la couleur des objets plus petits et plus précieux. Il n'y a donc rien qui nous empêche d'admettre qu'on se servît pour eux, de la couleur infiniment plus précieuse du lapis lazuli réduit en poudre fine. Il y a cependant intérêt à savoir que,

1) Catalogue raisonné, 1826. p. 239.

Les battants de porte des temples étaient aussi en électrum ou recouverts de ce métal, comme ceux que Ramsès II offre à Osiris dans le temple d'Abydos[1].

L'électrum se rencontre à peu près exclusivement aux temps anciens, ce qui n'est peut-être pas l'effet du hasard. Sous les Psammétik il n'y en a presque plus de traces: si on le trouve dans un passage du *Todtenbuch* (c. 15, 9), c'est seulement tradition des anciens temps. De même pour le titre de Hathor à Philae «Electrum des déesses», où on attendrait «argent»: c'est peut-être un legs de l'antiquité.

Les procédés pour séparer l'argent de l'or et l'or de l'argent étaient devenus avec le temps plus connus et plus faciles; aussi l'alliage fut-il employé de moins en moins et finit par devenir un terme minéralogique assez arbitraire. Il en est de même aujourd'hui où les minéralogistes n'appellent pas seulement l'or qui contient de 20 à 50% d'argent, électrum ou argent-or, mais aussi l'argent qui contient de 20 à 50% d'or, or-argent. On ne donnait pas au bronze et au laiton des noms spéciaux, bien que les propriétés de ces alliages soient différentes selon les proportions des métaux qu'ils renferment: si l'on donne un nom spécial à l'électrum, les raisons de ce fait doivent être cherchées dans l'histoire de la métallurgie et de ses développements.

[hieroglyphs] *ḥat*, ϩⲁⲧ, l'argent, ἄργυρος, argentum.

Comme dans le groupe de l'électrum, le signe de l'or est déterminatif dans le groupe de l'argent et ne doit pas se prononcer: le Copte ne donne que ϩⲁⲧ, ⲡ. Le groupe signifiait d'abord «or blanc» (c'est ainsi qu'Hérodote appelait l'électrum): car *ḥat* [hieroglyphs], [hieroglyphs] veut dire «le clair, le brillant» (cf. ἀργός, ἄργυρος). Les deux métaux nobles, l'or et l'argent, qui d'ailleurs se trouvaient le plus souvent mélangés, pouvaient à l'origine paraître ne former qu'une seule substance présentant des nuances différentes.

Au temps des Grecs et des Romains, l'argent est souvent designé par un autre nom [hieroglyphs], [hieroglyphs], [hieroglyphs][2]. Le signe [hieroglyphs] est polyphone, et se rencontre avec les prononciations [hieroglyphs] *seḥ*. ou [hieroglyphs][3] *seḥi* et [hieroglyphs][4] *ārk*. BRUGSCH (Dict. p. 1273) lit notre groupe *ārkour* (p. 1018) et le tient pour une transcription du Grec ἄργυρος: le fait serait extraordinaire et entièrement isolé dans la langue Égyptienne. Pour le moment, nous devons laisser en suspens la question de savoir si le groupe doit se lire *seḥ-ur* ou *ārk-ur*; cette dernière lecture se trouve pourtant confirmée jusqu'à un certain point par un passage de Dendéra[5] où il est dit: [hieroglyphs] (l. [hieroglyphs]) [hieroglyphs] *ān-f net χent χer ārk-ur er ārk-ḥat*, «lui (le roi) t'apporte le pays de *χent* avec son argent pour

1) BRUGSCH, Recueil I, 12, 1.
2) DÜMICHEN, Recueil IV, 66, 3. 71, 1. 72, 2, a.
3) BIRCH dans BUNSEN V. 475. BRUGSCH, Dict. p. 1272. Denkm. III. 195, a, 22.
4) DÜM. Tempel-Inschr. II. 18, 1. — Ce passage est la seule preuve de la prononciation *ārq*, mais la comparaison avec 14, 2. et 12, 2. 14, 11. la met hors de doute. Le sens est *accomplir*, de [hieroglyphs] *ārq* «le dernier».
5) DÜM. Rec. IV. 71, 1.

terminer le naos»: les Égyptiens aimaient particulièrement les allitérations. On trouve encore un troisième nom pour l'argent dans ces temps de décadence [1] ou [2], *ru* ou *ruā*.

L'argent est représenté, comme l'or, en grands monceaux surmontés d'une inscription[3]: c'étaient là sans doute les morceaux d'argent brut, tels qu'on les extrayait dans les mines. On le gardait aussi en bourses, si les mots [4] *ḥat nub m ārefu*, or et argent en bourses, se rapportent aux deux métaux, comme c'est vraisemblable. Il est certain qu'on le fondait en grosses plaques[5]; mais on le trouve aussi sous forme de briques[6], ou de plaques plus petites, de couleur blanche, entassées dans des paniers et surmontées d'inscriptions, et d'anneaux[7], que HOSKINS a colorés en jaune par erreur, puisque l'inscription et la notice de CHAMPOLLION[8] nous apprennent qu'ils étaient peints en blanc. L'argent en forme d'anneaux *sešu* [9], [10], [11], est souvent mentionné dans les annales de Thoutmosis III; on le trouve aussi en [12], *ṭeṭet*, dont nous avons parlé au sujet de l'or, et en [13], c'est-à-dire en forme de minerai broyé. Beaucoup de vases[14] précieux étaient en argent, parfois émaillés et ornés d'anses: ils sont souvent mentionnés dans les inscriptions[15]. La stèle Éthiopienne de Boulaq nous donne une liste de vases et d'autres ustensiles en argent:

Des chariots, fabriqués en argent ou bien en argent et en or, sont mentionnés dans les annales de Thoutmosis III[16].

Comme l'or, on pesait l'argent par *ten* et par *kite*, qu'il fût brut ou travaillé[17]. Les quantités apportées en guise de tribut ou comme butin sont à peu près égales.

La différence de valeur entre l'or et l'argent semble avoir été moindre dans les temps anciens qu'elle n'est maintenant. C'est pourquoi il n'est pas rare de voir

---

1) DÜM. Rec. IV. 71, 1 (cf. 69, 2). Kal. Inschr. 104, 9.
2) DÜM. Rec. IV. 66, 3. 3) DÜM. Hist. Inschr. 32. 4) Ibid. 34.
5) Ibid. 34. représenté aussi en blanc chez HOSKINS.
6) HOSKINS, l. l. 7) Ibid. 8) Not. p. 507.
9) Denkm. III. 31, a, 11. 10) Denkm. ibid. Ausw. XII. 26. 11) Denkm. II. 32, 29.
12) Denkm. III. 32, 33. — MARIETTE, rev. Arch. 1860. II, pl. XVI; 5.
13) Denkm. ibid. 14) V. HOSKINS, l. l.
15) Ausw. XII. 31. Denkm. III. 30, 18. 16) Ausw. XII. 31.
17) On rencontre des sommes d'argent de 56 *ten*; 100 *ten*; 104 *ten* 5 *k.*; 153 *ten*; 301 *ten*; 431 *ten* 2 *k.*; 761 *ten* 2 *k.*; 1495 *ten* 1 *k.*; 2821 *ten* 3 *k.*

χesbet. Plusieurs variantes Hiéroglyphiques l'appellent: [1], [2], [3], [4], [5]. C'est, au temps des Ptolémées et des Romains, le pays par excellence du *χesteb*. Il est toujours cité dans les listes des pays d'où les Égyptiens tiraient leurs minéraux précieux. Une fois seulement je trouve le lieu Teflel[6] remplacé par [7] *χentšet*, que Brugsch[8] incline, non sans raison, à placer dans la Palestine, car on en tirait aussi le bois de l'arbre *āš*[9]. C'était peut-être le lieu d'envoi pour la Palestine du *χesteb* de Scythie.

Dans Théophraste, la troisième espèce de κύανος est le Chypriote. Chypre avait été de tous temps le pays du cuivre par excellence et nous a légué le nom de ce métal. Il est difficile d'admettre qu'on trouvât en Chypre le vrai lapis lazuli, qui n'a rien de commun avec le cuivre, ni la composition, ni la couleur: les anciens nous l'auraient dit, et du reste on ne le trouve pas sur l'île aujourd'hui. Nous devons donc comprendre, sous le nom de lapis de Chypre, le minerai de cuivre et la couleur faite avec le verre coloré au moyen de ce métal. Le κύανος dont Théophraste dit qu'on le trouvait dans les mines de cuivre (§ 58), est le κύανος de Chypre. Dans le passage principal que nous avons cité plus haut, il ne le nomme pas spécialement, comme le κύανος d'Égypte et de Scythie, sans doute parceque le σκευαστὸς Égyptien à l'état brut n'était autre chose que le κύανος de Chypre. Quand on pulvérisait ce dernier sans le brûler, il donnait une couleur peu coûteuse, mais qui passait vite et qu'on employait peu. Le même passage dit expressément qu'on l'exportait aussi sans être brûlé. Comme il y avait des minerais de cuivre non seulement à Chypre, mais dans beaucoup d'autres régions, bien qu'en moindre quantité et de qualité inférieure, nous ne devons pas nous étonner de voir les peuples du Sud et de l'Ouest apporter[10] aussi du *χesbet* en monceaux bleus, et en vases bleus de verre fondu ou de lire chez Aristote[11] qu'on trouvait le κύανος et la χρυσοκόλλα dans l'île de Δημόνησος, c'est-à-dire à Chalkitis, dans la Propontide. Cette île était très-riche en cuivre.

Nous avons trouvé aussi que les Égyptiens connaissaient le cobalt et en coloraient le verre. Théophraste semble opposer ce verre au *χesbet* à base de cuivre (§ 31). Après avoir dit, au sujet du σάρδιος (cornaline) et du λυγκούριον semblable à l'ambre, que ces pierres se divisent en deux espèces, l'une claire et l'autre foncée, appelées mâle et femelle, il ajoute: le κύανος s'appelle tantôt mâle, tantôt femelle, le plus noir est le mâle. Quand il parle du κύανος sans le désigner plus expressément, il veut parler du κύανος ordinaire d'Égypte sous forme de verre, et non pas du κύανος αὐτοφυής ou de Scythie, dont le vrai nom était σάπφειρος. C'était surtout le cas ici, comme le prouve le § 37, où il distingue le σάπφειρος du κύανος ἄῤῥην, car il dit: «le lapis lazuli est sombre, sa couleur se rapproche de celle du κύανος ἄῤῥην». On ne peut dire qu'il s'agisse d'une espèce de

1) Düm. Rec. IV. 75, 2. 71, 4. 2) Ibid. 69, 4. 3) Ibid. 63, 5.
4) Düm. 71, 4. 73, 4. 63, 5. 5) Ibid. 69, 4.
6) On devrait penser à Tiflis, ou même à Tebris, villes au Sud de la Mer Caspienne et centres de commerce importants entre l'Asie de l'Est et de l'Ouest, si on pouvait prouver une ancienne origine pour ces villes et l'identité de l'une ou de l'autre avec le Tephlis de Cedrenos, près de la Médie, ou avec la Tephrikê du même, près de l'Arménie.
7) l. l. 73, 4. 8) Geographie, III. p. 72. 9) Düm. Hist. Inschr. II. 56.
10) Hoskins p. 330.
11) De mirab. auscult. 58.

lapis lazuli plus claire ou plus sombre, quoiqu'il soit généralement plus ou moins piqué de quartz, et en paraisse plus ou moins foncé. On ne voit pas non plus pourquoi Théophraste affirme que le κύανος Égyptien, autrement dit la poudre de verre bleu, vaut mieux pour les teintes sombres, et le Scythique, c'est-à-dire le vrai lapis lazuli, pour les teintes claires, car il est question en ce passage de couleurs et non pas de pierres précieuses. On ne voit pas davantage pourquoi, immédiatement après (§ 55), il dit que les marchands de couleurs savaient fabriquer quatre teintes différentes, sombres et claires. Il semble bien plus exact au contraire d'admettre, que le verre teint au moyen du cobalt, car il ne peut s'agir ici que de verre, était appelé mâle, tandisque le verre teint au moyen du cuivre était appelé femelle. En effet, les deux diffèrent à l'oeil nu. Le cobalt teint toujours en bleu très-foncé, et communique au verre un bleu profond, semblable au saphir ou au vrai lapis lazuli pur et qui n'est pas piqué de quartz: les deux substances peuvent à peine être distinguées l'une de l'autre, surtout quand le verre est opaque et sous forme de petits amulettes, comme c'est le cas au musée de Berlin. Le bleu de cuivre passe au bleu clair, et, de là, au bleu turquoise avec tendance au vert: ses teintes, même les plus sombres ne peuvent jamais déguiser leur origine. Si nous avons trouvé seulement du bleu de cuivre, et non pas du bleu de cobalt dans les couleurs des fresques, cela vient sans doute de ce que les minerais de cobalt dont on se sert pour teindre étaient peu connus. Le précieux verre de cobalt fut donc employé plutôt pour la fabrication d'amulettes et de perles. Ainsi toutes les données de Théophraste concordent avec celles des monuments Égyptiens et s'éclaircissent par la comparaison. Les erreurs de Pline doivent être rectifiées de temps en temps, comme nous l'avons déjà fait en partie; sous le nom de «sapphirus» il désigne aussi le lapis lazuli, puisqu'il mentionne les petits points d'or [1] et l'origine orientale du produit. Ce qu'il dit du cyanus [2] a été simplement emprunté à Théophraste, qu'il n'a pas bien compris dans cet endroit. Il ajoute au sujet du sapphirus: «On en trouve chez les Mèdes d'excellents, «mais qui ne sont jamais transparents et qui ne se prêtent pas bien à la gravure, à cause «des noyaux de cristaux qu'ils renferment.» Ce renseignement, il l'emprunte à une autre source, dans laquelle on donnait au lapis lazuli la Médie pour patrie, c'est-à-dire, pour pays d'intermédiaire, au lieu de la Scythie, comme les Égyptiens faisaient pour Babylone. Souvent en effet des granulations de Feldspath s'opposent à ce qu'on donne au lapis lazuli une taille fine, mais Pline ignorait qu'on s'en servait beaucoup en Égypte pour des travaux très-élégants. Enfin il ajoute: «Celles des pierres qui sont bleu de mer passent pour être mâles». Le phrase est encore empruntée à Théophraste, mais Pline a tort de la rapporter au vrai lapis lazuli, quand il s'agit du verre fondu, teint en bleu. En somme, nous croyons que tout ce qu'il dit au sujet de cette pierre a été maladroitement emprunté à des sources Grecques. Le vrai nom Latin pour κύανος est caeruleum, dont il s'occupe en d'autres endroits, sans mentionner alors le cyanos ou le sapphirus, quoique tout ce qu'il en dise dérive indirectement de Théophraste: «Dans les minerais d'or et d'argent se produisent deux couleurs, l'or«piment et le caeruleum. Le caeruleum est en poudre. Il y en avait trois espèces: l'É«gyptien, le meilleur de tous; le Scythique, qui se dissout facilement, et fournit quatre cou«leurs par le broiement, l'une plus claire, l'autre plus sombre, l'une plus épaisse, l'autre «plus tenue. On préfère même à celui-ci le Chypriote». Tout est encore pris à Théophraste;

1) 37, 139. 119. 33, 68. 2) 37, 119.

seulement, en parlant des mines, Pline néglige de mentionner les mines de cuivre où l'on trouvait le caeruleum de Chypre. Les trois espèces, qu'il a renversées en parlant du cyanos, il les donne ici dans l'ordre exact de Théophraste, mais, au sujet de la dernière, il ajoute, contre l'intention de Théophraste, qu'elle est préférée à la Scythique. Il continue: «Il y a de plus le caeruleum de Pouzzoles et celui d'Espagne, car là aussi on s'est mis à fabriquer cette poudre». Il passe alors à la préparation des couleurs de son temps et aux différents prix, ce qui n'a rien à faire ici.

Si nous résumons les résultats auxquels nous sommes arrivés au sujet du *χesbet* des Hiéroglyphes, nous trouverons ce qui suit:

1°. Le mot désigne à l'origine le lapis lazuli, qu'on importait, comme aujourd'hui encore, de l'extrême Orient, par la Médie à Babylone, où il recevait son nom et l'emportait avec lui jusqu'en Égypte. Ici, on s'en servait pour faire de petits amulettes. On le distingue dans les inscriptions par le nom de *χesbet en mā*, ou «vrai *χesbet*», et la qualité supérieure, de *χesbet nofre en Babero*, «bon *χesbet* de Babylone», ou bien encore par le nom d'un lieu inconnu, *χesbet en Teflel*, «*χesbet* de la ville ou du pays de Teflel».

On le pèse, en partie sous la forme de morceaux extraordinairement grands, en partie concassé et préparé pour la fabrication du bleu d'outre-mer. Le poids dont on se sert est le *ten*, comme pour l'or, l'argent et les autres substances précieuses. On le représente sur les monuments, rassemblé en monceaux, ou bien encore, renfermé dans des bourses. Les Grecs l'appelaient, d'un nom probablement Sémitique, le σάπφειρος semé d'or, et, comme bleu d'outre-mer, le κύανος αὐτοφυής, ou κύανος Σκυθικός. Les Romains l'appelaient aussi, comme pierre, sapphirus, et comme couleur, caeruleum Scythicum.

2°. Le *χesbet* désigne le sulfate bleu de cuivre, qui se rencontre en cristaux ou sous forme de poudre terreuse près des minerais de cuivre: on le trouvait surtout à Chypre. De ce bleu de cuivre, qui ne se prêtait guères à la taille d'amulettes, on pouvait obtenir, par la pulvérisation, une belle couleur bleue, mais de peu de durée. Quenstädt[1] dit: «Autrefois la confection du bleu de mine par des cristaux était très-importante, car on n'avait aucune autre belle couleur bleue». C'est le κύανος Κύπριος de Théophraste, le caeruleum Cyprium des Romains. Il servait surtout, comme d'autres minerais de cuivre, à la confection du verre bleu.

3°. *Χesbet* signifie toutes les espèces d'émaux ou de verre bleu fondu, ainsi que la couleur bleue pulvérisée qu'on préparait au moyen de ce verre. Par ce procédé, le bleu de cuivre, autrement très changeant, devenait fort durable, et se prêtait à remplacer le bleu d'outre-mer, fait de vrai lapis lazuli. Dans les annales Égyptiennes, on nommait le vieux roi à qui on attribuait cette invention si importante. Elle remontait jusqu'aux premiers temps de l'ancien Empire. Dans les inscriptions, ce verre fondu est désigné expressément sous le nom de *χesbet irit*, «*χesbet* artificiel», en opposition avec le *χesbet en mā*, «le vrai *χesbet*». Dans les peintures, il apparaît en forme de briques, qu'on gardait à côté du vrai *χesbet* dans les trésors. On n'imitait pas seulement la couleur du lapis lazuli; la pierre elle-même était imitée au moyen de verre bleu, et on fabriquait, par la fusion ou par la taille, beaucoup d'amulettes et d'objets de parure. Plus fréquemment, on revêtait d'une couverte des objets de glaise et de pierre. Théophraste appelle ce verre

1) Mineral. p. 406.

κύανος χυτός, ou bien aussi πεπυρωμένος, en opposition avec le vrai lapis de cuivre qu'il appelle κύανος ἄπυρος. Comme on avait fait cette invention chez les Égyptiens où on avait le plus besoin de s'en servir, on appelait ce verre et la couleur qu'on en tirait κύανος Αἰγύπτιος, chez les Romains, caeruleum Aegyptium. On avait appris à préparer cet émail en Phénicie et en Assyrie; aussi, dans le tribut des Assyriens, sous Thoutmosis III le *χesbet* artificiel apparaît à côté du vrai *χesbet*, et Théophraste a pu tirer des annales Égyptiennes la mention de ce fait, que les Phéniciens envoyaient en Égypte du *χesbet*, en partie non brûlé, c'est-à-dire de Chypre, en partie brûlé. Bien que le cuivre servît généralement de matière colorante, on a signalé un certain nombre de petits amulettes de grandeur très-différente et de formes variées, dont la couleur bleue-foncée provient d'un mélange de cobalt. Les nuances qui en résultent sont distinguées chez Théophraste par les expressions ἄῤῥην et θῆλυς, mas et femina chez Pline.

mafek.

σμάραγδος, χρυσοκόλλα; smaragdus, molochites, chrysocolla; l'émeraude, la malachite, le vert de cuivre; le verre de couleur verte; les couleurs vertes.

Le *mafek* est toujours mis en relation avec le *χesbet*, comme dans l'Ancien Testament le saphir et l'émeraude: «Jérusalem sera bâtie de saphir et d'émeraude» (Tobie, 13, 16). Cela seul suffirait à nous faire conclure que ce sont des substances à peu près semblables. Le nom même du *mafek* se rattache à celui du *χesbet* en ce qu'il est féminin et désigne une pierre plutôt qu'un métal. La plus ancienne orthographe, que nous trouvons sur les rochers de *Ouadi Maghara* et de *Sarbout el χadem*, est constamment [1] *mefke-t* ou [2] *mefaket*. Le bras est mis plus tard en ligature avec le *m*, [3], [4]. Il ne doit pas se lire ici *ā* comme le prouvent les variantes [5], [6]. Il est un déterminatif phonétique de mis pour [7].

Comme pour les minéraux précédents, de temps en temps, à l'époque Ptolémaïque, on employait un autre mot [8], [9], *ḥeb* sans raison à nous connue. Le déterminatif de la pierre se trouve ici, comme aux époques les plus anciennes, à côté de celui des trois grains.

Le *mafek* était vert. Un monceau de cette substance, avec l'inscription, est peint dans les tombeaux de Thèbes déjà mentionnés si souvent. CHAMPOLLION (T. I, p. 509), dans ses Notices, dit expressément: «grande corbeille pleine d'une masse verte»,

1) Denkm. II. 116 *a*. 137 *c*. *d*. *f*.
2) Denkm. II. 137 *i*. *g*. *h*.
3) Todtb. c. 39, 13. 109, 3. DÜM. Rec. IV. 9.
4) Todtb. c. 80, 7 et temps des Psametik.
5) DÜM. Rec. 9. 49.
6) Denkm. III. 127 *b*. DÜM. Rec. IV. 21, 126 a.
7) La raison en était de distinguer le son *me*, *mā*, comme dans *mā*, donner, du son *em*,
8) DÜM. Rec. IV. 73, 3. 9) Ibid. 75, 6.

quoique chez HOSKINS, le monceau soit peint en bleu, par une erreur facile à comprendre: l'inscription, entièrement omise, se retrouve dans WILKINSON. C'est pourquoi au *Todtenbuch* [1] un arbre, auquel arrive le défunt, est dit de *mafek*:

Je connais cet arbre en *mafek*.

Dans un autre endroit [2] on parle d'un bassin d'eau couleur *mafek*. Je ne trouve mentionnés nulle part des amulettes de *mafek*: pourtant, il entre dans l'ornementation d'une harpe, faite d'argent, d'or, de *χesbet*, de *mafek*, et de toute sorte de pierres précieuses [3].

Champollion prenait le *mafek* pour le cuivre et pour le fer, parce que, dans la série habituelle, il croyait devoir trouver le fer avant le plomb, et le cuivre avant le fer. Ce qui semblait confirmer son opinion, c'est que la déesse locale du Sinai, Hathor, est appelée, sur les roches de *Ouadi Maghara*, sur les stèles de *Sarbout el χadem* [4], et même, dans les inscriptions postérieures de Dendéra, maîtresse du *mafek*, et dame des pays à *Mafek* [5]: on sait que la péninsule renferme beaucoup de cuivre et beaucoup d'anciennes mines de cuivre.

Mais, quand un Anglais, le major MACDONALD, trouva dans le Maghara, sur les murailles des grottes, de petites turquoises engagées dans le grès, BRUGSCH [6] crut que les anciens Égyptiens avaient exploité la turquoise en ce lieu, et traduisit *mafek* par turquoise. GENSLER [7] a essayé depuis de réfuter cette opinion. Il fait ressortir que MACDONALD lui-même décrit les très-petites turquoises qu'il avait trouvées dans le *Ouadi Maghara*, comme étant à peu près sans usage: elles se décolorent après un court espace de temps. Il dit aussi que les vraies turquoises se trouvent, non pas dans le grès, mais dans l'ardoise à base de silice.

A ces raisons s'en ajoutent d'autres. Si on avait exploité la turquoise dans la péninsule avec assez de suite pour qu'il devînt nécessaire d'envoyer des colonies d'Égypte dans ce désert, et cela, pendant de longs siècles, sous l'ancien Empire, depuis la IVième jusqu'à la XIIième dynastie, et sous le nouvel Empire, pendant toute la durée des grandes dynasties Thébaines, où sont donc passées toutes les pierres précieuses qu'on a dû en retirer? Ni le musée de Berlin, ni le musée Britannique ne possèdent d'objets en turquoise, et, s'il s'en trouve dans d'autres musées, ce ne doit être qu'en bien petite quantité. La turquoise, qui meurt si vite, n'aurait eu aucune valeur pour les anciens Égyptiens, qui prêtaient une grande importance à la durée de leurs couleurs. Du reste, la vraie turquoise, la seule qui soit estimée, est bleue; la couleur du *mafek* est le vert, et toutes les teintes bleues se rassemblent sous le nom de *χesbet*, κύανος.

Quand GENSLER cherche à prouver que *mafek* désigne le cuivre métallique ou le bronze, et revient ainsi à l'opinion de CHAMPOLLION, je ne puis m'associer à lui. Le *mafek* n'était pas un métal, mais une pierre ou un minerai: il prend de temps en temps

1 Todtb. c. 109, 3. 2 c. 39, 13. 3 BRUGSCH. Rec. I. 26, 3.
4 Denkm. II. 137. 5 DÜM. Rec. IV. 34, 3 a.
6 Wanderung nach den Türkisminen und der Sinai-Halbinsel. Leipz. 1866. p. 66 et suiv
7 Aeg. Zeitschr. 1870. p. 137 ff.

le déterminatif de la pierre [hieroglyph], n'est pas, comme les métaux, de genre masculin, mais de genre féminin, et correspond encore au *χesbet* dans ces deux points. Il ressemble aussi au *χesbet* en ce qu'il désigne souvent une couleur, le vert. Hathor n'est pas seulement appelée «celle à couleur de *χesteb*» mais aussi «celle à couleur de *mafek*» [hieroglyphs] [1] et [hieroglyphs] [2]. Il est encore dit [3], [hieroglyphs], «le ciel est en fête (brillant), la terre est réjouie (verdissante)», ou bien encore [hieroglyphs] [4], «le ciel est brillant (jaune), la terre est en joie (verte)». En effet, Hathor est souvent représentée en bleu, mais encore plus souvent en vert. Une belle tête d'Hathor revêtue d'un émail vert se trouve au British Museum [5].

Comme pour le *χesbet*, il y a un *mafek* vrai. A Dendéra [6], on mentionne sous un titre commun les huit minéraux précieux qu'on connaissait alors: [hieroglyphs], *āat neb em mā m ran sen*, «les vrais minéraux précieux avec leurs noms»:

[hieroglyphs]	l'or,	[hieroglyphs]	le vrai *nešemem*,
[hieroglyphs]	l'argent,	[hieroglyphs]	le vrai *mafek*,
[hieroglyphs]	le vrai *χesbet*,	[hieroglyphs]	le vrai *teḥen*,
[hieroglyphs]	le vrai *χenemen*,	[hieroglyphs]	le vrai *ḥerṭes*.

Nous connaissons déjà le vrai *χesbet* et le vrai *mafek*. Les autres minéraux étaient aussi des pierres précieuses, car on n'imitait que celles-ci et non les métaux; on a d'ailleurs omis [hieroglyphs] *en'mā*, vrai, derrière l'or et l'argent. Comme pour le lapis et pour l'émeraude, on ne devait les imiter qu'au moyen d'un verre coloré. Nous trouvons en effet dans les musées d'autres verres que le bleu et le vert: toutes les couleurs de la palette Égyptienne sont représentées sous forme de perles, de petits amulettes ou d'incrustations. Un examen spécifique des pierres précieuses Égyptiennes fausses ou vraies et de leurs contrefaçons en verre présenterait beaucoup d'intérêt. Ce n'est pas ici le lieu d'y entrer explicitement; je remarquerai seulement que ces pierres appelées vraies semblent avoir donné leur nom aux couleurs principales.

Le *χenem* ou *χenemem* [7] était rouge. C'est en rouge qu'on représente à Thèbes un monceau de ces pierres. Il porte l'inscription [hieroglyphs] et se trouve à côté de monceaux jaunes, bleus et verts, c'est à dire, d'or, de *χesbet* et de *mafek*. Il faut y reconnaître l'ἄνθραξ de Théophraste, le carbunculus de PLINE et probablement notre rubis, la plus précieuse parmi les pierres connues des anciens. On mentionne certains amulettes

1) DÜM. Tempel-Inschr. II. 18, 17.
2) Dendèra. 3) BRUGSCH, Dict. p. 604.
4) DÜM. Hist. Inschr. II. 57 a.
5) Gallery of antiquities sel. from the British Museum. Plate 11. nº 34. p. 21.
6) DÜM. Rec. IV. 97.
7) Les deux orthographes échangent. MARIETTE, Dendéra I. 75, 1. La variante [hieroglyphs] *šenem* est modelée sur la prononciation des basses époques.

en rubis, [hieroglyphs]. Ceux qui se trouvent dans nos musées ne sont pas en rubis, mais en pierre rouge ou en verre. Au temps des Ptolémées, le *χenem* est remplacé par le [hieroglyphs] *ḥeken*[1].

Il est plus difficile de déterminer la nature du *nešem*. Certains amulettes de cette pierre sont nommés au *Todtenbuch* [hieroglyphs], Ch. 159, 2; 160, 13; et dans le Papyrus de Neχtouamon, à Berlin, un des quatre amulettes en forme de coeur [hieroglyphs]. Je tiens sa couleur pour le bleu clair en opposition au bleu plus sombre du *χesbet*. Le Musée de Berlin possède des verres bleus qui rappellent étonnamment la variété de turquoise qu'on a cru reconnaître dans le jaspis Persarum aeri similis dont parle PLINE 37, 36.

Le *teḥen* était une pierre jaune, la topaze jaune ou bien encore le jaspe jaune. Le nom signifie brillant, clair, jaune, et reçoit le déterminatif des trois grains, non seulement comme minéral, mais comme couleur. On l'employait dès le temps du vieil empire[2]. Il est dit à Edfou[3] d'une espèce de bois [hieroglyphs] *ȧnem-f teḥen*, «sa couleur est jaune»; Hathor la multicolore est appelée à Dendéra[4] «celle à couleur de *teḥen*», c'est-à-dire, la jaune, comme elle est appelée «la dorée, celle à couleur d'électrum, de *mafek* (vert), de *χesbet* (bleu)». A Dendéra, il est dit: [hieroglyphs] *hāā nun em teḥen, to em mafek*, «le ciel est rayonnant de jaune, la terre de vert». Dans une procession de divinités à Medinet Habou[5], on distingue un Thot jaune et un Thot rouge [hieroglyphs]: le cynocéphale symbole de Thot est peint tantôt en jaune, tantôt en rouge[6]. Dans le *Todtenbuch*, le *teḥen* est d'abord un minéral[7]: [hieroglyphs] «je suis allé chaque jour à la porte de *teḥen*», ce qui semble désigner l'horizon du ciel jaune au matin. Il est dit d'un amulette en forme de colonne qu'il est fait en *teḥen*, [hieroglyphs] *uaṫ en teḥen*[8]. Le symbole *Tet* est, lui aussi, de *teḥen*[9], [hieroglyphs]. Les deux amulettes se trouvent dans les musées d'Europe en pierre jaune ou en verre. Il y avait à Dendéra quatre prophètes d'Hathor, qui portaient dans les processions des vases en matière précieuse. Ils sont représentés sur l'escalier de l'ouest et sur celui de l'est, portant de petits vases, [hieroglyph]. Dans l'inscription, il est dit[10]: [hieroglyphs] *honuter ȧft χer āā nu ā-tu em hat nub er χesbet mafek teḥen ȧu s-teḥen ḥer-s hik-t iri rā χent Ant sešeš en teḥen seχem en nub ṭer ṭenṭen en ur-t em hat-seχem.* «Les quatre prophètes portent les vases

1) MARIETTE, Dendéra I. 70, 5. DÜM. Rec. IV. 73, 5.
2) DE ROUGÉ, Rech. sur les prem. dyn. p. 69.
3) DÜM. Rec. IV. 88, 28.
4) DÜM. Kal.-Inschr., 109, 7.
5) Denkm. III. 37 b.
6) CHAMP. Panth. Eg. pl. 20. St. G.
7) 146, 26.
8) Todtenb. c. 125, 49. 52. 149, 39.
9) BRUGSCH, Dict. p. 1589.
10) DÜM. Kal.-Inschr. 82.

en métal précieux, en argent et en or, en *χesbet*, en *mafek* et en *teḥen* pour réjouir le visage de la princesse, l'oeil du soleil, à Dendéra, et des sistres de *teḥen* et des sistres d'or, qui écartent le mal de la grande déesse de Dendéra». De ces quatres prophètes, le premier portait un vase d'or et d'argent et un sistre; le deuxième un vase de *χesbet*, un sistre d'or et un d'argent; le troisième, un vase de *mafek* et un sistre; le quatrième un vase et un sistre de *teḥen*[1]. Dans un autre passage il est dit[2]: *Seti χer anmu uru em bà en nub ārkur χesbet mafek en Lešut Tefrer teḥen*; «L'Asie, avec ses grands tributs d'or, d'argent, de *χesbet*, de *mafek* de *Lešut* et de *Teflel*, et de *teḥen*». Le *teḥen* venait donc d'Asie. Dans un autre endroit[3], on mentionne le *teḥen* du pays de *Beχ*, qui se trouvait à l'est de l'Égypte.

A Dendéra, le roi apporte à Hathor un plateau sur lequel sont rangées un certain nombre de briques. Dessous, l'inscription[4]: , *rā tob-u nu nub hat teḥen šesteb mafek šenemem hers à-tu-neb*; «Apport de briques en or, argent, *teḥen*, *χesbet*, *mafek*, *šenemem*, *hers* et toute sorte de minéraux précieux». Ici, on pourrait croire d'abord qu'on n'employait pas seulement l'or et l'argent, mais toutes les pierres, sous forme de briques: dans ce cas, il ne peut être question que d'imitations en verre. Il ne manque ici que le *nešem* la plus rare de ces matières précieuses. Voici du reste qui prouve la couleur jaune du *teḥen*. Le mot s'est conservé dans le Copte ⲑⲏⲛ[5], qui désigne *le souffre* et *la foudre*, sans doute à cause de leur couleur. En Thèbain on trouve ϩⲏⲛ; mais c'est une corruption pour ⲧϩⲏⲛ. Le scribe avait pris ce mot pour un féminin, ⲧ. ϩⲏⲛ[6].

Le *ḥerṭes* est nommé en dernier. C'est sans doute la pierre nommée à Dendéra et dont le nom s'écrit aussi *ḥerseṭ*[7]. Sous cette forme nous le trouvons mentionné parmi les ingrédients d'une composition particulière, formée de 24 substances minérales, et qu'on décrit à Dendéra[8]. On distingue le *ḥers* blanc du *ḥers* rouge: la couleur estimée était le blanc, car il est dit d'une résine odorante *bešeš*[9], *ànem-f ḥerseṭ*, «sa couleur est le *ḥerseṭ*»; ce devait donc être une couleur connue. Il est souvent question du *ḥerṭes* blanc à Dendéra[10], où on apporte le *hertes* blanc du pays de *Šetet* . Ce pays de *Šetet* était en Éthiopie, car on trouve à Edfou la variante [11]. Ce semble avoir été un beau quartz laiteux, comme on en trouve

1) DÜM. Kal.-Inschr. 100. 109. 113. Cf. 88.
2) DÜM. Resultate. Pl. 44.
3) DÜM. Kal.-Inschr. 22.
4) MARIETTE, Dendera. I. 22.
5) ZOEGA, Cat. 630, 48.
6) TATTAM dans son Lexique fait erreur en désignant ϩⲏⲛ comme féminin.
7) DÜM. Rec. IV. 86, 5.
8) DÜM. Rec. IV. 9, 50. 24, 139a.
9) DÜM. Rec. IV. 86, 5.
10) DÜM. Rec. IV. 72, 12.
11) DÜM. Rec. IV. 63, 7. cf. 64, 5. 70, 8. *herset* 74, 12.

dans le Sud de la forêt Noire[1], et comme il n'est pas rare d'en trouver parmi les bijoux Égyptiens.

La série des pierres vraies ou imitées en verre se présente donc à nous dans l'ordre déjà indiqué ci-dessus:

χesbet, lapis lazuli, bleu sombre,
χenem, rubis, rouge,
nešem, turquoise, bleu-clair,
mafek. émeraude, vert,
tehen, topaze, jaune,
hertes, quartz-laiteux, blanc.

On peut maintenant demander comment il se fait que, dans cette série, le mafek ait perdu son ancienne place d'honneur derrière le χesbet et n'arrive qu'en quatrième lieu. Une palette qui se trouve au Musée de Berlin répondra peut-être à cette question. Elle contient les sept couleurs rangées de la plus sombre à la plus claire. Les deux premiers godets contiennent maintenant du noir tous les deux et ont été barbouillés par la touche du pinceau. Il est vraisemblable que la deuxième contenait non pas du noir mais du bleu foncé. Les autres godets contenaient, comme j'ai pu m'en convaincre, du rouge, du bleu clair, du vert, du jaune et du blanc; c'est l'ordre d'après lequel sont rangées les pierres précieuses plus haut. On les classait, non d'après la qualité et la valeur, mais d'après la couleur.

Dans le trésor de Ramsès III, il y a trois monceaux[2]:

1°. , *nub nofre en set*, bon or de la montagne,
2°. , *χesbet mā*, vrai χesbet,
3°. , *mafek mā*, vrai mafek.

Nous trouvons le *χesbet* mentionné sous la forme de *qenqennu*, c'est à dire, en petits morceaux: il semble correspondre au [3], *mafek en ār*. *Ār*. muni du déterminatif de la pierre, ne peut être que le Copte ⲁⲗ, ⲛ *lapis*, *calculus*, *grando*: *māfek en ār* est donc le «*mafek* en petites pierres».

Ce qui montre le mieux le parallélisme avec le *χesbet*, c'est que le *mafek* est représenté[4] en briques, à côté des briques en *χesteb*, dans le trésor de Ramsès III. Nous avons trouvé que les briques de *χesbet* avaient dû être coulées artificiellement: il faut en conclure que le *mafek* aussi devait être transformé en verre, et pulvérisé après.

Les analyses que nous avons faites sur les originaux Égyptiens concordent assez avec ces résultats. Les différentes couleurs vertes, celle des murailles des tombeaux royaux à Thèbes, comme celle des sarcophages en pierre et en bois, m'ont laissé apercevoir

1) QUENSTEDT, p. 169.
2) DÜM. Hist. Inschr. Pl. 34.
3) DÜM. Rec. IV, 9.
4) DÜM. Hist. Inschr. Pl. 32.

sous le microscope de petits éclats d'un verre teint en vert et mêlés de temps en temps à un peu de verre blanc. Si nous cherchons les minerais qui, torréfiés ou non, donnent une belle couleur verte, le choix est des plus restreints.

L'intensité du vert montre qu'on s'est servi d'un oxyde de cuivre; en effet, toutes les masses de verre fondu que nous avons analysées ont offert des traces de cuivre. De même pour la couleur verte qu'on a prise directement aux monuments. La perle de borax, réduite ou non réduite, quand on la fond avec ce vert, nous apparaît dans les nuances voulues. La substance qui sert de base à la couleur n'est pas méconnaissable: c'est, ou la malachite pulvérisée, ou le vert de cuivre. QUENSTEDT[1] dit de la malachite: »Ce minéral est extraordinairement prisé pour des travaux d'ornemen-«tation à cause de sa belle couleur et de sa facilité à recevoir le poli. Pulvérisé, il sert «de couleur (le vert de mine). Il est plus durable que le bleu de mine, car le lapis à base «de cuivre se transforme aisément en malachite». Le bleu de cuivre et la malachite sont les deux minerais de cuivre les plus importants. Ils ne renferment ni soufre ni fer, deux substances qui augmentent beaucoup les difficultés de fonte et de purification. La nature les rapproche autant l'un de l'autre, que les inscriptions le *χesbet* et le *mafek*. Le premier est le plus précieux; on le trouve plus rarement, et il suffit d'une transformation moléculaire insignifiante pour le changer en malachite. Voilà pourquoi le *mafek* cède le pas au *χesbet*. On ne saurait donc s'étonner que ces deux minéraux, le dernier surtout, se trouvent sur la péninsule du Sinaï si riche en cuivre. Ils y furent exploités depuis les temps anciens, en partie pour faire du cuivre métallique, en partie pour être transformés par un procédé particulier en les deux couleurs et en les deux qualités de verre les plus précieuses. J'ai trouvé moi-même, devant les galeries de *Ouadi Maghara*, dans la poussière des roches, un petit rognon de malachite que j'ai rapporté à Berlin, comme preuve de l'exploitation de ce minerai sur la péninsule. A l'analyse de cet objet placé dans la collection Royale, on reconnut aussitôt la malachite. C'est un échantillon du *mafek* Égyptien qui fit donner à la péninsule son nom de Pays à *mafek*. Avec un peu d'attention on ne manquera pas de récolter sur les lieux beaucoup d'autres échantillons analogues à celui qui m'est tombé par hasard sous les yeux.

Le nom Grec du vert de cuivre était χρυσοκόλλα. Les auteurs Grecs et Romains établissent le même rapport entre le κύανος et la χρυσοκόλλα, que les inscriptions hiéroglyphiques établissent entre le *χesbet* et le *mafek*, et la nature entre les sulfates de cuivre bleu et vert. Le mot χρυσοκόλλα veut dire d'abord soudure d'or, parce qu'on se servait du cuivre pour souder l'or. D'après Pline, on le pilait avec un peu d'or et un cinquième d'argent, dans un mortier de cuivre: on y joignait de l'urine d'enfant à cause de l'ammoniaque qu'elle contient. On obtenait ainsi un alliage un peu plus fusible que l'or et fait à souhait pour le souder. Théophraste nomme la χρυσοκόλλα et le κύανος parmi les matières colorantes qu'il range dans une catégorie particulière. Après une longue digression au sujet des différentes espèces d'émeraudes, il dit de la fausse émeraude «ψευδὴς σμάραγδος» qu'on la trouve dans les mines de cuivre de Chypre, mais en si petits morceaux qu'on ne peut s'en servir que pour souder l'or. Elle s'y prête aussi bien que la χρυσοκόλλα et, d'après l'opinion de quelques uns, ce serait la même substance. La couleur est identique

1) Mineralogie p. 407.

des deux côtés. La χρυσοκόλλα se trouvait en grandes quantités dans les mines d'or, et encore plus dans les mines de cuivre ou dans le voisinage.

Ces mots se rapportent sans doute au malachite et au vert de cuivre. Le dernier était à vrai dire la soudure d'or: les cristaux opaques du premier paraissaient appartenir à une autre substance. On l'avait reconnu pour identique au vert de cuivre: on en broyait les petits morceaux qui ne pouvaient servir à autre chose, et ils servaient à souder l'or.

Pline dit, que la χρυσοκόλλα se trouve dans les mines d'or et d'argent, et la meilleure dans les mines de cuivre. Pour la fabriquer artificiellement, il suffisait de laisser couler de l'eau dans les puits de mine, jusqu'au mois de juin, pendant tout l'hiver, et de laisser sécher pendant les mois de juin et de juillet. On voit par là que la χρυσοκόλλα n'est que du cuivre oxydé (vena putris). La native (nativa) est beaucoup plus dure et s'appelle uva, raisin. Elle aussi est teinte au moyen de l'herbe lutum. Elle est pilée dans un mortier, passée au tamis, moulue, passée plus fin encore: le résidu est de nouveau pilé et moulu, la poudre est ensuite trempée au vinaigre, pilée de nouveau, lavée, séchée, enfin saturée d'alun et de lutum. Les peintres appellent cette masse verte arabites: ils en employent de deux espèces, l'une entièrement sèche et l'autre liquide. On fabrique les deux en Chypre, mais la plus estimée vient d'Arménie, la meilleure, ensuite de Macédoine et la plus grande quantité d'Espagne. Son mérite est de donner une couleur semblable au vert tendre d'une jeune moisson. On mélange aussi le lutum avec le caeruleum pour l'employer en guise de χρυσοκόλλα, ce qui donne la plus mauvaise espèce de couleur. Voilà ce qu'il y a de plus important dans la longue description de Pline. Plus loin, il dit encore que la *chrysocolla* des fondeurs a donné son nom à toutes les substances vertes, et qu'on imitait la couleur de la *chrysocolla* avec d'autres substances, qui fournissaient la plus mauvaise espèce de couleur.

De tout cela il ressort que, parmi les couleurs vertes, la *chrysocolla* était la meilleure et la plus estimée, comme la couleur *mafek* en Égypte. C'était avant tout une couleur produite par l'oxyde de cuivre, comme celle de l'Égypte. Il ne faut donc plus douter que, **dans les points les plus essentiels, la *chrysocolla* était identique au *mafek* des Égyptiens.**

Il peut sembler étonnant que Pline, en décrivant longuement la fabrication de la chrysocolla, ne mentionne pas un procédé de vitrification, que nous avons pourtant reconnu pour le *mafek* Égyptien. Théophraste lui-même n'en dit rien, et pourtant, en parlant du κύανος, il y fait allusion par les expressions de χυτός et de πεπυρωμένος. Cela nous porte à conclure que cette manière de préparer la couleur verte la plus soignée et la plus précieuse n'était pas en usage chez les Grecs et les Romains. Théophraste ne traite pas aussi longuement de la χρυσοκόλλα que du κύανος. Il effleure à peine le sujet, sans quoi il aurait fait mention de la chrysocolla Égyptienne, comme du κύανος. Même en parlant du κύανος, il ne dit pas qu'on se soit servi en Grèce, comme en Égypte, de verres colorés, et ses citations des anciennes annales Égyptiennes, sur le Pharaon qui a fait la découverte et sur le tribut que les Phéniciens payaient aux Égyptiens, nous indiquent, qu'il ne connaissait le procédé que par des sources Égyptiennes. On devrait analyser les vieux restes de couleur Grecque, ce que je n'ai pas fait, avant de décider si les Grecs se servaient, oui ou non, des verres colorés. Les Romains n'avaient pas non

plus ce procédé pour le caeruleum. Cela ressort du texte de Pline. Car, non seulement il ne le mentionne pas, mais il dit, «On en avait jadis trois espèces, l'Égyptien, le Scythique et le Chypriote»; puis il ajoute ces mots qui ne semblent se rapporter qu'au Chypriote: «le reste de la fabrication est le même que pour la *chrysocolla*». Cette préparation qu'il vient de décrire ne dit rien au sujet des verres colorés.

Il nous reste à montrer ce que les Égyptiens comprenaient par *mafek* vrai, et ce qui le distinguait du *mafek* ordinaire. L'analogie avec le *χesbet* devra nous guider. Le *χesbet* commun était, comme nous avons vu, le verre bleu et la couleur qu'on en préparait. Le lapis lazuli en différait entièrement, et on s'en servait surtout comme pierre précieuse pour la confection d'amulettes. Il est probable qu'on le pulvérisait pour en faire une couleur, mais nous n'en savons rien directement, et nous n'avons pu trouver jusqu'à ce jour aucun échantillon de cette couleur. Si les Égyptiens connaissaient le saphir et la turquoise des peuples modernes, ils les appelaient aussi *χesbet*, en leur appliquant le nom du lapis lazuli qu'ils avaient connu plus tôt. On pensait peu au lapis de cuivre, auquel sa couleur bleue valait le nom de *χesbet*, parce qu'il est rare d'en trouver des cristaux bleus solides, et parce que le verre pouvait être coloré au moyen d'autres oxydes de cuivre et même de cobalt. Ce qui déterminait le nom était toujours la couleur bleue.

Il en était de même pour la couleur verte (*mafek*). Ici encore, Théophraste nous met sur la bonne voie. J'ai déjà mentionné plus haut qu'il parle d'une fausse émeraude, ψευδὴς σμάραγδος, qu'on trouvait à Chypre et dans une île près de Carthage. Sur cette île, on en exploitait de grandes quantités, tandis qu'à Chypre on n'en trouvait que de petits morceaux, dont on se servait, comme de la *chrysocolla*, pour souder l'or. Évidemment il comprend la malachite en bloc, par opposition à la malachite en poudre et au vert de cuivre. La malachite, que nous avons déjà trouvée mentionnée sous sa forme de rognons (uva), revient dans un autre endroit du texte de Pline (37, 114), emprunté sans doute à une source Grecque: «La malachite n'est pas transparente. Elle est d'un vert plus sombre et plus épais que l'émeraude et prend son nom de la couleur des mauves. Elle naît en Arabie». Si Pline veut dire la péninsule de Pétra, il parle du *mafek* dont nous possédons des échantillons Sinaïtiques. Ce passage, comme celui du κύανος artificiel, doit être rapporté à une source Égyptienne. Ici, la malachite est aussi placée à côté de l'émeraude, puisqu'elle est appelée ψευδὴς σμάραγδος.

Le *mafek* ordinaire, c'est à dire la malachite avec le vert de cuivre et les verres qu'on en préparait, s'appelle aussi émeraude, mais émeraude fausse. Il en suit que le *mafek en mā*, le vrai *mafek*, était la vraie émeraude.

Nous avons donc, dans le nom Grec de σμάραγδος, de quoi représenter très-exactement le *mafek* Égyptien; mais, comme ce nom Grec lui-même était employé à désigner une multitude de pierres différentes, et, comme le nom Egyptien de *mafek* avait déjà été transféré à plus d'une pierre verte, il est toujours difficile, de lui trouver un nom moderne.

Théophraste nomme l'émeraude en même temps que le saphir, c'est-à-dire, le lapis lazuli, parmi les pierres dont on se servait pour faire des sceaux (σφραγίδια). Il parle, d'une manière qui m'est tout à fait incompréhensible, d'une particularité de l'émeraude: cette pierre communiquerait sa couleur à l'eau, tantôt plus, tantôt moins, et ferait du bien

aux yeux. Elle ne se trouve que rarement et en tout petits morceaux. Ici, nous ne pouvons songer qu'à notre émeraude ou à notre béryl, ou bien encore au Plasma ou à la chalcédoine connue des anciens. Je trouve mentionné dans HAUSMANN[1] qu'Irénée, «Contre les hérésies», parle de l'imitation de l'émeraude par le verre. Parmi les joyaux Égyptiens, on trouve aussi des perles d'un vert foncé et brillant, qu'on peut prendre pour de l'émeraude fausse. Théophraste continue: «Si nous devons ajouter foi aux renseignements que nous possédons sur les rois d'Égypte, un roi de Babylone leur envoya «jadis une émeraude haute de quatre coudées et large de trois. Dans le temple d'Ammon «Thébain, on avait placé quatre émeraudes, de quarante coudées de long et de deux à «quatre coudées d'épaisseur»[2]. Parmi les soi-disant émeraudes de Bactriane[3], la plus grande, si ce n'est pas une émeraude fausse, était à Tyr et formait une des grandes colonnes du temple d'Hercule. Vient ensuite le passage mentionné plus haut, sur les pierres que nous devons prendre pour de la malachite.

Pline consacre à l'émeraude le plus long article parmi toutes les pierres précieuses. Il compte sous ce nom douze espèces différentes. Les plus recherchées étaient celles de Scythie et de Bactriane, ensuite celle d'Égypte, qu'on tirait des collines près de Coptos. Toutes les autres espèces se trouvent dans les mines de cuivre, et la meilleure est celle de Chypre. Il nomme encore une espèce d'Éthiopie qu'on trouve à vingt-cinq journées de distance de Coptos. Il conclut en citant avec Théophraste les grosses masses d'une sorte d'émeraude, qu'on prend souvent pour l'émeraude fausse.

Plus loin, il revient encore sur les pierres vertes et nomme la malachite d'Arabie et le jaspe vert; après quoi, il passe de suite aux trois espèces de κύανος, de Scythie, d'Égypte et de Chypre.

Il est donc évident que nous avons à faire ici à des pierres très-différentes. On doit exclure celles qu'on trouve en grandes masses, lorsqu'il s'agit du vrai *mafek*. Le *mafek* ne paraissait comme le *χesbet* qu'en petits morceaux. Ainsi le montre le tableau de Médinet-Habou, où il est représenté, comme l'or et le *χesbet*, en monceaux de moyenne grandeur. Le monceau vert (*mafek*), que les représentations d'un tombeau de Thèbes nous font voir dans un panier, était du vrai *mafek*. C'était sans doute l'émeraude de Scythie; les Assyriens qui l'apportent forment la station intermédiaire entre l'Égypte et l'extrême Orient. Il n'est pas invraisemblable de croire que les Égyptiens connaissaient et recevaient des pierres précieuses vraiment vertes, l'émeraude, le béryl, le jaspe vert et d'autres. Pour reconnaître celle qu'ils appelaient *mafek mā*, et s'il y en a dans nos musées, il faudrait entreprendre des recherches minutieuses. Dans les musées nous trouvons surtout du spath vert travaillé en amulettes. Il ne faut pas croire que nous devions reconnaître dans cette pierre blanchâtre et laide le *mafek mā* des Égyptiens. Il semble bien au contraire

1) Mineralogie 1847. I. p. 608.

2) D'après le texte actuel: ἀνακεῖσθαι δὲ καὶ ἐν τῷ τοῦ Διὸς ὀβελίσκῳ σμαράγδους τέτταρας, μῆκος μὲν τετταράκοντα πηχῶν, εὖρος δὲ τῇ μὲν τέτταρας, τῇ δὲ δύο, il n'y a pas de sens possible. Au lieu d'ὀβελίσκῳ, il faut lire ἱερῷ. Les pierres en forme d'obélisques donnèrent lieu à la glose ὀβελίσκους devant σμαράγδους. Pline avait déjà trouvé le texte corrompu, car il parle (37, 74) en citant Théophraste, d'un obélisque qui aurait été fait de quatre émeraudes, et aurait eu quarante aunes de hauteur. Les obélisques et les monuments semblables étaient toujours monolithes en Égypte, et on les érigeait deux à deux.

3) La lecture est incertaine.

que le spath vert s'appelait [hiéroglyphe] *uat*. Il est difficile d'admettre qu'on taillait l'émeraude en amulettes: elle est trop dure pour cet usage. On ne pouvait que la polir et la porter en anneaux. Tirer des espèces communes une poudre colorante aurait été d'autant plus inutile pour les Égyptiens qu'on pouvait obtenir la splendide couleur du *mafek* au moyen d'un verre coloré au cuivre. Mais, quand on parle, d'après des documents Égyptiens, de blocs d'émeraude de quarante coudées de long, il semble en ressortir qu'on employait le nom de *mafek* à désigner de temps en temps d'autres pierres, par exemple, le granit vert dont on se sert fréquemment sous la XXVIième dynastie pour élever des obélisques et de grands sarcophages.

Il paraît du reste qu'on employait beaucoup plus le lapis lazuli, car le vrai *χesbet* est nommé beaucoup plus souvent que le vrai *mafek*, dont je ne connais que deux mentions.

La fabrication du verre bleu et vert et des couleurs qu'on en tirait était, il ne faut pas l'oublier, plus importante pour les Égyptiens que la possession du vrai *χesbet* et du vrai *mafek*. Dans les temps anciens cette fabrication était difficile et coûteuse, non pas à cause des ingrédients qu'elle comporte, mais à cause du procédé de fusion: aussi fut-elle abandonnée sous les Grecs et les Romains, au moins pour les couleurs de peintres. On donnait au *χesbet* et au *mafek* une place d'honneur derrière l'or et l'argent et devant les autres métaux: ils se maintinrent à cette place jusqu'aux temps modernes, bien que leur valeur eût changé essentiellement.

[hiéroglyphe] *χomt*, ϩⲟⲙⲧ, le cuivre, χαλκός, aes.

Le signe de ce métal se trouve, dans sa forme la plus ancienne, au *Ouadi Maghara*[1] [hiéroglyphe]. La forme ordinaire, pendant la première partie du nouvel Empire, était [hiéroglyphe] et, depuis les époques Grecques, souvent, mais pas toujours, [hiéroglyphe]. Chez Dümichen je trouve aussi une seule fois [hiéroglyphe]. Ajoutez, dans les inscriptions Éthiopiennes de Barkal, les formes [hiéroglyphe], [hiéroglyphe], [hiéroglyphe]. Champollion et Birch[2] prennent [hiéroglyphe] pour un creuset. La forme la plus ancienne [hiéroglyphe] prête à cette supposition, mais non les formes modernes.

La prononciation avait été difficile à déterminer jusqu'à ce jour, car le signe, à son origine, a toujours une valeur idéographique et non phonétique. Il se joint comme déterminatif à beaucoup de mots différents, dont il dénote la nature métallique, sans que rien nous autorise à en tirer la prononciation du signe idéographique lui-même. Champollion, qui traduisait [hiéroglyphe] par «fer», le comparait au Copte ⲃⲉⲛⲓⲡⲉ, ferrum, sans se décider au sujet de la prononciation hiéroglyphique; de Rougé[3] prenait aussi [hiéroglyphe] pour fer ou acier, et lisait *ba*; Birch[4] de même *ba*, bois, fer ou laiton. Chabas[5] ne donne

1) Denkm. II. 137 c.
2) Dans Bunsen, Egypt's place, vol. I. 2e Ed. 1867. p. 555.
3) Rev. Arch. 1860. II. 305. 4) l. l. 5) Pap. mag. p. 249.

quoique chez HOSKINS, le monceau soit peint en bleu, par une erreur facile à comprendre: l'inscription, entièrement omise, se retrouve dans WILKINSON. C'est pourquoi au *Todtenbuch*[1] un arbre, auquel arrive le défunt, est dit de *mafek*:

Je connais cet arbre en *mafek*.

Dans un autre endroit[2] on parle d'un bassin d'eau couleur *mafek*. Je ne trouve mentionnés nulle part des amulettes de *mafek*; pourtant, il entre dans l'ornementation d'une harpe, faite d'argent, d'or, de *χesbet*, de *mafek*, et de toute sorte de pierres précieuses[3].

Champollion prenait le *mafek* pour le cuivre et pour le fer, parce que, dans la série habituelle, il croyait devoir trouver le fer avant le plomb, et le cuivre avant le fer. Ce qui semblait confirmer son opinion, c'est que la déesse locale du Sinai, Hathor, est appelée, sur les roches de *Ouadi Maghara*, sur les stèles de *Sarbout el χadem*[4], et même, dans les inscriptions postérieures de Dendéra, maîtresse du *mafek*, et dame des pays à *Mafek*[5]: on sait que la péninsule renferme beaucoup de cuivre et beaucoup d'anciennes mines de cuivre.

Mais, quand un Anglais, le major MACDONALD, trouva dans le Maghara, sur les murailles des grottes, de petites turquoises engagées dans le grès, BRUGSCH[6] crut que les anciens Égyptiens avaient exploité la turquoise en ce lieu, et traduisit *mafek* par turquoise. GENSLER[7] a essayé depuis de réfuter cette opinion. Il fait ressortir que MACDONALD lui-même décrit les très-petites turquoises qu'il avait trouvées dans le *Ouadi Maghara*, comme étant à peu près sans usage: elles se décolorent après un court espace de temps. Il dit aussi que les vraies turquoises se trouvent, non pas dans le grès, mais dans l'ardoise à base de silice.

A ces raisons s'en ajoutent d'autres. Si on avait exploité la turquoise dans la péninsule avec assez de suite pour qu'il devînt nécessaire d'envoyer des colonies d'Égypte dans ce désert, et cela, pendant de longs siècles, sous l'ancien Empire, depuis la IVième jusqu'à la XIIième dynastie, et sous le nouvel Empire, pendant toute la durée des grandes dynasties Thébaines, où sont donc passées toutes les pierres précieuses qu'on a dû en retirer? Ni le musée de Berlin, ni le musée Britannique ne possèdent d'objets en turquoise, et, s'il s'en trouve dans d'autres musées, ce ne doit être qu'en bien petite quantité. La turquoise, qui meurt si vite, n'aurait eu aucune valeur pour les anciens Égyptiens, qui prêtaient une grande importance à la durée de leurs couleurs. Du reste, la vraie turquoise, la seule qui soit estimée, est bleue; la couleur du *mafek* est le vert, et toutes les teintes bleues se rassemblent sous le nom de *χesbet*, κύανος.

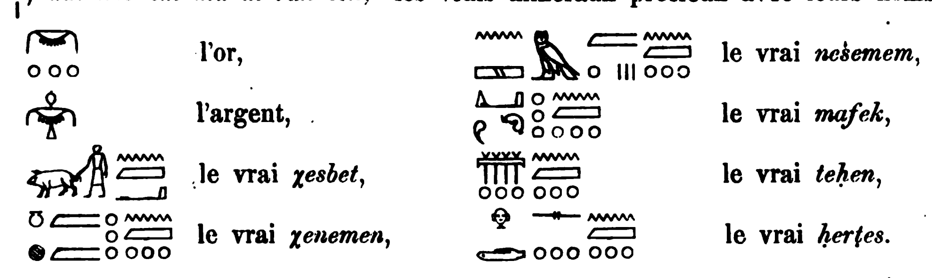
Quand GENSLER cherche à prouver que *mafek* désigne le cuivre métallique ou le bronze, et revient ainsi à l'opinion de CHAMPOLLION, je ne puis m'associer à lui. Le *mafek* n'était pas un métal, mais une pierre ou un minerai: il prend de temps en temps

---

1) Todtb. c. 109, 3. 2) c. 39, 13. 3) BRUGSCH, Rec. I. 26, 3.
4) Denkm. II. 137. 5) DÜM. Rec. IV. 34, 3 *a*.
6) Wanderung nach den Türkisminen und der Sinai-Halbinsel. Leipz. 1866, p. 66 et suiv.
7) Aeg. Zeitschr. 1870, p. 137 ff.

le déterminatif de la pierre [hiéroglyphe], n'est pas, comme les métaux, de genre masculin, mais de genre féminin, et correspond encore au *χesbet* dans ces deux points. Il ressemble aussi au *χesbet* en ce qu'il désigne souvent une couleur, le vert. Hathor n'est pas seulement appelée «celle à couleur de *χesteb*» mais aussi «celle à couleur de *mafek*» [hiéroglyphes][1] et [hiéroglyphes][2]. Il est encore dit[3], [hiéroglyphes], «le ciel est en fête (brillant), la terre est réjouie (verdissante)», ou bien encore [hiéroglyphes][4], «le ciel est brillant (jaune), la terre est en joie (verte)». En effet, Hathor est souvent représentée en bleu, mais encore plus souvent en vert. Une belle tête d'Hathor revêtue d'un émail vert se trouve au British Museum[5].

Comme pour le *χesbet*, il y a un *mafek* vrai. A Dendéra[6], on mentionne sous un titre commun les huit minéraux précieux qu'on connaissait alors: [hiéroglyphes], *āat neb em mā m ran sen*, «les vrais minéraux précieux avec leurs noms»:



Nous connaissons déjà le vrai *χesbet* et le vrai *mafek*. Les autres minéraux étaient aussi des pierres précieuses, car on n'imitait que celles-ci et non les métaux; on a d'ailleurs omis [hiéroglyphe] *en mā*, vrai, derrière l'or et l'argent. Comme pour le lapis et pour l'émeraude, on ne devait les imiter qu'au moyen d'un verre coloré. Nous trouvons en effet dans les musées d'autres verres que le bleu et le vert: toutes les couleurs de la palette Égyptienne sont représentées sous forme de perles, de petits amulettes ou d'incrustations. Un examen spécifique des pierres précieuses Égyptiennes fausses ou vraies et de leurs contrefaçons en verre présenterait beaucoup d'intérêt. Ce n'est pas ici le lieu d'y entrer explicitement; je remarquerai seulement que ces pierres appelées vraies semblent avoir donné leur nom aux couleurs principales.

Le *χenem* ou *χenemem*[7] était rouge. C'est en rouge qu'on représente à Thèbes un monceau de ces pierres. Il porte l'inscription [hiéroglyphes] et se trouve à côté de monceaux jaunes, bleus et verts, c'est à dire, d'or, de *χesbet* et de *mafek*. Il faut y reconnaître l'ἄνθραξ de Théophraste, le carbunculus de PLINE et probablement notre rubis, la plus précieuse parmi les pierres connues des anciens. On mentionne certains amulettes

1) DÜM. Tempel-Inschr. II. 18, 17.
2) Dendèra. 3) BRUGSCH, Dict. p. 604.
4) DÜM. Hist. Inschr. II. 57 a.
5) Gallery of antiquities sel. from the British Museum. Plate 11. nº 34. p. 21.
6) DÜM. Rec. IV. 97.
7) Les deux orthographes échangent. MARIETTE, Dendéra I. 75, 1. La variante [hiéroglyphes] *šenem* est modelée sur la prononciation des basses époques.

en rubis, . Ceux qui se trouvent dans nos musées ne sont pas en rubis, mais en pierre rouge ou en verre. Au temps des Ptolémées, le *χenem* est remplacé par le *ḥeken*[1].

Il est plus difficile de déterminer la nature du *nešem*. Certains amulettes de cette pierre sont nommés au *Todtenbuch*, Ch. 159, 2; 160, 13; et dans le Papyrus de Neχtouamon, à Berlin, un des quatre amulettes en forme de coeur . Je tiens sa couleur pour le bleu clair en opposition au bleu plus sombre du *χesbet*. Le Musée de Berlin possède des verres bleus qui rappellent étonnamment la variété de turquoise qu'on a cru reconnaître dans le jaspis Persarum aeri similis dont parle PLINE 37, 36.

Le *teḥen* était une pierre jaune, la topaze jaune ou bien encore le jaspe jaune. Le nom signifie brillant, clair, jaune, et reçoit le déterminatif des trois grains, non seulement comme minéral, mais comme couleur. On l'employait dès le temps du vieil empire[2]. Il est dit à Edfou[3] d'une espèce de bois *ànem-f teḥen*, «sa couleur est jaune»; Hathor la multicolore est appelée à Dendéra[4] «celle à couleur de *teḥen*», c'est-à-dire, la jaune, comme elle est appelée «la dorée, celle à couleur d'électrum, de *mafek* (vert), de *χesbet* (bleu)». A Dendéra, il est dit: *hāā nun em teḥen, to em mafek*, «le ciel est rayonnant de jaune, la terre de vert». Dans une procession de divinités à Medinet Habou[5], on distingue un Thot jaune et un Thot rouge : le cynocéphale symbole de Thot est peint tantôt en jaune, tantôt en rouge[6]. Dans le *Todtenbuch*, le *teḥen* est d'abord un minéral[7]: «je suis allé chaque jour à la porte de *teḥen*», ce qui semble désigner l'horizon du ciel jaune au matin. Il est dit d'un amulette en forme de colonne qu'il est fait en *teḥen*, *uat en teḥen*[8]. Le symbole *Tet* est, lui aussi, de *teḥen*[9], . Les deux amulettes se trouvent dans les musées d'Europe en pierre jaune ou en verre. Il y avait à Dendéra quatre prophètes d'Hathor, qui portaient dans les processions des vases en matière précieuse. Ils sont représentés sur l'escalier de l'ouest et sur celui de l'est, portant de petits vases, . Dans l'inscription, il est dit[10]: *honuter àft χer āā nu ā-tu em hat nub er χesbet mafek teḥen àu s-teḥen ḥer-s hik-t iri rā χent Ant sešeš en teḥen seχem en nub ṭer ṭenṭen en ur-t em hat-seχem.* «Les quatre prophètes portent les vases

1) MARIETTE, Dendéra I. 70, 5. DÜM. Rec. IV. 73, 5.
2) DE ROUGÉ, Rech. sur les prem. dyn. p. 69.
3) DÜM. Rec. IV. 88, 28.
4) DÜM. Kal.-Inschr., 109, 7.
5) Denkm. III. 37 b.
6) CHAMP. Panth. Eg. pl. 20. St. G.
7) 146, 26.
8) Todtenb. c. 125, 49. 52. 149, 39.
9) BRUGSCH, Dict. p. 1589.
10) DÜM. Kal.-Inschr. 82.

en métal précieux, en argent et en or, en *χesbet*, en *mafek* et en *teḥen* pour réjouir le visage de la princesse, l'oeil du soleil, à Dendéra, et des sistres de *teḥen* et des sistres d'or, qui écartent le mal de la grande déesse de Dendéra». De ces quatres prophètes, le premier portait un vase d'or et d'argent et un sistre; le deuxième un vase de *χesbet*, un sistre d'or et un d'argent; le troisième, un vase de *mafek* et un sistre; le quatrième un vase et un sistre de *teḥen*[1]. Dans un autre passage il est dit[2]: *Seti χer anmu uru em bà en nub ārkur χesbet mafek en Lešut Tefrer teḥen*; «L'Asie, avec ses grands tributs d'or, d'argent, de *χesbet*, de *mafek* de *Lešut* et de *Tefrel*, et de *teḥen*». Le *teḥen* venait donc d'Asie. Dans un autre endroit[3], on mentionne le *teḥen* du pays de *Beχ*, qui se trouvait à l'est de l'Égypte, .

A Dendéra, le roi apporte à Hathor un plateau sur lequel sont rangées un certain nombre de briques. Dessous, l'inscription[4]: , *rā tob-u nu nub hat teḥen šesteb mafek šenemem ḥers à-tu neb*; «Apport de briques en or, argent, *teḥen*, *χesbet*, *mafek*, *šenemem*, *ḥers* et toute sorte de minéraux précieux». Ici, on pourrait croire d'abord qu'on n'employait pas seulement l'or et l'argent, mais toutes les pierres, sous forme de briques: dans ce cas, il ne peut être question que d'imitations en verre. Il ne manque ici que le *nešem* la plus rare de ces matières précieuses. Voici du reste qui prouve la couleur jaune du *teḥen*. Le mot s'est conservé dans le Copte ⲑⲏⲛ[5], qui désigne *le souffre* et *la foudre*, sans doute à cause de leur couleur. En Thèbain on trouve ϩⲏⲛ; mais c'est une corruption pour ⲧϩⲏⲛ. Le scribe avait pris ce mot pour un féminin, ⲧ. ϩⲏⲛ[6].

Le *ḥerṭes* est nommé en dernier. C'est sans doute la pierre nommée à Dendéra et dont le nom s'écrit aussi *herseṭ*[7]. Sous cette forme nous le trouvons mentionné parmi les ingrédients d'une composition particulière, formée de 24 substances minérales, et qu'on décrit à Dendéra[8]. On distingue le *ḥers* blanc du *ḥers* rouge: la couleur estimée était le blanc, car il est dit d'une résine odorante *bešeš*[9], *ànem-f ḥerseṭ*, «sa couleur est le *ḥerseṭ*»; ce devait donc être une couleur connue. Il est souvent question du *ḥerṭes* blanc à Dendéra[10], où on apporte le *hertes* blanc du pays de *Šetet* . Ce pays de *Šetet* était en Éthiopie, car on trouve à Edfou la variante [11]. Ce semble avoir été un beau quartz laiteux, comme on en trouve

1) DÜM. Kal.-Inschr. 100. 109. 113. Cf. 88.
2) DÜM. Resultate. Pl. 44.
3) DÜM. Kal.-Inschr. 22.
4) MARIETTE, Dendera. I. 22.
5) ZOEGA, Cat. 630, 48.
6) TATTAM dans son Lexique fait erreur en désignant ϩⲏⲛ comme féminin.
7) DÜM. Rec. IV. 86, 5.
8) DÜM. Rec. IV. 9, 50. 24, 139a.
9) DÜM. Rec. IV. 86, 5.
10) DÜM. Rec. IV. 72, 12.
11) DÜM. Rec. IV. 63, 7. cf. 64, 5. 70, 8. *herset* 74, 12.

dans le Sud de la forêt Noire[1], et comme il n'est pas rare d'en trouver parmi les bijoux Égyptiens.

La série des pierres vraies ou imitées en verre se présente donc à nous dans l'ordre déjà indiqué ci-dessus:

χesbet, lapis lazuli, bleu sombre,
χenem, rubis, rouge,
nešem, turquoise, bleu-clair,
mafek. émeraude, vert,
tehen, topaze, jaune,
hertes, quartz-laiteux, blanc.

On peut maintenant demander comment il se fait que, dans cette série, le mafek ait perdu son ancienne place d'honneur derrière le χesbet et n'arrive qu'en quatrième lieu. Une palette qui se trouve au Musée de Berlin répondra peut-être à cette question. Elle contient les sept couleurs rangées de la plus sombre à la plus claire. Les deux premiers godets contiennent maintenant du noir tous les deux et ont été barbouillés par la touche du pinceau. Il est vraisemblable que la deuxième contenait non pas du noir mais du bleu foncé. Les autres godets contenaient, comme j'ai pu m'en convaincre, du rouge, du bleu clair, du vert, du jaune et du blanc; c'est l'ordre d'après lequel sont rangées les pierres précieuses plus haut. On les classait, non d'après la qualité et la valeur. mais d'après la couleur.

Dans le trésor de Ramsès III, il y a trois monceaux[2]:

1°. , *nub nofre en set*, bon or de la montagne,
2°. , *χesbet mā*, vrai χesbet,
3°. , *mafek mā*, vrai mafek.

Nous trouvons le *χesbet* mentionné sous la forme de *qenqennu*, c'est à dire, en petits morceaux: il semble correspondre au [3], *mafek en ār*. *Ār*. muni du déterminatif de la pierre, ne peut être que le Copte ⲁⲗ, ⲛ *lapis*, *calculus*, *grando*: *māfek en ār* est donc le «*mafek* en petites pierres».

Ce qui montre le mieux le parallélisme avec le *χesbet*, c'est que le *mafek* est représenté[4] en briques, à côté des briques en *χesteb*, dans le trésor de Ramsès III. Nous avons trouvé que les briques de *χesbet* avaient dû être coulées artificiellement: il faut en conclure que le *mafek* aussi devait être transformé en verre, et pulvérisé après.

Les analyses que nous avons faites sur les originaux Égyptiens concordent assez avec ces résultats. Les différentes couleurs vertes, celle des murailles des tombeaux royaux à Thèbes, comme celle des sarcophages en pierre et en bois, m'ont laissé apercevoir

1) QUENSTEDT, p. 169.
2) DÜM. Hist. Inschr. Pl. 34.
3) DÜM. Rec. IV, 9.
4) DÜM. Hist. Inschr. Pl. 32.

sous le microscope de petits éclats d'un verre teint en vert et mêlés de temps en temps à un peu de verre blanc. Si nous cherchons les minerais qui, torréfiés ou non, donnent une belle couleur verte, le choix est des plus restreints.

L'intensité du vert montre qu'on s'est servi d'un oxyde de cuivre; en effet, toutes les masses de verre fondu que nous avons analysées ont offert des traces de cuivre. De même pour la couleur verte qu'on a prise directement aux monuments. La perle de borax, réduite ou non réduite, quand on la fond avec ce vert, nous apparaît dans les nuances voulues. La substance qui sert de base à la couleur n'est pas méconnaissable: c'est, ou la malachite pulvérisée, ou le vert de cuivre. QUENSTEDT[1] dit de la malachite: »Ce minéral est extraordinairement prisé pour des travaux d'ornemen«tation à cause de sa belle couleur et de sa facilité à recevoir le poli. Pulvérisé, il sert «de couleur (le vert de mine). Il est plus durable que le bleu de mine, car le lapis à base «de cuivre se transforme aisément en malachite». Le bleu de cuivre et la malachite sont les deux minerais de cuivre les plus importants. Ils ne renferment ni soufre ni fer, deux substances qui augmentent beaucoup les difficultés de fonte et de purification. La nature les rapproche autant l'un de l'autre, que les inscriptions le *χesbet* et le *mafek*. Le premier est le plus précieux; on le trouve plus rarement, et il suffit d'une transformation moléculaire insignifiante pour le changer en malachite. Voilà pourquoi le *mafek* cède le pas au *χesbet*. On ne saurait donc s'étonner que ces deux minéraux, le dernier surtout, se trouvent sur la péninsule du Sinaï si riche en cuivre. Ils y furent exploités depuis les temps anciens, en partie pour faire du cuivre métallique, en partie pour être transformés par un procédé particulier en les deux couleurs et en les deux qualités de verre les plus précieuses. J'ai trouvé moi-même, devant les galeries de *Ouadi Maghara*, dans la poussière des roches, un petit rognon de malachite que j'ai rapporté à Berlin, comme preuve de l'exploitation de ce minerai sur la péninsule. A l'analyse de cet objet placé dans la collection Royale, on reconnut aussitôt la malachite. C'est un échantillon du *mafek* Égyptien qui fit donner à la péninsule son nom de Pays à *mafek*. Avec un peu d'attention on ne manquera pas de récolter sur les lieux beaucoup d'autres échantillons analogues à celui qui m'est tombé par hasard sous les yeux.

Le nom Grec du vert de cuivre était χρυσοκόλλα. Les auteurs Grecs et Romains établissent le même rapport entre le κύανος et la χρυσοκόλλα, que les inscriptions hiéroglyphiques établissent entre le *χesbet* et le *mafek*, et la nature entre les sulfates de cuivre bleu et vert. Le mot χρυσοκόλλα veut dire d'abord soudure d'or, parce qu'on se servait du cuivre pour souder l'or. D'après Pline, on le pilait avec un peu d'or et un cinquième d'argent, dans un mortier de cuivre: on y joignait de l'urine d'enfant à cause de l'ammoniaque qu'elle contient. On obtenait ainsi un alliage un peu plus fusible que l'or et fait à souhait pour le souder. Théophraste nomme la χρυσοκόλλα et le κύανος parmi les matières colorantes qu'il range dans une catégorie particulière. Après une longue digression au sujet des différentes espèces d'émeraudes, il dit de la fausse émeraude «ψευδὴς σμάραγδος» qu'on la trouve dans les mines de cuivre de Chypre, mais en si petits morceaux qu'on ne peut s'en servir que pour souder l'or. Elle s'y prête aussi bien que la χρυσοκόλλα et, d'après l'opinion de quelques uns, ce serait la même substance. La couleur est identique

1) Mineralogie p. 407.

des deux côtés. La χρυσοκόλλα se trouvait en grandes quantités dans les mines d'or, et encore plus dans les mines de cuivre ou dans le voisinage.

Ces mots se rapportent sans doute au malachite et au vert de cuivre. Le dernier était à vrai dire la soudure d'or: les cristaux opaques du premier paraissaient appartenir à une autre substance. On l'avait reconnu pour identique au vert de cuivre: on en broyait les petits morceaux qui ne pouvaient servir à autre chose, et ils servaient à souder l'or.

Pline dit, que la χρυσοκόλλα se trouve dans les mines d'or et d'argent, et la meilleure dans les mines de cuivre. Pour la fabriquer artificiellement, il suffisait de laisser couler de l'eau dans les puits de mine, jusqu'au mois de juin, pendant tout l'hiver, et de laisser sécher pendant les mois de juin et de juillet. On voit par là que la χρυσοκόλλα n'est que du cuivre oxydé (vena putris). La native (nativa) est beaucoup plus dure et s'appelle uva, raisin. Elle aussi est teinte au moyen de l'herbe lutum. Elle est pilée dans un mortier, passée au tamis, moulue, passée plus fin encore: le résidu est de nouveau pilé et moulu, la poudre est ensuite trempée au vinaigre, pilée de nouveau, lavée, séchée, enfin saturée d'alun et de lutum. Les peintres appellent cette masse verte arabites: ils en employent de deux espèces, l'une entièrement sèche et l'autre liquide. On fabrique les deux en Chypre, mais la plus estimée vient d'Arménie, la meilleure, ensuite de Macédoine et la plus grande quantité d'Espagne. Son mérite est de donner une couleur semblable au vert tendre d'une jeune moisson. On mélange aussi le lutum avec le caeruleum pour l'employer en guise de χρυσοκόλλα, ce qui donne la plus mauvaise espèce de couleur. Voilà ce qu'il y a de plus important dans la longue description de Pline. Plus loin, il dit encore que la *chrysocolla* des fondeurs a donné son nom à toutes les substances vertes, et qu'on imitait la couleur de la *chrysocolla* avec d'autres substances, qui fournissaient la plus mauvaise espèce de couleur.

De tout cela il ressort que, parmi les couleurs vertes, la *chrysocolla* était la meilleure et la plus estimée, comme la couleur *mafek* en Égypte. C'était avant tout une couleur produite par l'oxyde de cuivre, comme celle de l'Égypte. Il ne faut donc plus douter que, **dans les points les plus essentiels, la *chrysocolla* était identique au *mafek* des Égyptiens.**

Il peut sembler étonnant que Pline, en décrivant longuement la fabrication de la chrysocolla, ne mentionne pas un procédé de vitrification, que nous avons pourtant reconnu pour le *mafek* Égyptien. Théophraste lui-même n'en dit rien, et pourtant, en parlant du κύανος, il y fait allusion par les expressions de χυτός et de πεπυρωμένος. Cela nous porte à conclure que cette manière de préparer la couleur verte la plus soignée et la plus précieuse n'était pas en usage chez les Grecs et les Romains. Théophraste ne traite pas aussi longuement de la χρυσοκόλλα que du κύανος. Il effleure à peine le sujet, sans quoi il aurait fait mention de la chrysocolla Égyptienne, comme du κύανος. Même en parlant du κύανος, il ne dit pas qu'on se soit servi en Grèce, comme en Égypte, de verres colorés, et ses citations des anciennes annales Égyptiennes, sur le Pharaon qui a fait la découverte et sur le tribut que les Phéniciens payaient aux Égyptiens, nous indiquent, qu'il ne connaissait le procédé que par des sources Égyptiennes. On devrait analyser les vieux restes de couleur Grecque, ce que je n'ai pas fait, avant de décider si les Grecs se servaient, oui ou non, des verres colorés. Les Romains n'avaient pas non

plus ce procédé pour le caeruleum. Cela ressort du texte de Pline. Car, non seulement il ne le mentionne pas, mais il dit, «On en avait jadis trois espèces, l'Égyptien, le Scythique et le Chypriote»; puis il ajoute ces mots qui ne semblent se rapporter qu'au Chypriote: «le reste de la fabrication est le même que pour la *chrysocolla*». Cette préparation qu'il vient de décrire ne dit rien au sujet des verres colorés.

Il nous reste à montrer ce que les Égyptiens comprenaient par *mafek* vrai, et ce qui le distinguait du *mafek* ordinaire. L'analogie avec le *χesbet* devra nous guider. Le *χesbet* commun était, comme nous avons vu, le verre bleu et la couleur qu'on en préparait. Le lapis lazuli en différait entièrement, et on s'en servait surtout comme pierre précieuse pour la confection d'amulettes. Il est probable qu'on le pulvérisait pour en faire une couleur, mais nous n'en savons rien directement, et nous n'avons pu trouver jusqu'à ce jour aucun échantillon de cette couleur. Si les Égyptiens connaissaient le saphir et la turquoise des peuples modernes, ils les appelaient aussi *χesbet*, en leur appliquant le nom du lapis lazuli qu'ils avaient connu plus tôt. On pensait peu au lapis de cuivre, auquel sa couleur bleue valait le nom de *χesbet*, parce qu'il est rare d'en trouver des cristaux bleus solides, et parce que le verre pouvait être coloré au moyen d'autres oxydes de cuivre et même de cobalt. Ce qui déterminait le nom était toujours la couleur bleue.

Il en était de même pour la couleur verte (*mafek*). Ici encore, Théophraste nous met sur la bonne voie. J'ai déjà mentionné plus haut qu'il parle d'une fausse émeraude, ψευδὴς σμάραγδος, qu'on trouvait à Chypre et dans une île près de Carthage. Sur cette île, on en exploitait de grandes quantités, tandis qu'à Chypre on n'en trouvait que de petits morceaux, dont on se servait, comme de la *chrysocolla*, pour souder l'or. Évidemment il comprend la malachite en bloc, par opposition à la malachite en poudre et au vert de cuivre. La malachite, que nous avons déjà trouvée mentionnée sous sa forme de rognons (uva), revient dans un autre endroit du texte de Pline (37, 114), emprunté sans doute à une source Grecque: «La malachite n'est pas transparente. Elle est d'un vert plus sombre et plus épais que l'émeraude et prend son nom de la couleur des mauves. Elle naît en Arabie». Si Pline veut dire la péninsule de Pétra, il parle du *mafek* dont nous possédons des échantillons Sinaïtiques. Ce passage, comme celui du κύανος artificiel, doit être rapporté à une source Égyptienne. Ici, la malachite est aussi placée à côté de l'émeraude, puisqu'elle est appelée ψευδὴς σμάραγδος.

Le *mafek* ordinaire, c'est à dire la malachite avec le vert de cuivre et les verres qu'on en préparait, s'appelle aussi émeraude, mais émeraude fausse. Il en suit que le *mafek en mā*, le vrai *mafek*, était la vraie émeraude.

Nous avons donc, dans le nom Grec de σμάραγδος, de quoi représenter très-exactement le *mafek* Égyptien; mais, comme ce nom Grec lui-même était employé à désigner une multitude de pierres différentes, et, comme le nom Egyptien de *mafek* avait déjà été transféré à plus d'une pierre verte, il est toujours difficile, de lui trouver un nom moderne.

Théophraste nomme l'émeraude en même temps que le saphir, c'est-à-dire, le lapis lazuli, parmi les pierres dont on se servait pour faire des sceaux (σφραγίδια). Il parle, d'une manière qui m'est tout à fait incompréhensible, d'une particularité de l'émeraude: cette pierre communiquerait sa couleur à l'eau, tantôt plus, tantôt moins, et ferait du bien

aux yeux. Elle ne se trouve que rarement et en tout petits morceaux. Ici, nous ne pouvons songer qu'à notre émeraude ou à notre béryl, ou bien encore au Plasma ou à la chalcédoine connue des anciens. Je trouve mentionné dans HAUSMANN[1] qu'Irénée, «Contre les hérésies», parle de l'imitation de l'émeraude par le verre. Parmi les joyaux Égyptiens, on trouve aussi des perles d'un vert foncé et brillant, qu'on peut prendre pour de l'émeraude fausse. Théophraste continue: «Si nous devons ajouter foi aux ren-«seignements que nous possédons sur les rois d'Égypte, un roi de Babylone leur envoya «jadis une émeraude haute de quatre coudées et large de trois. Dans le temple d'Ammon «Thébain, on avait placé quatre émeraudes, de quarante coudées de long et de deux à «quatre coudées d'épaisseur»[2]. Parmi les soi-disant émeraudes de Bactriane[3], la plus grande, si ce n'est pas une émeraude fausse, était à Tyr et formait une des grandes colonnes du temple d'Hercule. Vient ensuite le passage mentionné plus haut, sur les pierres que nous devons prendre pour de la malachite.

Pline consacre à l'émeraude le plus long article parmi toutes les pierres précieuses. Il compte sous ce nom douze espèces différentes. Les plus recherchées étaient celles de Scythie et de Bactriane, ensuite celle d'Égypte, qu'on tirait des collines près de Coptos. Toutes les autres espèces se trouvent dans les mines de cuivre, et la meilleure est celle de Chypre. Il nomme encore une espèce d'Éthiopie qu'on trouve à vingt-cinq journées de distance de Coptos. Il conclut en citant avec Théophraste les grosses masses d'une sorte d'émeraude, qu'on prend souvent pour l'émeraude fausse.

Plus loin, il revient encore sur les pierres vertes et nomme la malachite d'Arabie et le jaspe vert; après quoi, il passe de suite aux trois espèces de κύανος, de Scythie, d'Égypte et de Chypre.

Il est donc évident que nous avons à faire ici à des pierres très-différentes. On doit exclure celles qu'on trouve en grandes masses, lorsqu'il s'agit du vrai *mafek*. Le *mafek* ne paraissait comme le *χesbet* qu'en petits morceaux. Ainsi le montre le tableau de Médinet-Habou, où il est représenté, comme l'or et le *χesbet*, en monceaux de moyenne grandeur. Le monceau vert (*mafek*), que les représentations d'un tombeau de Thèbes nous font voir dans un panier, était du vrai *mafek*. C'était sans doute l'émeraude de Scythie; les Assyriens qui l'apportent forment la station intermédiaire entre l'Égypte et l'extrême Orient. Il n'est pas invraisemblable de croire que les Égyptiens connaissaient et recevaient des pierres précieuses vraiment vertes, l'émeraude, le béryl, le jaspe vert et d'autres. Pour reconnaître celle qu'ils appelaient *mafek mā*, et s'il y en a dans nos musées, il faudrait entreprendre des recherches minutieuses. Dans les musées nous trouvons surtout du spath vert travaillé en amulettes. Il ne faut pas croire que nous devions reconnaître dans cette pierre blanchâtre et laide le *mafek mā* des Égyptiens. Il semble bien au contraire

1) Mineralogie 1847. I. p. 608.

2) D'après le texte actuel: ἀνακεῖσθαι δὲ καὶ ἐν τῷ τοῦ Διὸς ὀβελίσκῳ σμαράγδους τέτταρας, μῆκος μὲν τετταράκοντα πηχῶν, εὖρος δὲ τῇ μὲν τέτταρας, τῇ δὲ δύο, il n'y a pas de sens possible. Au lieu d'ὀβελίσκῳ, il faut lire ἱερῷ. Les pierres en forme d'obélisques donnèrent lieu à la glose ὀβελίσκους devant σμαράγδους. Pline avait déjà trouvé le texte corrompu, car il parle (37, 74) en citant Théophraste, d'un obélisque qui aurait été fait de quatre émeraudes, et aurait eu quarante aunes de hauteur. Les obélisques et les monuments semblables étaient toujours monolithes en Égypte, et on les érigeait deux à deux.

3) La lecture est incertaine.

que le spath vert s'appelait [hieroglyphs] *uat*. Il est difficile d'admettre qu'on taillait l'émeraude en amulettes: elle est trop dure pour cet usage. On ne pouvait que la polir et la porter en anneaux. Tirer des espèces communes une poudre colorante aurait été d'autant plus inutile pour les Égyptiens qu'on pouvait obtenir la splendide couleur du *mafek* au moyen d'un verre coloré au cuivre. Mais, quand on parle, d'après des documents Égyptiens, de blocs d'émeraude de quarante coudées de long, il semble en ressortir qu'on employait le nom de *mafek* à désigner de temps en temps d'autres pierres, par exemple, le granit vert dont on se sert fréquemment sous la XXVIième dynastie pour élever des obélisques et de grands sarcophages.

Il paraît du reste qu'on employait beaucoup plus le lapis lazuli, car le vrai *χesbet* est nommé beaucoup plus souvent que le vrai *mafek*, dont je ne connais que deux mentions.

La fabrication du verre bleu et vert et des couleurs qu'on en tirait était, il ne faut pas l'oublier, plus importante pour les Égyptiens que la possession du vrai *χesbet* et du vrai *mafek*. Dans les temps anciens cette fabrication était difficile et coûteuse, non pas à cause des ingrédients qu'elle comporte, mais à cause du procédé de fusion: aussi fut-elle abandonnée sous les Grecs et les Romains, au moins pour les couleurs de peintres. On donnait au *χesbet* et au *mafek* une place d'honneur derrière l'or et l'argent et devant les autres métaux: ils se maintinrent à cette place jusqu'aux temps modernes, bien que leur valeur eût changé essentiellement.

[hieroglyphs] *χomt*, ϩομτ, le cuivre, χαλκός, aes.

Le signe de ce métal se trouve, dans sa forme la plus ancienne, au *Ouadi Maghara*[1] [hieroglyph]. La forme ordinaire, pendant la première partie du nouvel Empire, était [hieroglyph] et, depuis les époques Grecques, souvent, mais pas toujours, [hieroglyph]. Chez Dümichen je trouve aussi une seule fois [hieroglyph]. Ajoutez, dans les inscriptions Éthiopiennes de Barkal, les formes [hieroglyph], [hieroglyph], [hieroglyph]. Champollion et Birch[2] prennent [hieroglyph] pour un creuset. La forme la plus ancienne [hieroglyph] prête à cette supposition, mais non les formes modernes.

La prononciation avait été difficile à déterminer jusqu'à ce jour, car le signe, à son origine, a toujours une valeur idéographique et non phonétique. Il se joint comme déterminatif à beaucoup de mots différents, dont il dénote la nature métallique, sans que rien nous autorise à en tirer la prononciation du signe idéographique lui-même. Champollion, qui traduisait [hieroglyphs] par «fer», le comparait au Copte ϐενιπε, ferrum, sans se décider au sujet de la prononciation hiéroglyphique; de Rougé[3] prenait aussi [hieroglyphs] pour fer ou acier, et lisait *ba*; Birch[4] de même *ba*, bois, fer ou laiton. Chabas[5] ne donne

1) Denkm. II. 137 c.
2) Dans Bunsen, Egypt's place, vol. I. 2e Ed. 1867. p. 555.
3) Rev. Arch. 1860. II. 305. 4) l. l. 5) Pap. mag. p. 249.

pas de prononciation et traduit bronze ou fer. Dümichen[1] le rend sans prononciation par métal. Brugsch, dans son Dictionnaire, hésite entre diverses lectures: aux pages 51. 571. 618, il incline à lire *àpot* et à comprendre par fer (Ⲃⲉⲛ-ⲡⲓ); à la page 751, il traduit par bronze et lit, page 1592, *teḥset*: enfin il revient[2] à sa première idée, lit *bà* et traduit fer, (lance de fer) [hiér.], le fer sacré, dans les inscriptions d'Edfou, que Naville[3] a publiées et que Brugsch a traduites en partie.

C'est justement de ces inscriptions d'Edfou que ressort l'égalité des deux signes [hiér.] et [hiér.] et leur signification de cuivre ou de bronze. Sur les murailles du temple on voit souvent Horus et le roi occupés à percer avec une lance Typhon sous beaucoup de formes différentes et surtout sous celle d'un hippopotame. Le nom de cette lance [hiér.], [hiér.], revient dans chaque tableau sous les huit variantes:

[hiér.], [hiér.], [hiér.], [hiér.], [hiér.], [hiér.], [hiér.], [hiér.].

Dans les trois premières formes ainsi que dans les deux dernières, la forme ancienne [hiér.] s'échange avec la nouvelle [hiér.]. Les trois du milieu donnent la prononciation *χemt*, les deux dernières *χemes*. L'échange de l'idéogramme d'un objet avec une orthographe phonétique du même objet prouve assez la prononciation originelle du signe. Il n'y a pas de raison pour admettre que nous ayons ici, par exception, un signe polyphone, car nous ne trouvons pas qu'il s'échange avec aucun autre groupe polyphone. Au contraire, la lance [hiér.], à cause de sa prononciation phonétique *χomt*, se place directement pour le métal [hiér.] comme métal, même sans déterminatif, par ex. [hiér.], *χomt en Seti*, «bronze d'Asie»; d'un autre côté, [hiér.] se met à la place de la lance, même sans déterminatif[4]. La prononciation *χomt* est aussi celle du nombre 3, pour lequel on trouve le même groupe: [hiér.], d'où est sorti, par contre-sens, [hiér.]. Il est étonnant de trouver la variante [hiér.], qui signifie 30 et non pas 3: elle s'explique peut-être par ce que, dans l'ancien temps, les racines de 30 et de 3, qui sont différentes en Copte, ϣⲟⲙⲧ et ⲙⲁⲁⲃ, ont pu être identiques, comme celles de 5 et de 50, de 6 et de 60, de 7 et de 70, de 8 et de 80, de 9 et de 90. L'échange, aux temps des Ptolémées, de [hiér.] pour [hiér.], ne serait pas extraordinaire. Nous trouvons pour la lance le groupe *χoms*, écrit de même que celui de l'épi [hiér.] ϭⲉⲙⲥ, ϩⲙⲥ, *spica*: ici, la terminaison différente nous force à prendre deux mots différents, ce qui s'explique facilement, comme nous le verrons plus tard.

Revenons au métal que nous devons trouver dans [hiér.]. Si nous avons écarté [hiér.], *mafka*, de la série des métaux, cette série même, or, électrum, argent, nous conduit à trouver le cuivre dans *χomt*. Il s'appelle en Copte ⲡⲓ ϩⲟⲙⲧ, qui s'écrit avec une extension bien connue, ϩⲟⲙⲛ̄ⲧ, comme ϣⲟⲙⲛ̄ⲧ, tres, à côté de ϣⲟⲙⲧ, ⲙⲏⲧ, decem, à côté de ⲙⲏⲧ etc. Que *χomt* soit le même mot que le Copte ϩⲟⲙⲧ, on n'en saurait douter, bien que nous ne trouvions plus en Copte une forme ϭⲟⲙⲧ, à côté de ϩⲟⲙⲧ. La lance d'Horus, ou du moins la pointe, était de cuivre. On pouvait donc appeler tout simplement cuivre la lance qu'il enfonçait dans le corps de Typhon. Si l'on trouve parfois *χems* ou

1) Rec. IV. p. 2.
2) La légende de l'uræus ailé.
3) Textes relatifs au mythe d'Horus.
4) Düm. Tempel-Inschr. I. 102, 18.

χoms, il faut y voir le mot propre pour lance qui, ou bien provenait du même mot, ou bien pouvait être un mot tout à fait différent, pris de πι ϭεμς, T. ϩεμς *épi*, avec lequel il aurait en commun l'idée de pointe. Je ne crois pas que *χomt* ou *χoms*, la lance, soit dérivé de *χomt*, ϣομτ, et donne le sens de trident, car, ni la lance d'Horus à Edfou, ni aucune autre lance à ma connaissance, n'est représentée avec trois pointes: il faudrait faire entrer en ligne de compte les deux barbes de la lance, ce qui est insoutenable[1]. Pour montrer la différence entre *χemt* et *χems*, on pourrait dire aussi que, derrière *χems*, le signe 𓌉 ne manque jamais, mais était tenu pour inutile et ne se trouve pas d'ordinaire derrière *χemt*. *Xems*, sans déterminatif, signifierait l'épi; c'était, d'ailleurs, l'habitude de déterminer par 𓌉 tous les ustensiles ou toutes les armes de bronze. Naturellement *χemt* pouvait aussi être déterminé par 𓌉: on trouve 𓎉𓌉, à côté de 𓌉, pour le bronze, dans un des chapitres additionnels du Livre des Morts (115, 4. 5).

Le Copte a une autre dénomination, π ϧαρογ (ϧαρωτ), qui semble être le vrai nom du cuivre, tandis que ϩομτ a plutôt la signification de *erz* en Allemand. Cela semble ressortir de ce qu'on dit toujours πι ϧαρωτ en combinaison avec d'autres métaux: π νογϧ μπ ϩατ μπ π ϧαρωτ (Z. p. 600), «or, argent et cuivre»; τ ϭιπρϩωϧ ε π ϧαρωτ, *metallurgia* nous apparaît comme cα π ϩομπτ, *aerarius faber;* du reste ϩομτ se met aussi pour *pecunia*. La locution ϩομπτ ñ ϧαρογ est étonnante: on la traduit χαλκολίβανος. Elle paraît désigner le cuivre, et ϧαρογ doit être la plus restreinte des deux expressions.

Dans les Hiéroglyphes, le mot ϧαρογ ne désigne aucun métal; il doit donc s'être formé plus tard et paraît correspondre, dans sa première partie, à [hiéroglyphes] *bàa* minéral dur, pierre. 𓌉 est donc le cuivre dans son sens le plus étendu et le plus restreint. Dans le décret de Canope, l. 37, on traduit [hiéroglyphes], *uīt en àner ropu homt*, par στήλη λιθίνη ἤ χαλκῆ.

Le cuivre est représenté[2] comme l'argent et le plomb, en grosses plaques appuyées les unes sur les autres, dans le trésor de Ramsès III, à Médinet Habou. Parmi les tributs que les peuples de la Syrie et de l'Asie, les Rotennou, les Anoukasa, les Asi et d'autres encore, apportent[3] à Thoutmosis III, on nomme surtout du cuivre et du plomb, et le cuivre toujours [hiéroglyphes], «cuivre dans sa gangue», comme nous avons trouvé plus haut, «or dans sa gangue», c'est à dire, cuivre et or en fragments bruts, massifs, mais non purifiés par la fusion. Une fois[4] seulement cette épithète manque, mais doit être rétablie d'après le sens général de la phrase. Car on peut à peine douter qu'à ces masses de cuivre brutes soit opposé le [hiéroglyphes], *χomt sotefu*, le cuivre fondu ou purifié, copt. coτq, cωτq Théb. *purus*, *purgatus*, cωτq, Memph. *effundere*, que donnent les Asi dans la grande inscription de Karnak[5].

Le cuivre brut, comme le plomb, est pesé toujours en [hiéroglyphes], *ṭob*, c'est à

---

1) On dit expressément d'une fourchette à trois pointes: ογ ϣλιϭ ñ ϣομπτ ñ τaρ. Zoega, Catal. 334.

2) Düm. Hist. Inschr. 1. 34.

3) Auswahl XII. 11, 33; Denkm. III. 31 a, 6. 8.

4) Denkm. III. 30 a, 1.

5) Auswahl XII. 35.

dire en briques (copt. ⲧⲱⲃⲉ, ⲧ *later*). On trouve des masses de 40 *tob* [1], 80 *tob* [2], 40 *tob* [3], 2 *tob* [4], 76 *tob* [5].

Le passage cité plus haut sur le cuivre purifié a une grande valeur: , *tob* 108 *em χomt sotefu ten* 2040, «108 briques de cuivre purifié pesant 2040 *ten*». Chaque brique pesait en moyenne $18^8/_9$ de *ten*. Probablement on coulait le cuivre fondu dans des formes qui, remplies exactement, renfermaient, en chiffres ronds, 20 *ten* chacune = 1818 gr. = $3^1/_3$ livres. Il était rare qu'on remplît les formes exactement, pour éviter la perte du métal liquide: la brique restait un peu au dessous de son poids normal. Cela avait peu d'importance, car les briques, qui n'étaient jamais exactement semblables, avaient besoin d'être pesées de nouveau après s'être refroidies. Le même usage, et presque les mêmes masses et les mêmes formes, sont en vigueur encore aujourd'hui dans les fonderies que j'ai récemment visitées. Le cuivre brut et les minerais de cuivre ne pouvaient pas se trouver en briques. Si nous trouvons néanmoins le cuivre brut pesé en *tob*, c'est que le *tob* ne signifie que le poids en gros de 20 *ten*: on n'avait pas toujours besoin de la pesée plus exacte par *ten*. L'or, l'électrum et l'argent étaient aussi quelquefois coulés en briques, mais on ne les pesait jamais par *tob*, toujours par *ten* et *kite*. Le cuivre avait moins de valeur: on le pesait non pas toujours par *ten*, mais quelquefois par *tob*. De même pour le plomb fondu. Dans ce passage unique les deux mesures sont nommées. Nous apprenons par là que la brique pleine pesait 20 *ten*. On ne saurait dire, si les briques de métaux précieux avaient même poids, et partant moindres dimensions, ou bien si elles étaient de grandeur égale et plus lourdes.

Dans des inscriptions de basse époque, à Dendéra [6], on trouve souvent le groupe , *χomt kem*, cuivre noir. C'était [7], avec l'or et l'argent, un des métaux dont on fabriquait les quatorze organes d'Osiris pour les cérémonies sacrées: il servait pour la poitrine, le ventre (d'après une conjecture de Mr. Dümichen) et les oreilles. Il s'agit ici du cuivre fondu et purifié puisqu'on le travaille. Aujourd'hui encore le cuivre qui a subi une première fusion s'appelle tout simplement cuivre noir [8]. Les Grecs parlent déjà du χαλκὸς μέλας dans le même sens. Il est appelé sombre ou noir par opposition aux nombreux alliages plus clairs, le bronze, le métal du prince Robert (χαλκὸς λευκός), le laiton ou cuivre jaune, dont une partie seule est du cuivre.

Si l'on donnait, aux basses époques, le nom spécial de cuivre pur au cuivre noir, c'est sans doute que *χomt* désignait à lui seul, non seulement ce métal, mais aussi les différents alliages de bronze dont on se servait pour la confection de vases, d'instruments et de statuettes. Les musées d'Europe possèdent beaucoup d'objets, non pas en cuivre pur, qui ne se prête que peu à la fonte, mais en alliages variés, dont on estimait les nuances claires. On trouve de temps en temps des objets presque aussi jaunes que le laiton. Quelques pièces du Musée de Berlin ont été analysées par Vauquelin. Un miroir contenait 85% de cuivre, 14% d'étain et 1% de fer. La composition d'un autre miroir est peu différente,

---

1) Auswahl XII. 11. 2) ibid. 33. 3) Denkm. III. 30 a, 1.
4) III. 31 a. 8. 5) III. 31 a. 6.
6) Düm. Rec. IV. 3, 17 a. 10, 55 a. 56. 57 a. 17 a. 7) V. Düm. l. l. texte p. 7.
8) Hausmann, I. 36, Quenstedt p. 617.

ainsi que celle de deux instruments, tandis qu'un poignard ne contient que peu d'étain, mais renferme une substance résineuse qui devait sans doute le préserver de la rouille[1]. Les tombeaux et les temples nous ont conservé un grand nombre de dieux, d'animaux sacrés et d'emblêmes de grandeurs différentes. Parmi les dieux, la triade d'Abydos, *Osiris*, *Isis* et *Horus*, est très-fréquente. Au Musée de Berlin, il y a deux statues d'*Osiris*, hautes, l'une de 19 pouces avec des traces de dorure, l'autre de 16 pouces 1/4. Une figure de femme bien travaillée, mais malheureusement dépourvue d'attributs, est haute de 21 pouces et 1/2. Une plume en bronze, avec la corne et l'uraeus appartenant à un *Osiris* ou à un roi sous forme d'*Osiris*, est de proportions telles, qu'elle doit provenir d'une statue de grandeur naturelle. Le plus grand nombre des objets en bronze que nous avons dans les musées appartient à peu près aux temps des *Psammétiks*. Mais on en trouve de plus anciens, et le Musée de Berlin possède une statuette très-intéressante en cuivre ou en bronze qui représente Ramsès II sous forme d'*Osiris*: peut-être provient-elle de sa chapelle funéraire à Thèbes. Elle est du travail le plus fin, ainsi que l'inscription qui donne le nom du roi. Écrasée aujourd'hui, elle était coulée en creux: c'est donc un des rares exemples de bronze coulé en creux, à une époque aussi ancienne que le XIVième siècle avant notre ère. On trouve dans les musées des instruments de toute sorte en bronze, des sistres, des clefs, des serrures, des cuillers, des clous, des instruments de chirurgie, des armes, des poignards, des haches, des couteaux, des têtes de lance, des miroirs, des plaques, surtout des vases sacrés avec leurs cuillers à longue tige, des coupes et des seaux, etc.

Dans les inscriptions anciennes, et surtout à Karnak[2], on nomme des [hiéroglyphes], *ḥannu*, de bronze. Ce mot correspond au Copte ϩⲛⲁⲁⲩ, ϩⲛⲟ, *vas, supellex, instrumentum quodvis*, des vases, comme l'indique le déterminatif, ainsi que toute espèce d'ustensile ou d'instrument.

En plus, on nomme une quantité d'ustensiles, d'armes et de vases qui portent tous [hiéroglyphe] pour déterminatif. On ne doit pas alors prendre [hiéroglyphe] pour un mot et traduire «de bronze»: [hiéroglyphe] désigne seulement que l'objet appartient à la classe des objets en bronze, ou peut-être seulement à celle des objets métalliques, car il est dit quelquefois que l'objet est d'un autre métal, d'or ou d'argent. [hiéroglyphe] est alors un simple déterminatif générique. A Karnak[3], on cite parmi le butin des Assyriens: [hiéroglyphes], *nub mekrotina sām em χesbet*, «d'or: un bâton[4] incrusté de lapis-lazuli ou bien coulé en émail bleu».

[hiéroglyphes][5], *men meses en χer*, «en métal *men*: un casque». On écrit aussi: [hiéroglyphes][6] avec le déterminatif des animaux, ici celui du cuir, car le casque était fait, tantôt en métal, tantôt en cuir, tantôt en métal et en cuir. A Edfou[7], on parle

1) Passalacqua, Catalogue. Paris 1826. p. 238.
2) Rev. Arch. 1860. II. pl. (XVI), l. 33. 3) Denkm. III. 32, 34.
4) Doit se rapporter à מַקֵּל, pl. מַקְלוֹת, *baculus, pedum*; מַקֵּל יָד, *hasta*.
5) Denkm. III. 30a, 15.
6) Denkm. III. 32, 27.
7) Düm. Rec. IV. 90, 6. 92, 18. Texte p. 51. cf. ibid. 10, 54. 59. où *beti*, ainsi déterminé, est masculin.

d'une cassette pour certains ingrédients , *beti en ḥaṭ nub*, «cassette d'or et d'argent»; de même à Dendéra. On trouve encore plus loin[1] *āpot* (ⲁⲡⲟⲧ, ⲁⲫⲟⲧ) *en nub*, «*calix*, *scyphus* en or»; la cuirasse [2], [3] *taroīna* avec le déterminatif du cuir, par la même raison que *meses*, le casque. Mr. de Rougé a eu raison de l'expliquer ainsi et de le comparer à שִׁרְיוֹן, סִרְיוֹן, cuirasse.

, un objet, sans doute une arme, que Mr. de Rougé[4] croit être un jambard, bien qu'alors on eût dû le représenter debout[5]. La forme exacte semble être celle d'un poignard dans son fourreau [6].

[7], [8] *māreḥ*. D'après Brugsch, Copte ⲙⲉⲣⲉϩ? *spiculum*, *lancea*, enfin un vase.

, *χā* la coiffure, le casque; Copt. ϣⲱⲓ, *pars superior*; d'après Brugsch, les armes en général, sans doute le même mot que , .

, *māloi*; selon Brugsch, *emli* partie de porte (Dict. p. 609).

, *uten*, un anneau de métal. Brugsch Dict. p. 609.

, *tam*, un sceptre de métal. *Todtenbuch*, Ch. 30, 3.

, la ville de *Šenṭeb* (Pleyte, Pap. de Turin, p. 16).

, , *ut*, un chaudron, une marmite (Brugsch, Dict. p. 1685). Dans les autres cas où le signe est muni du déterminatif des trois grains, nous ne pouvons plus le regarder comme déterminatif: c'est un mot à part pour désigner «de bronze».

, *uṭḥ* une ampoule d'airain, Copte ⲟⲩⲟⲧϩⲉ haustrum. Brugsch, Dict. p. 300.

, *ṭab*, d'après Pleyte[9], un poids de bronze = .

De plus, certains ustensiles en bronze mentionnés dans la stèle Éthiopienne de Dongola[10].

, *sonuter kalere χomt āa* 3, trois grands vases *kalere* d'airain remplis d'encens.

, deux grands vases *kalere* de bronze. Comp. et , sur une stèle de Barkal à Boulaq.

1) Düm. IV. 24, 14. Brugsch, Dict. p. 50. 51. 1373.
2) V. de Rougé, Rev. Arch. 1867. II. 96.
3) Brugsch, Rec. II. 54, 2. 4. 6. Dict. p. 1706.
4) Rev. arch. l. l.
5) Pleyte, Zeitschr. 1871, 17.
6) Düm. Hist. Inschr. 5, 61.
7) Brugsch, Dict. p. 608.
8) Aegypt. Zeitschr. 1865, 68.
9) Aeg. Zeitschr. 1871. p. 17.
10) Denkm. V. 16 b. 9 ss.

, treize vases à lait de bronze[1].

, deux vases à boire de bronze.

, six vases *hal*; comp. Brugsch, Dict.

, vase à anse, et , des vases *hen* en électrum, et , un vase *haro* en argent, stèle de Barkal. des vases *kes* de bronze.

, six cuvettes, *emseti*, de bronze.

, seize vases *rolet* de bronze.

, deux vases *teχtet* en bronze.

, dix vases *reb* en bronze.

, deux vases *bāta* en bronze.

, deux vases *āp* en bronze.

Une autre suite de huit différentes formes de vases se trouve sur la stèle de Barkal à Boulaq, stèle de la XXXVième année du roi *Horsiâtef*. Ce nombre considérable de noms pour les différentes espèces de vases est assez étonnant; il indique un grand développement de cette branche de l'art et de l'industrie en général. C'est une preuve de plus qu'il n'est pas question ici de fer, mais de cuivre.

Dans les anciennes inscriptions, les objets de cuivre sont toujours apportés par des peuples d'Asie: le cuivre sans épithète, le *χesbet* et l'*uat* , par les Tahi de Syrie, le cuivre brut par les mêmes ou par les Rotennou, le cuivre purifié par les Asi. Des colonies Égyptiennes exploitaient le cuivre et le minerai de cuivre *(mafka)* sur la péninsule du Sinaï, comme on l'a dit plus haut. On faisait des portes précieuses avec le bois le plus dur recouvert de cuivre. Ainsi, sous Ramsès III, à Médinet-Habou[2], , *ā em āš ānχe em χomt*, «Porte en bois de cèdre entourée de cuivre»; et sous Séthos, à Abydos[3]: *ā-ui netb em χomt, nub em āsem*, «les battants des portes couverts de cuivre et ornementés d'électrum».

On désigne fréquemment, sous le nom de bronze Asiatique, une variété à laquelle on attachait un grand prix. A Thèbes, on mentionne sous Taharka[4] des portes de sycomore *netb em χomt Set*, «couvertes de bronze d'Asie»; à Edfou[5], (des portes en bois Au de Tepχet), «ornementées de bronze d'Asie»; et[6]

1) cf. Brugsch, Dict. p. 609 , γαλακτοφόρος, , un vase *m'hen* en argent, sur une stèle de Barkal à Boulaq.

2) Düm. Hist. Inschr. II. 47 c. 16. Comp. I. 87, 2 à Edfou.

3) Brugsch, Rec. I. 12, 3.

4) Düm. Hist. Inschr. II. 48, 8.

5) Düm. Tempel-Inschr. I. 87, 2.

6) Ibid. I. 102, 14.

[hieroglyphs] «des portes en bois de cèdre entourées de bronze d'Asie». C'est la même phrase qu'à Médinet-Habou, si on en excepte la mention de la provenance Asiatique.

[hieroglyphs], [hieroglyphs], [hieroglyphs], *men*,
et [hieroglyphs], [hieroglyphs], [hieroglyphs], *tehåset*, *tehseti*, *tehset*,
πι ϩεππε, le fer, l'acier; ὁ σίδηρος, *ferrum*.

A Karnak [1], on trouve parmi les tributs [hieroglyphs] [2] [hieroglyphs] «or, argent, lapis lazuli, émeraude, cuivre, *men*, plomb, couleurs et émeri». Le cuivre serait répété encore une fois derrière *men*, si on devait prendre à la rigueur le deuxième déterminatif et conclure qu'il y a deux mots: ce n'est pas le cas. Ailleurs il y a [hieroglyphs] [3] tout seul, ou [hieroglyphs] [4]. Dans cette dernière orthographe, [hieroglyph] ne peut être que le déterminatif de *men*. Si le scribe a placé les trois grains devant le déterminatif, c'est que la syllabe *men* avait trop de significations et gagnait à être déterminée trop plutôt que trop peu. Le pléonasme est commun: je l'ai rencontré deux fois dans ce groupe [5].

On fabriquait en *men* surtout des ustensiles [hieroglyphs], *hunnu*, que nous avons trouvés en métal précieux, mais plus rarement. On compte dans le butin de Thoutmosis III [6] 100 *ten* d'argent, 100 *ten* d'or, «du *χesbet*, du *mafek*, des ustensiles de *men*», et, sous le même règne [7], des boeufs, du *mafek*, des ustensiles de *men*; sous Menephthès [8], argent, or, ustensiles de *men*. Dans le temple d'Amada, sous Aménophis II [9], des ustensiles d'argent et de *men*; sous Taharka, à Thèbes, des tables à offrande en argent, en or et en *men* [10]; sur la stèle de *Piānchi*, argent, or, *χesbet*, *men* et toutes sortes de minéraux précieux.

On fabriquait ou on garnissait en partie de *men* certaines pièces d'armure, surtout les *meses en χer*, [hieroglyphs] [11], que je tiens pour les casques, et dont le nom s'écrit tantôt avec le déterminatif du cuir [hieroglyph] [12], tantôt avec celui du cuivre [hieroglyph] [13], tantôt sans déter-

1) Denkm. III. 30 b. 10.

2) BRUGSCH, Rec. I. 43, 10. donne à la place [hieroglyphs]. L'empreinte que je possède ne laisse aucun doute sur la vraie lecture. [hieroglyphs] ne paraît jamais comme féminin. Le déterminatif de la pierre [hieroglyph] est une exception unique: il servait peut-être à distinguer [hieroglyph] idéogramme du déterminatif suivant [hieroglyph].

3) Auswahl XII. 32. 40. 41. Denkm. III. 32, 26. 27. 65 a, 14. 30, 15. 32, 31. 34.

4) DÜM. Hist. Inschr. I, 4, 36. II. 48 a, 13. Stèle de *Piānχi* à Barkal l. 57. e.

5) Auswahl XII. 3. BRUGSCH, Rec. II. 56.

6) Auswahl XII. 3. Cf. Denkm. III. 32, 31.

7) BRUGSCH, Rec. II. 56, 7.

8) DÜM. Hist. Inschr. I. 4, 36.

9) Denkm. III. 65 a, 14.

10) DÜM. Hist. Inschr. II. 48 a, 13.

11) Denkm. III. 32, 26.

12) Ausw. XII. 41. Denkm. III. 32, 36.

13) Denkm. III. 30 a, 15.

minatif. Les casques consistaient surtout en cuir recouvert de métal. Nous avons trouvé le même changement plus haut au sujet des cuirasses, *ṫarona*, qui avaient la même composition. Un autre vêtement, *χenel*, , *χenru*, dans lequel BRUGSCH [1] a voulu reconnaître le Copte п. ϣⲁⲣ, *pellis, vestis pellicea*, est déterminé souvent par le cuir dans les passages qu'il mentionne; dans la grande inscription de Karnak [2], on voit qu'il était fait de *men* et orné d'or. Enfin l'arme bien connue, , *χopš*, était de *men*. Dans un tombeau de Qournah [3], on mentionne 360 *χopš* de *men*.

Dans le butin le *men* ne se rencontre qu'avec la série déjà citée, travaillé, mais non pesé par *ten* et par *tob*.

Il faut d'ailleurs remarquer que toutes les inscriptions que nous avons mentionnées au sujet du *men* appartiennent aux bonnes époques. Les dernières sont de l'Éthiopien Taharka et du roi d'Éthiopie *Piānχi*.

Aux basses époques, nous rencontrons un groupe *teḥset*, inconnu aux anciennes dynasties. C'est un substitut du vieux mot *men*, car il apparaît, tantôt avec le seul déterminatif des trois grains, tantôt avec celui du cuivre. BRUGSCH [4] croyait à cause de cela qu'il était identique avec le métal et lui donnait la prononciation *teḥest*; mais, comme nous l'avons vu plus haut, le groupe et son phonétique *χomt* ne disparaissent pas sous les Grecs et se rencontrent fréquemment avec le *teḥest* [5].

Nous ne trouvons pas d'ustensiles et d'armes en *teḥàset*, parce que les inscriptions n'y donnent pas lieu; mais on mentionne [6] des serrures de ce métal, des revêtements de portes et d'autres pièces semblables dans les temples.

On le tirait d'Asie [7] et surtout de [8], *Pers*, la Perse [9] *p-ā en mas*, l'île de *Mas* [10] (Chypre), et d'une localité [11] *Bektot*. On dit de cette dernière, à Dendéra, *En-f net Bektot* (*χer*) *teḥàset em rer-f em bà nu to Sati er χeker ḥeken nu ā-u n āt-et er ànḥe (kera) nu āt-et tun teḥàset er terit-et*. «Lui, le roi, t'apporte (à Hathor) le pays de Bektot, fourni de *teḥàset* dans sa nature, des mines d'Asie, pour fabriquer les serrures des portes de ta maison et pour encadrer tes armoires, apportant le *teḥàset* à ta maison».

Si l'on reprend maintenant ce qui a été rassemblé au sujet des groupes *men* et *teḥset*, on pourra être tenté de prendre le métal ainsi désigné pour du cuivre ou du bronze. On est conduit à cette conclusion par le déterminatif du cuivre, qui est toujours la partie la plus importante dans le bronze. Toutes les armes et tous les ustensiles que nous trouvons fabriqués en *men*, ou bien sont aussi en cuivre, ou bien se prêtent à cette fabrication. Les meilleures espèces viennent d'Asie, et cela encore nous ramène au cuivre.

---

1) Dict. p. 1105. 2) Denkm. III. 32, 34. 3) BRUGSCH, Dict. p. 1710.
4) Ibid. p. 1591. 5) DÜM. Rec. IV. 67, 8. Hist. Inschr. 56, col. I. 2.
6) DÜM. Rec. IV. 72, 10. 67, 8. Hist. Inschr. II. 56.
7) DÜM. Hist. Inschr. I. 111, 2. Rec. 74, 10. et s.
8) DÜM. Rec. IV. 67, 8. 9) Ibid.
10) Pour la prononciation, voir PLEYTE, Aegypt. Zeitschr. 1868 p. 48.
11) DÜM. Rec. IV. 76, 11. Cf. 72, 10. 74, 10.

Les nombreux objets en bronze qui nous ont été conservés par les tombeaux montrent qu'on connaissait de bonne heure l'alliage qui contient de 12 à 14 % d'étain, mais qui présente de grandes variations de couleurs.

Nous n'en devons pas moins nous décider, ce me semble, à prendre *men* et *teḥset* non pas pour le bronze, mais pour le fer. Nous ne trouvons que peu d'objets en fer dans les tombeaux: ce qui s'est rencontré jusqu'à présent, ou bien est d'époque très-postérieure, ou bien laisse des doutes sur son origine ancienne. La raison principale en est sans doute que le fer s'oxyde dans l'air ou dans la terre, et disparaît au cours des siècles. Les Égyptiens connaissaient le fer et s'en servaient beaucoup, cela ne fait pas l'objet d'un doute. Il ne faut pas oublier que, pendant des milliers d'années, l'Égypte appartint aux peuples les plus civilisés de l'Antiquité, si même elle n'a pas été à leur tête, et que toutes les inventions, si elles n'émanaient pas d'Égypte, lui parvenaient sur le champ à cause des relations qu'elle avait avec les autres pays: à peine faites, elles étaient exploitées par des artisans Égyptiens. Le progrès sérieux que fit la métallurgie par la découverte du fer pouvait très bien sortir d'Égypte, car la matière première se trouve répandue partout; et même, en Égypte, on a démontré l'existence d'au moins une ancienne mine de fer[1]. Si la découverte est sortie d'un autre pays du vieux monde, elle fut aussitôt connue des Égyptiens, et le fer fut importé chez eux des pays les plus éloignés, jusqu'à ce que l'occasion de le fabriquer plus près se fût présentée. Le fer a été beaucoup employé par les Grecs: il est souvent nommé dans Homère. On le trempait dès lors en le plongeant dans l'eau froide, comme il ressort du récit de l'aveuglement de Polyphème[2]. De même pour la mention du בַּרְזֶל *barzel* dans l'Ancien testament: elle remonte aux livres de Moïse. Le fer du Nord, mentionné par Jérémie, était sans doute une espèce de qualité supérieure, peut-être de l'acier durci (XV, 12).

La vieille tradition[3], d'après laquelle le fer aurait été employé beaucoup plus tard que le cuivre, n'en a pas pour cela moins de probabilité; car le fer n'est jamais trouvé pur, et les procédés de purification et de fonte sont plus difficiles pour lui que pour le cuivre. Il se peut que le fer travaillé[4] ait été plus estimé au début qu'il ne le fut plus tard: abstraction faite de ses autres qualités, il n'avait guère moins de valeur que le cuivre chez les différents peuples anciens. On employait tantôt le fer, tantôt le cuivre, pour les mêmes objets, et surtout pour les armes de toute sorte. Chez les Israélites, les trésors du temple comprenaient, non seulement de l'or et de l'argent, mais aussi des ustensiles de cuivre et de fer[5]. On donna, pour l'édification du temple de Salomon, de l'or, de l'argent, et cent mille talents de fer[6]; le fer servait pour les clous et les entourages de portes[7], comme le *teḥâset* dans les temples Égyptiens. La pointe de la lance de Goliath était en fer[8], tandis que son casque, sa cuirasse et son pectoral étaient de bronze.

Si les peuples environnants faisaient du fer un usage général à une époque aussi primitive, il est évident que pour les Égyptiens la chose s'est passée de même. Ce métal doit donc se rencontrer au cours des inscriptions dans une mesure proportionnée à son

---

1) WILKINSON, Manners and Customs III. 246. 2) Od. 9, 392.
3) Hésiode, Op. 151. 4) Hesek. 27, 19. 5) Josua 6, 19. 24.
6) I. Chron. 23, 14. 30, 7. 7) I. Chron. 23, 3. 8) I. Sam. 17, 7.

abondance, surtout dans les endroits où l'on nomme les autres métaux et dans l'énumération des objets qu'on a coutume de fabriquer en fer. Il n'y a que *men* et *teḥâset* qui puissent répondre au fer, et, si on pouvait penser au fer et au bronze dans les passages qui précèdent, à cause de l'usage identique des deux métaux, des raisons générales nous forcent à nous décider en faveur du fer, jusqu'à ce qu'on ait trouvé une autre dénomination qui ne laisse pas de prise au doute.

Ajoutez que le cuivre et le bronze peuvent bien être différents en soi et selon l'usage de notre langue, mais qu'ils se rapprochent tellement l'un de l'autre, que nul peuple de l'antiquité ne les a séparés. Les Grecs appelaient les deux χαλκός, les Romains *aes*, les Hébreux נְחֹשֶׁת *neχošet.* Les Égyptiens aussi ne leur donnaient pas d'habitude deux noms différents. Il semble d'abord étonnant que le fer soit déterminé par le signe du cuivre; mais il suffit de se rappeler le cas de l'argent. Ce métal se distingue de l'or par sa couleur et ses autres qualités, aussi bien que le fer du cuivre; néanmoins il est déterminé par le signe de l'or, comme l'électrum. Des quatre métaux qui seuls jouaient un rôle à l'origine, on opposait les deux nobles aux deux vils, en rassemblant toujours deux sous le même déterminatif. L'argent *(hat)* signifiait proprement le blanc (c'est à dire, l'or blanc), et *men* peut être à l'origine «le cuivre durable et rigide», en opposition avec le cuivre plus mou et plus ductile. L'or, que les fleuves charriaient, et qui brillait dans le sable, fut employé plus tôt que l'argent, le cuivre de même plus tôt que le fer. On partit de *nub* et de *χomt* pour trouver *hat* et *men*: les déterminatifs se plaçaient en conséquence.

Nub, *hat* et *χomt* se sont conservés en Copte ⲛⲟⲩⲃ, ϩⲁⲧ, ϩⲟⲙⲧ. Le fer ne s'appelle pas *men* en Copte, mais ⲃⲉⲛⲓⲡⲉ. Brugsch[1] a cru retrouver ce mot dans le groupe , *bâa en pet*, qu'il traduit par «fer météorique», en opposition avec *bâ en to*, le fer trouvé dans la terre. Dans une stèle d'Abou Simbel de la XXXVième ann. de Ramsès II., il est dit[2]: *nubu hāuk·m âsemu, âb uk em χomt, ṭoṭ-ek bâa en pet*, «tes membres sont en électrum, ton corps en cuivre, ton bras est un arbre de ciel». Ici, *bâa en pet* n'est pas un métal, il n'est même pas désigné comme une substance dont le bras aurait été fait, car alors il devrait y avoir devant; son bras étendu est comparé à un arbre qui atteint au ciel ou bien qui en descend. L'autre groupe se trouve dans un passage plein d'obscurités[3]: *ârχeχ-sen m χesteb en mā χomt-es m bâ en to*, «Les chaînes des serrures en vrai lapis lazuli, le levier de la porte est de *bâ en-to*». *Bâ* désigne minéral en général et surtout la pierre, le minerai; comme métal, je ne crois pas qu'on l'ait encore rencontré.

Le Copte ⲃⲉⲛⲓⲡⲉ est sûrement un mot composé; mais l'ⲛ du Génitif, rendu dans les transcriptions grecques par νε ou νο, n'a point passé en Copte sous la forme ⲛⲓ, comme cela serait si ⲃⲉⲛⲓⲡⲉ venait de *bâ-en pet.* Il vaut mieux voir dans la deuxième moitié du

---

1) Dict. p. 1722.
2) Denkm. III. 194, 10.
3) Düm. Hist. Inschr. II. 56. col. 2; voir plus haut p. 104.

mot le Copte ⲓⲱⲛⲉ, ⲉⲓⲱⲛⲉ *aes, opus artificis;* ⲛⲓ, ⲓⲉⲃ *opera fabrilia, utensilia.* La première partie du mot, ⲃⲉⲛ, pourrait bien être dérivé de *men,* car le passage de l'*m* au *b* se trouve souvent en Égyptien, comme dans *men*, l'hirondelle[1], Copte ⲃⲉⲛⲓ; ϫⲉⲙⲛⲟⲩϯ, Σεβέννυτος[2]. Nous aurions ainsi à expliquer ⲃⲉⲛⲓⲡⲉ par *ferrum fabrile operarium*, comme le métal dont on se sert le plus souvent pour la fabrication d'ustensiles de toutes sortes, et nous trouverons dans la première partie le mot Égyptien *men,* dont l'adjonction se justifierait encore par les sens multiples de *men*: ⲙⲉ serait le déterminatif phonétique de *men* déjà vieilli.

On ne saurait décider si le mot intermédiaire *teḥset* était vraiment identique à *men* et signifiait le fer durci, l'acier; en ce cas, *men* aurait subsisté à côté de *teḥset* et ne se serait pas trouvé jusqu'à présent dans les inscriptions. Ce mot lui-même est sans contredit un mot composé. C'est ici le cas de rappeler que les Égyptiens, d'après Plutarque[3], appelaient le fer ὀστέον Τυφῶνος, l'os de Typhon; *teḥset* pourrait contenir dans sa deuxième partie le nom de *set, seti,* soit réellement, soit par explication mythologique. Nous savons du reste qu'au temps des Ptolémées la plupart des métaux avaient des noms qui n'étaient point d'un usage populaire et ne sont pas restés en Copte.

Il nous reste à donner quelques détails sur les monuments qui prouvent l'usage du fer. Dans les représentations de tributs du tombeau de Reχmara, il n'y a pas de fer reconnaissable au nom ou à la couleur. De même pour les dons qu'on apporte au roi Toutanχamon. Le nom ne se trouve pas non plus parmi les trésors qui sont représentés au temple de Médinet-Habou.

Une quantité de peintures très bien conservées, dans les tombeaux et dans les temples, renferme beaucoup d'objets, surtout des armes, dont la couleur ne permet pas de méconnaître la matière. Les Égyptiens n'avaient que peu de couleurs bien tranchées, auxquelles ils rapportaient des nuances innombrables. Cela rend difficile la distinction des objets. De plus les publications ne sont pas toujours sûres; car, en copiant à la lumière, on est souvent exposé à prendre du bleu pour du vert et à échanger les autres couleurs entre elles. Dans les grandes peintures, on restaure quelquefois par hypothèse des couleurs détruites. Tout cela ne fait que peu de tort au jugement général. L'or et l'argent se distinguent facilement comme métaux: celui-ci est peint en jaune, celui-là en blanc. On distingue le cuivre rouge d'avec le fer ou l'acier, car ce dernier n'est pas peint en gris, comme on pourrait le croire, mais en bleu. Les Égyptiens substituaient presque partout le bleu au gris. Pour les petits objets, on ne rencontre presque jamais le gris et même des animaux gris de grande taille sont peints en bleu plutôt qu'en gris. Les poissons ont toujours le dos gris, le ventre et les nageoires rougeâtres[4] et jaunâtres; les oies et les hérons[5] sont en bleu; les chiens de toutes les couleurs, sauf le gris, quelquefois même en bleu[6]; les souris et les chauve-souris rougeâtres[7] et même l'éléphant est orné d'un rouge clair[8]. L'âne seul fait exception à la règle. L'eau est peinte sans exception en bleu. Parmi les Hiéroglyphes bariolés, la couleur grise n'est jamais

---

1) Il n'y a pas de doute sur la valeur (Todtenb. ch. 86), malgré le changement de genre. Cfr. BRUGSCH, Dict. p. 642.

2) *mesenti* est rapproché par BRUGSCH, Dict. p. 704, du Copte ⲃⲉⲥⲛⲏϯ, *faber*.

3) de Is. 26. 4) Ros. Mon. Civ. 24. 25. 5) Ibid. 7. 9.

6) Ibid. 20, 7. 7) Ibid. 14. 21, 5. 8) Ibid. 22.

représentée. On ne doit donc pas s'étonner, si le fer brillant et d'une couleur qui tire sur celle de l'eau se trouve peint en bleu.

Quand nous voyons sur les monuments des ustensiles et des armes, peints tantôt en rouge, tantôt en bleu, nous devons admettre qu'on voulait ainsi désigner, tantôt le cuivre, tantôt le fer, et cela d'autant mieux que le fer durci prend réellement une couleur bleue.

Le casque royal est toujours peint en bleu[1]. Sa forme particulière nous apprend déjà qu'il était en métal; la surface extérieure en était composée de petites bagues d'acier, garantissant la carcasse de cuir. Le chariot d'une reine d'Éthiopie, au temps de Toutanχamon, est jaune, c'est à dire couvert d'or; les roues bleues sont en fer. Dans le tombeau de Ramsès III, on représente les armes et les autres richesses de son trésor[2]; entre autres, des épées bleues avec des poignées en or[3]; des hachettes dont les têtes échancrées et bleues, c'est à dire en fer, sont attachées à des manches en bois[4]; des lances en bois portent alternativement des pointes rouges ou bleues, c'est à dire de cuivre et de fer[5]. Quand on peint du bleu foncé à côté du bleu clair, celui-ci paraît quelque peu verdâtre, et la vieille couleur bleue revient seulement quand on gratte la surface. Je pense donc que, dans les publications Franco-Toscanes, on rend souvent le vert-foncé pour le bleu-foncé, et je serais tenté de prendre les casques peints alternativement en rouge et en vert foncé pour du cuivre et du fer[6]. C'est ainsi que les poignards à manches d'or[7], sont peints tantôt bleu, tantôt vert. L'arme *χopš* est représentée avec une lame en fer bleu[8], ce qui s'accorde avec la présence d'un *χopš* en fer, dans une tombe de Qournah. L'or du manche court le long du dos de la lame; le fer était plaqué d'or ou doré sur le dos. Dans d'autres cas, la *χopš* du roi est entièrement en or[9], ou bien en bronze[10]. Une autre arme offre dans la lame la même combinaison du bronze et du fer[11].

Les grosses masses de granit travaillé, dont certains spécimens se rencontrent dès la IVième dynastie de Manéthon, ne nous permettent pas de douter qu'on connût le fer à cette époque. Pourtant les peintures du vieil Empire ne nous donnent aucun exemple d'armes peintes en bleu. Le métal en est toujours peint en rouge ou en brun clair. Ce sont des hâches échancrées[12], des pointes de flèches[13], des faucilles[14], des scies[15], l'herminette[16], des instruments d'armurier[17], des fléaux[18], des mortiers[19], des poids[20], des rasoirs[21], des miroirs[22], des couteaux de boucher[23], des cordes de harpe[24] et d'autres encore. Le fer était peu employé sous le vieil empire: on le remplaçait par le cuivre, quand sa dureté n'était pas indispensable.

---

1) Denkm. III. 115. et suiv. Pl. II. 1.
2) Ros. Mon. Civ. 121. Champollion, Mon. 262 suiv. 3) Pl. II. 2.
4) Pl. II. 3. 5) Pl. II. 4. 6) Pl. II. 5 7) Pl. II. 6.
8) Pl. II. 7. 9) Pl. II. 8. 10) CHAMP. pl. 15a. 11.
11) Ibid. pl. 11. 12) Pl. II. 10. 13) Denkm. II. 141. Pl. II. 11.
14) Denkm. II. 133. 141. Ros. M. C. 16. Pl. II. 12.
15) Ros. l. l. 36. Pl. II. 13. 16) ibid. 43. 44. Pl. II. 14.
17) ibid. 43. 44. Pl. II. 15. 18) ibid. 45. Pl. II. 16. 19) ibid. 45. Pl. II. 17.
20) ibid. 52. Pl. II. 18. 21) ibid. 76. Pl. II. 19. 22) ibid. 76. Pl. II. 20.
23) ibid. 83. Pl. II. 21. 24) ibid. 98. Pl. II. 22.

ṭaḥt, ṭaḥti, ṭeḥtu, ⲡⲓ ⲧⲁϩⲧ, le plomb, μόλυβδος, *plumbum*.

En tenant compte de l'analogie du mot Copte avec le mot hiéroglyphique, il ne peut y avoir de doute sur sa signification. En Copte, on trouve le changement d'écriture ⲧⲁⲧϩ, comme en hiéroglyphes, [1], [2] *ṭtaḥt*, *ṭaḥti*.

Dans le temple de Médinet-Habou, on représente le plomb, comme l'argent et le cuivre, avec l'inscription [3]. Parmi les tributs, on le pèse en général, comme le cuivre, par *tob*, dont on mentionne un, cinq, onze, vingt et quarante-sept[4]. Il est remarquable qu'on trouve à Karnak[5] «plomb, 47 *tob*, plomb, 1100 *ten*»; car, bien que tout ce qui précède, y compris le *t* du commencement, soit détruit, il n'y a pas d'autre restitution possible. Il est indifférent aussi qu'on ait placé d'abord *ṭaḥti* et ensuite *ṭaḥt*. Nous avons trouvé pour le cuivre que la brique pesait à peu près 20 *ten*. Si on voulait dire que les 47 *tob* pesaient 1100 *ten*, il aurait fallu à peu près $23^3/_5$ de *ten* pour une brique. Mais alors on n'aurait pas répété le mot *ṭaḥt*, et on aurait placé les mots entre les deux. Nous devons admettre qu'il s'agit ici de plomb sous deux formes différentes. D'abord la forme ordinaire en briques et une autre forme quelconque qu'on pesait par *ten*. Dans un autre passage[6], on a derrière le cuivre ; suit du *χesbet* et de l'ivoire. Il faut admettre que les *nennous* étaient une autre forme de plomb, peut-être des disques, semblables à des rayons de miel; cfr. ⲛⲏⲛⲓ, favus mellis. On voit quelquefois *ṭaḥt*[7] avant *χesbet*: on rassemblait tous les métaux et on les plaçait devant les pierres.

Tels sont les métaux qu'on a reconnus jusqu'à présent sur les monuments Égyptiens. L'étain n'en est pas, quoiqu'on puisse à peine douter qu'il fût connu des Égyptiens. Nous en trouvons une trop grande quantité, 14%, dans le bronze pour qu'il n'ait pas été ajouté de propos délibéré[8]. On ne peut que difficilement assigner un âge aux bronzes Égyptiens, et, par suite, déterminer l'époque où les Égyptiens ont connu l'étain, mais nous pouvons dire avec certitude qu'ils connaissaient, au moins aussitôt que les Hébreux, les Grecs et les Romains, un métal qui répondait au בְּדִיל *bedīl*, κασσίτερος, *stan-*

1) Denkm. III. 31 a, 6.
2) St. Éth. à Boulaq. l. 22. Je n'ai pas pu trouver la forme , ou Br. Dict. p. 1656. 1592.
3) Düm. Hist. Inschr. I. 34.
4) Denkm. III. 30 a, 1. Ausw. XII. 35, 33. Denkm. III. 31 a, 6. 30 a, 15.
5) Denkm. III. 30 a, 15.
6) Ausw. XII. 35.
7) Ausw. XII. 6.
8) Voir les Analyses de Vauquelin chez Passalacqua: Catal. rais. p. 238.

num. Ce métal peut avoir été l'étain ou bien, comme le croit BECKMANN [1], un alliage d'argent et de plomb. Il est fort possible qu'on n'eût pas l'habitude de travailler l'étain tout seul, si on le connaissait, au moins pour en faire des armes et des ustensiles analogues à ceux que nous rencontrons sur les monuments: il ne s'y prête que peu, et c'est pour cela que nous ne le trouvons pas mentionné. On s'attendrait plutôt à le rencontrer parmi les tributs ou les articles de commerce dont nous avons de longues listes aux temps des Ptolémées. On pourrait songer à l'identifier au *teḥset*, si on n'admet pas, comme moi, que c'est un autre nom pour le fer; mais alors les seuls objets faits en *teḥset* seraient un preuve que ce mot ne désigne pas l'étain. Le mot Copte ⲃⲁⲥⲛⲉϭ, étain, pas plus que ⲃⲉⲛⲓⲡⲉ, ne peut correspondre à *teḥset*. Nous pouvons encore moins nous attendre à trouver un nom hiéroglyphique pour le zinc, car ce métal, dans sa forme purement métallique, semble n'avoir jamais été connu des anciens.

Nous allons rassembler maintenant d'une manière sommaire les résultats principaux de notre examen, en renvoyant aux planches pour les représentations des diverses formes.

L'OR.

, *nub*: aux temps Ptolémaïques aussi [2], *saui*, et , ; ⲡⲓ ⲛⲟⲩⲃ, זָהָב, ὁ χρυσός, aurum.

Il se trouvait en partie dans le pays, au moins aux anciennes époques; on l'importait aussi d'Éthiopie et de différents lieux de l'Asie. On le rassemblait en monceaux [3] ou en pépites [4]: c'est alors l'or brut, plus ou moins pur et non encore passé au feu, ἄπυρος χρυσός [5], tel qu'on le trouvait dans les mines, *nub ḥer set-f*, «or dans sa gangue.»

On renfermait dans des bourses, *nub-m-āref-u*, or en bourses, les petits morceaux d'or trouvés dans le roc , en partie aussi les paillettes trouvées dans le sable , le ψῆγμα τοῦ χρυσοῦ [6], ψῆγμα [7], le *Tibber* [8] des Arabes.

On le fondait surtout en anneaux, , *nub m sešu*, comme on fait encore aujourd'hui le *Tibber* des affluents du Nil, surtout pour le commerce [9]. Mais on le voit aussi fréquemment en grosses plaques [10] et en disques [11] plats.

On le fondait enfin sous forme de briques *tob* [12], ce qui se faisait aussi

1) Beiträge IV. p. 321 ff.
2) Cfr. Aeg. Zeitschr. 1871. p. 20. *bā-sau*, le beau minéral, c. a. d. l'or.
3) Denkm. III. 117 (Pl. I. 1). DÜM. Hist. Inschr. I. 2 (Pl. I. 2. 33). ibid. 34 (Pl. I. 4).
4) CHAMPOLLION, Mon. pl. 316 (Pl. I. 15).
5) Diod. 2, 50.
6) Diod. 3, 14.
7) Hérod. 3, 94.
8) Denkm. III. 117 (Pl. I. 6). DÜM. Hist. Inschr. I. 30 (Pl. I. 7). ibid. 32 (Pl. I. 8).
9) Denkm. III. 117 (Pl. I. 9). HOSKINS, Travels in Eth. pl. 47 (pl. I. 10).
10) HOSKINS, pl. 46 (Pl. I. 11). ibid. 47. 48. 49 (Pl. I. 12). CHAMP. pl. 316 (Pl. I. 13).
11) CHAMP. pl. 316 (Pl. I. 14).
12) HOSK. pl. 47 (Pl. I. 15). CHAMP. Not. p. 508.

dans d'autres pays, comme le prouvent les πλίνθοι χρυσαῖ[1] d'Ecbatane. Au trésor, on le gardait dans des caisses particulières [2] ou *tepu*[3].

L'or n'était pas monnayé. Quand on s'en servait comme moyen d'échange ou de détermination de valeur, on le pesait par *ten* et par *kité*. c'était le cas pour les anneaux et les disques[4]. En Éthiopie, on avait le *pek* pour plus petite unité.

L'ÉLECTRUM.

àsem, àsemu, חַשְׁמַל, *χašmal,* ὁ ἤλεκτρος, electrum. mélange d'or et d'argent qui se trouve en proportions différentes dans les mines et parfois dans l'or d'alluvion. Plus tard on le fabriqua. D'après Pline, l'or s'appelait électrum quand il contenait 20% d'argent et plus. Chez les Grecs, on distinguait le nom de ce métal, ὁ ἤλεκτρος, de celui de l'ambre, τὸ ἤλεκτρον. Les Romains appelaient tous les deux electrum, parce qu'en Latin tous les noms de métaux sont neutres.

On le représente en bourses[5] ou bien en anneaux: ces derniers sont pesés en masses qui vont jusqu'à 36.692 *ten*[6].

L'ARGENT.

, *ḥat;* au temps des Ptolémées, , *ārq-ur* et , , *ru, ruā,* ⲡⲓ ϩⲁⲧ, כֶּסֶף *keseph,* ὁ ἄργυρος, argentum. On le tirait surtout d'Asie, mais aussi du *Kefa* Occidental. Dans les premiers temps, la différence de valeur entre l'argent et l'or était moindre que plus tard.

Non purifié[7], on le représente en tas et en petits morceaux, comme l'or en bourses.

HOSKINS nous le montre en anneaux[8] qui sont colorés en jaune, mais CHAMPOLLION nous prouve que l'original était peint en blanc, comme l'indique la souscription [9].

L'argent est représenté chez HOSKINS en briques blanches[10], πλίνθοι ἀργυραῖ[11].

Enfin en plaques[12].

Pour les formes diverses de vases en or, en argent et en autres matières, consultez les planches de HOSKINS, de CHAMPOLLION et des *Denkmäler*.

1) Polyb. 10, 27. 2) CHAMP. 316 (Pl. I. 16. 17).
3) DÜM. Hist. Inschr. I. 30. cf. DÜM. Rec. IV. 71, 1. (Pl. I. 18).
4) Denkm. III. 39a (Pl. I. 19).
5) HOSK. pl. 47 (Pl. I. 20. 21). 6) Denkm. III. 39d (Pl. I. 22).
7) DÜM. Hist. Inschr. I. 32 (Pl. I. 23). 8) Pl. 47 (Pl. I. 24).
9) WILK. l. l. 10) Pl. 47 (Pl. I. 25. 26). 11) Polyb. l. l.
12) DÜM. Hist. Inschr. I. 34 (Pl. I. 28) et HOSK. pl. 47.

LE XESBET.

[hieroglyphs], *χesbet*, plus tard aussi [hieroglyphs], [hieroglyphs], *χesteb*, au temps des Ptolémées [hieroglyphs] et [hieroglyphs] *repī*; סַפִּיר, *sappīr*, ἡ σάπφειρος, sapphirus; ὁ κύανος, caeruleum, le lapis lazuli, l'outremer; l'émail bleu et la couleur qu'on en prépare; émail de cobalt, bleu de cobalt; émail de cuivre, sulfate de cuivre bleu.

Il faut distinguer sous ce nom trois substances très-différentes:

1°. [hieroglyphs], *χesbet mā*, le vrai *χesbet*; c'est le lapis lazuli, *χesbet nofre en Bebero* ou *en Tefrer*, appelé par les Grecs σάπφειρος, ou bien, d'après la couleur, κύανος, pierre bleue, et plus précisément, κύανος αὐτοφυής, ou, d'après la provenance, κύανος Σκύθης, sapphirus ou caeruleum Scythicum, surtout quand il sert de base colorante à l'outremer.

2°. [hieroglyphs], *χesbet ārit*, le *χesbet* artificiel, κύανος χυτός ou πεπυρωμένος, le *χesbet* fondu ou torréfié, appelé aussi κύανος Αἰγύπτιος, parcequ'on avait trouvé en Égypte la manière de le fabriquer. On fondait un bloc de verre bleu qui simulait le lapis lazuli et on le pulvérisait pour remplacer le vrai outremer. Pour teindre le verre, on se servait presque toujours de minerais de cuivre et quelquefois de cobalt. Les deux nuances sont déjà distinguées chez Théophraste, qui nomme le bleu de cobalt κύανος ἄρρην, et le sulfate de cuivre, κύανος θῆλυς, le premier plus sombre et, par conséquent, plus semblable au lapis lazuli, le second plus clair.

3°. On comprenait sous le nom commun de *χesbet*, κύανος ἄπυρος ou κύανος Κύπριος, le sulfate de cuivre bleu qui, pulvérisé, donne une couleur bleue agréable, mais peu durable. Les Égyptiens semblent s'en être servi comme de matière première pour leurs verres bleus et pour les couleurs qu'on en prépare.

Le *χesbet* est représenté en monceaux [1] peints en bleu. A Médinet-Habou le monceau porte l'inscription *χesbet mā*, vrai *χesbet* [2].

On le représente en bourses [3], c'est à dire en petits morceaux, ou bien pulvérisé pour en faire de la couleur, avec l'inscription *χesbet en Tefrer*, «*χesbet* de *Tefrer*» ou «de *Teflel*.»

Du *χesbet* fondu en briques d'émail bleu est représenté à Médinet-Habou [4].

LE MAFEK.

[hieroglyphs], [hieroglyphs] *mafek-et*, aux temps des Ptolémées [hieroglyphs], [hieroglyphs], *heb*; בָּרֶקֶת, *bareqet*, ἡ σμάραγδος [5], smaragdus, malachites, χρυσοκόλλα, chrysocolla; émeraude [6],

1) Hosk. pl. 47 (Pl. I. 29). Cf. Champ. Not. p. 506. Denkm. III. 117 (Pl. I. 30). Cf. 115. 118. Hosk. 49. 2) Düm. Hist. Inschr. I. 34 (Pl. I. 31).
3) Ibid. I. 32 (Pl. I. 32). 4) Düm. Hist. Inschr. I. 32 (Pl. 1. 33).
5) Les mots σ-μάραγδος et בָּרֶקֶת ne sont sans doute qu'un seul même nom.
6) J'ai vu à la fin de 1871 un petit scarabée de très-bon style, acheté en Égypte, par M. Henry V. Burgy, et qui m'a semble taillé dans une émeraude ou dans un béryl.

béryl, malachite, acétate de cuivre, émail vert, et les couleurs qu'on en prépare. Ici comme plus haut, nous distinguons trois substances:

1°. , *mafek mā*, le vrai *mafek*, la pierre précieuse importée des pays éloignés de l'Asie, que les Anciens appelaient σμάραγδος, notre émeraude et notre béryl vert opposé au

2°. , *mafek irit*, émeraude artificielle, verre teint en vert par le cuivre et qui, pulvérisé, donnait la meilleure couleur verte.

3°. On comprenait aussi sous le nom de mafek la matière première d'une belle couleur verte, dont les Égyptiens se servaient pour teindre leur verre en vert, la malachite que Théophraste appelle ψευδὴς σμάραγδος, et le vert de mine dont on se servait pour souder l'or et qu'on appelait χρυσοκόλλα pour cette raison.

Le *mafek* est représenté en monceaux[1] peints en vert. Chez HOSKINS, il est peint en bleu par erreur et ne porte aucune inscription. Les deux sont bien donnés par CHAMPOLLION[2].

Il apparaît aussi à Médinet-Habou sous forme de briques[3], c'est à dire de verre fondu et coulé en brique.

LE CUIVRE.

, aux temps des Ptolémées , *χomt*, ⲡⲓ ϩⲟⲙⲧ, ϩⲟⲙⲛⲧ; נְחָשׁ, *neχāš*, ὁ χαλκός, *aes*. On l'importait surtout d'Asie.

On l'appelle très-souvent , *χomt her set-f*, «cuivre de sa gangue», même locution que pour l'or; sans doute les morceaux de cuivre brut qui n'ont été ni fondus ni purifiés.

On lui oppose , *χomt sotefu*, cuivre fondu ou purifié, auquel on donnait la forme de briques. Comme les briques du poids d'à peu près 20 *ten* ne donnaient pas une mesure exacte, nous trouvons pour le cuivre, fondu en *tob*, le poids total exprimé en ten.

Le cuivre nous apparaît en plaques à Médinet-Habou[4].

En général, on ne distinguait pas le bronze et le cuivre par des noms spéciaux. Mais l'expression de , «cuivre noir», qui se trouve de temps en temps, paraît désigner le cuivre sans mélange, en opposition au cuivre plus clair des alliages, et au bronze. On faisait avec le bronze beaucoup d'ustensiles et d'instruments de toute nature. Sur les monuments on reconnaît d'ordinaire ce métal à sa couleur rouge[5].

---

1) HOSK. pl. 46 (Pl. I. 34).
2) Not. p. 509; WILKINS. l. 1; DÜM. Hist. Inschr. I. 34 (Pl. I. 35).
3) DÜM. Hist. Inschr. I. 32 (Pl. I. 35).
4) DÜM. ibid. I. 34 (Pl. I. 36).
5) Voir notre planche II.

LE FER.

, , *men*, au temps des Ptolémées , , *teḥâset*, *teḥset*, ⲡⲓ ⲃⲉⲛⲓⲡⲉ, בַּרְזֶל, *barzel*, ὁ σίδηρος, *ferrum*.

Le groupe *men* n'a pas encore été rencontré aux temps Ptolémaïques, et *teḥâset* n'existe pas avant. Des cas isolés pourront peut-être se rencontrer, mais, en général, l'un des mots a remplacé l'autre depuis le temps des Psammétiks. Le Copte ⲃⲉⲛⲓⲡⲉ peut se rapporter au mot *men* dans sa première partie.

On fait mention d'un certain nombre d'ustensiles et d'une quantité d'armes en *men*. En *teḥset* on fabriquait des serrures, des encadrements de portes etc.

On n'a pas encore trouvé le fer représenté avec son nom. Sur les monuments, on voit souvent des ustensiles, des armes, des instruments de toute sorte, qui sont peints partie en rouge, partie en bleu. On représentait le cuivre par le rouge, le fer brillant et la couleur de l'eau par le bleu. Sur la Planche II nous avons rassemblé une quantité de ces objets avec les couleurs qu'ils ont sur les monuments: nous les avons énumérés plus haut.

LE PLOMB.

, , *ṭaḥti*, *ṭaḥt*, ⲡⲓ ⲧⲁϩⲧ, עֹפֶרֶת, *ʾopheret*, ὁ μόλυβδος, *plumbum*.

Le plomb est représenté à Médinet-Habou[1] en grandes plaques.

On le pesait en briques (*tob*) et aussi en *ten*.

1) DÜM. Hist. Inschr. I. 34 Pl. I. (38).

APPENDICE.

Ὁ ἤλεκτρος l'électrum, ἡ ἤλεκτρος (-α), parure d'ambre, τὸ ἤλεκτρον l'ambre.

Ce que j'ai dit plus haut sur l'électrum des Égyptiens *àsem*, jette peut-être une nouvelle lumière sur l'électrum des Grecs et des Romains dans sa double signification de métal et d'ambre.

D'après des recherches antérieures, la signification d'ambre pour électrum serait plus vieille que celle d'alliage métallique. Les trois plus anciens passages sur l'électrum, ceux qui se trouvent dans l'Odyssée, ou ceux qu'on a tirés du bouclier d'Hercule et de l'Eirésionê Homérique ont été tous interprétés par ambre. La cause en est le grand rôle que joue l'ambre dans la Mythologie, et aussi l'étymologie du mot, que Buttmann, dans sa dissertation[1], a voulu expliquer par une forme de ἕλκτρον «ce qui attire». Dans le passage de l'Odyssée (IV, 73),

φράζεο . . . . .
χαλκοῦ τε στεροπὴν κὰδ δώματα ἠχήεντα
χρυσοῦ τ' ἠλέκτρου τε καὶ ἀργύρου ἠδ' ἐλέφαντος,

il s'agit de la magnificence du palais de Ménélas, de l'éclat de l'or, du vermeil, de l'argent et de l'ivoire. Le genre, qui est important à fixer la valeur du mot, reste indéterminé. De même dans les autres passages, XV, 459:

ἤλυθ' ἀνὴρ (Φοίνιξ) . . . . . .
χρύσεον ὅρμον ἔχων, μετὰ δ' ἠλέκτροισιν ἔερτο,

«il vint un Phénicien ayant un collier d'or, entouré d'ἠλέκτροισιν», et XVIII, 295, ὅρμον πολυδαίδαλον . . . . . . ἔνεικε, χρύσεον, ἠλέκτροισιν ἐερμένον, ἠέλιον ὥς, «un collier bien travaillé, en or, avec des ἠλέκτροισιν, pareil au soleil».

Dans l'Eirésionê Homérique, il est dit que la fiancée doit travailler au fuseau ἐπ' ἠλέκτρῳ βεβαυῖα «se tenant sur l'électrum», image de la richesse: ici le genre du mot est encore indéterminé. De même dans Hésiode (v. 171), où on décrit un bouclier

πᾶν μὲν γὰρ κύκλῳ τιτάνῳ λευκῷ τ' ἐλέφαντι
ἠλέκτρῳ θ' ὑπολαμπὲς ἔην, χρυσῷ τε φαεινῷ
λαμπόμενον· κυάνου δὲ διὰ πτύχες ἠλήλαντο,

«tout autour brillaient le *titanos*, l'ivoire blanc, l'électrum, et l'or étincelant; dans les intervalles on avait placé des raies de kyanos».

---

1) Abh. der Berliner Akad. d. W. 1818.

Pour bien comprendre ce dernier passage, il faut éliminer deux éléments qui, selon moi, n'ont pas été bien compris. Par κυάνου πτύχες on entend des raies d'acier bleu. Mais Théophraste, qui consacre un chapitre entier au κύανος et à ses espèces, ne connait aucun métal de ce nom. Le κύανος n'est jamais autre chose que le bleu qu'on fabriquait en pulvérisant le sulfate de cuivre ou une masse de verre colorée. Ce verre, dont l'invention remonte à un vieux roi Égyptien, imitait le lapis lazuli à s'y méprendre: voilà pourquoi on lui appliqua le nom de κύανος, comme s'il était un κύανος αὐτοφυής. L'acier est appelé par Hésiode ἀδάμας[1], plus tard χάλυψ; car, sous le nom de κυνέη ἀδάμαντος, on ne peut comprendre que le fer durci. La valeur d'acier pour κύανος a été déduite, entre autres passages, de celui où l'on parle de la cuirasse d'Agamemnon (Il. XI. 24):

τοῦ δ' ἤτοι δέκα οἶμοι ἔσαν μέλανος κυάνοιο,
δώδεκα δὲ χρυσοῖο καὶ εἴκοσι κασσιτέροιο.

Les οἶμοι sont des raies des couleurs différentes et rangés comme on avait coutume de ranger les couleurs Égyptiennes en pareil cas, c'est-à-dire, qu'une couleur revient deux fois pour une fois que revient chacune des autres. C'étaient des raies semblables à celles qu'on voit sur la cuirasse de Ramsès III, à Thèbes[2], où les couleurs se suivent ainsi: rouge, or, rouge, bleu, etc.; or, bleu, or, rouge, etc.; enfin, bleu, rouge, bleu, jaune. Ici les raies sont transversales: pour Agamemnon elles étaient perpendiculaires, comme cela résulte de leur nombre. Sur les quarante-deux raies, vingt étaient de κασσίτερος, c'est-à-dire, blanches, douze étaient en or, et douze en κύανος, c'est-à-dire bleues. Si la cuirasse avait été λεπιδωτός, on aurait sans doute fait mention des λεπίδες. Elle était donc unie et consistait en deux parties, l'une pour la poitrine, l'autre pour le dos. Sur chaque partie se trouvaient vingt et une raies rangées dans l'ordre suivant: or, blanc, bleu, blanc; or, blanc, bleu, blanc; or etc.; de la sorte les raies d'or coïncidaient aux extrémités de chaque pièce et s'emboîtaient l'une sur l'autre. Peut-on admettre d'autre part que ces raies, larges à peine de deux doigts, étaient des lames d'or, de plomb, d'argent (car c'est ainsi sans doute qu'on doit traduire κασσίτερος), d'acier ou d'un métal quelconque, qu'on avait soudées selon la longueur, en suivant les mouvements du corps? Non pas. Le poëte ne se perdait jamais dans des descriptions fantastiques d'objets impossibles, lorsqu'il parlait des choses de la vie commune. Hésiode pouvait bien décrire le bruit de la bataille, le palpitement des poissons et le reste, mais il ne pouvait exiger que l'auditeur évoquât devant ses yeux, comme par magie, une œuvre inaccessible à l'art du forgeron. On ne devait imaginer quelque chose de durable, qu'à condition de le faire d'un seul morceau. En effet, quelques vers plus haut, il décrit une armure tout entière en χαλκός: ἐν δ' αὐτὸς ἐδύσατο νώροπα χαλκόν, ce qui s'entend non pas du métal en général, mais du vrai bronze avec quoi on fabriquait toutes les armes. L'or et le κύανος étaient donc étendus en couches minces sur le bronze. On savait dorer et argenter le cuivre et appliquer sur ce métal d'une manière durable la belle couleur bleue du κυάνος. Il n'est nulle part question d'une aciération du cuivre, si même la chose est possible. Au contraire, c'est

1) Bouclier v. 137.
2) CHAMP. Mon. pl. 262.

le cas de rappeler qu'après le κύανος d'Égypte, le meilleur κύανος était celui de Chypre, le *caeruleum* de Pline[1], qu'on trouvait dans les mines de cette île. C'est de Chypre en effet que Kinyras envoya comme présent à Agamemnon la cuirasse dont il est question dans ce passage. Le κύανος ne peut pas être ici un métal: c'est la belle couleur bleue que nous connaissons déjà.

De même pour le τίτανος. La signification traditionelle de τίτανος est chaux. Un bouclier ne peut être fait de métal et de chaux. On substitua donc à la chaux le plâtre ou l'émail blanc (BUTTMANN, VOSS, UKERT &c). On fabriquait dès lors avec le plâtre des figures ou des ornements d'architecture; mais il est impossible, pour le plâtre comme pour la chaux, d'admettre qu'on l'employait avec l'or et l'ivoire à figurer des bas-reliefs sur un bouclier précieux. Du reste, le plâtre a son vieux mot γύψος à côté de τίτανος la chaux. Τίτανος n'était pas même le calcaire, qui s'appelle χάλιξ, mais la chaux éteinte et délayée avec laquelle on enduisait et on blanchissait les murs; τιτάνῳ χρίειν, ἐπιχρίειν, signifiait blanchir. Chez les Anciens, on ne connaissait d'autre blanc que celui qu'on fabriquait avec la terre à chaux très-fine[2] ou avec la craie; les anciens Égyptiens savaient si bien préparer cette couleur qu'elle s'est conservée sans changement pendant plus de cinq mille ans. C'est le *Paraetonium* de Pline (35, 36. 33. 99), qui tire son nom d'un port situé à l'Ouest d'Alexandrie, *e candidis coloribus pinguissimum et tectoriis tenacissimum propter laevorem*. Je ne doute pas que, dans notre passage, τίτανος ne désigne la couleur blanche, comme κύανος la couleur bleue avec laquelle on empâtait certaines surfaces et surtout les creux du fond général.

Il ne nous reste plus, pour avoir expliqué la composition du bouclier, qu'à rendre compte de trois éléments, l'or, l'ivoire, l'électrum. Les boucliers mentionnés par Plutarque sous le nom de χρυσελεφαντήλεκτροι ἀσπίδες étaient faits de même[3]. Il raconte, dans la vie de Timoléon, que les mercenaires Grecs, envoyés de Syracuse contre Mamerkos, tyran de Catane, furent battus, eux qui avaient toujours été victorieux sous le commandement de Timoléon lui-même. Mamerkos fit pendre les boucliers dans le temple avec cette inscription ironique:

τὰς δ' ὀστρειογραφεῖς καὶ χρυσελεφαντηλέκτρους
ἀσπίδας ἀσπιδίοις εἵλομεν εὐτελέσι.

«Ces boucliers peints en pourpre et faits d'or, d'ivoire et d'électrum, nous les avons conquis «avec nos malheureux petits boucliers». Étaient-ce vraiment des boucliers faits en or, en ivoire et en électrum, comme l'ont prétendu O. MÜLLER[4] et UKERT[5]? Certainement non. Mamerkos voulait se moquer de mercenaires bien armés et tout orgueilleux de leurs succès: il faisait de chacun d'eux un Hercule paré de son bouclier d'or, d'ivoire et d'électrum. Je ne cite ce fait qu'à titre de témoignage indirect, pour montrer que Mamerkos ne connaissait dans la description du bouclier d'Hésiode que trois substances, l'or, l'ivoire, l'électrum. Il ignorait l'existence des couleurs τίτανος et κύανος, et n'aurait même pas réussi

1) Plin. 33, 161.
2) Ros. M. C. vol. II. 184. WILKINSON Manners and Customs III. 302.
3) Plut. Timoléon 31.
4) Handb. der Arch. E. 312. 1.
5) Sur l'électrum. Journal Arch. 1838 no. 52 p. 427.

à en former un nouvel adjectif, car les boucliers n'étaient pas peints en bleu et en blanc, mais en pourpre, ὀστρειογραφεῖς. Comme témoignage encore plus certain de notre assertion, je citerai Virgile[1]. A l'imitation de ses modèles, il nous montre Vulcain forgeant les armes d'Enée avec du fer, qui remplace ici le bronze, et de l'électrum. On ne peut douter qu'il s'agisse ici de métal et non d'ambre, car il dit:

Quod fieri ferro liquidoque potest electro,

et plus loin,

Tum leves ocreas electro auroque recocto (miratur).

La présence de l'ivoire ne doit nous étonner nullement. On sait combien les Grecs aimaient la combinaison de l'or et de l'ivoire: une des œuvres les plus célèbres de Phidias était la statue colossale en or et en ivoire d'Athênê, au Parthénon. On savait, au moins dans les derniers temps, assouplir l'ivoire et en fabriquer des plaques longues de douze à vingt pouces. La matière en est dure et tenace: elle avait toujours un fond sur lequel on la fixait. De même, tous les ouvrages en métal coulé devaient avoir un fond, sur lequel ils faisaient une légère saillie ou bien dans lequel ils étaient incrustés. Ce fond était sans doute le bronze, car toutes les armures étaient de ce métal très-élastique et très-dur. Nous pouvons admettre que le bouclier d'airain était entouré d'un rebord d'ivoire: l'or et l'électrum remplissaient la surface à eux seuls, et se découpaient en bas-relief sur fond blanc, ou, quand on voulait représenter le ciel, sur fond bleu.

Que penser de l'électrum qui, seul à côté de l'or, reste encore inexpliqué? Peut-on y voir l'ambre? Mais une combinaison d'or et d'ambre donnerait un ensemble de couleurs mal choisi. Les nuances en sont trop voisines et se seraient nui mutuellement; l'ambre aurait en effet reposé sur un fond, qui lui enlevait sa transparence. Comment d'ailleurs admettre qu'on eût mis un métal dur, tenace et résistant, à côté de l'ambre cassant et peu solide? Qu'on s'imagine un groupe d'or placé à côté d'un groupe d'ambre; d'après quel ordre pourrait-on les ranger? Ajoutez que, en tout temps et en tout lieu, l'ambre se trouve en petites masses rondes, qui se prêtent tout au plus à la fabrication de perles, de pendeloques et de menus objets. Ici, on avait besoin de grandes plaques pour couvrir le fond d'un bouclier, c'est-à-dire de masses plates que l'ambre ne donne pas, ou pour lesquelles les masses rondes, si soigneusement qu'on en eût respecté la grosseur en les travaillant, n'auraient pu être employées avantageusement. Utilisé comme fond, l'ambre aurait été tout aussi incommode: il n'aurait fourni que de petites plaques de nuances variées, sur lesquelles la teinte uniforme de l'or aurait mal ressorti. En fait, je ne puis imaginer qu'une combinaison d'or et d'ambre convienne à un bouclier. Même à l'époque Romaine, et surtout pendant le règne de Néron, quand l'ambre devint à la mode et qu'on en fabriqua des ustensiles, des vases, même des bustes et des statuettes, on ne songea pas à lui donner un tel usage.

Si nous entendons par électrum l'alliage qu'Hérodote appelle λευκὸς χρυσός «or blanc», tout s'explique aisément. Dans le cours de la description du bouclier, on nomme l'argent: les Lapithes étaient en argent avec des armes d'or. Les centaures tenaient à la main des

1) Aen. VIII. 402. 624.

mot le Copte ⲓⲟⲡⲉ, ⲉⲓⲟⲡⲉ *aes, opus artificis;* ⲛⲓ, ⲓⲉⲃ *opera fabrilia*, *utensilia.* La première partie du mot, ⲃⲉⲛ, pourrait bien être dérivé de *men,* car le passage de l'*m* au *b* se trouve souvent en Égyptien, comme dans *men*, l'hirondelle[1], Copte ⲃⲉⲛⲓ; ϫⲉⲙⲛⲟⲩϯ, Σεβέννυτος[2]. Nous aurions ainsi à expliquer ⲃⲉⲛⲓⲡⲉ par *ferrum fabrile operarium*, comme le métal dont on se sert le plus souvent pour la fabrication d'ustensiles de toutes sortes, et nous trouverons dans la première partie le mot Égyptien *men,* dont l'adjonction se justifierait encore par les sens multiples de *men*: ⲙⲉ serait le déterminatif phonétique de *men* déjà vieilli.

On ne saurait décider si le mot intermédiaire *teḥset* était vraiment identique à *men* et signifiait le fer durci, l'acier; en ce cas, *men* aurait subsisté à côté de *teḥset* et ne se serait pas trouvé jusqu'à présent dans les inscriptions. Ce mot lui-même est sans contredit un mot composé. C'est ici le cas de rappeler que les Égyptiens, d'après Plutarque[3], appelaient le fer ὀστέον Τυφῶνος, l'os de Typhon; *teḥset* pourrait contenir dans sa deuxième partie le nom de *set, seti,* soit réellement, soit par explication mythologique. Nous savons du reste qu'au temps des Ptolémées la plupart des métaux avaient des nome qui n'étaient point d'un usage populaire et ne sont pas restés en Copte.

Il nous reste à donner quelques détails sur les monuments qui prouvent l'usage dı fer. Dans les représentations de tributs du tombeau de Reχmara, il n'y a pas de feı reconnaissable au nom ou à la couleur. De même pour les dons qu'on apporte au ro Toutanχamon. Le nom ne se trouve pas non plus parmi les trésors qui sont représentés au temple de Médinet-Habou.

Une quantité de peintures très bien conservées, dans les tombeaux et dans les temples, renferme beaucoup d'objets, surtout des armes, dont la couleur ne permet pas de méconnaître la matière. Les Égyptiens n'avaient que peu de couleurs bien tranchées, auxquelles ils rapportaient des nuances innombrables. Cela rend difficile la distinction des objets. De plus les publications ne sont pas toujours sûres; car, en copiant à la lumière on est souvent exposé à prendre du bleu pour du vert et à échanger les autres couleurs entre elles. Dans les grandes peintures, on restaure quelquefois par hypothèse des couleurs détruites. Tout cela ne fait que peu de tort au jugement général. L'or et l'argen se distinguent facilement comme métaux: celui-ci est peint en jaune, celui-là en blanc On distingue le cuivre rouge d'avec le fer ou l'acier, car ce dernier n'est pas peint eı gris, comme on pourrait le croire, mais en bleu. Les Égyptiens substituaient presqu partout le bleu au gris. Pour les petits objets, on ne rencontre presque jamais le gris e même des animaux gris de grande taille sont peints en bleu plutôt qu'en gris. Le poissons ont toujours le dos gris, le ventre et les nageoires rougeâtres[4] et jaunâtres les oies et les hérons[5] sont en bleu; les chiens de toutes les couleurs, sauf le gris quelquefois même en bleu[6]; les souris et les chauve-souris rougeâtres[7] et même l'éléphant est orné d'un rouge clair[8]. L'âne seul fait exception à la règle. L'eau est peint sans exception en bleu. Parmi les Hiéroglyphes bariolés, la couleur grise n'est jamai

1) Il n'y a pas de doute sur la valeur (Todtenb. ch. 86), malgré le changement de genr Cfr. BRUGSCH, Dict. p. 642.

2) [hieroglyphs] *mesenti* est rapproché par BRUGSCH, Dict. p. 704, du Copte ⲃⲉⲥⲛⲏϯ, *faber*.

3) de Is. 26. 4) Ros. Mon. Civ. 24. 25. 5) Ibid. 7. 9.
6) Ibid. 20, 7. 7) Ibid. 14. 21, 5. 8) Ibid. 22.

partie d'argent: le poëte était autorisé à dire ἤλεκτρος au lieu de répéter χρυσός, et cela d'autant mieux que ce mot avait une saveur plus antique, partant plus choisie. Les scholiastes sont tous d'accord sur la signification: c'est par erreur qu'il est dit dans la scholie Triclinienne, καλεῖ τὸν χρυσὸν ἤλεκτρος διὰ τὸ καθαρόν· τοιοῦτος γὰρ ὁ ἤλεκτρος. comme si l'ἤλεκτρος avait été plus pur que le χρυσός.

Ici, pour la première fois, nous reconnaissons le genre, ὁ ἤλεκτρος: partout ailleurs, on ne sait s'il faut lire ὁ ἤλεκτρος, τὸ ἤλεκτρον ou ἡ ἤλεκτρος. Il est certain qu'Hérodote disait τὸ ἤλεκτρον pour l'ambre. On peut en conclure avec sûreté, ce me semble, que cette différence de genre venait d'une différence dans la nature des substances indiquées. BUTTMANN se fondait sur l'ignorance minéralogique des Anciens pour admettre qu'ils croyaient avoir devant eux des formes différentes d'une seule et même substance. J'avoue que l'erreur me semble être trop forte, pour une époque où l'on était fort avancé en minéralogie. BUTTMANN retrouve encore la même ignorance dans un passage de Pausanias (V, 12) où celui-ci parle d'une εἰκὼν d'Auguste en ἤλεκτρον. Cette statue, ou peut-être ce buste, n'était pas, comme le croit BUTTMANN, en vermeil, mais en ambre, de même que les figures humaines dont parle Pline (effigiem hominis quamvis parvam). La distinction grammaticale d'ἤλεκτρος et d'ἤλεκτρον n'est pas non plus un effet du hasard. Les métaux sont tous masculins en Grec: ὁ χρυσός, ὁ ἄργυρος, ὁ χαλκός, ὁ κασσίτερος, ὁ σίδηρος, ὁ μόλυβδος. Le vrai nom du métal devait donc être ὁ ἤλεκτρος. Les formes τὸ ἤλεκτρον, ἡ ἤλεκτρος sont naturelles pour l'ambre. La dernière se trouve dans Aristophane (Chev. v. 532):

> ἐκπιπτουσῶν τῶν ἠλέκτρων καὶ τοῦ τόνου οὐκέτ' ἐνόντος
> τῶν δ' ἁρμονιῶν διαχασκουσῶν.

On peut hésiter entre ἠλέκτρων et ἠλεκτρῶν, ce dernier dérivé de ἡ ἠλέκτρα; mais on doit sans doute préférer la première forme. Il est évident qu'il s'agit d'ornements en ambre qui sont tombés à terre. Comme l'ambre n'est pas un métal mais une pierre, il avait droit à la forme féminine. Toutes les pierres et surtout les pierres précieuses sont du féminin en Grec: ἡ λίθος Ἡρακλεία, Λυδία, μαγνῆτις, ἡ σμάραγδος, ἡ βήρυλλος, ἡ γύψος, ἡ σιδηρῖτις la pierre de fer à côté de ὁ σίδηρος, le fer, ἡ χαλκῖτις le minerai de cuivre à côté de ὁ χαλκός le cuivre, et beaucoup d'autres. Cette différence se trouve aussi en Égyptien. On pouvait encore regarder l'ambre, non comme une espèce minéralogique indépendante, mais comme une résine pétrifiée, ainsi que le prouve la conception mythologique des larmes de peuplier durcies. Alors le Neutre τὸ ἤλεκτρον était à sa place, car on disait τὸ κόμμι, τὸ κῦφι, τὸ κολλύριον, τὸ στίμμι, et aussi τὸ θεῖον, le soufre; à côté de ἡ μίλτος, le minium, pierre, il y avait τὸ μίλτινον, la poudre de minium, et τὸ στίμμι, le fard, à côté de ἡ στίμμις, l'antimoine, pierre. Plus tard seulement, lorsqu'on n'employa que rarement le métal ἤλεκτρος, et lorsque l'ambre fut devenu plus commun et plus recherché, il y eut confusion de genres: il n'est pas rare de trouver, comme chez Pausanias, τὸ ἤλεκτρον pour le métal, ce qui est une erreur évidente. Les Romains, comme le témoignent des auteurs de bonne époque, disaient toujours electrum pour les deux substances, parce que chez eux tous les métaux étaient neutres.

Revenons encore une fois sur les passages d'Homère. Nous ne devons plus hésiter à reconnaitre dans l'électrum qui ornait le palais de Ménélas avec le χρυσός, l'ἄργυρος et

le χαλκός, l'ἤλεκτρος c'est-à-dire le vermeil étincelant et non pas l'ambre, ἤλεκτρον. L'ambre n'était connu, surtout à ces anciennes époques, qu'en tout petits morceaux, qui ne se prêtaient pas, comme l'or et l'ivoire, à fabriquer de grands objets ou à orner les murailles. Aussi Pline ne doute-t-il plus: Il considère, comme prouvant l'emploi ancien du métal électrum, les ornements du palais de Ménélas. Le passage de l'Eirésionê n'offre plus aucune difficulté, si nous pensons que la riche fiancée, placée devant son métier à tisser, se tient sur un sol d'électrum et non pas d'ambre. Au contraire, dans les deux passages de l'Odyssée où les Phéniciens apportent un collier d'or entouré d'ἠλέκτροισιν et brillant comme le soleil, il ne peut être question que de boucles, de perles, ou de pendeloques en ambre. Pour les colliers et les bijoux de même nature, l'ambre est excellent. D'ailleurs, dans les deux passages d'Homère, il y a le pluriel, comme dans le fragment d'Aristophane, où il s'agit de boules en ambre tombées à terre. Ni τὰ, ni οἱ, ni αἱ ἤλεκτροι n'ont de sens, quand il s'agit de métal et un ὅρμος χρυσοῖς ἐερμένος est impossible, même dans la bouche d'un poëte. Au contraire, l'expression s'applique bien à l'ambre qu'on trouvait et qu'on travaillait en morceaux mais qu'on ne pouvait fondre en lingots comme un métal: le féminin est alors à sa place, puisqu'il s'agit d'une pierre. Théophraste peut bien dire τέτταρες σμάραγδοι de quatre émeraudes; on ne peut pas dire χρυσοί, ἤλεκτροι, pour des morceaux de métal. Puisque nous trouvons αἱ ἤλεκτροι employé par Aristophane, nous devons aussi avoir αἱ ἤλεκτροι dans les passages de l'Odyssée et traduire boules d'ambre.

Il me semble que l'étymologie de BUTTMANN, ἤλεκτρον au lieu de ἕλκτρον «ce qui attire», n'est pas soutenable. Même en admettant que la comparaison qu'il établit avec ὦλαξ et ἠλακάτη fût possible en linguistique, ce dont je doute, que devient le nom Ἠλέκτρα qui ne pourrait plus dériver d'ἤλεκτρος par ἠλέκτρινος, la dorée, mais signifierait «celle qui attire», ce qui n'a pas de sens. Nous avons plutôt affaire à un vieil adjectif dont les trois terminaisons sont conservées dans des substantifs particuliers, ἤλεκτρος, Ἠλέκτρα, ἤλεκτρον. Le mot appartient à une famille nombreuse ἠλέκτωρ, ἠλεκτρίς le soleil et la lune, adjectifs tous les deux dans ἠλέκτωρ Ὑπερίων et ἠλεκτρίς (Σελήνη); Ἠλεκτρύων; Ἤλεκτραι πύλαι à Thèbes, toutes formes anciennes. Il est donc invraisemblable qu'on ait ici un mot étranger, comme on pourrait le penser avec UKERT, si tout dérivait d'ἤλεκτρον, l'ambre. Le mot appartient au vieux fond Grec: ἤλεκτρος est le même mot qu'ἠλέκτωρ[1], avec une légère modification dans la terminaison et dans l'accent. C'est ainsi qu'ὕδωρ se rattache à ἔνυδρος, ἄνυδρος. Ἠλέκτωρ est une épithète du Soleil, ἠλεκτρίς de la Lune, Ἠλέκτρα est une des Pléiades, une fille d'Hélios est appelée Ἠλεκτρυώνη les Héliades, filles du Soleil, versent des pleurs d'ambre; tout cet ensemble de faits conduisait les anciens et doit nous conduire à conclure que la première partie du mot appartient à la racine ἧλιος, ἠέλιος. lat. *sol* et Goth. *sauil*. comme σέλας, l'éclat, εἵλη, ἕλη, la lumière du soleil. Nous trouvons même le simple ἧλ, qui doit être une abréviation de ἧλιος, si MEINEKE lit bien dans Strabon (p. 364) ἧλιον à la place d'ἧλον. Mais si ἧλ est la première partie du mot composé ἤλεκτρος, la dernière n'est plus douteuse: -εκτωρ doit revenir à ἔχω, comme le simple ἕκτωρ, et le nom propre Ἕκτωρ. C'est donc une forme plus an-

1) Plin. XXVII. 32: electrum appellatum, quoniam sol vocitatus sit elector.

cienne de la terminaison ordinaire -οχος, qu'on trouve dans ἡνί-οχος, ou dans les noms Αἰγίοχος, Μητίοχος; ἥλ-οχος, si on avait ainsi formé le mot, ou ἠλ-έκ-τωρ, ἥλ-εκ-τρος, comme on l'a formé, signifient ayant de la lumière, conduisant la lumière, c'est-à-dire, brillant, étincelant. Cela pouvait se dire du soleil lui-même, aussi bien que de l'ἥλεκτρος, qui surpassait l'or par son éclat, et de l'ἥλεκτρον, qui lui ressemblait par la couleur et le brillant. 'Ηλέκτρα est la lumineuse, la brillante, comme en Égyptien, la vermeille était une épithète d'Hathor-Aphrodite[1]. Les πύλαι 'Ηλεκτραὶ n'ont pas besoin d'être ramenées à 'Ηλέκτρα, ce qui est à peine admissible sous cette forme: elles ont été nommées d'après le soleil lui-même, comme l'a prouvé BRANDIS. Il ressort de la signification même de ce mot qu'il appartient à une époque primitive de la langue; il existait dès avant l'importation de l'ambre et la création des Mythes qu'on y rattache[2].

Ils se trouvent pour la première fois chez les Tragiques: Hérodote ne les mentionne point non plus que la puissance d'attraction de l'ambre. Dans l'ancienne Égypte on n'a pas encore rencontré de l'ambre, quoique Pline dise que les Égyptiens l'appelaient *Sakal* (XXVII, 36). Ce nom rappelle le Scythe *Sacrium*, rapporté également par Pline (XXVII, 40), et ferait croire que les Égyptiens retinrent le nom étranger. Nous avons montré au contraire que le métal ἥλεκτρος, appelé par excellence *àsem*, apparait aussi tôt que l'or et l'argent. Il était même plus ancien que ceux-ci, car il formait un mélange qui se trouvait dans la nature dont chaque partie devait être isolée artificiellement et ne gagnait pas toujours à l'opération. C'est pour cela qu'on attribua à ce mélange un nom simple (de même que κασσίτερος désigne un mélange de plomb et d'argent), et qu'on l'employa longtemps à divers usages jusqu'au jour où il devint hors de mode. Il ne fut plus observé dès lors que par les minéralogistes, et défini selon la proportion des parties mêlées. Aujourd'hui nous n'aurions même pas de nom pour le désigner, si nous n'avions hérité des anciens le nom d'électrum.

Ce qui était connu, fabriqué, recherché, aux jours de gloire de la monarchie égyptienne, au temps des expéditions victorieuses vers le Nord et vers l'Est, dut être connu immédiatement par les peuples qui demeuraient autour de la Méditerranée, et accepté par eux aussitôt que la civilisation croissante et l'affinement de leurs besoins, leur en eut fait sentir la nécessité. Ils ne manquaient ni d'occasion pour atteindre et connaître les pays les plus civilisés, Babylone et encore mieux l'Égypte, ni d'intermédiaires, comme l'étaient les Phéniciens sur mer. Il n'est donc pas étonnant que le mélange d'or fût connu des Grecs sous le nom particulier d'ἥλεκτρος et restât en usage, comme en Égypte, à côté de l'or et de l'argent. De même qu'il disparut plus tard chez les Égyptiens, et n'est plus compté parmi les tributs, au temps des Ptolémées, de même, chez les Grecs, il n'a d'emploi effectif que dans les poëmes d'Homère et d'Hésiode. Déjà dans Sophocle, ce n'est qu'un nom poétique pour l'or; plus tard, c'est un simple terme minéralogique, si peu connu qu'on oublia le genre de son nom et qu'on le fit neutre comme l'ambre.

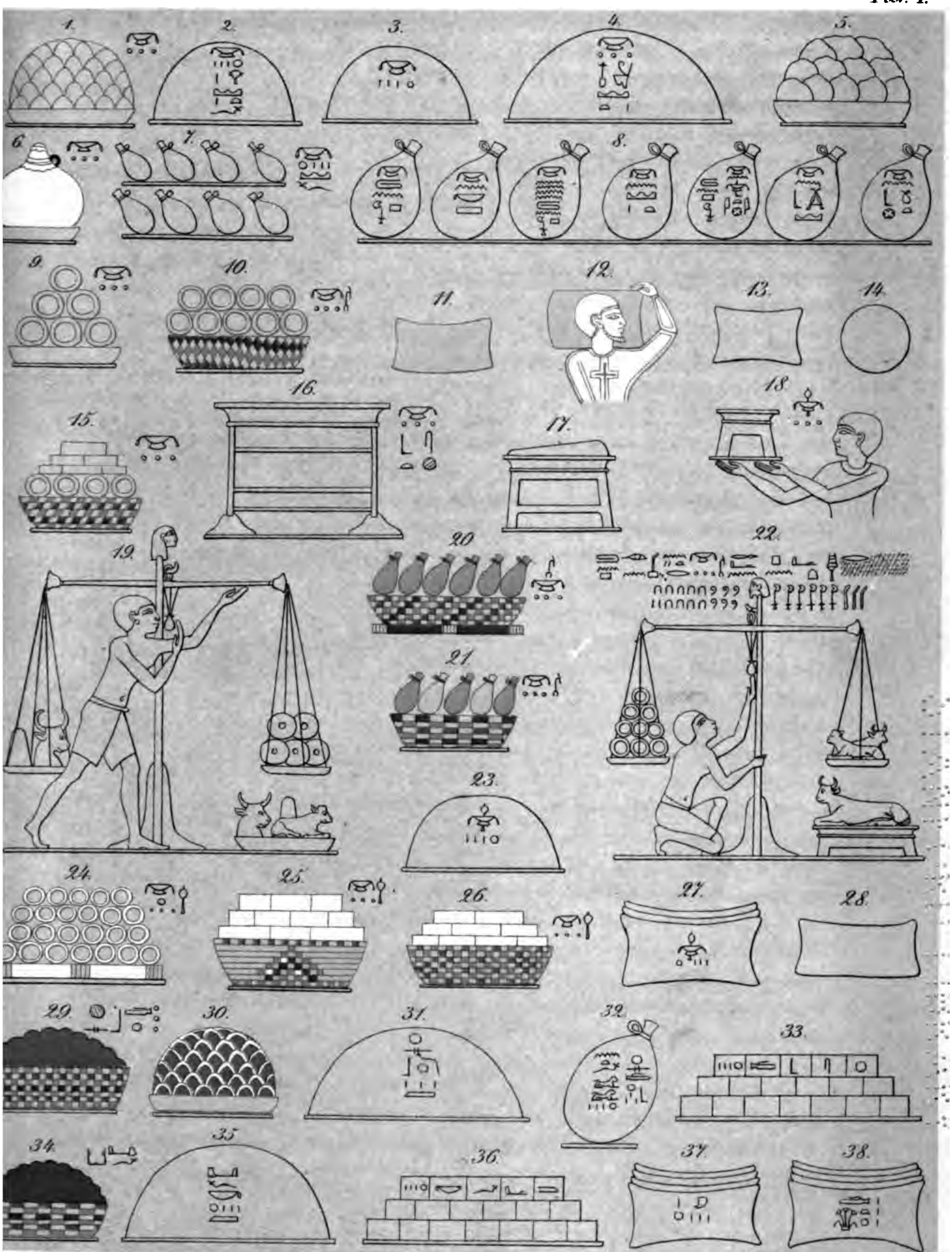
Nous voici arrivés à une opinion diamétralement opposée à celle qu'on admettait depuis BUTTMANN. Ce n'est pas l'ambre, c'est l'électrum métallique qui est le plus ancien.

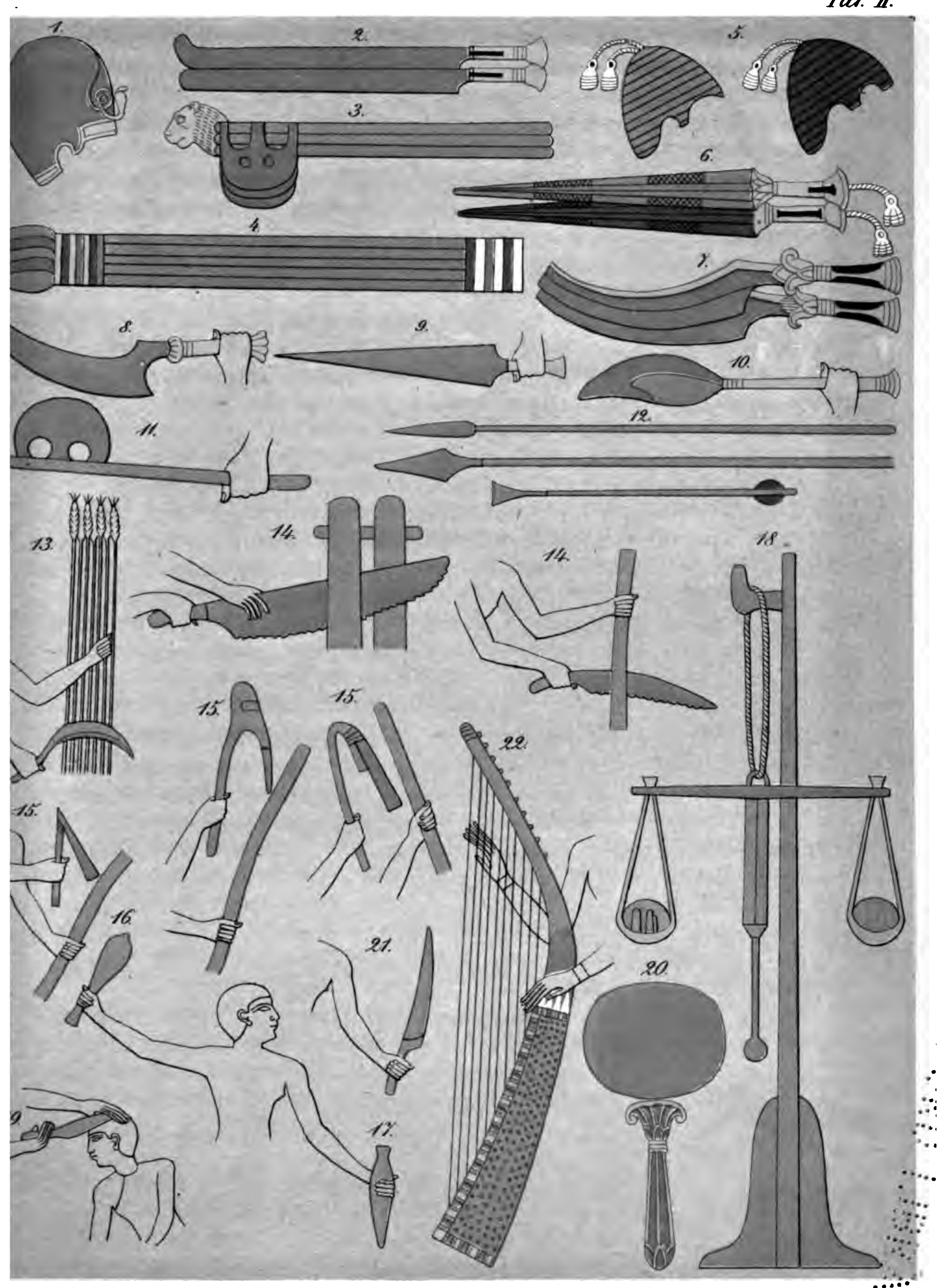
1) MARIETTE, Dendéra. I. pl. 25, 14.
2) HAMM, Ul. II. 278.

L'ambre doit avoir pris son nom à l'électrum et non l'électrum à l'ambre. L'ambre était déjà connu des Grecs à l'époque Homérique et par conséquent des Égyptiens, mais seulement en petites perles ou en petits rognons que les Phéniciens apportaient avec d'autres raretés de l'extrême Occident ou de l'embouchure du Pô. Ces morceaux servaient à faire des colliers et des pendeloques. C'est seulement à l'époque Romaine que nous trouvons l'ambre employé en grande quantité comme un article de la luxe des plus répandus [1].

1) Ces remarques sur l'électrum et l'ambre chez les Grecs, ont été imprimées sans changement et telles que je les avais lues devant l'Académie des Sciences de Berlin. Depuis, Mr. le Dr. M. SCHEINS «De electro veterum metallico». Berlin. 8°. 1871. a traité de ces matières beaucoup plus au long que je n'avais fait et a rassemblé tous les passages relatifs à l'électrum depuis l'antiquité jusqu'aux derniers temps du moyen âge. Ce travail témoigne de beaucoup de lecture et d'une saine critique; je l'ai parcouru avec d'autant plus de plaisir que, sur tous les points essentiels et surtout en ce qui établit la priorité de l'électrum métallique sur l'ambre, l'auteur arrive au même résultat que moi. Je lui reprocherai seulement de ne pas avoir tenu compte de la différence primitive de signification entre ὁ ἤλεκτρος et τὸ ἤλεκτρον, différence qui a disparu plus tard mais me semble d'importance et explique l'usage primitif du mot, non plus que de la différence qui existait entre l'emploi du singulier et celui du pluriel. Cette inadvertance le conduit, entre autres erreurs, à prendre pour des boules métalliques les ἤλεκτροι des deux passages Homériques qui, selon moi, ne peuvent être que de l'ambre.

Imprimerie de Breitkopf & Härtel à Leipsic.


1.
2.
3.
4.
5.
6.
7.
8.
9.
10.
11.
12.
13.
14.
15.
16.
17.
18.
19.
20.
21.
22.
23.
24.
25.
26.
27.
28.
29.
30.
31.
32.
33.
34.
35
36.
37.
38.


1.
2.
3.
5.
6.
4.
7.
8.
9.
10.
11.
12.
13.
14.
14.
18.
15.
15.
15.
22.
16.
21.
20.
19.
17.

LES

MONUMENTS ÉGYPTIENS

DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

(CABINET DES MÉDAILLES ET ANTIQUES)

PAR

E. LEDRAIN,

DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

PREMIÈRE LIVRAISON.



PARIS

F. VIEWEG, LIBRAIRE-ÉDITEUR

67, RUE RICHELIEU

1879



BIBLIOTHÈQUE

DE L'ÉCOLE

DES HAUTES ÉTUDES

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES

DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

SCIENCES PHILOLOGIQUES ET HISTORIQUES.

TRENTE-HUITIÈME FASCICULE

LES MONUMENTS ÉGYPTIENS DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

(CABINET DES MÉDAILLES ET ANTIQUES)

PAR E. LEDRAIN, DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

PREMIÈRE LIVRAISON.



PARIS
F. VIEWEG, LIBRAIRE-ÉDITEUR
RUE RICHELIEU, 67
1879.

K

PRÉFACE

1^r. La collection égyptienne de la Bibliothèque nationale, appartenant au *Cabinet des médailles et antiques,* s'est formée d'apports successifs. Elle comprend un ancien fonds considérable dont Caylus fit le catalogue au siècle dernier. Il est à regretter que Caylus n'ait indiqué la provenance d'aucun des objets qu'il a publiés et tenté même d'expliquer.

2e. A ce premier groupe est venu s'ajouter, après l'expédition d'Egypte, un arrivage assez notable. Les planches de la *Description d'Egypte* portent l'image d'un certain nombre d'objets dont on voit l'original au *Cabinet des médailles,* et qui exercèrent l'esprit sagace et pénétrant de Letronne. Je signalerai, parmi eux, le zodiaque de Dendérah, déjà connu et étudié, et que je m'abstiens, par là même, de publier dans ce fascicule.

3e. Plus tard, la collection égyptienne s'augmenta du don considérable de Caillaud, tout le fruit de ses voyages à l'Oasis de Thèbes et à Méroé. Pour ces objets, nous en connaissons au moins la provenance et la date d'entrée au *Cabinet des médailles.*

Les monuments catalogués et publiés par Caylus, ceux apportés par l'expédition d'Egypte et par Caillaud, composent la presque totalité de la collection entassée dans la Bibliothèque nationale.

4°. Cependant, peu à peu sont encore venus s'adjoindre un petit nombre d'objets, achetés par les conservateurs du *Cabinet des médailles*, ou qu'ils ont reçus en don. Ainsi la curieuse gaîne de la fille de Dioscore (une thébaine) a été acquise en 1836, par M. Raoul Rochette, de M. Edouard de Caldavène. Plus tard, M. Charles Lenormant a, dans la vente d'une des collections Anastasi, choisi quelques ostraca ou tessères, presque tous coptes.

5°. M. Prisse d'Avennes a donné aussi au *Cabinet des médailles* quelques monuments, parmi lesquels la *Chambre des Ancêtres,* déjà publiée, et qui ne paraîtra pas dans ce travail.

6°. Dans la riche collection laissée en 1862 par le duc d'Albert de Luynes, se rencontrent encore quelques monuments égyptiens qui ont augmenté la somme des apports précédents. Dans les objets légués par le duc de Luynes, on chercherait vainement des inscriptions curieuses. Ce qui le préoccupait, c'était l'archéologie plutôt que la philologie. Mais si, dans cette dernière collection, les textes font défaut, elle n'en est pas moins intéressante par les beaux types qu'elle présente de l'art égyptien. C'est là qu'il faut regarder, si l'on veut avoir sous les yeux de belles statuettes funéraires, portant l'empreinte d'un art exquis. Ordinairement les statuettes funéraires, on ne l'ignore pas, sont assez grossièrement faites.

Sur les planches qui vont suivre, j'indiquerai en tête des objets ceux d'entr'eux que j'ai pu rattacher à une des provenances énumérées. Il en restera assurément un certain nombre dont il me sera tout à fait impossible de retrouver l'origine.

Voici l'ordre que j'ai adopté pour le classement des objets et dans lequel cette publication les présentera.

1er. Monuments figurés.

2°. Ostraca.

3°. Stèles rangées autant que possible par ordre chronologique.

4°. Statues.

5°. Sarcophages.

6°. Amulettes, comme cônes funéraires etc., renfermés dans les tombeaux.

7°. Bandelette de momie avec caractères hiératiques.

8°. Objets ayant appartenu à la vie civile.

9°. Quelques monuments coptes et grecs.

Si l'on prend isolément quelques-uns de ces monuments, on trouvera peut-être qu'ils ne sont pas d'une importance capitale. Mais le moindre d'entr'eux devient intéressant, considéré comme partie de cette grande collection.

Il y a, dans tous les cas, un certain nombre d'objets qui, détachés du groupe, ont une grande valeur. Un des *ostraca* hiératiques est un acte de partage fort curieux, portant le nom de la , *la vivante de la ville,* ou la citoyenne *Ta-het-aï.*

Quelques-unes des grandes statues offrent des textes intéressants; par exemple, celle de Pa-khou-roew qui adresse à Ptah cette invocation: « *O Ptah, mon cœur est plein de toi, mon cœur est muni de ton amour, comme les champs de boutons de fleurs* » .

Par les titres qu'elle présente, la statue accroupie de *Hor-Kheb,* est aussi d'un vif intérêt. Celle de *Khou-amen-rou,* majordome de la divine adoratrice, a un sens plus banal.

Je ne puis me dispenser de signaler un exemple assez remarquable de ces statues votives où le défunt paraît tenant devant lui un dieu qui est souvent Osiris. Le texte gravé sur notre statue est d'une grande difficulté, j'en proposerai une traduction hypothétique: *Le dieu de la Haute et de la Basse Egypte* , *pour tout grand combat* , *de Makherra* ....

Faisant allusion à la posture de la statue divine devant le défunt qu'elle protège, le texte continue: *Est placé la partie postérieure de lui* (Osiris) *devant sa personne* (du défunt) . . . .

Quelques stèles ont une importance extrême.

Je ne parle pas des stèles déjà connues, l'une publiée par MM. Birch et de Rougé, l'autre (un hymne à Osiris) par M. Chabas, et dont je donne ici le texte devenu presque introuvable, en dehors des revues spéciales où il a paru tout d'abord. Outre ces deux monuments, il y a encore la stèle d'*Apa*, inédite avant l'apparition de ce fascicule. Elle peut fournir matière à d'ingénieuses études de mythologie égyptienne. « *Ra passe avec sa personne*[1]. *Passe celui qui est avec sa personne. Passe Set avec sa personne. Passe Thoth avec sa personne. Passe Seb avec sa personne*[2]. *Passe Khent-arouï avec sa personne*[3]. *Passe Doutek*[4] *avec sa personne. Passe cet Osiris Apa avec sa personne. O cet Osiris Apa, le bras de ta personne est derrière toi. O cet Osiris Apa, le bras de ta personne est devant toi. O cet Osiris, la jambe de ta personne est derrière toi, la jambe de ta personne est devant toi, le parfait Apa, véridique* ».

Le *Ka* ou personne apparaît bien ici comme une ombre, une projection de l'être. Quoiqu'il en soit, ce texte présenté rapidement mérite une seconde étude plus longue et plus approfondie.

---

[1] Difficile est la traduction de [hiéroglyphes]. Le mot [hiéroglyphe] signifie *passer* et aussi a le sens interrogatif. D'abord j'ai pensé qu'ici nous avions affaire à un jeu de mots, et qu'en marquant [hiéroglyphe] du signe de la duplication, le scribe avait voulu comme se jouer, et nous marquer qu'il fallait prendre le son avec ses deux sens. Mais j'ai préféré à la fin lire à la place de [hiéroglyphes], le nom du soleil [hiéroglyphes]. Dans la première hypothèse nous aurions eu: « *Quel est celui qui passe avec sa personne?* »

[2] Au lieu de [hiéroglyphe] l'article, dont la présence ici ne s'explique guère, je lis [hiéroglyphes] le nom du dieu Seb qui est demandé par le mouvement général.

[3] [hiéroglyphes] Khent-arouï, *celui qui est dans les deux yeux*, désigne Horus.

[4] [hiéroglyphes], semble désigner Osiris, le dieu perpétuel.

La stèle pl. XV contient un hymne à Osiris, moins important sans doute que celui de la stèle pl. XXI, mais qui mérite d'être signalé. On le retrouve, avec de légères variantes, au Louvre c. 30, et dans les *Monuments divers* de M. Mariette (pl. 57). Entr'autres expressions à étudier, j'y remarque celle-ci: . Au même endroit la stèle du Louvre porte ; les *Monuments divers* . Après avoir été nommé *roi des vivants*, Osiris, par antithèse, est appelé *dieu de l'hémisphère inférieur.* marque bien ceux qui ne sont plus de ce monde; signifierait peut-être *ceux dont on se souvient*, ou bien *les retranchés*, de la racine *couper.* Le mot étudié est à la 2e avant-dernière ligne. Alors on aurait:

«*Celui-ci, c'est Osiris, fils de Nout, le souverain des dieux, le grand maître du ciel, le prince des vivants, le roi des retranchés dans Khera.*»

Deux stèles en bois sont encore fort intéressantes; l'une comprend cette énumération: *Ordre royal qu'a fait la Majesté du roi de la Haute et de la Basse Egypte (Ounnouwré) aux dieux grands dans le nome Aker, aux Khou (qui sont) dans la salle d'Osiris, aux chanteuses (qui sont) dans la salle grande, aux serviteurs reposant près d'Osiris,* *aux (?) qui sont dans le nome ....; aux dieux et aux déesses (qui sont) dans Aadjam, aux Esprits parfaits (qui sont) à l'ouest de Thèbes. Ordre divin, savoir: O ces dieux qui remplissent Aker, écoutez la parole d'Ammon ... dans Aptou, de Toum .... seigneur des deux terres d'Ap, de Ptah du mur du midi, de Nout (mère) des dieux .... pour dire à l'osirienne Ahi d'Ammon, Neskhonsou .... fille du prophète Djher ... née de la dame de maison, Ahi d'Ammon ......; Viens où est (amset?) dans la demeure (située) dans l'Ament.* »

La deuxième stèle en bois porte le nom de l'*Ahit d'Ammon, Aït,* avec cet hymne fort court: « *Salut à Harmakhis-Khepra qui se fait lui-même, ô toi qui es grand quand tu te lèves à l'horizon oriental, illuminant les deux terres par ton rayonnement, tous les dieux sont en exaltation .... Fait au commencement de la prière de l'enterrement* (entrée au port) *pour qu'il* (Harmakhis) *te châtie tous tes ennemis qui sont dans le Douaou .... Je suis venu avec toi pour faire être le disque, chaque jour.*

Parmi les sarcophages, il faut signaler surtout celui d'Amen-hotep, prêtre d'Ammon à Thèbes, sous la XXe dynastie, fort curieux par les textes qu'il porte, et par ses représentations mythologiques; le sarcophage aussi de Pedou-Amen-Apt (Pétéménophis). Ce dernier, d'époque romaine, a exercé le génie de Champollion et la science habile de Letronne.

La bande de lin coloriée qui enveloppait la momie emmaillotée de Pedou-Amen-Apt, contient une colonne d'hiéroglyphes dont voici la traduction: «*Moi, je suis la toile première* (ou *enveloppe) des deux cornes* (ou *statues) d'Isis et de Nephthys, l'uræus qui est aux deux bras de Taït. Je suis Rennet* (ou *l'abondance), dans l'intérieur du palais royal, le gardien des vêtements dans la maison de Neith. S'assied Neith, enveloppant* (protégeant) *Saïs par son œuvre; Taït . . . est avec elle, étendant les deux bras pour couvrir tes chairs, ô Osiris (faisant les gâteaux[?] dans sa salle de festin). Pedou-Amen-Apt, fils de Kléopatre.* »

Les inscriptions assez nombreuses écrites sur le sarcophage de Pedou-Amen-Apt, sont en fort mauvais état; heureusement, Letronne nous a gardé l'inscription grecque[1]; quant aux égyptiennes, elles ont été copiées, mais fort inexactement par Caillaud. Toutefois de celles qui étaient sur les linteaux, à peu près effacées, on en peut reconstituer une, au moyen du sarcophage de Heter[2].

On retrouve avec quelques variantes, le texte suivant: . . . « *Le disque solaire brille sur toi lorsqu'il se lève au matin . . . . ses rayons sur ton corps, ô Osiris Pedou-Amen-Apt. Ton âme s'envole, elle va au ciel supérieur, rayonnant à la voûte céleste avec le disque, ô Osiris Pedou-Amen-Apt.* »

L'inscription de l'autre linteau se traduit ainsi: « *L'Ament pose ses deux bras sur toi pour faire ta place à l'intérieur de lui, ô Osiris Pedou-Amen-*

[1] Letronne, *Sur l'origine des représentations zodiacales.*

[2] Brugsch, *Recueil de monuments égyptiens;* première partie, pl. XXXV.

Apt. — L'Ament pose ses deux bras pour que tu reçoives de faire ta place au milieu de lui, ô Osiris Pedou-Amen-Apt. »

C'est donc une sorte de litanie que nous présentent deux des linteaux de ce sarcophage.

La représentation zodiacale peinte dans l'intérieur de ce cercueil et expliquée par Letronne, est fréquente à l'époque romaine.

Peu intéressants ordinairement sont les amulettes contenus dans les sarcophages; toujours ils présentent les mêmes textes et ne diffèrent que par les noms propres qui y sont gravés. Les amulettes du *Cabinet des médailles,* ne se distinguent nullement des autres. Je ferai cependant une exception pour les cônes funéraires.

Plusieurs d'entr'eux par exemple, achèvent de nous faire connaître le Ment-em-hat du règne de Tahraka, qui fut gouverneur de Thèbes et qui après le pillage de la grande ville par les Assyriens renouvela les naos des temples et leur mobilier sacré[1].

Un des morceaux les plus importants de cette publication, c'est une longue bandelette de momie, qui porte un texte en caractères hiératiques, à la fois religieuse et funéraire dont la lecture offre bien de difficultés, mais dont le sens n'est pas banal. Malheureusement ce texte n'est pas complet; il commence par [hiéroglyphes], *vos pères*, suivi du nom d'Osiris, et continue ainsi: [hiéroglyphes] . . . . . « *Tu vis, tu vis, il vit celui qui est sur les eaux d'Horus.* »

La collection renferme encore deux inscriptions démotiques, l'une sur une de ces planchettes que l'on attachait au cou des momies, l'autre à la suite d'une inscription hiéroglyphique grossièrement gravée, et sur la même pierre.

Des tessères et deux stèles coptes se joindront aux anciens monuments égyptiens. Enfin, ce qui est rare! une stèle dont le premier registre est

[1] Voir Dümichen, *Historische Inschriften*, pl. XLVIII. a, b, et E. de Rougé, *Mélanges d'archéologie* etc., tome I[er], p. 18.

tout égyptien par la scène d'offrande à Osiris assis, mais dont l'inscription du deuxième registre, malheureusement illisible, était toute grecque.

J'exprimerai toute ma reconnaissance envers M. Maspero. Cette publication est le fruit des années que j'ai passées, sous sa direction à l'*Ecole pratique des Hautes Etudes,* ses cours du Collège de France m'ont été également d'un grand secours. Comme ceux du lundi de M. Renan, ils m'ont appris de quelle façon on fait le siége d'un mot inconnu ou douteux.

Le patronage de mon œuvre appartient naturellement à M. Maspero qui m'a mis à même de l'entreprendre. Elle ne pouvait se réclamer d'un nom qui fît plus autorité dans toute l'école égyptologique. Je n'oublie pas non plus M. Pierret, conservateur du musée égyptien du Louvre, dont l'amitié éclairée et sage, m'a été, en maintes circonstances, fort précieuse.

E. LEDRAIN.

N.° 5 ter du Catalogue. | Pl. I.

Tête d'Aménophis III.



L. Bastiné.

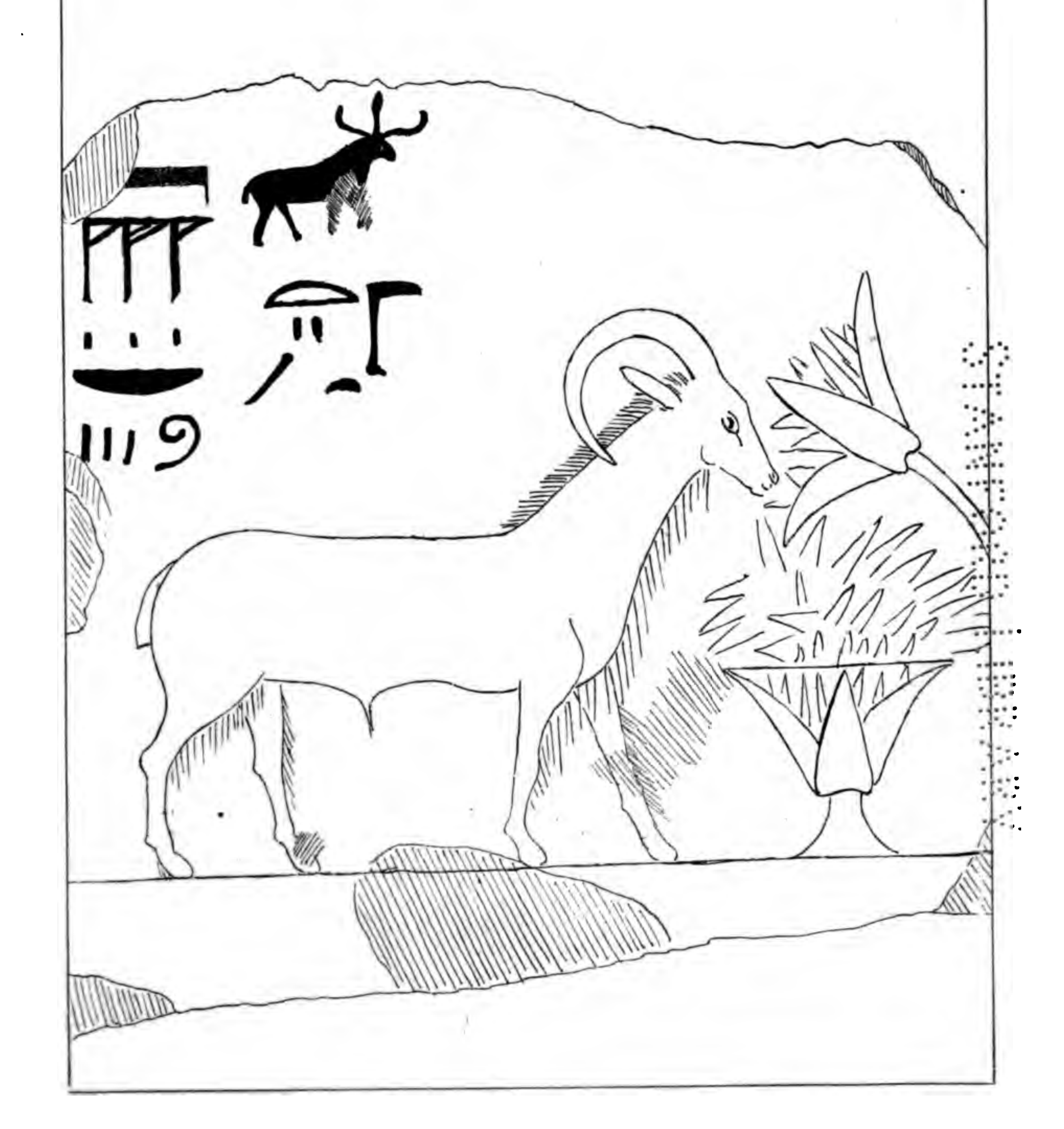
N° 8 ter du Catalogue.

Pl. II.

Fragment de calcaire ;

Bouc de Mendes respirant une fleur avec cette légende:

« ..... le bouc divin, chef de tous les dieux ....



Les monuments catalogués et publiés par Caylus, ceux apportés par l'expédition d'Egypte et par Caillaud, composent la presque totalité de la collection entassée dans la Bibliothèque nationale.

4e. Cependant, peu à peu sont encore venus s'adjoindre un petit nombre d'objets, achetés par les conservateurs du *Cabinet des médailles*, ou qu'ils ont reçus en don. Ainsi la curieuse gaîne de la fille de Dioscore (une thébaine) a été acquise en 1836, par M. Raoul Rochette, de M. Edouard de Caldavène. Plus tard, M. Charles Lenormant a, dans la vente d'une des collections Anastasi, choisi quelques ostraca ou tessères, presque tous coptes.

5e. M. Prisse d'Avennes a donné aussi au *Cabinet des médailles* quelques monuments, parmi lesquels la *Chambre des Ancêtres,* déjà publiée, et qui ne paraîtra pas dans ce travail.

6e. Dans la riche collection laissée en 1862 par le duc d'Albert de Luynes, se rencontrent encore quelques monuments égyptiens qui ont augmenté la somme des apports précédents. Dans les objets légués par le duc de Luynes, on chercherait vainement des inscriptions curieuses. Ce qui le préoccupait, c'était l'archéologie plutôt que la philologie. Mais si, dans cette dernière collection, les textes font défaut, elle n'en est pas moins intéressante par les beaux types qu'elle présente de l'art égyptien. C'est là qu'il faut regarder, si l'on veut avoir sous les yeux de belles statuettes funéraires, portant l'empreinte d'un art exquis. Ordinairement les statuettes funéraires, on ne l'ignore pas, sont assez grossièrement faites.

Sur les planches qui vont suivre, j'indiquerai en tête des objets ceux d'entr'eux que j'ai pu rattacher à une des provenances énumérées. Il en restera assurément un certain nombre dont il me sera tout à fait impossible de retrouver l'origine.

Voici l'ordre que j'ai adopté pour le classement des objets et dans lequel cette publication les présentera.

1er. Monuments figurés.

2e. Ostraca.

3e. Stèles rangées autant que possible par ordre chronologique.

4e. Statues.

5e. Sarcophages.

6e. Amulettes, comme cônes funéraires etc., renfermés dans les tombeaux.

7e. Bandelette de momie avec caractères hiératiques.

8e. Objets ayant appartenu à la vie civile.

9e. Quelques monuments coptes et grecs.

Si l'on prend isolément quelques-uns de ces monuments, on trouvera peut-être qu'ils ne sont pas d'une importance capitale. Mais le moindre d'entr'eux devient intéressant, considéré comme partie de cette grande collection.

Il y a, dans tous les cas, un certain nombre d'objets qui, détachés du groupe, ont une grande valeur. Un des *ostraca* hiératiques est un acte de partage fort curieux, portant le nom de la , *la vivante de la ville*, ou la citoyenne *Ta-het-aï.*

Quelques-unes des grandes statues offrent des textes intéressants; par exemple, celle de Pa-khou-roew qui adresse à Ptah cette invocation: « *O Ptah, mon cœur est plein de toi, mon cœur est muni de ton amour, comme les champs de boutons de fleurs* » .

Par les titres qu'elle présente, la statue accroupie de *Hor-Kheb,* est aussi d'un vif intérêt. Celle de *Khou-amen-rou,* majordome de la divine adoratrice, a un sens plus banal.

Je ne puis me dispenser de signaler un exemple assez remarquable de ces statues votives où le défunt paraît tenant devant lui un dieu qui est souvent Osiris. Le texte gravé sur notre statue est d'une grande difficulté, j'en proposerai une traduction hypothétique: *Le dieu de la Haute et de la Basse Egypte* , *pour tout grand combat* , *de Makherra* ....

Parmi les sarcophages, il faut signaler surtout celui d'Amen-hotep, prêtre d'Ammon à Thèbes, sous la XX[e] dynastie, fort curieux par les textes qu'il porte, et par ses représentations mythologiques; le sarcophage aussi de Pedou-Amen-Apt (Pétéménophis). Ce dernier, d'époque romaine, a exercé le génie de Champollion et la science habile de Letronne.

La bande de lin coloriée qui enveloppait la momie emmaillotée de Pedou-Amen-Apt, contient une colonne d'hiéroglyphes dont voici la traduction: «*Moi, je suis la toile première* (ou *enveloppe) des deux cornes* (ou *statues) d'Isis et de Nephthys, l'uræus qui est aux deux bras de Taït. Je suis Rennet* (ou *l'abondance), dans l'intérieur du palais royal, le gardien des vêtements dans la maison de Neith. S'assied Neith, enveloppant* (protégeant) *Saïs par son œuvre; Taït . . . est avec elle, étendant les deux bras pour couvrir tes chairs, ô Osiris (faisant les gâteaux[?] dans sa salle de festin). Pedou-Amen-Apt, fils de Kléopatre.*»

Les inscriptions assez nombreuses écrites sur le sarcophage de Pedou-Amen-Apt, sont en fort mauvais état; heureusement, Letronne nous a gardé l'inscription grecque[1]; quant aux égyptiennes, elles ont été copiées, mais fort inexactement par Caillaud. Toutefois de celles qui étaient sur les linteaux, à peu près effacées, on en peut reconstituer une, au moyen du sarcophage de Heter[2].

On retrouve avec quelques variantes, le texte suivant: . . . «*Le disque solaire brille sur toi lorsqu'il se lève au matin . . . . ses rayons sur ton corps, ô Osiris Pedou-Amen-Apt. Ton âme s'envole, elle va au ciel supérieur, rayonnant à la voûte céleste avec le disque, ô Osiris Pedou-Amen-Apt.*»

L'inscription de l'autre linteau se traduit ainsi: «*L'Ament pose ses deux bras sur toi pour faire ta place à l'intérieur de lui, ô Osiris Pedou-Amen-*

---

[1] Letronne, *Sur l'origine des représentations zodiacales.*

[2] Brugsch, *Recueil de monuments égyptiens;* première partie, pl. XXXV.

Apt. — L'Ament pose ses deux bras pour que tu reçoives de faire ta place au milieu de lui, ô Osiris Pedou-Amen-Apt. »

C'est donc une sorte de litanie que nous présentent deux des linteaux de ce sarcophage.

La représentation zodiacale peinte dans l'intérieur de ce cercueil et expliquée par Letronne, est fréquente à l'époque romaine.

Peu intéressants ordinairement sont les amulettes contenus dans les sarcophages; toujours ils présentent les mêmes textes et ne diffèrent que par les noms propres qui y sont gravés. Les amulettes du *Cabinet des médailles*, ne se distinguent nullement des autres. Je ferai cependant une exception pour les cônes funéraires.

Plusieurs d'entr'eux par exemple, achèvent de nous faire connaître le Ment-em-hat du règne de Tahraka, qui fut gouverneur de Thèbes et qui après le pillage de la grande ville par les Assyriens renouvela les naos des temples et leur mobilier sacré[1].

Un des morceaux les plus importants de cette publication, c'est une longue bandelette de momie, qui porte un texte en caractères hiératiques, à la fois religieuse et funéraire dont la lecture offre bien de difficultés, mais dont le sens n'est pas banal. Malheureusement ce texte n'est pas complet; il commence par , *vos pères*, suivi du nom d'Osiris, et continue ainsi : ..... « *Tu vis, tu vis, il vit celui qui est sur les eaux d'Horus.* »

La collection renferme encore deux inscriptions démotiques, l'une sur une de ces planchettes que l'on attachait au cou des momies, l'autre à la suite d'une inscription hiéroglyphique grossièrement gravée, et sur la même pierre.

Des tessères et deux stèles coptes se joindront aux anciens monuments égyptiens. Enfin, ce qui est rare! une stèle dont le premier registre est

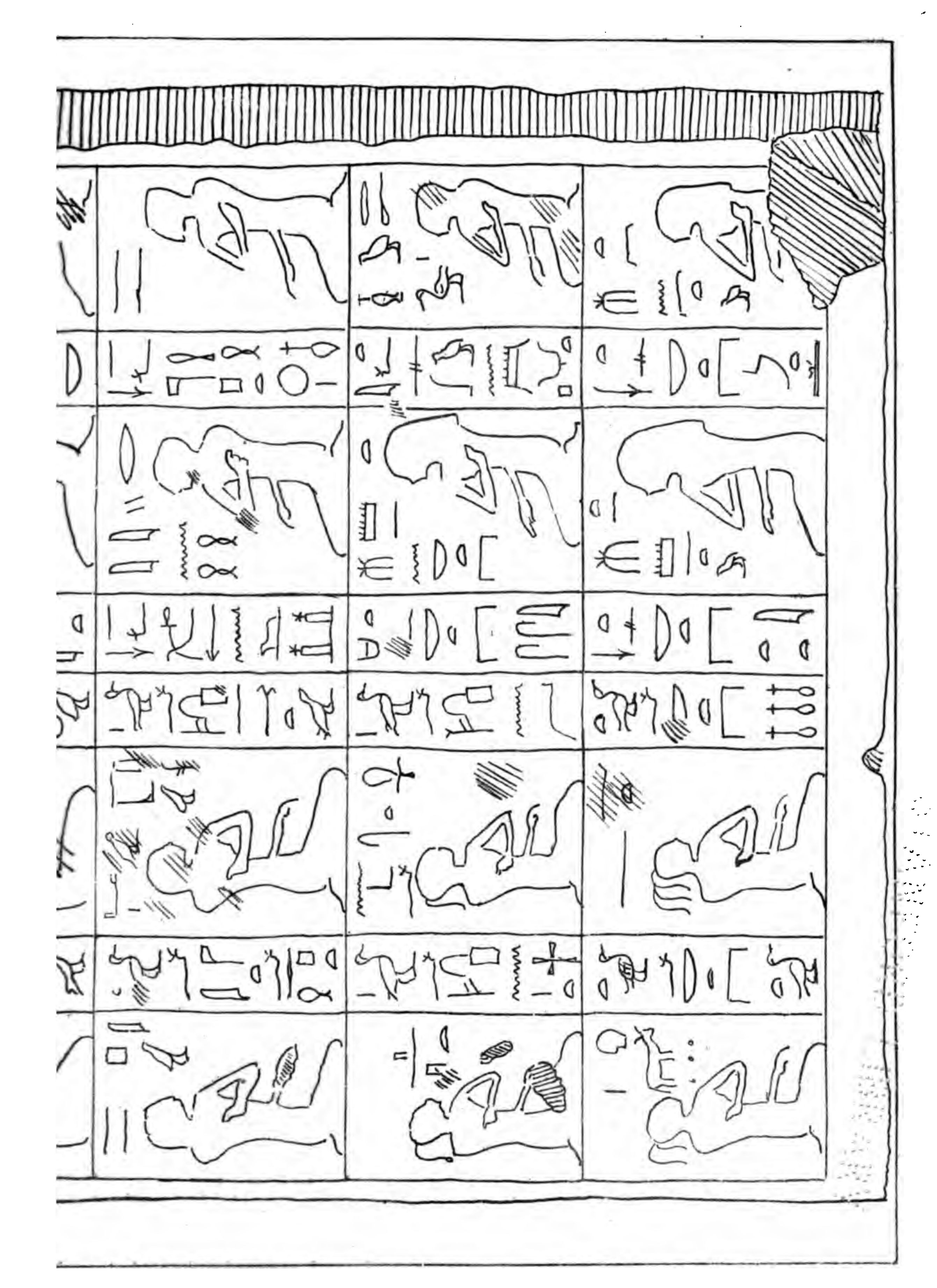
---

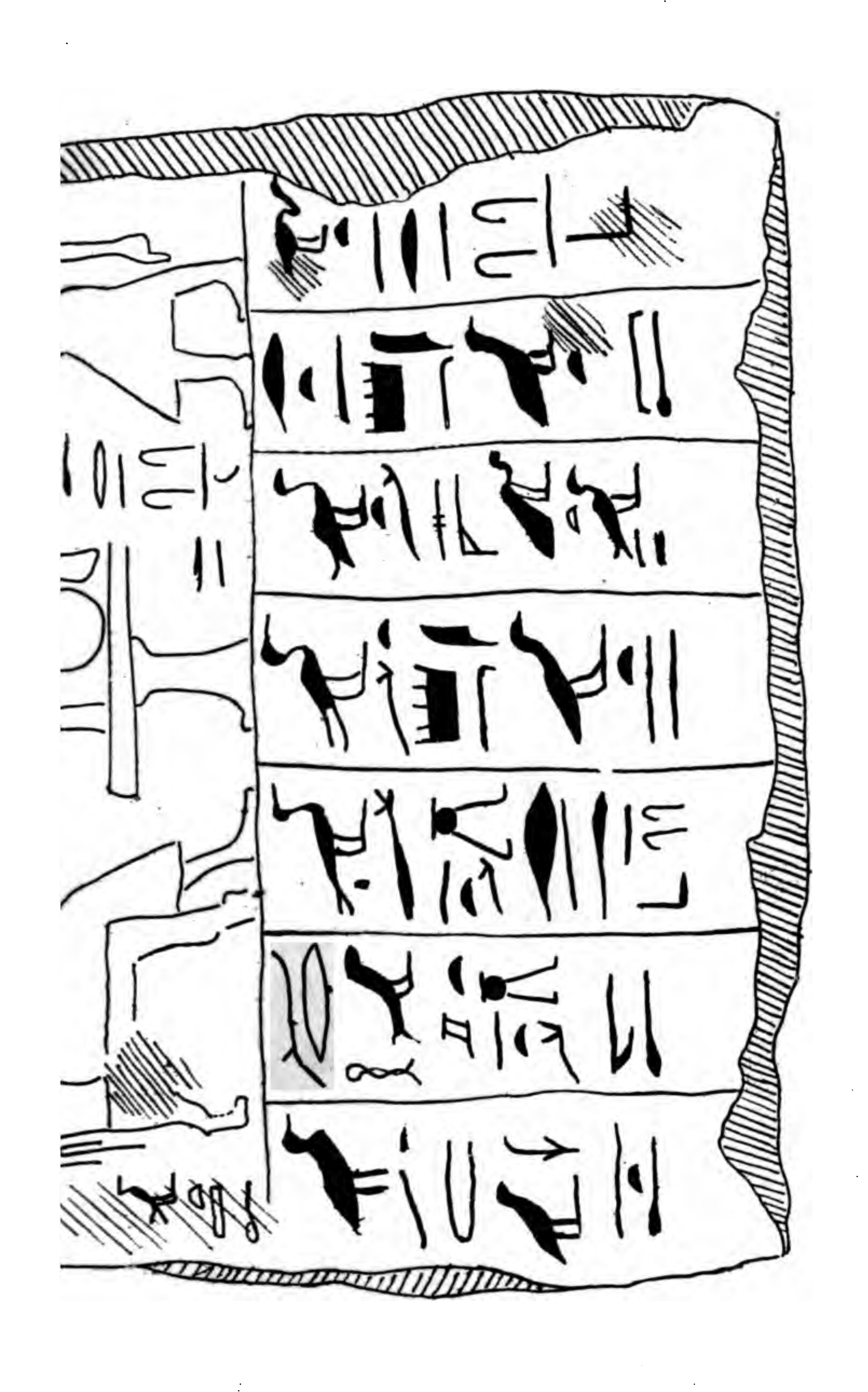
[1] Voir Dümichen, *Historische Inschriften*, pl. XLVIII. a, b, et E. de Rougé, *Mélanges d'archéologie* etc., tome Ier, p. 18.

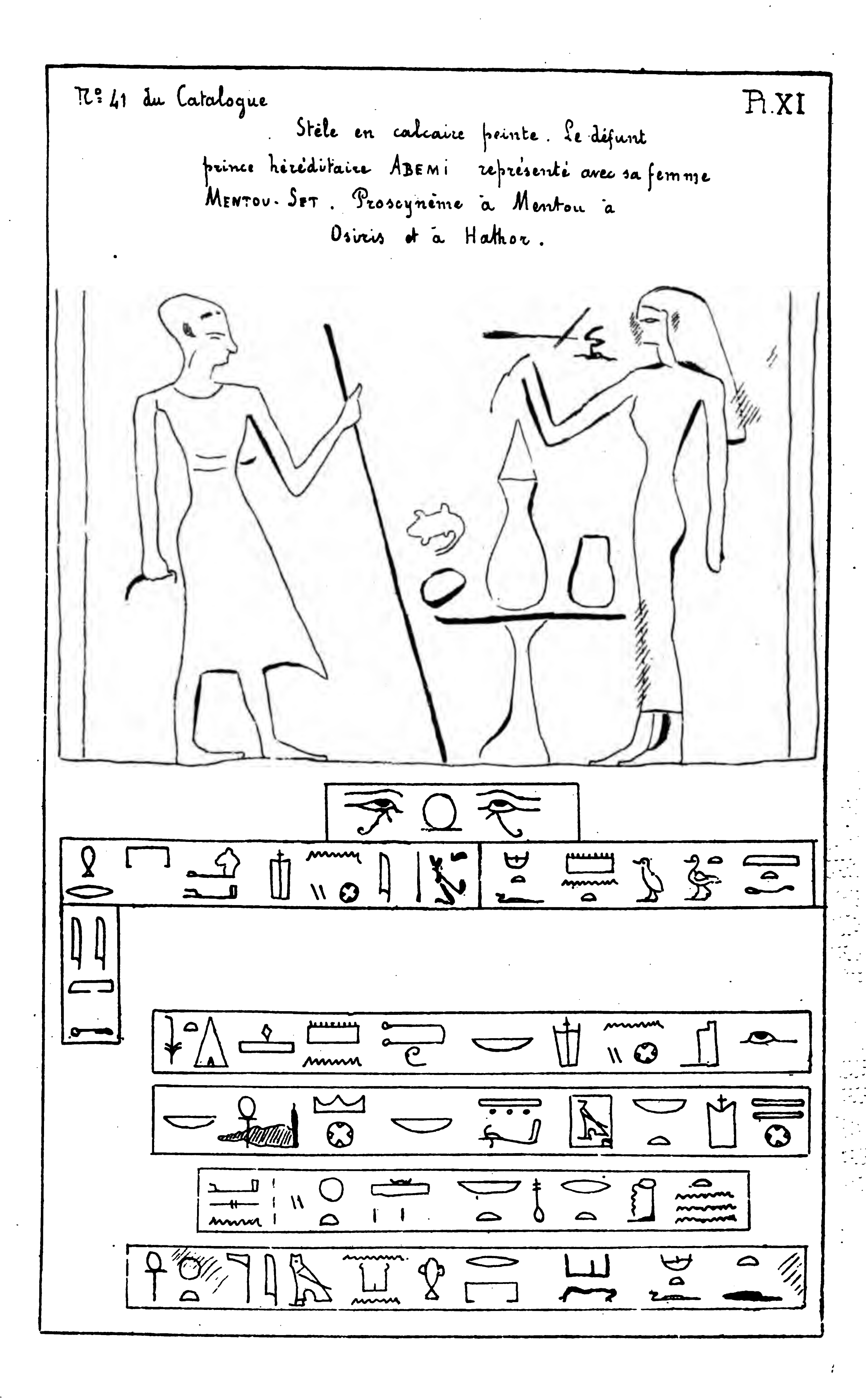
N.° 7 ter du Catalogue — Trois fragments d'ostraca apportés par Cailliaud. (Voy. à l'Oasis de Thèbes; pl. XXV.)

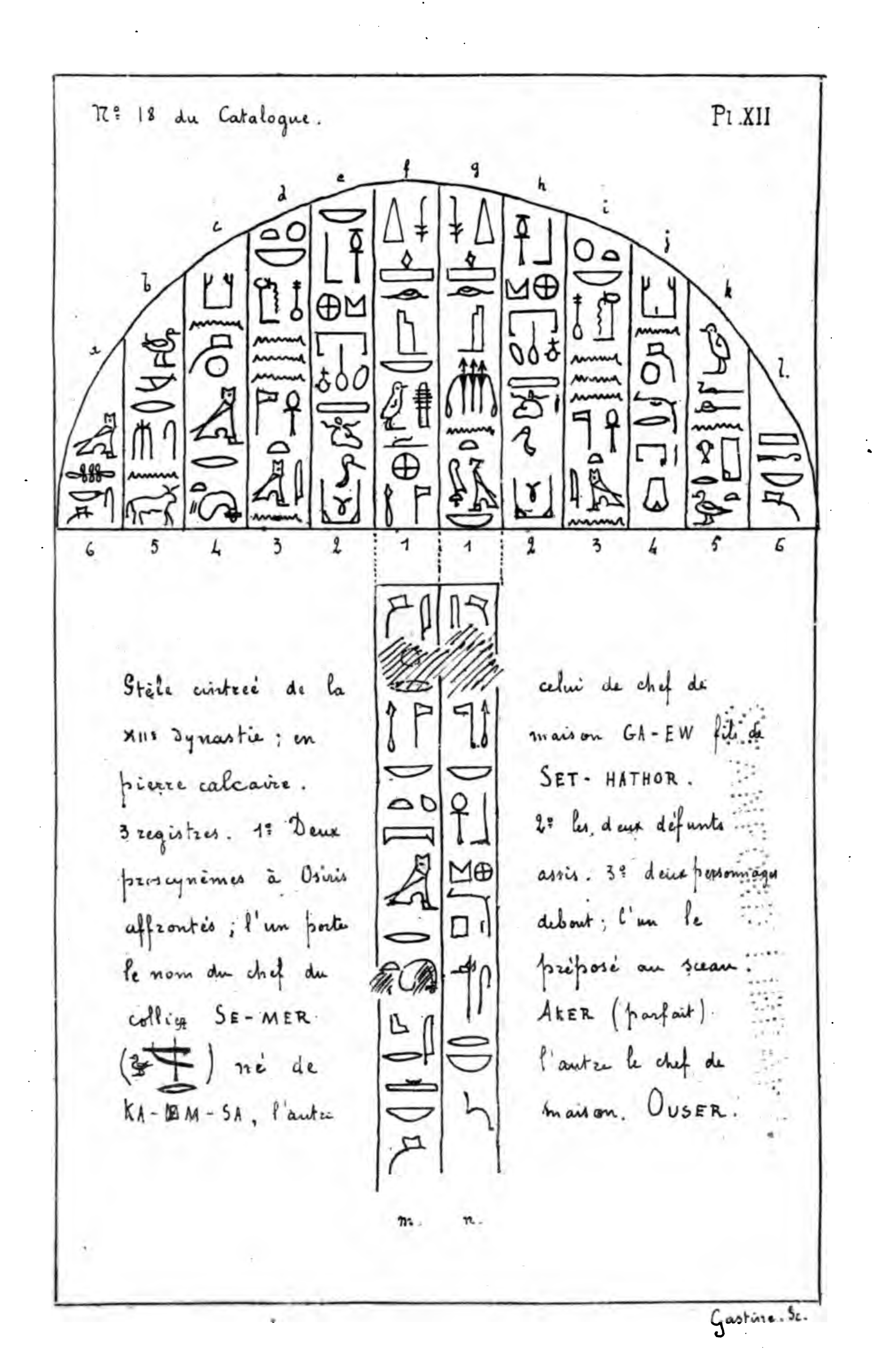
Pl. VI.








N° 41 du Catalogue
Pl. XI
Stèle en calcaire peinte. Le défunt prince héréditaire ABEMI représenté avec sa femme MENTOU-SET. Proscynème à Mentou à Osiris et à Hathor.


N° 18 du Catalogue.
Pl. XII
a
b
c
d
e
f
g
h
i
j
k
l
6 5 4 3 2 1 1 2 3 4 5 6
Stèle cintrée de la
XIIe Dynastie; en
pierre calcaire.
3 registres. 1° Deux
proscynèmes à Osiris
affrontés; l'un porte
le nom du chef du
collège SE-MER
( ) né de
KA-ḤM-SA, l'autre
celui de chef de
maison GA-EW fils de
SET-HATHOR.
2° les deux défunts
assis. 3° deux personnages
debout; l'un le
préposé au sceau.
AKER (parfait).
l'autre le chef de
maison. OUSER.
m. n.
Gastine. Sc.

N° 17 du Catalogue. Pl. XIII

Stèle de la XIIe dynastie. (Calcaire.) 4 registres ; au premier ; soleil ailé ; au second ; Proscynème à Osiris, Ptah et Ap-Matennou pour qu'ils donnent .... à Ousertesen (…) Dans les deux autres registres se trouvent le défunt et sa famille.

1.

2.

3.

4.

5.

6.

7.

8.

9.

10.

Gastine. sc.

N° 21 du Catalogue.

Pl. XIV.

Stèle d'Apa (hieroglyphs). XIIe dynastie.

(Calcaire)

1°

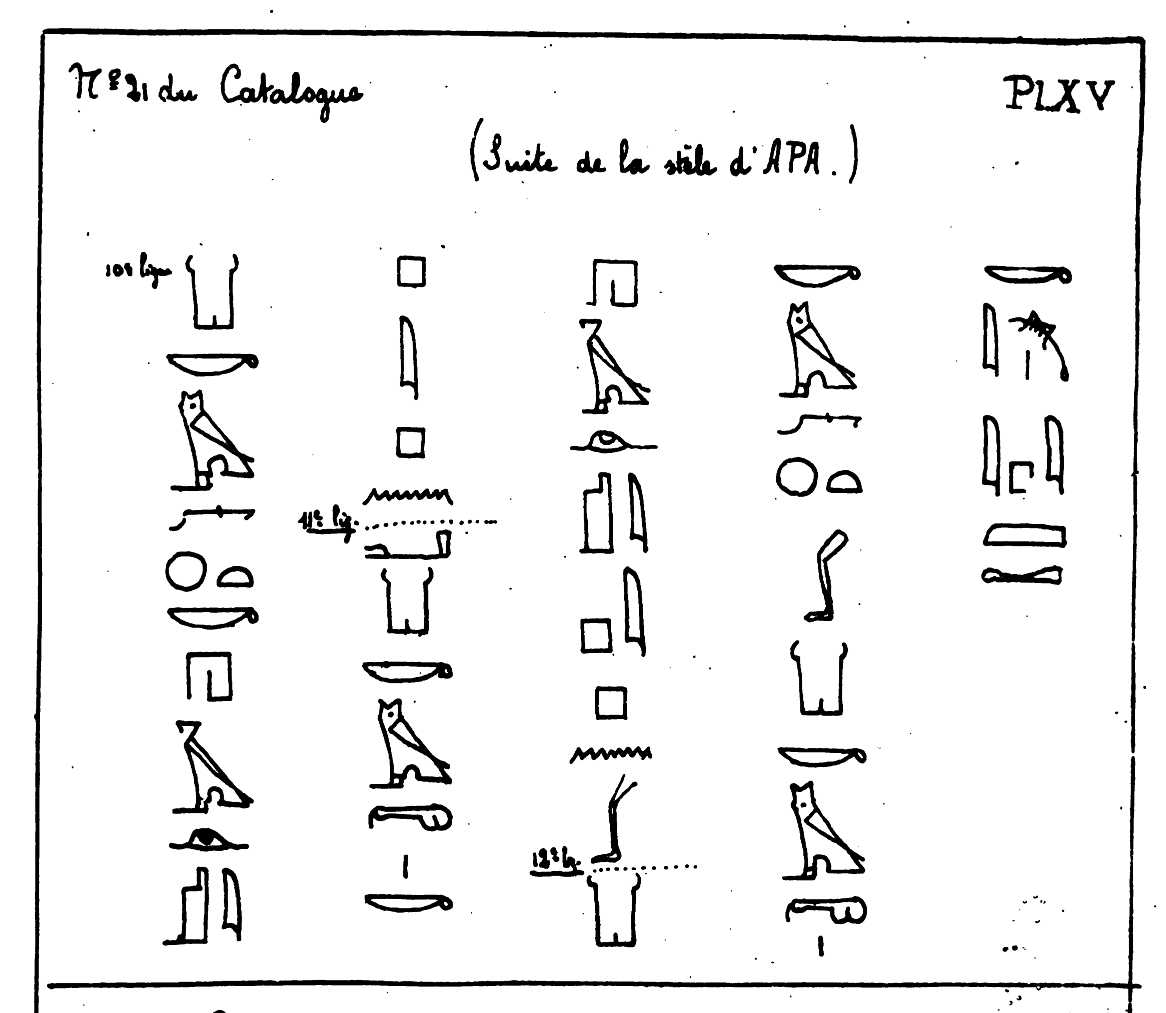
2e 3e 4e 5e 6e 7e

sic

8e

8e (Suite) 8e (Suite) 9e 9e (Suite) 9e (Suite)

L. Gastine.



N° 43 du Catalogue

Stèle Cintrée. XIIIe dynastie. (calcaire.) Hymne à Osiris et nom du scribe SEBEK-DOUDOU.BEBA. fils de SEBEK HOTEP et de HAPI. Le défunt faisant un geste de désignation qui correspond à ces paroles de l'inscription : « Celui-ci c'est Osiris fils de Nout. » (le même texte au Louvre)

1e

2e

L. Gastine.

N° 43 du Catalogue

(Suite de l'hymne à Osiris)

3e lig.

4e lig.

5e lig.

(sic)

6e lig.

7e lig.

8e lig.

9e lig.

(sic)

10e lig.

N° 43 du Catalogue

Pl. XVII

Hymne à Osiris. (suite et fin)

11e lig.

12e lig.

13e lig.

14e

15e

16

17e

18e

L. Gastine.

N° 17 du Catalogue. Pl. XIII

Stèle de la XIIe dynastie. (Calcaire.) 4 registres ;
au premier ; soleil ailé ; au second ; Proscynème à Osiris, Ptah et Ap-Matennou pour
qu'ils donnent ...... à Ousertesen ( ) Dans les deux autres registres se
trouvent le défunt et sa famille.

1.

2.

3.

4.

5.

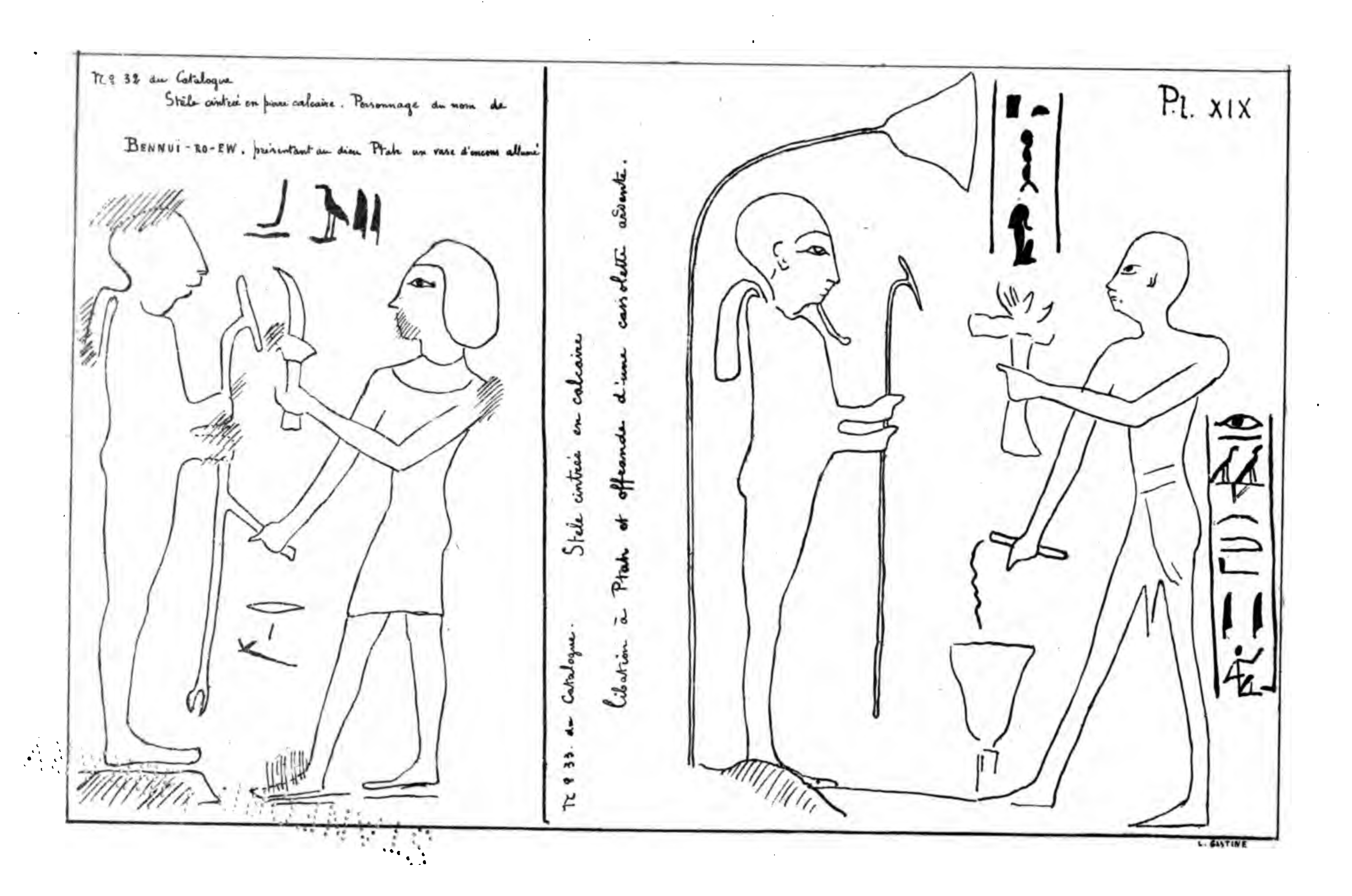
6.

7.

8.

9.

10.


Pl. XIX
N° 32 du Catalogue
Stèle cintrée en pierre calcaire. Personnage du nom de
BENNUI-RO-EW, présentant au dieu Ptah un vase d'encens allumé
N° 33. du Catalogue. Stèle cintrée en calcaire
Libation à Ptah et offrande d'une cassolette ardente.

N° 39 du Catalogue — Pl. XX

Stèle cintrée, en calcaire peint. Proscynème à Ptah.

Ptah est représenté au dessous, ayant devant lui : une table d'offrandes et le défunt en adoration, présentant une cassolette allumée. Au dessous, une ligne d'hiéroglyphes qui donne le nom du père du défunt AMEN-REKH.



L. Gastine

N° 20 du Catalogue

Pl. XXI

XVIIIe Dynastie. — Hymne à Osiris,

Traduit et expliqué par M. Chabas.

Revue archéologique de 1857.

Suite de l'Hymme à Osiris.



1re ligne.

2e lig.

3e lig.

4e lig.

5e lig.

L. Gastine, del.

Suite de la Stèle

6e lig. — 5e lig. (suite)

7e lig.

8e lig.

9e lig.

10e lig.

N° 20 du Catalogue — Pl. XXIV

Suite de la Stèle

11e lig.

12e lig.

13e lig.

14e lig.

15e lig.

Suite de la Stèle

16e lig.

17e lig.

18e lig.

19e lig.

N°. 20 du Catalogue

Pl. XXVI

Suite de la Stèle

19e lig. (suite)

20e lig.

21e lig.

22e lig.

23e lig.

Suite de la Stèle

23e lig. (suite)

24e lig.

25e lig.

26e lig.

27e lig.

Suite de la Stèle

6e lig. — 5e lig. (suite)

7e lig.

8e lig.

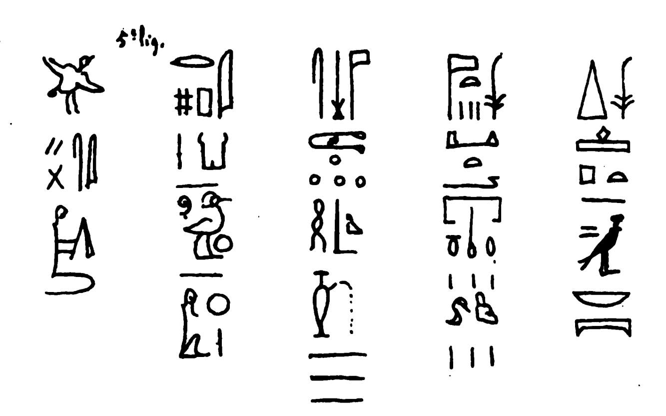
9e lig.

10e l.

N° 36 du Catalogue. Pl. XXIX

Stèle cintrée en calcaire.

XIIIe ou XVIIIe dynastie. Proscynème à Harmakhis et nom du défunt PA-ASSI.



N° 42 du Catalogue

Stèle cintrée, en calcaire. Proscynème à Osiris et nom du défunt JOU-EW (il va)

1re lig.

2e lig.

3e lig.

4e lig.

L. Gastine, del.



L. Gastinau, del

BIBLIOTHÈQUE

DE L'ÉCOLE

DES HAUTES ÉTUDES

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES

DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

SCIENCES PHILOLOGIQUES ET HISTORIQUES

QUARANTE-SEPTIÈME FASCICULE

LES MONUMENTS ÉGYPTIENS DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

PAR **E. LEDRAIN**

DEUXIÈME ET TROISIÈME LIVRAISON



PARIS

F. VIEWEG, LIBRAIRE-ÉDITEUR

67, RUE DE RICHELIEU, 67

1881

K

LES

MONUMENTS ÉGYPTIENS

DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

(CABINET DES MÉDAILLES ET ANTIQUES)

PAR

E. LEDRAIN

DEUXIÈME ET TROISIÈME LIVRAISON



PARIS
F. VIEWEG, LIBRAIRE-ÉDITEUR
67, RUE DE RICHELIEU, 67
—
1881

181-81. — SAINT-OUEN (SEINE). — IMPRIMERIE JULES BOYER

Société générale d'Imprimerie

Sur l'avis de M. G. Maspero, directeur des conférences de Philologie et d'Antiquités Égyptiennes, et de M. Grébaut, commissaire responsable, le présent ouvrage a valu à M. E. Ledrain, le titre d'Élève diplômé de la section d'Histoire et de Philologie de l'École pratique des Hautes Études.

Paris, le 15 *Juillet* 1879.

Le directeur d'études,

G. Maspero,

Le commissaire responsable,

E. Grébaut.

Le Président de la section,

L. Renier.

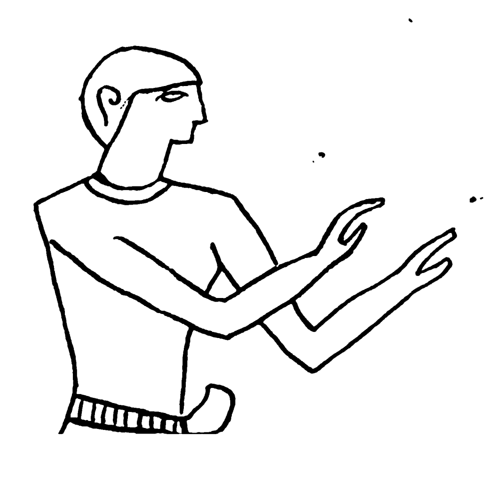
V. Serres

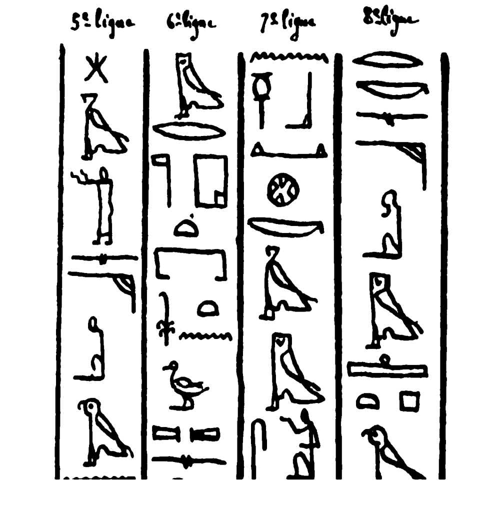
N° 48 bis du Catalogue. Pl. XXXI

Stèle en granit, XIIIe dynastie ;

Deux registres. Au premier, proscynème à Ammon générateur appelé KHEM-HOR-NEKHT *et nom du défunt* KAMES. *Au second adoration au même dieu.*







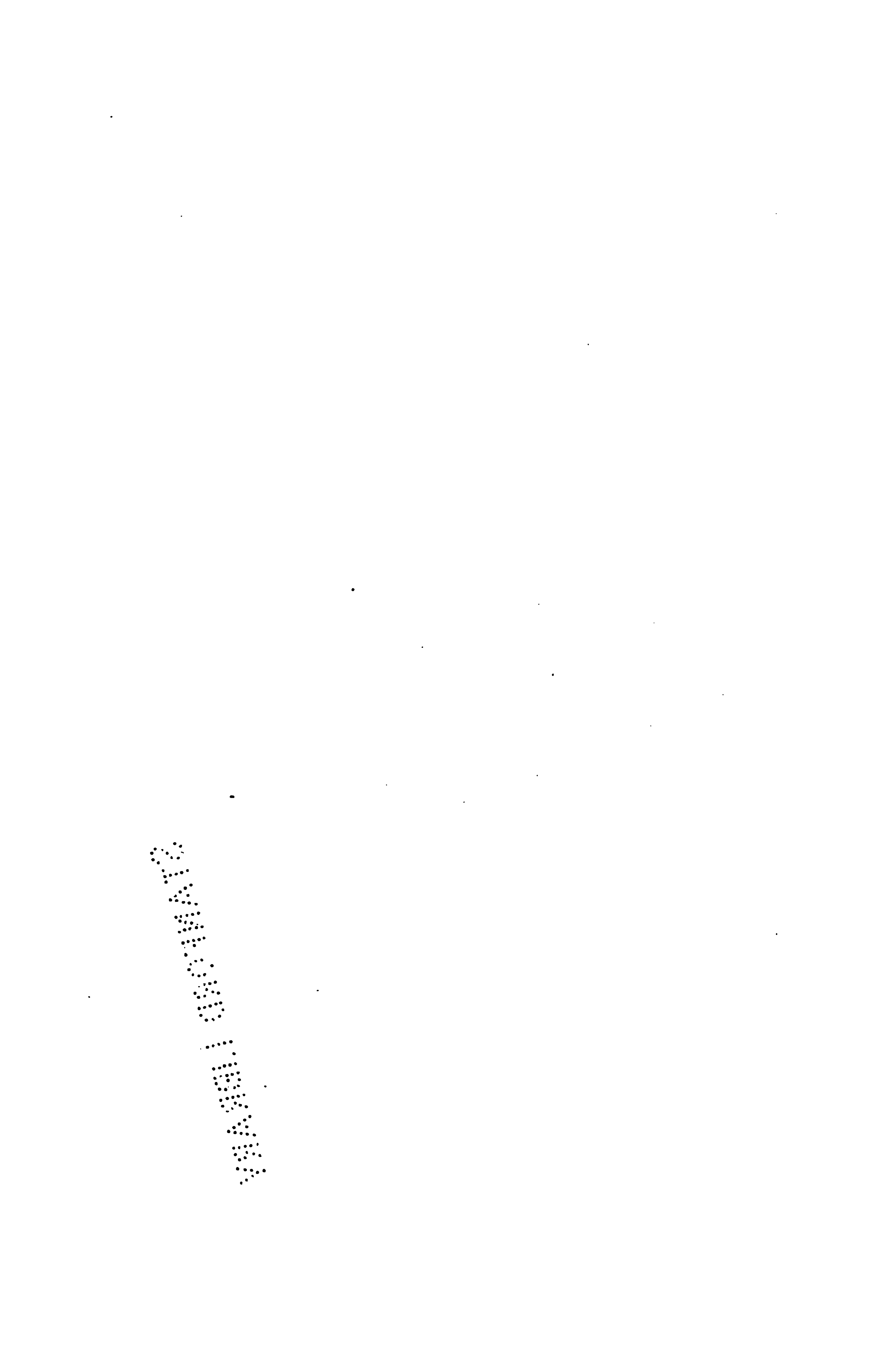


Stèle à deux registres.

Le défunt NEWER-HOTEP *accroupi, très-jeune, portant la main à la bouche. L'inscription est curieuse en ce que le nom d'Osiris donné ordinairement aux défunts y est remplacé par* [hiéroglyphes]*, titre ordinaire d'Osiris.*

Vict. Devéria

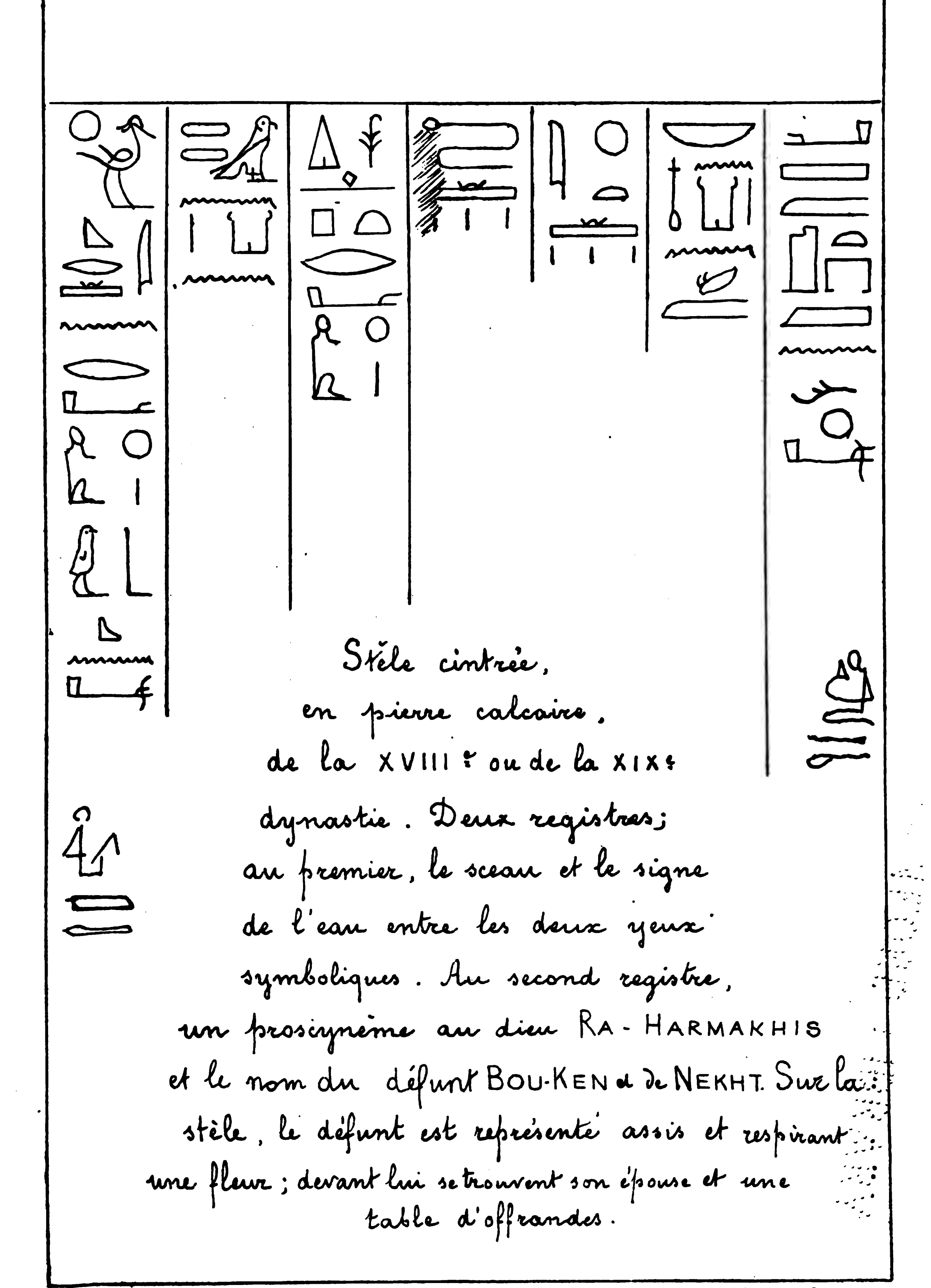
PARIS. IMP. H. MONCHARMONT, 4, RUE VIDE-GOUSSET.


STANFORD LIBRARY

Nº 47 bis du Catalogue Fragment de Stèle peinte. Pl. XXX

Dans un cadre, une femme accroupie et respirant une fleur avec cette petite fraction de légende au dessous : « SE DRESSENT LES VIEILLARDS A CHAQUE PAROLE QUE TU

L. Bastinas, d



PARIS. IMP H. MONCHARMONT. 4. RUE VIDE-GOUSSET.

N° 23 du Catalogue

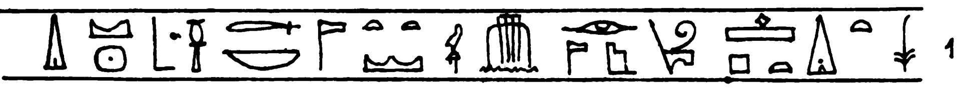
Pl. XXXIV

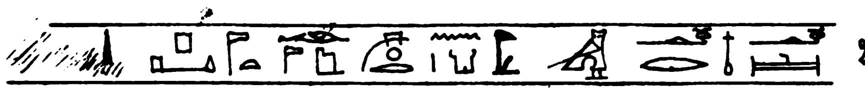
Stèle à deux registres du défunt: le flabellifère.
ANHOUR - R - HÂA XXᵉ dynastie

Paris. Imp. H. Moncharmont, 4, Rue Vide-Gousset

N° 49 du Catalogue. **Pl. XXXV.**

Stèle cintrée en Calcaire; peinte, caractères écrits à l'encre noire. XXe dynastie. Deux registres. Au premier, le défunt et, probablement, sa femme en adoration devant Ra et Horus; table d'offrandes. Au second, proscynème à Osiris et nom du défunt: PEDOU-MEHIT fils de PEN-TEW.


1


2


3

N° 26 du Catalogue.

Stèle cintrée en calcaire.

XXIIe dynastie. Sceau entre les deux yeux symboliques. Proscynème à Osiris et nom de la défunte [hieroglyphs] ABET. En face de l'inscription, Abet respirant une fleur.

1

2

N° 31 du Catalogue

Stèle cintrée en calcaire. XXIIe dynastie. Soleil dont les ailes entourent l'inscription. Proscy. à Harmakhis et nom du défunt ARRODIAT

6 5 4 3 2 1

Paris. Imp. H. Moncharmont, 4, Rue Vide-Gousset

Suite de la Stèle de Bakhtan

lig.

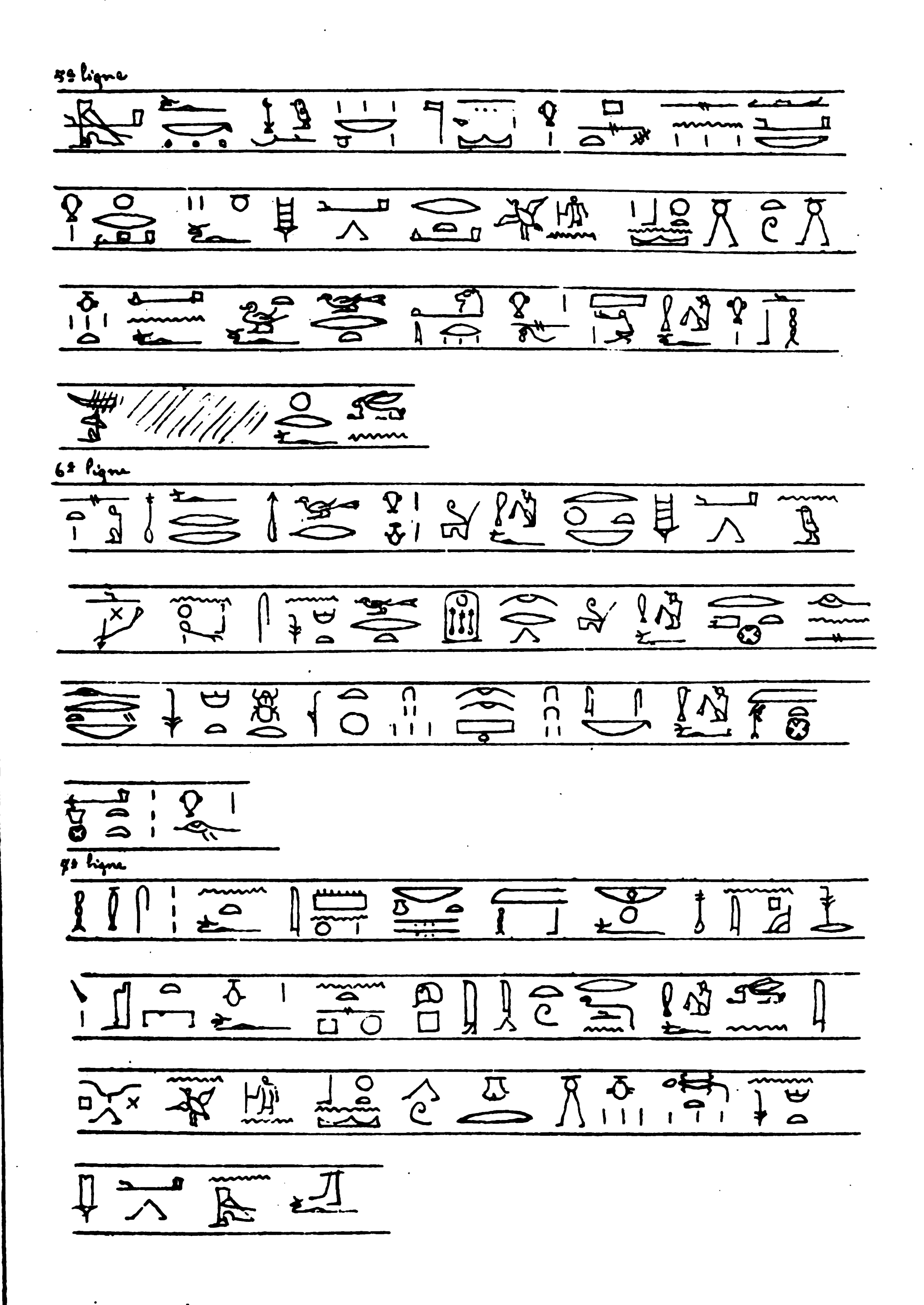
2e ligne

3e ligne

4e lig.

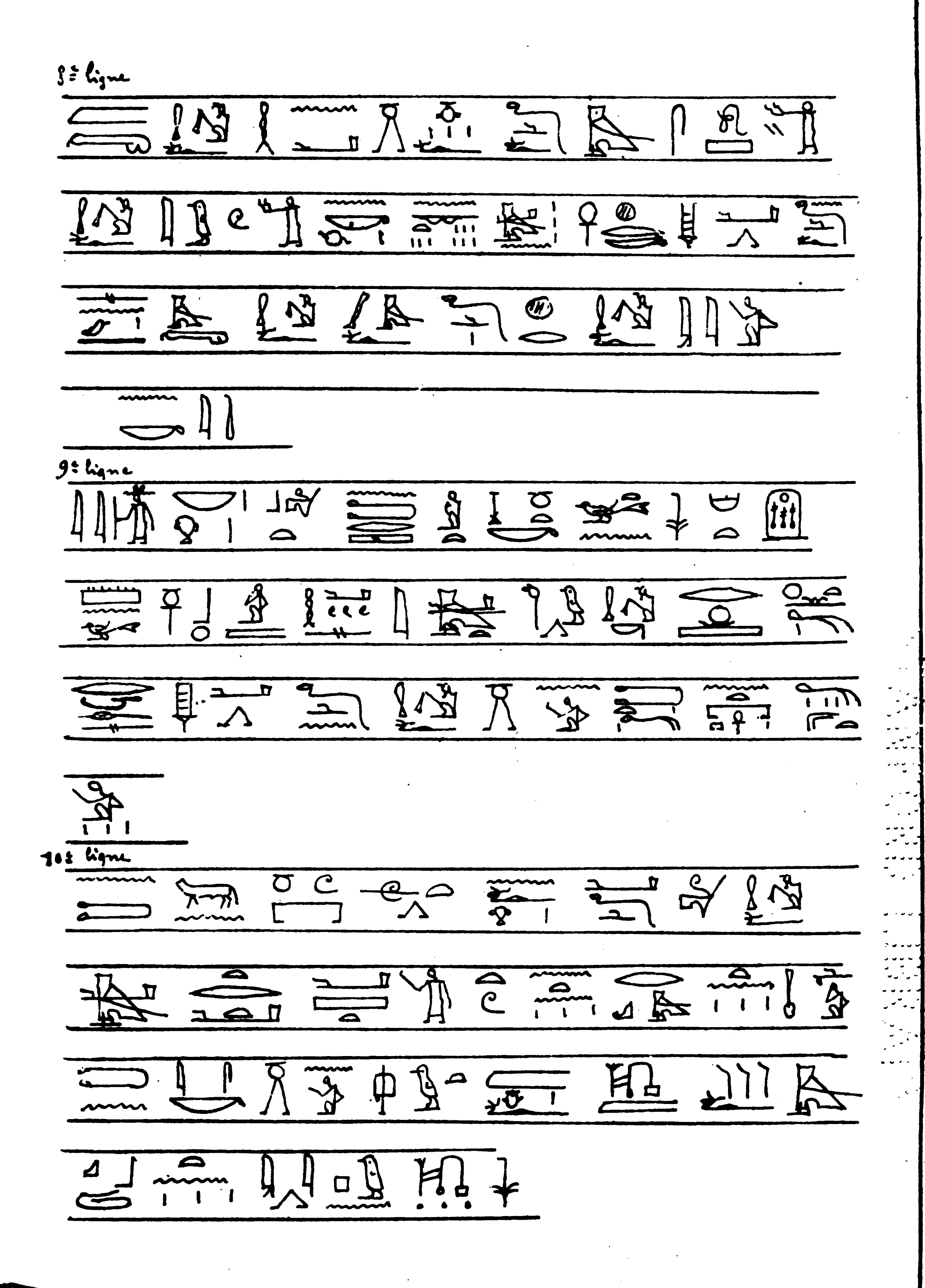
PARIS. IMP. H. MONCHARMONT. 4, RUE VIDE-GOUSSET.

Suite de la stèle de Bakhtan



Paris. Imp. H. Moncharmont, 4, Rue Vide-Gousset.

Suite de la stèle de Bakhkan

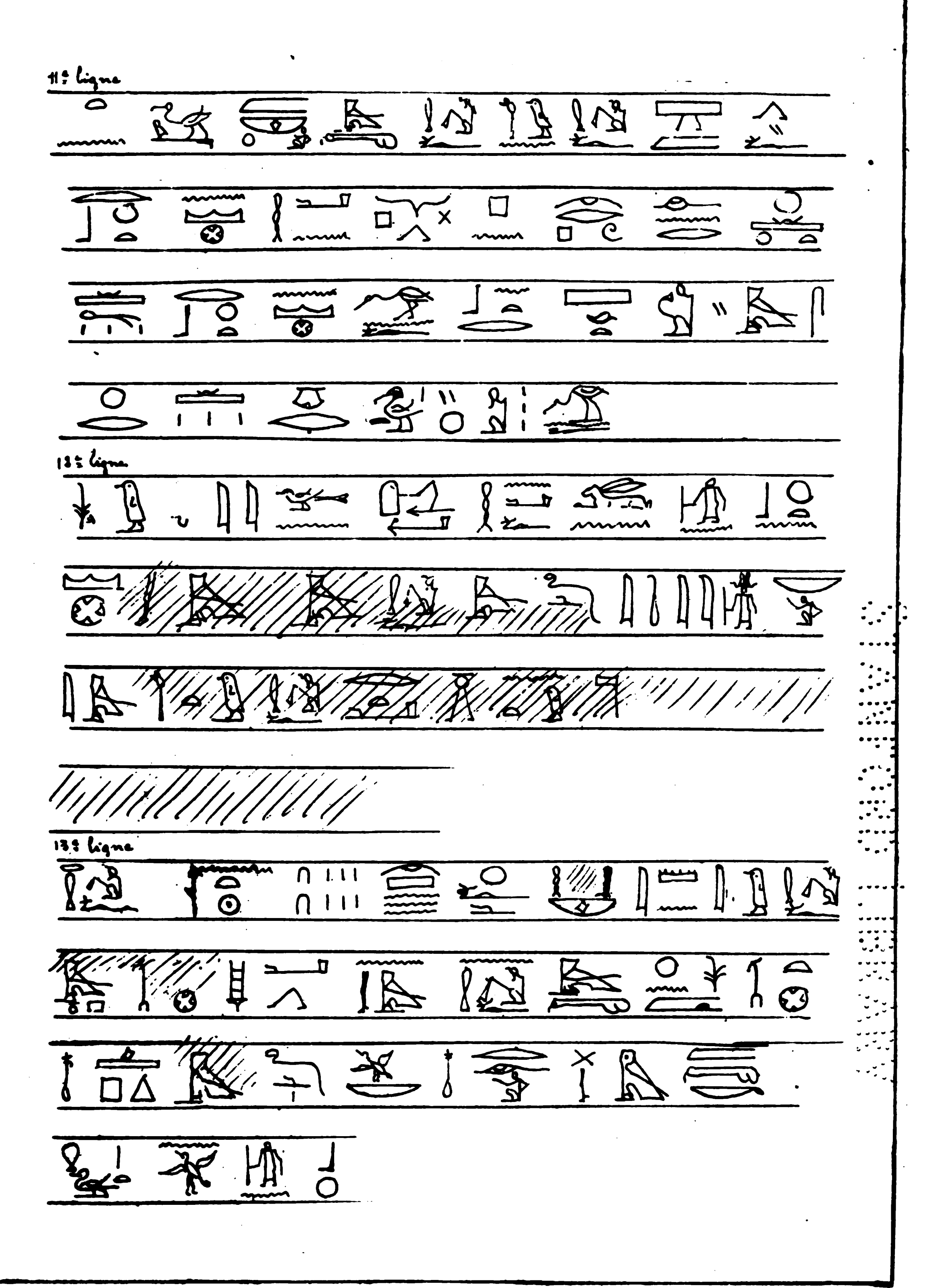


Paris. Imp. H. Moncharmont, 4, Rue Vide-Gousset.

N° 50 du Catalogue

Pl XL

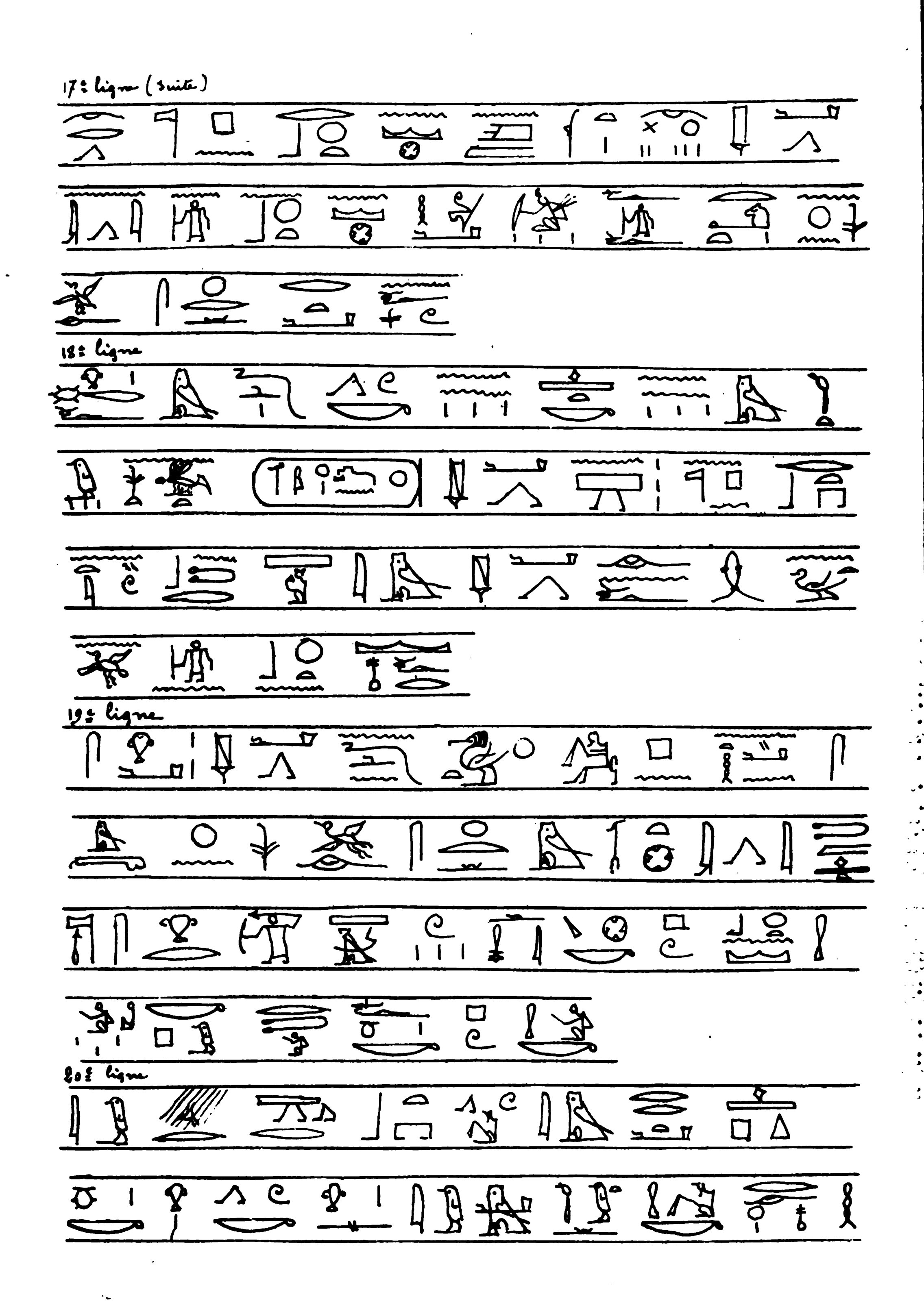
Suite de la Stèle de Bakhtan



N° 50 du Catalogue

Pl. XLII

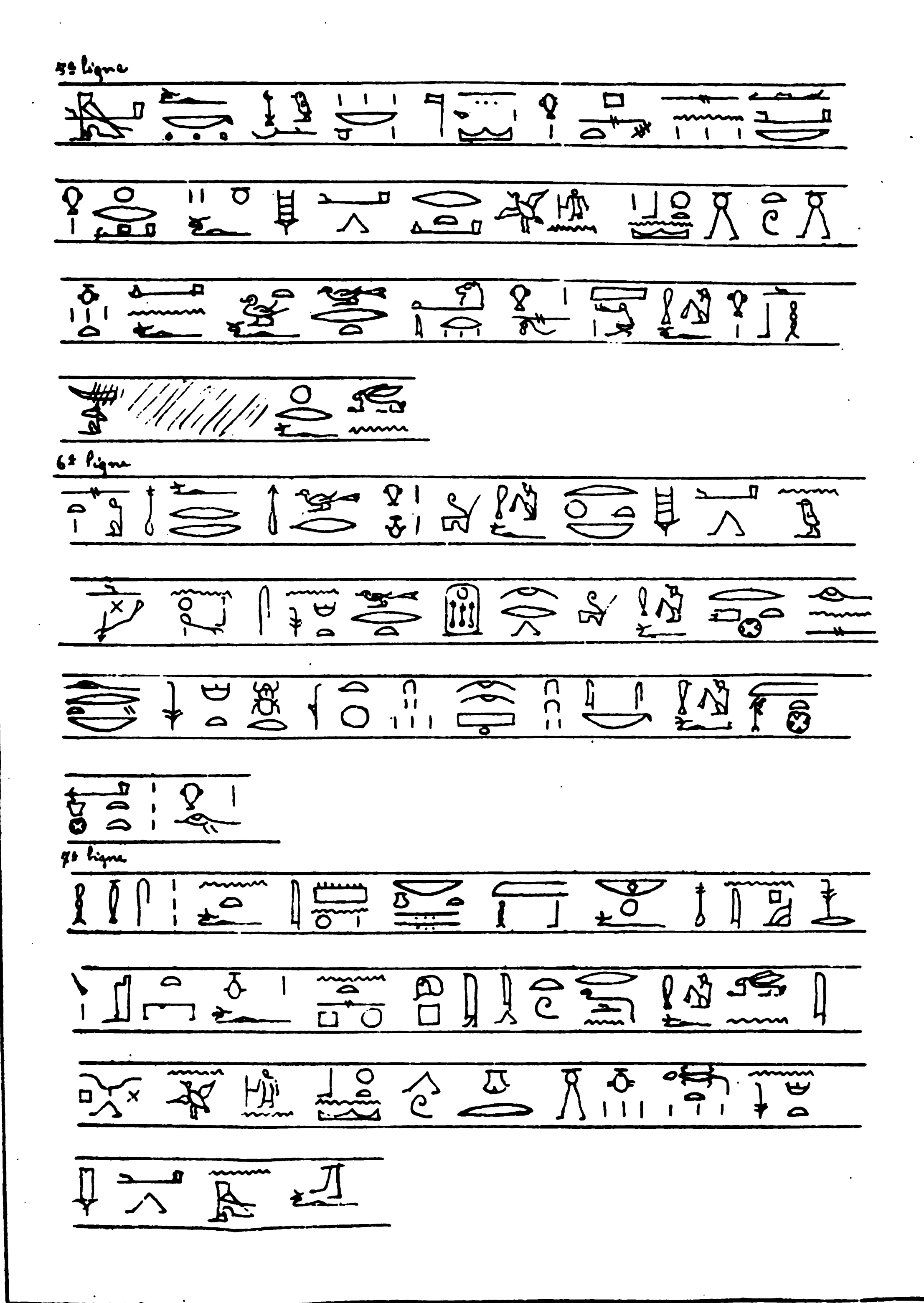
Suite de la stèle de Bakhtan



Paris. Imp. H. Moncharmont. 4. Rue Vide-Gousset.

N° 50 du Catalogue (suite.) Pl. XXXVIII

Suite de la stèle de Bakhtau



Paris. Imp. H. Moncharmont, 4, Rue Vide-Gousset.

Suite de la Stèle de Bakhtan

23 lig (suite)

24e lig.

25e lig.

26e lig.

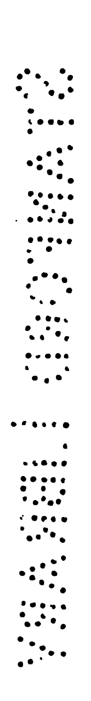
sic

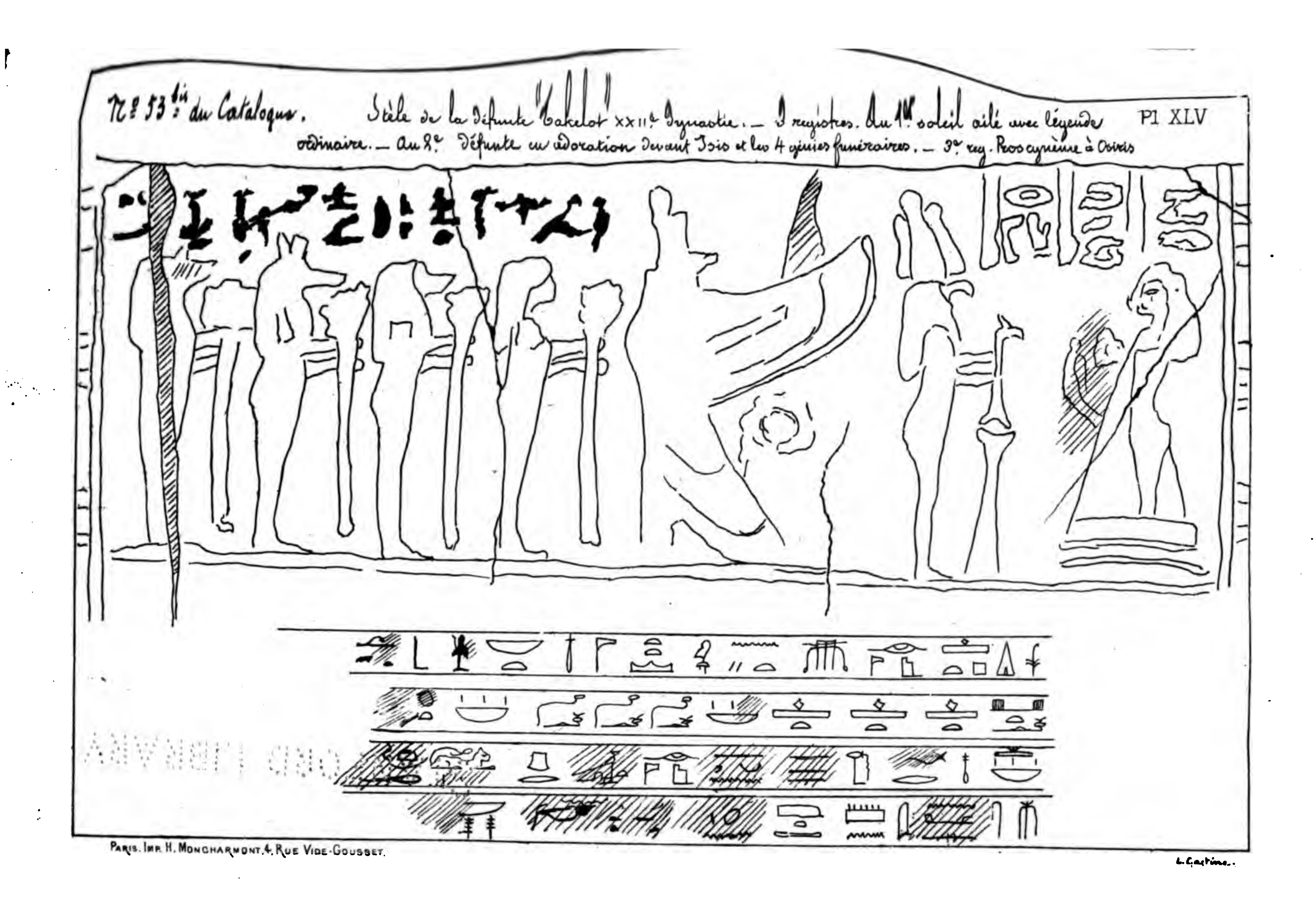
27e lig.

28e lig.

(Fin de la stèle)

Paris. Imp. H. Moncharmont. 4, Rue Vide-Gousset.





N° 53 bis du Catalogue. Stèle de la défunte Takelot XXIIe Dynastie. — 3 registres. Au 1er soleil ailé avec légende ordinaire. — Au 2e défunte en adoration devant Isis et les 4 génies funéraires. — 3e reg. Proscynème à Osiris

Pl XLV

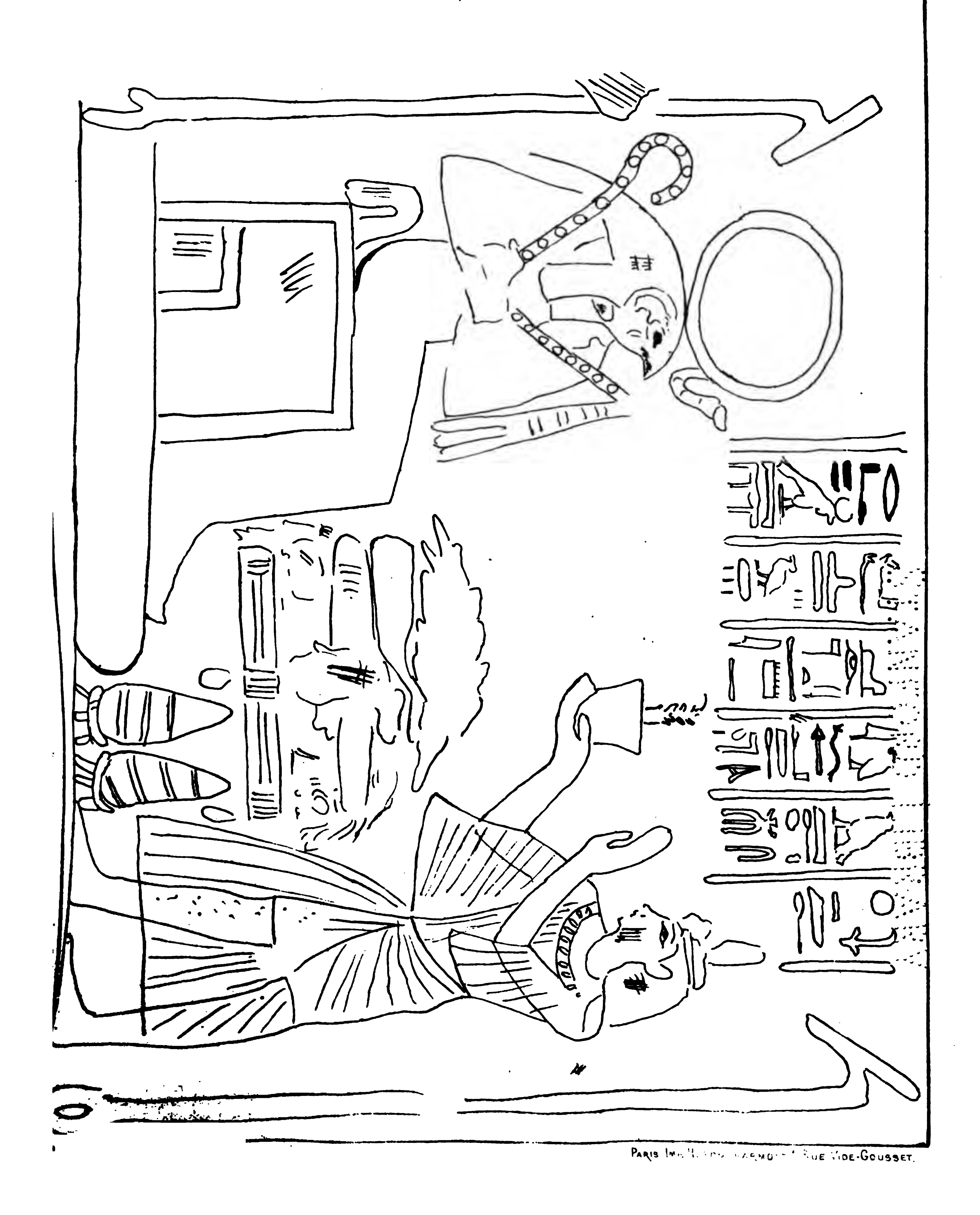
Paris. Imp. H. Moncharmont, 4, Rue Vide-Gousset.

L. Castine.



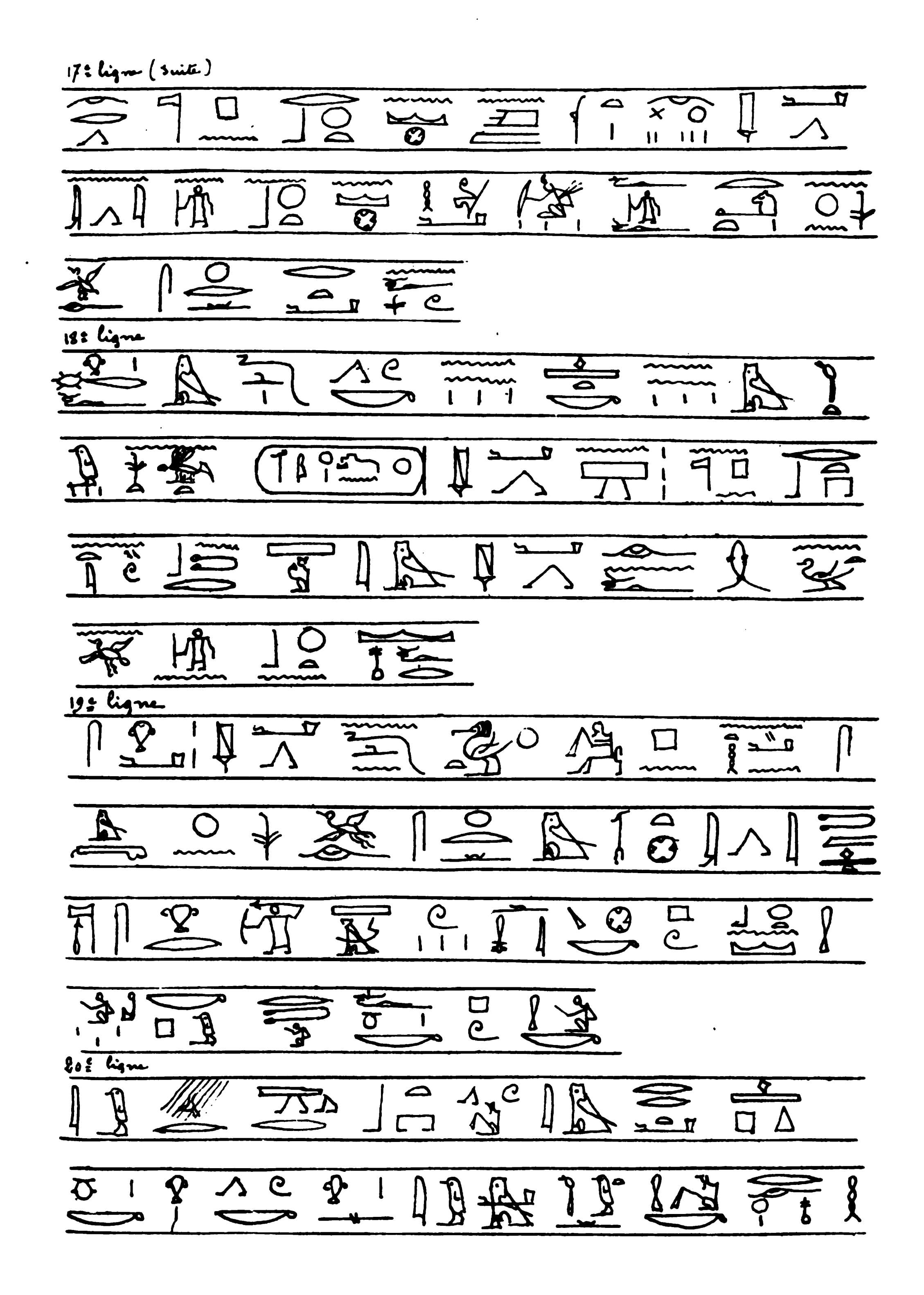
N° 53 du Catalogue. Stèle en bois peint, cintrée et surmontée dans le cintre du soleil ailé. Proscynême à RA. HARMAKHIS de la part de l'osiris, divin père d'Ammon, Aou-en-raa

Pl. XLVI



Paris Imp. ... Rue Vide-Gousset.

Suite de la stèle de Bakhtan



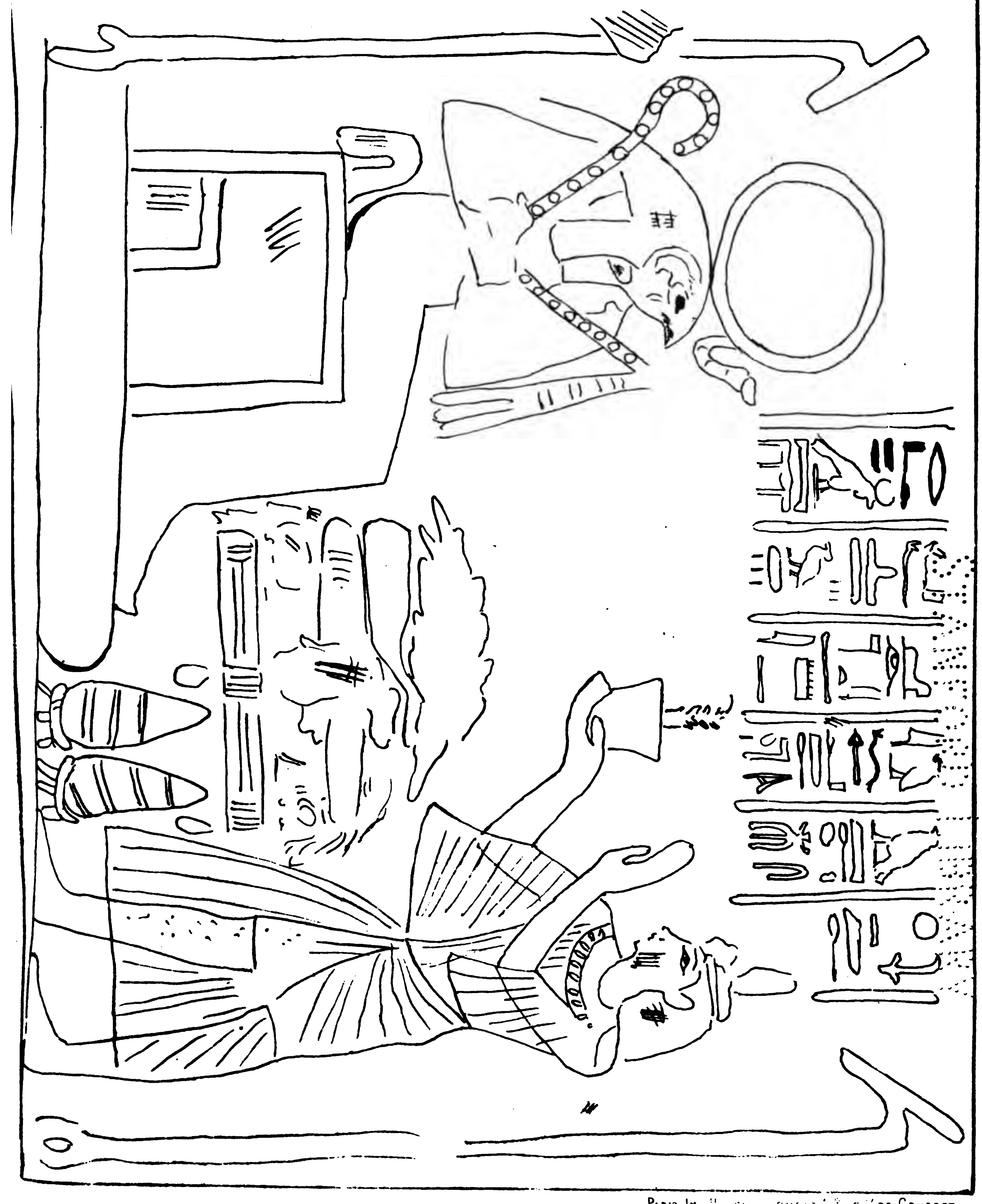
Paris. Imp. H. Moncharmont, 4, Rue Vide-Gousset



Paris. Imp. H. Moncharmont, 4, Rue Vide-Gousset.

N° 53 du Catalogue. Stèle en bois peint, cintrée et surmontée dans le cintre du soleil ailé. Proscynème à RA. HARMAKHIS de la part de l'osiris, divin père d'Ammon, Aou-en-aa

Pl. XLVI



PARIS IMP. ... HARMONT ... RUE VIDE-GOUSSET.

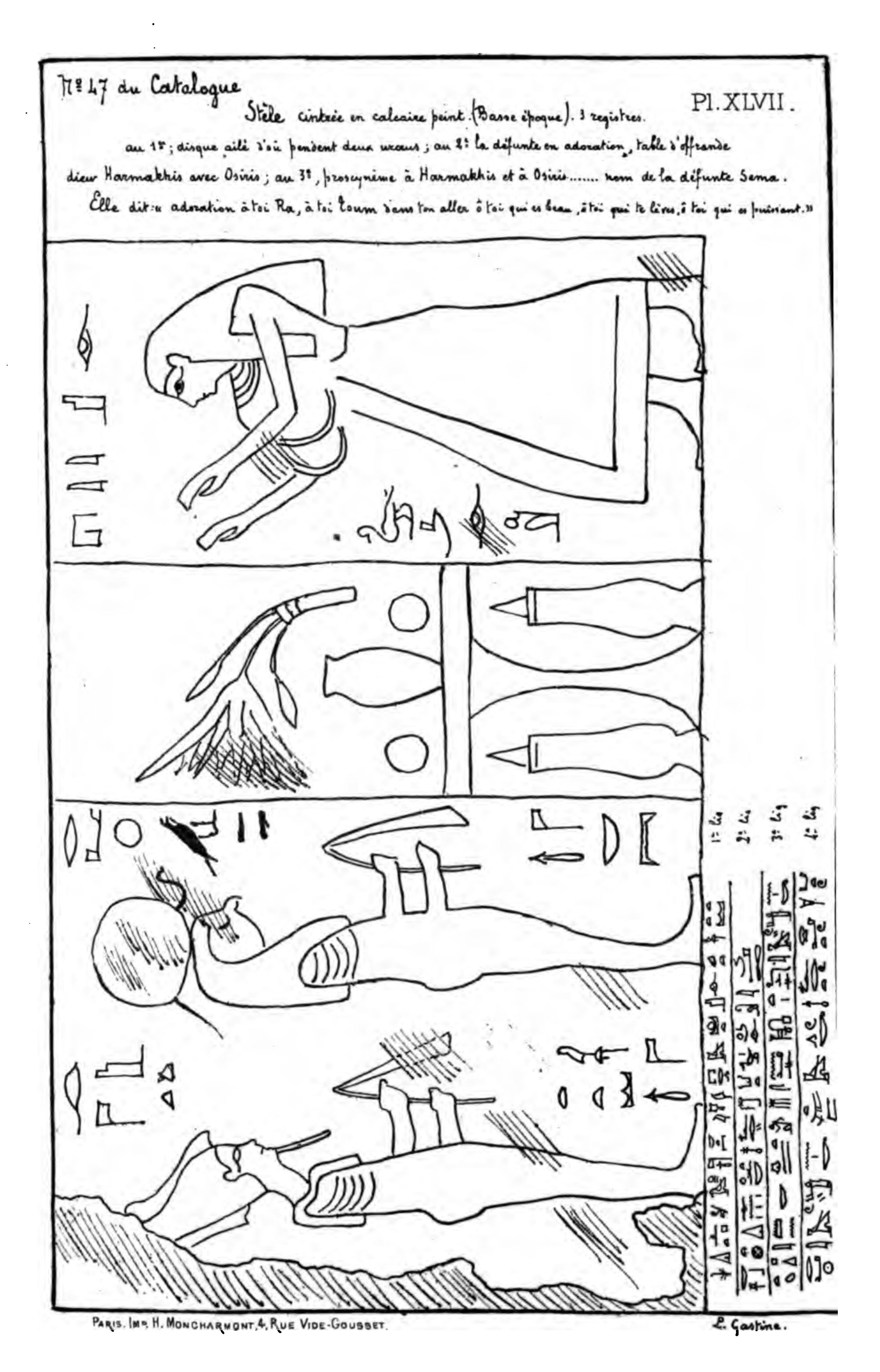
Nº 47 du Catalogue

Pl. XLVII.

Stèle cintrée en calcaire peint. (Basse époque). 3 registres.

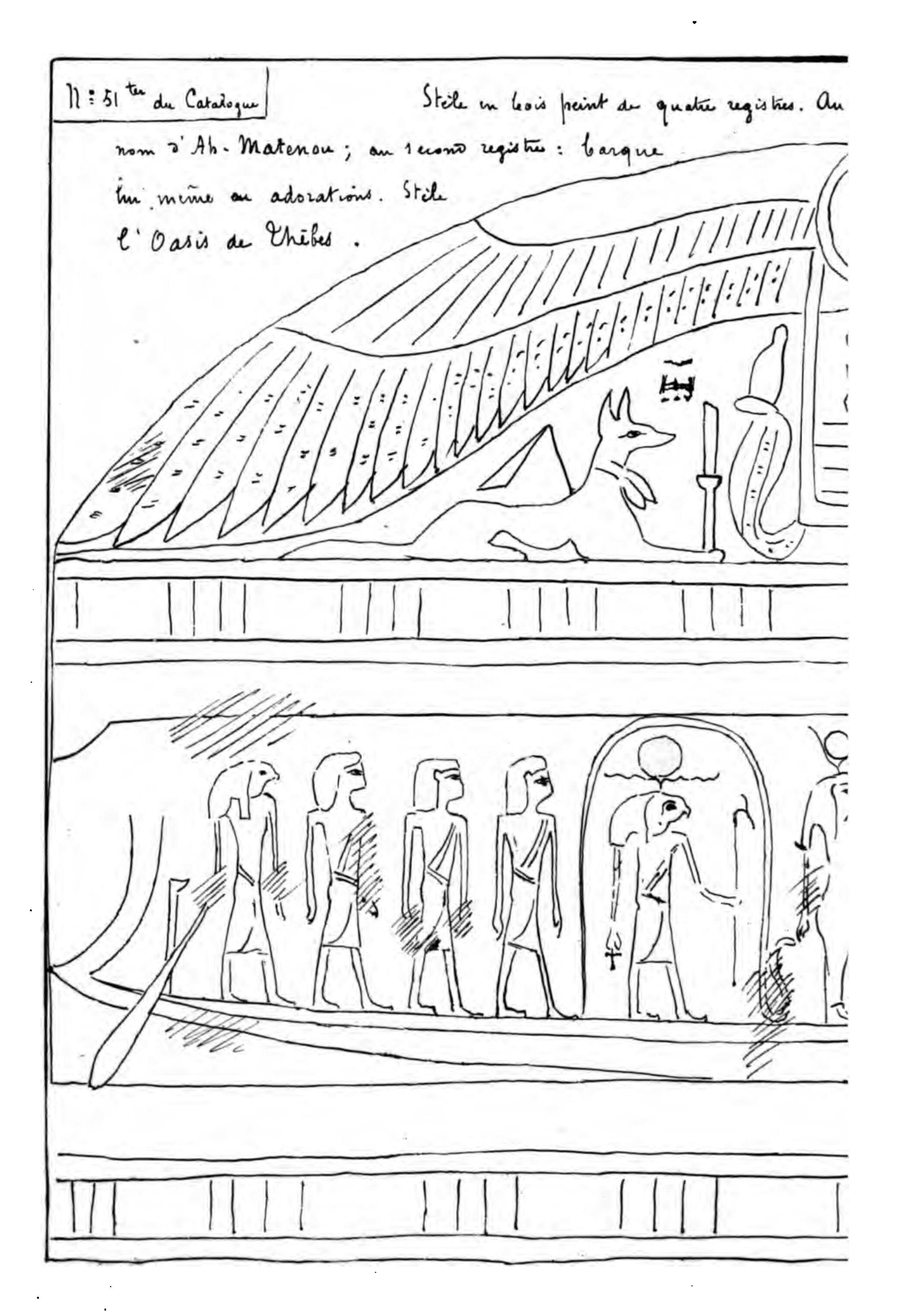
au 1er; disque ailé d'où pendent deux uraeus; au 2e la défunte en adoration, table d'offrande dieu Harmakhis avec Osiris; au 3e, proscynème à Harmakhis et à Osiris....... nom de la défunte Sema.

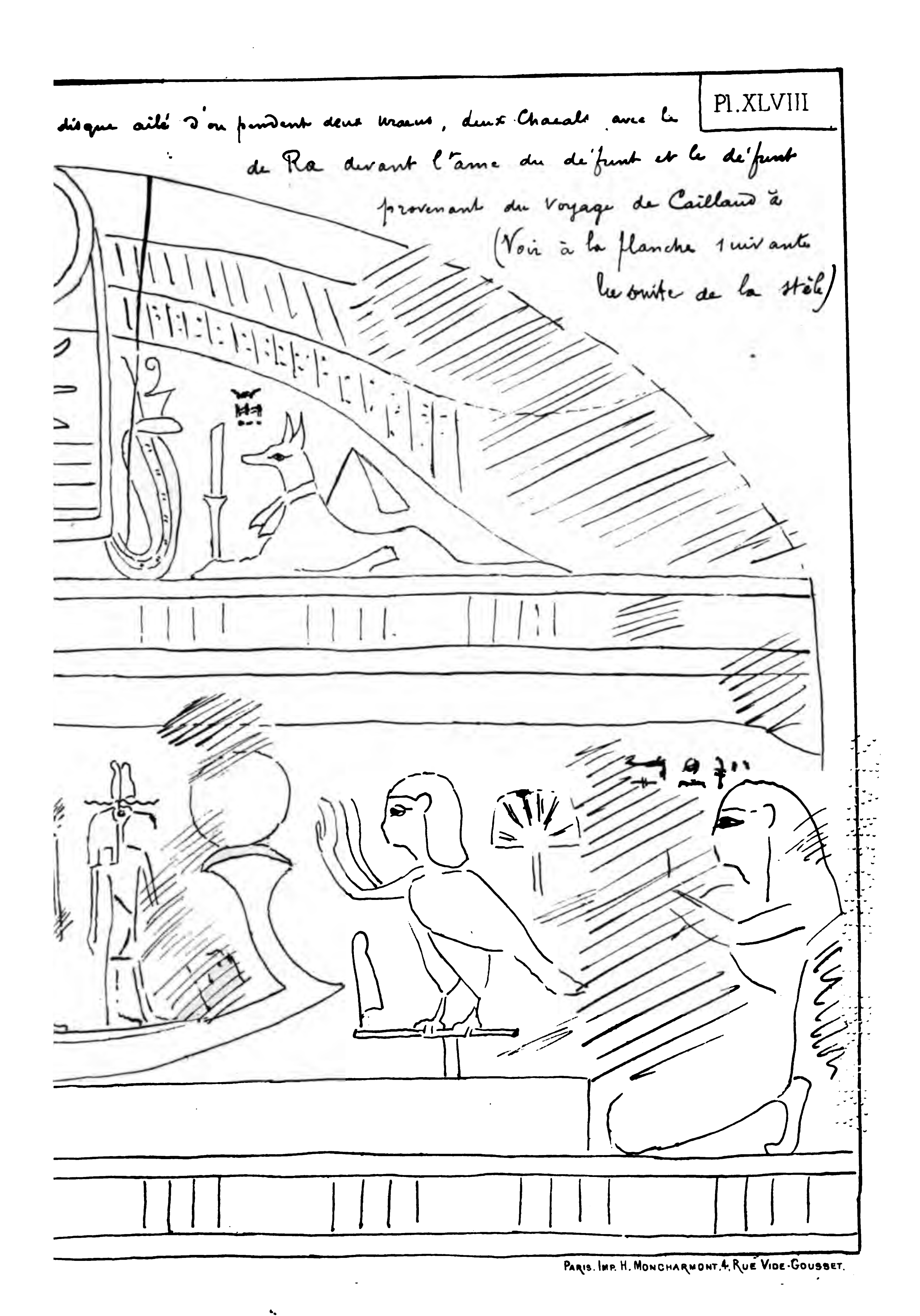
Elle dit: « adoration à toi Ra, à toi Toum dans ton aller ô toi qui es beau, ô toi qui te lèves, ô toi qui es puissant. »



Paris. Impr. H. Moncharmont, 4, Rue Vide-Gousset.

L. Gastine.

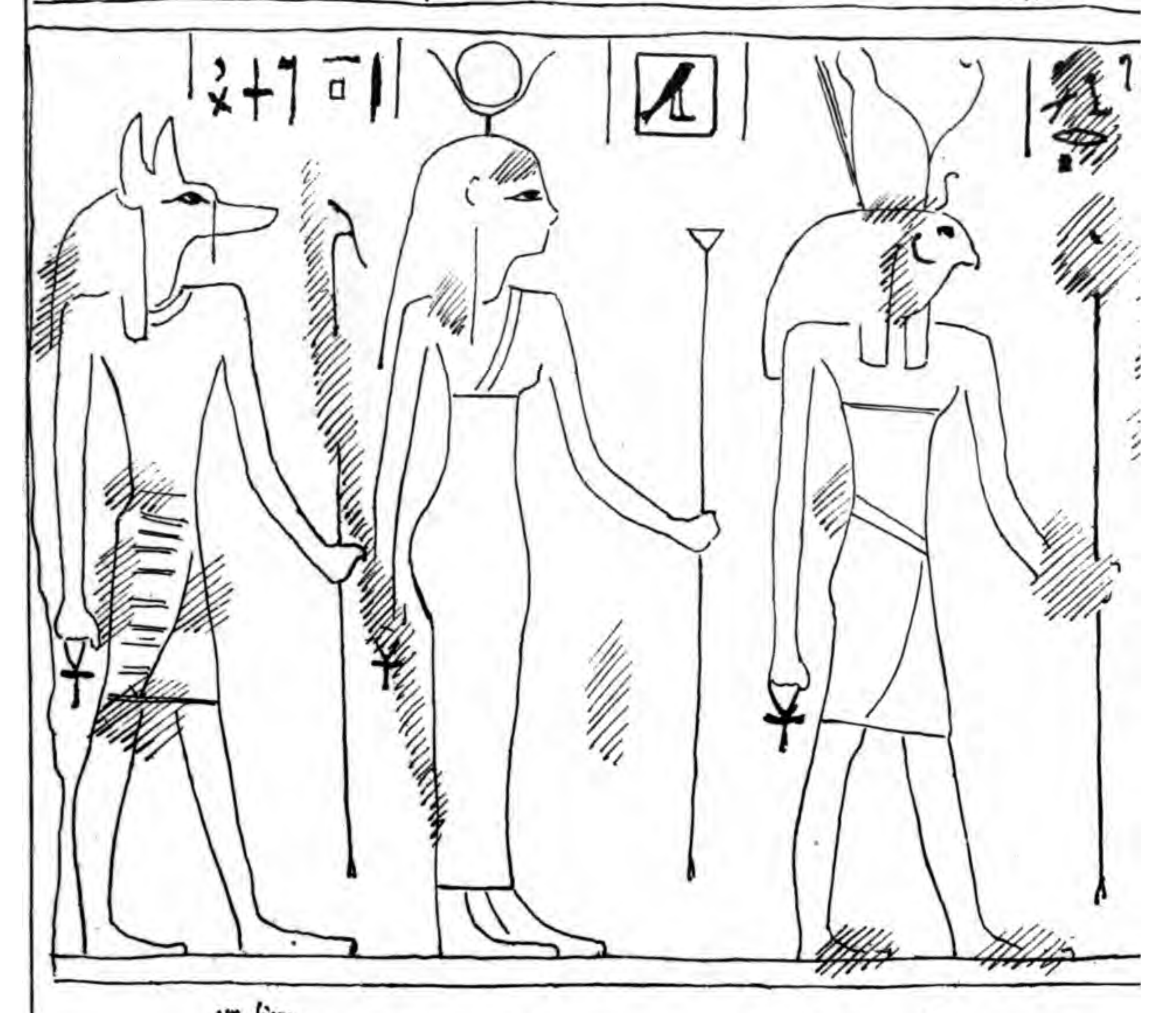

N° 51 ter du Catalogue
Stèle en bois peint de quatre registres. Au
nom d'Ah-Matenou ; au second registre : barque
lui même en adorations. Stèle
l'Oasis de Thèbes.


Pl. XLVIII
disque ailé d'où pendent deux uraeus, deux Chacals avec le
de Ra devant l'âme du défunt et le défunt
provenant du voyage de Cailliaud à
(Voir à la planche suivante
la suite de la stèle)
Paris. Imp. H. Moncharmont. 4, Rue Vide-Gousset.

N° 51 ter du Catalogue.

Suite du précédent « au 3e registre (voir la planche précédente) la de

« qu'a fait la majesté du roi de la haute & de la basse Egypte (Ounn

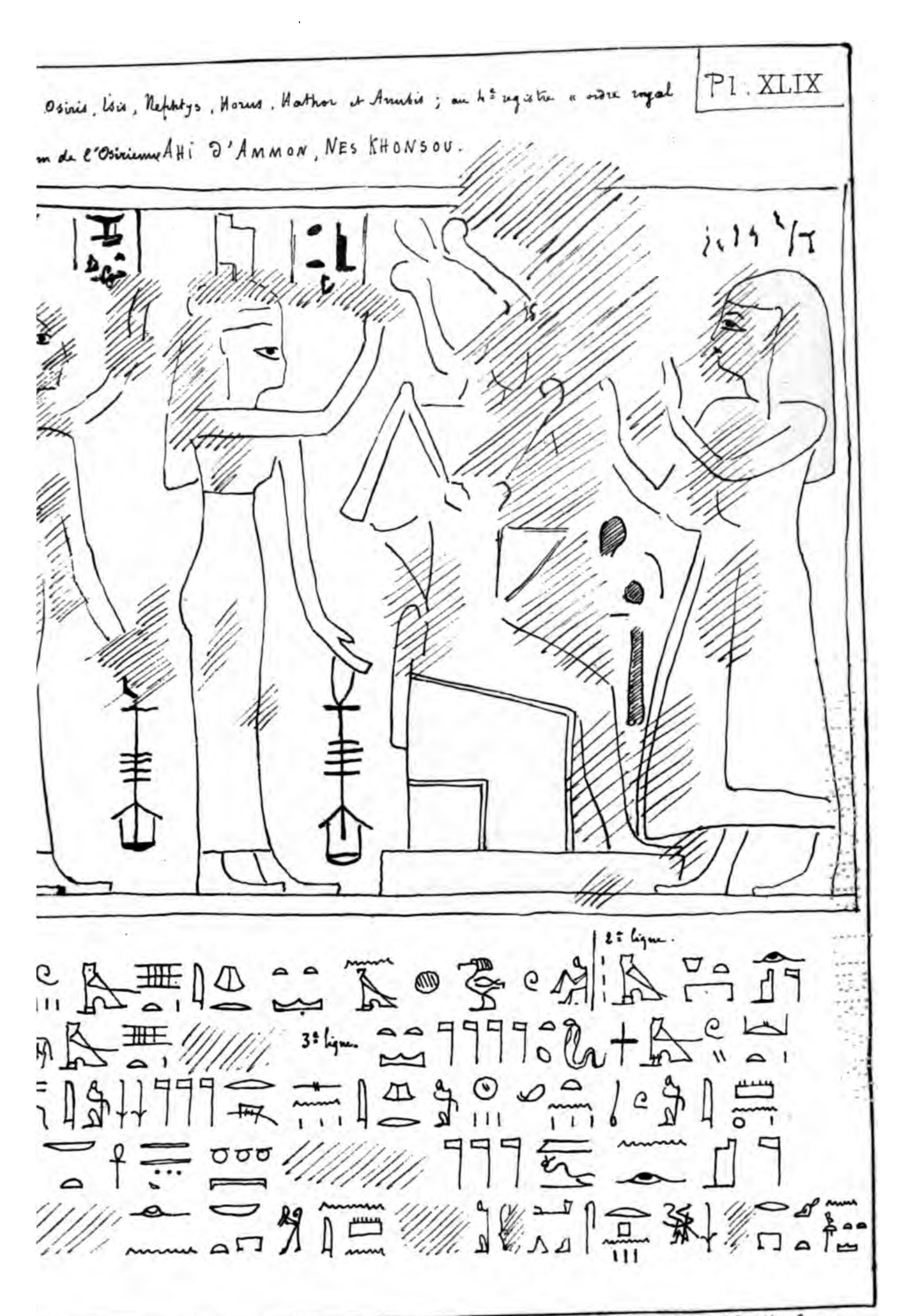


1re ligne

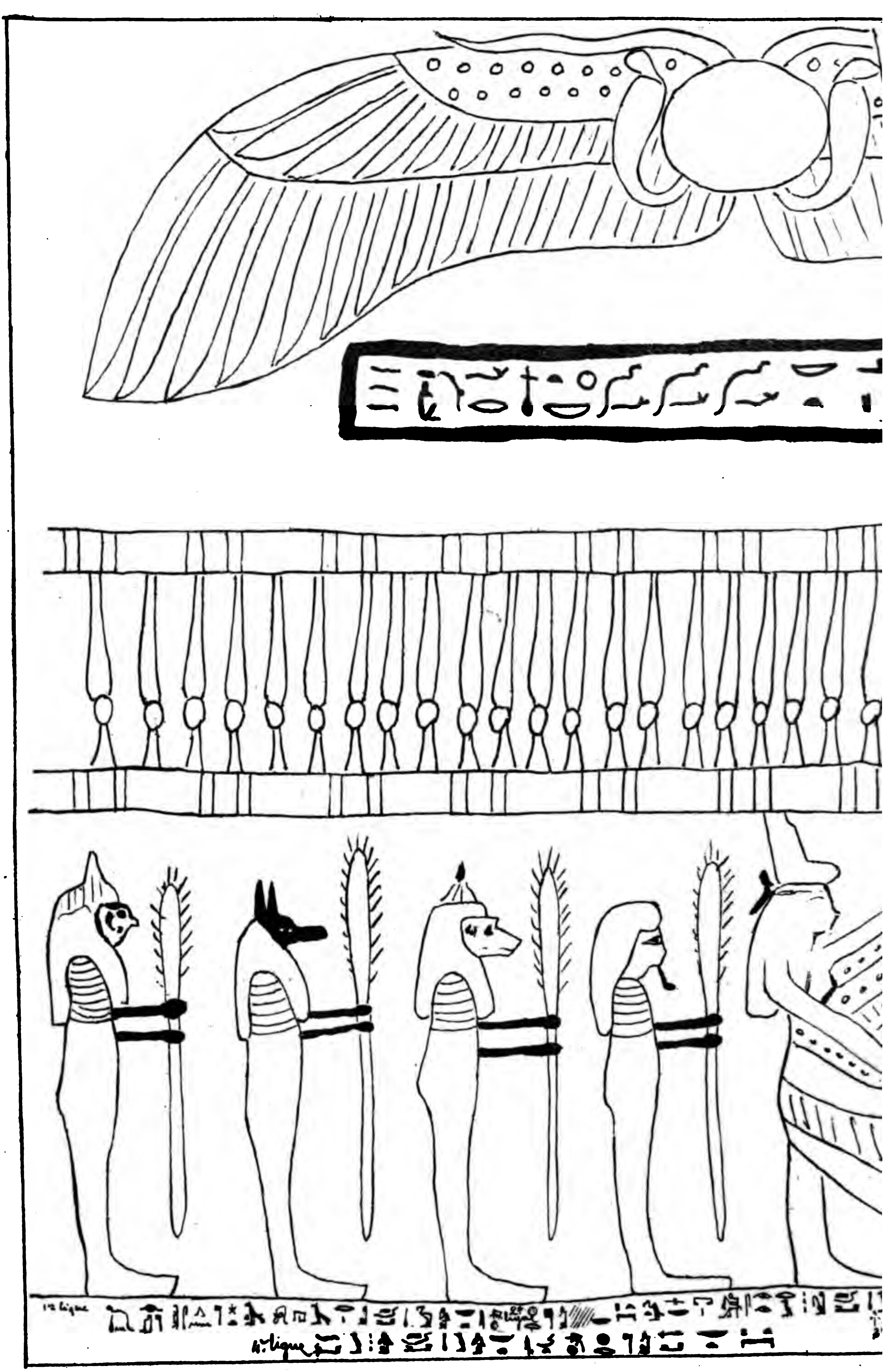
4e l

5e ligne

6e ligne



PARIS. IMP H. MONCHARMONT, 4, RUE VIDE-GOUSSET



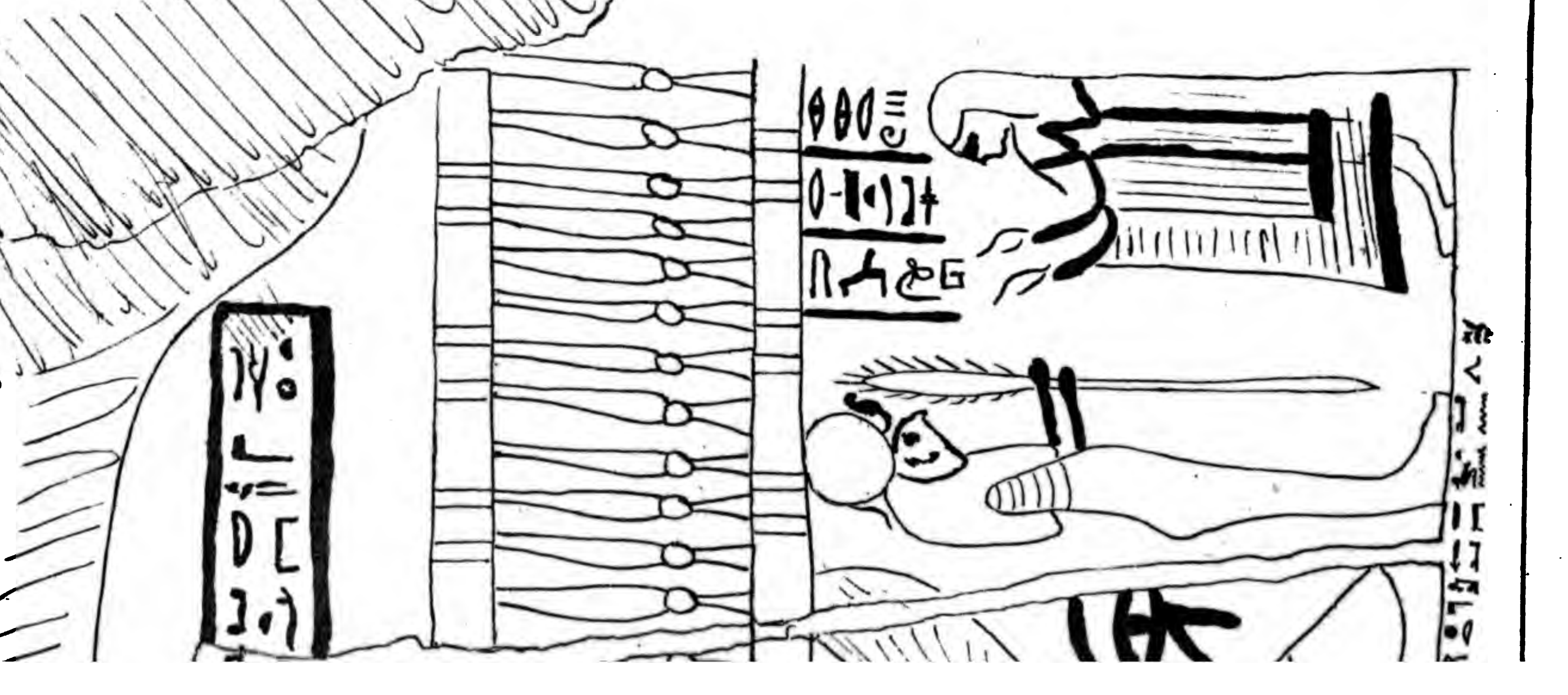
PARIS. IMP. H. MONCHARMONT, 4, RUE VIDE-GOUSSET.

Nº 52 bis du Catalogue

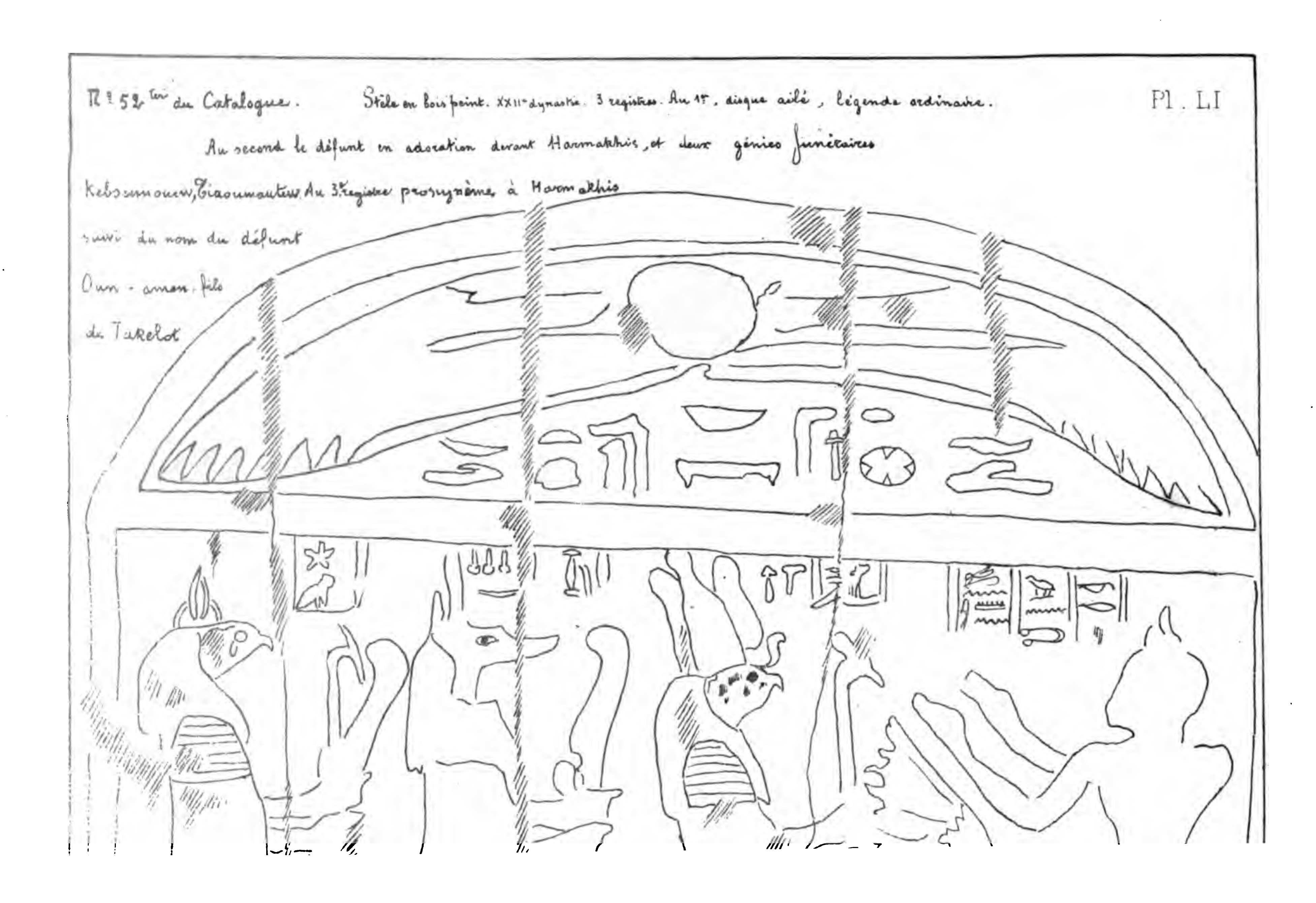
Pl L

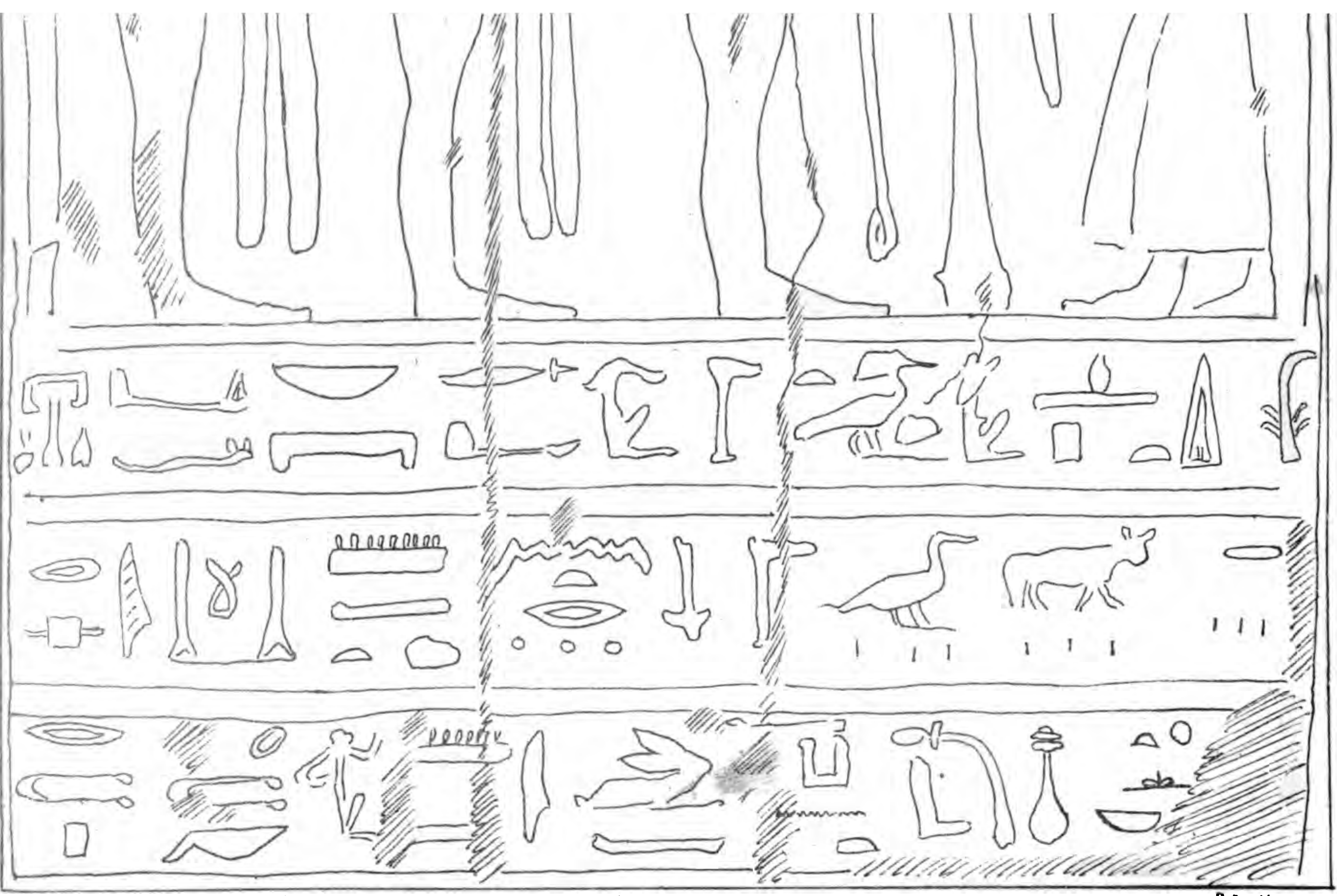
Stèle à trois registres

Cette stèle, de basse époque, porte le nom de la suivante de la divine adoratrice : TA - OUAH - RO



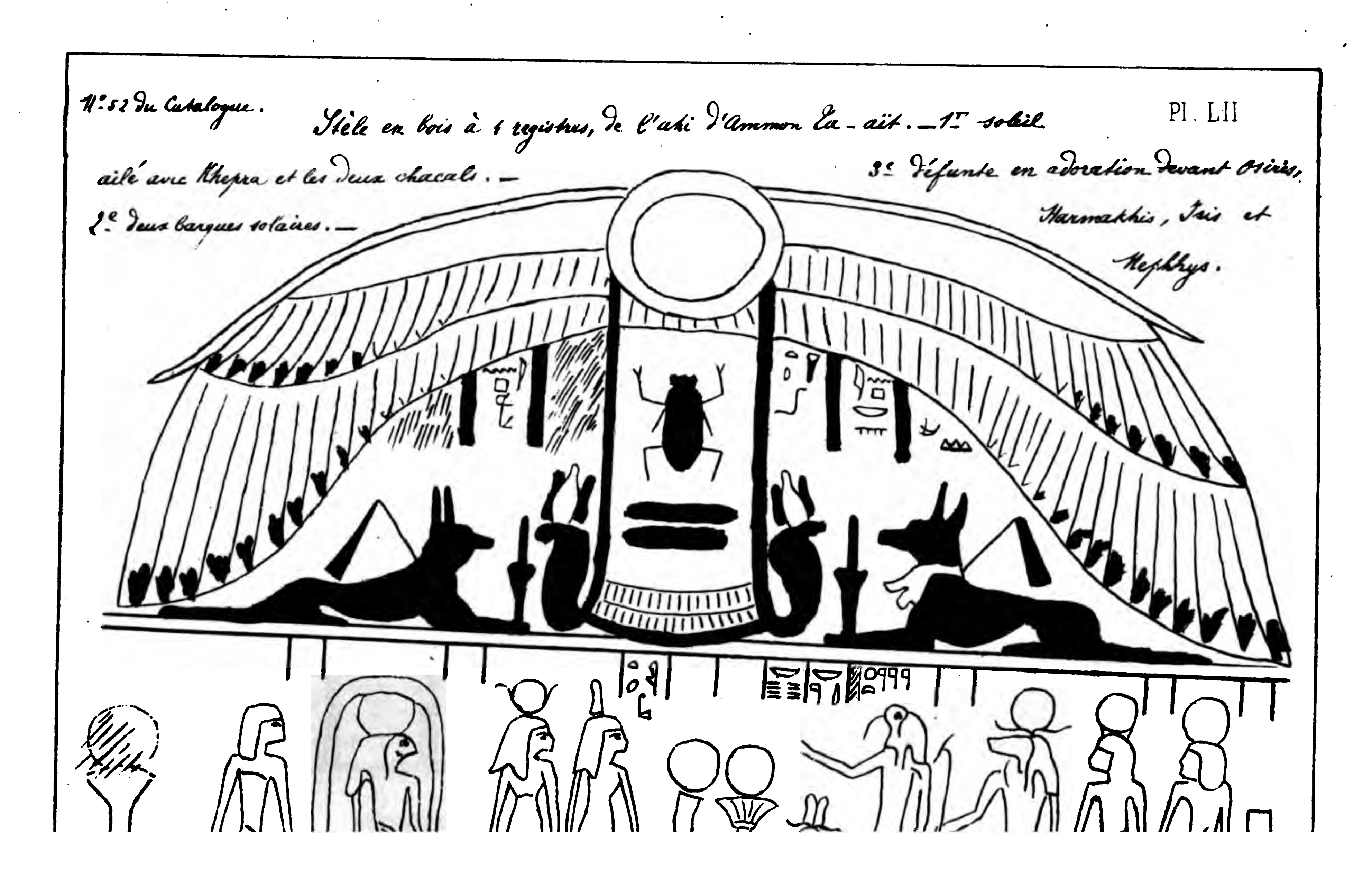
L. Gastine.

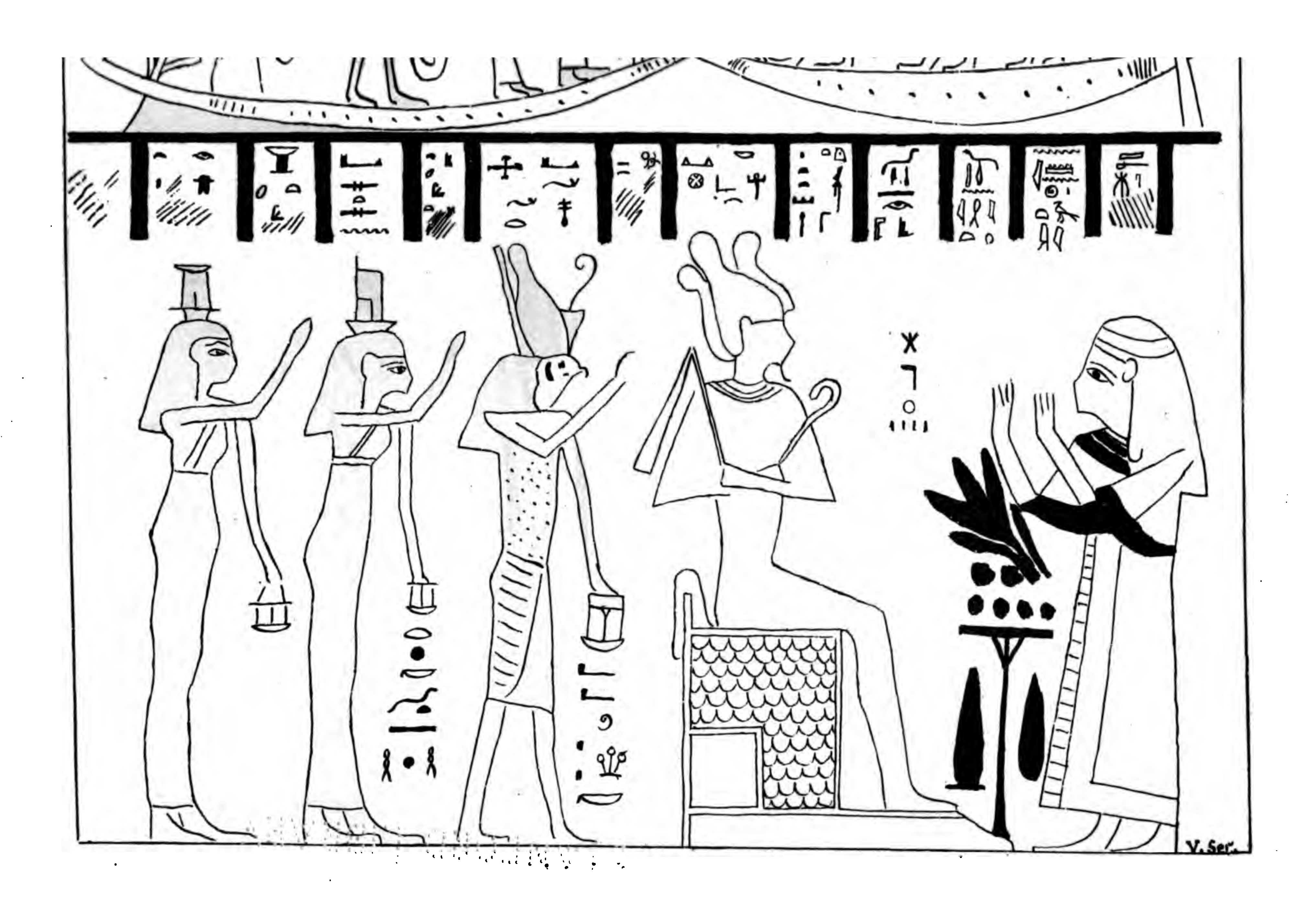

N° 52 ter du Catalogue. Stèle en bois peint. XXIIe dynastie. 3 registres. Au 1er, disque ailé, légende ordinaire.
Au second le défunt en adoration devant Harmakhis, et deux génies funéraires
Kebsennouw, Tiaoumautew. Au 3e registre proscynème à Harmakhis
suivi du nom du défunt
Oun-amen, fils
de Takelot
Pl. LI



Paris Imp. H. Moncharmont 4 Rue Vide-Gousset

P. Gastine.


N° 52 du Catalogue.
Stèle en bois à 4 registres, de l'aki d'Ammon Ea-aït. — 1er soleil
ailé avec Khepra et les deux chacals. —
2e deux barques solaires. —
3e défunte en adoration devant Osiris,
Harmakhis, Isis et
Nephthys.
Pl. LII


V. Ser.

N° 52 du Catalogue (suite).

4e Registre.

Salut à Harmakhis-Khepra qui se fait lui-même ... Fait au commencement de la prière de l'enterrement.

1re ligne.

2e ligne.

3e ligne

(sic)

4e ligne

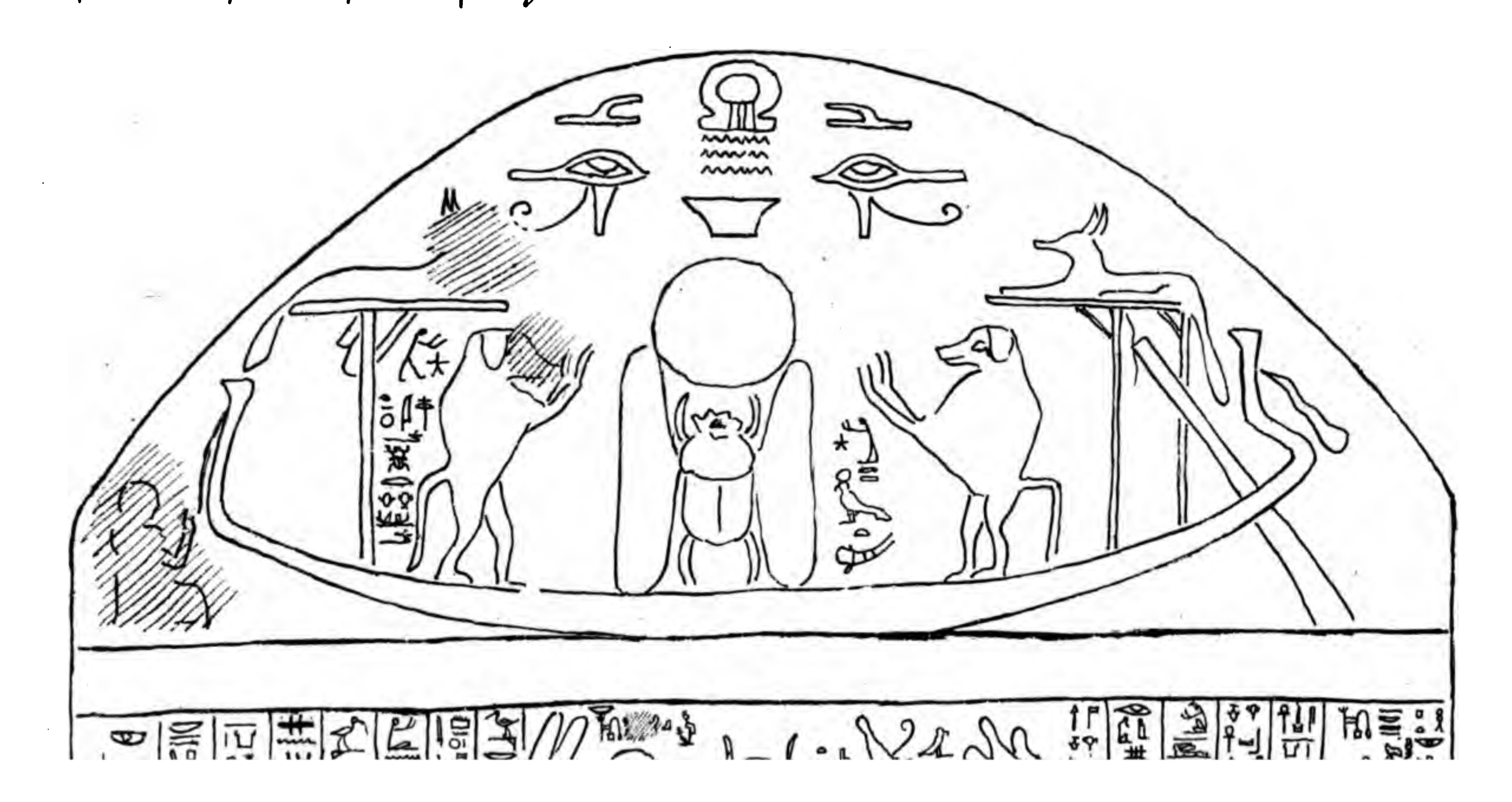
(sic)

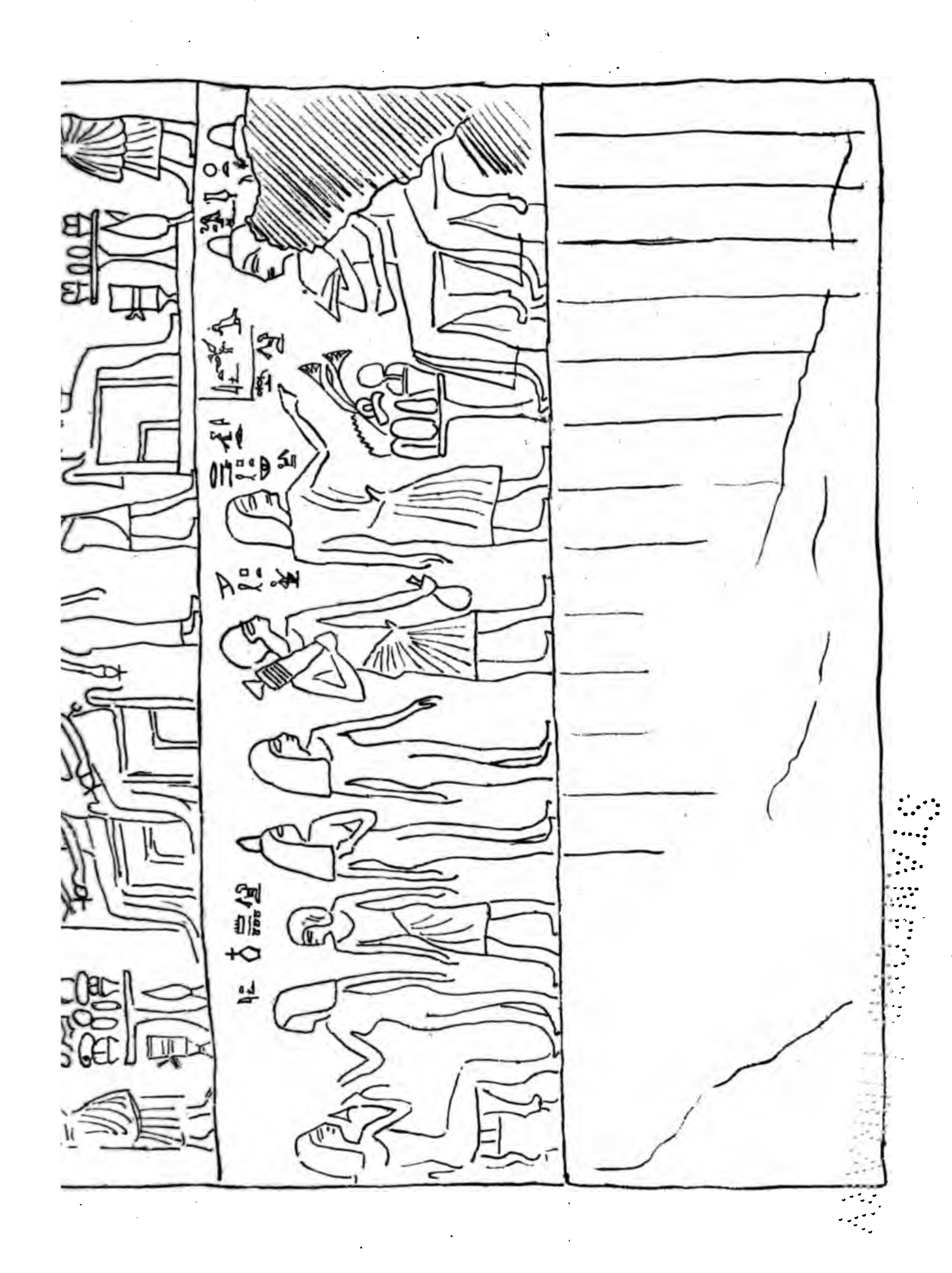
5e ligne

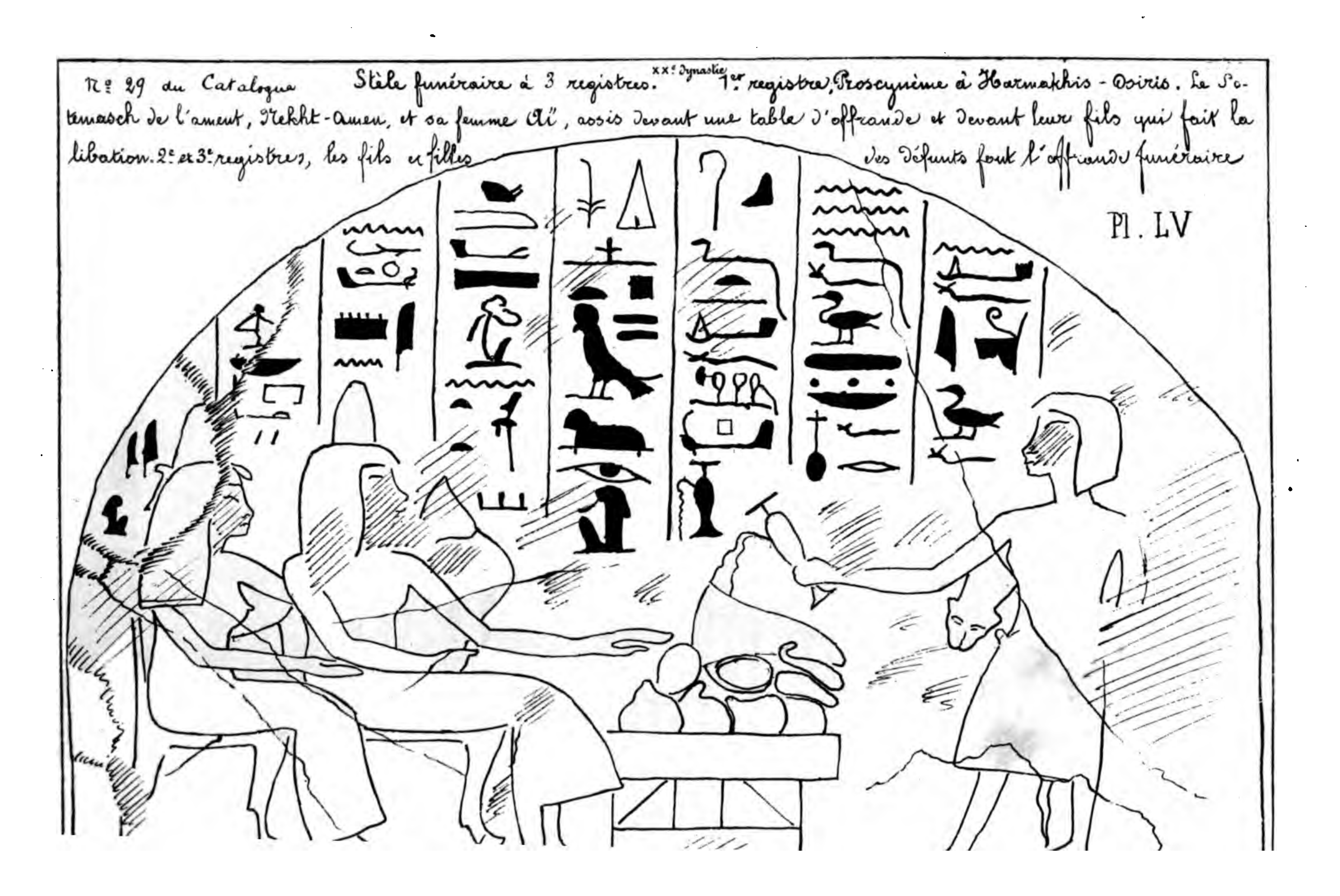
V. S. del.

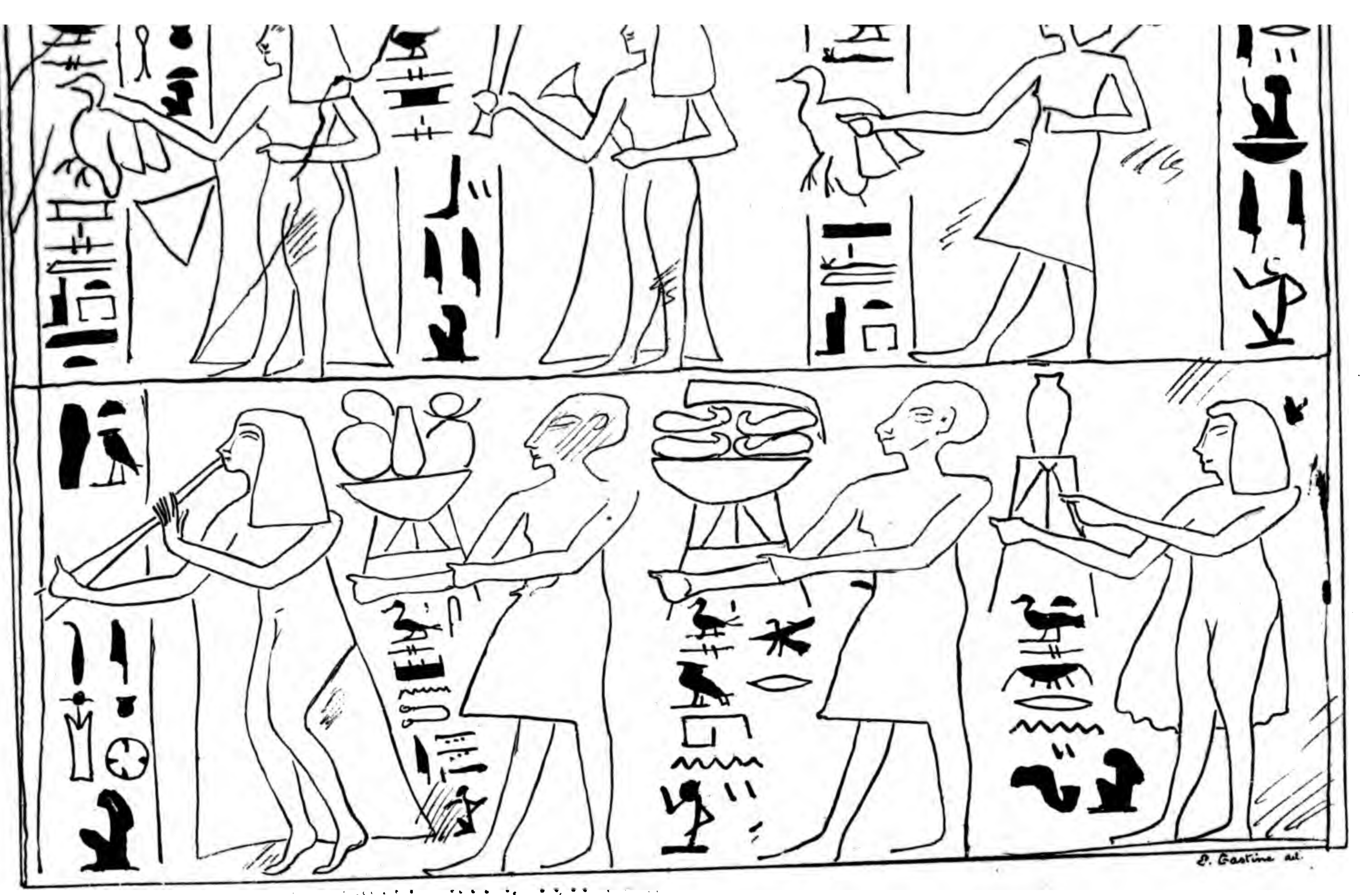
N° 48 du Catalogue

Stèle en calcaire de la XIXe dynastie, faisant partie de la collection de Luynes. Porte le nom du scribe royal Ptah-em-Heb, et de quelques membres de sa famille qui lui font l'offrande funéraire. Le 4e registre qui ne comprenait que des proscynèmes dont un à Harmakhis et à Thot... est complètement mutilé.



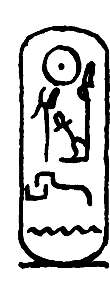



N° 29 du Catalogue Stèle funéraire à 3 registres. XXe Dynastie 1er registre, Proscynème à Harmakhis - Osiris. Le Sotemasch de l'ament, Nekht-Amen, et sa femme Ai", assis devant une table d'offrande et devant leur fils qui fait la libation. 2e et 3e registres, les fils et filles des défunts font l'offrande funéraire
Pl. LV


L. Gastine del.

Nº 313 du Catalogue. Pl. LVI

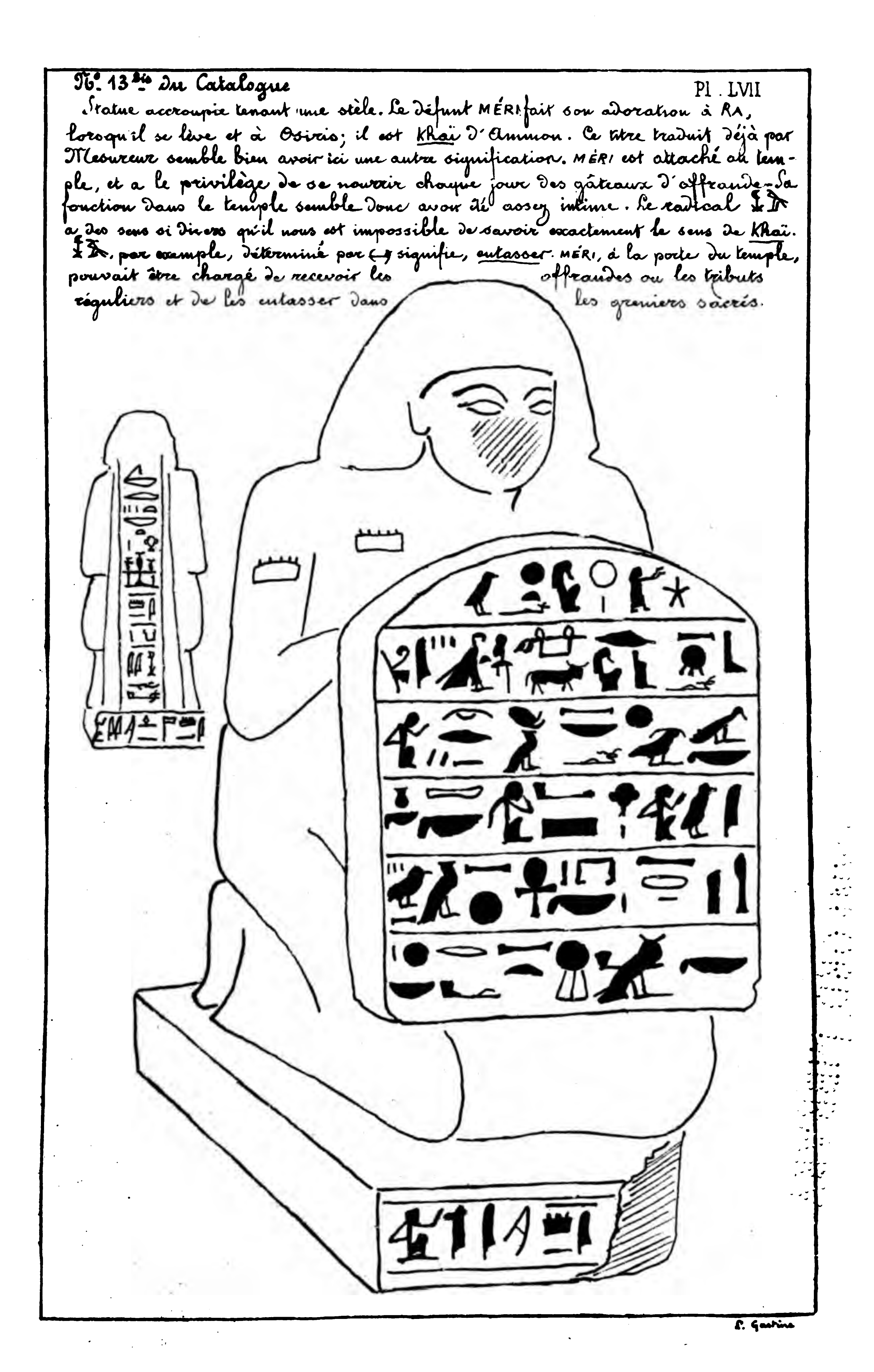
Déesse Sekhet avec le disque sur la tête (statue en schiste) : « a dit Sekhet, dame de Ascherou : j'ai donné les royautés éternelles au maître des deux terres Ra-us-ma-stepen-ra (prénom cartouche de Ramsès II). »



Nº 612 du Catalogue.

Femme assise sur un siège (statue en bois) : « proscynème à Osiris-Khent Ament pour qu'il donne d'entrer et de sortir au Nouter-kher parmi les serviteurs d'Ounnoré, de suivre Sokaris dans Ro-set, en sa bonne fête de la barque, à la personne de l'osirienne dame de maison Ta-semen (l'oie). »

V. Serres.


N°. 13 bis du Catalogue
Pl . LVII
Statue accroupie tenant une stèle. Le défunt MÉRI fait son adoration à RA, lorsqu'il se lève et à Osiris; il est Khaï d'Ammon. Ce titre traduit déjà par Mesureur semble bien avoir ici une autre signification. MÉRI est attaché au temple, et a le privilège de se nourrir chaque jour des gâteaux d'offrande. Sa fonction dans le temple semble donc avoir été assez intime. Le radical [hieroglyphs] a des sens si divers qu'il nous est impossible de savoir exactement le sens de Khaï. [hieroglyphs], par exemple, déterminé par [hieroglyph] signifie, entasser. MÉRI, à la porte du temple, pouvait être chargé de recevoir les offrandes ou les tributs réguliers et de les entasser dans les greniers sacrés.

E. Gastine

Nº 15 du Catalogue

XXIIe Dynastie.

Statue en granit du majordome de la divine adoratrice (la reine) Khou-Amen-rou ;
ur le tablier du personnage : « le voué à Khons dans Thèbes, dieu parfaitement bon .... »
rière le personnage : « Proscynème à Khons dans Thèbes. » Sur la base de la pierre à
quelle est adossé le personnage : « Proscynème à toi Ammon ..... — Proscynème
toi Mentou-Ra, seigneur de Thèbes ...

1re ligne

2e ligne

3e ligne

(sic)

Y. Jones del.

Premier proscynème sur le bord de la pierre à laquelle est adossé le personnage. Le commencement du 2e proscynème sur l'autre côté de la même bande.

3e ligne (suite).

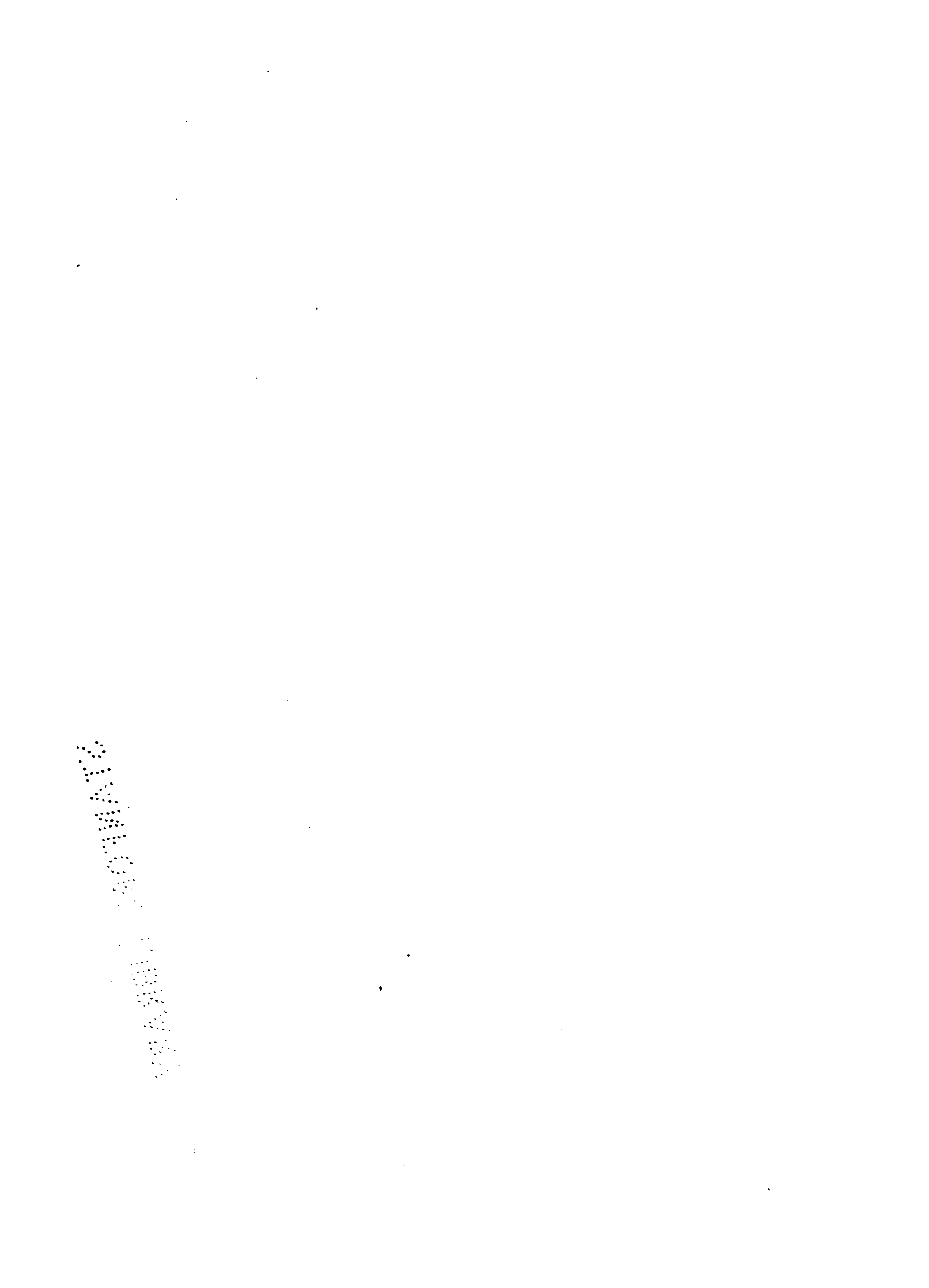
4e ligne

N° 621 du Catalogue

Statue en schiste ; époque saïte. — Personnage tenant un Osiris. L'inscription porte le nom de Makkerou-Ra, véridique ... — Autour du socle se trouvent deux formules mutilées de proscynèmes, l'un à Osiris, l'autre à Horus.

1re ligne, derrière la statue.

Sur le socle.



N.° 58 du Catalogue

Pl. LXII

Deux beaux sarcophages d'Amen-hotep, XX.e dynastie. Amen-hotep porte un grand nombre de titres dont quelques-uns sont fort curieux : « l'ouvreur des portes du ciel dans Apta, l'ouvreur de Ra, … de Toum, l'archiprêtre de l'horizon d'éternité, le premier Kherheb de celui dont le nom est caché, le supérieur des scribes des pylones du temple d'Ammon, de tous les dieux du Nord et du Midi, le purificateur en chef de l'autel dans Apta ; le divin père de Maut, la grande, dame d'Ascherou ; le divin père de Khonsou, dans Thèbes, le dieu parfaitement bon. »

V. Serres.

Premier sarcophage d'Amen-hotep (suite).

Ailleurs :

(sic)

Ailleurs :

Ailleurs :

V. Setier.

N°. 59 du Catalogue

Pl. LXIV

Deuxième sarcophage d'Amen-hotep — Côté droit.

Le défunt entre deux génies ou djadjaou d'Osiris qui le tiennent par la main devant le « dieu grand » assis.

A Sit ce Khou : « Je suis venu près de toi, ô ce Dieu grand, Moi (…) j'ouvre les portes de ta maison dans cette chapelle où tu es; je suis en paix dans ce lieu d'éternité contemplant ces formes du seigneur d'Aker; je mange et je bois avec les dieux du mino[…] je sors et j'entre à leur suite en qualité d'un de ces djadjaou deux (…) de la demeure sacré[e]

V. Settes.

N°. 59 du Catalogue.

Pl. LXV

Deuxième sarcophage d'Amen-hotep. — (Côté droit.)

titres du défunt.

V. Seites.

Deuxième sarcophage d'Amen-hotep (suite).

– Côté gauche. –

Deuxième sarcophage d'Amen-hotep (côté gauche). – Fin.

rois dieux tenant des serpents, ayant devant ux deux divinités accroupies; au dessus des derniières est écrite l'indication: « ce sont les reprêsentations mystérieuses des dieux du Douaou, ui sont figurées afin d'accomplir les rites sans retranchement aucun, pour donner de guider les Khou sur le chemin d'Aker: » – Au dessus des trois premiers se trouve la ligne d'hiéroglyphes: « es dieux funéraires qui sont à la place du mystère ..... »

Deux personnages présentant l'offrande: « action de placer les offrandes de ce Khou, devant ce dieu grand, seigneur des Amenticu; approcher les objets; porter de grandes offrandes, au lieu de ce dieu grand, de la part de ce Khou. »

(sic)

Vict. Sellier

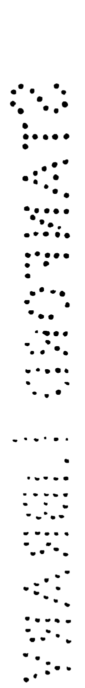
N.° 54-55 du Catalogue. Pl. LXVIII

Deux sarcophages et un couvercle de sarcophage de la XXᵉ dynastie, remarquables par leurs belles peintures. Ils portent le nom de la pallacide d'Ammon et chanteuse de Maut, Tentenahoui.

La philologie trouve moins son compte que l'art dans les sarcophages de Tentenahoui. En voici les principales inscriptions, qui ne sortent pas des formules ordinaires.

Affronté

Vict. Bonne


STANFORD LIBRARY

Suite du sarcophage.

Vict. Desnoyers

N° 60 du Catalogue

Suite du sarcophage.

(sic)

N° 63 du Catalogue

Sarcophage de la XXe dynastie.

Porte le nom du défunt , *Hepetardauës*, *fils de Art-aurou*, . — *dans les inscriptions, rien ne sort, sur les lèvres des Dieux et des génies funéraires, des formules les plus habituelles.*

Aux dieux et aux génies ordinaires, ce sarcophage joint: *Art-Hor*, *et* *Khe-Khesew*, *qui parlent ici.*

Vict. Berrer

N°. 64 du Catalogue

Pl. LXXIII

Suite du sarcophage.

Vict. Perret

PARIS . IMP. H. MONCHARMONT . 4 RUE VIDE-GOUSSET.

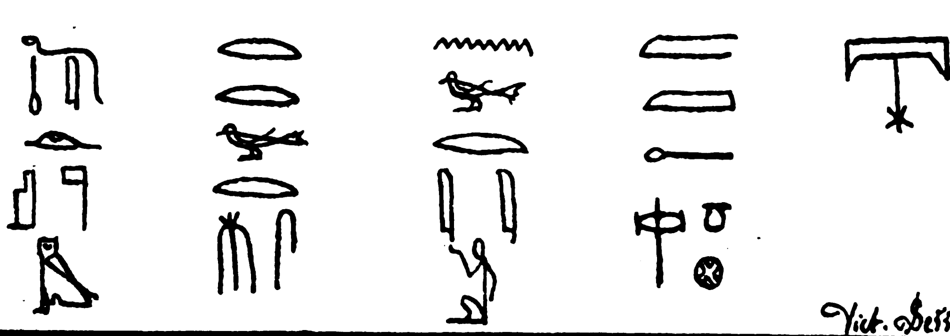
N° 74 du Catalogue

Boite de momie de la défunte Nebhet-schet-en-Ast (Nephtys unie à Isis). — XXIIIe Dynastie.



N° 1844 du Catalogue

Inscription sur un cartonnage peint ayant couvert la momie de l'enfant Met-our fils de Ouri, avec cette singulière invocation: « Salut, Souaou! »



Vict. Desses

PARIS . IMP. H MONCHARMONT . 4 RUE VIDE-GOUSSET.

Sarcophage de Cailliaud

Ce sarcophage (IIe siècle de notre ère) ayant été publié par Cailliaud, je ne donne ici que les inscriptions mal lues par le savant voyageur. Cependant, c'est seulement par le sens du texte et par les comparaisons avec des textes similaires qu'on peut faire cette rectification, car depuis Cailliaud les couleurs du sarcophage se sont altérées et les inscriptions à peu près entièrement effacées. Ce sarcophage renferme dans l'intérieur un zodiaque qui a été étudié par Letronne dans son opuscule « des représentations zodiacales ».

Inscription grecque.

Πετέμενων ὁ καὶ Ἀμμώνιος
Σωτῆρος Κορνηλίου Πολλίου,
Μητρὸς Κλεοπάτρας Ἀμμωνίου,
ἐτῶν εἴκοσι ἑνὸς, μηνῶν Δ καὶ
ἡμερῶν εἴκοσι δύο, ἐτελεύτησε
ιθ Τραϊανοῦ τοῦ κυρίου
παῦνι Η.

« Péteménon, dit Ammonius, fils de Soter, fils de Cornélius Pollion, de la mère Cléopatre, fille d'Ammonius, à 21 ans, 4 mois et 22 jours, est mort, la XIXe année de Trajan, le seigneur, le 8 de Payni. »

Vict. Desnes

PARIS. IMP. H. MONCHARMONT. 4. RUE VIDE-GOUSSET.

N° 75 du Catalogue

Pl. LXXX

Suite du sarcophage.

Inscriptions des linteaux

(traduites dans la préface).

Vict. Desvez

PARIS. IMP. H. MONCHARMONT. 4 RUE VIDE-GOUSSET.

N° 1840 du Catalogue

Pl. LXXXI

Toile qui enveloppait la momie de Pedou-Amen-Apt (Pétéménophis). — Voir la traduction dans la préface, p. VI. — La tête arrachée, et autres parties mutilées.



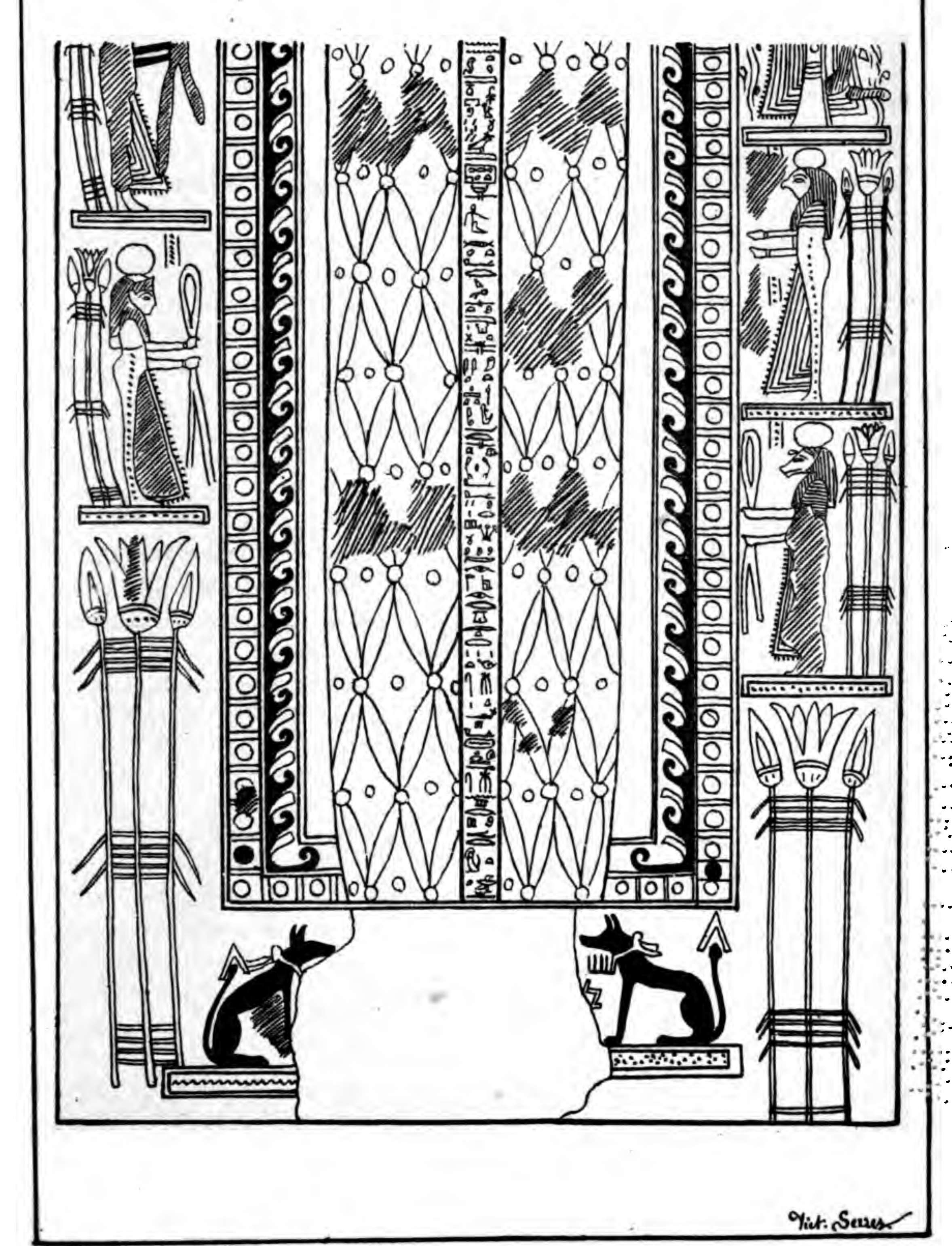
Vict. Seites.

PARIS. IMP. H. MONCHARMONT, 4. RUE VIDE-GOUSSET.

N° 1840 du Catalogue

Pl. LXXXII

Toile qui enveloppait la momie de Pétéménophis — (partie inférieure).



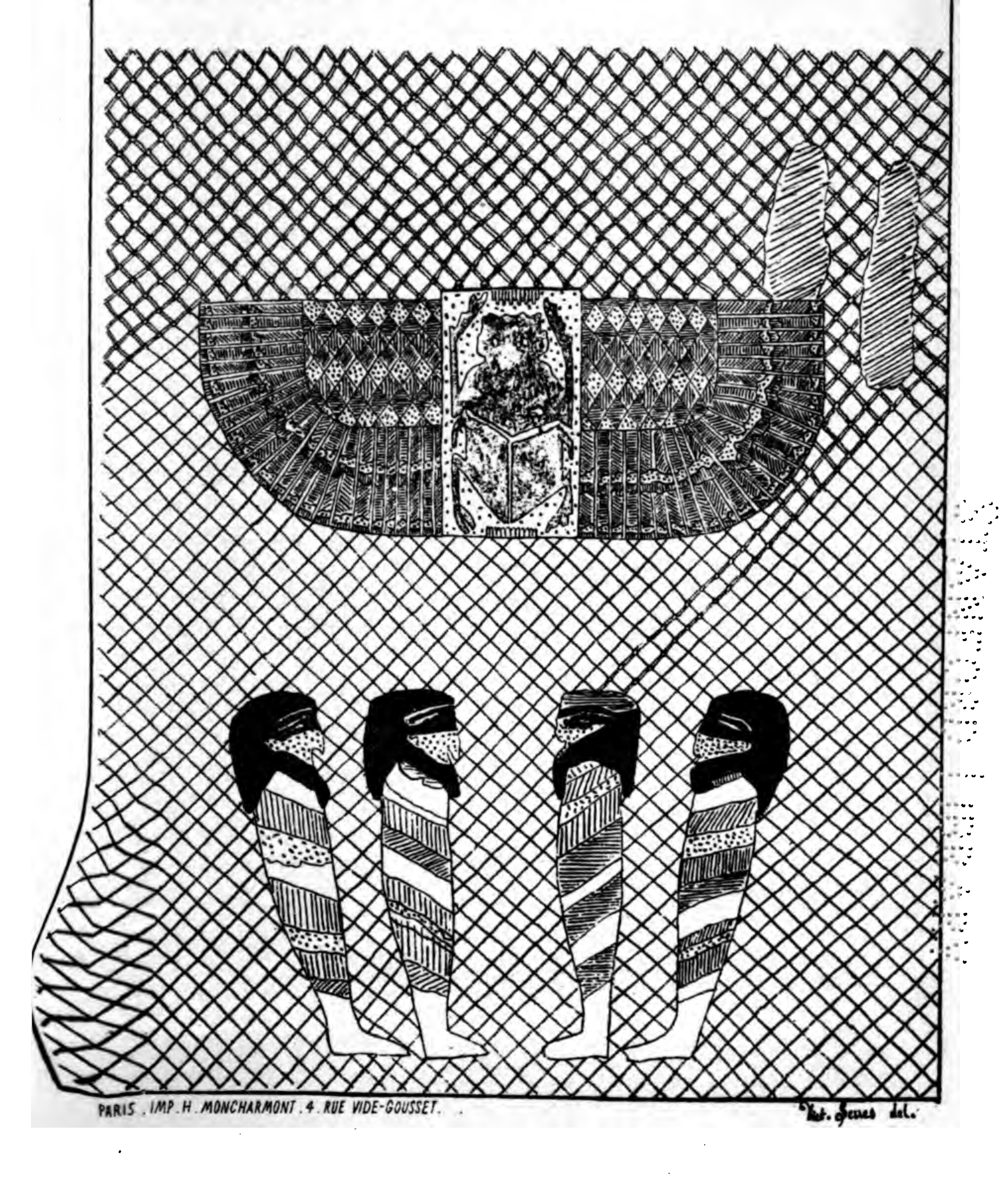
Vict. Serres

PARIS . IMP. H. MONCHARMONT . 4 RUE VIDE-GOUSSET.

N° 1841 du Catalogue.

Pl. LXXXIII

Filet en perles de verre donné par Mr Caillaud. — Contient un commencement de proscynème à Osiris, au dessous du scarabée les ailes déployées et des quatre génies funéraires. — A été trouvé dans le sarcophage de Pedou-Amen-Apt.



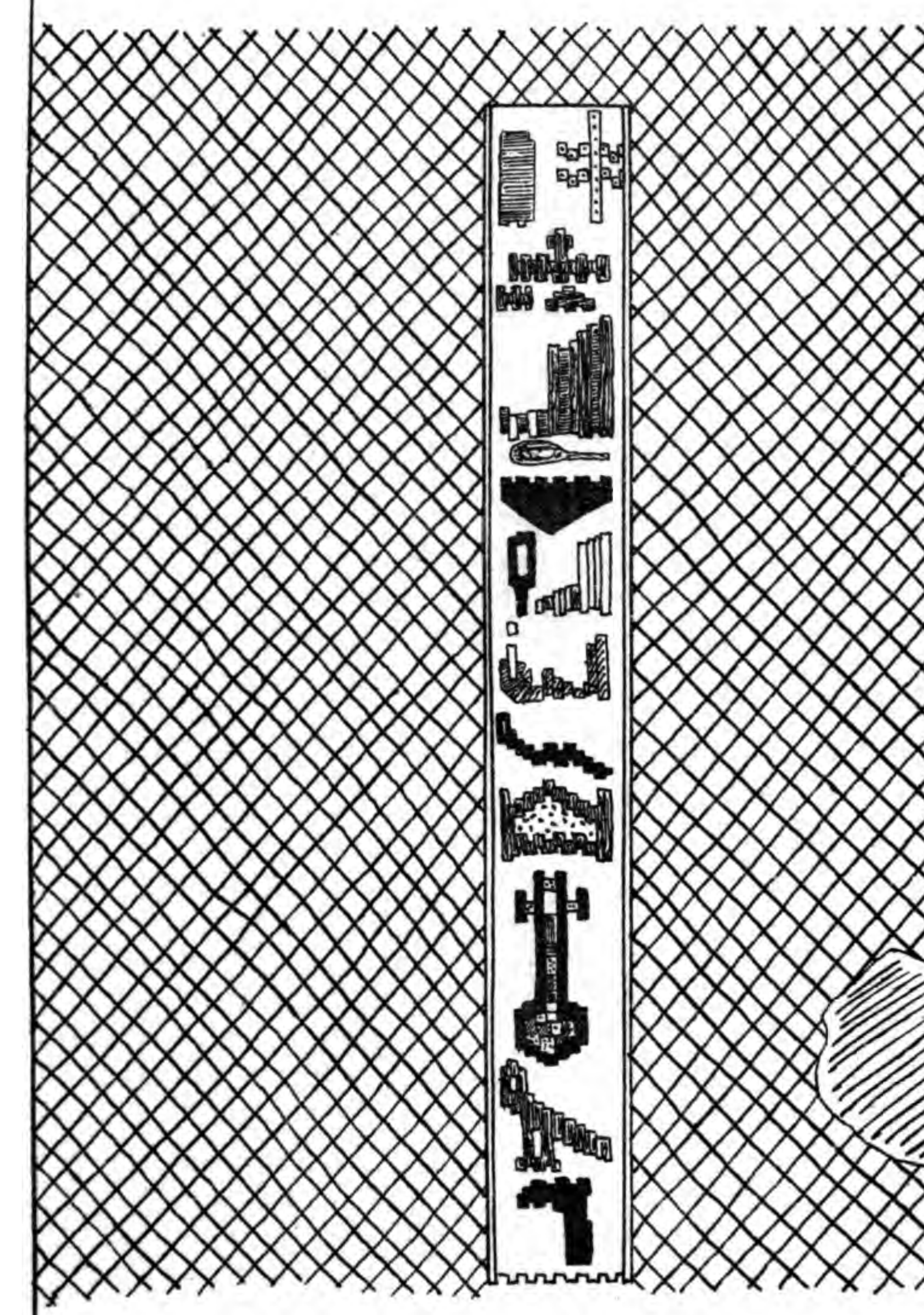
PARIS . IMP. H. MONCHARMONT . 4 . RUE VIDE-GOUSSET.

Vict. Devas del.

Nº 1841 du Catalogue.

Pl. LXXXIV

Suite et fin du précédent.



Vi. Serres.

MIC. IMP. H. MONCHARMONT 4 RUE AIDE-GOUSSET

N° 76 du Catalogue. Pl. LXXXV

Gaîne de momie peinte en rouge et dorée, du IIe siècle de notre ère, portant l'inscription grecque « Fille de Dioscore, courage ». Les quatre scènes sont curieu par les conceptions égyptiennes sur la vie future auxquelles elles se rapportent.

(Voir Gazette Archéologique 1877, les momies gréco-égyptiennes, par E. Ledrain.)



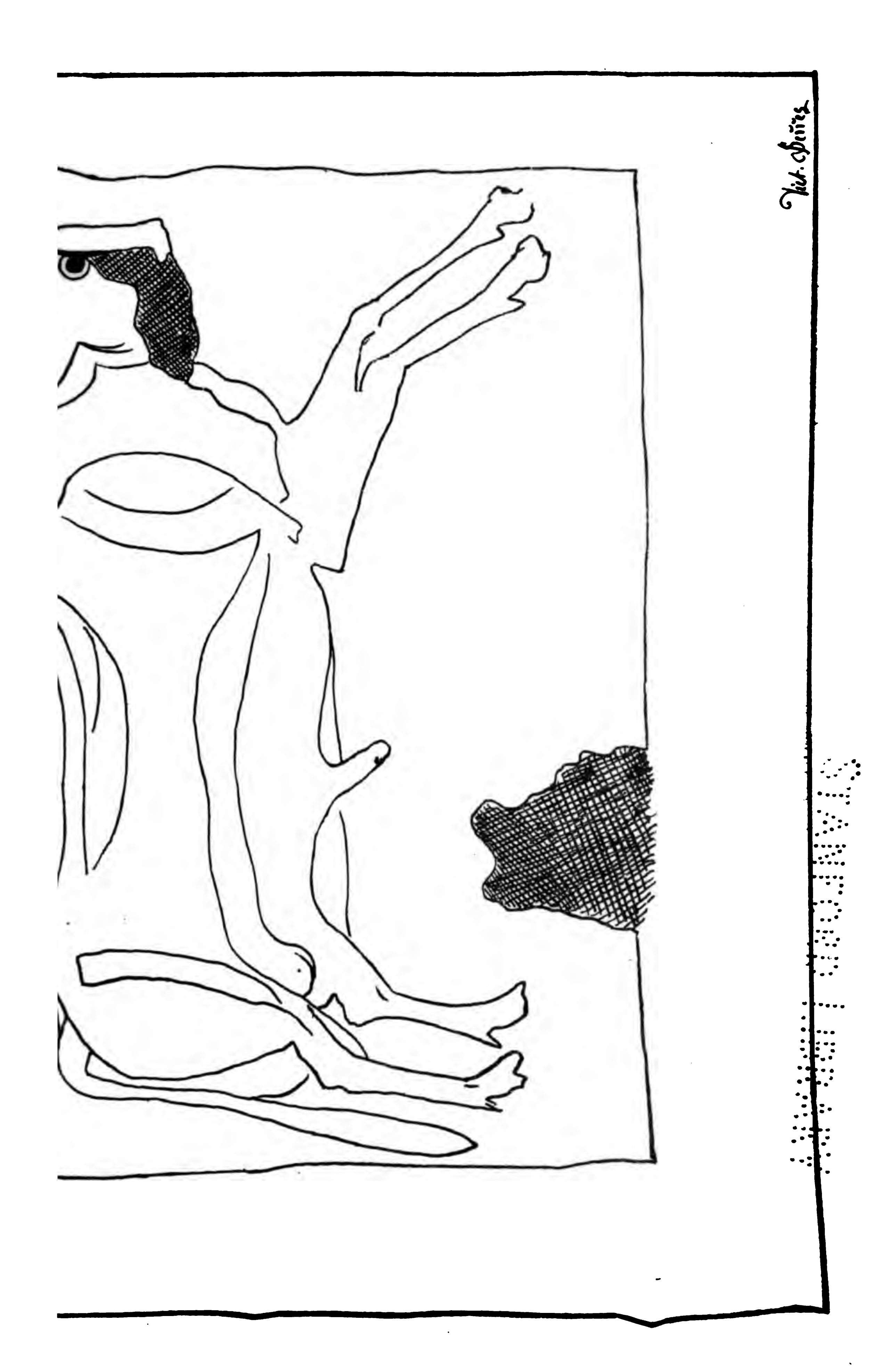
N° 944 du Catalogue

Pl. LXXXVII

Fragment de sarcophage

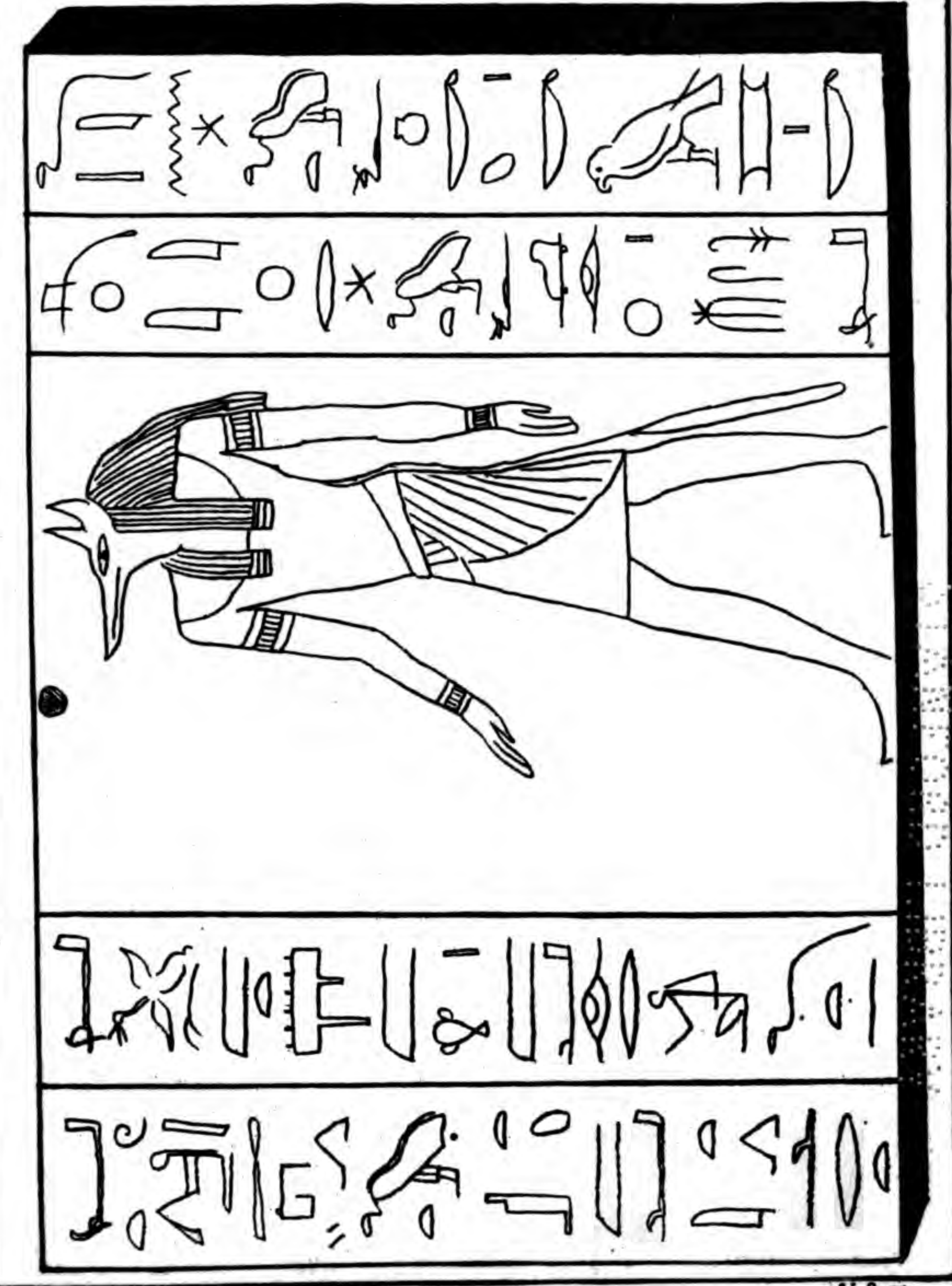
représentant un scarabée les ailes déployées au dessus d'une momie emportée par un taureau. Nom du défunt [hieroglyphs] PAHERNEWER (la bonne face), fils de Ankh-Ptah.



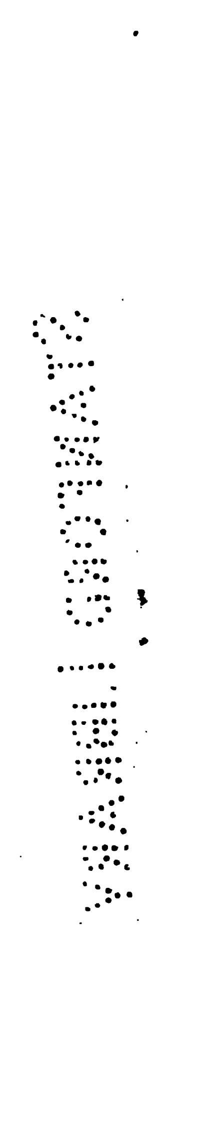


N°. 951 du Catalogue　　XXe Dynastie　　Pl. LXXXVIII

Panneau détaché d'un sarcophage. Le nom du défunt est Ramessou-Nekht. Tiaumautew réprésenté.



PARIS. IMP. H. MONCHARMONT. 4. RUE VIDE-GOUSSET.　　V. Serres



N.° 237 du Catalogue

Pl. LXXXIX

Horus sur les Crocodiles.

Le « Monument d'Horus sur les crocodiles » de la Bibliothèque Nationale présente une inscription assez complète qui, même après la publication de la Stèle de Metternich par Mr. Golenischeff, ne manque pas d'intérêt. En voici la traduction avant le texte:[1]

« Salut à toi, dieu fils de dieu, chair fils de chair; salut à toi, taureau fils de taureau, enfant d'une épouse divine .... Salut à toi, Horus sorti d'Osiris, enfanté d'Isis la divine. » J'ai parlé en ton nom; j'ai agi par tes incantations; je me suis exprimé par tes paroles, par tes formules magiques; j'ai récité avec tes incantations que tu as créées. Ces incantations qui sont dans ta bouche, le dieu que tu aimes, ô père Seb te les a données. La mère Nout fait protection. La sainteté du dieu qui est dans Soxem a fait protection de toi, a redoublé les discours qui font protection de toi pour fermer la gueule de tout serpent qui est au ciel, sur la terre, sur l'eau, pour faire vivre les hommes, pour mettre en repos les dieux, pour faire triompher le soleil avec tes invocations. Viens à moi promptement en ce jour, comme tu fais dans la barque divine. Repousse de moi tout lion de Merou, tout crocodile du fleuve, la gueule de tout serpent qui mord de son trou, qui pique avec ses aiguillons. Rends les

[1] Mr. Chabas, dans la Revue pour la langue égyptienne de Berlin (1868), avait donné une traduction d'un texte beaucoup moins complet que celui-ci.

Y. Serres.

PARIS . IMP. H. MONC..RMONT . 4 . RUE VIDE-GOUSSET.

Horus sur les crocodiles (suite).

comme des cailloux sur le chemin montueux, comme des débris de vases auprès des pâtés de maisons. Tranche le venin jaillissant qui est dans les membres de tout homme qu'il souille (𓂝). Écoute (2) (𓂝) tes propres paroles pour que ton nom fasse protection en moi en ce jour; que m'adviennent tes forces par tes incantations; je t'exalte tes puissances magiques pour que tu fasses vivre ce qui est sans respiration. A toi est donnée l'adoration de la part des êtres intelligents. J'adore le véridique avec tes rites; t'invoquant les dieux de la même manière en ce jour.»

2e ligne

3e ligne.

4e ligne

(2) N'ayant trouvé avec les variantes recueillies que 𓂝, Mr Golénischeff n'a pas traduit ce passage. Mr Golénischeff, dans son rapide séjour à la Bibliothèque Nationale, n'a copié, je m'en aperçois à la lecture de son beau et savant travail, qu'un monument d'Horus plus court et beaucoup moins important que celui dont je donne le texte.

Vict. Serres.—

PARIS . IMP. H. MONCHARMONT . 4 . RUE VIDE-GOUSSET.

N° 237 du Catalogue. Pl. XCI

Horus sur les crocodiles (suite).

5e ligne

6e ligne

7e ligne

8e ligne

9e ligne

10e ligne

11e ligne

12e li

13e ligne

14e ligne

PARIS. IMP. H. MONCHARMONT. 4. RUE VIDE-GOUSSET.

Vict. Sura

N° 237 du Catalogue

Pl. XCII

Horus sur les crocodiles (suite).

15e ligne

16e ligne

17e ligne

18e ligne

(1)

(2)

(1) La stèle de Metternich porte ici

(2) Sans se préoccuper du sens, le graveur est allé jusqu'au bout du monument et a mis le mot , sans doute commencement de la phrase suivante : « Je suis Hor-Sched ».

Fin d'Horus sur les crocodiles.

Vict. Serres.

PARIS . IMP . H . MONCHARMONT . 4 RUE VIDE-GOUSSET .

Nº 1313 du Catalogue. Pl. XCIII

Le préposé à la maison, le préposé aux bœufs de Ra-aa-χeper-Ra, le scribe Pdou-Ra. Véridique, près d'Osiris, dieu grand, seigneur de Ta-Djeser

Nº du Catalogue.

Un personnage en adoration.

Le décoré de l'abeille et du sceau, le quatrième prophète d'Ammon, Ka-em-Amen, véridique; son fils, le deuxième prophète de Ra-men-χeper, Saa.

Victor Serres.

PARIS. IMP. H. MONCHARMONT. 4 RUE VIDE-GOUSSET.

Pl. XCIV

N° 1345 du Catalogue.

Le scribe Houi

N° du Catalogue.

L'ahi d'Ammon, le troisième Wa-nouter, Khem-mes. — Le wa-nouter (le porteur du dieu) était probablement celui qui portait dans les processions la statue du dieu.

N° du Catalogue.

L'officier des troupes, Amen-em-heb.

V.S.

PARIS. IMP. H. MONCHARMONT 4. RUE VIDE-GOUSSET.

Pl. XCV

N° 1318 du Catalogue.

Le voué à Osiris, fils royal d'Ethiopie
..... Mes .....

N° 1314 du Catalogue.

Le scribe royal, préposé aux greniers de l'Egypte du Midi et du Nord, Ra-men-Xeper-seneb, près du dieu grand.

N° 1316 du Catalogue.

Le grand-prêtre d'Ammon, Thothmès.

V.S.

PARIS. IMP. H MONCHARMONT. 4 RUE VIDE-GOUSSET.

N° 1340 du Catalogue.

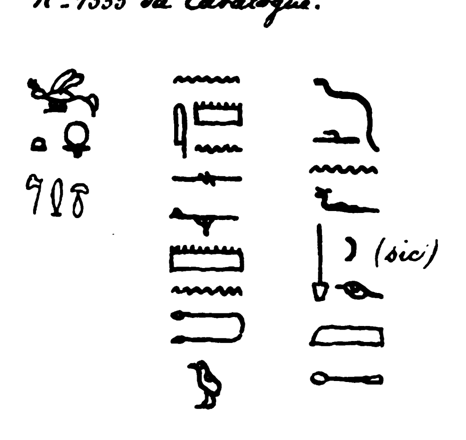
Trois cônes du chef des soldats Sel, avec même légende.

N° 1338 du Catalogue.



Le prêtre d'Ammon, préposé aux bœufs d'Hathor, dame de Dendérah ... véridique.

N° 1335 du Catalogue.



Porte le nom du premier prophète d'Ammon générateur Mentou.

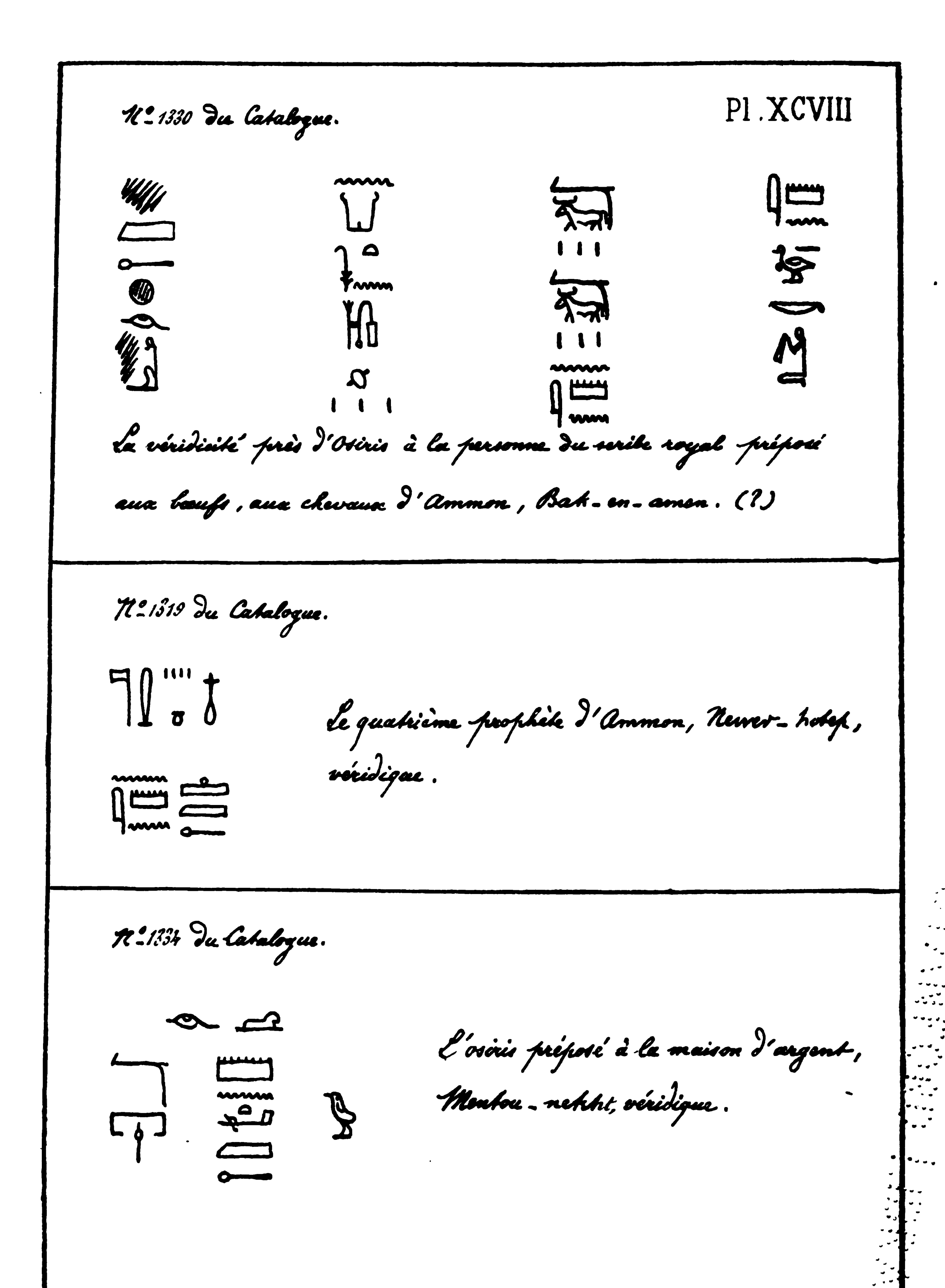
V.S.

PARIS. IMP. H. MONCHARMONT. 4 RUE VIDE-GOUSSET.

Cônes funéraires du prophète d'Anubis de Coptos, parent royal, gouverneur de la ville, Basa, fils du prophète d'Anubis de Coptos, scribe royal dont la vérité est l'amour, Amen-em-ant, enfanté par la dame de maison Nemrou-Neith (les beautés de Neith).

V.S.

PARIS. IMP. H. MONCHARMONT. 4 RUE VIDE-GOUSSET.



PARIS . IMP . H. MONCHARMONT . 4 . RUE VIDE-GOUSSET.

Pl. XCIX

N° 1356 du Catalogue.

Le préposé aux vaisseaux Amen-em-apt.

N° du Catalogue.

Le gardien de la maison d'argent (trésor) du roi.
Nom mutilé, peut-être Thot-hotep.

N° du Catalogue.

XXVe dynastie. — Le quatrième prophète d'Ammon, Ment-em-hat. Sa femme Schepenmauth. Personnage du règne de Tahraka. — On sait qu'après le pillage de Thèbes par les Assyriens il fut chargé de restaurer les monuments et de fournir à nouveau le mobilier des temples. Une liste assyrienne le désigne comme gouverneur de Thèbes sous le nom de Manti-me-anti ; son frère s'appelait Nas (Khem ?).

Vict. Seitas

PARIS. IMP. H. MONCHARMONT. 8 RUE VIDE-GOUSSET.

N° 1344 du Catalogue.

Cônes funéraires (suite).

Sa femme qu'il aime (Ment ?), véridique, dame de perfection.

Le chef des gens d'Ammon-Ra, Our-Schou.

N° 1468 bis du Catalogue

Inscription sur une boucle de cornaline. Porte le nom du chef des prophètes de tous les dieux, du premier prophète d'Ammon, ROMA

Vict. Serres.

PARIS. IMP. H. MONCHARMONT. 4. RUE VIDE-GOUSSET.

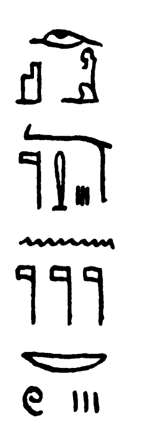
N° 1344 du Catalogue. Pl. C

Cônes funéraires (suite).

Sa femme qu'il aime (Ment?), véridique, dame de perfection.

Le chef des gens d'Ammon-Ra, Our-Schou.

N° 1468 bis du Catalogue



Inscription sur une boucle de cornaline. Porte le nom du chef des prophètes de tous les dieux, du premier prophète d'Ammon, ROMA

Vict. Serres.

PARIS. IMP. H. MONCHARMONT. 4. RUE VIDE-GOUSSET.

PRINCIPAUX MONUMENTS

DU

MUSÉE ÉGYPTIEN DE FLORENCE.

PARIS.

F. VIEWEG, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE DE RICHELIEU, 67.

PRINCIPAUX MONUMENTS

DU

MUSÉE ÉGYPTIEN DE FLORENCE,

PAR

WILLIAM B. BEREND,

ÉLÈVE DE L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES.

PREMIÈRE PARTIE.

STÈLES, BAS-RELIEFS ET FRESQUES.



PARIS.

IMPRIMERIE NATIONALE.

M DCCC LXXXII.

À

M. G. MASPERO,

PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE ET À L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES,
DIRECTEUR GÉNÉRAL DES MUSÉES D'ÉGYPTE,

TÉMOIGNAGE D'AFFECTION ET DE RECONNAISSANCE,

Son ancien élève,
William B. BEREND.

Sur l'avis de MM. Maspero et Grébaut, commissaires responsables, le présent mémoire a valu à M. W. B. Berend le titre d'*Élève diplômé de la Section d'histoire et de philologie de l'École pratique des Hautes Études.*

Paris, le 12 janvier 1878.

Les Commissaires responsables,
Signé : Maspero et Grébaut.

Le Président de la Section,
Signé : L. RENIER.

AVANT-PROPOS.

C'est pour répondre au vœu émis en plusieurs occasions par l'illustre et regretté Mariette que nous présentons aux égyptologues le présent ouvrage, rédigé d'après la méthode descriptive que s'était tracée le savant maître[1], heureux si, dans la publication de ce recueil, nous approchons de l'exactitude et de la pureté des textes qui font le haut mérite de son œuvre.

La formation du Musée égyptien de Florence remonte à la fin du siècle dernier. La collection primitive ne se composait que de quelques dizaines de bronzes achetés en 1798 à M. Boucher, et exposés au Palais Pitti.

En 1824, la collection Nizzoli, comprenant 1,405 objets, fut acquise au prix de 23,520 francs, et déposée au Palais des Offices. Champollion, alors en mission en Italie, en fit le catalogue.

Mais la majeure et la plus importante partie des monuments du Musée de Florence provient des fouilles exécutées en Égypte pendant l'expédition dirigée par Champollion et Rosellini[2] sous les auspices des Gouvernements français et toscan.

Citons, parmi les plus précieux au point de vue de l'archéologie et de la philologie :

1° Une tête en calcaire blanc de l'ancien empire, qui peut rivaliser, pour la beauté d'exécution, avec les trois célèbres statues en calcaire blanc de même époque qui se trouvent au Louvre;

[1] En dernier lieu, dans un *Catalogue général des monuments d'Abydos*, p. III. Paris, Imprimerie Nationale, 1880, in-4°.

[2] La Direction du Musée de Florence se propose d'élever un buste à ce savant, dont les œuvres sont restées la reproduction fidèle des monuments qu'il a interprétés. Nous aimons à penser que l'École française tiendra à honneur de coopérer à cette marque de reconnaissance.

2° La stèle géographique d'Ousertasen I[er] [1], qui rappelle les grandes conquêtes de ce roi;

3° La stèle du roi Nécho II, qui a servi à déterminer la durée du règne de ce prince, et à établir définitivement la chronologie de la xxvi[e] dynastie;

4° Le sarcophage en bois de la nourrice du roi Tahraka;

5° Le sarcophage de Bokenranef, fonctionnaire du temps de Psammétik;

6° Le chariot d'un chef barbare.

Ces découvertes offrirent à l'étude un vaste champ d'exploration, et éclairèrent d'un jour nouveau la science de l'égyptologie, alors dans son enfance. La collection en fut déposée, en 1829-1830, au couvent de Sainte-Catherine, et Rosellini en publia le catalogue [2].

Dans cette même année, le Musée s'accrut de la collection Ricci, et reçut en outre de M. Nizzoli des fragments de vases et divers objets parmi lesquels se trouve une coudée égyptienne en albâtre blanc [3].

En 1838, M. Anastasy fit don d'un beau sarcophage en granit rose du temps d'Ousertasen II, monument unique, peut-être, par la perfection du travail.

Depuis cette époque, le Musée a fait peu d'acquisitions, mais il a été enrichi par M. Vassalli. Au nombre des monuments offerts par ce savant se trouve une inscription bilingue du temps de Vespasien.

M. Gamurrini a offert plusieurs bronzes curieux provenant de la collection de Borgo San Sepolcro.

A cet ensemble de monuments viennent encore s'ajouter quelques collections d'amulettes, bijoux et autres objets donnés au Musée par des amateurs de Florence et des environs : MM. Simeon Peruzzi, Valle de Paz, Castel Bolognesi, Moraitis, Basevi, Consani, etc.

Depuis sa nouvelle installation, le Musée a fait l'acquisition d'un curieux bas-relief dont la représentation est donnée au n° 5412.

Enfin il a reçu dernièrement deux fragments de statues, trouvés sur l'emplacement du temple d'Isis, à Rome, et offerts au nom du Gouvernement italien par le Ministère de l'Instruction publique.

[1] Publiée par Champollion dans ses *Notices descriptives*, Paris, 1844 et 1878, in-4°.

[2] *Oggetti di antichità egiziane riportati dalla spedizione letteraria toscana in Egitto e in Nubia.* Firenze, 1830.

[3] M. Nizzoli la publia en 1831.

Vers 1832, le Gouvernement toscan fit réunir aux monuments provenant des fouilles de Rosellini, et exposés à Sainte-Catherine, les collections qui se trouvaient dispersées dans les deux grands musées de la ville; puis, en 1855, la collection tout entière fut transportée dans un bâtiment situé près du couvent de San Onofrio. Mais ce local était obscur, humide, impropre à l'étude des monuments qui s'y trouvaient trop à l'étroit. En 1880, le Palazzo della Crocetta fut destiné à conserver ces trésors d'une valeur inestimable et à renfermer en même temps les antiquités étrusques.

Aujourd'hui le Musée égyptien et le Musée étrusque, si renommés dans le monde archéologique, sont magnifiquement installés dans le vaste local de la rue Colonna, qui offre aux savants et aux amateurs toutes les facilités désirables [1].

La salle principale contient les stèles, bas-reliefs et fresques qui font l'objet de la première partie de notre ouvrage. Elle est décorée avec un goût parfait, dans un style architectural qui fait honneur aux modèles égyptiens dont s'est inspiré son savant conservateur, M. Schiaparelli, qui, avec un empressement au-dessus de tout éloge, a bien voulu faire profiter notre publication de ses excellentes observations [2].

Les autres salles, non moins bien disposées, conservent les sarcophages, statuettes, vases, amulettes, bijoux et monuments divers qui seront décrits dans la deuxième partie.

Parmi les savants qui se sont occupés du Musée de Florence et qui y ont trouvé d'importants sujets d'étude, aucun, depuis Rosellini, n'a donné l'ensemble des monuments. Le catalogue de Migliarini [3], qui ne reproduit aucun texte, énumère les monuments sans les décrire bien complètement.

Dans son *Auswahl* [4], M. Lepsius a donné la copie du sarcophage en calcaire de l'époque de Psammétik.

[1] Le Musée étrusque, disposé sur les plans de son excellent conservateur, le professeur Milani, est également une heureuse restitution archéologique.

[2] Nous annonçons que le Dr Schiaparelli, à qui l'on doit le transport du Musée égyptien dans le palais Crocetta, prépare, de son côté, un catalogue qu'il publiera sous le titre de : *Catalogo del R. Museo archeologico di Firenze* (*Sezione egiziana*). Nous souhaitons la bienvenue à cette publication, dont la science retirera un grand profit.

[3] *Indication succincte des monuments égyptiens, etc.* Florence, 1859.

[4] *Auswahl der wichtigsten Urkunden des ægyptische Alterthums*, Leipzig, 1842, in-folio.

Comme lui, Leemans et d'autres égyptologues distingués ont indiqué ou publié des monuments isolés; mais tout cet ensemble de travaux ne constitue pas un recueil que les égyptologues puissent consulter.

Dans la publication de tous les monuments qui portent des inscriptions, nous nous sommes appliqué à restituer, dans la plupart des cas, les lacunes qui se trouvent sur quelques monuments, en général assez frustes; et cela, grâce à cette méthode sûre que nous a enseignée, sur les stèles du Louvre, M. Maspero, le savant auquel nous sommes fier d'offrir ces quelques pages des archives de l'humanité.

Pendant notre séjour aux États-Unis, c'est M. Ch. Ceugney, notre collègue des Hautes Études, qui s'est chargé obligeamment de surveiller la correction des épreuves. Nous le remercions cordialement des soins qu'il a pris pour mener cet ouvrage à bonne fin.

En terminant nous adressons nos compliments à l'Imprimerie Nationale au sujet de la belle exécution typographique de notre publication.

W. B. B.

PRINCIPAUX MONUMENTS

DU

MUSÉE ÉGYPTIEN DE FLORENCE[1].

PREMIÈRE PARTIE.

STÈLES, BAS-RELIEFS ET FRESQUES.

2468

Calcaire. — Haut. 2^{m},44; larg. 1^{m},21.

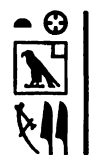
Bas-relief entièrement peint provenant, ainsi que le numéro suivant, du tombeau de Séti Ier (XIXe dynastie). Le pendant de ce magnifique monument se trouve au musée du Louvre; leurs dimensions sont à peu près semblables. Hiéroglyphes en relief. (Pour l'ensemble, voir planche I.)

Ce bas-relief représente le roi Séti Ier ayant l'uræus au front et vêtu d'une longue robe blanche. Une sorte d'écharpe, dont l'extrémité est ornée de deux uræus, ferme sa *shenti* et est couverte de broderies exécutées avec une rare perfection. On lit sur la fermeture de la ceinture du roi . Sur un des bracelets de Séti sont peints les deux yeux symboliques . Le cou du roi est orné d'un collier d'une grande richesse. Sa main gauche serre la main droite de la déesse Hathor, tandis qu'il reçoit de la main droite le collier, don symbolique, qu'elle lui tend. On lit au-dessus du roi l'inscription suivante :

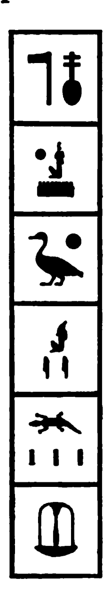


(1) Nous sommes heureux d'adresser ici un témoignage de reconnaissance à M. Schiaparelli, qui nous a facilité d'une façon très cordiale l'étude des monuments de son musée.

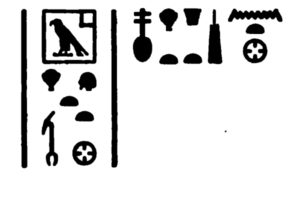
La déesse Hathor, dont le front est orné d'une uræus et d'un bandeau sur lequel court 𓋹𓇳𓋹, a des boucles d'oreilles également en forme d'uræus. Son collier est retenu par un contrepoids qui pend sur ses épaules et qui porte la mention :



Sa robe est composée de losanges qui s'entre-croisent et qui contiennent chacun un ou plusieurs mots du protocole de Séti Ier, de sorte que, lus verticalement, les losanges forment le protocole complet :



L'inscription suivante est placée au-dessus de la déesse :



2469

Haut. 0m,76; larg. 0m,47.

Bas-relief peint provenant du tombeau de Séti Ier. L'exécution et la conservation de ce monument sont analogues à celles du précédent.

La déesse Mâ, vue de profil et coiffée de la plume 𓆄, la face peinte en jaune. Hiéroglyphes en relief et coloriés:

On lit au-dessus de la déesse :



2470

Haut. 0m,43; larg. 0m,50.

Fragment de fresque avec inscriptions totalement effacées.

Deux hommes coiffés du bandeau et vêtus de la *shenti* tirent un bateau sur un bassin; le premier se retourne pour regarder un troisième personnage placé sur le bateau même, et qui range les cordes à l'avant de la barque.

2471

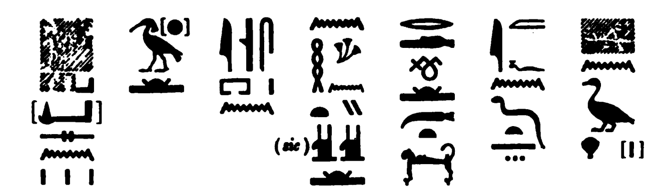
Haut. 0m,73; larg. 0m,42.

Fragment de fresque représentant un prêtre, dont le nu est en rouge, tenant des fleurs et portant autour du cou un collier de lapis-lazuli; à droite, deux bras de jeune fille, en rouge très pâle, tenant également des fleurs.

Devant le prêtre on lit :



Et au-dessus de lui, cette inscription :



Cette fresque est un chef-d'œuvre au point de vue de la perfection que l'artiste y a apportée; son état de conservation est excellent.

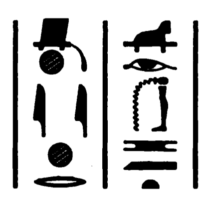
2472

Haut. 0m,45; larg. 0m,51.

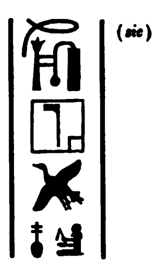
Fragment de fresque.

Deux personnages présentent deux momies garnies de touffes de lotus en fleur; à gauche, une jeune fille orne le pied de la momie. Le nu des hommes est en rouge foncé, et celui de la femme en jaune foncé.

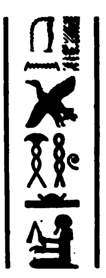
Inscription au-dessus de la jeune fille :



Inscription au-dessus du premier personnage :



Inscription au-dessus du second personnage :



Au-dessous, traces d'une autre inscription :



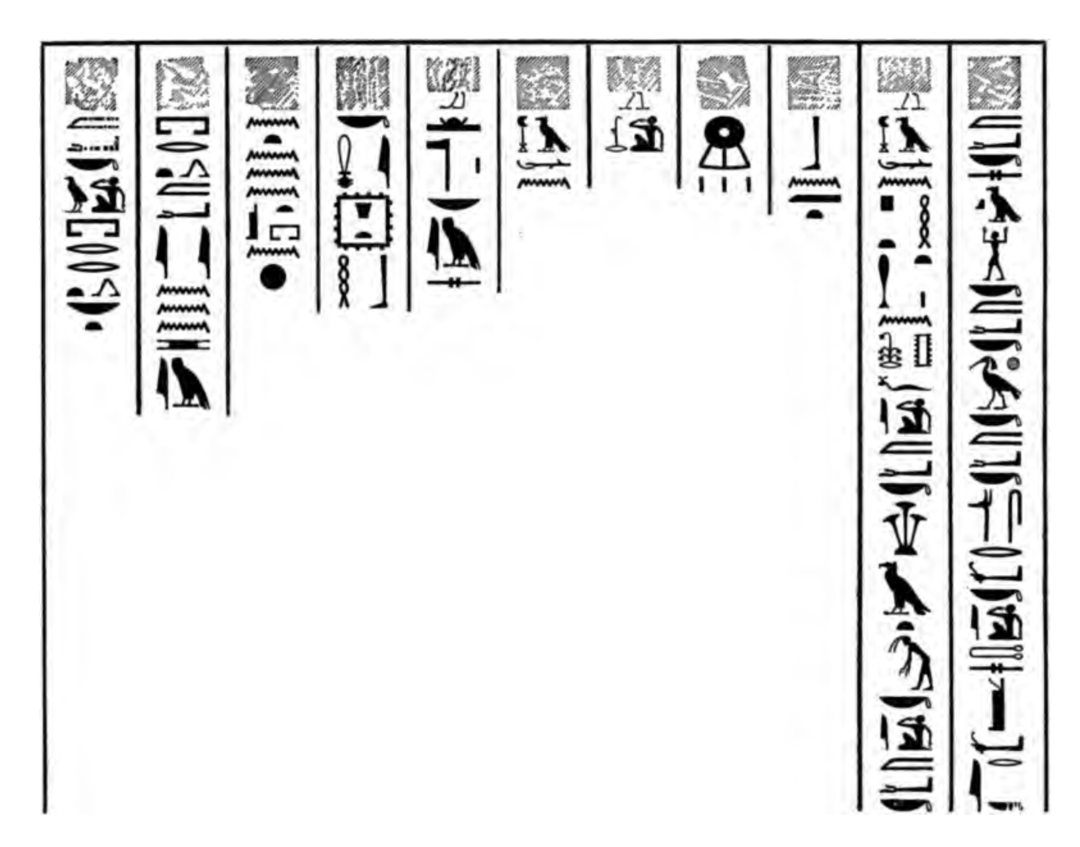
2473

Haut. $0^{m},30$; larg. $0^{m},28$.

Fragment de fresque très curieuse.

Deux musiciennes battent la mesure; derrière elles, deux autres esclaves, dont le nu est en rouge foncé, jouent de l'instrument ⌣. Elles sont coiffées du ❦.

Cette scène est entourée d'une inscription en onze lignes verticales tracées à l'encre :



Au-dessous et à gauche, traces de lettres :



2474

Haut. om,37; larg. om,33.

Fresque.

Des feuilles et des grappes de raisin forment une espèce de mosaïque sur fond blanc.

Ces cinq derniers numéros (2470-2474) sont autant de fresques provenant toutes du même tombeau et d'une très bonne conservation.

2475

Bois. — Haut. om,29; larg. om,14.

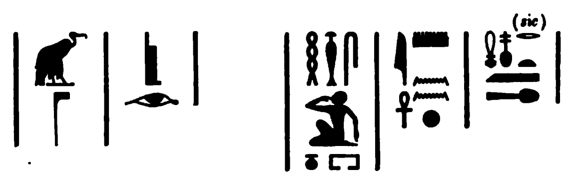
Stèle peinte, assez mutilée. En haut, traces d'ailes, au-dessous desquelles on lit :



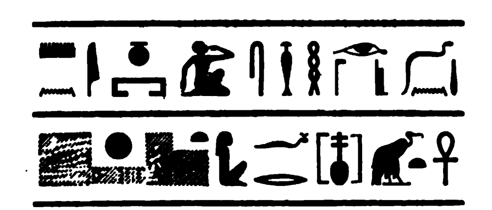
Plus bas, un défunt à face noire adorant Osiris, coiffé de l'*atew* et tenant le sceptre , et Isis, coiffée du signe .

Devant le défunt :

Au-dessus des personnages que nous venons de citer se trouve l'inscription suivante :



Au-dessous de cette scène, inscription en grosses lettres bleues, de même que les hiéroglyphes précédents :

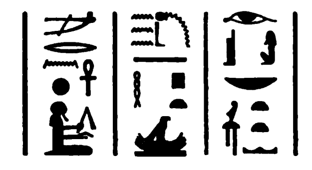


2476

Bois. — Haut. 0m,17; larg. 0m,13.

Stèle peinte, d'une bonne conservation. A gauche, un jeune homme en adoration. Auprès de lui, une table; puis Osiris, coiffé de l'*atew*, tenant le sceptre ⌠ et le flagellum /\; il a devant lui un cyprès, et derrière une pousse de fleurs de lotus.

Au-dessus de cette scène, on lit l'inscription suivante :

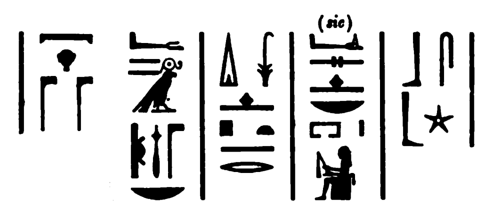


2477

Bois. — Haut. 0m,26; larg. 0m,22.

Stèle peinte représentant en haut le soleil flanqué de deux uræus, dont celle de gauche est coiffée de , et celle de droite, de . Entre les deux, on lit le mot mystique . De chaque côté de cette représentation est figuré le chacal ayant la plume entre les pattes.

Plus bas, à gauche, Râ-Harmakhis, tenant le sceptre , est adoré par une femme debout placée devant une table d'offrandes. Au-dessus, on lit cette inscription :

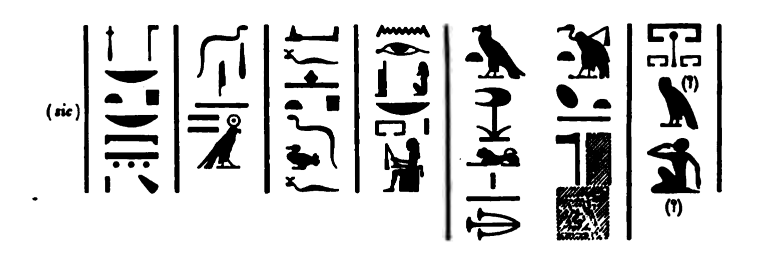


2478

Bois. — Haut. 0m,30; larg. 0m,20.

Stèle peinte. En haut, le disque rouge feu orné de deux uræus jaunes et d'ailes vertes.

Plus bas, une défunte, placée devant une table d'offrandes, adore Râ-Harmakhis assis, qui tient le sceptre [hiéroglyphe] et le flagellum [hiéroglyphe].



2479

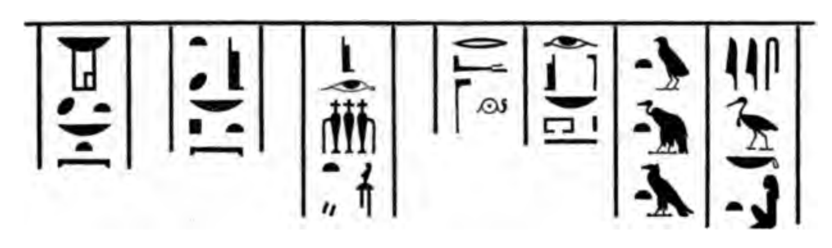
Bois. — Haut. $0^{m},30$; larg. $0^{m},20$.

Stèle peinte de diverses couleurs, d'un bon état de conservation. Les hiéroglyphes sont tracés à l'encre noire.

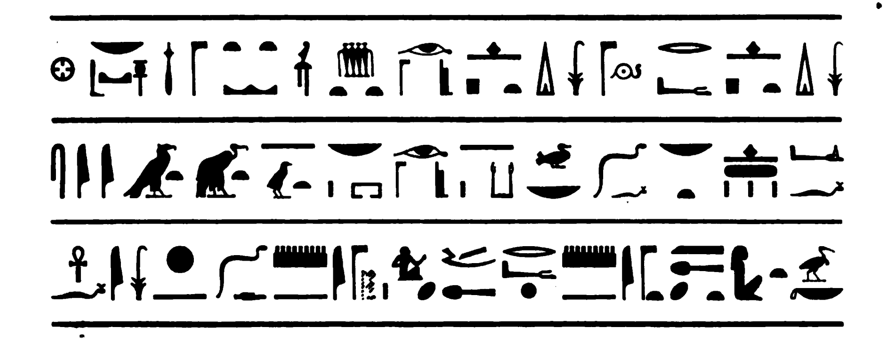
En haut, le disque ailé flanqué des deux uræus. Au-dessous, la légende :



Puis vient la scène suivante, accompagnée de trois lignes d'inscription :



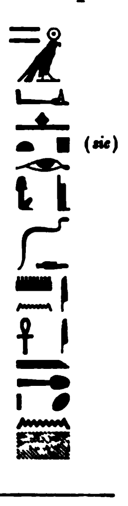
Nephthys debout.	Isis debout.	Osiris momifié, debout, coiffé de la couronne blanche et tenant [hiéroglyphe].	Râ-Harmakhis momifié, debout et tenant [hiéroglyphe].	Table d'offrandes.	Défunte debout en adoration.



2480

Bois. — Haut. o^m,20; larg. o^m,15.

Petite stèle peinte. En haut, . A gauche, Râ-Harmakhis assis, couronné d'un soleil énorme, tient le sceptre et le flagellum . A droite, un homme en adoration. Entre les deux personnages, on lit :



2481

Bois. — Haut. o^m,36; larg. o^m,28.

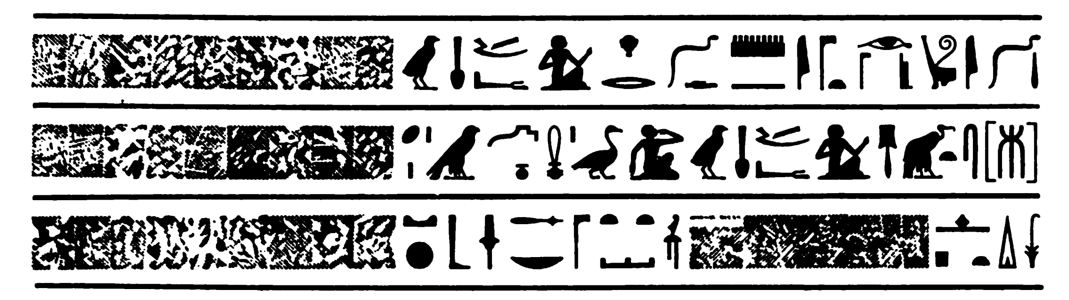
Stèle peinte, d'un état de conservation qui laisse beaucoup à désirer.

Dans le cintre, le disque ailé flanqué de deux uræus, accompagnées des mots :



Des ornements de diverses couleurs séparent le cintre de la scène, qui représente : à droite, un défunt debout, placé devant une table d'offrandes, faisant ses adorations à Râ-Harmakhis momifié, tenant le sceptre , qui est suivi de , d'Isis aux ailes éployées; à gauche, traces de trois autres divinités.

L'inscription qui suit cette scène est très mutilée, et la quatrième ligne est complètement disparue.



2482

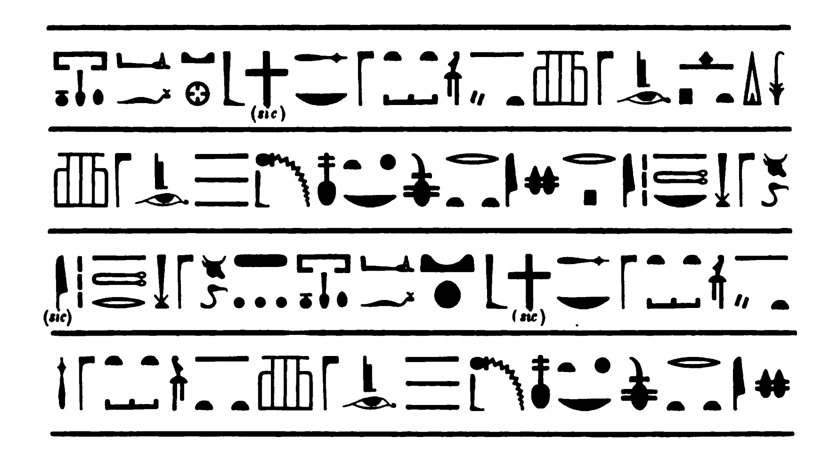
Bois. — Haut. $0^{m},35$; larg. $0^{m},27$.

Stèle peinte. Hiéroglyphes cursifs. (Pour l'ensemble de ce monument, voir planche II.)

En haut, les deux ailes.

Puis une scène qui représente, à droite, une divinité conduisant un défunt devant Râ-Harmakhis momifié et tenant le sceptre , Nephthys et trois autres divinités. Une table d'offrandes est placée devant le dieu Râ-Harmakhis.

Inscription en quatre lignes :



2483

Bois — Haut. $0^{m},36$; larg. $0^{m},29$.

Stèle peinte, d'un bon travail. (Voir planche II.)

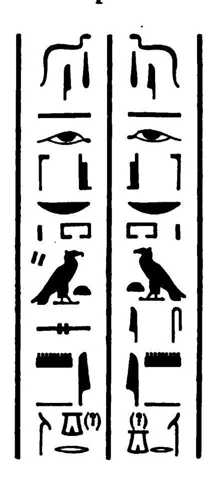
En haut, le disque ailé orné de deux uræus coiffées, l'une de la couronne blanche, et l'autre de la couronne rouge, et accompagnées des deux *ut'as*.

Au-dessous du disque, le symbole du scarabée.

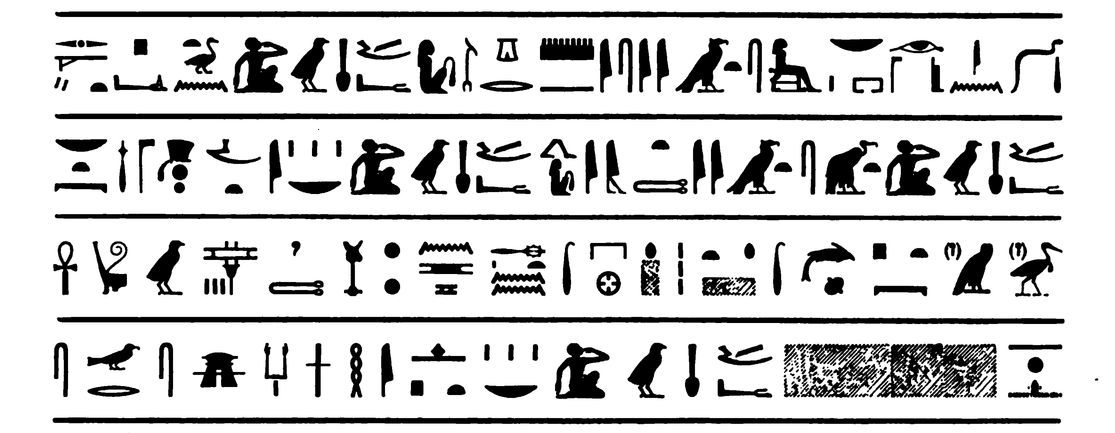
Ensuite deux rangées d'ornements, dont une est composée de fers de lance , et l'autre d'uræus .

Puis, à gauche et à droite, deux scènes à peu près identiques : une femme agenouillée dans une barque présente des offrandes à Râ-Harmakhis, qui est assis et tient le sceptre .

Au milieu des deux scènes, l'inscription suivante :



Au-dessous, quatre lignes d'inscription :



2484

Bois. — Haut. 0m,36; larg. 0m,26.

Stèle peinte très finement exécutée, d'une assez bonne conservation. (Voir planche II.)

En haut, le disque ailé flanqué de deux uræus, qui sont accompagnées de la formule :

Vient ensuite une scène qui représente, à droite, le défunt, , dont le nu est en rouge, conduit par la déesse Mâ, , devant Osiris coiffé de l'*atew*, et tenant les symboles , et ; au-dessus de lui, ; il est suivi d'Isis, , de Nephthys, , Thoth, Amset, Phtah, Anubis et Horus.

Cette stèle se termine par une inscription en six lignes horizontales :



2485

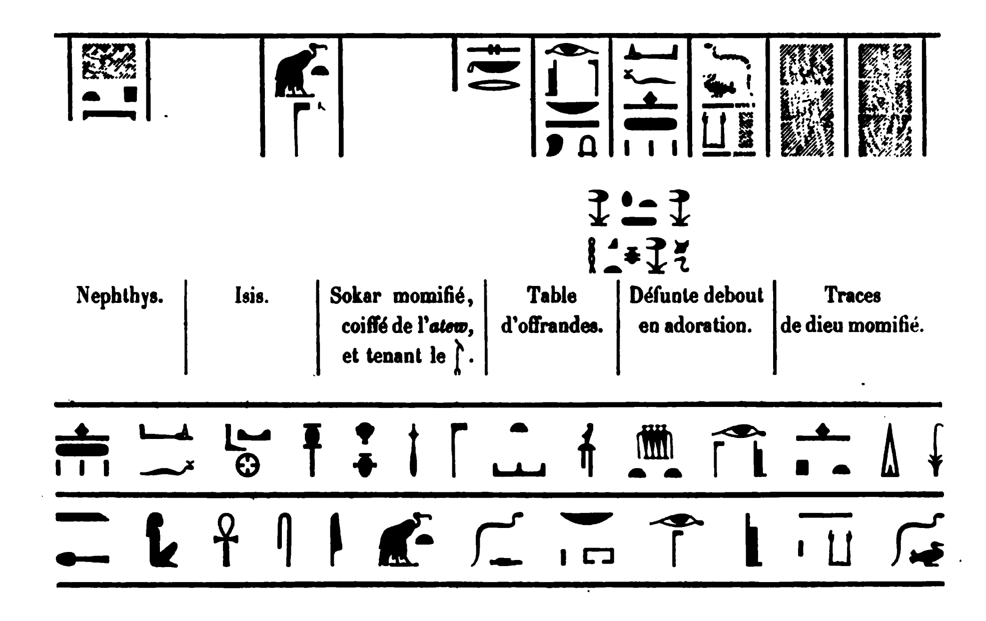
Bois. — Haut. 0^{m},33; larg. 0^{m},27.

Stèle peinte, d'une conservation parfaite. Hiéroglyphes tracés à l'encre noire. (Voir planche II.)

En haut, le disque ailé accompagné de la formule :



La scène est divisée de la manière suivante :



2486

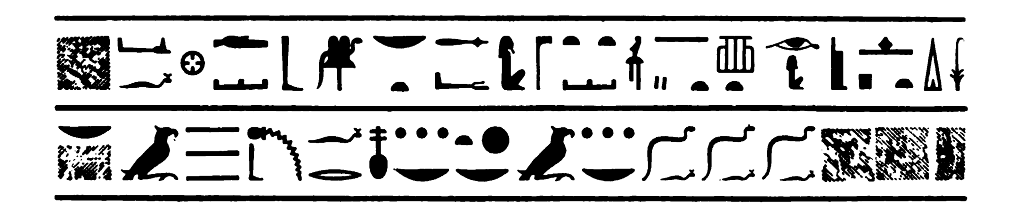
Bois. — Haut. 0^{m},31; larg. 0^{m},23.

Stèle peinte. L'état de conservation est fort mauvais.

Dans le cintre, le disque ailé flanqué des deux uræus. Au-dessous, cette légende :

La scène représente une offrande faite à Osiris, à Isis et aux quatre génies funéraires.

Puis vient un proscynème en quatre lignes, dont les deux dernières sont malheureusement illisibles :



2487

Bois. — Haut. 0^{m},48; larg. 0^{m},28.

Stèle peinte, en grande partie détruite. Trois registres.

En haut, le disque ailé flanqué de deux uræus, de chaque côté desquelles est un Anubis couché, .

1er registre. Râ-Harmakhis, Osiris et trois autres divinités, ayant sur leurs genoux le sceptre , sont agenouillés devant une table d'offrandes placée à droite.

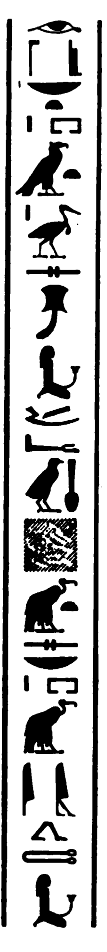
2e registre. Le défunt, debout, est en adoration devant Osiris, coiffé de l'*atew*, tenant et , et vêtu d'une longue robe. Râ, coiffé de la double couronne, Isis et d'autres divinités suivent Osiris.

3e registre. Le proscynème est en grande partie illisible, et les mots qui restent n'offrent aucun intérêt.

2488

Bois. — Haut. $0^m,48$; larg. $0^m,32$.

Stèle peinte, écrite en hiéroglyphes cursifs. En haut, le disque ailé accompagné des deux uræus, entre lesquelles est placé le scarabée. Le texte est coupé par de nombreuses lacunes, qui retirent à ce monument l'intérêt qu'il présenterait s'il nous était parvenu en bon état. Les noms suivants ont été conservés :



2489

Bois. — Haut. $0^m,41$; larg. $0^m,26$.

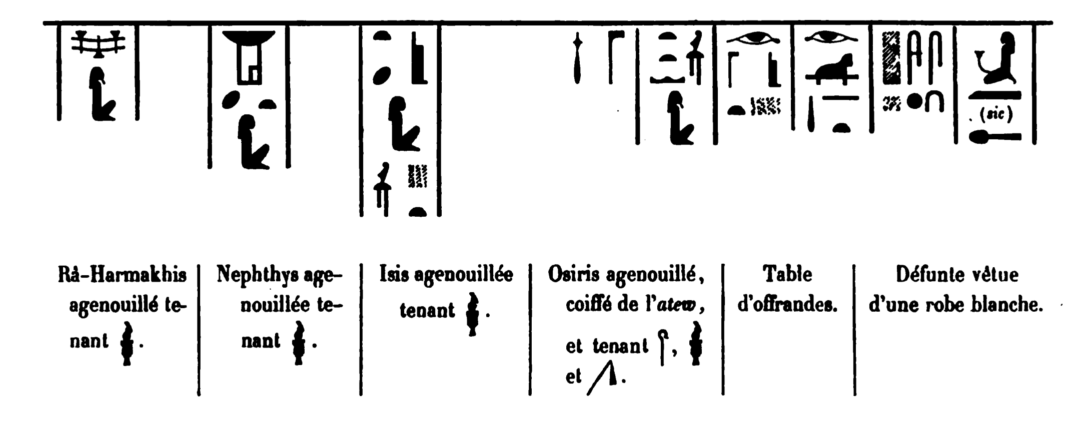
Stèle peinte, d'une assez bonne conservation. Trois registres.

On a fixé au sommet de cette stèle l'oiseau à tête humaine surmonté du disque solaire colorié en rouge.

En haut, le disque solaire flanqué de deux uræus couronnées de . De chaque côté, Anubis, , couché et surmonté du flagellum .

1er REGISTRE. L'âme de la défunte, , placée à droite, adore Râ-Harmakhis, qui est entouré du serpent , et six autres divinités.

2e REGISTRE. Cette partie de la stèle est occupée par la scène suivante :



(sic)

2490

Bois. — Haut. 0m,53; larg. 0m,31.

Stèle peinte. Hiéroglyphes cursifs. Mauvaise conservation.

En haut, le disque ailé accompagné de deux uræus et des mots : .

La scène, qui est divisée en deux parties, représente : à droite, le défunt, placé devant une table d'offrandes, faisant un acte d'adoration envers Toum debout, qui tient le sceptre ; et, à gauche, le même personnage adorant Râ-Harmakhis. Les figures de ces quatre personnages sont recouvertes d'une couche d'or bien conservée.

La stèle se termine par une inscription en huit lignes :

2491

Bois. — Haut. 0m,43; larg. 0m,23.

Stèle peinte, dans un très mauvais état de conservation. Il manque environ 6 centimètres de la partie de droite. Très curieuse par les représentations qui y sont données.

En haut, le disque ailé flanqué de deux uræus. Des rayons peints en rouge tombent du disque solaire. De chaque côté, un Anubis couché, dont le dos est surmonté du flagellum . Celui de droite est accompagné de [1]; celui de gauche, de , et tient entre les pattes le .

La scène représente Râ-Harmakhis entouré d'un serpent et précédé de la déesse Mâ, .

(1) Cette lacune ne peut contenir que , Anubis, ou , désignation ordinaire de ce dieu.

2492

Bois. — Haut. 0m,38; larg. 0m,25.

Stèle peinte, dont les caractères ont été exécutés sur toile et fixés ensuite, au moyen d'une pâte très légère, sur un bloc de bois de cinq centimètres d'épaisseur. De même que la plupart des stèles en bois que possède le Musée, celle-ci est dans un état d'oblitération à peu près complet.

La scène représente le défunt, qui est placé à droite, faisant un acte d'adoration à Osiris, à tête d'épervier, coiffé de la double couronne, et tenant le ; le dieu est suivi d'Isis, aux ailes éployées et accompagnée du symbole et de quatre génies funéraires.

La stèle se termine par une inscription de trois lignes en hiéroglyphes cursifs :



2493

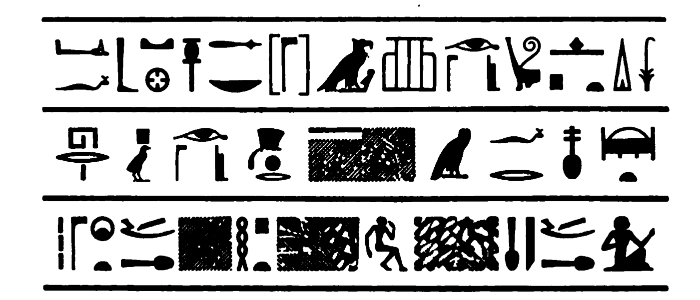
Calcaire. — Haut. 0m,36; larg. 0m,28.

Stèle cintrée, peinte de diverses couleurs. Le nu des personnages est peint en rouge. Hiéroglyphes cursifs.

Au sommet, le disque ailé; puis .

La scène représente Râ-Harmakhis tenant , placé devant une table d'offrandes et recevant les adorations de deux personnages.

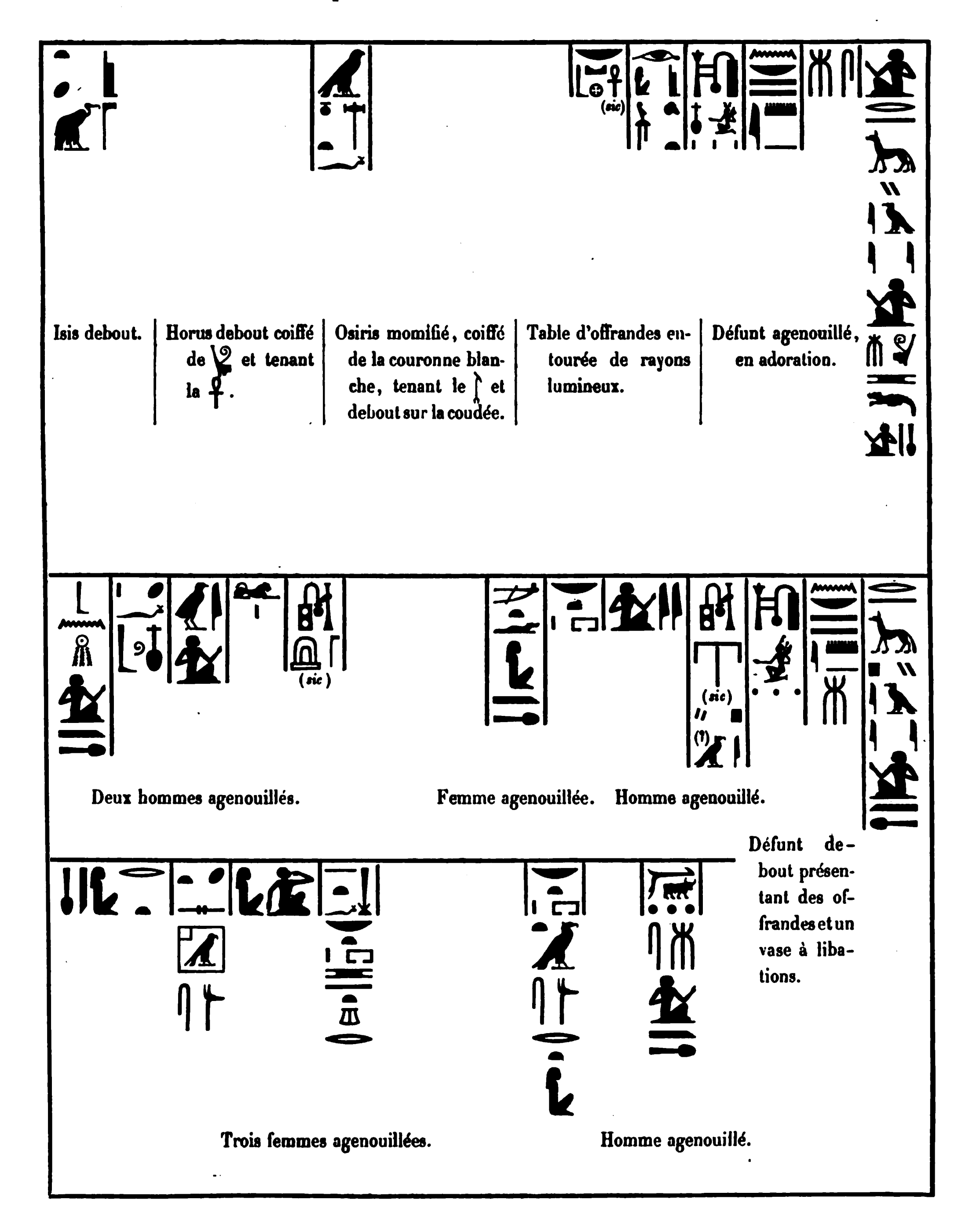
Proscynème très mutilé de trois lignes :



2494

Calcaire. — Haut. o^m,42; larg. o^m,32.

Stèle cintrée, divisée en trois registres. Personnages rehaussés de jaune. Nous conservons ici la disposition du monument.



2495

Calcaire. — Haut. 0m,40; larg. 0m,24.

Stèle funéraire cintrée.

En haut, le disque peint en rouge et flanqué de deux uræus, accompagnées des mots ; de chaque côté, les ailes éployées.

Plus bas, un homme est en adoration devant et , placés devant une table d'offrandes.

Au-dessous, inscription en deux lignes :

2496

Calcaire blanc. — Haut. 0m,45; larg. 0m,28.

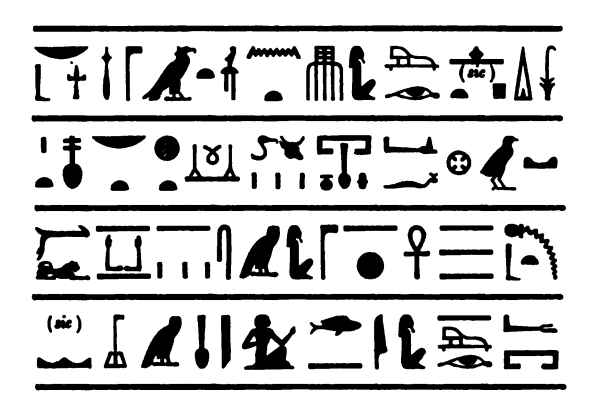
Stèle de forme très allongée. Divisée en trois registres.

En haut, .

1er registre. A gauche, défunt et défunte assis; au milieu, frère agenouillé; à droite, mère assise. On lit au-dessus de ces personnages :

2e registre. Trois frères et une sœur assis :

3e REGISTRE. Proscynème de quatre lignes :



La planche III représente l'ensemble de cette stèle.

2497

Calcaire. — Haut. $0^m,38$; larg. $0^m,24$.

Stèle très curieuse par la représentation qui se trouve dans le cintre. (Voir planche III.)

La scène représente Thoth et une déesse non qualifiée présentant des offrandes à Râ-Harmakhis momifié et tenant ⟨hiéroglyphe⟩, à Isis aux ailes éployées, à Nephthys et à deux autres divinités.

Inscription de huit lignes. Hiéroglyphes gravés et peints en vert à l'intérieur.

(sic) (sic) (sic) (sic)

2498

Calcaire. — Haut. $0^{m},41$; larg. $0^{m},27$.

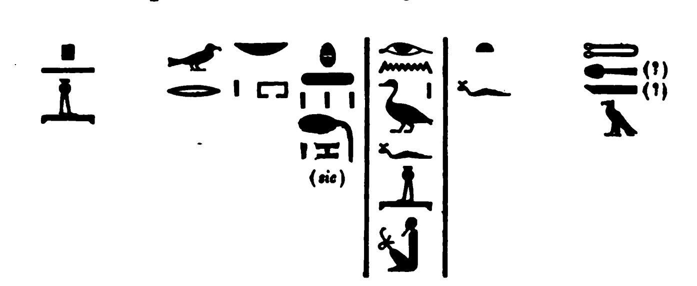
Stèle divisée en trois registres. Le nu des hommes est en rouge, et celui des femmes en jaune.

En haut, .

1er REGISTRE. A droite, une femme debout et un homme également debout présentent une coupe de la main gauche et étendent la main droite sur une table d'offrandes.

A gauche, deux hommes et une femme assis, et, sous le siège de cette dernière, un enfant et le mot .

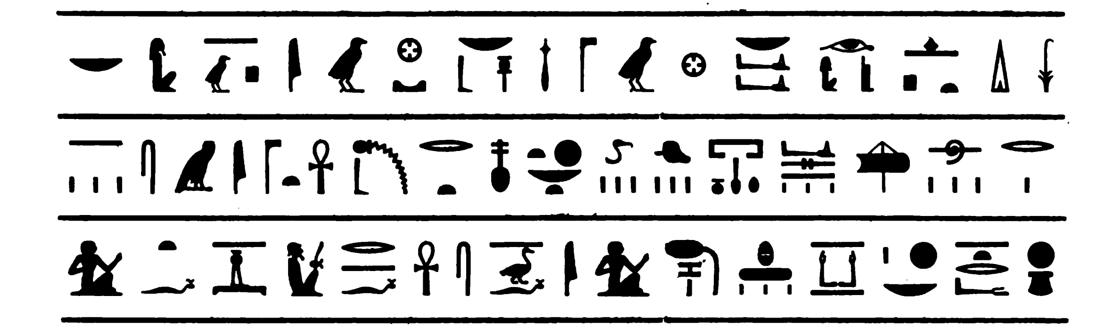
Au-dessus de cette représentation, les légendes suivantes :



2e REGISTRE. Un homme et quatre femmes agenouillés devant un autel chargé d'offrandes. On lit devant ces personnages :



3e REGISTRE. Proscynème de trois lignes :



2499

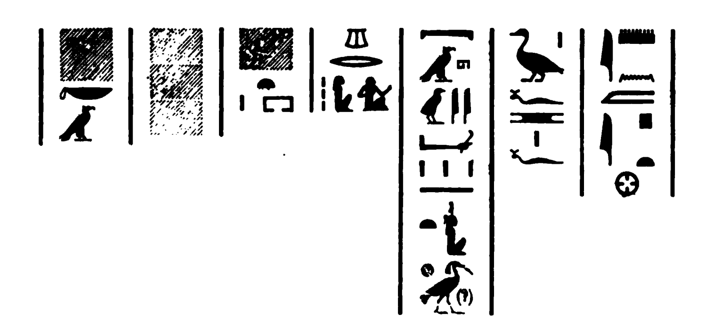
Calcaire. — Haut. 0^{m},35; larg. 0^{m},24.

Stèle peinte, brisée au sommet. Le nu des hommes est en rouge foncé, et celui des femmes est en rouge très pâle.

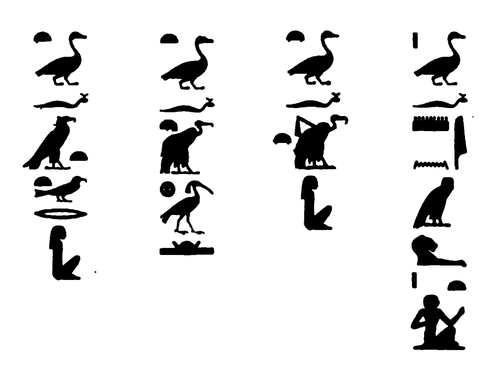
Elle est divisée en deux registres.

1er REGISTRE. Un fils adore son père et sa mère, qui sont assis devant un autel.

Au-dessus de cette représentation est gravée l'inscription qui suit :



2e REGISTRE. Un fils et trois filles debout, tournés vers la droite; devant eux, ces légendes :



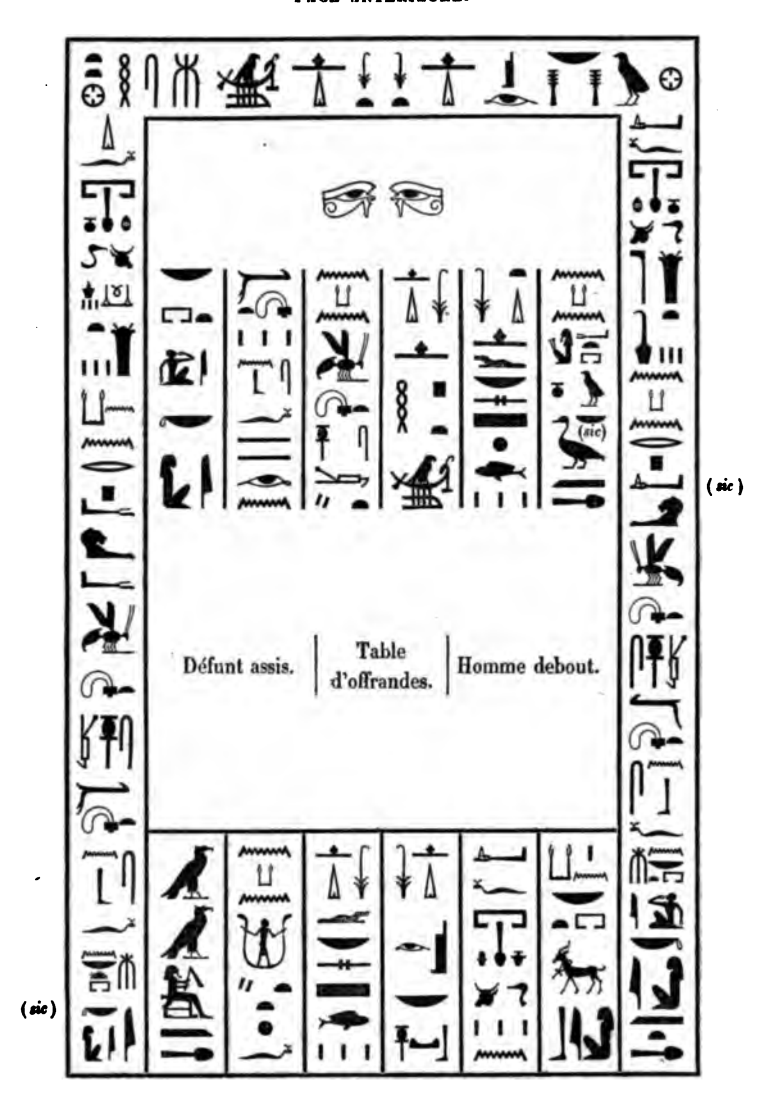
2500

Jade vert. — Haut. 0^{m},31; larg. 0^{m},17.

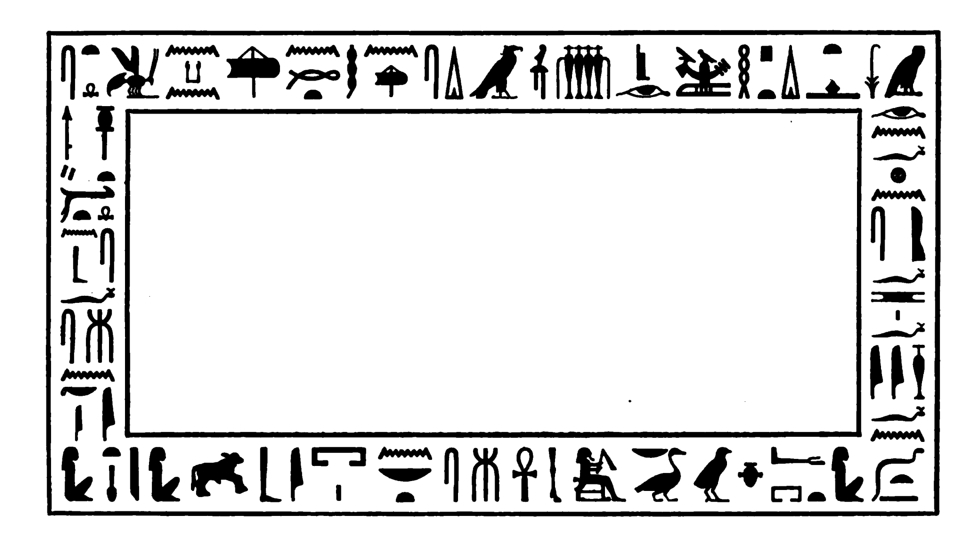
Stèle quelque peu cintrée au sommet, d'un travail assez soigné.

Ce petit monument est gravé sur ses deux faces et repose sur un socle de cette forme , dont la partie horizontale porte un proscynème.

FACE ANTÉRIEURE.



INSCRIPTION DU SOCLE.



FACE POSTÉRIEURE.



2501

Calcaire. — Haut. $0^{m},39$; larg. $0^{m},28$.

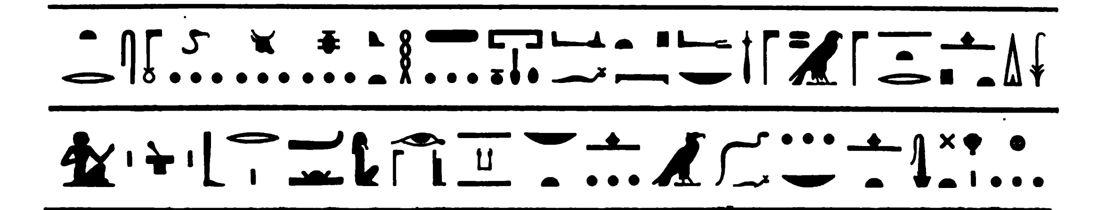
Stèle coloriée d'une manière très soignée. Divisée en trois registres. La planche II donne l'ensemble du monument.

Dans le cintre, le disque, peint en rouge, accompagné d'ailes et de deux uræus. Au-dessous, .

1er REGISTRE. Onze lignes d'inscription tracées à l'encre, en général effacées. Les signes qui subsistent rentrent dans la catégorie des formules connues.

2e REGISTRE. Représentation de deux personnages en adoration devant Râ-Harmakhis momifié, tenant le ; entre eux, une table chargée d'offrandes.

3e REGISTRE. Inscription de deux lignes en hiéroglyphes cursifs :



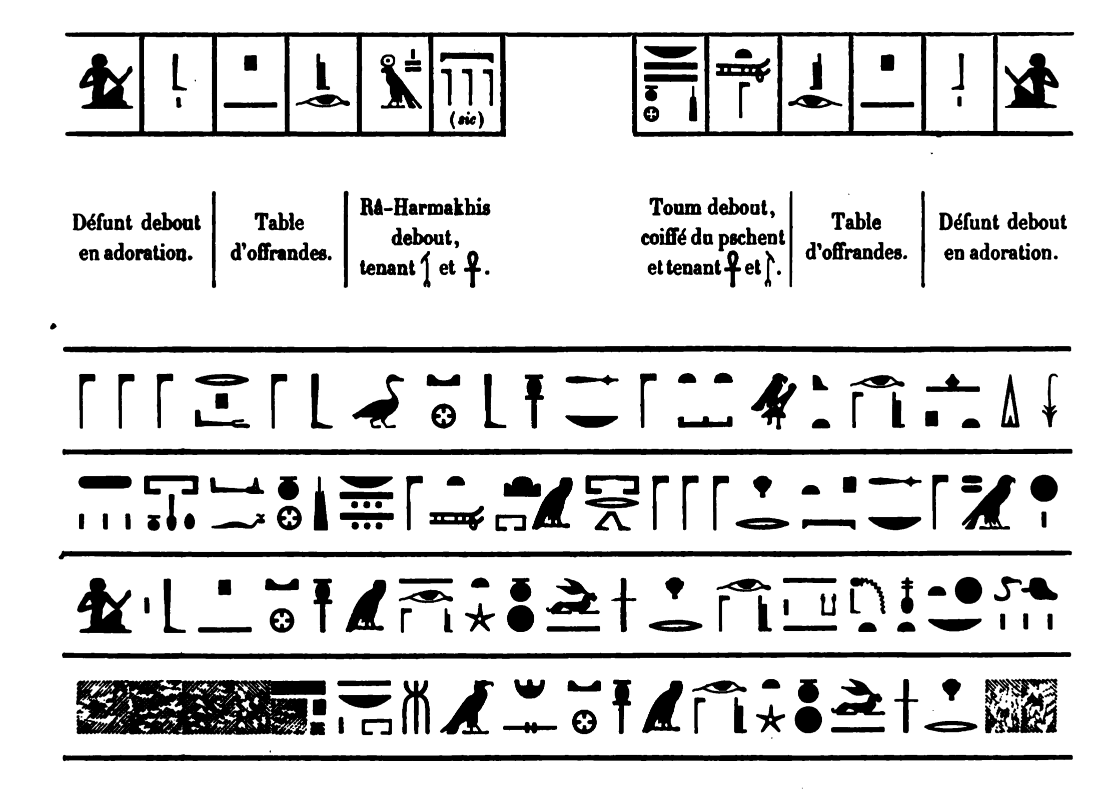
2502

Calcaire. — Haut. 0m,44; larg. 0m,32.

Stèle d'une bonne exécution. La gravure des personnages, dont le nu est peint en rouge, est d'une finesse remarquable.

En haut, le disque ailé orné de deux uræus, dont celle de droite est coiffée de , et celle de gauche, de . Au-dessous, le mot mystique .

Nous reproduisons ici les deux registres qui composent la stèle.



Le deuxième registre contient un proscynème fait à Osiris, Seb, Râ-Harmakhis et Toum en faveur du défunt nommé *Paneb*.

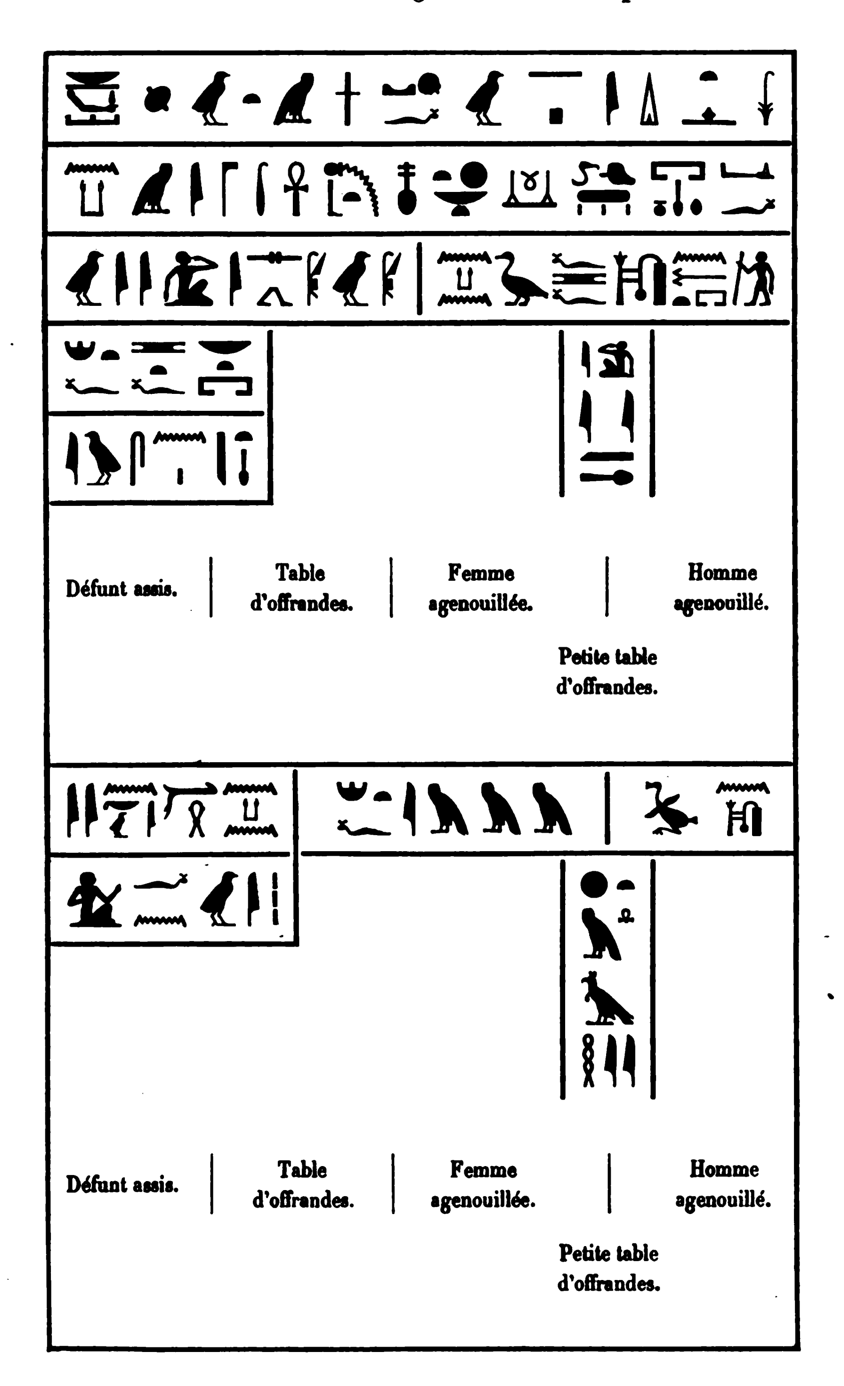
2503

Calcaire blanc. — Haut. 0^{m},47; larg. 0^{m},28.

Stèle jadis entièrement peinte en jaune. Le nu des hommes est en rouge, et celui des femmes, en jaune.

En haut, .

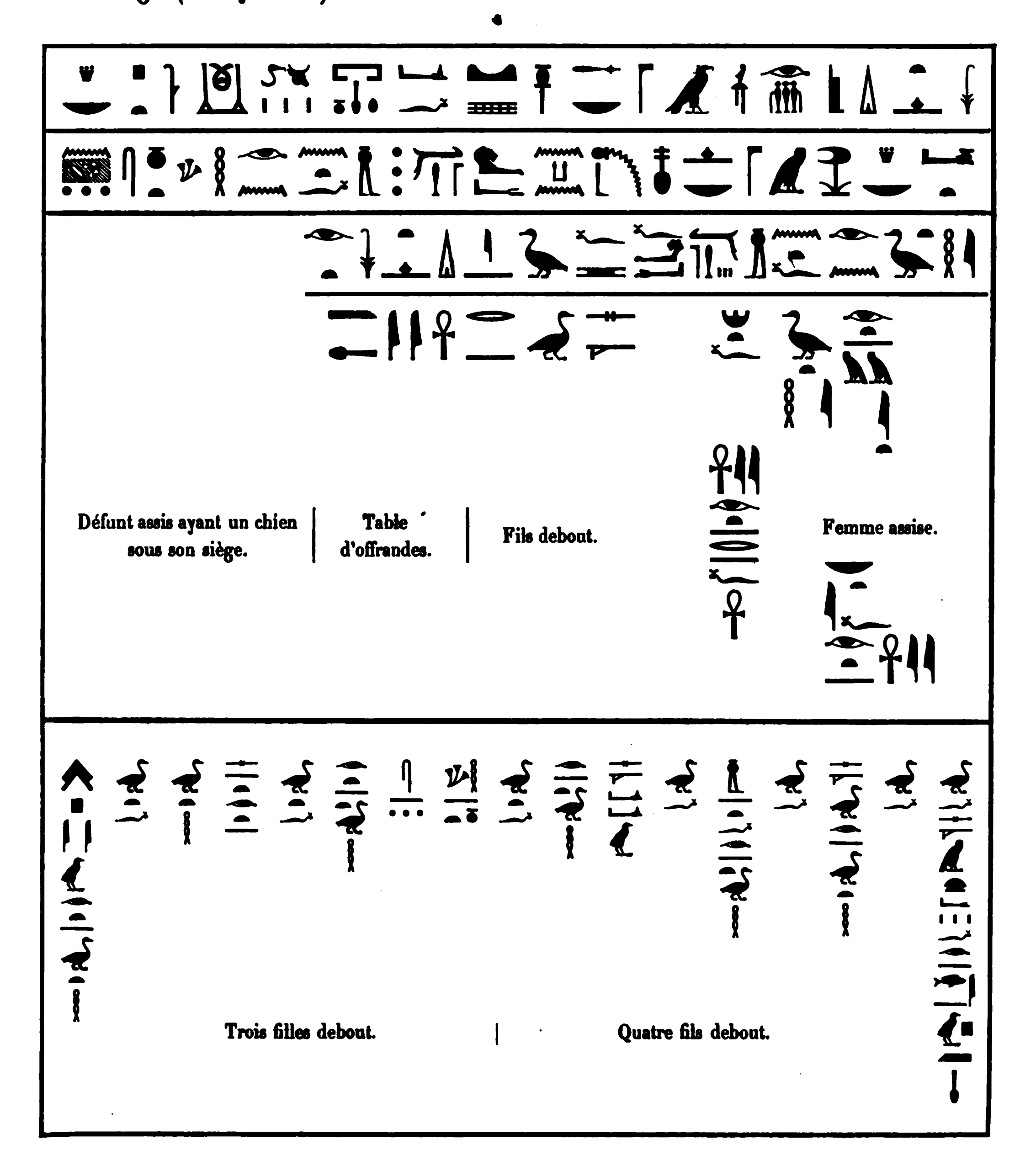
Ce monument est divisé en deux registres, ainsi disposés :



2504

Calcaire. — Haut. 0m,45; larg. 0m,42.

Stèle carrée, partagée en deux registres. Le nu des personnages est peint en rouge (XIe dynastie).

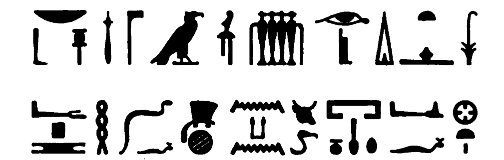


2505

Calcaire. — Haut. 0m,48; larg. 0m,28.

Stèle funéraire peinte. Couleurs bien conservées.

En haut, l'inscription suivante, dont les hiéroglyphes sont peints en bleu clair :



Le défunt, dont le nu est peint en rouge, est assis devant une table chargée d'offrandes; au-dessous sont deux jeunes femmes agenouillées, dont le nu est en jaune pâle.

2506

Calcaire blanc. — Haut. 0m,43; larg. 0m,32.

Stèle funéraire cintrée portant le cartouche-prénom d'Amenemhat III (XIIe dynastie). Le nu des hommes est en rouge.

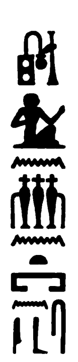
Elle est divisée en quatre registres.

1er REGISTRE. Les deux yeux, et au-dessous :



2e REGISTRE. A gauche, le défunt est assis, tenant à la main un lotus; devant lui, deux autels chargés d'offrandes, de l'autre côté desquels sont assis le père et la mère du défunt.

Devant le défunt, cette inscription en ligne verticale :



Au-dessus de l'un des deux autels, les noms des deux parents du défunt écrits en deux lignes horizontales :

3e REGISTRE. Un frère et trois sœurs agenouillés, placés deux à deux devant une table d'offrandes, et surmontés de ces légendes :

4e REGISTRE. Quatre personnages, dont une femme et trois hommes, disposés deux à deux, comme dans le registre précédent, et également agenouillés devant des tables d'offrandes.

Au-dessus d'eux, l'inscription suivante :



2507

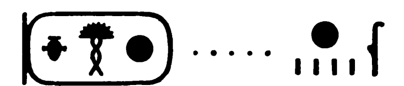
Calcaire. — Haut. 0^m,47; larg. 0^m,24.

Stèle d'une très mauvaise exécution. Les hiéroglyphes ont été gravés grossièrement et remplis d'encre noire. Traces de couleur rouge sur différentes parties de la stèle. (Voir planche IV.)

Une inscription de quatre lignes suit le contour du cintre.

La scène représente un défunt en adoration devant Osiris assis, coiffé de l'*atew* et tenant … et …; le dieu, devant lequel est placée une table d'offrandes, est suivi de la déesse Hathor.

Inscription de neuf lignes horizontales, dans laquelle est mentionné l'an IV de Psam tik Ier :



Cette stèle ainsi que deux autres citées par M. Leemans ont servi à établir d'une façon définitive la chronologie de la XXVIe dynastie, qui jusque-là était restée obscure.

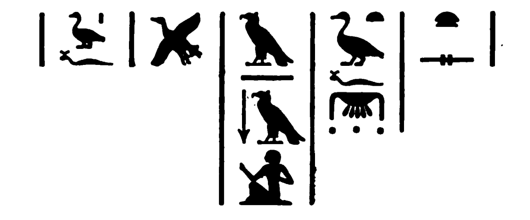
2508

Calcaire. — Haut. 0^m,52; larg. 0^m,35.

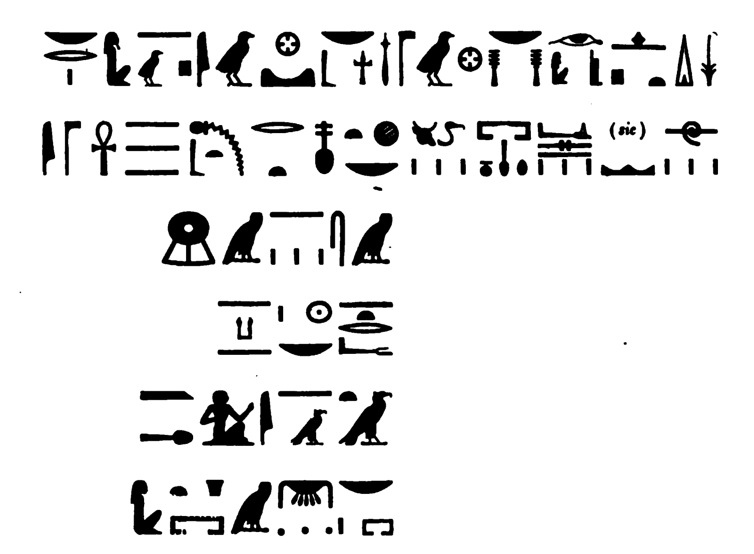
Stèle dont le cintre est occupé par cette mention symbolique : … . Personnages en relief et coloriés. A gauche, le défunt et la défunte assis. Au-dessus d'eux, cette inscription :



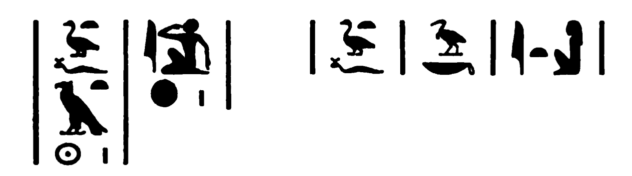
Les deux défunts reçoivent les honneurs funèbres de leur fils et de leur fille, dont voici les noms :



Plus bas :



Dans le coin de droite, deux filles des défunts agenouillées :



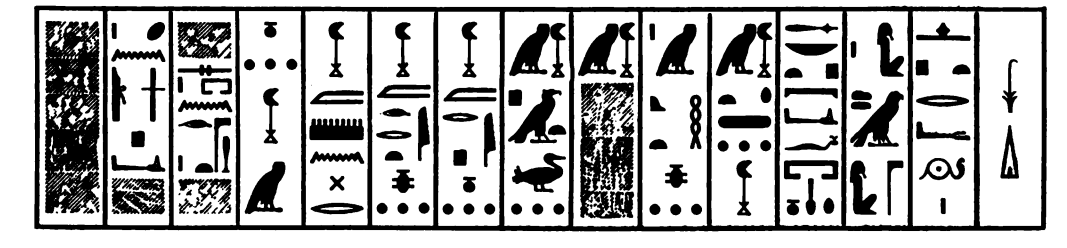
2509

Calcaire. — Haut. 0m,24; larg. 0m,21.

Stèle peinte. Figures en rouge. Hiéroglyphes tracés à l'encre noire.

En haut, le disque ailé et les deux uræus; au-dessous, cette mention :

Puis vient une inscription en quinze lignes verticales :



La scène représente le défunt, debout devant une table d'offrandes, faisant ses adorations à Râ-Harmakhis momifié et tenant le [hieroglyph].

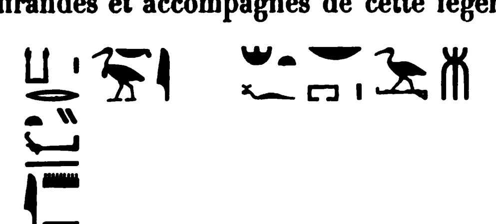
2510

Calcaire blanc. — Haut. 0^{m},25; larg. 0^{m},29.

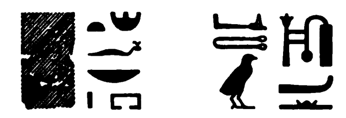
Stèle gravée et peinte, divisée en deux parties. Le nu des hommes est en rouge foncé, et celui de la femme en brun clair.

En haut, .

Dans le registre de droite, Osiris, , assis, coiffé de l'*atew* et tenant le sceptre , reçoit les adorations d'un homme et d'une femme placés devant une petite table d'offrandes et accompagnés de cette légende :



Dans le registre de gauche, Anubis, , assis et tenant le sceptre , reçoit les adorations d'un homme et d'une femme placés devant une table d'offrandes; la représentation et le nom de la femme ont disparu. Au-dessus de cette scène, la légende suivante :



Au bas de la stèle, traces de signes.

2511

Calcaire. — Haut. 0,^{m}22; larg. 0^{m},17.

Petite stèle funéraire coloriée.

En haut,

Une jeune fille, (*sic*), adore sa mère, , et son père, , assis devant un autel chargé d'offrandes. Les personnages de cette scène sont gravés en relief.

Au-dessous, inscription en deux lignes :

(*sic*)

2512

Calcaire blanc. — Haut. 0m,50; larg. 0m,31.

Stèle funéraire émaillée et peinte. Style de la XIIe dynastie.
En haut, le sceau ♎ peint en rouge entre les deux yeux coloriés en bleu.
Au centre, le défunt debout devant un autel chargé d'offrandes.



2513

Calcaire. — Haut. 0m,44; larg. 0m,28.

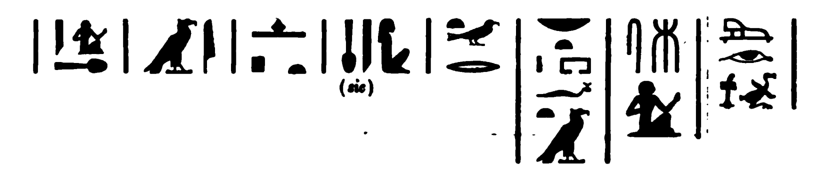
Stèle des plus mal gravées. Le costume des divinités est peint en jaune. Le nu des personnages est en rouge. Trois registres.

1er REGISTRE. Le défunt, agenouillé et placé à droite, est en adoration devant Osiris assis, coiffé de l'*atew* et tenant le sceptre ⟨sceptre⟩; le dieu est suivi d'Aroéris, coiffé du pschent, et d'Isis, qui sont tous deux debout.

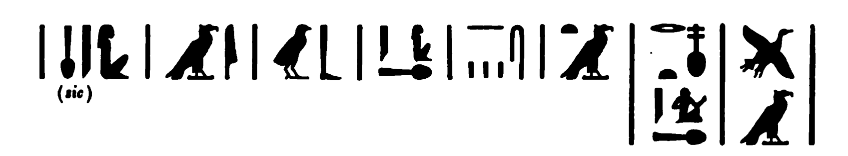
Au-dessus de cette scène, l'inscription suivante :

2ᵉ REGISTRE. A droite, table d'offrandes; puis le défunt, agenouillé et tenant le ; il est suivi d'une femme et d'un homme agenouillés tenant une fleur de lotus.

Au-dessus d'eux, cette inscription :



3ᵉ REGISTRE. Même disposition que pour la scène précédente, les noms seuls diffèrent.



2514

Calcaire. — Haut. 0ᵐ,28; larg. 0ᵐ,23.

Stèle funéraire informe gravée sur le calcaire brut.

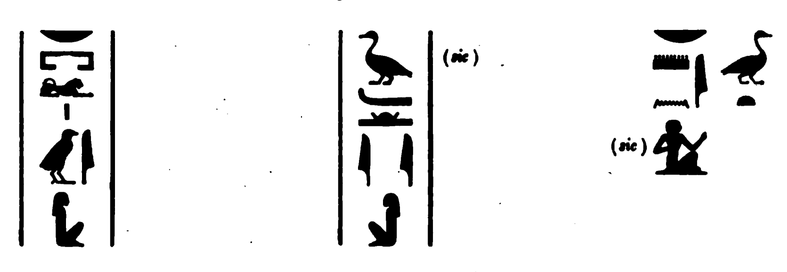
En haut, .

A gauche, une femme assise devant un autel chargé d'offrandes. Sous son siège est un singe assis.

A droite, une jeune fille agenouillée tient un lotus.

Au-dessous de cette scène, représentation d'une autre jeune fille.

Ces trois personnes sont accompagnées des légendes suivantes :



2515

Calcaire blanc. — Haut. 0m,30; larg. 0m,21.

Fragment de stèle funéraire d'une très belle exécution.

La scène représente Osiris, coiffé de l'*atew*, et suivi d'Isis, [hiéroglyphes], qui a la coiffure de la déesse Hathor, et de Aroéris, accompagné de la légende [hiéroglyphes].

2516

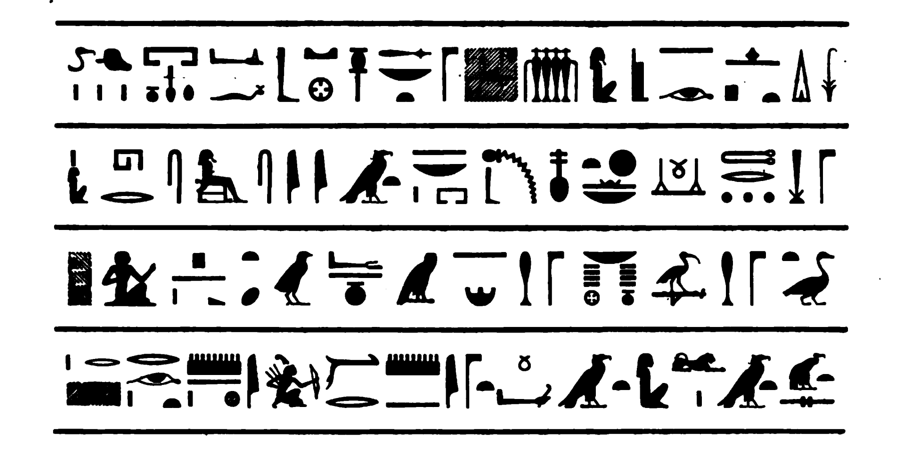
Calcaire. — Haut. 0m,29; larg. 0m,19.

Stèle rehaussée de diverses couleurs. Hiéroglyphes cursifs tracés à l'encre et, en général, très peu lisibles.

En haut, le disque ailé accompagné de deux uræus, entre lesquelles se trouve [hiéroglyphes].

La scène représente la défunte debout en adoration devant Osiris momifié coiffé de l'*atew* et tenant [hiéroglyphe]; il est suivi d'Isis et de Nephthys.

Quatre lignes de proscynème.



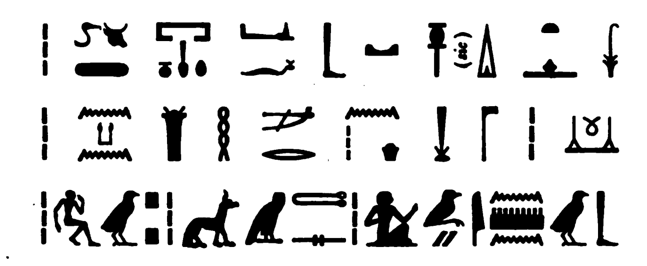
2517

Calcaire. — Haut. 0m,28; larg. 0m,18.

Petite stèle funéraire de style barbare.

En haut, les deux yeux. Puis une scène qui représente deux défunts debout devant une table chargée d'offrandes.

On lit au-dessus du défunt :



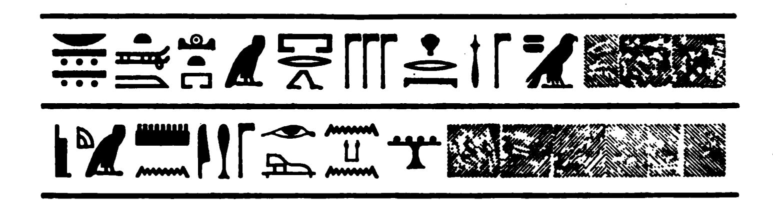
2518

Calcaire blanc. — Haut. 0^{m},28; larg. 0^{m},21.

Fragment d'une fort belle stèle funéraire. Figures dorées. Caractères peints. En haut, traces d'une aile, de laquelle pend une belle uræus dorée :

La scène représente le défunt, qui est , debout en adoration devant Râ-Harmakhis, , et Toum, , tous deux tenant le sceptre .

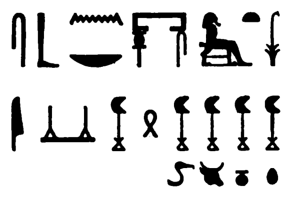
Au bas de la stèle, inscription en deux lignes horizontales :



2519

Calcaire blanc. — Haut. 0^{m},25; larg. 0^{m},18.

Fragment de pilastre. Style très ancien. Caractères très bien exécutés. Un personnage assis devant un autel. Au-dessus de lui, on lit :



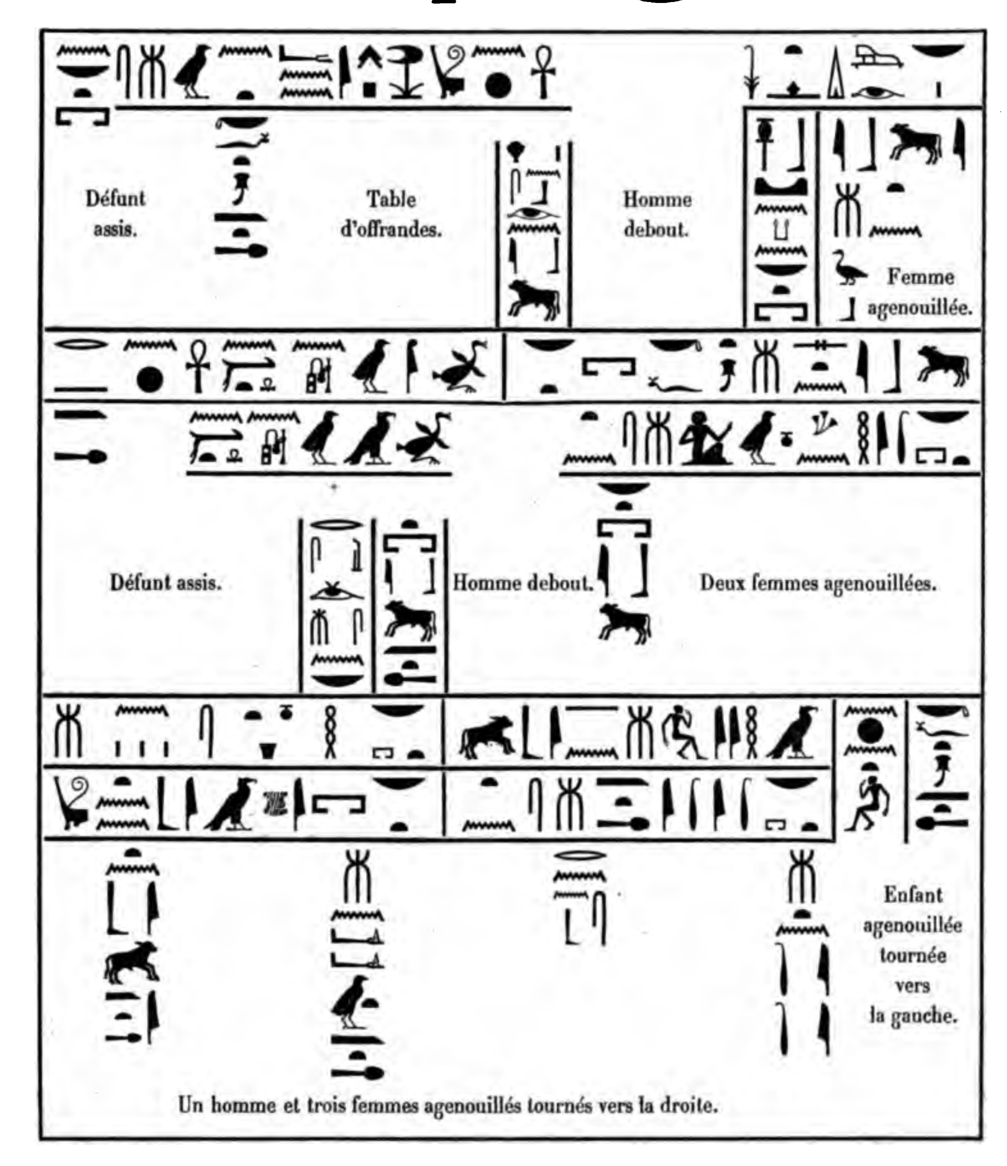
Au-dessous de cette représentation, sur un autre plan :

2520

Calcaire. — Haut. 0m,58; larg. 0m,34.

Stèle divisée en trois registres. Hiéroglyphes gravés et coloriés en vert à l'intérieur. Personnages rehaussés de vert.

Dans le cintre, les symboles [hiéroglyphes].

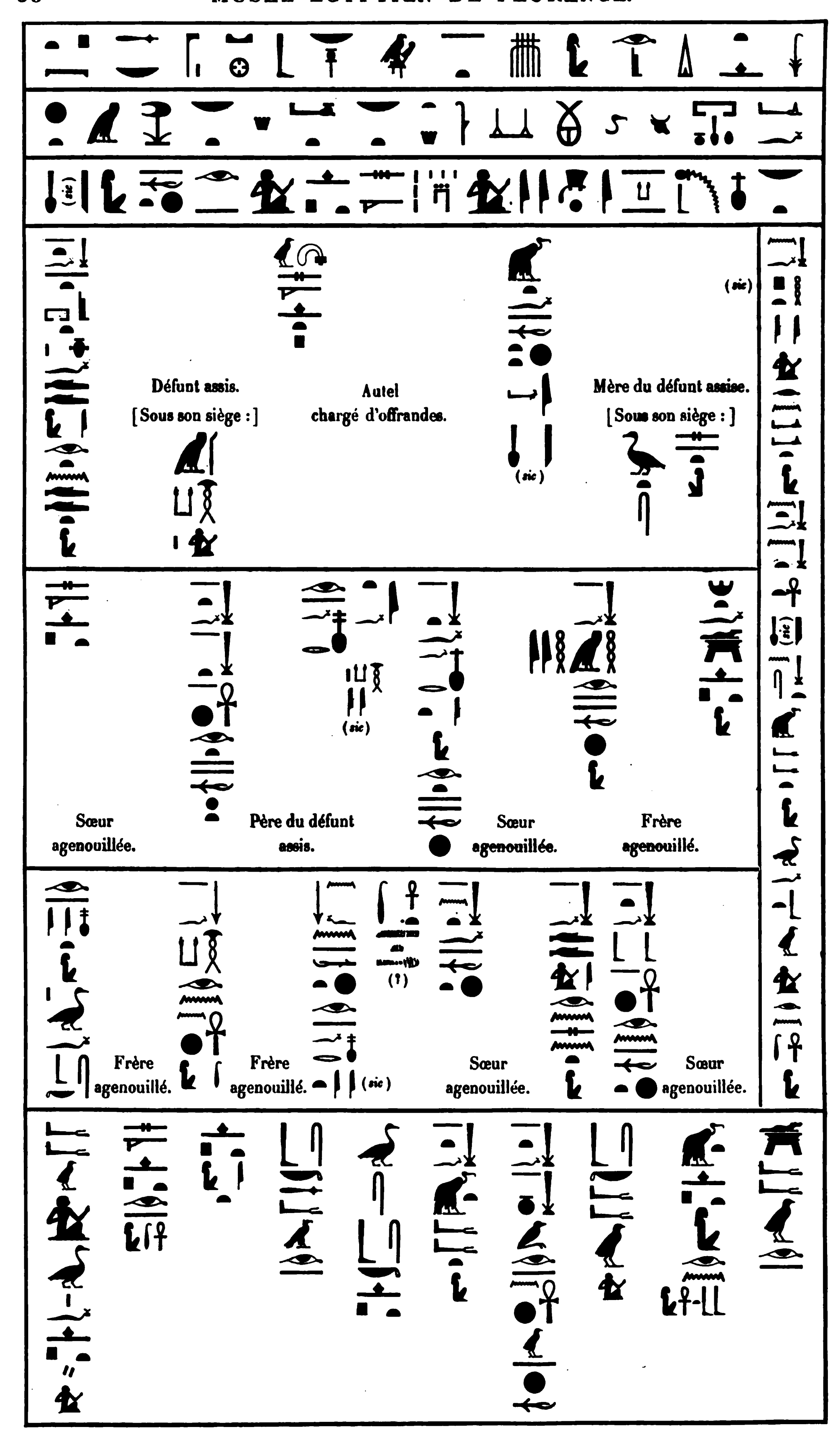


Pour l'ensemble de ce monument, voir planche III.

2521

Calcaire. — Haut. 0m,54; larg. 0m,32.

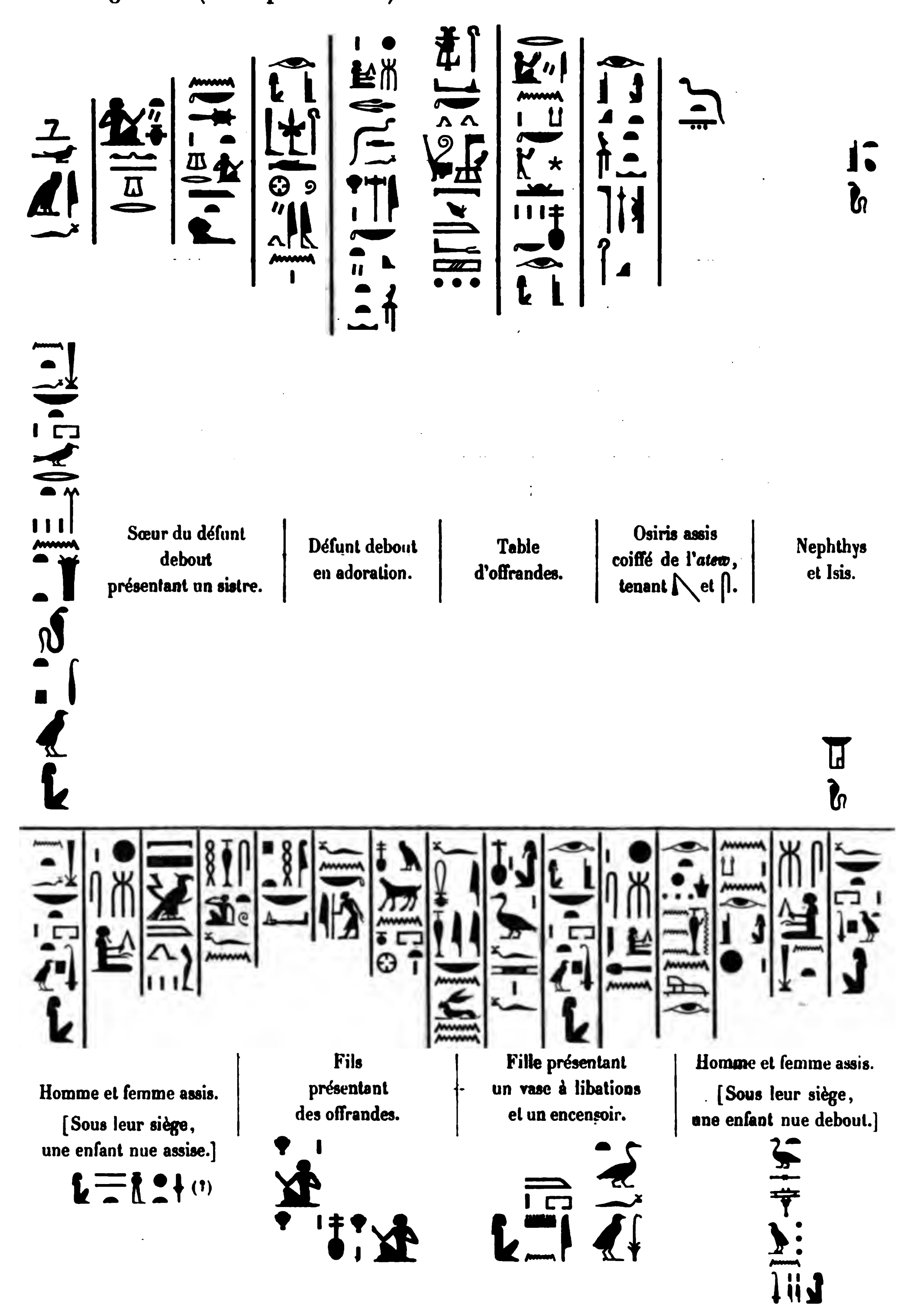
Stèle en forme de porte. Hiéroglyphes de style barbare et souvent illisibles. Le nu des hommes est en rouge foncé, et celui des femmes, en jaune pâle.


(sic)
Défunt assis.
[Sous son siège :]
Autel
chargé d'offrandes.
(sic)
Mère du défunt assise.
[Sous son siège :]
(sic)
(sic)
Sœur
agenouillée.
Père du défunt
assis.
Sœur
agenouillée.
Frère
agenouillé.
(?)
Frère
agenouillé.
Frère
agenouillé.
(sic)
Sœur
agenouillée.
Sœur
agenouillée.

2522

Calcaire. — Haut. 0m,87; larg. 0m,59.

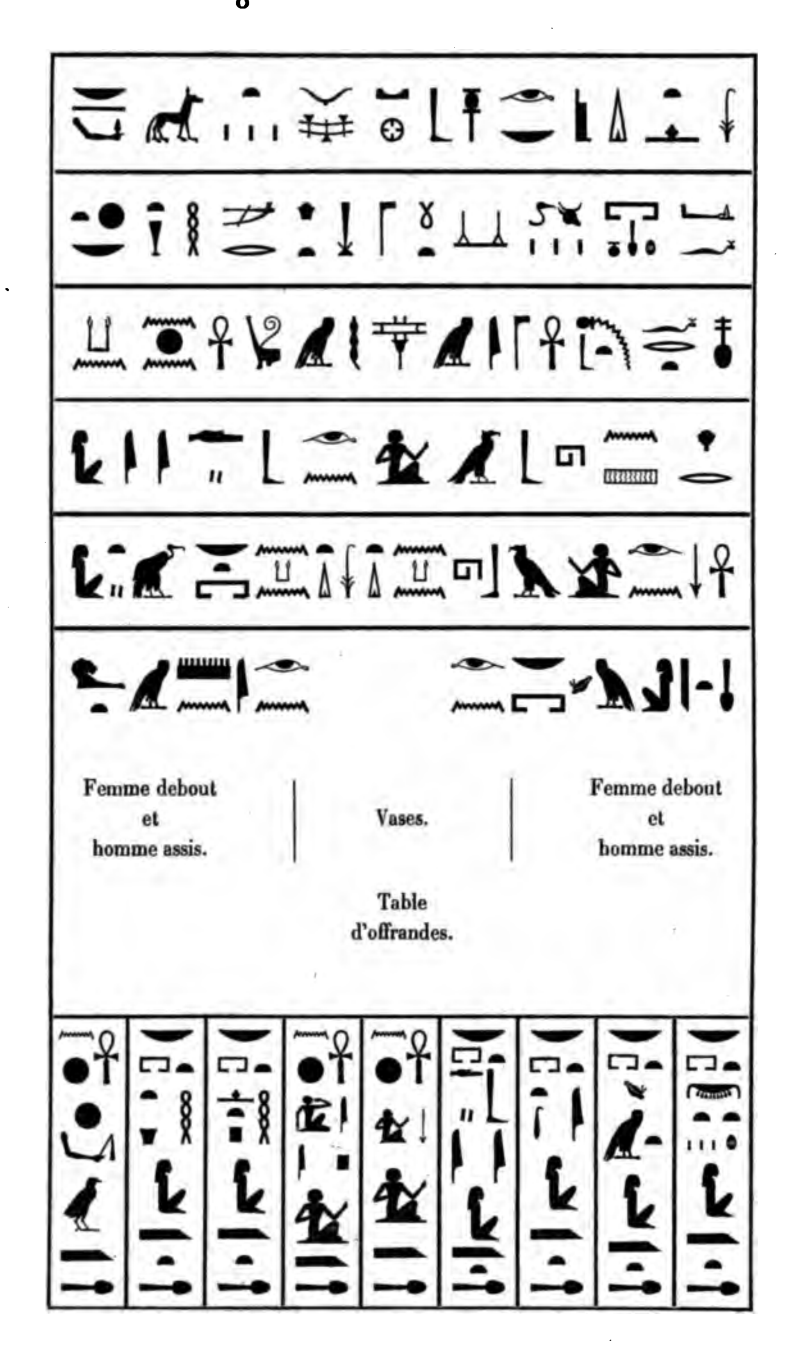
Stèle de conservation et d'exécution excellentes. La pierre a été recouverte d'une couche de couleur blanche. Le nu des personnages est en rouge. Deux registres. (Voir planche V.)



2523

Calcaire. — Haut. 0m,53; larg. 0m,30.

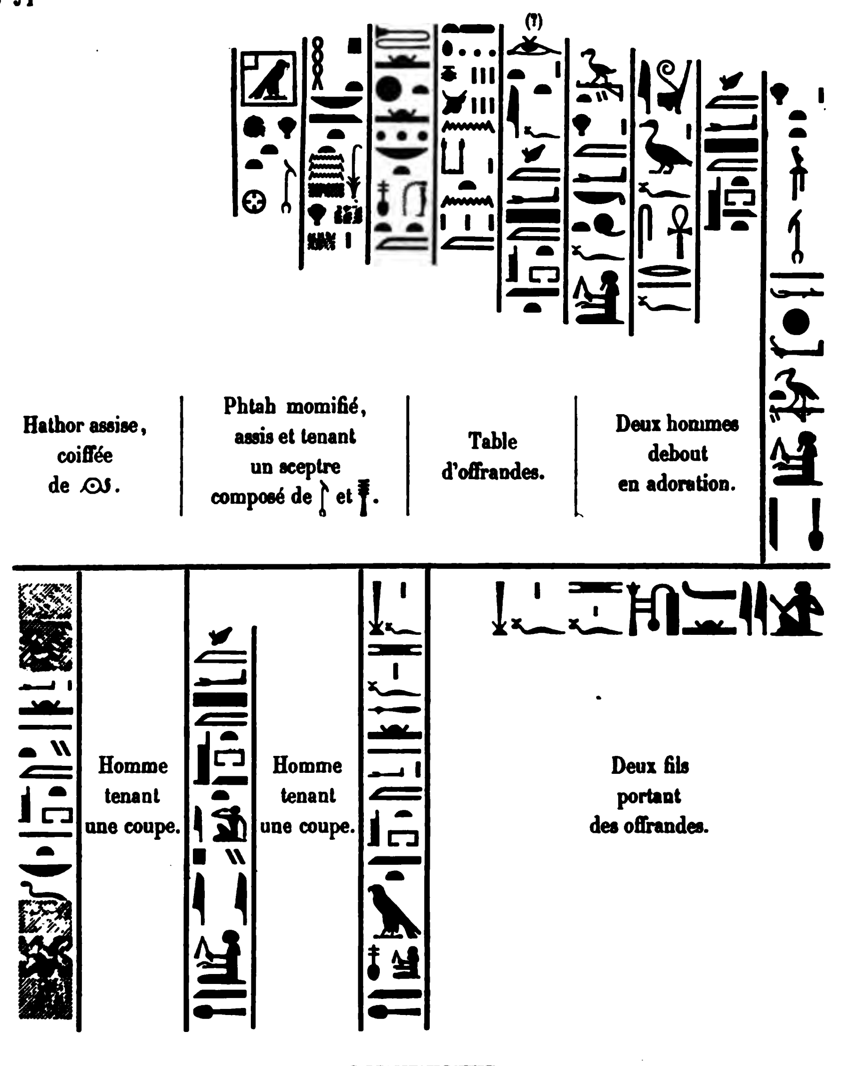
Stèle en forme de porte. Hiéroglyphes peints en vert. Nu des hommes en rouge. Divisée en trois registres.



2524

Calcaire. — Haut. $0^m,47$; larg. $0^m,31$.

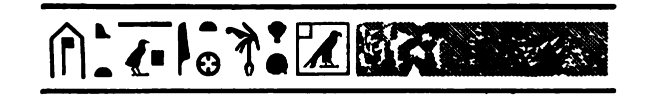
Stèle peinte en jaune de haut en bas. Le nu des personnages est en rouge. Hiéroglyphes très difficiles à lire.



2525

Calcaire. — Haut. $0^m,15$; larg. $0^m,16$.

Petit fragment de stèle d'un beau travail. En haut et à gauche, deux personnages assis; le nu de l'homme est rehaussé de rouge foncé, et celui de la femme est en rouge très pâle. Sous le siège de cette dernière est assis un chien. Deux lignes d'inscription, dont la dernière est tout à fait illisible.



2526

Calcaire blanc. — Haut. 0^{m},20; larg. 0^{m},14.

Stèle sculptée et peinte, divisée en deux registres. Le nu des personnages est en rouge. Les caractères sont très mal exécutés, et c'est avec peine que nous reconstituons ceux qui suivent.

1er REGISTRE. Osiris assis, coiffé de l'*atew*, est placé devant une table d'offrandes. Il reçoit les adorations de deux personnes. Au-dessus de cette scène, la légende suivante :

2e REGISTRE. Osiris assis reçoit l'adoration d'un prêtre et d'un jeune homme. Une femme et trois jeunes gens, tournés vers la gauche, sont en adoration. Au-dessus de ces personnages, des signes très mal faits, dont la lecture est incertaine.

2527

Calcaire. — Haut. 0^{m},16; larg. 0^{m},15.

Fragment de stèle peinte. A gauche, défunt debout; à droite, défunte coiffée d'un lotus. Au milieu de la scène, inscription en une ligne verticale :

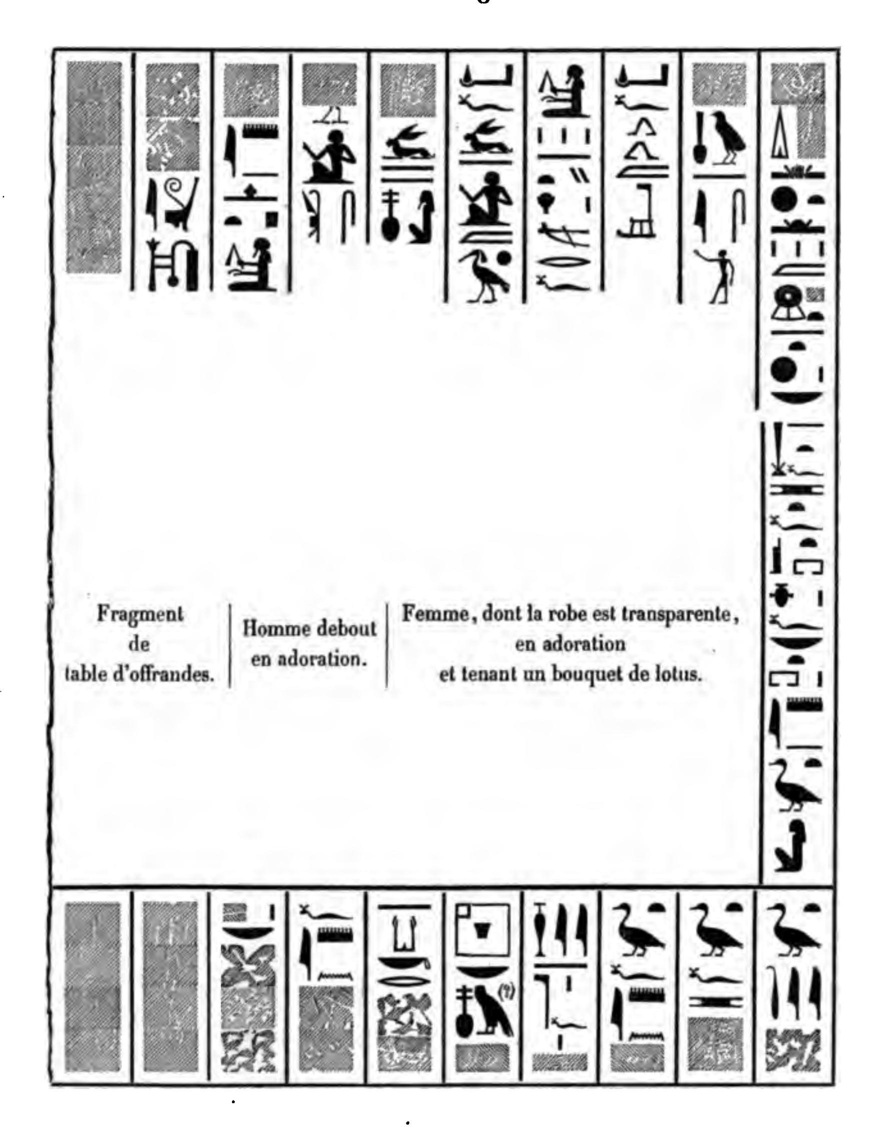


(sic)

2528

Calcaire blanc. — Haut. o^{m},35; larg. o^{m},26.

Fragment de stèle carrée, d'une mauvaise conservation. L'exécution des personnages est d'une finesse très remarquable; ils sont gravés en relief sur un plan inférieur. Traces de couleur rouge.



La fracture de ce monument a fait disparaître la représentation de la personne à laquelle le scribe et la font leurs adorations.

2529

Calcaire blanc. — Haut. $0^{m},29$; larg. $0^{m},19$.

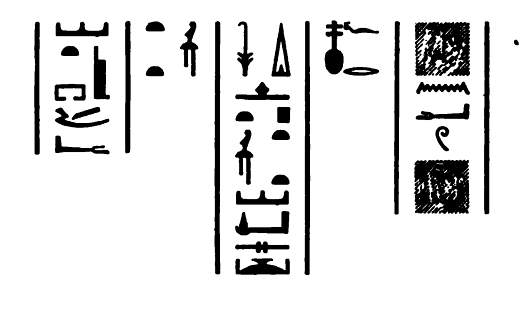
Stèle d'exécution et de conservation fort médiocres. Quatre registres. La planche VI reproduit ce monument dans tous ses détails.

2530

Calcaire blanc. — Haut. $0^{m},51$; larg. $0^{m},19$.

Fragment curieux. A droite, la déesse de l'Amenti, debout et coiffée de la plume de justice, tient le sceptre symbolique . A gauche, traces d'un autel.

Au-dessus, l'inscription suivante :



2531

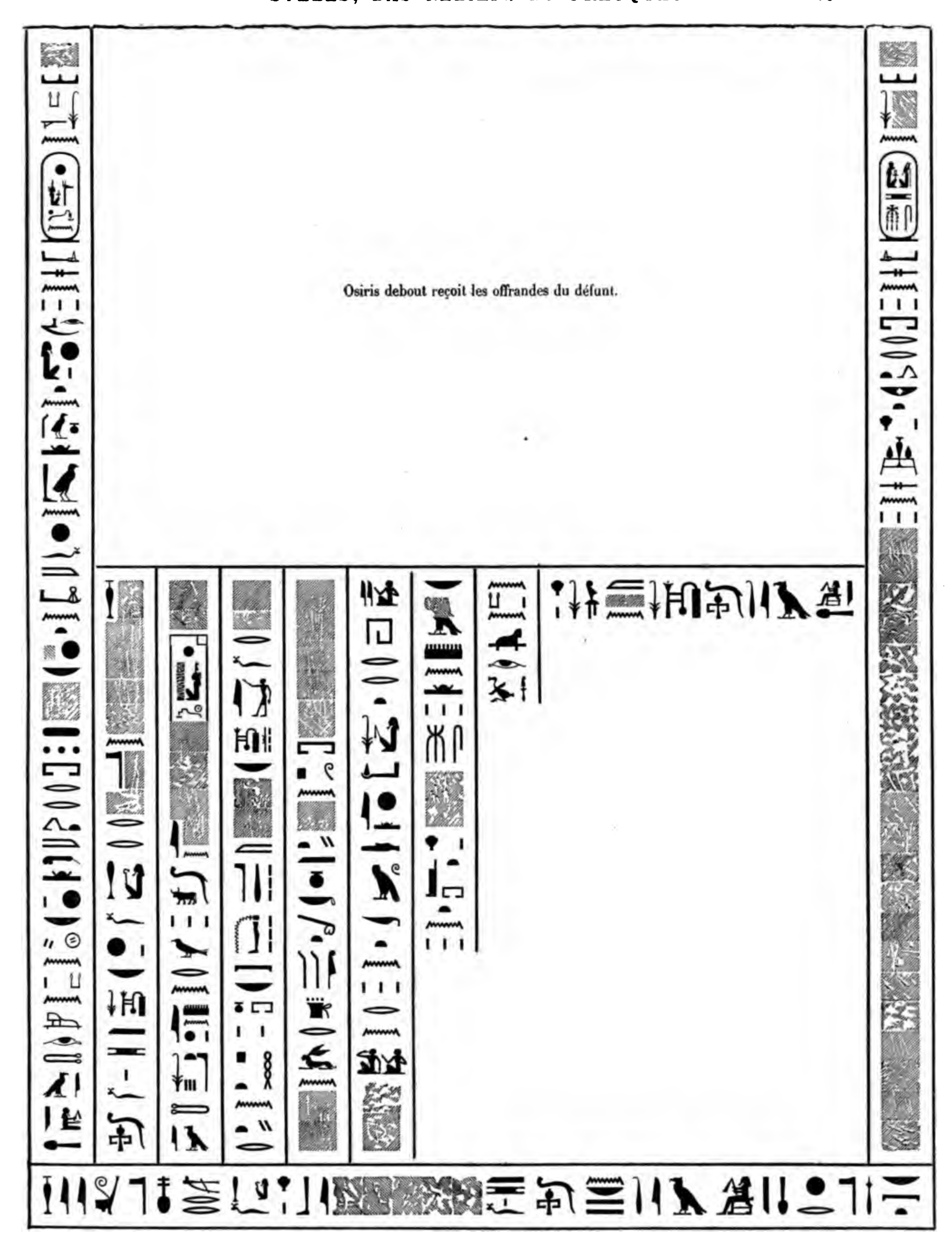
Calcaire blanc. — Haut. $0^{m},36$; larg. $0^{m},34$.

Bas-relief représentant une femme assise devant une table d'offrandes. Sous la chaise de cette femme, un singe mangeant un fruit.

2532

Calcaire. — Haut. $1^{m},33$; larg. $1^{m},06$.

Fragment d'une paroi de tombeau. La partie intérieure de ce monument, qui est très mutilée, est sur un autre plan que les deux montants.


Osiris debout reçoit les offrandes du défunt.

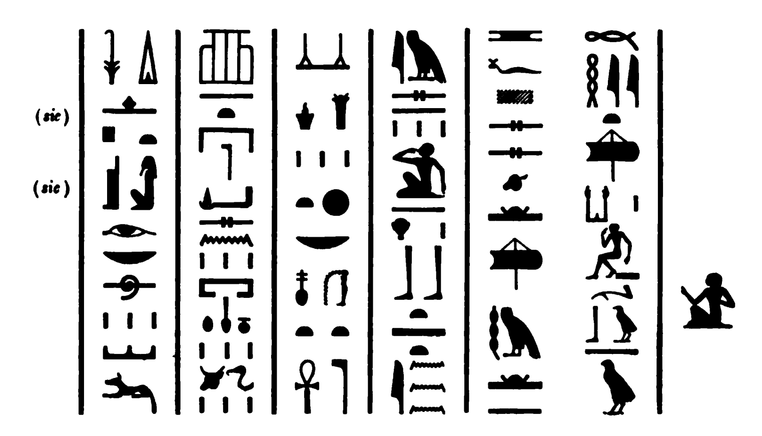
2533

Calcaire. — Haut. 1m,30; larg. 0m,68.

Stèle très mutilée; le sommet est en forme de pyramidion. L'intérieur de la stèle est creusé à 11 centimètres de profondeur. Deux registres.

1er REGISTRE. A gauche, Osiris, coiffé de l'*atew* et tenant le ⟨hiéroglyphe⟩ et le ⟨hiéroglyphe⟩, est assis dans un naos; à droite, un homme et une femme placés devant une table d'offrandes.

Au-dessus de cette scène, l'inscription suivante :



2e REGISTRE. Un homme et une femme reçoivent les offrandes que leur présentent un fils et une fille.

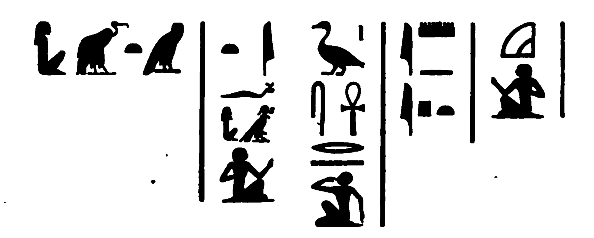
2534

Calcaire. — Haut. 0m,43; larg. 0m,29.

Stèle peinte, divisée en deux registres. Le nu des hommes est en rouge; celui de la femme est en jaune clair.

En haut, ⟨hiéroglyphes⟩.

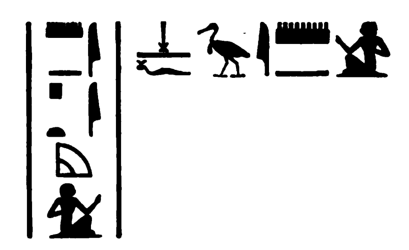
1er REGISTRE. Un jeune homme, à gauche, devant une table d'offrandes présente un vase à libations à son père et à sa mère, qui sont assis. Au-dessus de la scène :



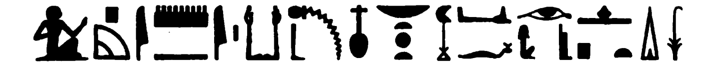
Sous le siège des parents, on lit :



2e REGISTRE. A gauche, un homme et une femme sont assis devant une table d'offrandes; à droite, un parent, qui est qualifié de frère, est assis devant une autre table d'offrandes. Au-dessus :

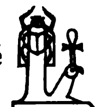


Au-dessous, proscynème en une ligne horizontale :



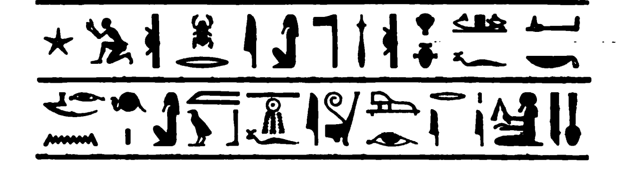
2535

Calcaire blanc. — Haut. 0m,39; larg. 0m,30.

Stèle funéraire représentant le dieu Khepra assis ainsi figuré  ; devant lui, le défunt agenouillé, qui l'adore.

Au-dessus :





2536

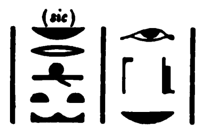
Calcaire blanc. — Haut. 0m,92; larg. 0m,44.

Stèle de forme rectangulaire.

Dans le cintre, le disque ailé orné de deux uræus.

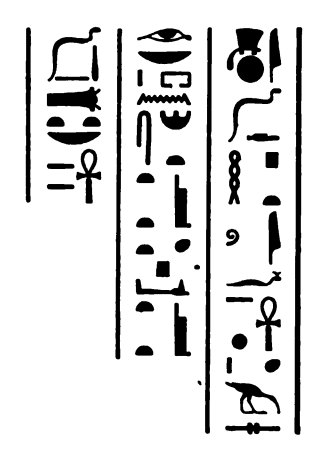
1er REGISTRE. Au-dessous du cintre, Osiris est assis, tourné vers la droite et suivi d'Isis et de Nephthys; ces deux dernières n'ont pas de légende. Devant lui, une table d'offrandes et un homme agenouillé.

On lit à gauche :



Au-dessus de l'homme :

2e REGISTRE. A gauche et tournée vers la droite, la déesse Bast, coiffée du et tenant le sceptre en forme de lotus. A droite, un homme debout l'adorant. Entre ces deux personnages, inscription en trois lignes verticales, dont les caractères sont beaucoup plus grands que les autres.



(Cf. Musée du Louvre, stèles d'Apis, tables d'offrandes.)

Plus bas, inscription en quatre lignes, en écriture hiéroglyphique entremêlée de caractères hiératiques, dont quelques-uns sont fort difficiles à identifier :



La première ligne peut se restituer ainsi :

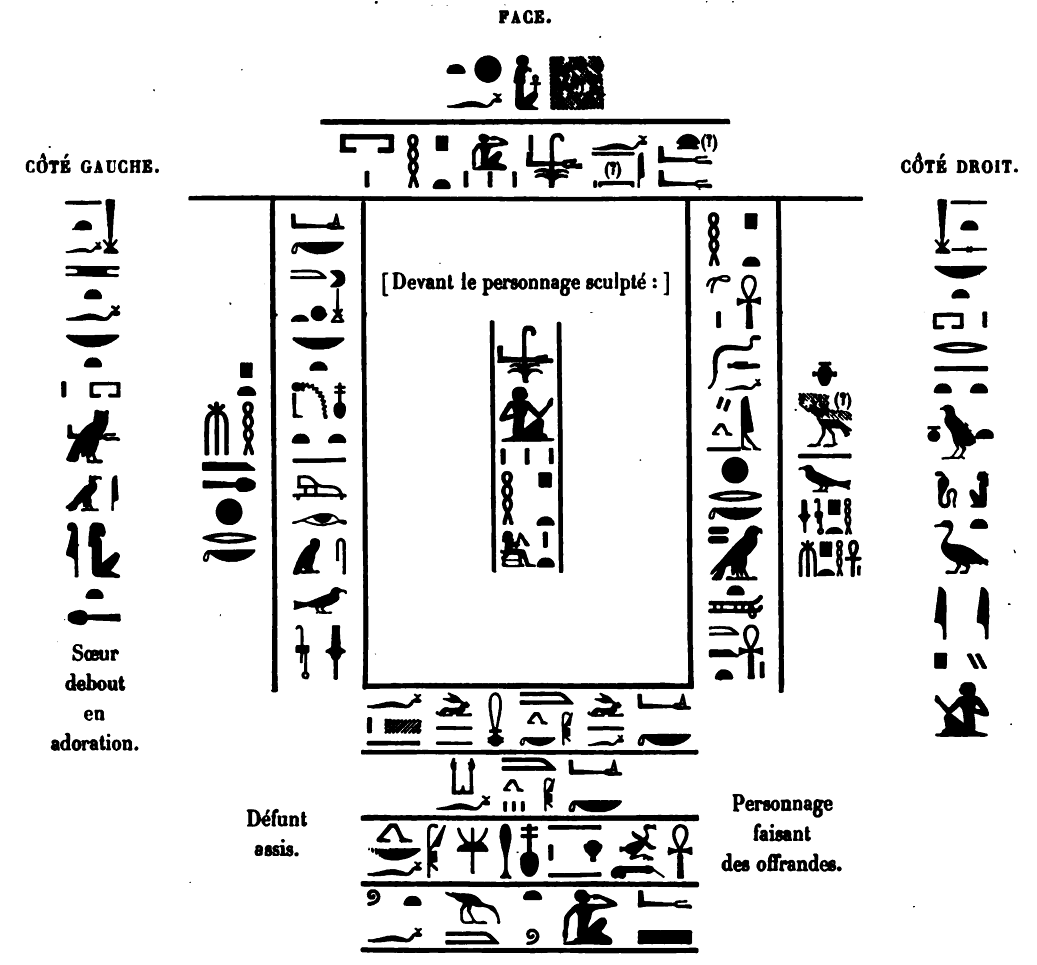
. . . . .

A la deuxième, nous reconnaissons dans le dessin linéaire du lièvre à longues oreilles , et vers la fin de la quatrième ligne, à la place de , nous restituons .

2537

Calcaire. — Haut. $0^{m},34$; larg. $0^{m},33$.

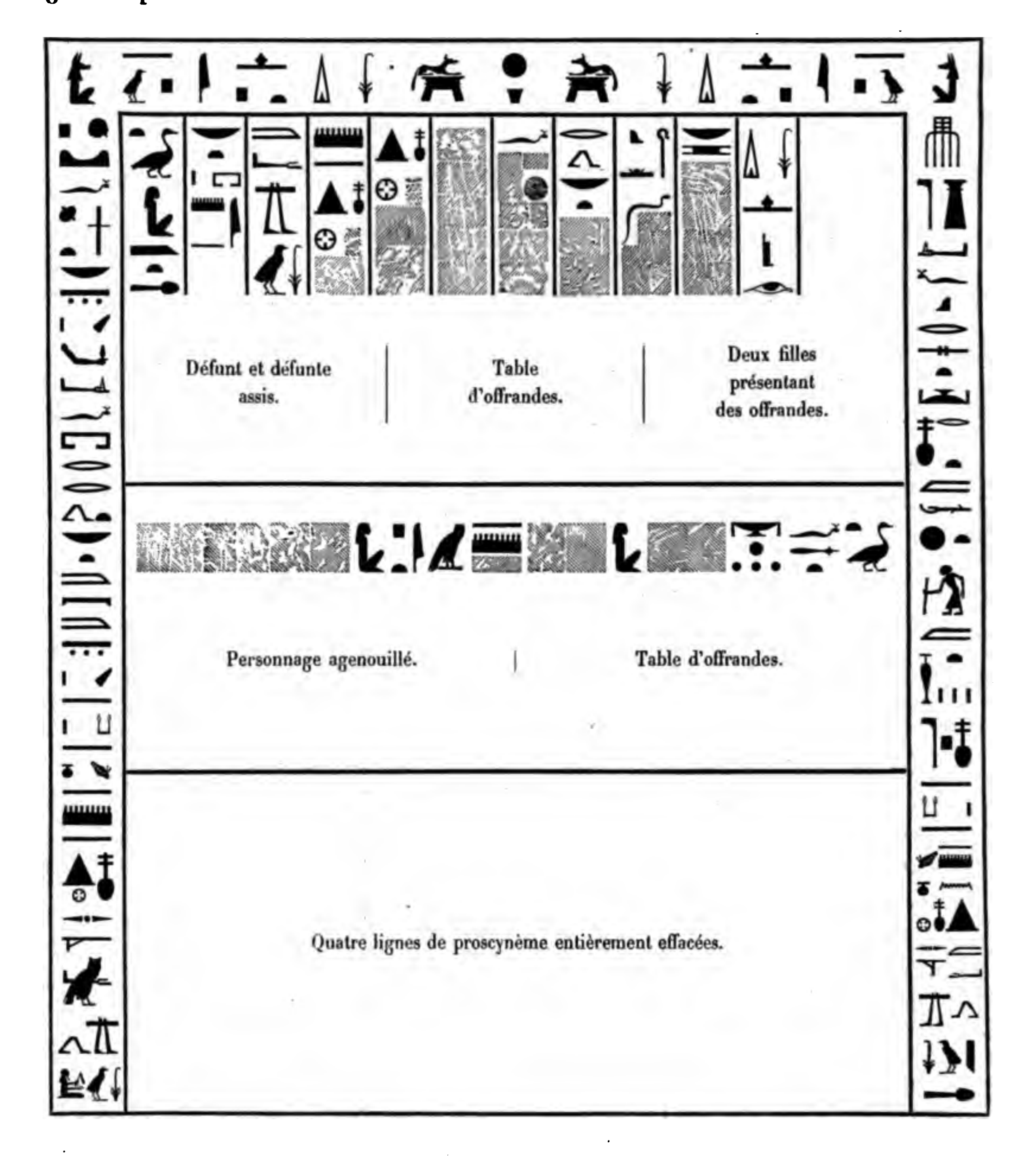
Stèle de cette forme . En haut, un homme agenouillé faisant une adoration. La scène représente un personnage qui tient le et le , recevant les libations () et les offrandes () d'un homme, aux pieds duquel on lit . On a utilisé l'épaisseur de la pierre pour graver à droite et à gauche les noms des deux sœurs du défunt.



2538

Calcaire. — Haut. 0m,80; larg. 0m,61.

Stèle en forme de porte. Traces de couleur. L'intérieur de la stèle est en grande partie détruit.



2539

Calcaire. — Haut. 0m,15; larg. 0m,15.

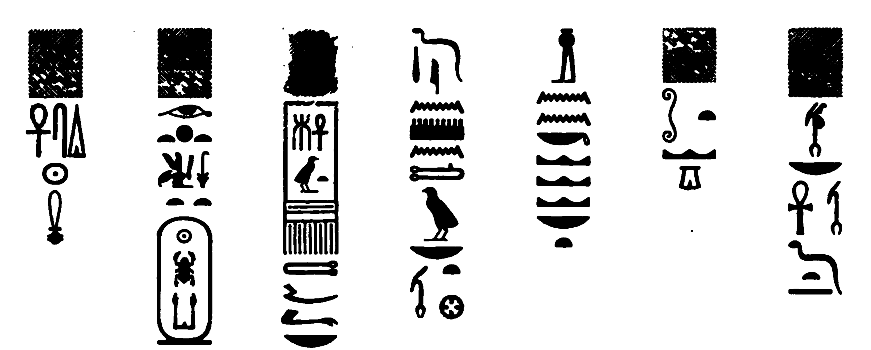
Ce petit fragment conserve les traces de deux hommes accroupis. Il n'y existe aucune inscription.

2540

Grès brun de Nubie. — Haut. $1^{m},23$; larg. $0^{m},94$.

Grande stèle géographique d'Ousertasen Ier, rapportée de Nubie par Rosellini[1]. La partie supérieure de droite est mutilée.

Au sommet, traces d'une grande uræus rouge et jaune. Très grands caractères.



Au-dessous de la deuxième ligne, le roi, devant lequel sont les symboles , et , et à côté de lui un Horus rouge brun.

Au-dessous de la cinquième ligne, le dieu Mont, amenant les peuples prisonniers.

Entre ce dernier et le roi debout, cette légende :

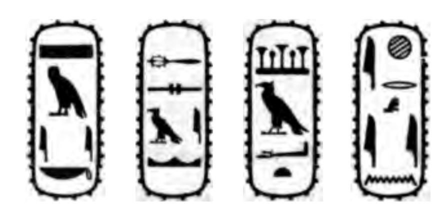


Tout à fait à droite, représentation d'un peuple prisonnier et le cartouche crénelé . Caractères beaucoup plus petits.

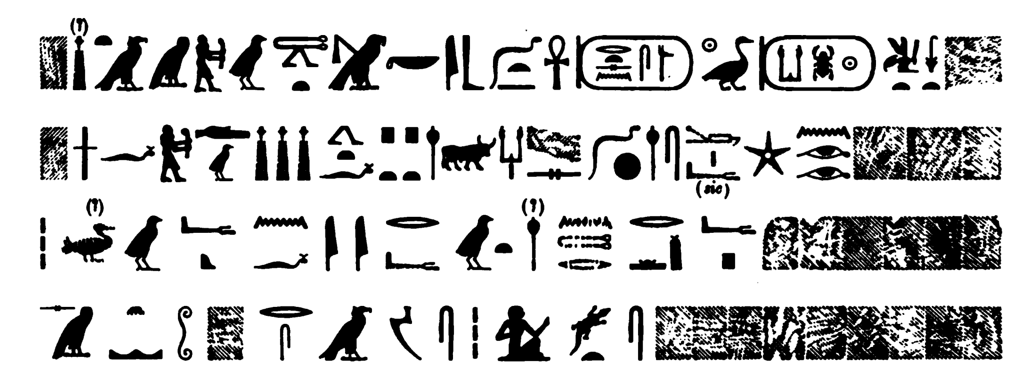
Plus bas, et avant les noms de peuples qui suivent, se lit .

[1] Publiée par cet auteur dans *I monumenti dell' Egitto e della Nubia* (*Monumenti storici*), tome Ier, pl. XXV.

Cinq noms de peuples, dont le dernier est illisible. Les autres sont :



Les hommes qui portent le cartouche sont tous liés ensemble par des cordes. Leur type est le type nègre pur. Au-dessous, on lit l'inscription suivante :



2541

Sorte d'albâtre. — Haut. 1m,54; larg. 0m,65.

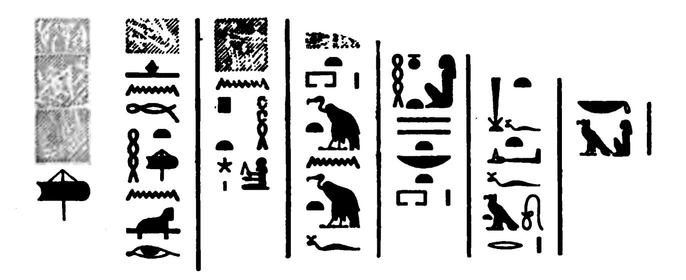
Grand bas-relief d'un beau travail, malheureusement fendu et mutilé. Trois registres.

Beau style, bien que les hiéroglyphes soient d'une exécution maigre par endroits. (Voir planche VII.)

1er REGISTRE. A gauche, le dieu Osiris debout, dont la tête a été enlevée par la cassure. Un signe de l'Ament personnifié lui entoure les jambes. Plus loin, deux momies, entre lesquelles se trouve cette inscription :



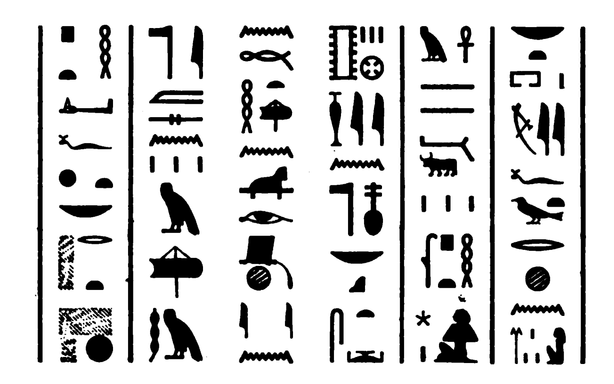
En face, à droite, un homme et deux femmes vêtues de la robe transparente, dont une tient un sistre, adorent le dieu. On lit au-dessus :



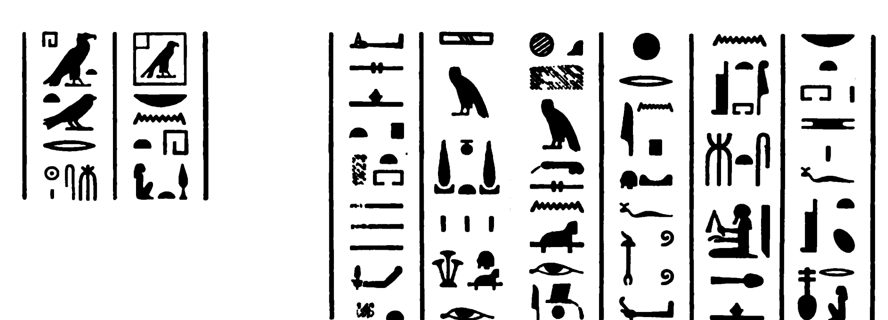
2[e] REGISTRE. Dans un naos, un Apis couronné du disque solaire. Devant lui, une femme. On lit au-dessus de l'Apis :

En face, un homme assis et une femme agenouillée adorant le dieu.

Au-dessus d'eux, inscription en six lignes verticales :



3[e] REGISTRE. La déesse Hathor, sous la forme d'une vache entre les cornes de laquelle se trouvent le disque solaire et les deux plumes; elle porte au cou le signe 𓋹. Devant elle, le signe 𓄤. En face, un homme assis et une femme agenouillée en adoration. Au-dessus de cette scène :



2542

Grès brun. — Haut. 0m,10; larg. 0m,10.

Au sommet, disque ailé. Puis un roi fait l'offre d'une petite figure de la déesse Mâ, accroupie sur le [hiéroglyphe], au dieu Râ et à la déesse Hathor.

2543

Calcaire. — Haut. 0m,52; larg. 0m,45.

Fragment de stèle représentant des offrandes en pains, têtes de veaux, cuisses, etc. Sans inscription.

2544

Calcaire. — Haut. 0m,54; larg. 0m,34.

Stèle gravée d'une manière très grossière.

A droite, un personnage coiffé de [hiéroglyphe] offre [hiéroglyphe] à Aroéris, tenant le [hiéroglyphe] et le ☥, et suivi de Thoth, dont la tête est complètement mutilée.

On lit les deux noms [cartouches]. Les deux lignes d'inscription que porte la stèle sont illisibles.

2545

Calcaire. — Haut. 0m,15; larg. 0m,09.

Petit fragment portant les traces d'un sceptre. Style ancien.

2546

Calcaire blanc. — Haut. 0m,20; larg. 0m,10.

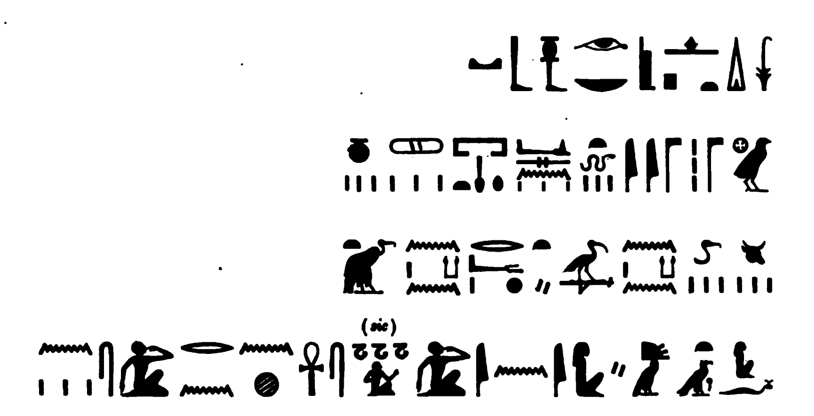
Petit fragment de stèle funéraire. Beau style de la XIIe dynastie. Travail en relief. A droite, une femme debout, et à côté d'elle cette inscription :



2547

Calcaire brun. — Haut. 0m,20; larg. 0m,11.

Petite stèle funéraire curieuse par quelques formes hiératiques. Le style est de la décadence. Inscription en quatre lignes horizontales :



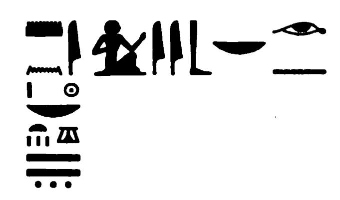
Au-dessous du mot [hiéroglyphes], deux hommes et une femme debout sans aucune espèce d'ornement.

2548

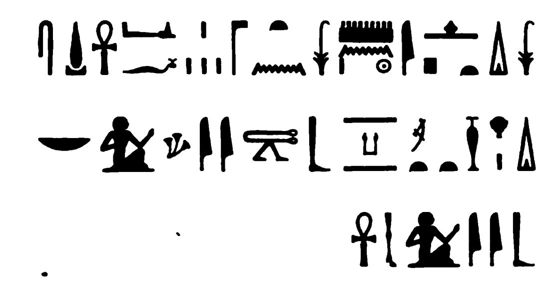
Calcaire brun. — Haut. 0m,28; larg. 0m,15.

Petite stèle funéraire. En haut, le sceau Ω. Puis représentation d'un homme

debout, tenant un petit autel, et en adoration devant un roi figuré sous les traits du dieu Ammon-Râ. Devant lui cette légende :



Plus bas, l'inscription :

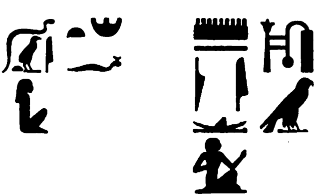


2549

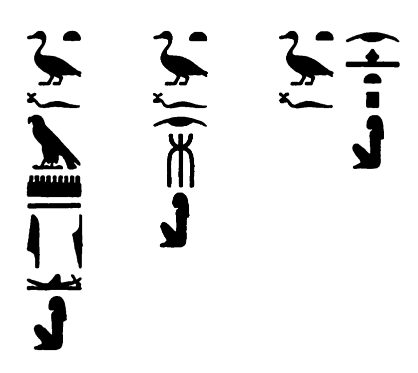
Calcaire. — Haut. o^{m},48; larg. o^{m},25.

Stèle funéraire cintrée au sommet. Bonne exécution et excellente conservation. Dans le cintre, .

Au-dessous et à gauche, le défunt et sa femme assis et accompagnés de ces légendes :



Devant eux, leurs trois filles, debout, accompagnées de ces inscriptions :



Au-dessous, inscription en neuf lignes horizontales :



2550

Calcaire rose. — Haut. $0^m,49$; larg. $0^m,30$.

Stèle funéraire. Caractères larges et mal exécutés.

Le sommet est orné du signe , qui suit le contour du cintre. Puis vient le disque ailé flanqué de deux uræus. Au-dessous, la mention suivante :

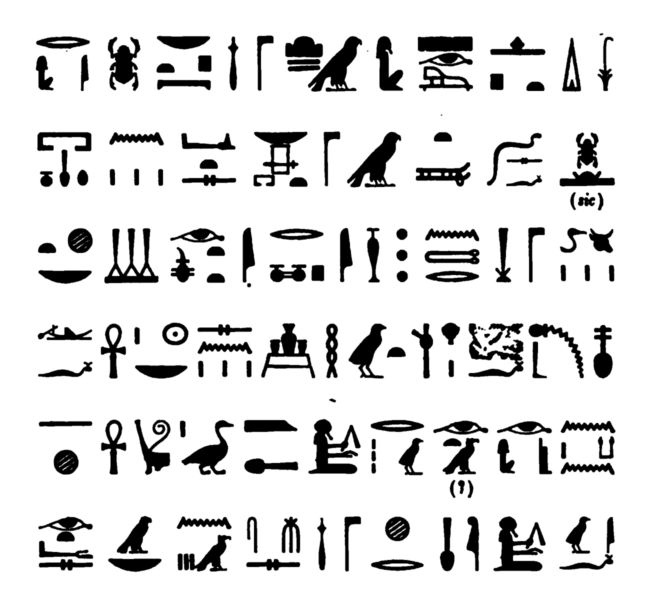
Plus bas, inscription qui contient un acte d'adoration à Râ-Harmakhis, à Khepra, à Toum, à Osiris, etc.

Au-dessous, un jeune homme présente des offrandes à ces divinités, placées sur une barque.

A gauche de cette scène est une ligne verticale qui semble donner ceci :



Puis une inscription en six lignes :



2551

Calcaire blanc. — Haut. 0m,39; larg. 0m,31.

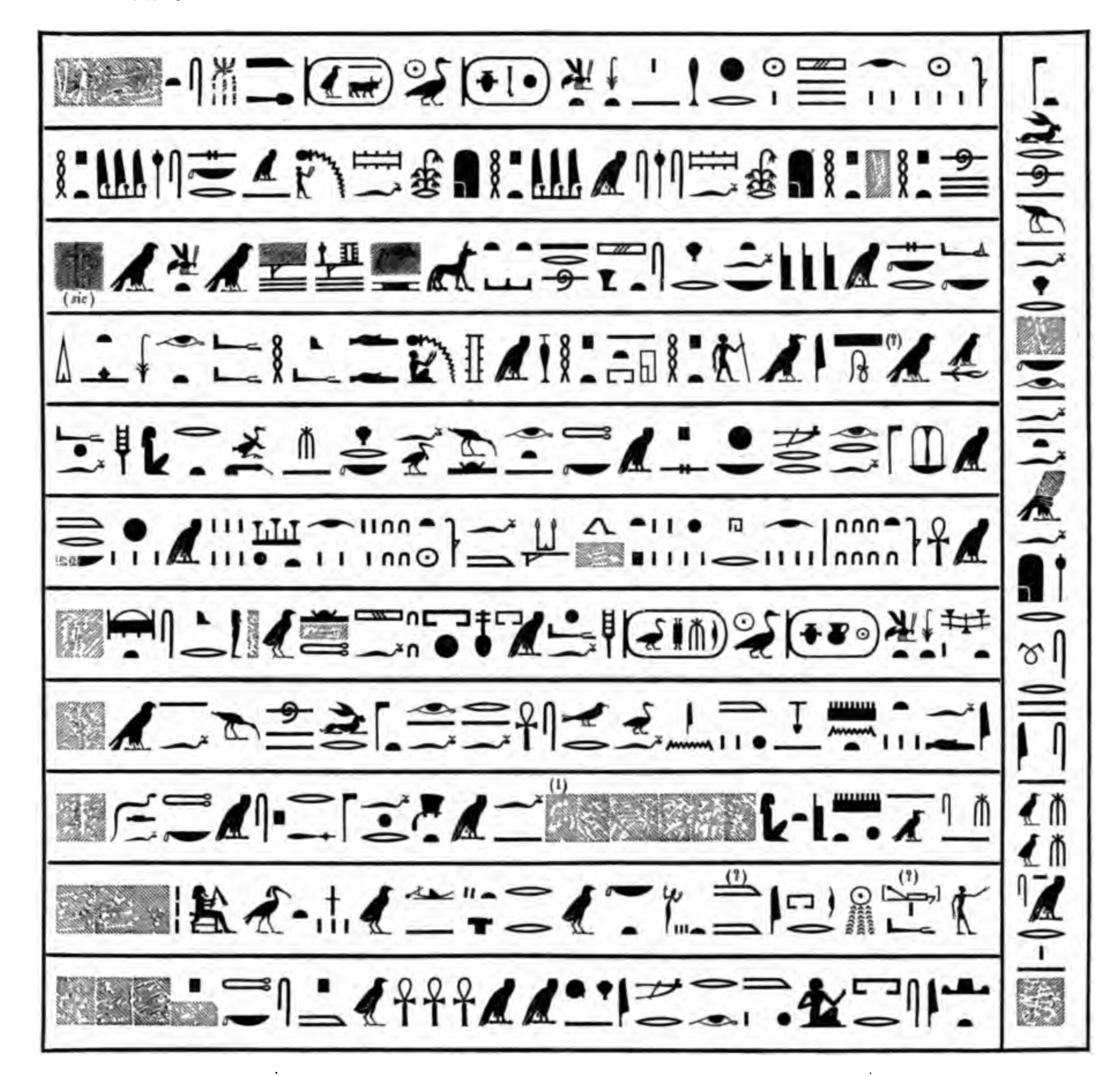
Le côté gauche de cette stèle[1] est en mauvais état et très peu lisible. Beaucoup d'hiéroglyphes mutilés.

Ce précieux monument historique a contribué à établir d'une façon certaine la chronologie de la xxvie dynastie.

La scène représente un enfant, un homme en adoration et une femme

[1] Rosellini, *I Monumenti storici dell' Egitto e della Nubia*, pl. CLII, a reproduit ce monument, qu'il a vu dans un meilleur état de conservation.

devant Phtah momifié, placé dans un naos et tenant le [hieroglyph]; derrière lui se trouve Thoth.



2552

Calcaire blanc. — Haut. 0m,17; larg. 0m,30.

Fragment de stèle funéraire d'époque très ancienne. Les caractères, très grands, sont exécutés avec beaucoup de détails.

[hieroglyphs]

[hieroglyphs]

(1) Rosellini a comblé ainsi cette lacune : [hieroglyphs].

2553

Calcaire blanc. — Haut. 0m,63; larg. 0m,39.

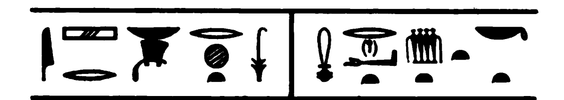
Stèle cintrée très bien gravée, divisée en six registres. En haut, [hiéroglyphes].

Homme agenouillé.	Femme du défunt debout.	Défunt assis tenant une fleur de la main gauche.	Table d'offrandes.			Fils agenouillé.		Femme agenouillée.
Femme agenouillée.			Femme agenouillée.			Femme agenouillée.		Femme agenouillée.
	Fils agenouillé.		Fille agenouillée.			Fils agenouillé.		Fils agenouillé.
Jeune homme agenouillé.	Fille agenouillée.		Fils agenouillé.			Fils agenouillé.		Fille agenouillée.
	Frère agenouillé.		Frère agenouillé.		(sic)	Sœur agenouillée.		Sœur agenouillée.
Deux femmes agenouillées.			Femme agenouillée.			Homme agenouillé.		Homme agenouillé.

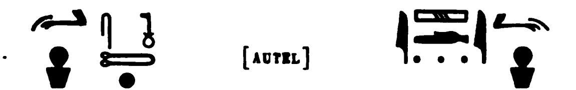
2554

Calcaire blanc. — Haut. $0^{m},54$; larg. $0^{m},55$.

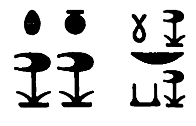
Stèle funéraire. Style de l'ancien empire. Ce monument, rongé par le salpêtre, s'est considérablement désagrégé. Aussi est-ce à grand'peine que nous restituons les caractères suivants, gravés en relief :



Plus bas, un homme et une femme sont assis de chaque côté d'un autel chargé d'offrandes.



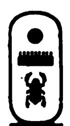
On lit de chaque côté de l'autel :



2555

Calcaire. — Haut. $0^{m},11$; larg. $0^{m},16$.

Petit fragment sur lequel on lit le cartouche de Thouthmès III (xviiie dynastie). La statue de ce roi est conservée au Musée de Florence sous le n° 1789.



2556

Calcaire blanc. — Haut. $0^{m},50$; larg. moyenne, $0^{m},76$.

Stèle de cette forme . Au centre, un homme et une femme agenouillés dans une niche. Tout autour court une inscription en treize lignes,

dont douze verticales et une horizontale; cette dernière est moins bien conservée que les autres.



2557

Calcaire. — Haut. 0m,74; larg. 1m,39.

Grand bas-relief[1] de l'époque de la XVIIIe dynastie, entièrement peint, mais dont il ne reste qu'une faible partie. Excellent travail. Deux registres. (Voir planche VIII.)

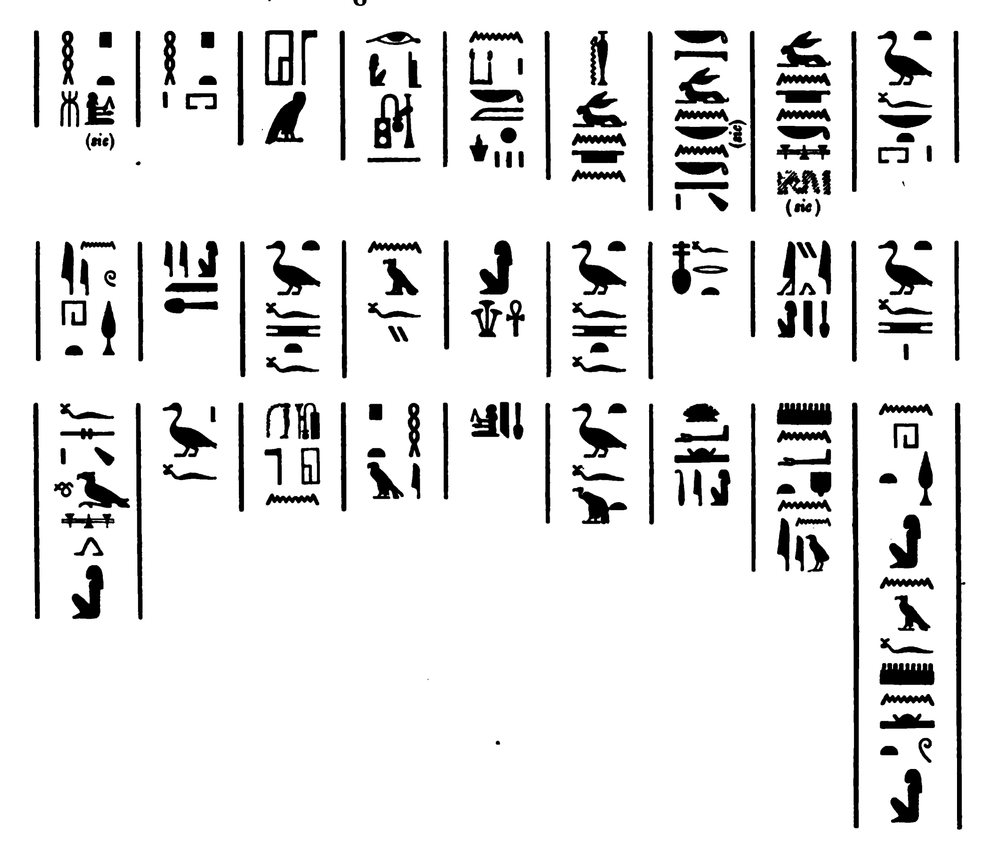
1er REGISTRE. Trois personnages assis, dont il ne reste que les jambes; devant eux une table d'offrandes; suite de jambes de cinq autres personnages qui tenaient des offrandes en oies, parfums, etc.

[1] Ce monument a été étudié par Rosellini dans un mémoire intitulé *Di un basso-rilievo egiziano della galleria di Firenze.* (Firenze, 1826.)

2e REGISTRE. Inscription en une seule ligne horizontale :

Ces hiéroglyphes sont peints alternativement en bleu et en rouge; les couches de couleur sont fort épaisses.

Une femme et un homme tenant le sont assis devant une table d'offrandes et reçoivent les dons de six filles, d'un fils et d'une nourrice. Le nu des hommes est en rouge foncé, et celui des femmes est en rouge pâle. Au-dessus de cette scène, les légendes suivantes :

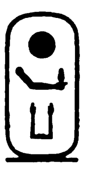


Une autre fille assise dans le coin droit est accompagnée de cette légende, gravée en relief :

2558

Calcaire blanc. — Haut. 0m,12; larg. 0m,10.

Petit fragment de stèle, sur lequel on voit deux personnages, dont celui de gauche, le roi, coiffé de ⟨hiéroglyphe⟩, tient le ⟨hiéroglyphe⟩, et l'autre est en adoration. Au milieu de cette scène, on lit le cartouche-prénom d'Aménophis Ier (XVIIIe dynastie).



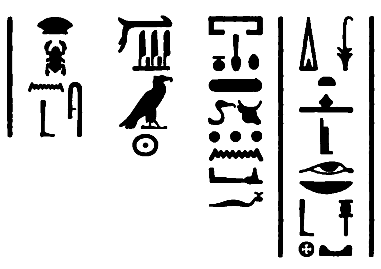
2559

Calcaire blanc. — Haut. 0m,54; larg. 0m,30.

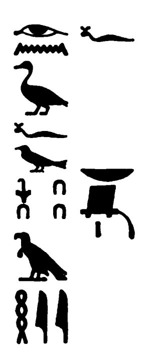
Stèle au nom de *Râ-kha-kheper-senb*, le même que celui dont il est question dans la stèle no 2561. Elle est divisée en quatre registres.

En haut, les deux yeux symboliques.

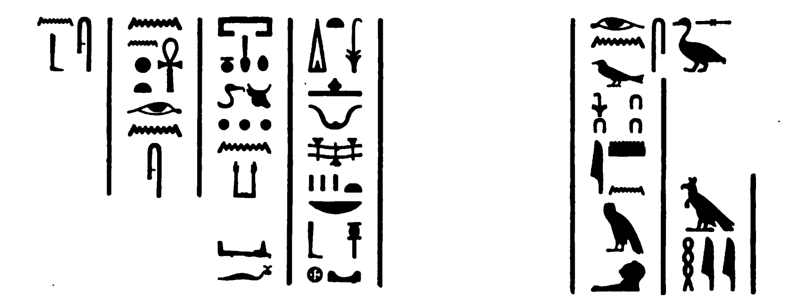
1er REGISTRE. A gauche, le défunt, assis devant un autel, est surmonté de ce proscynème :



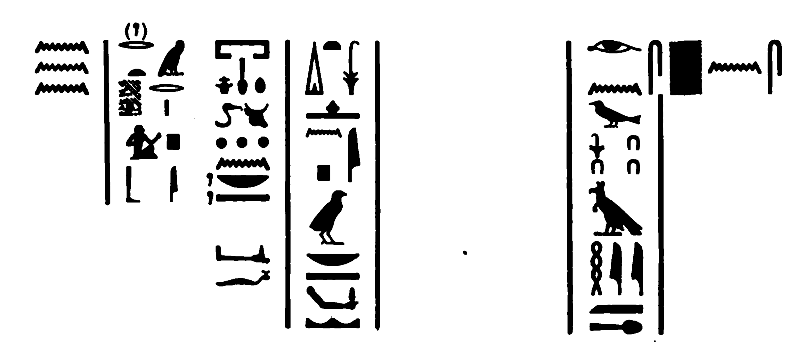
A droite, son fils, qui l'adore, accompagné de cette inscription :



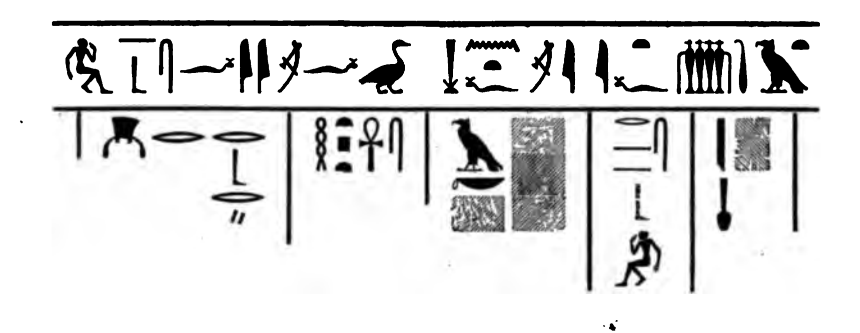
2e **REGISTRE.** Les légendes de ce registre sont moins lisibles. A gauche, une femme; à droite, un homme.



3e **REGISTRE.** A gauche, une femme; à droite, un homme.



4e **REGISTRE.** Six parents agenouillés : trois hommes et trois femmes. Légendes très peu lisibles; c'est à grand'peine que nous reproduisons les suivantes :



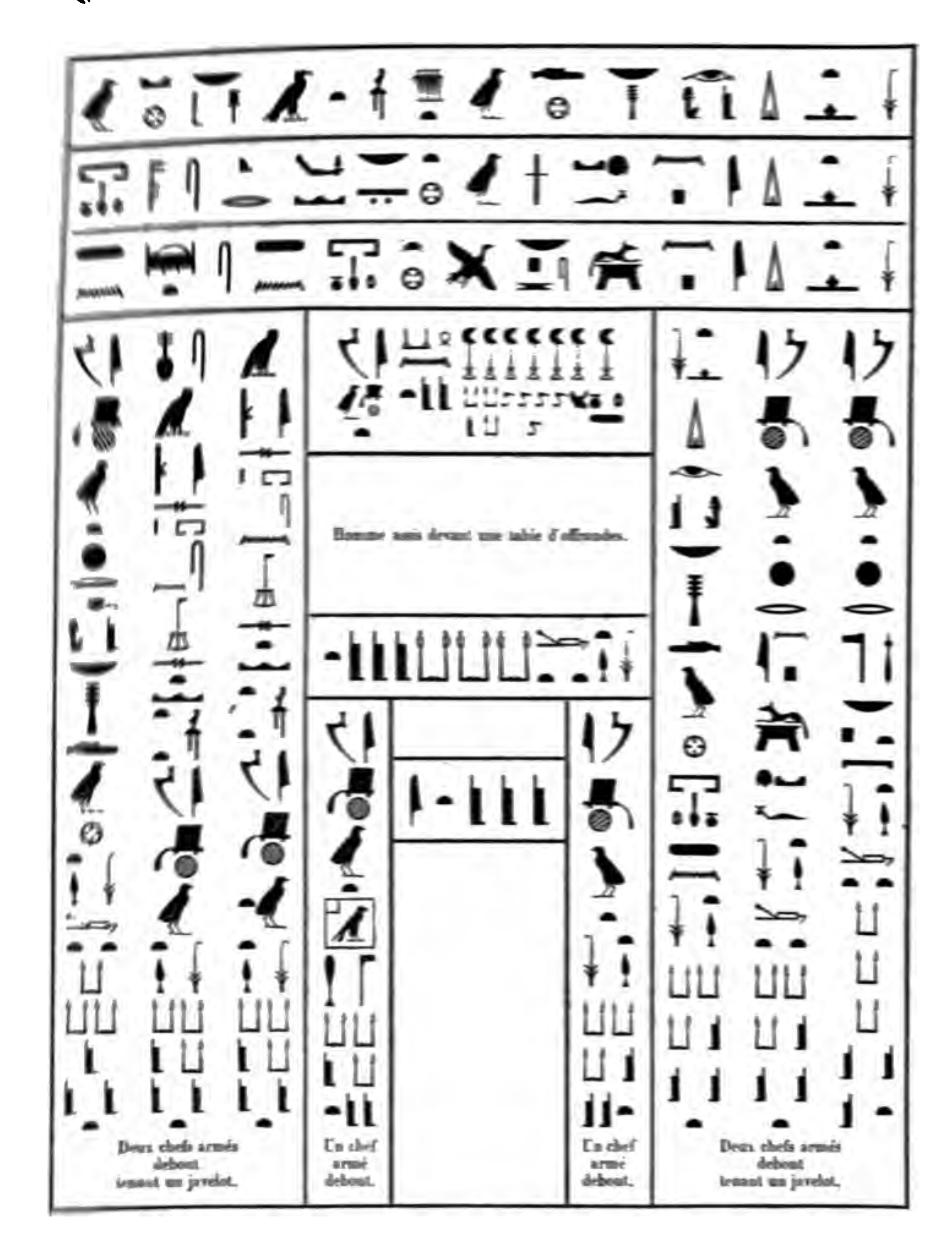
2560

Calcaire blanc. — Haut. 0m,81; larg. 0m,48.

Stèle funéraire en forme de propylée. Sur la corniche, on lit :



Entre cette ligne et les suivantes est un grand creux, dans lequel des lotus sont grossièrement représentés. Puis vient l'inscription suivante :



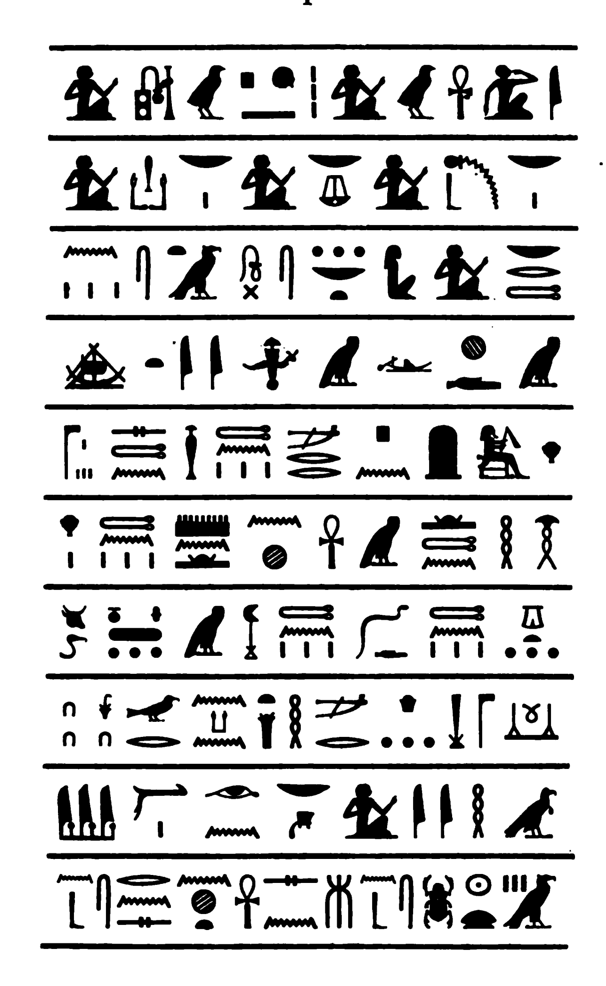
2561

Calcaire blanc. — Haut. 0m,57; larg. 0m,30.

Stèle funéraire contenant une inscription en dix lignes, au nom de *Râ-kha-khaper-senb* (voir stèle n° 2559).

En haut, les deux yeux.

Immédiatement au-dessous, l'inscription :



2562

Calcaire. — Haut. 0m,80; larg. 0m,51.

Belle stèle en deux compartiments, brisée par le haut et par le bas.

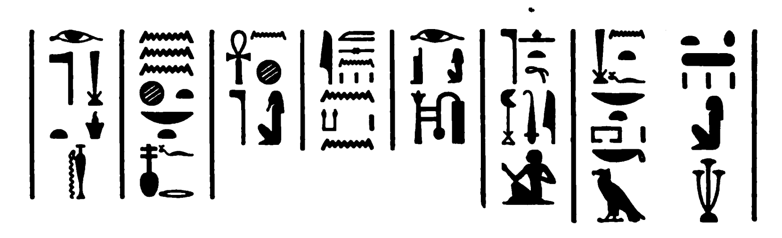
1er REGISTRE. A gauche, divinité tenant un sceptre de la main gauche et le signe de la main droite; la tête a disparu par suite d'une cassure. Devant le dieu, un autel, des lotus, des arbres et une femme en adoration.

Au-dessus de cette scène, on lit :



2e REGISTRE. A gauche, Anubis personnifié, accompagné de l'inscription , présente une momie devant laquelle se prosterne une femme échevelée, suivie d'un prêtre qui présente de la main droite l'encensoir , et de la main gauche le vase ; il est accompagné d'un personnage qui offre des pains et des fleurs de lotus, et d'une jeune fille qui tient une fleur de lotus et une oie.

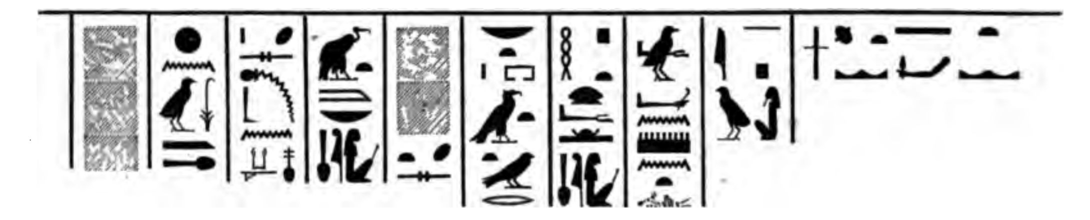
Au-dessus de ces trois derniers personnages, on lit une inscription en huit lignes verticales :



2563

Calcaire. — Haut. 0^{m},36; larg. 0^{m},24.

Stèle oblongue, désagrégée. Caractères très difficiles à restituer.



Représentation d'un père et d'une mère, accompagnés de leur fils et de leur fille, tous quatre décédés, en adoration devant Anubis tenant le sceptre .

2564

Calcaire blanc. — Haut. 1^{m},10; larg. 0^{m},60.

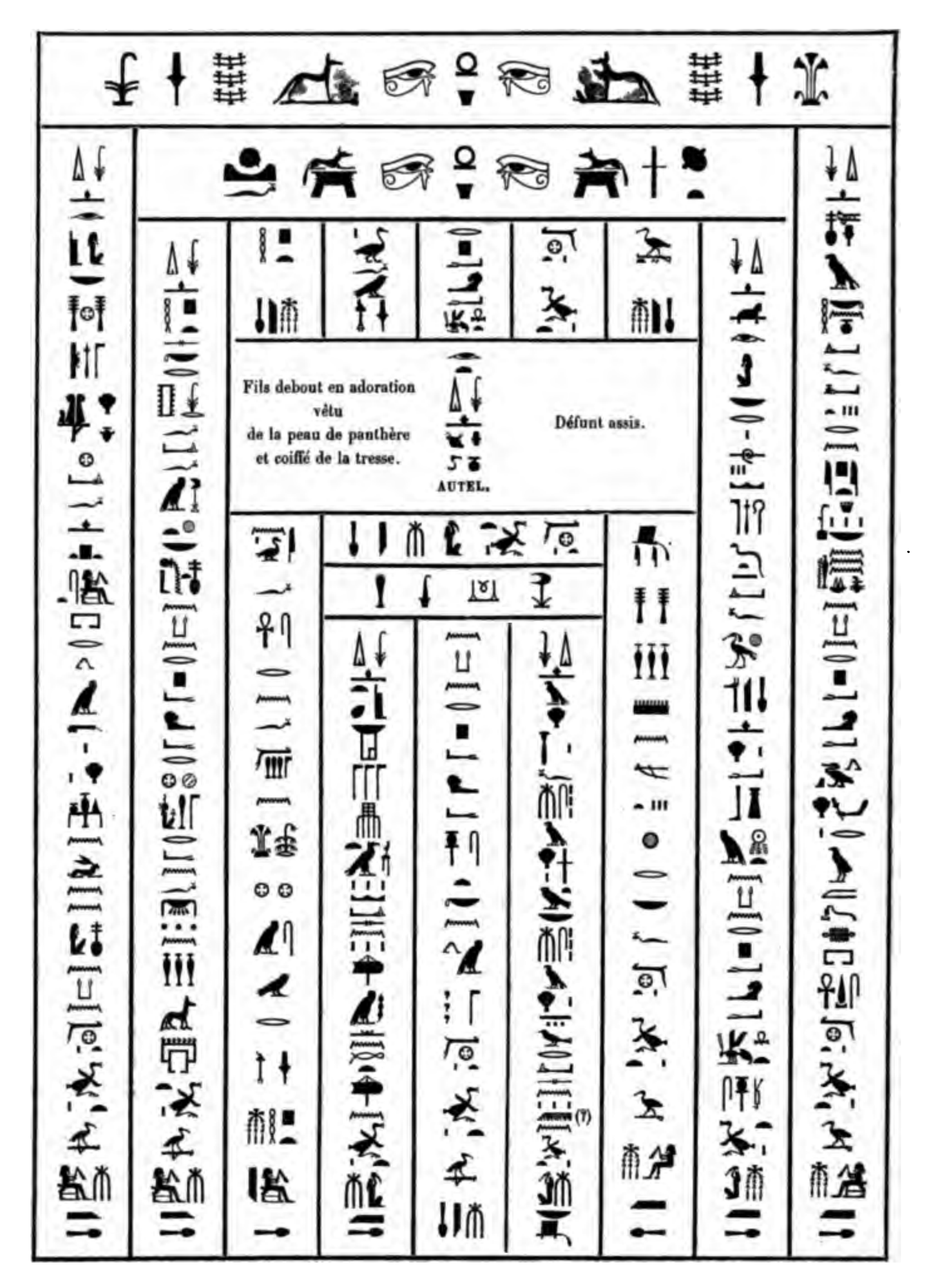
Stèle funéraire en forme de porte contenant la généalogie d'une famille égyptienne depuis le grand-père jusqu'à l'enfant à la mamelle (XIIe dynastie). D'une bonne exécution et d'une conservation parfaite, à l'exception de la ligne qui est gravée sur la corniche, qui semble donner ceci :

(?) (?) (?) (?)

2565

Calcaire blanc. — Haut. 1^{m},39; larg. 0^{m},73.

Stèle en forme de propylée. Beau style de la XVIIIe dynastie.



La scène représente le défunt, , recevant les adorations de son fils, , le *sam-ouer* Phtah-mès.

2566

Calcaire. — Haut. 0m,23; larg. 0m,30.

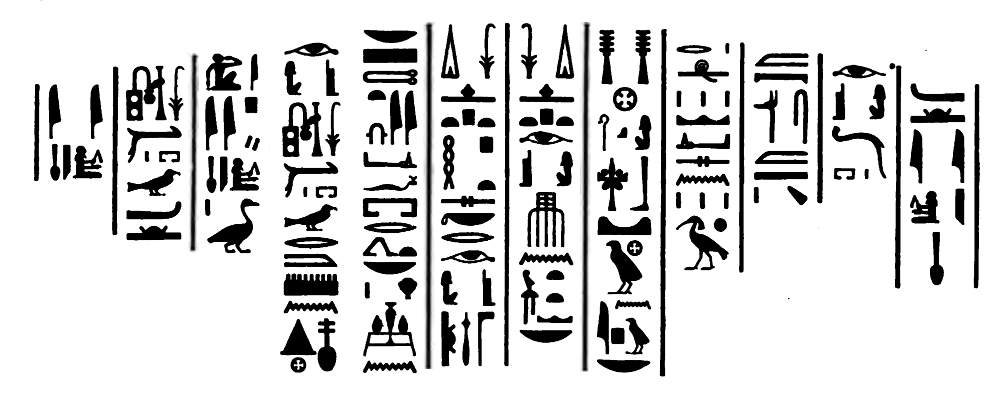
Petit fragment sans inscription. L'exécution est d'une finesse très remarquable. Quatre scribes penchés tiennent le pinceau et la palette. Leur attitude est celle de gens qui écrivent sous la dictée d'un chef. (xiie dynastie?)

2567

Calcaire blanc. — Haut. 1m,09; larg. 0m,67.

Stèle cintrée. Caractères bien exécutés.

La scène représente deux défunts assis de chaque côté de la stèle. Ils tiennent chacun le sceptre et étendent la main au-dessus d'un autel. Devant eux, deux vases de forme allongée; sous leur siège, un vase à encens. Dans la partie laissée libre au-dessus de l'autel, on a gravé l'inscription suivante :



Vient ensuite l'inscription proprement dite, qui se compose de sept lignes :

Le nom Amenhotep, qu'on lit à la sixième ligne de cette stèle, permet d'en faire remonter l'époque vers la XVIII[e] dynastie.

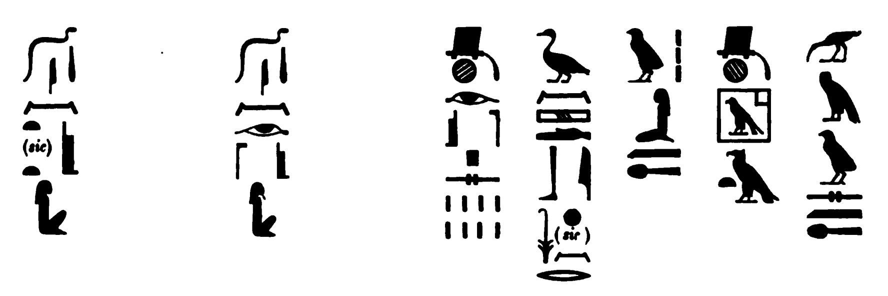
On s'est servi de la partie inférieure de ce monument pour graver çà et là une barque, un , un et d'autres signes.

On conserve au musée de Florence, sous le n° 3078, une coudée qui a appartenu au .

2568

Calcaire blanc. — Haut. 0m,63; larg. 0m,38.

Stèle qui a été peinte en rouge. En haut, le disque ailé accompagné des deux uræus, et le mot mystique . On remarque, à gauche, Isis debout coiffée comme Hathor et tenant et ; elle est placée derrière Osiris assis, coiffé de l'*atew* et tenant le sceptre et le flabellum . Ces divinités reçoivent les offrandes d'un personnage qui présente les vases et , et celles d'un petit enfant debout; ces deux derniers sont placés devant un autel. A droite, un homme et un enfant debout devant un autel et adorant les deux divinités.



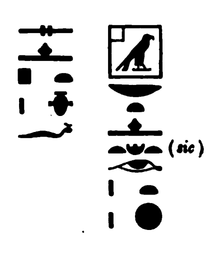
Inscription en cinq lignes :

2569

Calcaire blanc. — Haut. $0^{m},77$; larg. $0^{m},43$.

Bas-relief représentant la déesse Hathor assise. Dans la main gauche, elle tient le sceptre , et, dans la main droite, le signe de la vie .

Inscription en deux lignes verticales :

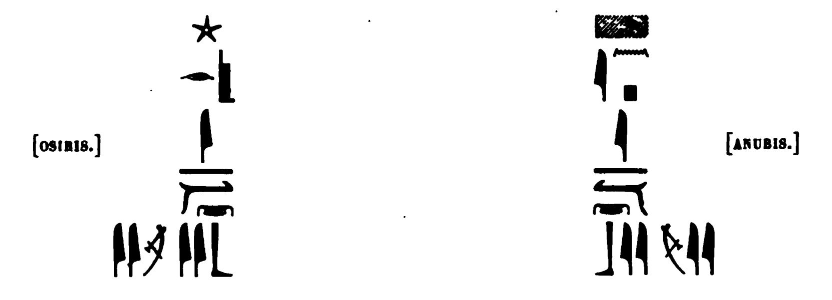


2570

Calcaire blanc. — Haut. $0^{m},27$; larg. $0^{m},34$.

Fragment en forme de pyramide.

A gauche, Osiris momifié, tenant le sceptre et le flabellum , et coiffé de l'*atew*, reçoit l'adoration d'un homme agenouillé; à droite, Anubis à tête de chacal, et tenant le sceptre , reçoit l'adoration du même personnage.



Au milieu, groupe symbolique, composé de , et .

Au-dessous, inscription en une ligne :

2571

Calcaire blanc. — Haut. $0^{m},35$; larg. $0^{m},21$.

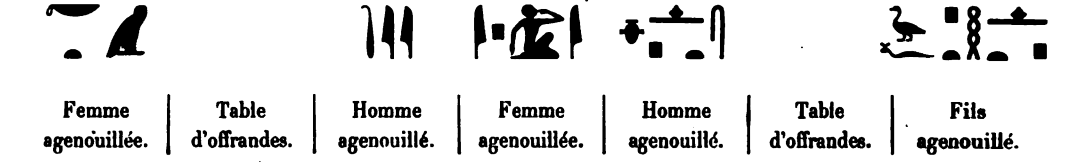
Stèle divisée en quatre registres. Hiéroglyphes mal conservés.

1er REGISTRE. Proscynème en six lignes horizontales :

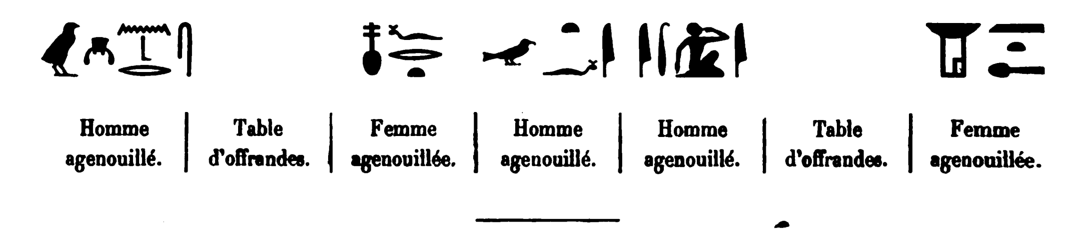


2e REGISTRE. A gauche, le défunt assis recevant les offrandes de sa mère agenouillée et de son père, qui est assis. Légendes :

3e REGISTRE. Trois hommes et deux femmes ainsi disposés :



4e REGISTRE. Trois hommes et deux femmes agenouillés, placés de la manière suivante :



2572

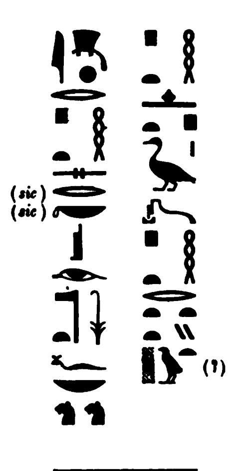
Calcaire blanc. — Haut. 0^m^,16; larg. 0^m^,30.

Petite stèle funéraire oblongue, représentant Osiris assis, coiffé de l'*atew*

et tenant le et le ; devant lui, autel chargé d'offrandes; à gauche, homme debout.

Style barbare. Figures exécutées à l'encre noire; caractères gravés sans procédé et remplis d'encre noire.

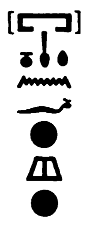
Inscription en deux lignes verticales :



2573

Calcaire blanc. — Haut. $0^m,25$; larg. $0^m,15$.

Fragment de stèle funéraire. Époque très ancienne. Caractères très bien exécutés.

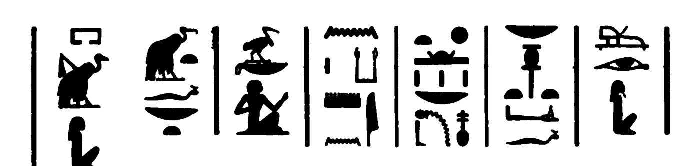


2574

Calcaire blanc. — Haut. $0^m,34$; larg. $0^m,19$.

Petite stèle d'exécution barbare. En haut, ; plus bas, le fils et la mère, défunts, assis devant un autel.

Au-dessus d'eux, cette inscription :



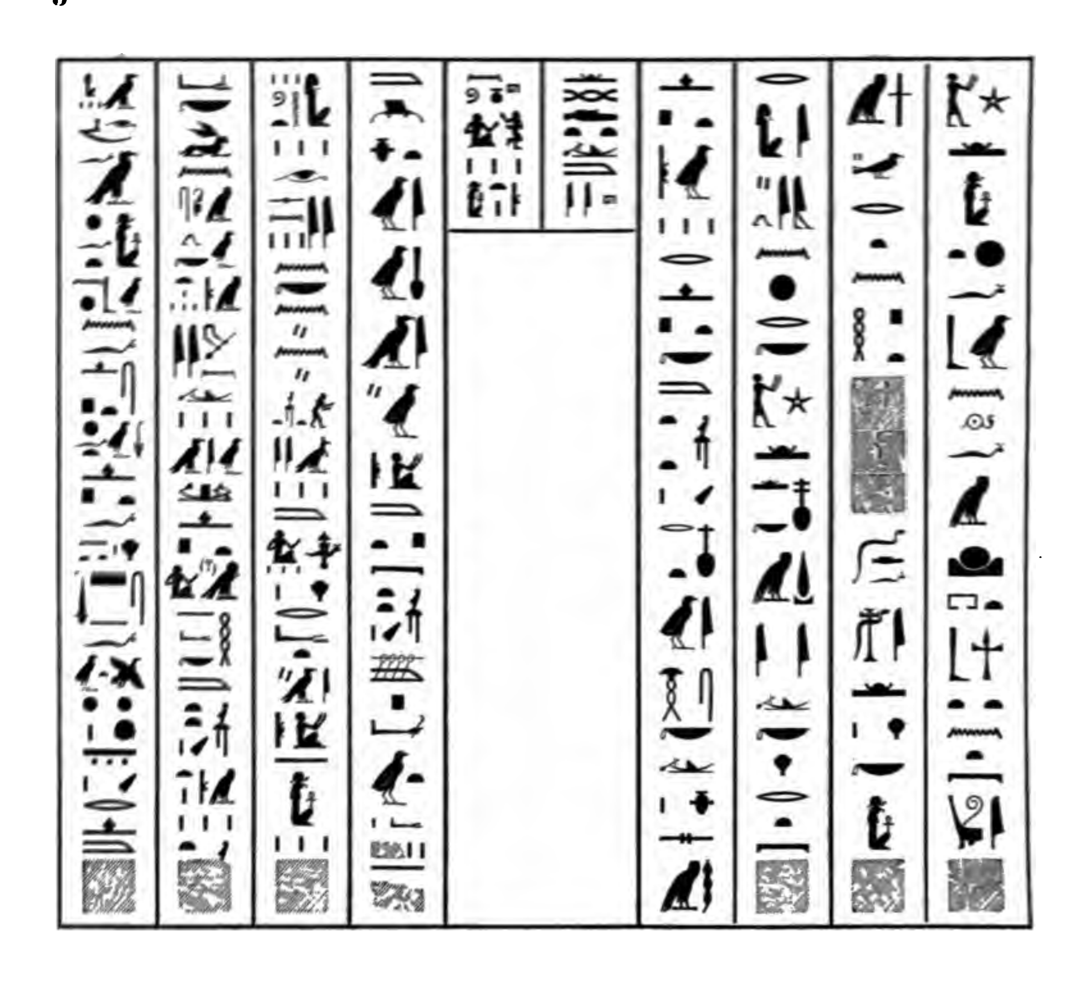
Puis, inscription en trois lignes :



2575

Calcaire. — Haut. 0m,50; larg. moyenne, 0m,76.

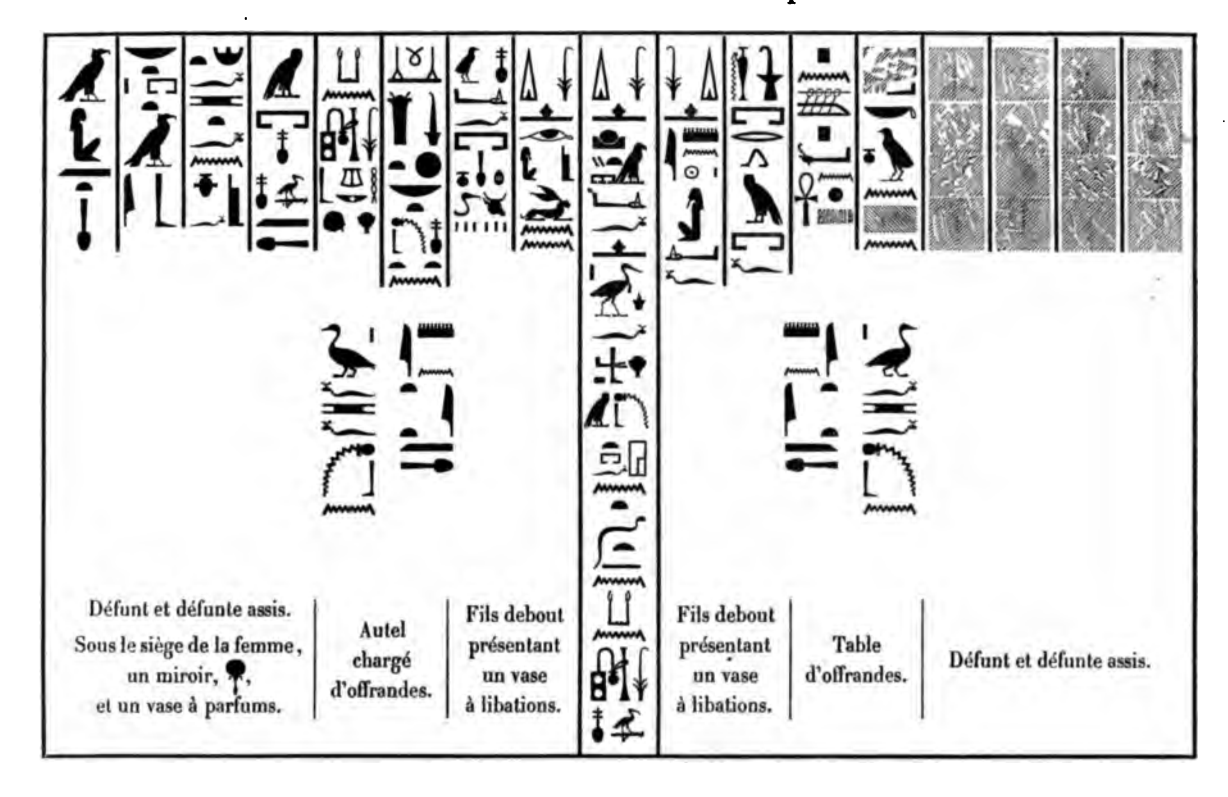
Stèle de cette forme △; disposition semblable à celle de la stèle 2556. Au centre, personnage agenouillé dans une niche. Autour, inscription en dix lignes verticales.



2576

Calcaire brun rouge. — Haut. 0m,66; larg. 1m,05.

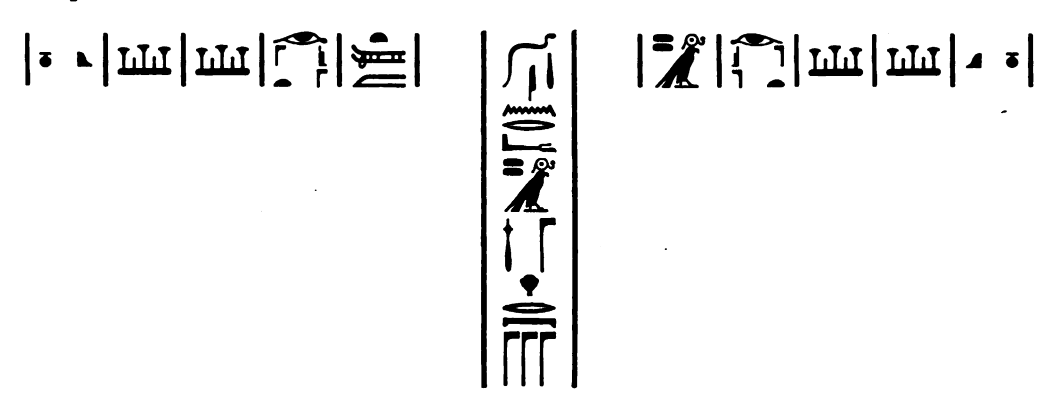
Grande stèle d'un beau travail, divisée en deux parties.



2577

Calcaire blanc. — Haut. 0m,35; larg. 0m,23.

Stèle funéraire moitié gravée et moitié peinte. Les parties supérieure et inférieure, qui ont contenu quelques lignes d'inscription tracées à l'encre, sont complètement effacées, sauf quelques signes qu'il est inutile de donner ici. A droite, le défunt debout adore Râ-Harmakhis, tenant et , et, à gauche, Toum, coiffé de , et tenant et . Au-dessus d'eux, cette inscription :

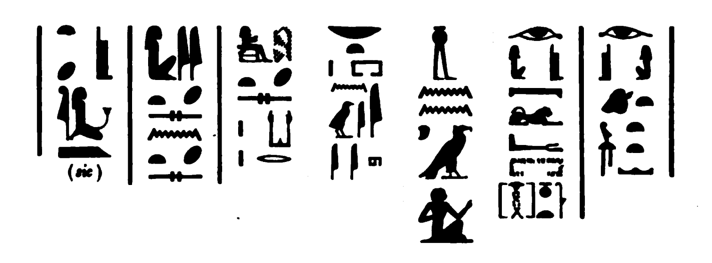


Nous avons pu restituer, à la première ligne de l'inscription du bas, le cartouche [cartouche], prénom de Sheshonq II. La date est indéchiffrable.

2578

Calcaire blanc. — Haut. $0^{m},40$; larg. $0^{m},37$.

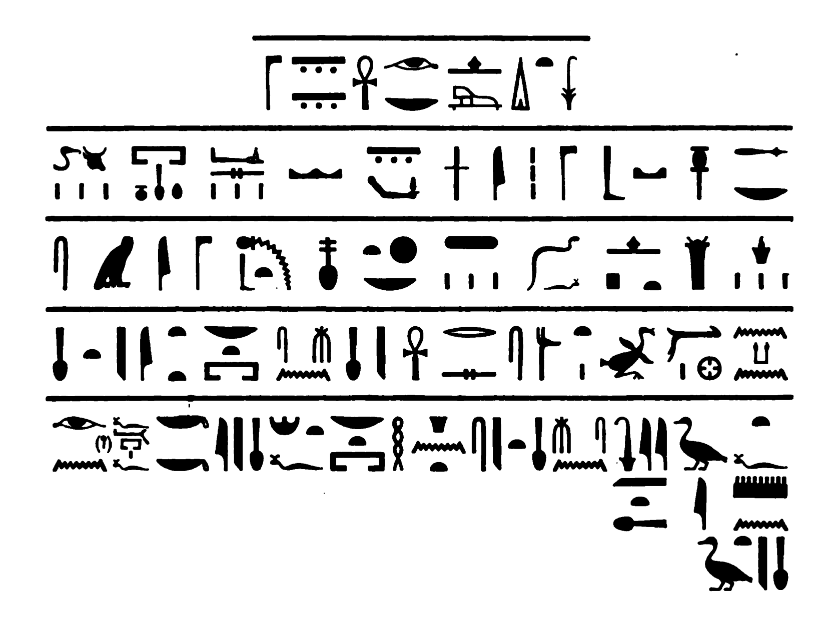
Stèle funéraire de basse époque. Dans le pyramidion, un grand chacal couché, ayant entre les pattes le sceptre [hiéroglyphe], et le flabellum [hiéroglyphe] sur le dos. A gauche, quatre personnages debout, dont un frère et trois sœurs. A droite, Osiris assis, coiffé de l'*atew* et tenant le sceptre [hiéroglyphe] et le flabellum [hiéroglyphe]. On lit cette inscription :



2579

Calcaire blanc. — Haut. $0^{m},33$; larg. $0^{m},24$.

Stèle rectangulaire cintrée au sommet. Cinq lignes d'inscription.



La scène représente le défunt, qui est placé à gauche, assis devant une table d'offrandes, à droite de laquelle se tiennent sa femme agenouillée et son fils.

2580

Calcaire blanc. — Haut. $0^m,78$; larg. $0^m,33$.

Grand fragment d'un beau bas-relief provenant de Beni-Hassan. Il ne porte pas d'inscription.

Cinq esclaves s'avancent en procession dans un jardin rempli de lotus en fleur.

Le premier porte des oiseaux et mène un troupeau d'oies.

Le second conduit un jeune veau qui tire la langue.

Le troisième tient un grand bouquet de fleurs et amène un bœuf.

Le quatrième porte sur l'épaule une amphore, au bout de laquelle sont attachés deux oiseaux.

Et le cinquième tient des volailles.

Ce bas-relief, extrêmement curieux à cause du style et de l'abondance des détails dans l'exécution sculpturale, appartient au même tombeau que le bas-relief des métiers que possède le musée de Florence. (Voir n° 2606 et pl. X.)

2581

Calcaire blanc.

Grand bas-relief dans un état de conservation fort médiocre.

Deux hommes portant des oies et des fleurs s'avancent en procession, suivis de deux jeunes gens et d'une jeune femme qui pleure et se frappe la tête.

En haut, traces d'inscription :



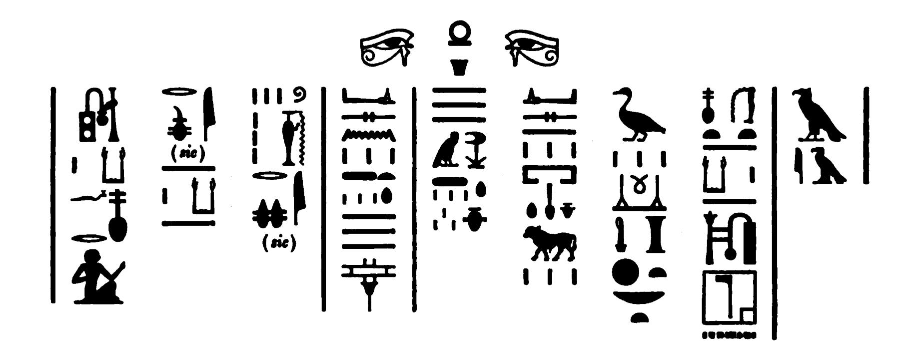
2582

Calcaire blanc. — Haut. 0m,37 ; larg. 0m,24.

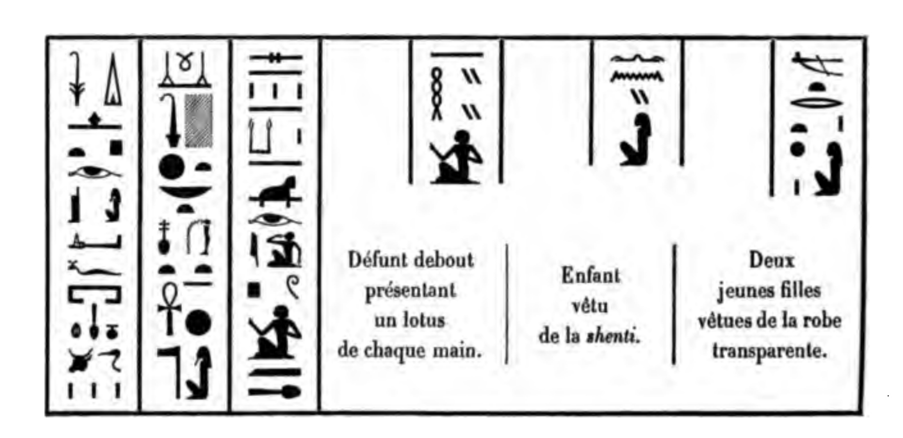
Stèle cintrée qui porte des traces de couleur. Deux registres.

1er REGISTRE. Le scribe est assis à gauche du monument, devant une table d'offrandes, tandis que le scribe du temple est assis à droite devant la même table.

Au-dessus de cette représentation, neuf lignes verticales :



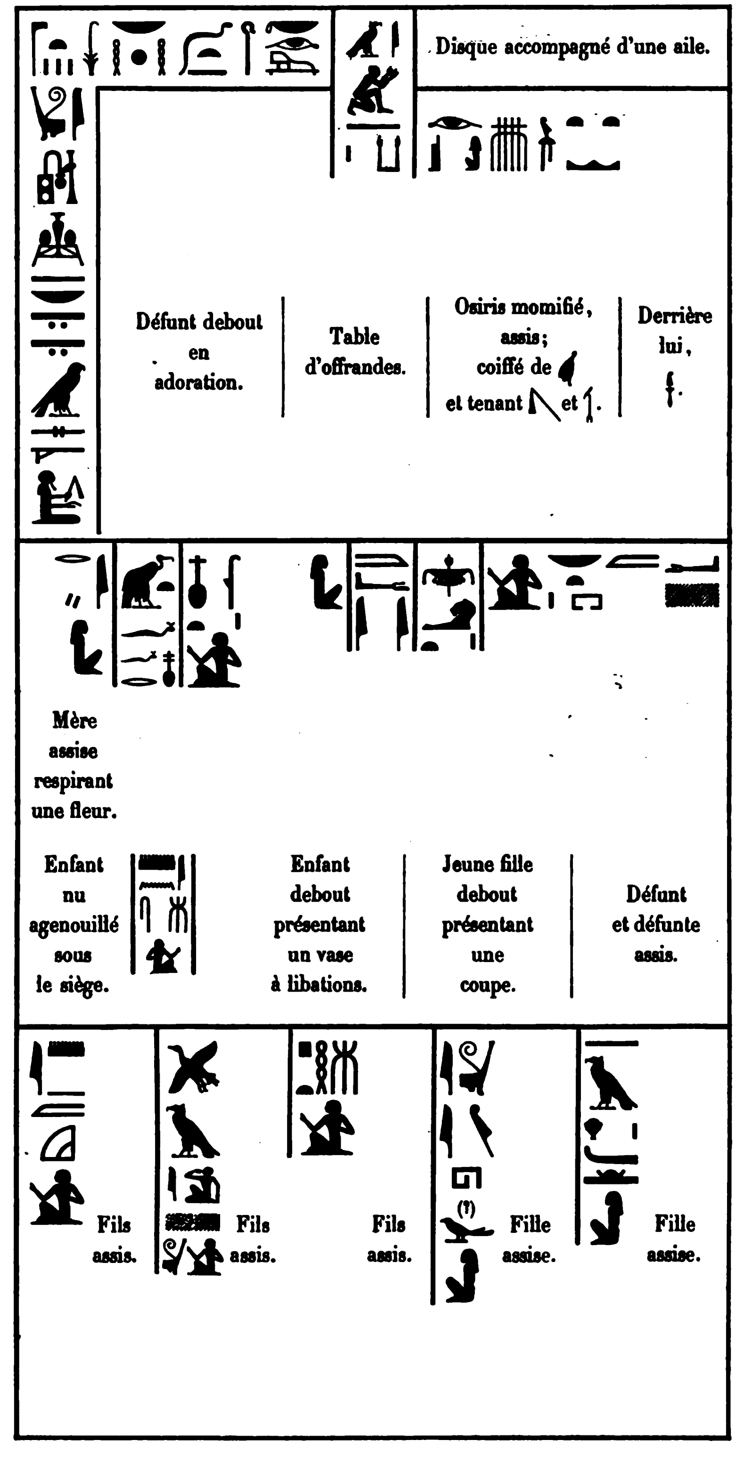
2e REGISTRE. Proscynème à Osiris pour qu'il accorde au défunt des offrandes en pain, vin, bœufs, oies, vêtements, toutes choses bonnes et pures, etc.



2583

Calcaire. — Haut. 0m,41; larg. 0m,25.

Stèle cintrée divisée en trois registres.



2584

Calcaire blanc. — Haut. o^m,93; larg. o^m,73.

Stèle en forme de porte, divisée en deux registres.

Osiris, assis dans un naos et coiffé de l'*atew*, tient le sceptre et le flabellum.

Table d'offrandes.

Deux personnages en adoration.

Femme assise tenant un bouquet de fleurs.

Table d'offrandes.

Fils debout présentant des lotus.

Fils présentant des offrandes et des oies.

Jeune garçon présentant des offrandes et amenant un bœuf.

Deux autres fils.

2585

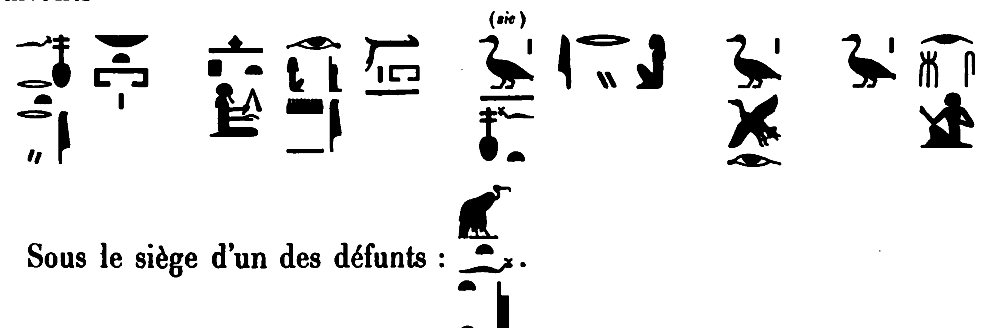
Calcaire. — Haut. 0^{m},56; larg. 0^{m},37.

Stèle cintrée. Traces de couleurs sur le nu des personnages. Caractères très mal exécutés. Divisée en trois registres. Au sommet, .

1er REGISTRE. Le défunt et sa sœur, tous deux assis et placés devant une table d'offrandes, reçoivent les adorations d'un fils et d'une fille debout. Au-dessus de ces personnages, les légendes suivantes :



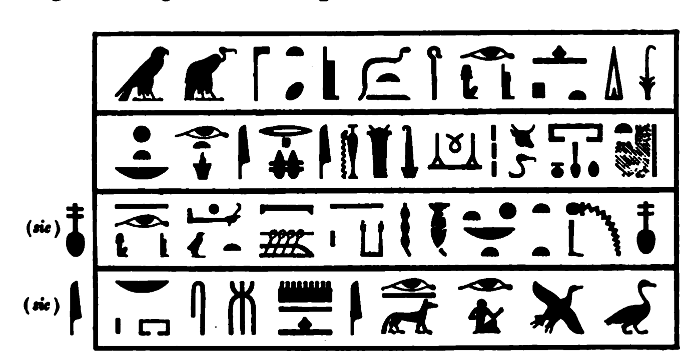
2e REGISTRE. Un homme et une femme assis; devant l'autel, une fille, un tout petit garçon et un fils adulte. Au-dessus d'eux sont inscrits les noms suivants :



Sous le siège d'un des défunts : .

3e REGISTRE. A gauche, un homme et une femme agenouillés devant une table d'offrandes. Devant eux : . Cette scène est gravée en relief.

A droite, quatre lignes d'inscription :

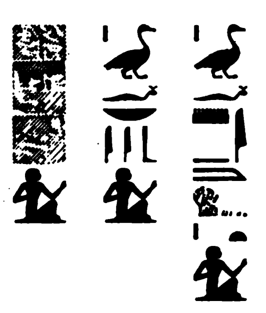


2586

Calcaire blanc. — Haut. 0m,24; larg. 0m,24.

Stèle funéraire, brisée dans la partie supérieure, où l'on ne voit plus que les traces de personnages assis.

Plus bas, trois jeunes gens assis devant un autel. Derrière chacun d'eux est inscrit un nom :



Puis une inscription horizontale en deux lignes :

2587

Calcaire. — Haut. 0m,23; larg. 0m,27.

Petite stèle historique, malheureusement oblitérée.



Un roi tient par les cheveux un prisonnier, qu'il s'apprête à tuer avec

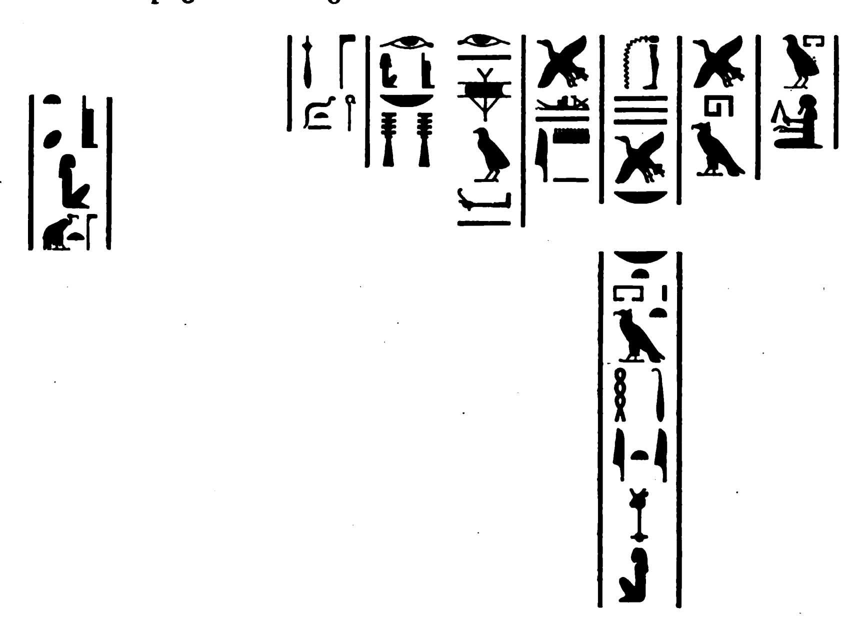
l'arme . Derrière ce prisonnier on voit Phtah momifié, tête nue, tenant à la main un long sceptre ; derrière lui, un lotus en fleur[1].

2588

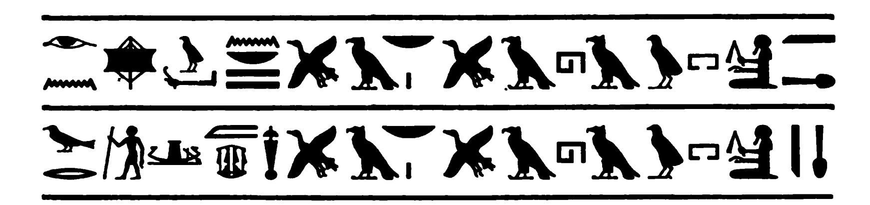
Calcaire. — Haut. 0m,63; larg. 0m,40.

Stèle cintrée, divisée en trois registres. Les deux premiers sont creusés à trois centimètres de profondeur.

1er REGISTRE. Osiris assis, coiffé de l'*atew* et tenant et , est suivi d'Isis, à la coiffure de laquelle on a ajouté ; ils reçoivent un « fonctionnaire attaché à la barque d'Ammon » qui leur présente des fleurs et des offrandes, et une femme en adoration, vêtue d'une robe transparente. Les personnages de cette scène sont accompagnés des légendes suivantes :



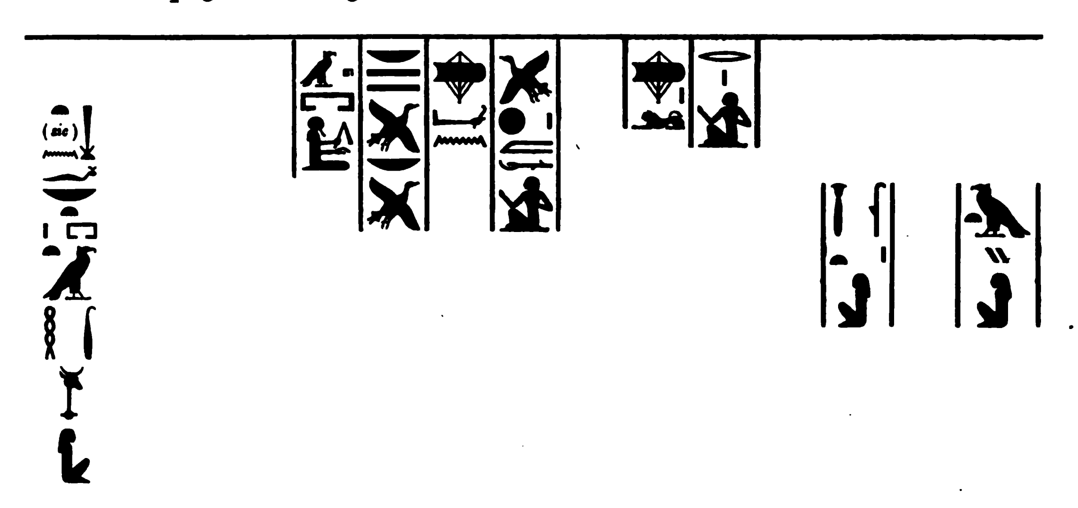
2e REGISTRE. Inscription en deux lignes horizontales :



[1] Migliarini (*Indication succincte des monuments de Florence*, p. 33) nous apprend que l'on a vu ce monument avant son oblitération moderne, et que, d'après l'inscription qui était encore lisible lors de la découverte de cette stèle, le roi représenté est Ménephtah II.

Puis une barque de la largeur de la stèle, ainsi représentée [hiéroglyphes], et accompagnée de la mention : [hiéroglyphes].

3e REGISTRE. Le défunt et sa sœur, sous le siège de laquelle est assis un singe mangeant un fruit, reçoivent les libations d'un premier personnage, les offrandes et les fleurs de lotus d'un second, les adorations et les fleurs de lotus d'une femme, et les offrandes d'une seconde femme. Les personnages sont accompagnés des légendes suivantes :



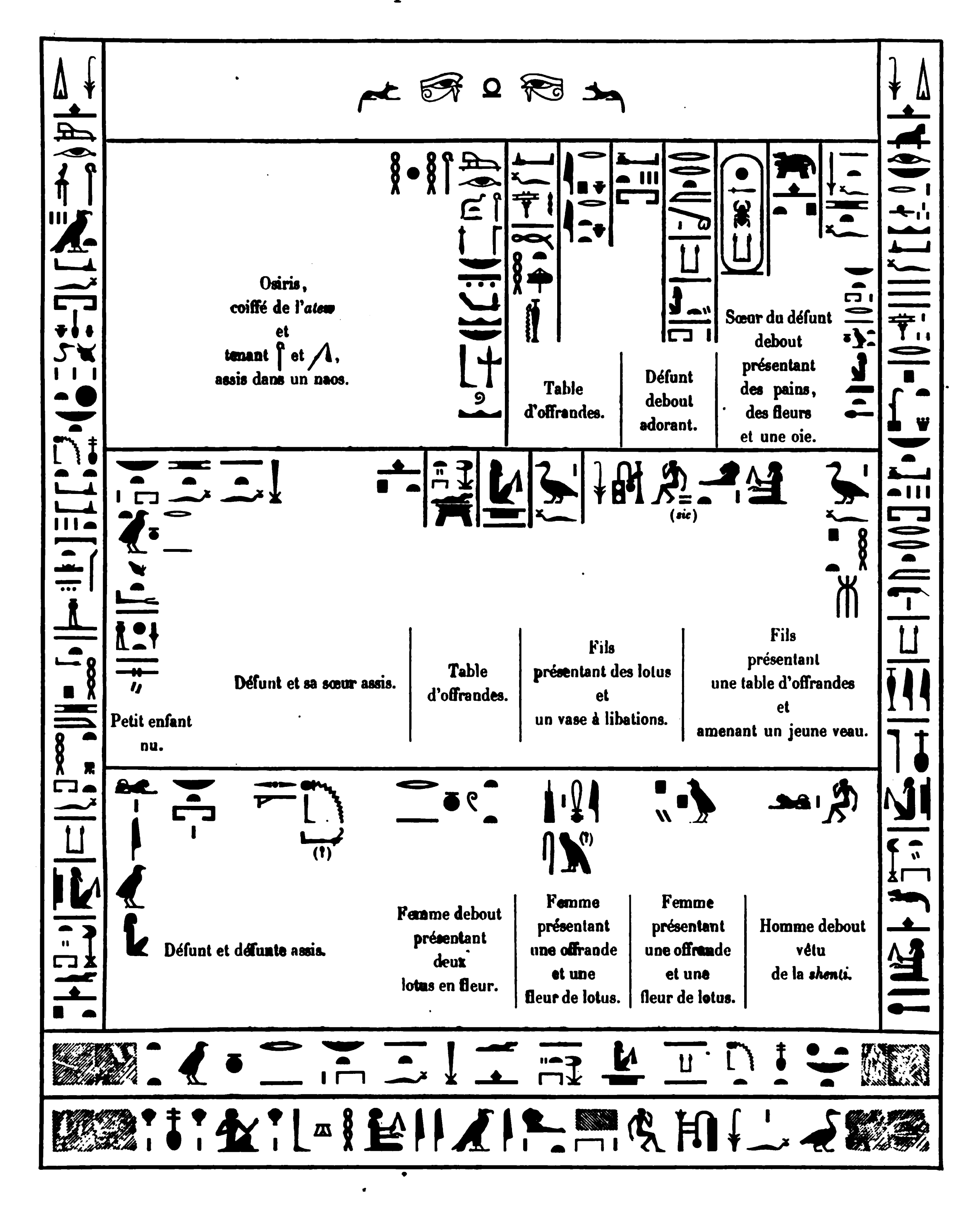
Ce monument, intéressant sous plusieurs rapports, mérite surtout une attention particulière de la part des égyptologues à cause de la fonction du personnage qui y est mentionné. En effet, ses titres, le [hiéroglyphes] et le [hiéroglyphes], nous font connaître une fonction qui offre beaucoup d'intérêt.

Nous avons à relever sur cette stèle, comme sur beaucoup de monuments funéraires égyptiens, plusieurs erreurs qui nous montrent que les sculpteurs de l'ancienne Égypte n'étaient pas exempts de distractions. C'est ainsi que la sœur du défunt, désignée par [hiéroglyphes], au lieu de [hiéroglyphes], est appelée, dans le premier registre, la [hiéroglyphes], et, dans le second, la [hiéroglyphes].

2589

Calcaire blanc. — Haut. 0m,69; larg. 0m,50.

Grande stèle en forme de porte; d'un assez bon travail.



2590

Calcaire blanc. — Haut. o^{m},56; larg. o^{m},3o.

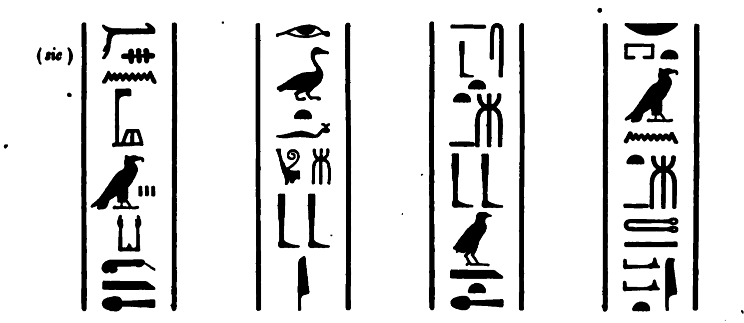
Stèle fort curieuse, divisée en deux registres. Style de la xiie dynastie.

Le sommet est occupé par une représentation d'Osiris et de Khem, ou Ammon ithyphallique, ainsi disposée :

1er REGISTRE. A gauche, homme debout et simplement vêtu. Inscription en huit lignes verticales :



2e REGISTRE. Quatre personnages, dont deux hommes et deux femmes, agenouillés et accompagnés de ces légendes :



2591

Calcaire blanc. — Haut. 0m,83; larg. 0m,51.

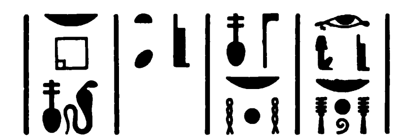
Stèle funéraire de basse époque. Traces de couleurs.

Dans le pyramidion, Anubis couché, le fouet sur le dos. Au-dessus de lui, .

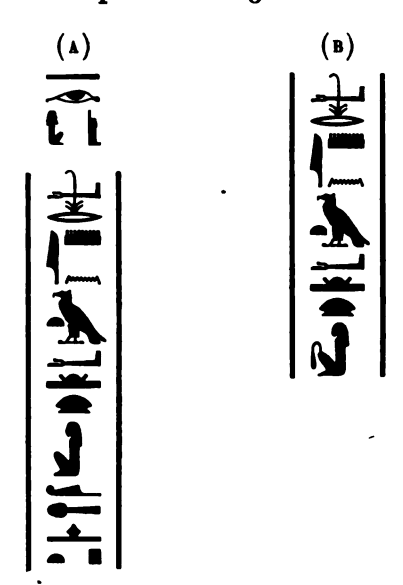
Le corps de la stèle est divisé en deux registres.

1er REGISTRE. A gauche, Osiris assis, coiffé de l'*atew* et tenant le et le , est suivi d'Isis, de Nephthys et de ; devant le dieu est une table d'offrandes.

Le dieu et les déesses sont accompagnés des légendes suivantes :

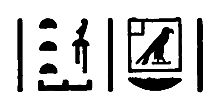


A droite, devant la table d'offrandes, une femme, tenant un sistre orné de chaque côté de deux fleurs de lotus, adore Osiris. Derrière elle, l'inscription suivante (A), qui se trouve répétée au registre suivant (B) :



2e REGISTRE. Représentation très intéressante au point de vue de la mythologie égyptienne, que nous avons cru utile de reproduire dans tous ses détails. (Voir planche IX.)

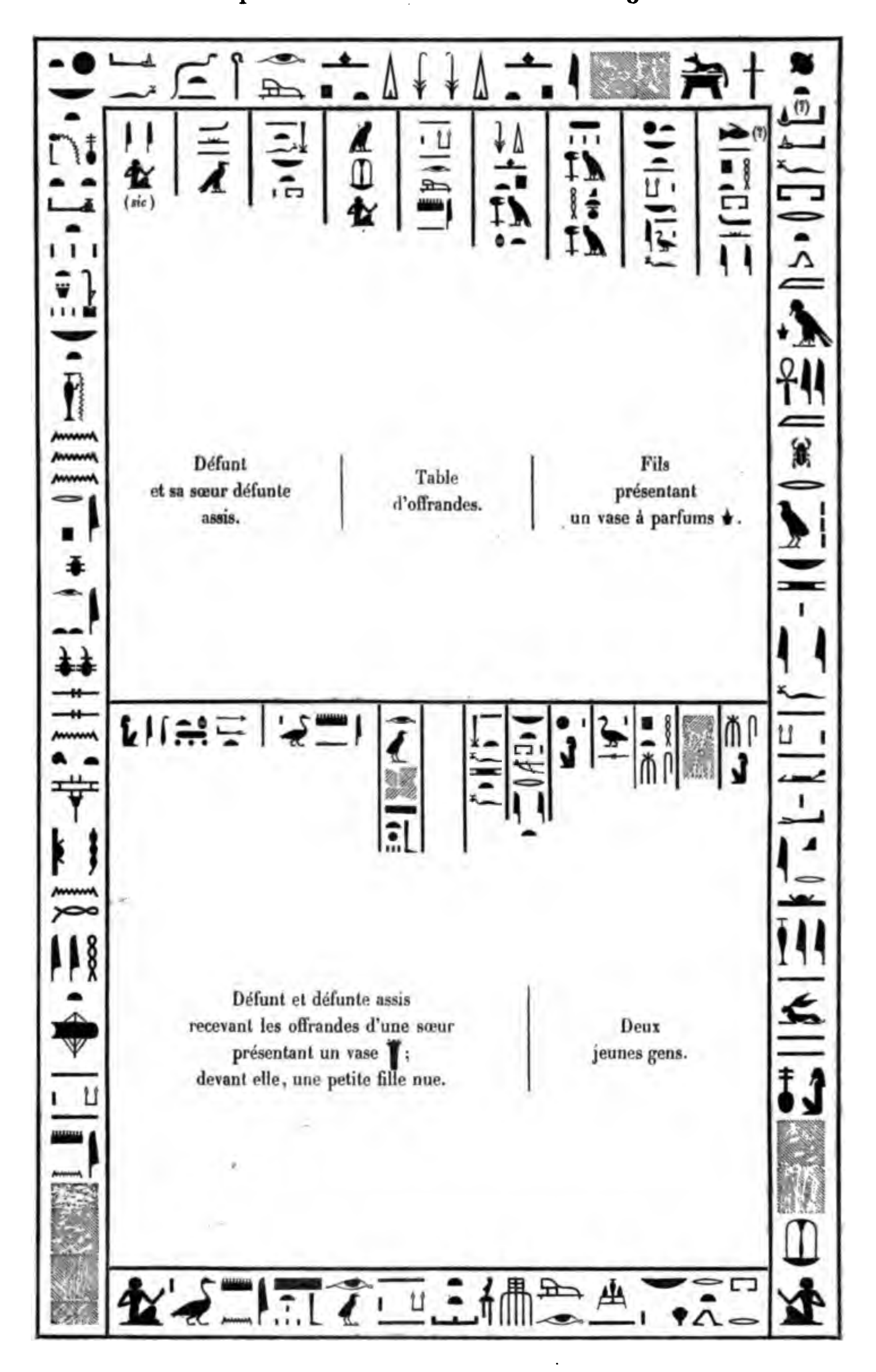
Voici la légende de la déesse Hathor, qui sort de l'arbre :



2592

Calcaire. — Haut. 0m,58; larg. 0m,32.

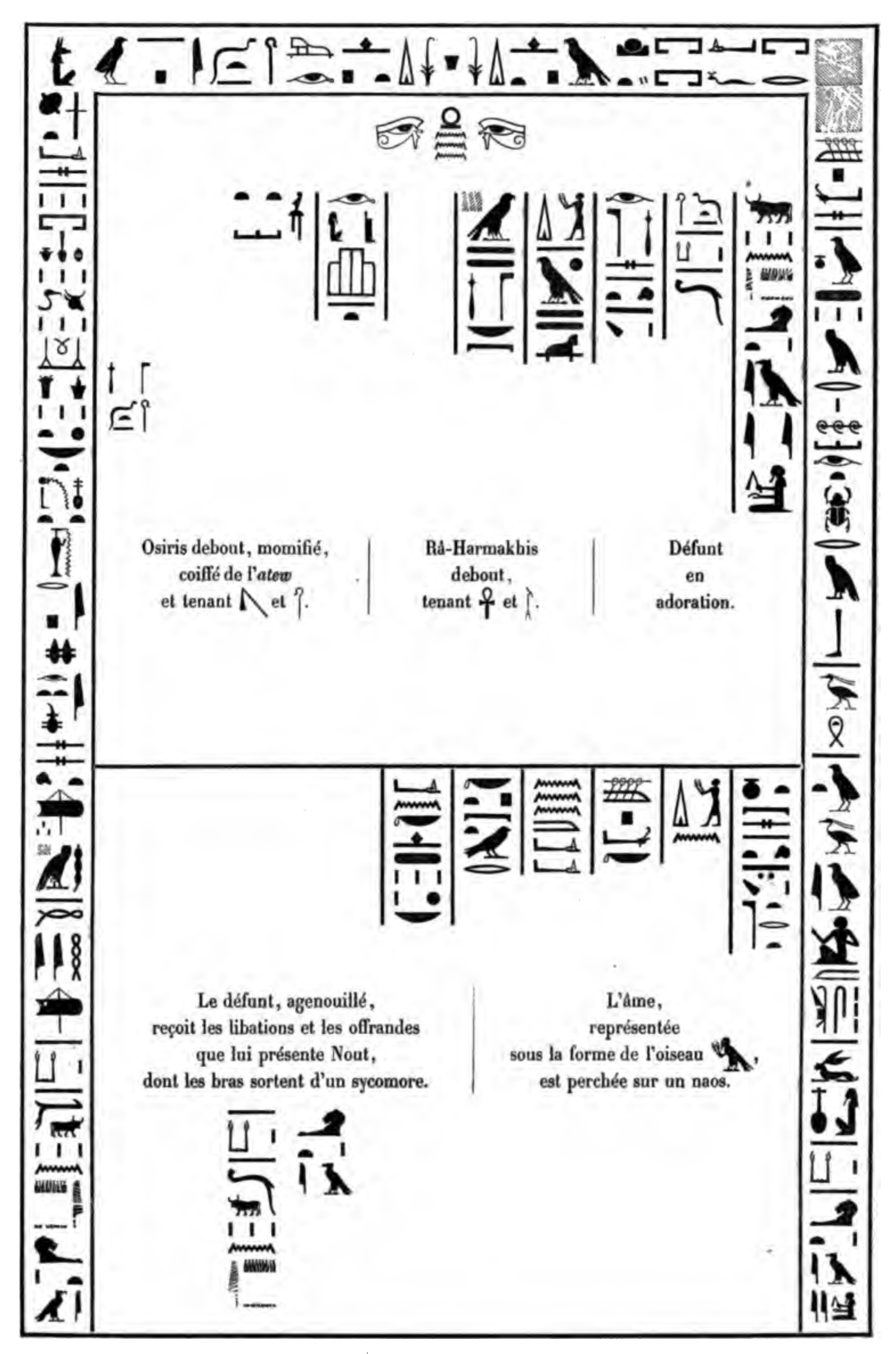
Stèle en forme de porte de naos, divisée en deux registres.



2593

Calcaire. — Haut. 0m,81; larg. 0m,47.

Stèle cintrée. L'intérieur est sur un autre plan que le pourtour.



2594

Grès brun. — Haut. 0m,45; larg. 0m,30.

Stèle d'un très mauvais travail.

Au sommet, le disque ailé avec les deux uræus, entre lesquelles on lit :



De chaque côté des uræus, la croix ☥.

La scène représente un roi, coiffé du *pschent*, présentant deux vases à Isis debout, coiffée des cornes de la déesse Hathor accompagnées du disque solaire; elle a dans la main gauche le sceptre et dans la main droite l'amulette ☥.

Près de l'image de la déesse, on lit : [hiéroglyphes]. Près du roi, son cartouche : [hiéroglyphes]; derrière lui : [hiéroglyphes].

Plus bas, traces de signes hiéroglyphiques.

2595

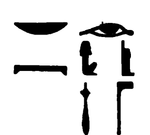
Calcaire blanc. — Haut. 0m,94; larg. 0m,39.

Stèle funéraire de la basse époque, divisée en deux registres. Le sommet, qui est en forme de pyramidion, représente un cynocéphale en adoration; au-dessus de lui, on aperçoit [hiéroglyphe].

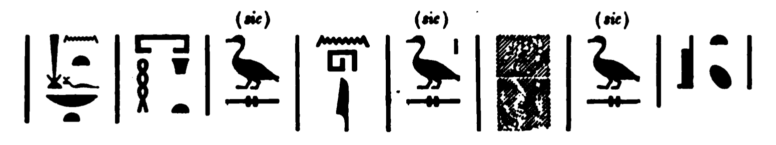
Ensuite, les deux yeux accompagnés des ailes éployées.

1er REGISTRE. A gauche, Osiris assis, coiffé de l'*atew* et tenant le [hiéroglyphe] et le [hiéroglyphe], est suivi d'Isis et de Nephthys. A droite, un jeune homme devant une table chargée d'offrandes.

On lit la légende suivante :



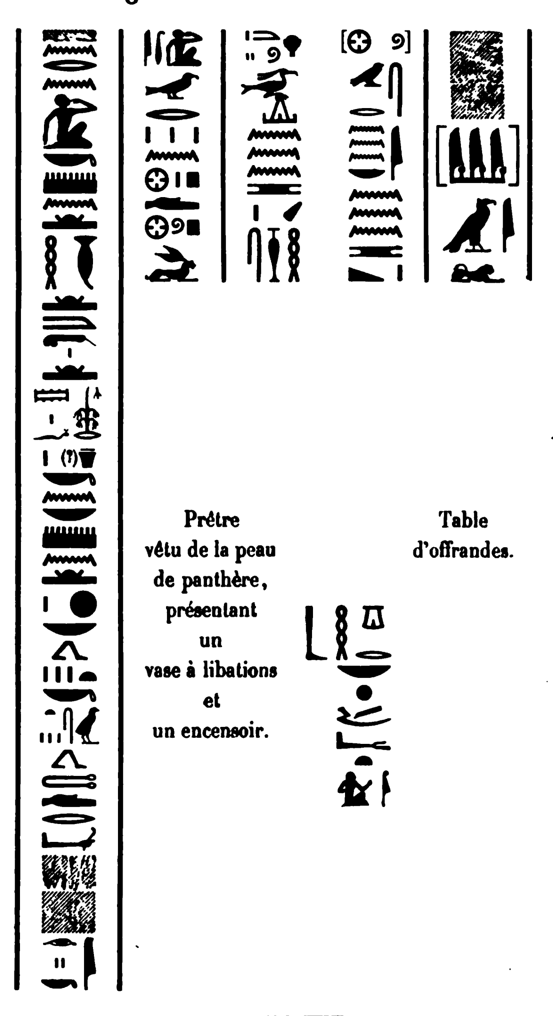
2ᵉ REGISTRE. Un autel chargé d'offrandes, et la sœur et les trois filles du défunt coiffées de lotus. Légendes à peine indiquées.



2596

Calcaire. — Haut. 0ᵐ,87; larg. 0ᵐ,27.

Fragment de stèle oblongue. Beaux caractères.



2597

Calcaire blanc. — Haut. 0ᵐ,51; larg. 0ᵐ,38.

Fragment de stèle. Caractères très mal exécutés. La partie supérieure ne représente que les pieds des personnages qui composaient la scène.

Plus bas, un défunt et sa sœur assis sont adorés par deux femmes et un homme placés devant une table d'offrandes. Au-dessus des deux défunts, on lit :

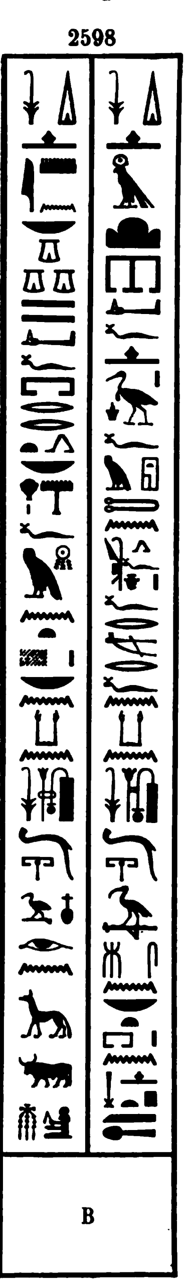
2598 ET 2599

Calcaire blanc. — Haut. 1m,37 ; larg. 0m,28.

Deux montants de porte provenant du tombeau d'un haut fonctionnaire Thoth-Nower de la XVIIIe dynastie. Caractères exécutés avec beaucoup de détails.

2599

A



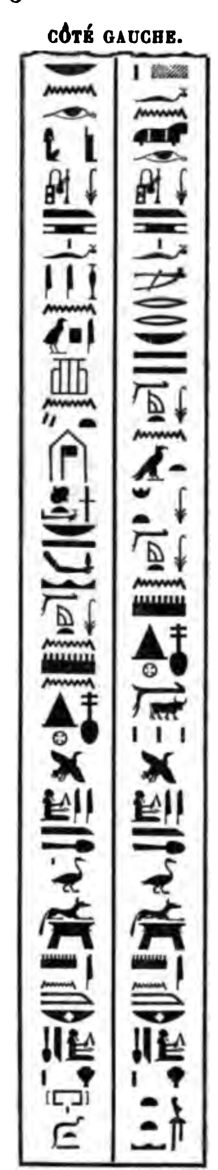
La partie A, qui seule est à peu près lisible, contient une scène qui représente le défunt et la défunte assis devant une table d'offrandes. Ils reçoivent les adorations d'un fils. On lit au-dessus d'eux les légendes suivantes :



2600

Calcaire. — Haut. $1^{m},38$; larg. $0^{m},27$.

Fragment de montant de porte, dans un mauvais état de conservation.





2601

Calcaire blanc. — Haut. 0m,88; larg. 0m,46.

Fragment de monument funéraire.

A gauche, traces de table d'offrandes.
Inscription mutilée :



2602

Grès brun. — Haut. 0m,74; larg. 0m,40.

Fragment de montant de porte. Grands caractères bien exécutés.



Heliog. Dujardin

STÈLES Nos 2482, 2483, 2484, 2485 ET 2501.

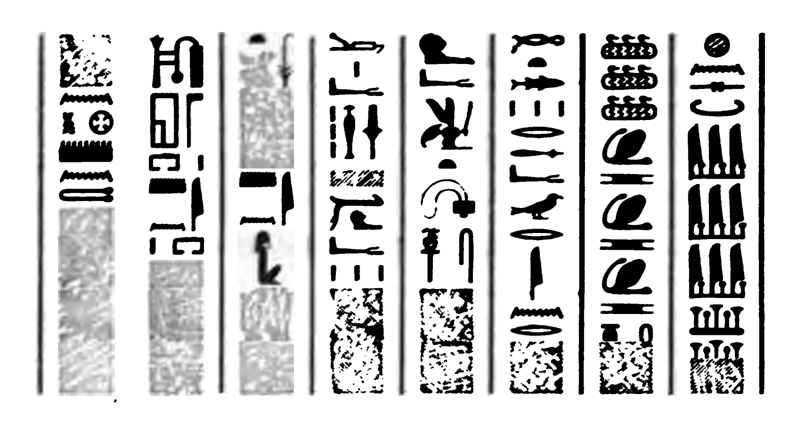
2604

Calcaire blanc. — Haut. 0^m,61; larg. 0^m,37.

Bas-relief funéraire d'une exécution très fine, mais endommagé par l'humidité. Provient d'un tombeau de Séti Ier. Caractères en relief.

En haut, restes presque effacés d'un bassin. Traces de couleur jaune et rouge.

Puis l'inscription suivante, dont la lecture est très difficile :



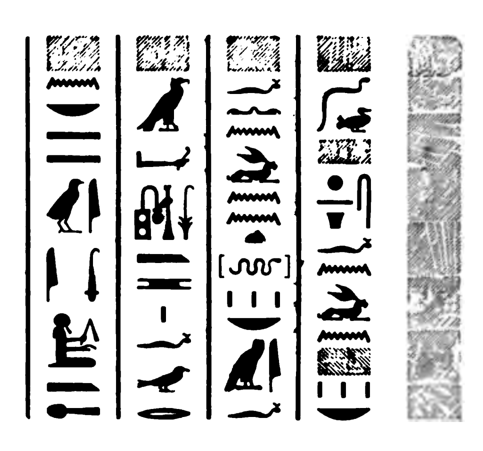
Oiseau perché sur une fleur de lotus.

2605

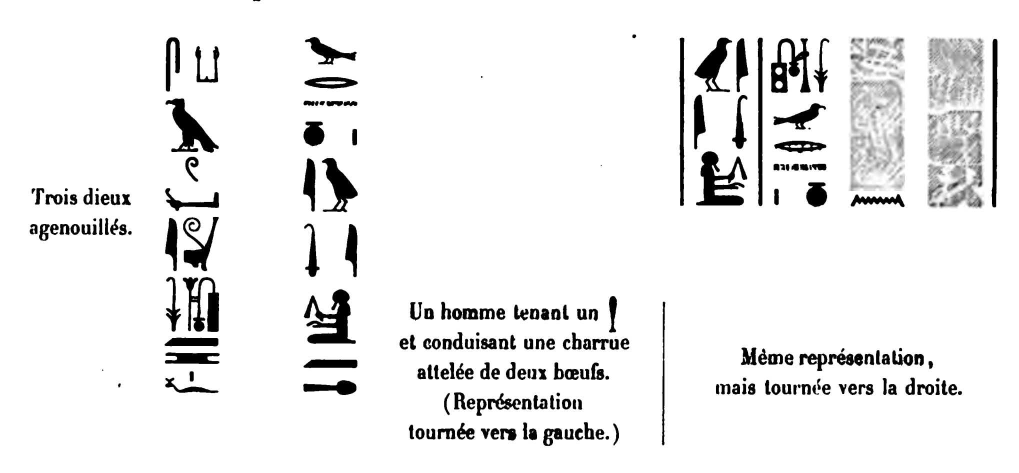
Calcaire blanc. — Haut. 1^m,21; larg. 0^m,76.

Bas-relief d'une très bonne exécution; mais sa conservation laisse à désirer. Quatre registres.

1er REGISTRE. Inscription mutilée. A gauche, la défunte ou un génie funéraire assis devant une table d'offrandes; devant, proscynème en lignes verticales. A droite, homme debout, et cinq lignes d'inscription.



2ᵉ REGISTRE. Disposé de la façon suivante :

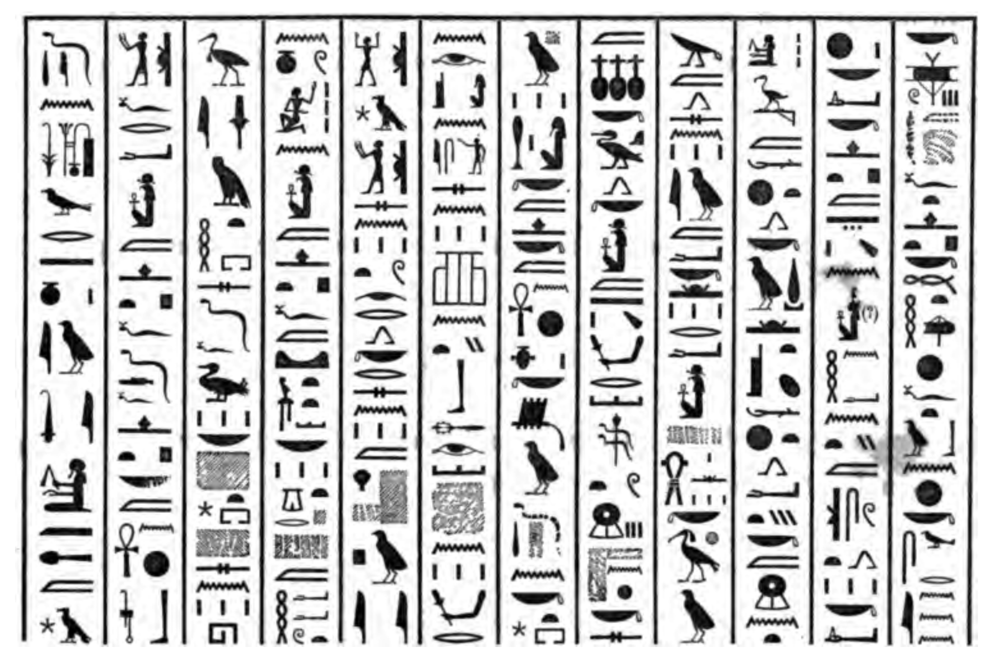


3ᵉ REGISTRE. La partie supérieure de droite est occupée par une scène analogue aux deux représentations contenues dans le registre précédent.

La partie inférieure de gauche contient une barque .



4ᵉ REGISTRE. Cette partie du monument contient un hymne au soleil couchant.



2606

Calcaire blanc. — Haut. 0m,38; larg. 0m,94.

Bas-relief provenant de Saqqarah. L'un des monuments les plus curieux du Musée. (Voir planche X.)

Représentation de métiers, divisée en deux registres.

1er REGISTRE. A gauche, deux ouvriers, assis sur des escabeaux, sont occupés à peindre, l'un un vase, l'autre une statue. Légende :

Représentation de deux chaudronniers, dont le premier semble faire mouvoir une sorte de soufflet sur lequel il est monté.

Enfin, à droite, quatre ouvriers sont occupés à travailler une pièce de forge. Légende :

2e REGISTRE. A gauche, deux ouvriers fabriquent l'un un *t'at*, l'autre un vase; derrière eux, un jeune enfant nu s'amuse à façonner un bâton avec un long couteau. Légende :

Au milieu, trois cordonniers : le premier tient une peau, que le second semble polir; le troisième coud une sandale en tirant le fil avec ses dents. Légende :

A droite, un charron assis; devant lui, un grand chariot, sous lequel dort un petit garçon. Légende :

Les personnages de ce curieux bas-relief ont été peints en rouge. Le style nous semble être celui de la XIIe dynastie.



Héliog. Dujardin

STÈLE N° 2507



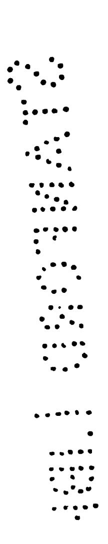
Heliog. Dujardin

STÈLE N° 2522



Héliog. Dujardin

STÈLE N° 2529.





Heliog. Dujardin

BAS-RELIEF N° 2541

Pl. VIII



Heliog. Dujardin

BAS-RELIEF N° 2557



Helioġ. Dujardin

STÈLE N° 2591

PL. X.

Héliog. Dujardin

BAS-RELIEF N° 2606

BIBLIOTHÈQUE

DE L'ÉCOLE

DES HAUTES ÉTUDES

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES

DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

SCIENCES PHILOLOGIQUES ET HISTORIQUES

SOIXANTE-HUITIÈME FASCICULE

MUSÉE DU LOUVRE

STÈLES DE LA XII[e] DYNASTIE

PAR E. GAYET



PARIS

F. VIEWEG, LIBRAIRE-ÉDITEUR

67, RUE DE RICHELIEU, 67

—

1886

BIBLIOTHÈQUE

DE L'ÉCOLE

DES HAUTES ÉTUDES

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES

DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

SCIENCES PHILOLOGIQUES ET HISTORIQUES

SOIXANTE-HUITIÈME FASCICULE

MUSÉE DU LOUVRE

STÈLES DE LA XIIe DYNASTIE

PAR A.-J. GAYET



PARIS
F. VIEWEG, LIBRAIRE-ÉDITEUR
ÉMILE BOUILLON, SUCCESSEUR
67, RUE DE RICHELIEU, 67

1889

Sur l'avis de M. Grébaut, *maître de conférences de Philologie et d'antiquités égyptiennes, et de MM.* Maspero *et* Guieysse, *commissaires responsables, le présent ouvrage a valu à M. Albert-Jean* Gayet *le titre d'Élève diplômé de la Section d'Histoire et de Philologie de l'École pratique des Hautes Études.*

Paris, le 1er Novembre 1885.

Le Maître de conférences,

Signé : E. Grébaut.

Les Commissaires responsables,

Signé : G. Maspero.

P. Guieysse.

Le Président de la Section,

Signé : G. Paris.

PRÉFACE

L'importance des stèles de la XIIe dynastie, leur valeur au point de vue artistique et épigraphique, maintes fois signalée, m'ont décidé à réunir celles de ces stèles conservées au Musée du Louvre et à en donner, autant que possible, le fac-similé.

J'aurais voulu pouvoir réunir tous les monuments renfermés dans la riche collection du Musée et se rapportant à la XIIe dynastie : bas-reliefs, statues, sarcophages, figurines, etc. ; les classer et tâcher de dégager de cette étude quelques données sur la première renaissance pharaonique et ses procédés.

Le temps m'a manqué, et il m'a été impossible de réaliser ce projet : je me borne à joindre aux stèles que j'ai recueillies quelques notes, quelques indications, quelques dessins sommaires exécutés d'après mes croquis, véritables croquis eux-mêmes, mis en place, afin de donner l'ensemble du monument, et je sollicite, ici, toute l'indulgence de ceux qui me feront l'honneur de feuilleter ce recueil ; je les prie de bien vouloir le considérer, non comme le travail que je m'étais proposé, mais comme son ébauche, son esquisse, qu'avec le temps et de nouveaux matériaux je me propose d'achever.

Sans doute, bon nombre des stèles de la XIIe dynastie, conservées au Musée du Louvre, ne renferment que les formules banales des procynèmes de toutes les époques, la liste des titres du mort, de ses vertus et de ses bonnes actions, les noms des membres de sa famille et de ses serviteurs; elles invitent le passant à la prière, lui rappellent le moment de cacher son corps, le jour où lui-même demandera le don funèbre afin d'être parmi ceux qui suivent le dieu grand dans sa marche et franchissent avec lui la fente du rocher d'Abydos; elles lui disent de demander tout cela pour celui qui n'est plus, s'il veut être aimé des dieux et les suivre à son heure.

Cependant quelques-unes de ces stèles ont fourni des indications précieuses sur les croyances religieuses ou les coutumes domestiques de l'Égypte ancienne ; elles ont attiré l'attention des plus éminents égyptologues ; MM. de Rougé et Maspero les ont tour à tour traduites. Il ne m'était donc plus possible de trouver en elles matière à une étude philologique ; aussi, me suis-je borné à copier fidèlement la stèle, à donner l'hiéroglyphe sous sa forme exacte, à mettre enfin en relief ce que la période de la XIIe dynastie a de distinctif

et de personnel, renvoyant, pour les traductions, aux fines analyses ayant pour titre: *Un gouverneur de Thèbes au temps de la XIIe dynastie,* et *l'Histoire des âmes d'après les monuments du Louvre* [1].

Les stèles du Louvre, consacrées à des fonctionnaires importants, sont généralement bien gravées; le style en est ample et fort; les nos 15, 167, 168, 196 sont, avec raison, regardés comme des modèles de gravure; plusieurs ne portent que de faibles marques de peinture; cependant il paraît certain que tout hiéroglyphe était rehaussé de couleur; la règle en était générale, et les plus mauvaises stèles portent des traces de peinture verte ou bleue; si quelques-unes d'entre elles, telles que C 25, n'en offrent plus le moindre vestige, c'est que ces monuments vulgaires étaient moins bien finis; les noms mêmes, laissés en blanc, prouvent qu'elles étaient destinées aux classes inférieures de la société [2].

Paris, ce 25 juin 1884.

1 Maspero : *Recueil des travaux*, *Revue philologique*, etc.

2 Diverses notes philologiques devaient accompagner ce sommaire; je les avais réunies pendant l'été de 1884 et me proposais de les faire insérer à leur place; mais, obligé de me rendre à la Mission française du Caire, je me suis vu dans l'impossibilité de les compléter; de plus, mon manuscrit s'étant trouvé égaré, c'est en Egypte, au milieu de dérangements sans nombre, qu'il m'a fallu recomposer de mémoire ce texte abrégé et incomplet; si, même, il m'est possible de le présenter aujourd'hui, ce n'est que grâce à l'obligeance de M. Guieysse, qui a bien voulu se charger des démarches nécessaires; j'ose espérer qu'il voudra bien me permettre de l'en remercier et de lui témoigner, à cette place, ma vive gratitude.

Pour les besoins de la publication, mes dessins ont dû être réduits dans une proportion assez forte; car, exécutés primitivement au tiers du monument, il a fallu les faire entrer dans le format voulu; quelques-uns, cependant, de faibles dimensions, sont à la grandeur de l'original.

Une liste de nombreuses corrections se trouve à la fin de cette publication; j'ai exposé en quelques lignes la cause des erreurs qui se sont produites dans la transcription autographique.

Je n'ajouterai rien de plus, sinon que toutes ces corrections ont été faites sur mes copies primitives : M. Will. N. Groff avait bien voulu m'aider à les collationner avant de les livrer et avait apporté à ce travail un soin méticuleux. Qu'il me permette de le remercier aussi et de lui témoigner ma gratitude.

Mission archéologique de France au Caire,
8 décembre 1887.

DESCRIPTION DES STÈLES

C 1 (Pl. I)

Hauteur 1^m 38. Largeur 0^m 89.

Stèle cintrée [1], en pierre calcaire, portant les cartouches d'*Amen-m-hat* Ier et *Usert-sen* Ier.

Les quatre premières lignes sont occupées par le protocole : à l'avant-dernière ligne, procynème à *Asar*, au nom du capitaine des archers *Mentu-nésu*, né de *Khem-annu*, représenté au dernier registre, assis à côté de sa femme, la divine esclave *Men-khétu ;* devant eux, la table des offrandes agréables, avec l'inscription consacrée, *Tep-hotep ;* le texte se poursuit sur la droite, encadrant le fils de *Mentu-nésu* rendant l'hommage.

C 2 (Pl. II)

Hauteur 1^m 38. Largeur 0^m 65.

Grande stèle cintrée, en pierre calcaire, portant la date de l'an ix du règne de *Usert-sen* Ier.

Les quatre premières lignes et la moitié de la cinquième sont occupées par le procynème, et le reste de l'inscription, par les titres de *Hor*, fils de *Sent-ma*, auquel cette stèle était élevée et qui est debout au côté gauche de la stèle.

C 4 (Pl. III)

Hauteur 1^m 85. Largeur 0^m 90.

Stèle en granit rose, datée de l'an xiii du règne d'*Amen-m-hat* III.

Elle contient un procynème à *Asar*, maître de *Dadu ; le dieu grand*, maître d'*Abdu*, en toutes ses demeures, et se poursuit par la formule ordinaire renfermant le détail des offrandes et les titres du mort, *Usert-sen*, fils de *Hator-sat*.

Le bas de la stèle est occupé par deux *Usert-sen*, gravés en creux d'une main très ferme.

1 Traduite par M. Maspero.

C 3 (Pl. IV et V)

Hauteur 0m 95. Largeur 0m 65.

Belle stèle en calcaire gris [1], cintrée au sommet et datée de l'an IX du règne de *Usert-sen* Ier.

Un procynème au nom de *Méri*, fils de *Men-khétu*, termine le texte.

Le registre inférieur est d'un dessin très remarquable.

La partie gauche de la stèle est occupée par les enfants de *Méri*.

Le sous-registre renferme les membres de la famille d'*Antef-khéntaa* et de sa femme ; puis, un groupe de suivantes portant des corbeilles; enfin, les cinq vases qui figuraient déjà C 1.

C 7 (Pl. VI)

Hauteur 0m 47. Largeur 0m 35.

Stèle en calcaire blanc, en forme de porte de naos, portant le prénom d'*Amen-m-hat* III.

Cinq registres : le premier, occupé par les yeux symboliques, les cartouches, *Osiris* et *Anubis*, et leurs procynèmes en faveur de deux fonctionnaires, nommés *Usert-sen* et *Sébek-hotep*, fils de *Scha-schat*.

Les autres registres donnent les membres de la famille, affrontés vers l'axe de la stèle, et leurs procynèmes.

C 19 (Pl. VII)

Hauteur 0m 45. Largeur 0m 60.

Stèle en calcaire blanc, entourée sur trois côtés par deux procynèmes : l'un, à *Asar*, l'autre, à *Ap-héru ;* à droite, sont représentés faisant l'hommage à leurs parents *Hotep* et *Usert-sen*, *Hotepui* et *Khati*, qui, tous deux, étaient *sau-kher-hat*.

A gauche, un autre personnage nommé *Méri*, qui remplissait la même charge.

C 5 (Pl. VIII et IX)

Hauteur 0m 71. Largeur 0m 51.

Stèle de calcaire, cintrée au sommet et encadrée de deux procynèmes : celui de gauche à *Asar* dans l'*Ament*, avec énumération de bœufs, d'oies, de vêtements, d'encens et d'huile au *Ka* de *Sati-sa*, né de *Kati-Urt*, qui remplissait les fonctions de *Nésu-qennuti*, etc.

Celui de droite donne les mêmes formules au nom de *Ap-héru*.

Une inscription en quatre lignes, portant la date de l'an Ier du règne d'*Amen-m-hat* III, se compose de la formule « faite pour l'éternité, stèle érigée à *Sati-sa* pour affermir son

[1] Traduite par M. Maspero.

nom sur l'escalier du *dieu grand;* » puis, l'évocation : « Ah ! vivants sur terre, vous qui cheminez vers cette tombe, » et, enfin, l'énumération des offrandes funèbres au *Ka* de *Sati-sa,* né de *Kati-Urt.*

En trois registres, dont le premier est divisé en deux, sont représentés les membres de la famille et leurs offrandes ; ces personnages sont très nombreux, il est inutile de transcrire ici leurs noms.

C 6 (Pl. X)

Hauteur 0ᵐ 51. Largeur 0ᵐ 25.

Stèle cintrée, en calcaire blanc, hiéroglyphes verts, assez mal gravés ; elle porte au sommet le cartouche d'*Amen-m-hat* Iᵉʳ, et ne contient que des procynèmes à *Asar,* à *Ptha-sokhar,* à *Anepu* et à *Hator,* en faveur des membres d'une famille très nombreuse, dont les chefs sont *Kefennu* et la maîtresse de maison *Senb.*

C 21 (Pl. XI)

Hauteur 0ᵐ 60. Largeur 0ᵐ 43.

Stèle en calcaire, érigée à un *Usert-sen.*

A gauche, un procynème en colonne, à *Asar* dans l'*Ament.*

Sept lignes horizontales donnent, à droite, les noms des parents du mort, son père *Antef-aker,* sa mère *Hotept,* ses deux frères *Antef* et *Améni,* ses deux sœurs *Hator-sat* et *Sent-nem,* et sa femme *Sat-apa.*

C 22 (Pl. XII)

Hauteur 0ᵐ 57. Largeur 0ᵐ 35.

Jolie stèle de calcaire, en forme de porte ; dans la partie supérieure, petit tableau représentant un *Usert-sen* et sa femme *Hator-sat,* née de *Néfert.*

Les procynèmes qui l'encadrent sont l'un à *Osiris*, l'autre à *Anubis*.

Six colonnettes, affrontées, renferment l'oblation au *dieu grand,* maître d'*Abdu;* à *Asar,* maître de la vie ; à *Ptha-sokhar* et au *dieu grand,* maître du ciel.

Les hiéroglyphes sont rehaussés de bleu.

C 25 (Pl. XIII)

Hauteur 0ᵐ 55. Largeur 0ᵐ 35.

Stèle en calcaire blanc, cintrée au sommet et divisée en trois registres, ayant chacun deux lignes d'inscription.

Au premier, procynème à *Asar,* maître de *Dadu,* et à *Ap-héru,* maître de *To-ser,* en faveur de deux fonctionnaires nommés *Hotep* et *Hiqt ;* ce dernier nom est mutilé.

Au deuxième, procynème à *Sokar-Asar* et *Anepu,* en faveur d'un *Usert-sen-ankh,* et sa mère, la maîtresse de maison *Ta-Ta.*

Au troisième, double procynème à *Osiris*, en faveur d'un fonctionnaire ayant la charge des magasins royaux et de la maîtresse de maison *Net*.

Enfin, au bas de la stèle, une dernière ligne contient un dernier procynème à *Osiris*, pour un personnage dont le nom même n'a pas été gravé.

C 26 (Pl. XIV a XXII)

Hauteur 1m 80. Largeur 1m 20.

Grande stèle de pierre calcaire [1], consacrée à un personnage nommé *Antef*, et où, malgré tout le soin apporté à la gravure, se sont encore glissées plusieurs fautes épigraphiques.

A la quatrième colonne de droite, le signe *sam* est mis pour *nefer*; ailleurs, ligne 7, au lieu de *ar*, on lit *r*; ligne 8, après le mot *sa*, le pronom *k* est omis; et plus loin, au lieu du signe *am*, on a un signe mal formé; enfin, l'arc de l'un des archers, ligne 26, n'a pas été gravé.

Cette stèle donne un des rares exemples de l'orthographe pleine du mot *menfiu* [2].

C 40 (Pl. XXIII)

Hauteur 0m 37. Largeur 0m 48.

Stèle cintrée au sommet, en pierre calcaire, dont les hiéroglyphes, mal gravés, sont rehaussés de vert.

Au sommet, les deux chacals, et au milieu, la dédicace; puis, en deux lignes, le procynème à *Osiris*, maître d'*Abydos*; le *dieu grand*, maître de l'éternité, pour que soient accordées les provisions funèbres, pains, etc., toutes choses bonnes et pures, au *Ka* du grand *Heb* du temple d'*Horus générateur*; *Senb* le véridique.

Dans le registre inférieur, aussi mal dessiné que les hiéroglyphes sont mal gravés, la scène habituelle d'offrande et les noms des membres de la famille.

Le reste de la stèle se compose des parents agenouillés, leurs titres et leurs noms.

C 166 (Pl. XXIV)

Hauteur 0m 55. Largeur 0m 29.

Stèle en calcaire, datée de l'an XVIII du règne de *Usert-sen* Ier.

Procynème à *Anubis*, à *Osiris*, à *Ap-héru* et aux *dieux d'Abydos*; enumération des offrandes funèbres dédiées au fonctionnaire de l'intérieur *Sé-supti*; puis enfin, souhaits relatifs à la présence devant le *dieu grand*, aux fêtes du *Nuter-kher*, au voyage à travers

1 Traduite par MM. de Rougé et Maspero.

2 Dans toute cette stèle, une faute de mise en place, faite au tirage des épreuves autographiques, a fait placer les fins de lignes avant les commencements.

les chemins de l'*Ament*, l'audition des acclamations, etc. ; puis enfin, invocation des vivants et des pontifes des temples.

Deux petits registres complètent la stèle : *Sé-supti* y est représenté, ainsi que sa mère *Hapu-sat*, recevant les offrandes de la famille et des serviteurs; leurs noms courent entre eux, écrits en caractères mi-partie hiératique, mi-partie hiéroglyphique.

C 24 (Pl. XXV)

Hauteur 0^m 42. Largeur 0^m 25.

Stèle calcaire, cintrée au sommet, très fruste et très noircie, qui, en onze lignes, contient un procynème à *Osiris*, au nom de *Senb-tef*, pour qui ce monument était gravé, et les noms des personnes de la famille.

C 138 (Pl. XXVI)

Hauteur 0^m 47. Largeur 0^m 51.

Stèle cintrée, en calcaire, portant des traces de couleurs fort vives.

Au sommet, l'anneau et les yeux ; les deux premiers registres donnent la scène d'offrande ; au troisième, quatre lignes d'hiéroglyphes, d'une grande finesse, coupées par d'assez grandes lacunes, où, cependant, on peut reconnaitre un procynème à *Konsu* en *Thébaïde*, au nom du prêtre *Mès* et de sa femme *Sépa*.

C 170 (Pl. XXVII et XXVIII)

Hauteur 1^m 05. Largeur 0^m 60.

Stèle en pierre calcaire, cintrée au sommet et portant la date de l'an II du règne de *Usert-sen* II, dont la première ligne renferme le protocole; les lignes suivantes sont consacrées au procynème à *Osiris*, à la prière, aux formules ordinaires relatives au tombeau près de l'escalier du *dieu grand*, et les qualifications de *Sar*, de *Sebekh*, de *Rekh-khétu*, de *Sau-khétu*, que se donne *Usert-sen*, et se termine par les acclamations qu'il donne à *Asar* et *Ap-héru*.

Les trois registres suivants renferment les membres de la famille et leurs noms.

Plusieurs d'entre eux ne sont qu'à l'état d'ébauche, et ce fait donne quelques indications sur les procédés employés par les graveurs égyptiens.

Sans doute, chaque graveur était entouré d'élèves ou de praticiens; de là, ces corps gravés et ces têtes à peine esquissées d'une main ferme, dont, en raison de la ressemblance, l'artiste devait se réserver l'exécution.

Un dernier registre en damier termine la stèle et donne les noms des membres de la famille.

C 173 (Pl. XXIX)

Hauteur 0^m 58. Largeur 0^m 37.

Stèle rectangulaire, en calcaire, d'un travail assez grossier; elle débute par un procynème en trois lignes, au *dieu grand*, maître d'*Abydos*, avec énumération d'offrandes aux fêtes de *Thot*, de *Sokar*, de *Kons* et du commencement de l'année.

Le monument était érigé à un personnage du nom de *Anur-sa*, né de *Képrert*, représenté avec ses femmes et ses trois enfants.

Les deux autres registres de la stèle se divisent en deux sous-registres : au premier, les deux frères de *Anur-sa*, *Hik*, et leur mère *Képrert;* puis, *Snhu-m-khet* et sa femme *Aku*.

La partie droite et tout le bas de l'inscription sont remplis des noms des parents et des serviteurs au nombre de soixante-dix.

Aux dernières lignes de la première colonne de droite, un dernier procynème en faveur de l'un des personnages, nommé *Antef*, termine l'inscription.

C 174 (Pl. XXX)

Hauteur 0^m 81. Largeur 0^m 50.

Belle stèle de calcaire [1], peinte en vert, élevée à un personnage, nommé *Usert-sen;* trois lignes horizontales donnent un procynème à *Osiris* et les titres du mort, ainsi que les louanges qu'il se donne et qui remplissent les cinq colonnes du côté droit de la stèle.

C 176 (Pl. XXXI)

Hauteur 0^m 60. Largeur 0^m 45.

Stèle rectangulaire en pierre calcaire.

Première scène : *Mentu-hotep*, fils d'*Ata*, et sa femme *Sat-Amen*, assis devant la table chargée des offrandes agréables.

Deuxième scène : *Ata* et son mari *Mentu-hotep*, fils de *Abu*.

Les deux procynèmes sont au *dieu grand*, maître d'*Abydos*.

C 177 (Pl. XXXII)

Hauteur 0^m 43. Largeur 0^m 33.

Stèle en pierre calcaire, un peu fruste à l'angle gauche supérieur.

Sept colonnes renferment le procynème à *Asar* et *Ap-héru;* l'invocation des « vivants qui aiment la vie et qui détestent la mort; » les vœux d'offrandes funèbres aux fêtes *Uak*,

[1] Traduite par M. Pierret.

Tahut et *Rokeh*, et les souhaits relatifs à la navigation souterraine, et l'audition des acclamations.

Les deux autres registres contiennent la famille d'Améni, fils d'*Apa*, pour qui cette stèle avait été faite, et qui est représenté debout sur la gauche du premier registre.

C 178 (Pl. XXXIII)

Hauteur 0m 47. Largeur 0m 30.

Les deux premières lignes donnent le procynème à *Asar*, maître de *Dadu;* les lignes suivantes, les noms des parents de *Ra-khéper-ka*, fils de *Maut-n-Ankhta*, pour qui le monument était gravé.

C 179 (Pl. XXXIV)

Hauteur 0m 60. Largeur 0m 40.

Stèle rectangulaire en pierre calcaire, composée de deux registres ayant chacun un sous-registre.

Le premier renferme un procynème en faveur d'un personnage, nommé *Améni*, et sa femme *Hotept;* Améni est qualifié de *Suten-rekh*, et sa femme, de *Sat-ha-nés-pa*.

Dans le sous-registre, leurs deux enfants.

Au second registre, second procynème : *Ptah-s-ankh*, fils d'*Améni*, et sa femme *Hotept*.

Au sous-registre, leurs deux enfants.

C 180 (Pl. XXXV)

Hauteur 0m 40. Largeur 0m 27.

Petite stèle rectangulaire en pierre calcaire.

Procynème en trois lignes, à *Asar*, maitre de *Dadu* et d'*Abdu*.

Premier registre : *Hor-m-ha* et sa femme *Khet-ankh*, recevant l'offrande.

Deuxième registre : leur fils et sa femme.

C 181 (Pl. XXXVI)

Hauteur 0m 41. Largeur 0m 30.

Petite stèle cintrée au sommet.

Quatre lignes d'inscription débutent par l'invocation : « Ah ! vous qui vivez sur cette terre et qui passez près de cette demeure funèbre, vous qui aimez la vie, » etc., et se poursuivent par une demande de prière à *Anubis*, en faveur du mort, *Hor-s-ankh*, fils de *Sebek-Hotep*.

C 182 (Pl. XXXVII)

Hauteur 0m 44. Largeur 0m 26.

Stèle en calcaire, surmontée d'une gorge; dans la partie supérieure, une demi-ligne horizontale et quatre petites colonnettes contenant deux procynèmes à *Seb,* au nom de *Benkh-Benkh,* assise au premier registre, et de *Antef-Aker,* assis au second.

Le bas de la stèle est formé par douze colonnettes renfermant six procynèmes à *Osiris,* à *Seb,* au *dieu grand,* maître du ciel, etc.

C 183 (Pl. XXXVIII)

Hauteur 0m 57. Largeur 0m 35.

Stèle en pierre calcaire, taillée en forme de porte.

Deux lignes horizontales renferment un procynème au nom de *Sa-neb,* représenté assis en face d'un scribe.

Les offrandes remplissent le bas de la stèle.

C 187 (Pl. XXXIX)

Hauteur 0m 28. Largeur 0m 19.

Petite stèle en calcaire, cintrée au sommet.

Neuf lignes d'inscription, divisées en deux colonnes affrontées, donnent, à droite, un procynème à *Asar* et *Ap-héru,* en faveur de *Khem-hotep* et sa femme *Nekhta.*

La colonne de gauche donne les noms de leurs parents.

C 189 (Pl. XL)

Hauteur 0m 32. Largeur 0m 24.

Petite stèle de calcaire, cintrée au sommet; quatre lignes d'inscription contiennent le procynème à *Osiris* et *Anubis,* en faveur du mort, *Senb-Ameni,* qui est représenté avec sa famille dans les deux registres suivants.

C 197 (Pl. XLI)

Hauteur 0m 56. Largeur 0m 38.

Stèle en pierre calcaire peinte.

La colonne de droite donne un procynème à *Osiris,* en faveur d'un personnage, nommé *Amen-aa,* représenté, au premier registre, avec sa femme.

Au deuxième registre, sont assis le père et la mère d'*Amen-aa.*

C 198 (Pl. XLII)

Hauteur 1^{m} 00. Largeur 0^{m} 47.

Stèle de calcaire tendre, d'une gravure archaïque très irrégulière.

L'inscription en sept lignes ne donne que trois procynèmes : le premier, à *Osiris;* les deux suivants, à *Anubis*.

La stèle était érigée à un fonctionnaire nommé *Nem-ur* et sa femme *Ana*.

C 199 (Pl. XLIII)

Hauteur 0^{m} 28. Largeur 0^{m} 30.

Stèle de pierre calcaire, fruste et noircie, qui ne se compose que d'un procynème à *Osiris,* au nom de *Ta-Ta,* né de *Kem-aa*.

C 200 (Pl. XLIV)

Hauteur 0^{m} 33. Largeur 0^{m} 27.

Jolie stèle rectangulaire en calcaire peint : trois lignes d'inscription renferment un procynème à *Bast*.

Le tableau inférieur montre *Mentu-hotep,* pour qui la stèle était faite, assis à côté de sa femme *Kiu* et recevant l'offrande de leurs trois enfants.

A (Pl. XLV)

Stèle non inscrite au Catalogue.

Stèle de pierre calcaire, dont la gravure est peu soignée.

Procynème à *Asar* et au *dieu grand;* puis, deux registres où figure la famille.

B (Pl. XLVI)

Stèle non inscrite au Catalogue.

Stèle en pierre calcaire, datée de l'an xiv du règne d'*Amen-m-hat* V. Quatre lignes horizontales contiennent le cartouche, la formule ordinaire, les titres et le nom de *Mentu-nésu,* auquel ce monument était dédié. Les titres se poursuivent en deux colonnes encadrant la stèle; là, *Mentu-nésu* est appelé *r-pa* de la grande salle de l'intérieur, le *mur* du double palais, le parent royal, le maître des secrets du maître des deux terres, lorsqu'il fait ses offrandes en Thébaïde.

Enfin, trois petites lignes renferment un acte d'adoration.

Mentu-nésu, représenté au milieu de la stèle, est dessiné d'une main très ferme.

C 30 x (Pl. LIII)

Hauteur 1m 05. Largeur 0m 57.

Stèle de *Sébek-hotep*. Inscription seule.

C 15 (Pl. LIV)

Hauteur 1m 10. Largeur 1m 05.

Magnifique fragment de calcaire blanc.

Des premières lignes du texte, peu de mots sont restés; il était question de constructions qui perçaient jusqu'au ciel, et d'autres fondations *(mennu)*, ainsi que de l'escalier du *dieu grand;* mais, à partir de *nok-héski*, etc., on entre dans la louange que le mort fait de lui-même, puis à la dernière ligne se trouvent mentionnés le cercueil de cèdre, les inscriptions gravées à l'avant du tombeau, l'or pur et le *khesbet* vrai.

Puis le texte se termine par l'évocation des vivants sur terre, qu'a traduite M. Grébaut dans son article sur les *sar* [1].

Une ligne, divisée en petites colonnettes, renferme au bas une litanie de *Ra, Asphéru, Thot, Knum*, etc. Cette litanie est encadrée par deux petites lignes horizontales; celle de gauche, encore intacte, contient le nom du mort, qui ajoute à son nom un nouveau panégyrique; celle de droite était formée d'une invocation des vivants.

Après ce texte, vient un petit bas-relief sur la perfection duquel on ne saurait trop insister.

Au-dessous du bas-relief, les membres de la famille et leurs serviteurs avec leurs offrandes; le style de toutes les scènes est très remarquable.

A droite, *Mar-kau* est assis à côté de sa femme, *Ua-m-ma;* derrière eux, une esclave, viennent ensuite les membres de la famille, les offrandes et enfin une porte de style ancien, ornée d'yeux symboliques et flanquée de deux personnages.

A droite, enfin, deux femmes, dont l'une présente un collier.

C 167 et 168 (Pl. LV et LVI)

Hauteur 0m 82. Largeur 0m 90. — Hauteur 0m 76. Largeur 0m 90.

Magnifiques fragments, le premier daté de l'an xxvi du règne de *Usert-sen* Ier? et dédiés à un personnage, nommé *Antef*.

Ces monuments ayant maintes fois été décrits, je crois inutile d'en recommencer le détail.

1 Hymne à Ammon-Ra.

C 32 (Pl. LVII)

Hauteur 0m 60. Largeur 0m 46.

Stèle de *Nekht-ankh*. Inscription seule.

C 31

Hauteur 0m 56. Largeur 0m 42.

Stèle de *Sébek-hotep*. Inscription seule.

C 33 (Pl. LVIII)

Hauteur 0m 30. Largeur 0m 30.

Stèle de *Papi*. Inscription seule.

C 196 (Pl. LIX)

Hauteur 0m 66. Largeur 0m 55.

Belle stèle rectangulaire, dédiée à *Sa-kher-ta* [1].

Ce beau monument ayant déjà été publié et décrit, je n'entrerai pas dans une nouvelle description.

D (Pl. LX)

Stèle non inscrite au Catalogue.

Stèle rectangulaire, en pierre calcaire, consacrée à un personnage, nommé *Sébek-dudu*, représenté dans le bas de la stèle, assis en face de ses enfants, nommés *Améni* et *Usert-sen*.

Outre le titre de *r-pa-haa*, ce fonctionnaire porte celui de *suten-nes'* et de *s'meter*, sorte de juge « faisant justice aux bons, punissant les méchants et transmettant les suppliques au Pharaon. »

A la sixième colonne, *Sébek-dudu* prend la parole pour dire les honneurs qu'il a rendus à ses pères.

1 Traduite par MM. de Rougé et Pierret.

FIN

CHALON-SUR-SAÔNE, TYPOGRAPHIE ET LITHOGRAPHIE DE L. MARCEAU.

Le tirage des planches parues dans les deux précédentes livraisons s'est effectué en mon absence sans qu'il me fût possible de le surveiller et de corriger les épreuves; cependant j'avais l'absolue certitude que les dessins remis par moi au jury de l'École des Hautes Études avaient comme texte une exactitude rigoureuse: J'avais pris plusieurs copies au Louvre, je les avais collationnées sur le monument et entre elles et j'avais revu au Louvre même tous les points douteux; aussi grand fut mon étonnement lorsque parurent les deux livraisons, je m'empressai de comparer les stèles publiées avec les anciennes copies dont je parlais plus haut: de nombreuses fautes d'autographie avaient été faites; elles s'expliquent d'autant mieux que mes copies donnent le fac-simile des monuments du Louvre, qu'elles ont été revisées au Louvre en mon absence et que là où la connaissance de la langue nous sert à reconnaître le signe fruste ou mal gravé, l'autographiste n'a vu qu'une forme vague qu'il a trop voulu préciser.

1.ère Livraison

C 1	Ligne 3	erreur de signe	au lieu de	lisez
"	4	groupe passé	"	"
"	5	erreur de signe	" "	"
"	6	"		
"	6	"		
"	6	"		
"	11	"		
"	12			
"	12	"		
"	13			
5.ème colonne en commençant à droite				
8.e				

C 2	ligne 1	signe passé au lieu de		lire	
	" 8				
	" 8				
	" 8				
	" 9	erreur de signe au lieu de			
	" 10				
	" 11				
	" 12	signe passé			
C 4	" 3	erreur de signe			
	" 3				
	" 6				
C 3	" 4				
	" 5				
	" 12	transposition de signe			
	" 17	signe passé			
	" 19	erreur de signe			
	" 20	signe incomplet			
	" 21	erreur de signe			
C 7	sous les yeux symboliques				
	3me registre				
	4e registre				

C 19 colonne de gauche au lieu de ___ [hieroglyphs] lire [hieroglyphs]

C 5 ligne 4 au lieu ___ [hieroglyphs] lire [hieroglyphs]
" 4 ___ [hieroglyphs] ___ [hieroglyphs]

bas de la colonne de gauche transposition de signes:
au lieu de ___ [hieroglyphs] lire [hieroglyphs]

C 6 1.ère ligne, groupe passé. au lieu de ___ [hieroglyphs] ___ [hieroglyphs]
3.e registre 4.e col. à droite au lieu de ___ [hieroglyphs] ___ [hieroglyphs]
avant dernière ligne au lieu de ___ [hieroglyphs] ___ [hieroglyphs]

C 21 4.e ligne au lieu de ___ [hieroglyphs] ___ [hieroglyphs]
7.e ligne ___ [hieroglyphs] ___ [hieroglyphs]
dernière colonne ___ [hieroglyphs] ___ [hieroglyphs]

C 26. Partout par erreur, la fin de la ligne est placé avant le commencement, de plus certains groupes encore lisibles dans les lacunes ont été omis:

2.ème ligne indiqué comme effacé
au lieu de ___ [hieroglyphs] lire [hieroglyphs]

4.ème " ___ [hieroglyphs] ___ [hieroglyphs]
7.e " erreur de signe ___ [hieroglyphs] ___ [hieroglyphs]
9.e " ___ [hieroglyphs] ___ [hieroglyphs]
10.e " ___ [hieroglyphs] ___ [hieroglyphs]
11.e " signe passé ___ [hieroglyphs] ___ [hieroglyphs]

ligne 14 signe passé au lieu de [hieroglyphs] lire [hieroglyphs]

ligne 15 signe mal formé ——— [hieroglyphs] ——— [hieroglyphs]

" 17 erreur de signe au lieu de [hieroglyphs] ——— [hieroglyphs]

" 19 ——— [hieroglyphs] ——— [hieroglyphs]

21 signe mal formé au lieu de [hieroglyphs] ——— [hieroglyphs]

22 signe passé ——— [hieroglyphs] ——— [hieroglyphs]

27 signe mal formé ——— [hieroglyphs] ——— [hieroglyphs]

C 40 groupe passé au 1.er registre après le 1.er personnage agenouillé [hieroglyphs]

3.ème registre. 4.ème colonne, en commençant à gauche:

au lieu de [hieroglyphs] lire [hieroglyphs]

4 ——— 2 ——— [hieroglyphs] ——— [hieroglyphs]

4 ——— 4 ——— [hieroglyphs] ——— [hieroglyphs]

4 ——— 5 ——— [hieroglyphs] ——— [hieroglyphs]

C 166 ligne 3 au lieu de ——— [hieroglyphs] ——— [hieroglyphs]

" 4 signe passé au lieu de ——— [hieroglyphs] ——— [hieroglyphs]

nom du dernier personnage ——— [hieroglyphs] ——— [hieroglyphs]

dernière ligne, groupe altéré ——— [hieroglyphs] ——— [hieroglyphs]

— ——— signe passé ——— [hieroglyphs] ——— [hieroglyphs]

C.24 3.e ligne erreur de signe au lieu de [hieroglyphs] lire [hieroglyphs]

5.e ligne ——— [hieroglyphs] ——— [hieroglyphs]

C 170 ligne 1 signe mal formé ——— [hieroglyphs] ——— [hieroglyphs]

ligne 6 erreur de signe ——— [hieroglyphs] ——— [hieroglyphs]

C 170 ligne 6 erreur de signe au lieu de [hieroglyphs] lire [hieroglyphs]

3.e registre 1.ère colonne, 2.e nom ——— [hieroglyphs] ——— [hieroglyphs]

4.e registre 6.e col. 2.e nom ——— [hieroglyphs] ——— [hieroglyphs]

4.e registre 7.e colonne 1.er nom ——— [hieroglyphs] ——— [hieroglyphs]

C 173

1.er registre, nom de l'homme ——— [hieroglyphs] lire [hieroglyphs]

après celui de la femme ——— [hieroglyphs] ——— [hieroglyphs]

2.e registre, 2.e partie, groupe passé ——— [hieroglyphs] lire [hieroglyphs]

1.e colonne ligne 11 au lieu de ——— [hieroglyphs] ——— [hieroglyphs]

ligne 19 ——— [hieroglyphs] ——— [hieroglyphs]

2.e colonne ligne 15 ——— [hieroglyphs] ——— [hieroglyphs]

3.e colonne ligne 7 ——— [hieroglyphs] ——— [hieroglyphs]

" 10 ——— au lieu de [hieroglyphs] lire [hieroglyphs]

" 14 ——— [hieroglyphs] lire [hieroglyphs]

" 32 ——— [hieroglyphs] ——— [hieroglyphs]

C.174 dernière colonne au lieu de [hieroglyphs] ——— [hieroglyphs]

C 176

ligne 4 au lieu de [hieroglyphs] lire [hieroglyphs]

4 ——— [hieroglyphs] ——— [hieroglyphs]

C.177. 2.e colonne au lieu de [hieroglyphs] ——— [hieroglyphs]

1.er registre nom du 3.e personnage ——— [hieroglyphs] lire [hieroglyphs]

C 180 ligne 3 au lieu de ——— [hieroglyphs] lire [hieroglyphs]

C. 181 ligne 1 au lieu de ———— [hieroglyphs] lisez [hieroglyphs]

ligne 2 ———— [hieroglyph] lisez [hieroglyph]

ligne 3 ———— [hieroglyph] ———— [hieroglyph]

ligne 3 ———— [hieroglyphs] ———— [hieroglyphs]

2e registre. 2e nom au lieu de ———— [hieroglyphs] ———— [hieroglyphs]

———— 5 ———— [hieroglyphs] ———— [hieroglyphs]

C. 182 dans toute cette stèle l'oie [hieroglyph] affecte la forme [hieroglyph]

4e colonne au bas. au lieu de [hieroglyph] lisez [hieroglyphs]

C. 183 2e colonne au lieu de [hieroglyph] ———— [hieroglyphs]

C. 187 ligne 3 au lieu de [hieroglyph] ———— [hieroglyph]

ligne 6 ———— [hieroglyphs] ———— [hieroglyphs]

8 ———— [hieroglyph] ———— [hieroglyph]

9 ———— [hieroglyphs] ———— [hieroglyphs]

C. 189 ligne 3 ———— [hieroglyph] ———— [hieroglyph]

C. 187. Cette stèle est presque en hiératique, ma copie étant fac-simile, je ne puis être considéré comme ayant donné cette transcription; plusieurs groupes sont très-frustes, particulièrement le groupe transcrit [hieroglyphs] qui donne d'autres débris; les deux lignes horizontales sont en outre couvertes de vestiges de signes d'une écriture très-hardie.

Je me borne à relever deux fautes:

ligne 2 au lieu de ———— [hieroglyph] lisez [hieroglyph]

devant le nom de la femme ———— [hieroglyph] ———— [hieroglyph]

/

C. 198 lignes 3 et 5. au lieu de lire

nom de la femme

C. 199

ligne 5 au lieu de lire

ligne 6.

C. 200 ligne 3 au lieu de lire

A 2e registre devant le premier personnage:

au lieu de lire

devant le 2e personnage au lieu de

B 2e ligne au lieu de

2e ligne

3e

1re ligne intérieure

colonne de gauche

Stèle C 30β

ligne 1 au lieu de

ligne 7

ligne 9

ligne 9

ligne 10

ligne 11

2e registre. après lire

C. 185.

Les coupures entre les divers groupes ont été oubliées; il faut lire:

C. 188

1.re groupe de gauche au lieu de … lire …

2.e colonne au lieu de … lire …

4.e colonne …

C. 193 1.re ligne …

C. 175 2.e registre …

C. 190 ligne 2 au lieu de …

ligne 3 …

2.e registre …

2.e registre …

2.e registre …

C. 191 2.e colonne au lieu de … lire …

5.e colonne passée inscription …

C. 192 ligne 6 au lieu de ——— lisez

C. 184 ligne 2 au lieu de ——— ———

2.e registre 4.e nom ——— ———

3.e registre 1.er nom ——— ———

dernier registre ——— ———

C. 45 ——— 171

ligne 4 à droite au lieu de ——— ———

dernière ligne ——— ———

C. 36 ligne 1. au lieu de ——— lisez

ligne 2 ——— ———

C. 16 ligne 2. au lieu de ——— lisez

C. 17. ligne 5 ——— ———

C. 18 ligne 4 ——— ———

C. 38 ligne 3 ——— ———

C 30 ligne 2 au lieu de ——— lisez

ligne 3 ——— ———

ligne 4 ——— lisez

ligne 4 ——— lisez

ligne 6 ——— ———

ligne 6 ——— ———

ligne 9 ——— ———

groupe de gauche au lieu de ——— ———

3.e registre 5.e nom au lieu de :

———

C. 15

ligne 1 au lieu de [hieroglyphs] lise [hieroglyphs]

ligne 3 ——— [hieroglyphs] ——— [hieroglyphs]

ligne 5 ——— [hieroglyphs] ——— [hieroglyphs]

ligne 5 ——— [hieroglyphs] ——— [hieroglyphs]

ligne 7 ——— [hieroglyphs] ——— [hieroglyphs]

ligne 8 ——— [hieroglyphs] ——— [hieroglyphs] forme particul

ligne 8 ——— [hieroglyphs] ——— [hieroglyphs]

15e nom de la litanie au lieu de [hieroglyphs] ——— [hieroglyphs]

17e ——— [hieroglyphs] ——— [hieroglyphs]

18e ——— [hieroglyphs] ——— [hieroglyphs]

2e registre ligne 1 au lieu de [hieroglyphs] ——— [hieroglyphs]

groupe devant les 2 personnages:

au lieu de [hieroglyphs] ——— [hieroglyphs]

——— [hieroglyphs] ——— [hieroglyphs]

groupe central au lieu de [hieroglyphs] ——— [hieroglyphs]

C. 75

1.ere ligne de gauche au lieu de — lire

groupe devant le dernier personnage —

C. 167

ligne 6. au lieu de —

ligne 7. —

ligne 8 —

ligne 9 —

ligne 9 —

ligne 9 —

ligne 10 —

ligne 11 au lieu de — lire

ligne 11 au lieu de — lire — deux fois

2.e registre. 4.e personnage au lieu de — lire

2.e registre. 2.e rang —

—

Dernière ligne au lieu de —

—

C. 168

2.e registre au lieu de —

3.e registre 1.er rang —

—

—

C. 108 — 3.e registre, 2.e rang au lieu de ______ lire ______

C. 32 — ligne 1 au lieu de ______ ______

3.e registre au lieu de ______ lire ______

C. 31

groupe de gauche au lieu de ______ lire ______

ligne 3 ______ ______

2.e registre, au lieu de ______ ______

C. 33 — 1.er registre au lieu de ______ ______

2.ème registre, ligne 2. ______ ______

ligne 3 ______ ______

ligne 6 ______ ______

C. 196 — ligne 2 ______ ______

1.er registre ______ ______

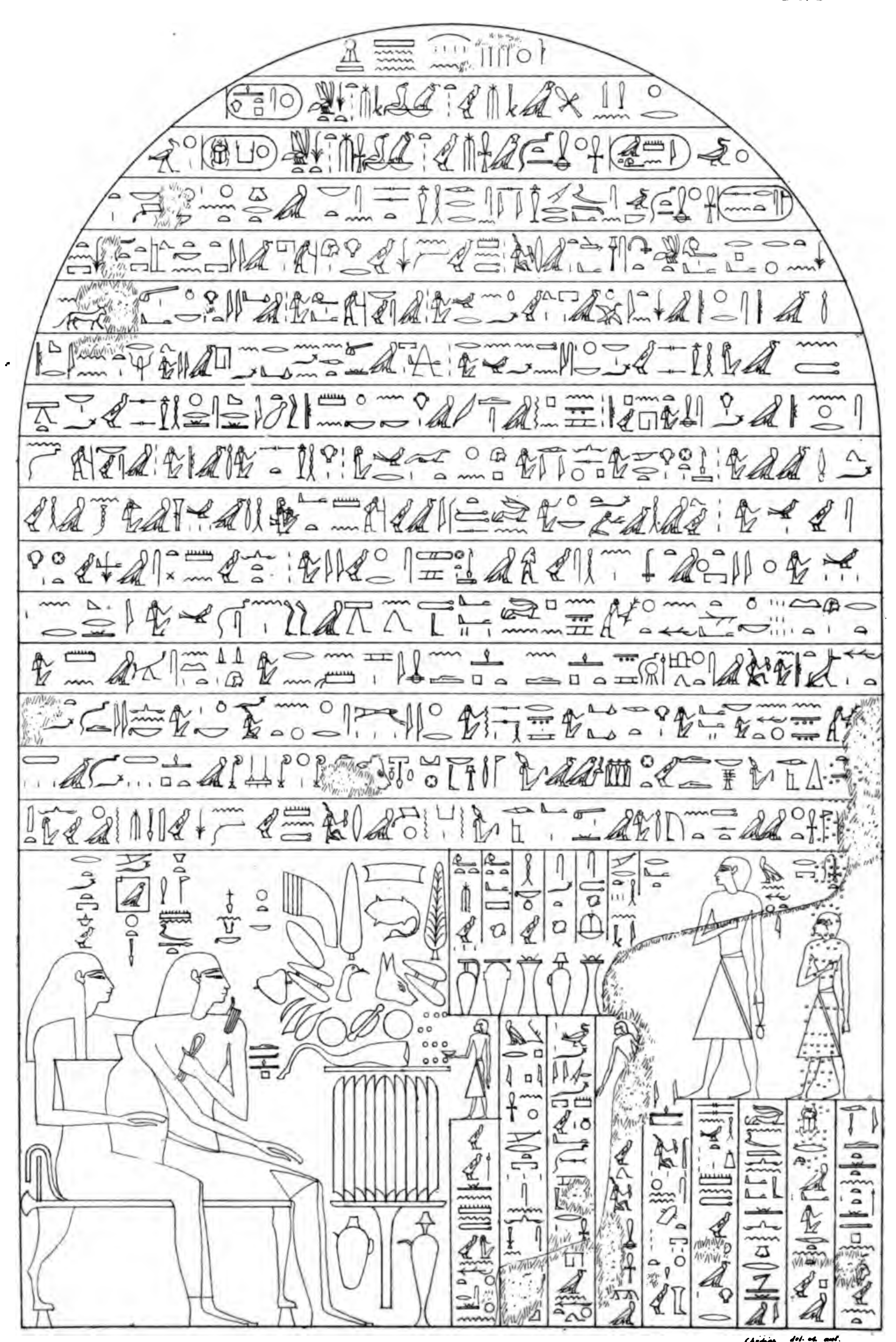
2.e ______ ______

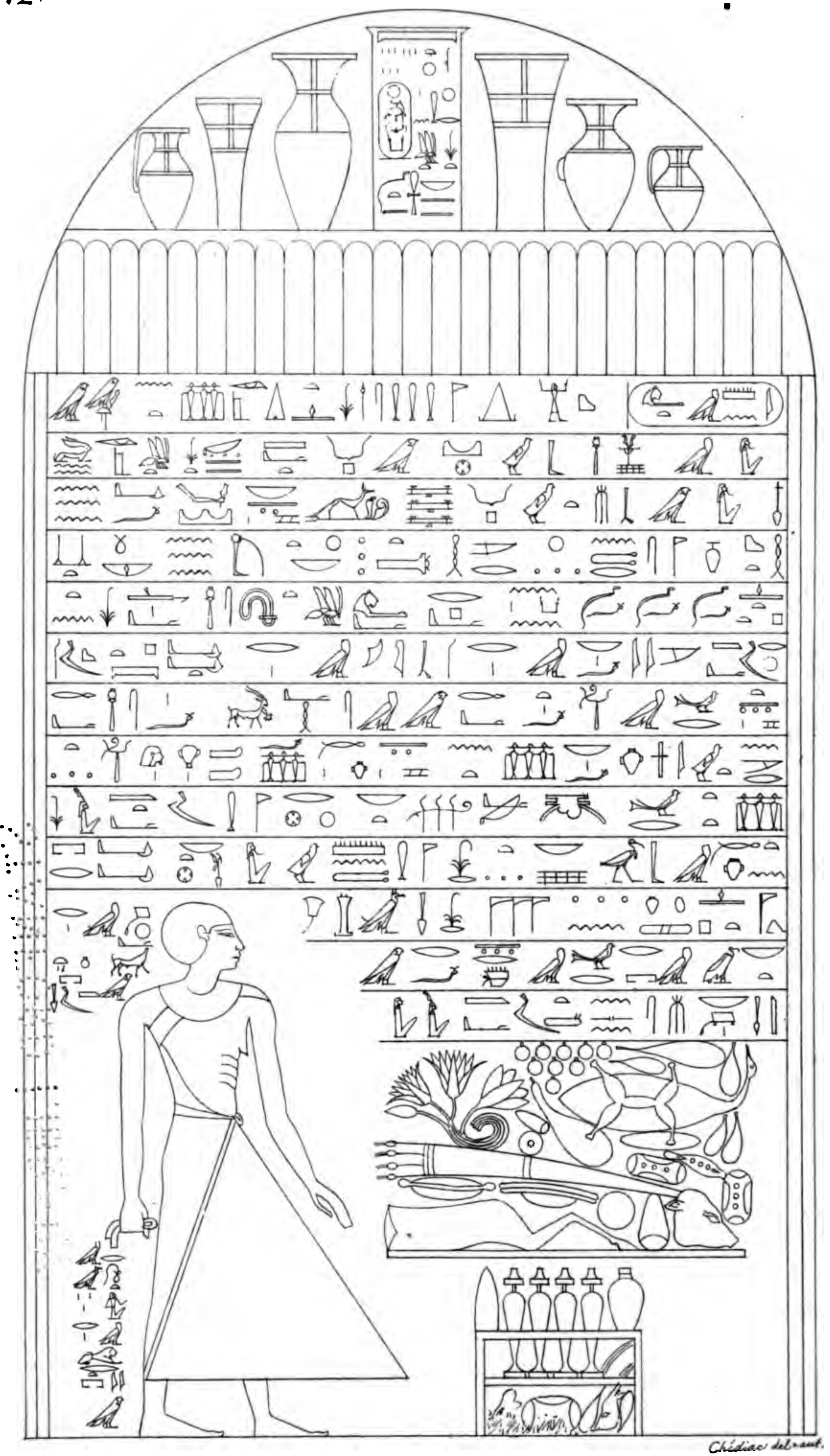
3.e colonne à droite au lieu de ______ ______

Dernière planche

1.re colonne ______ ______

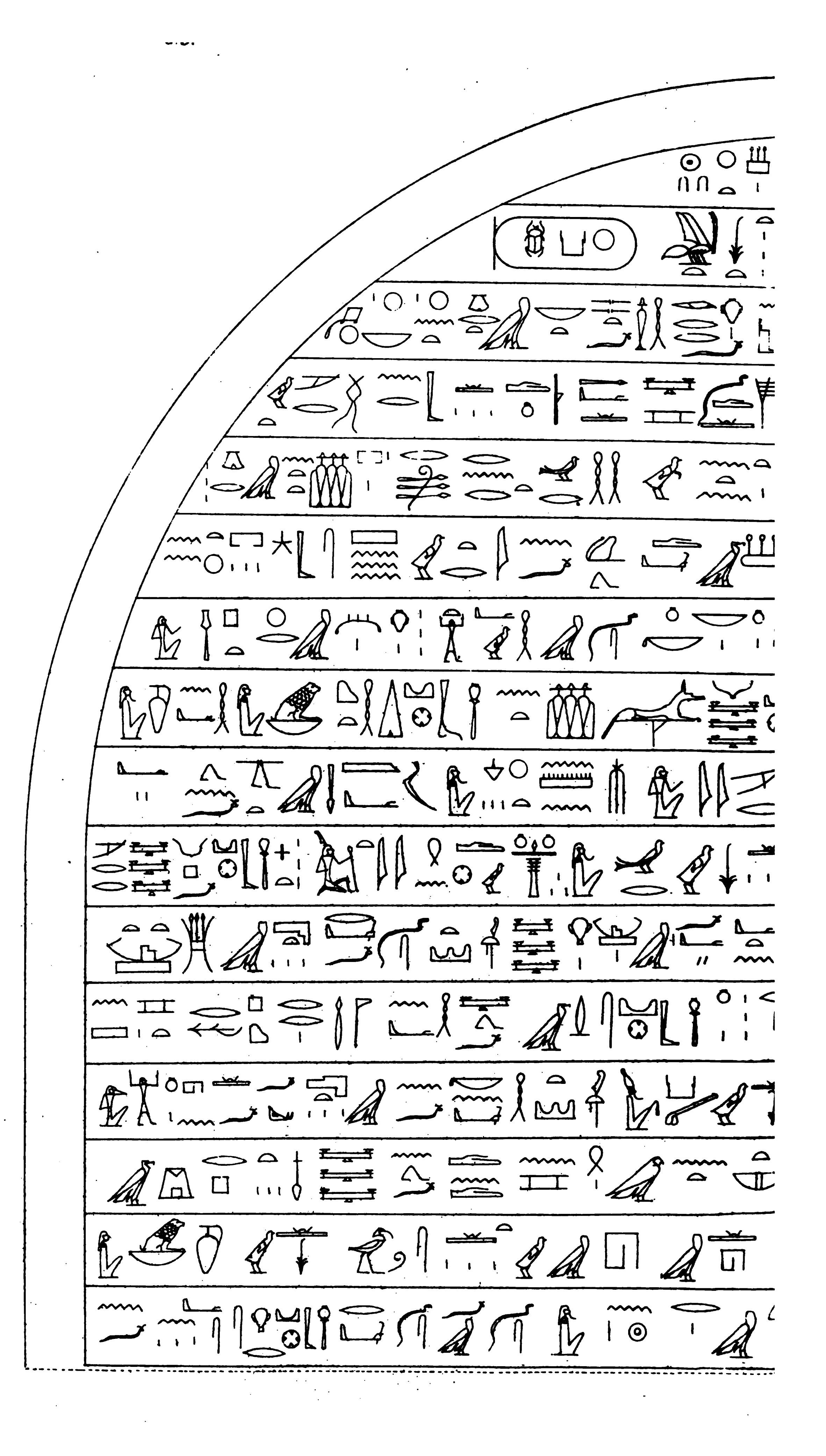
4.e colonne ______ ______





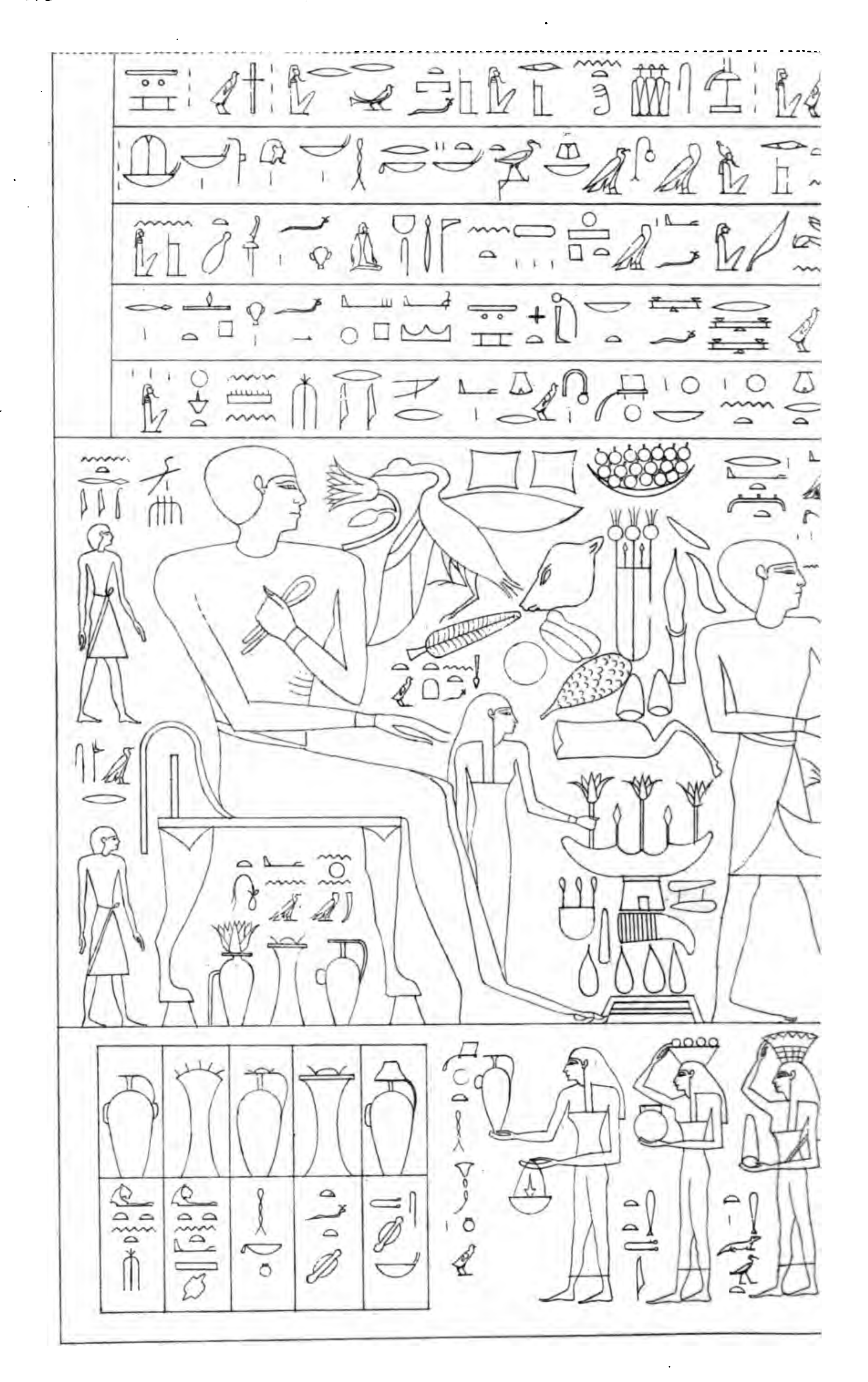
Chédiac del. e aut.

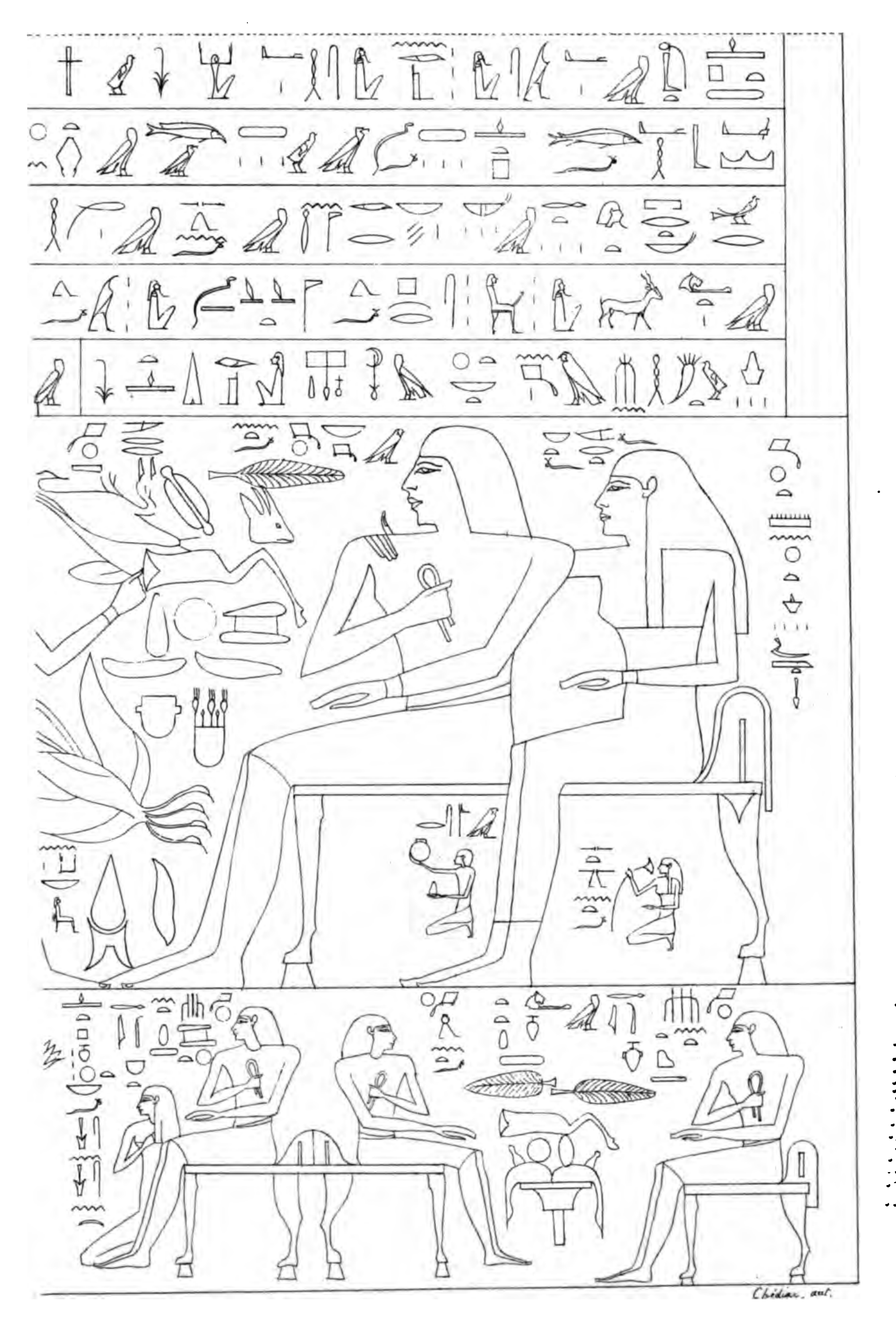


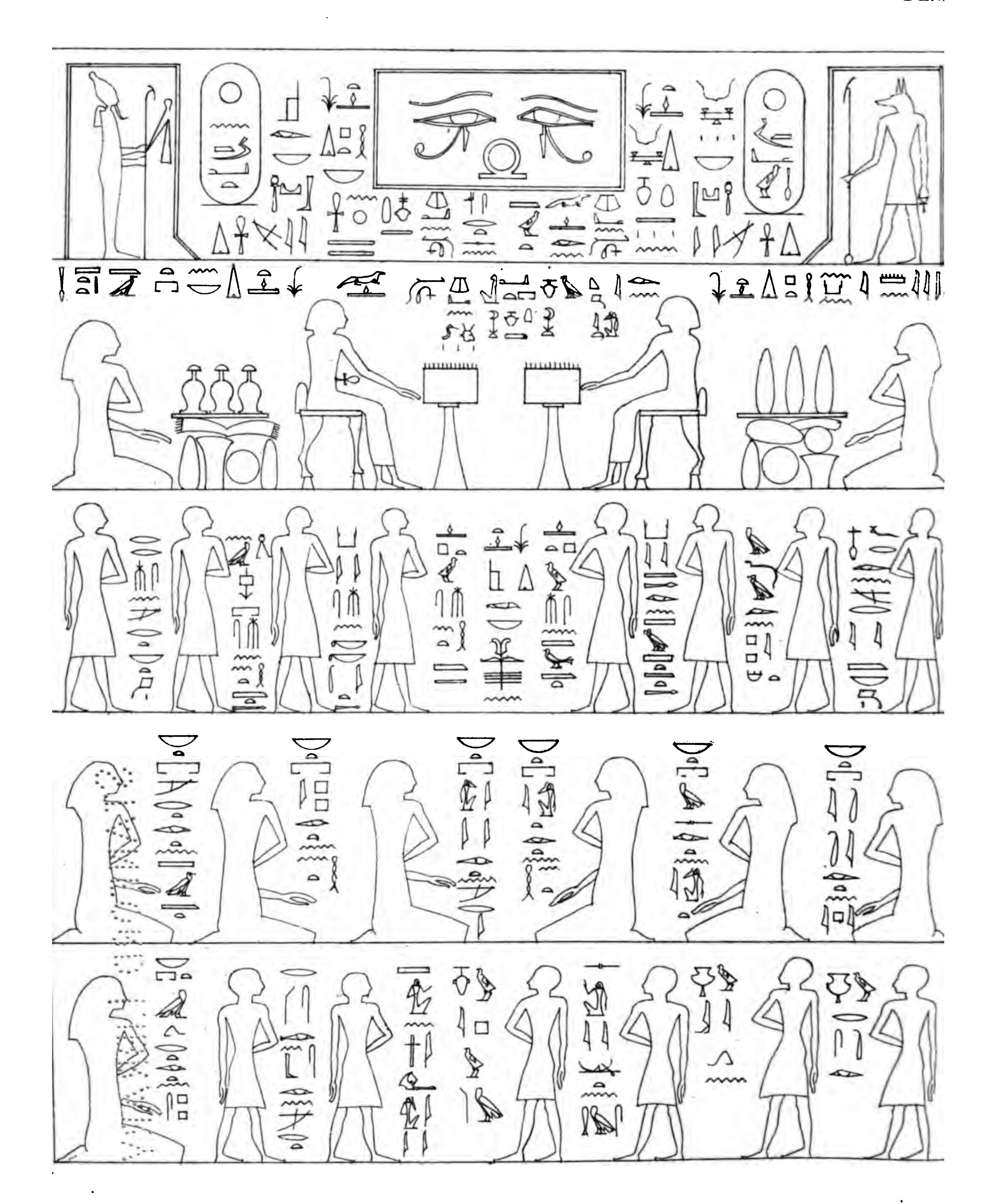


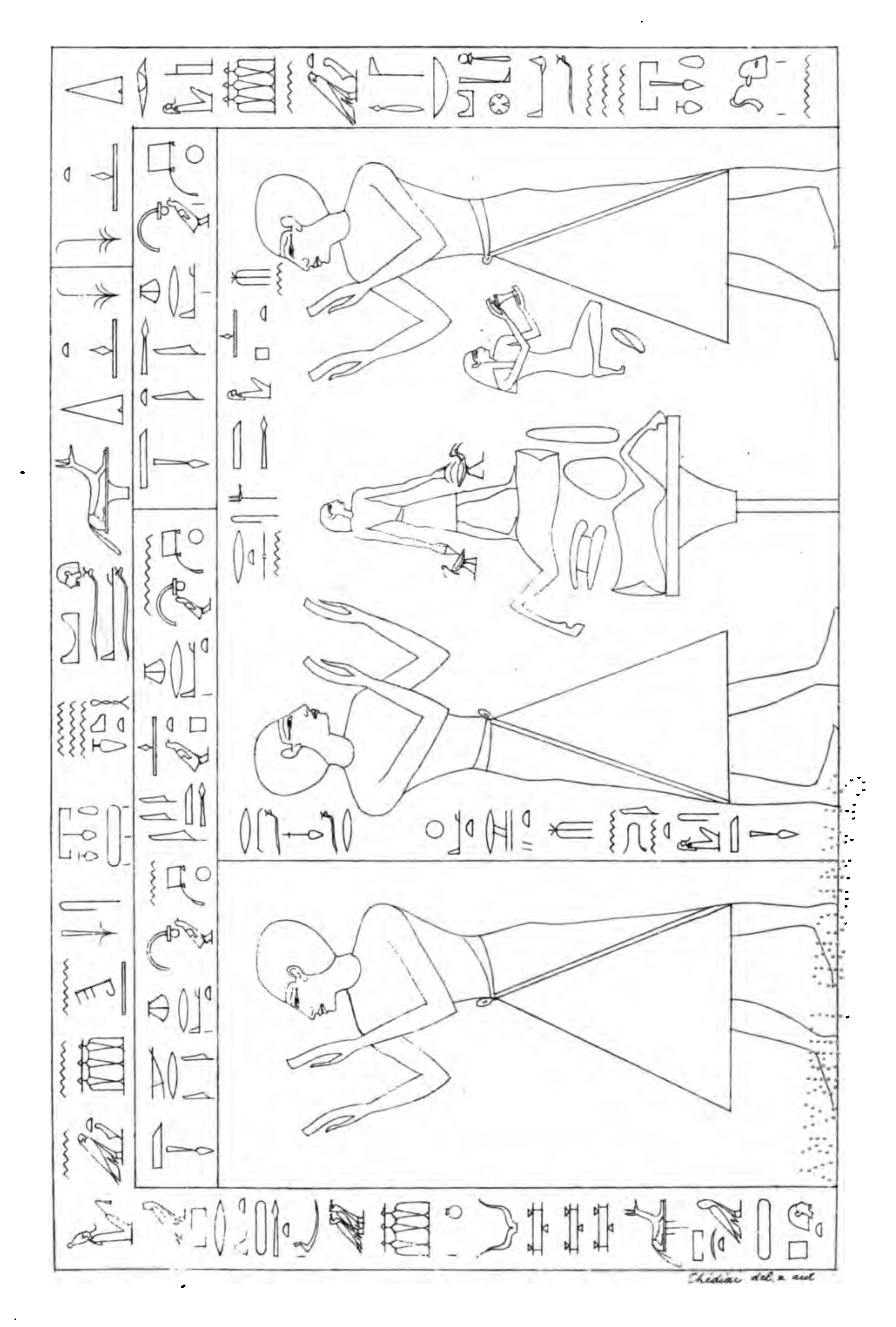


C.3




Chédiac. aut.





Chédiac del. & aut

C.5

C. 15

1.ère ligne de gauche au lieu de ... lire ...

groupe devant le dernier personnage ... ...

C. 167

ligne 6. au lieu de ... ...

ligne 7. ... ...

ligne 8 ... ...

ligne 9 ... ...

ligne 9 ... ...

ligne 9 ... ...

ligne 10 ... ...

ligne 11 au lieu de ... lire ...

ligne 11 au lieu de ... lire ... deux fois

2.e registre. 4.e personnage au lieu de ... lisez ...

2.e registre. 2.e rang ... ...

... ...

Dernière ligne au lieu de ... ...

... ...

C. 168

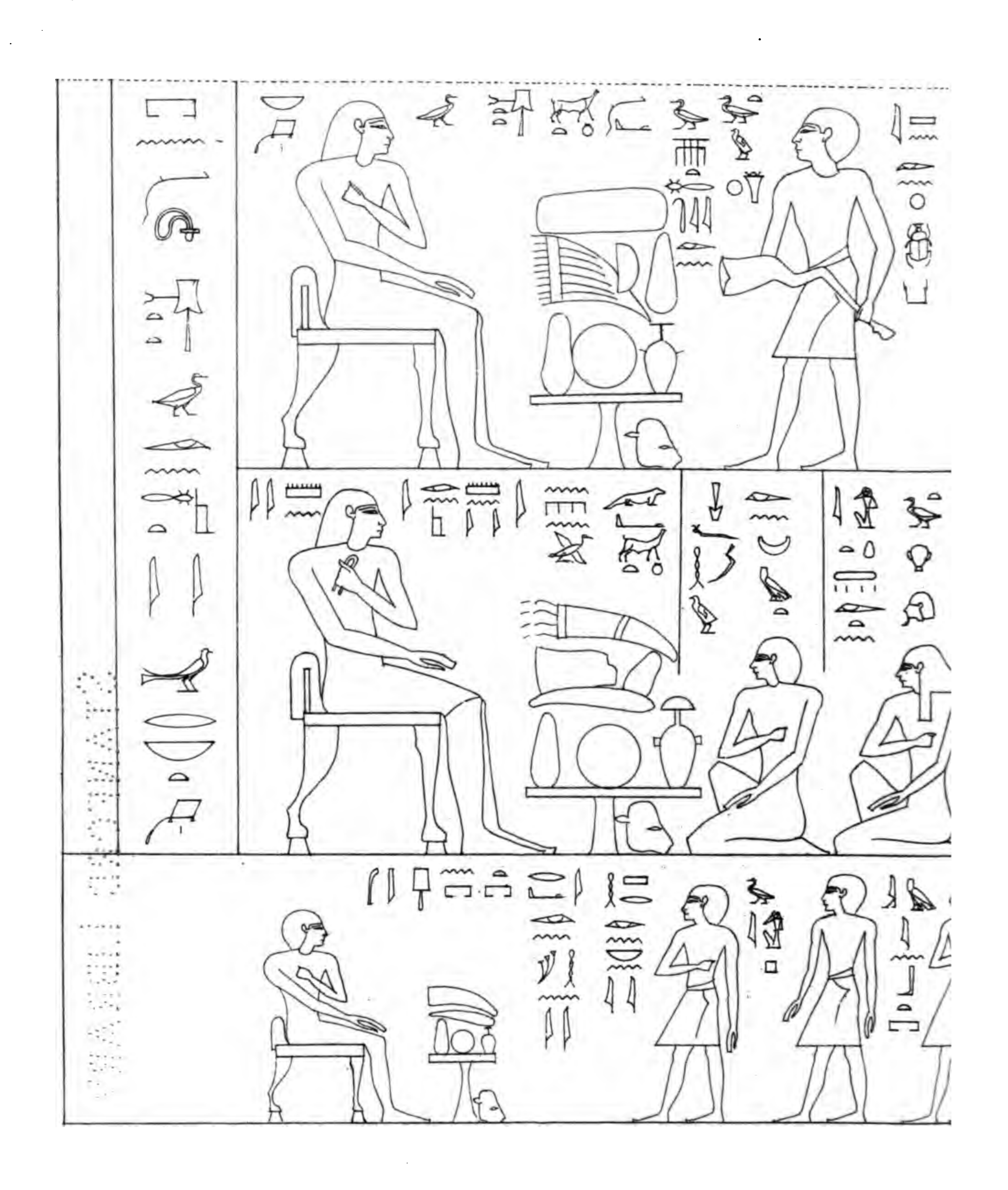
2.e registre au lieu de ... ...

3.e registre 1.er rang ... ...

... ...

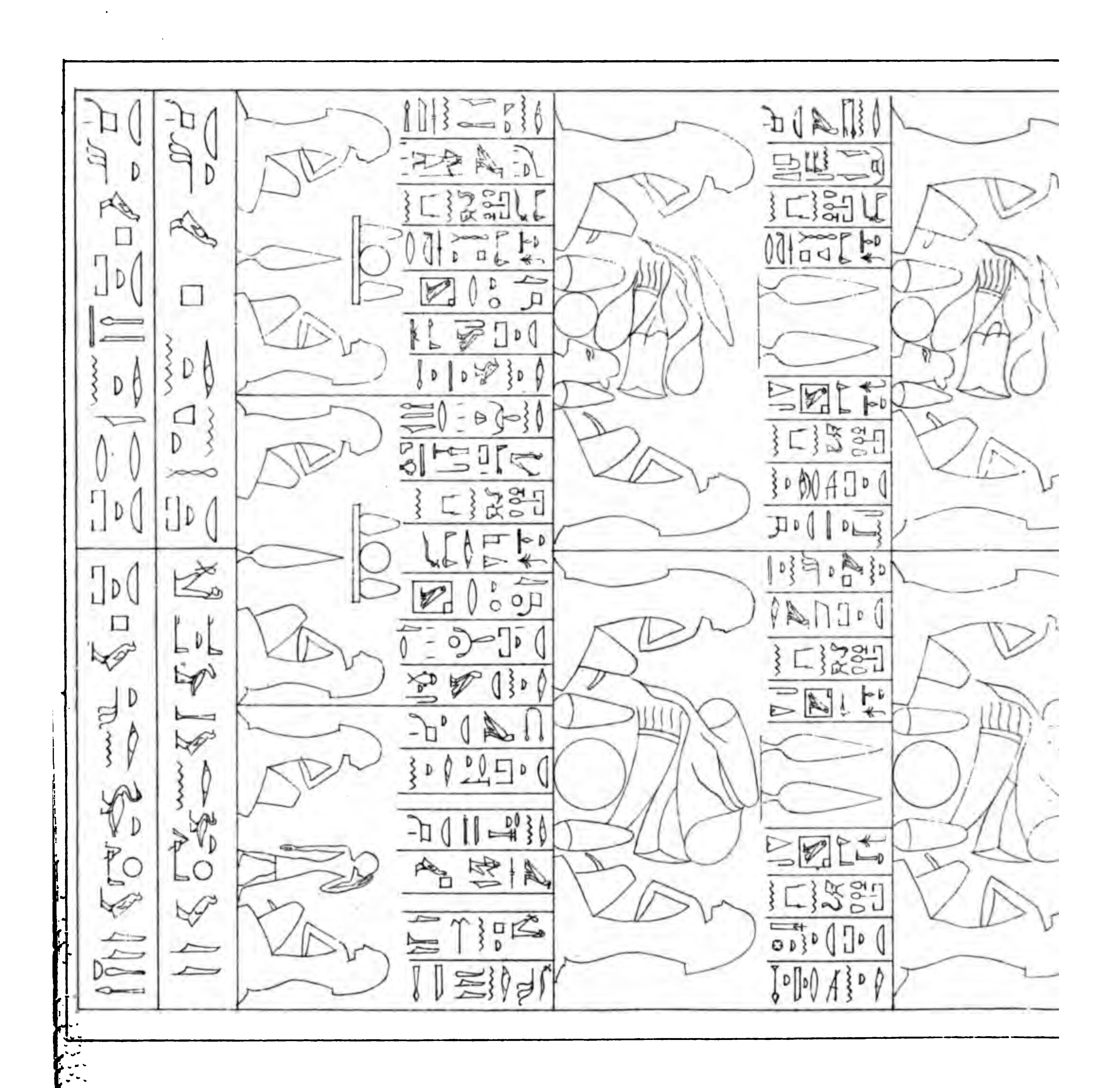
... ...

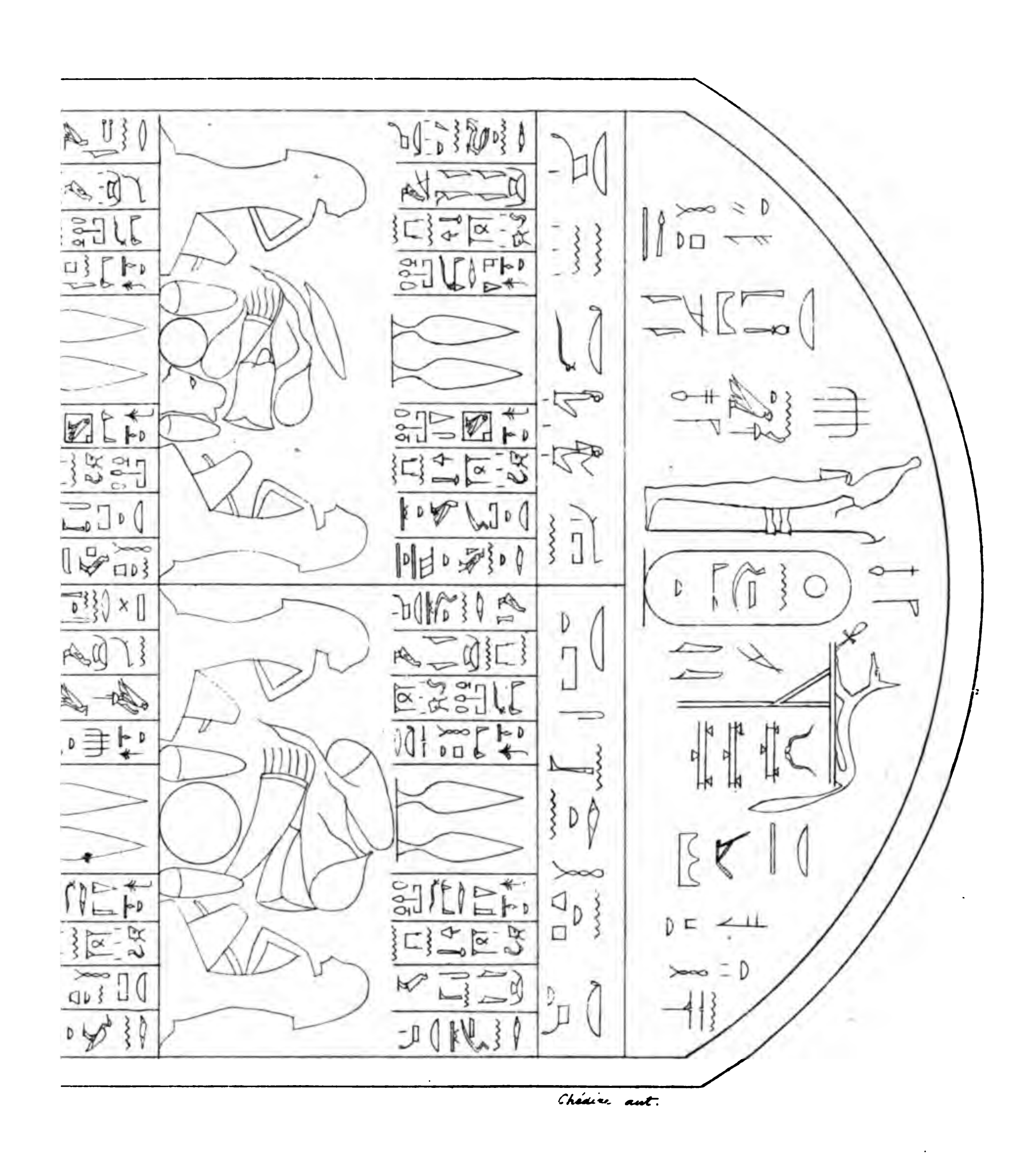
C. 5



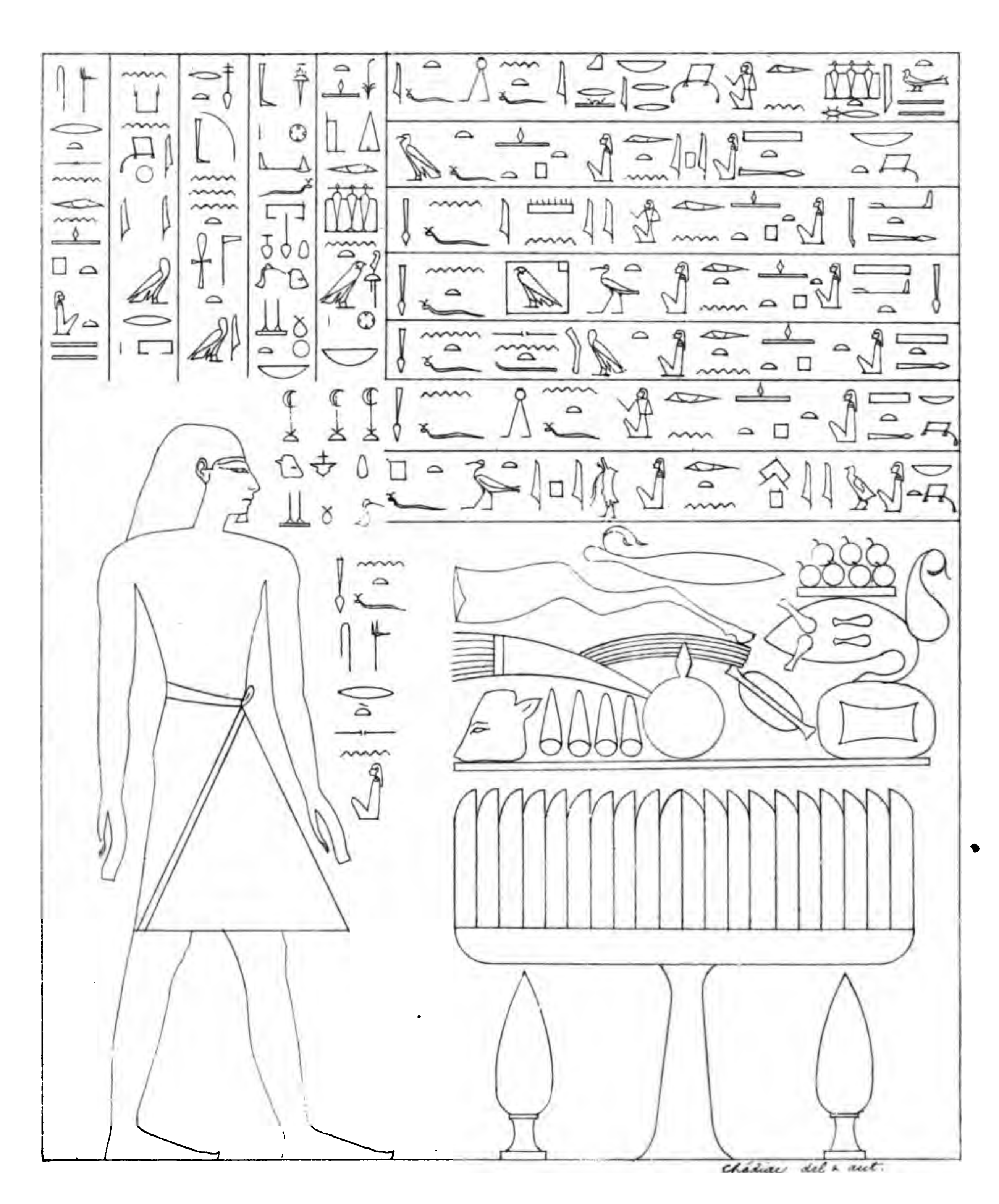


C. 6

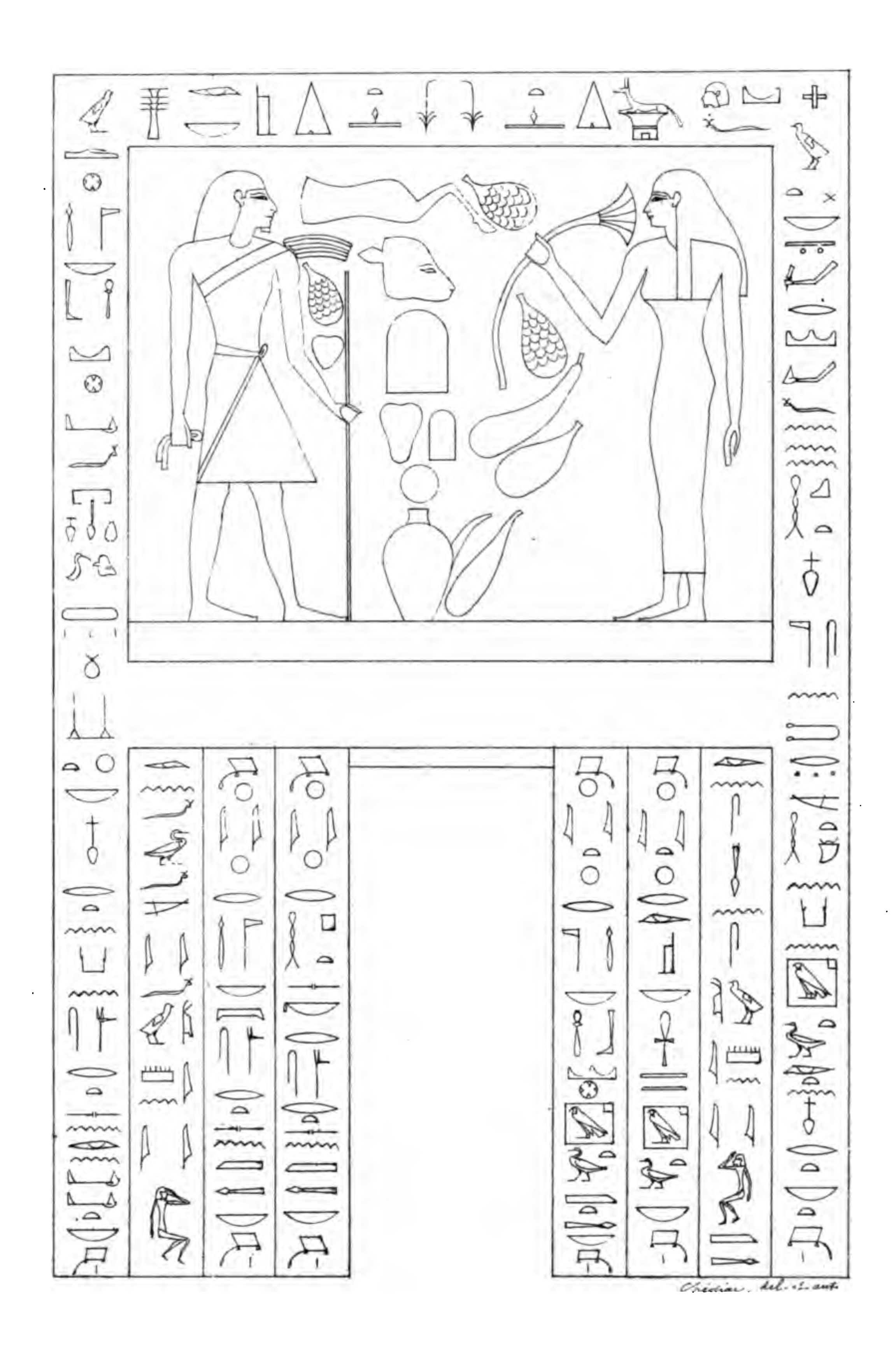




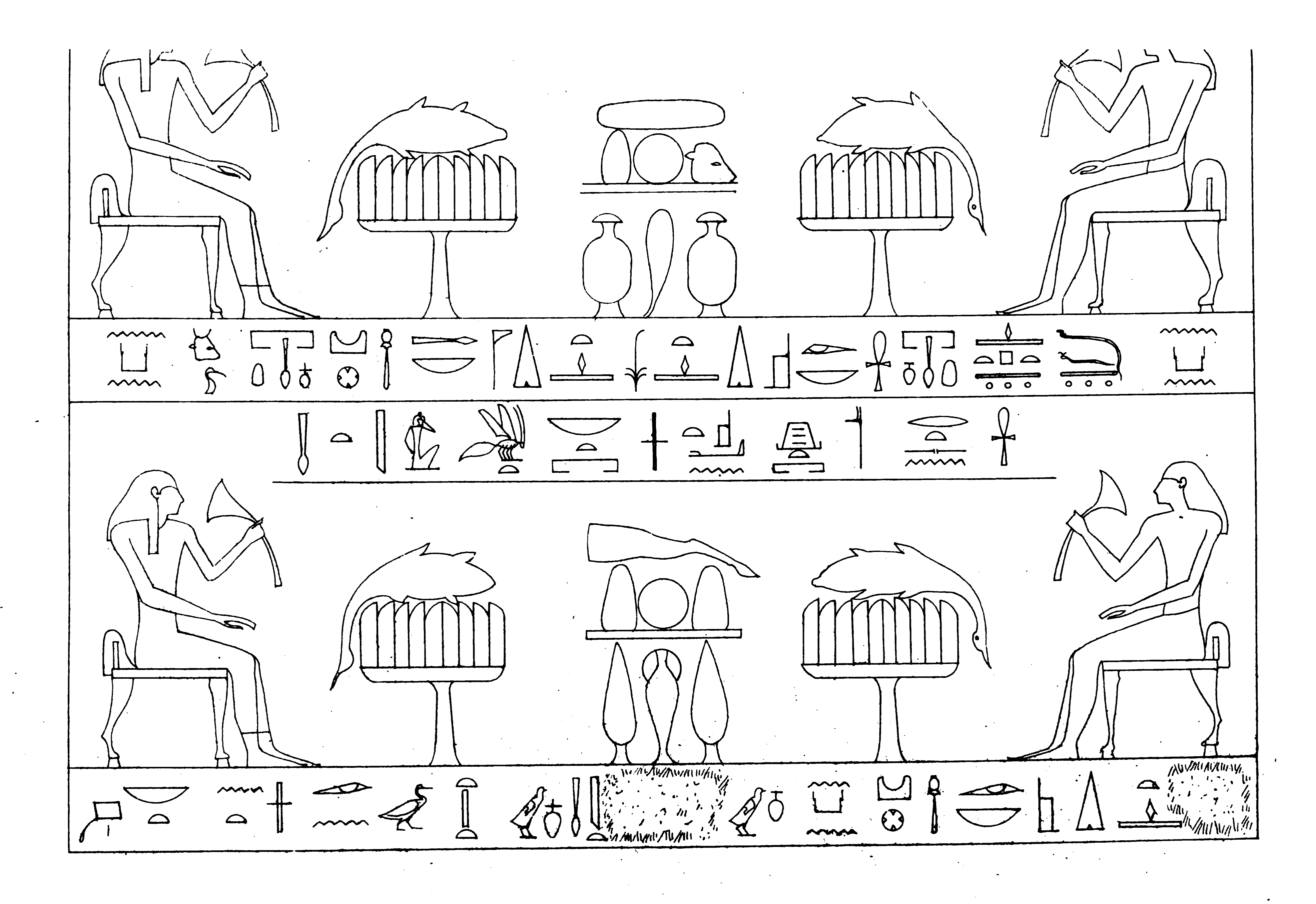
Chédier aut.

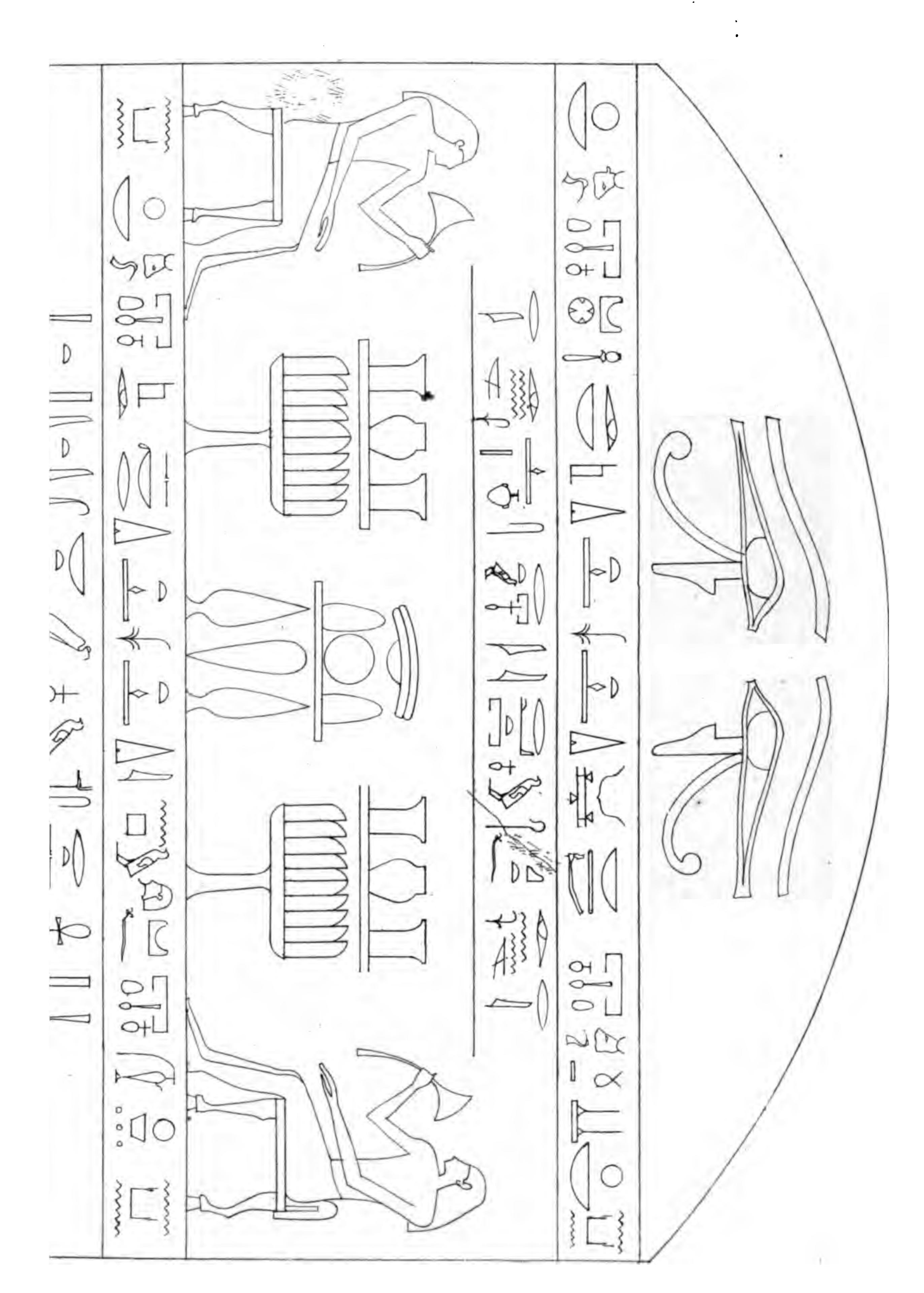


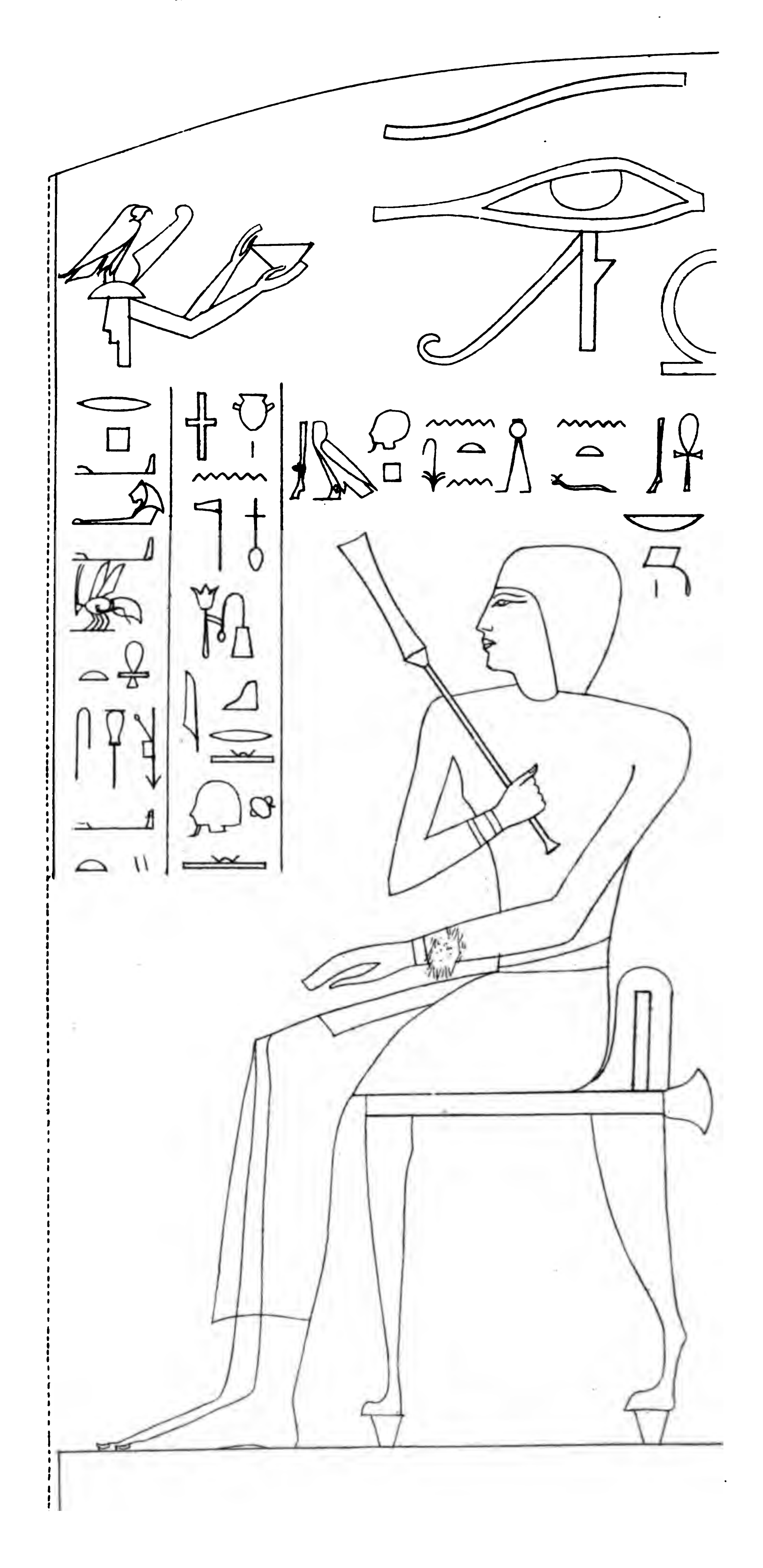
Chédiac del. & aut.

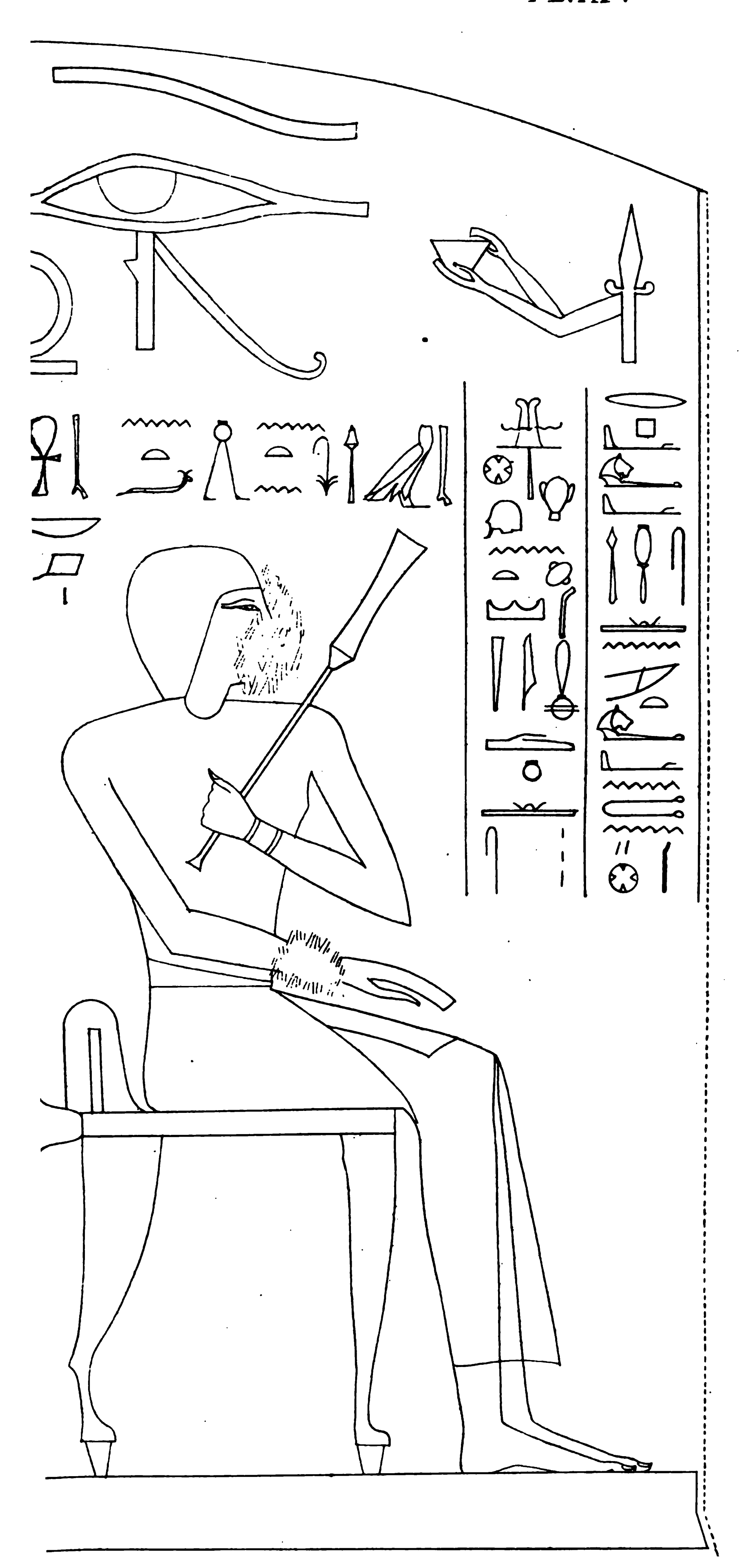


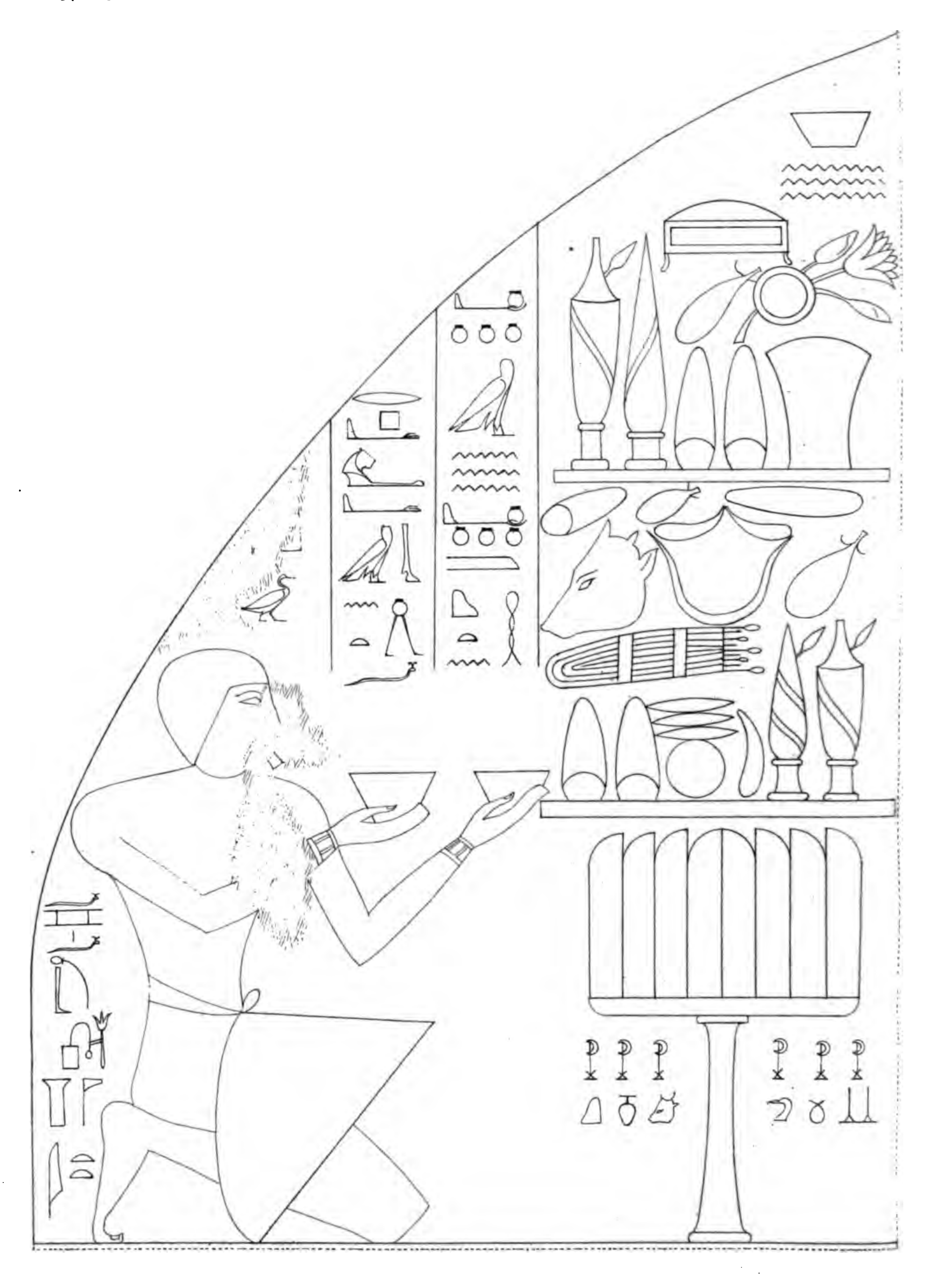
c. 25





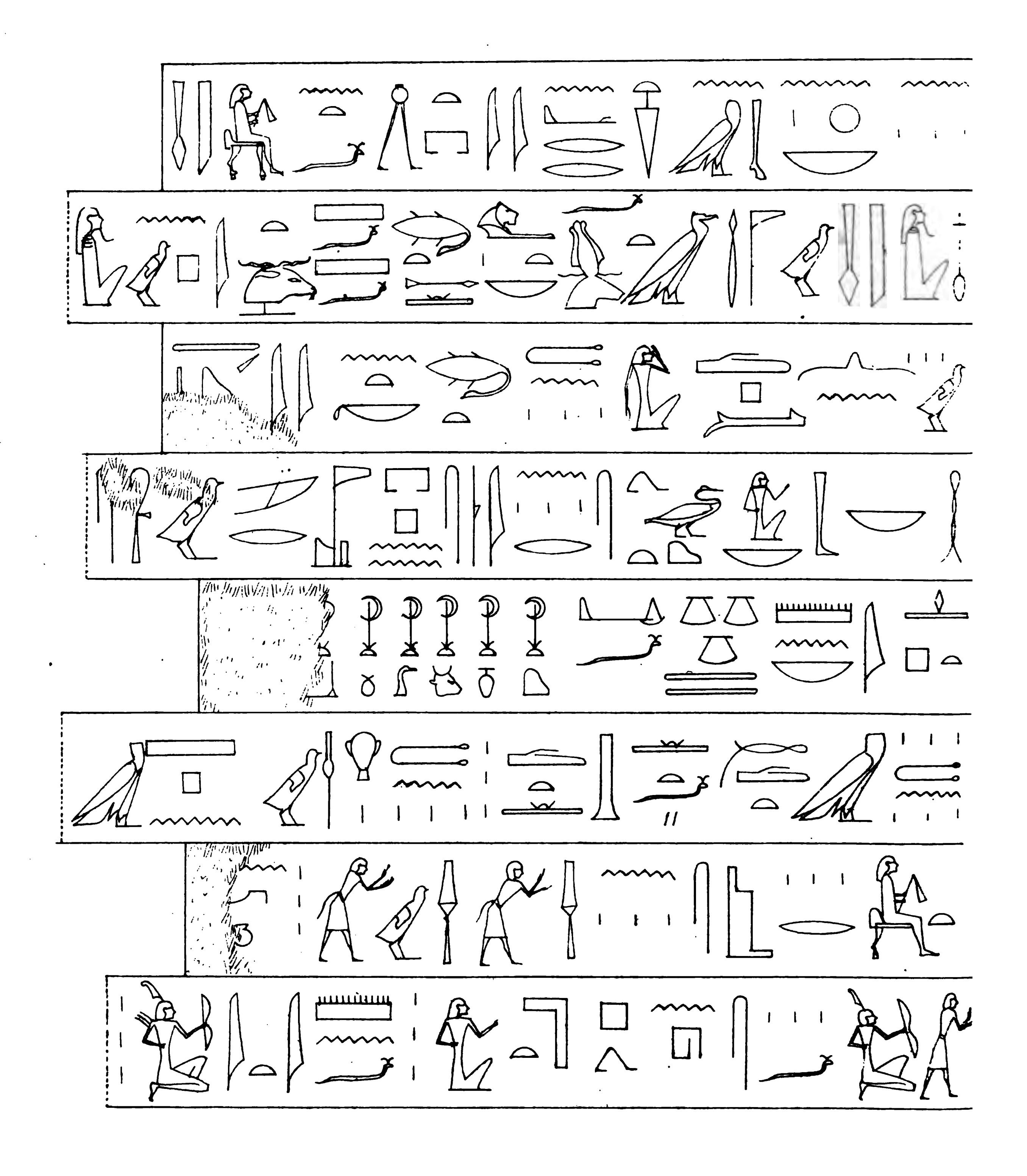


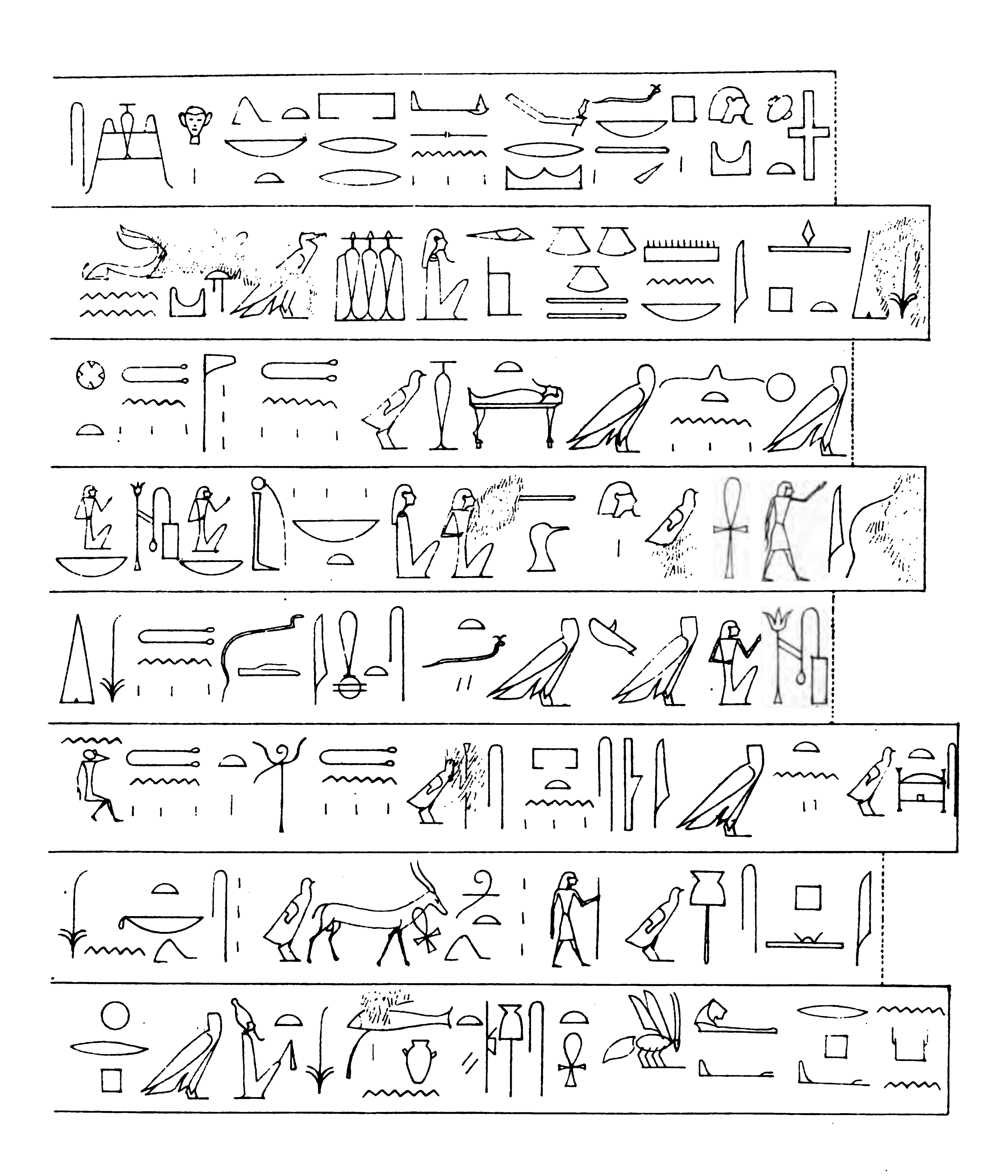




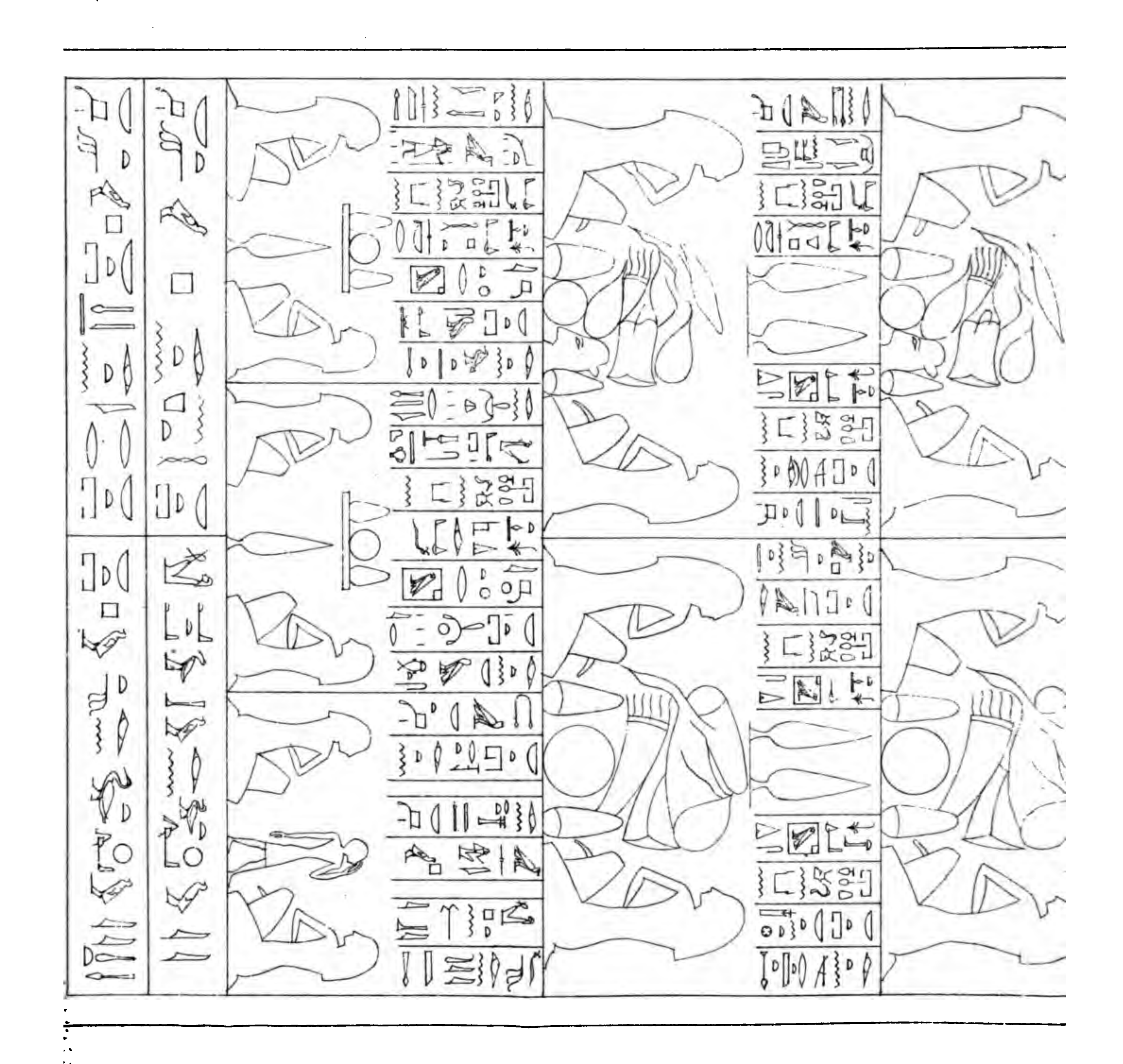


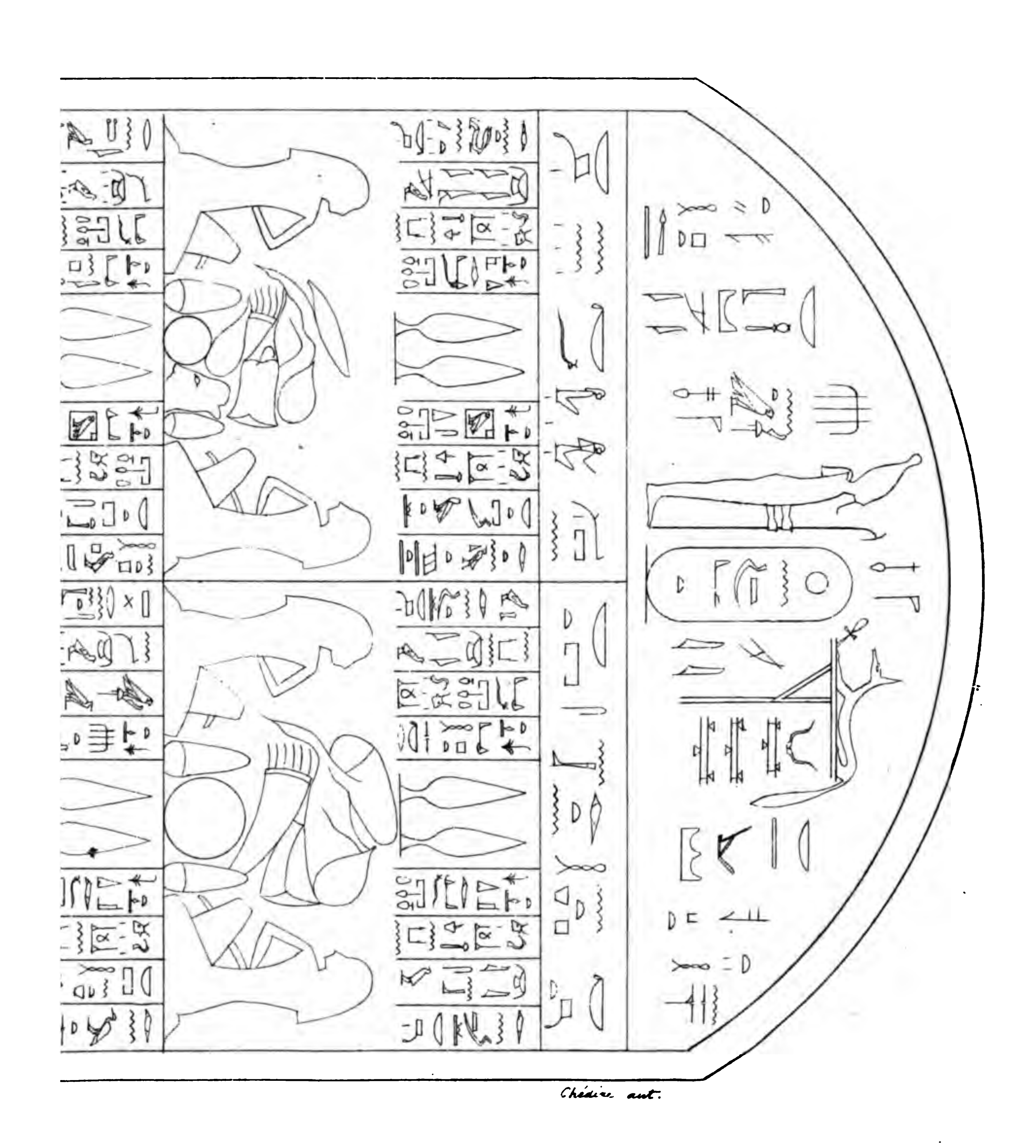
C.26





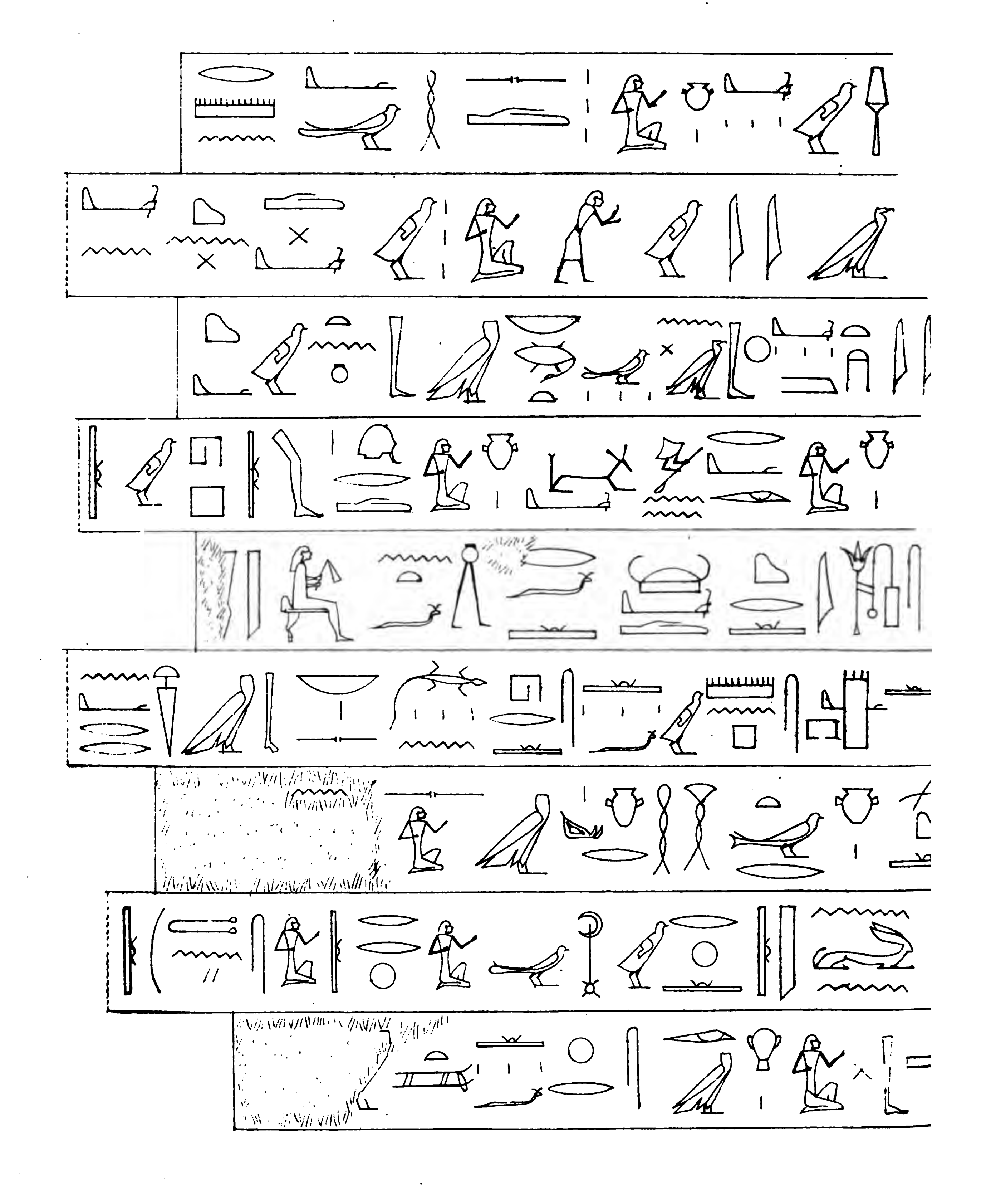
C. 6

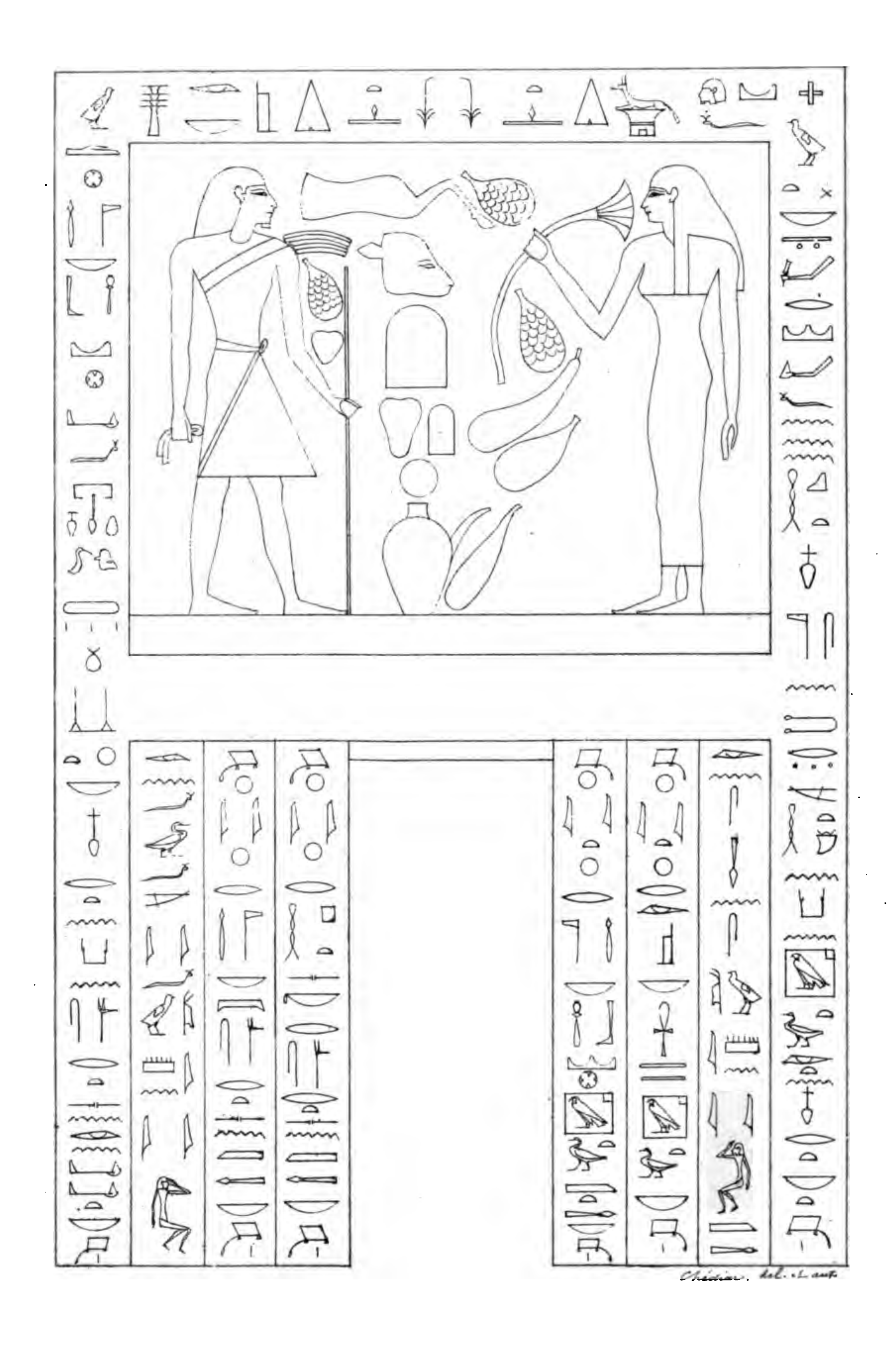




Chédiac aut.

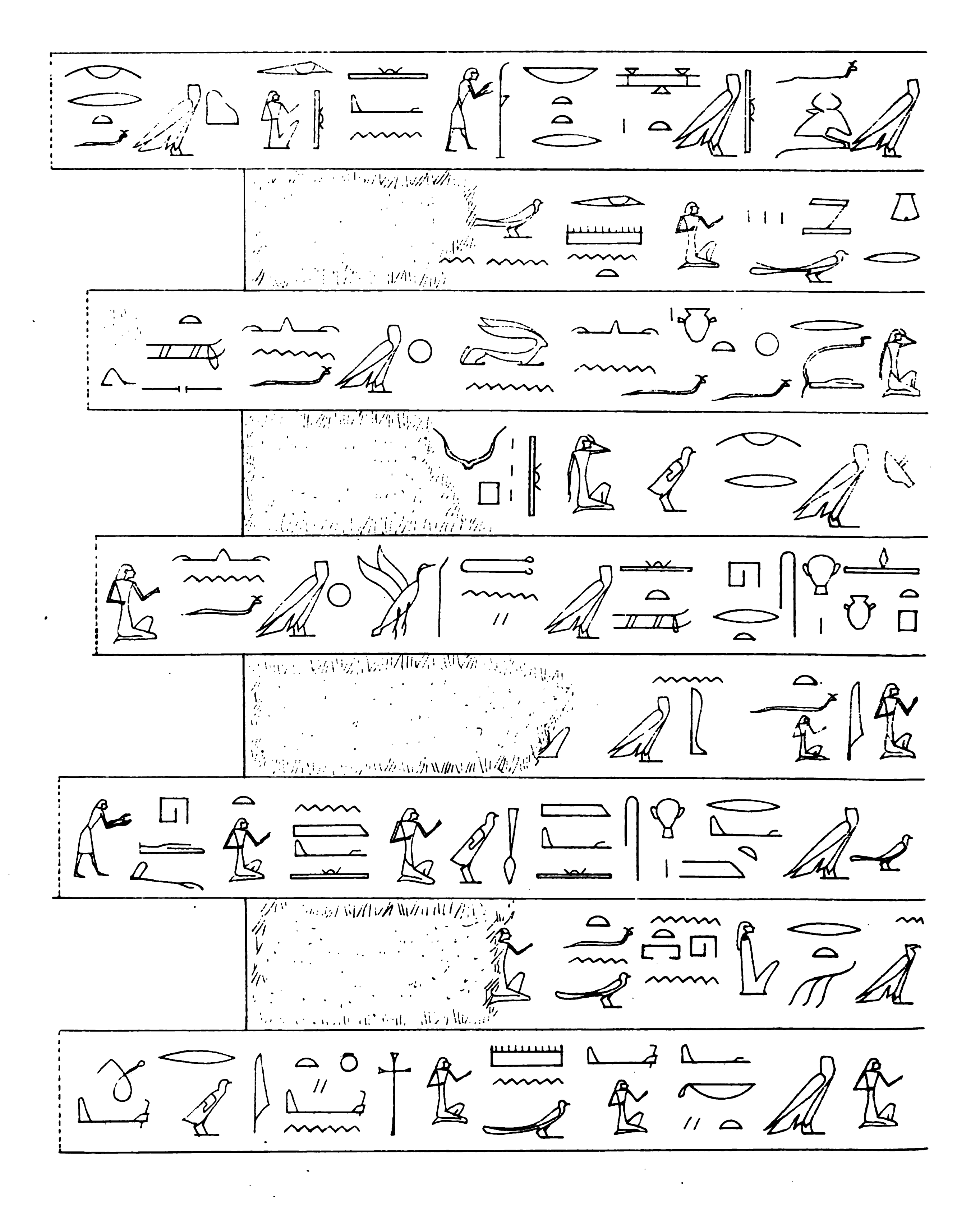
C. 26

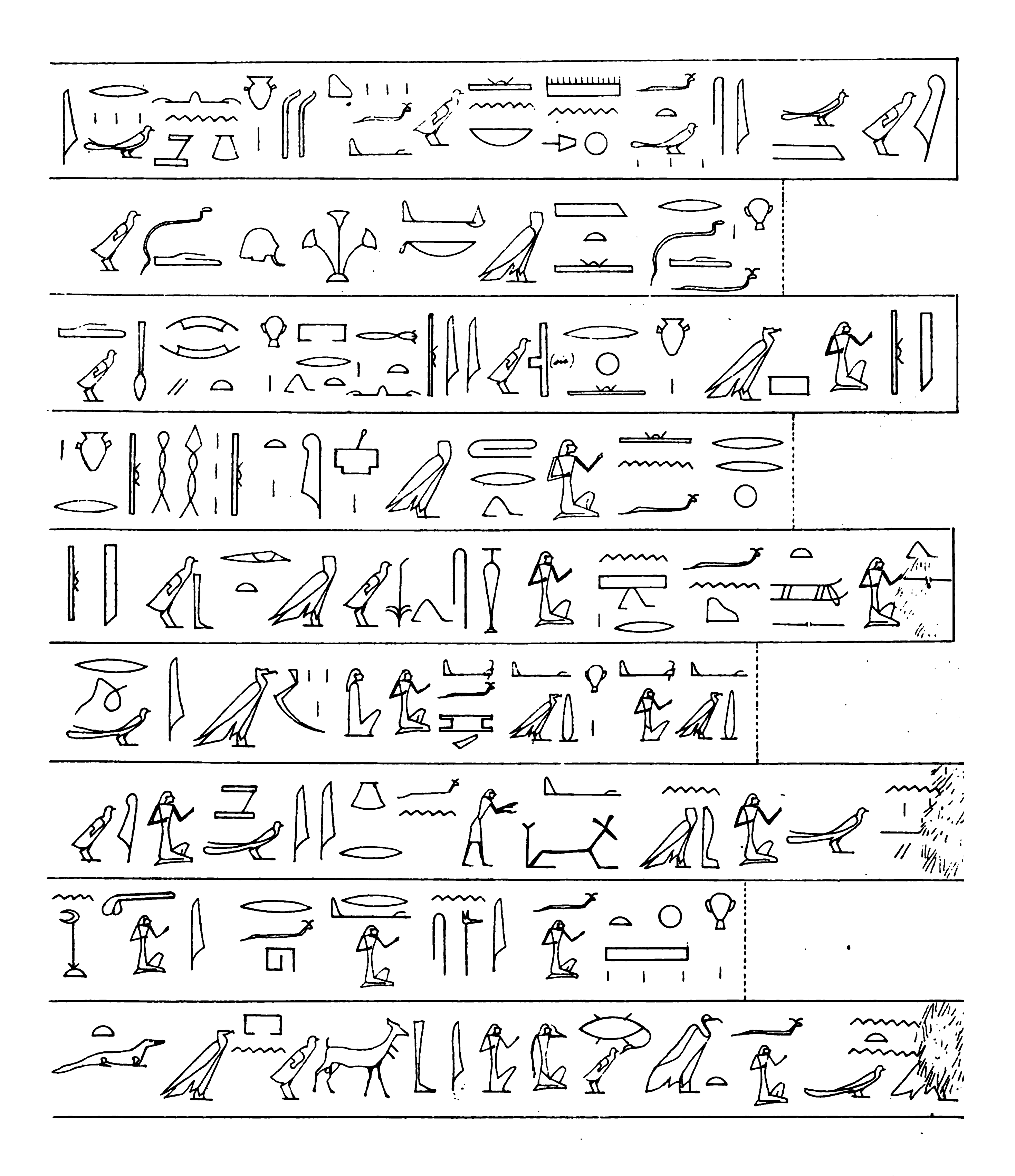


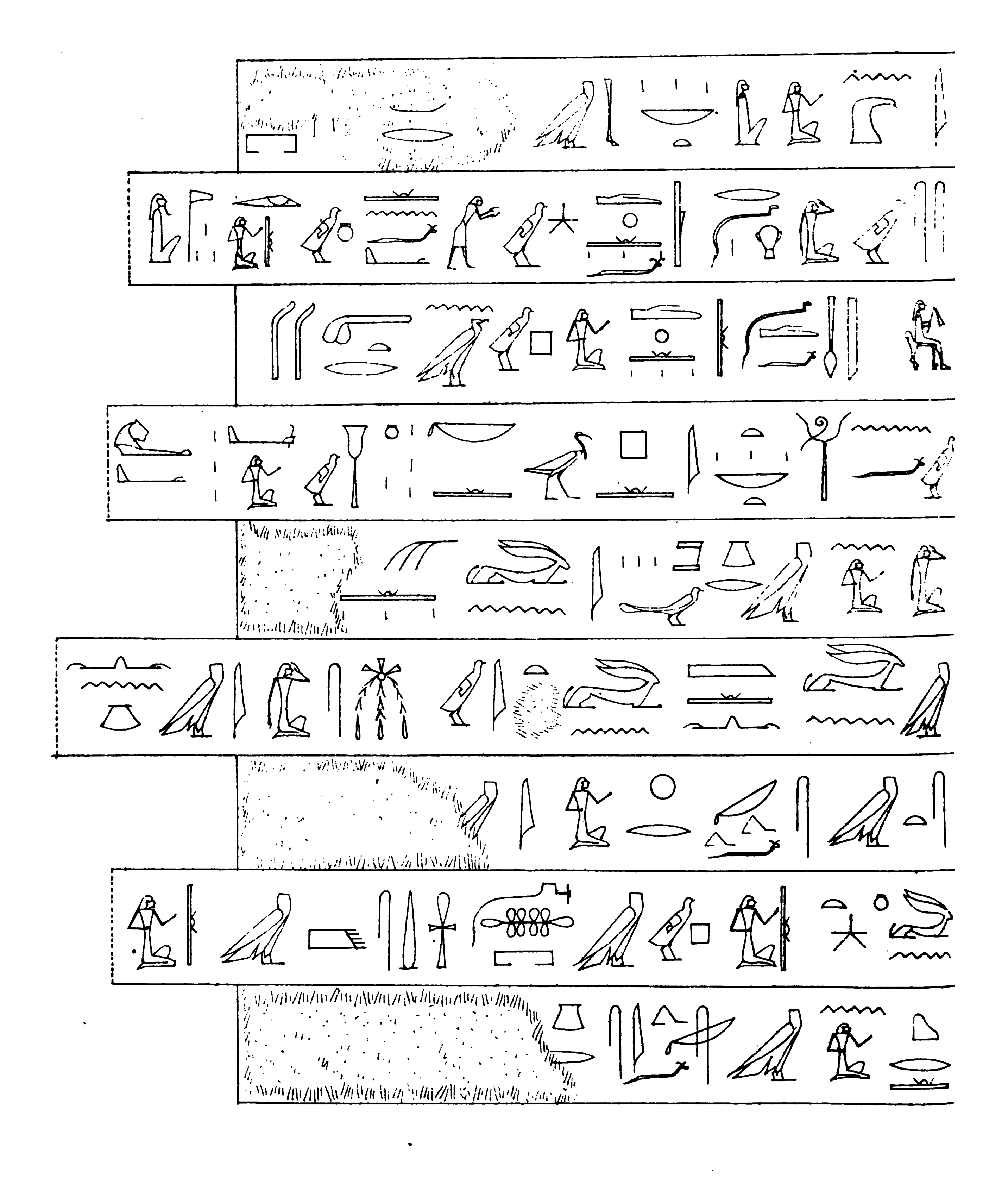


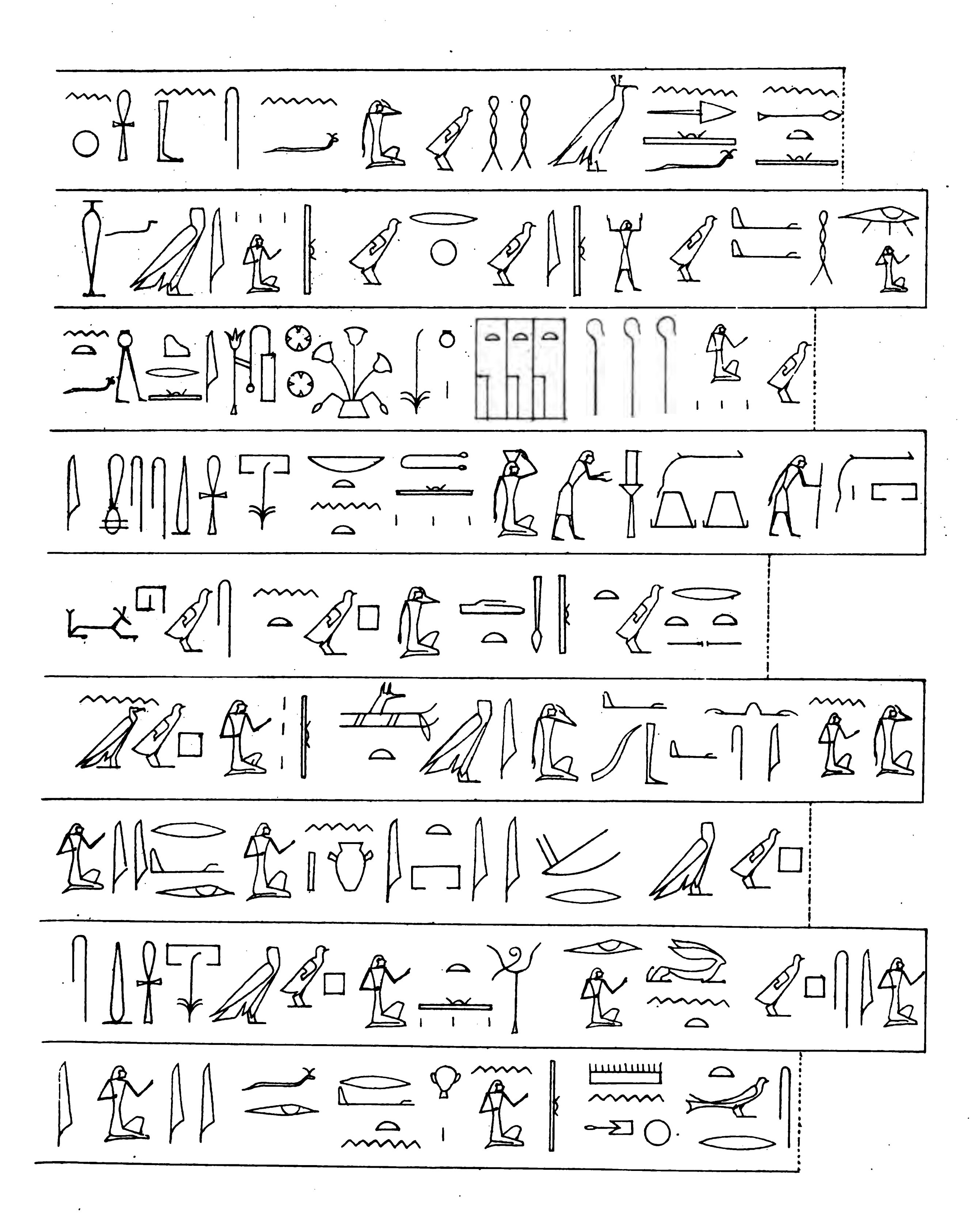
Chésion. del. et aut.

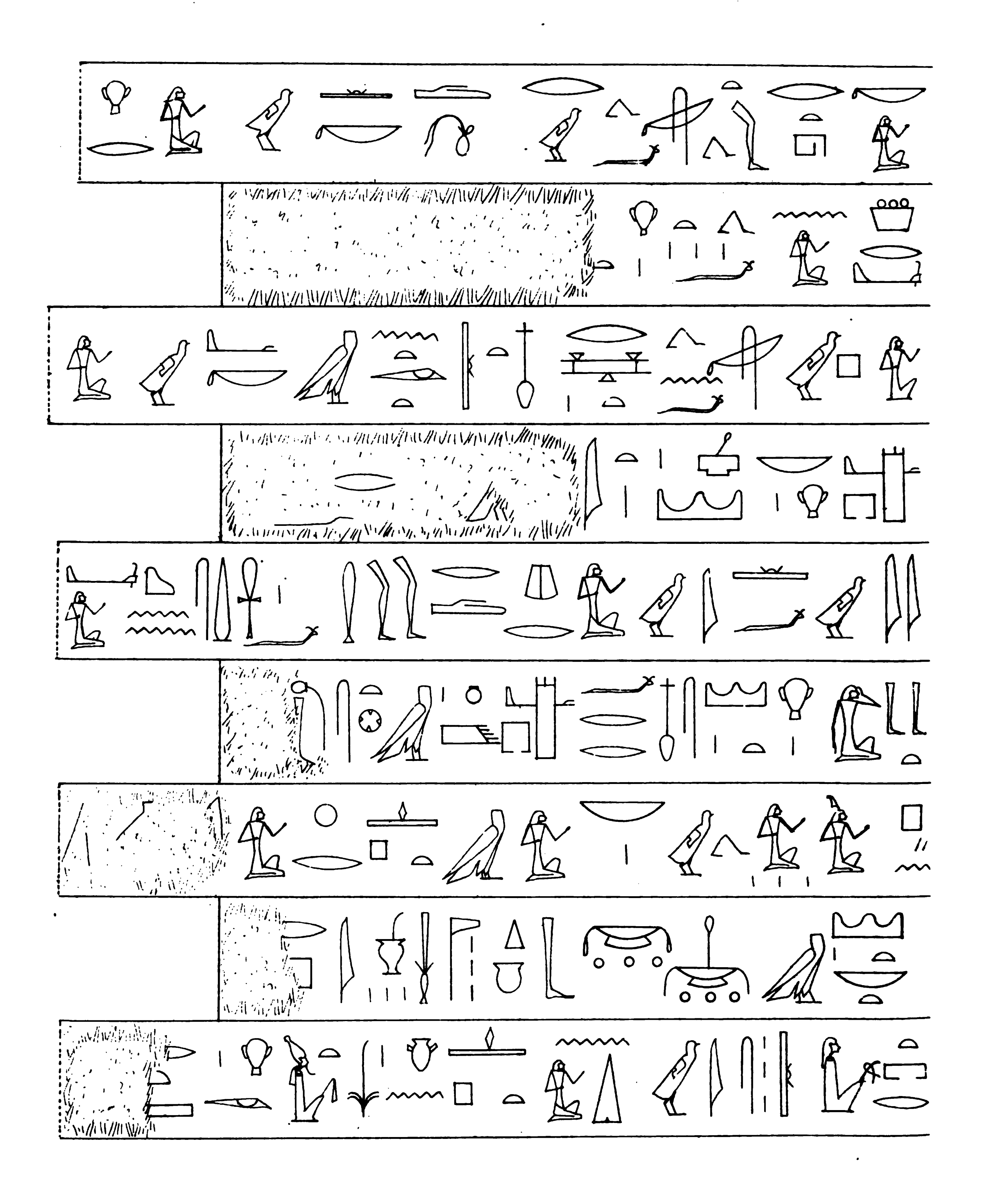
C. 26

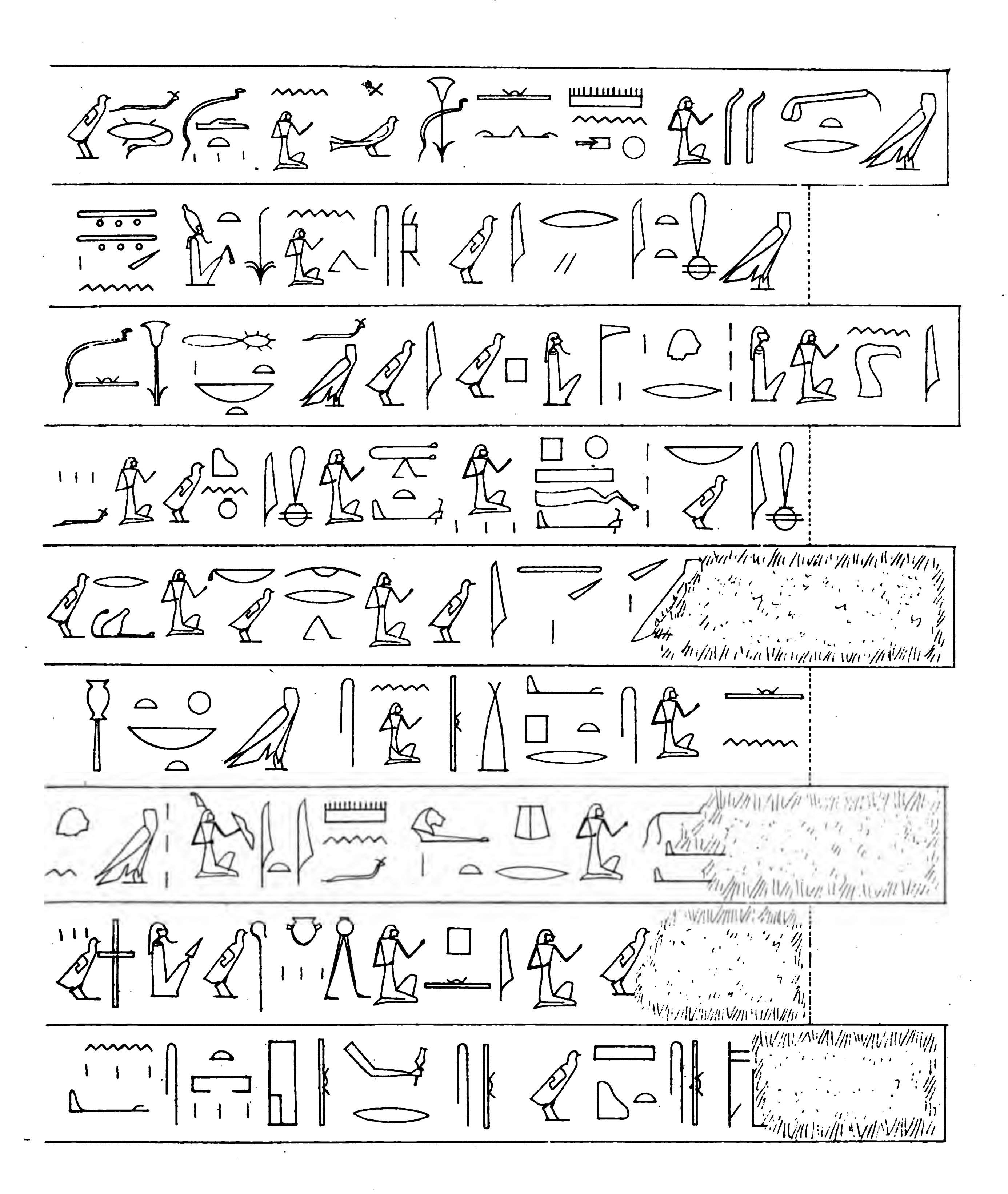




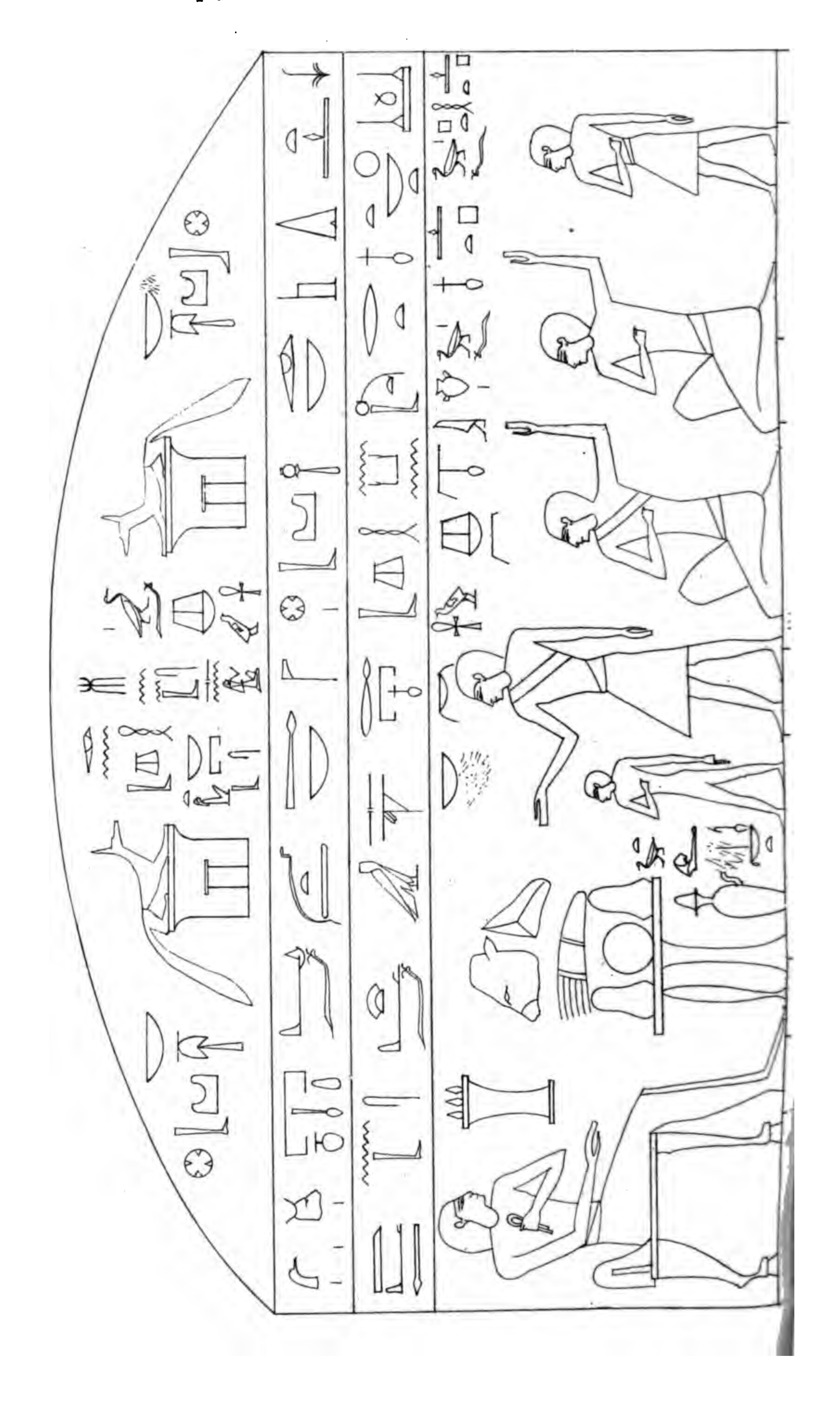


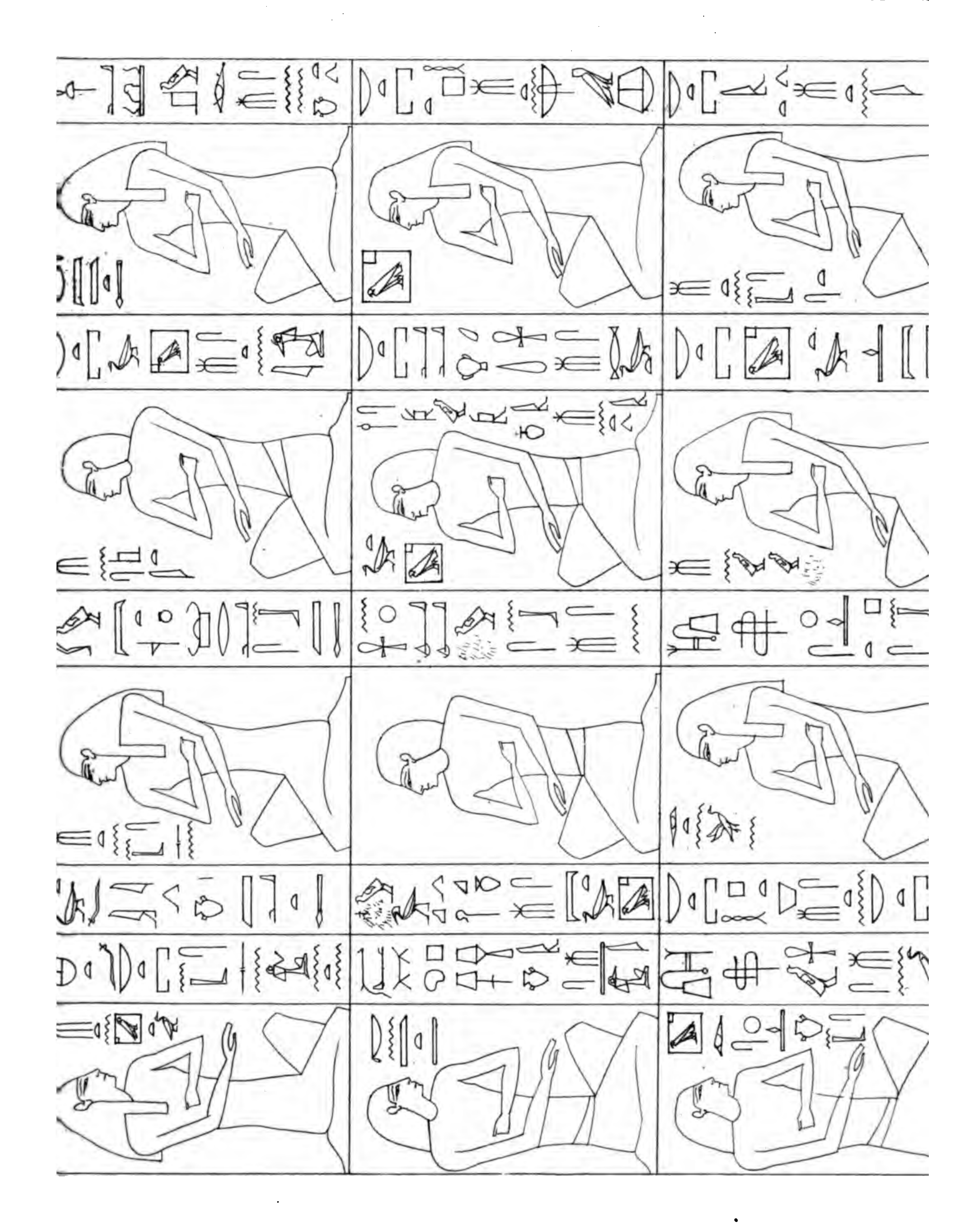




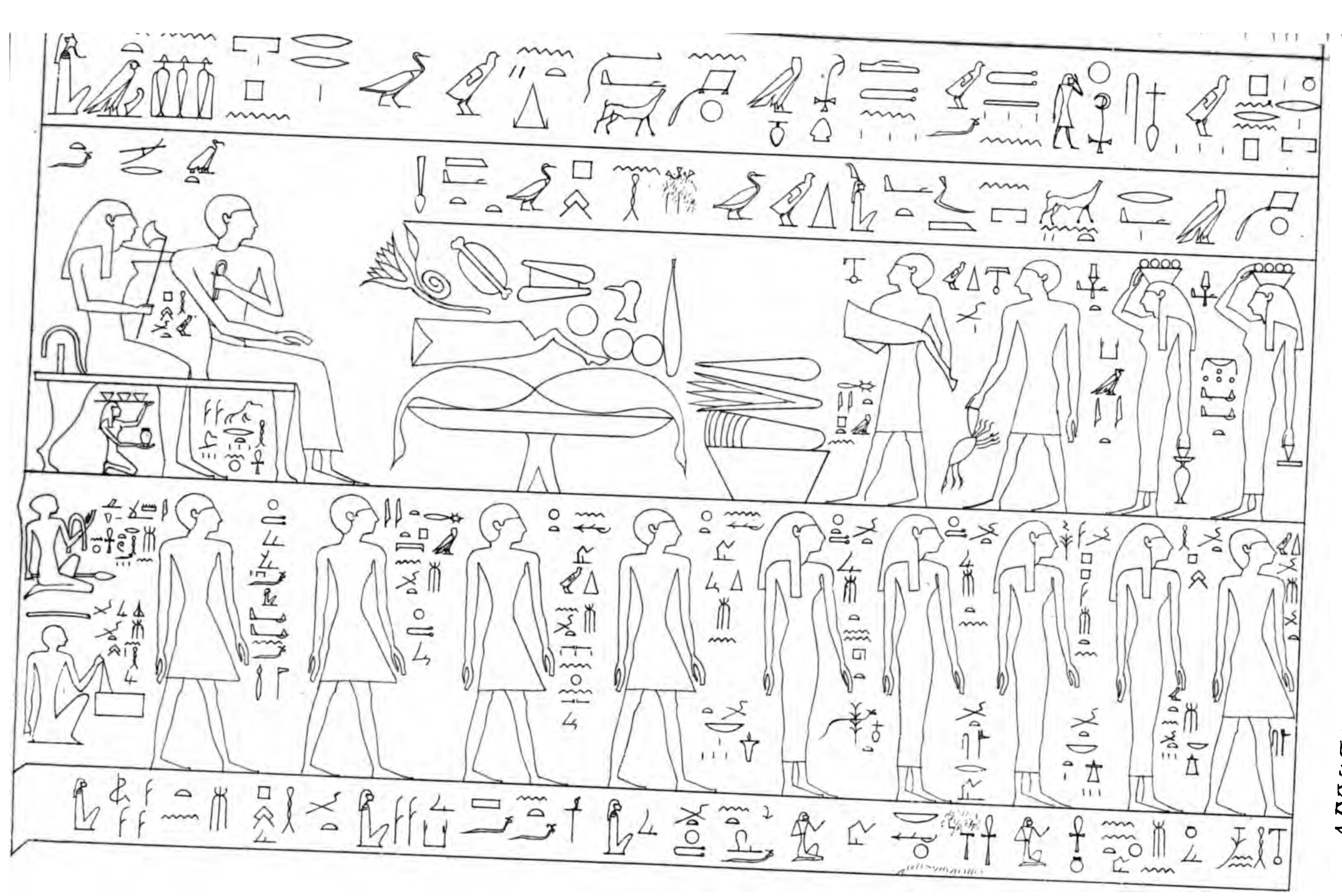


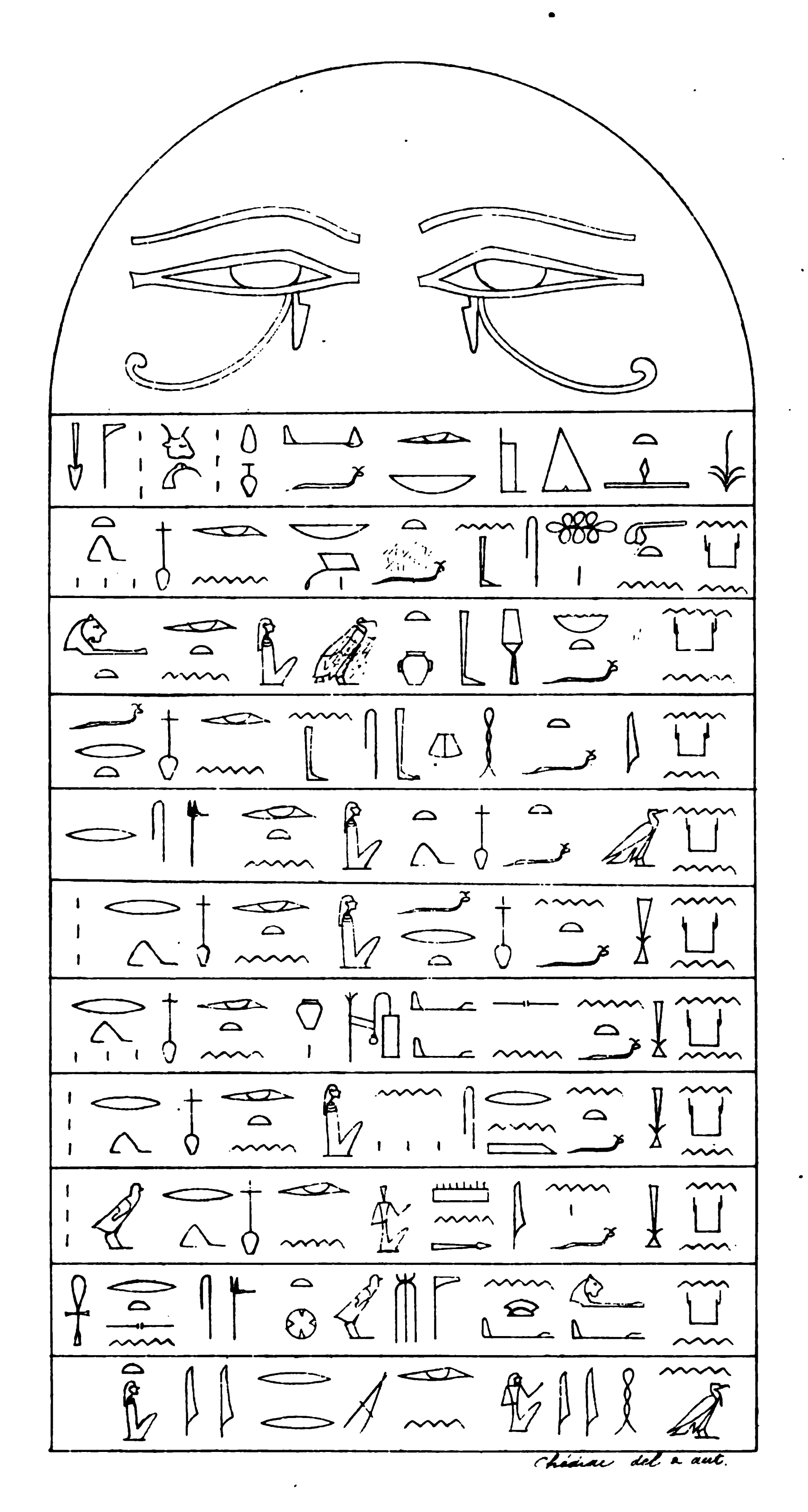
C. 40

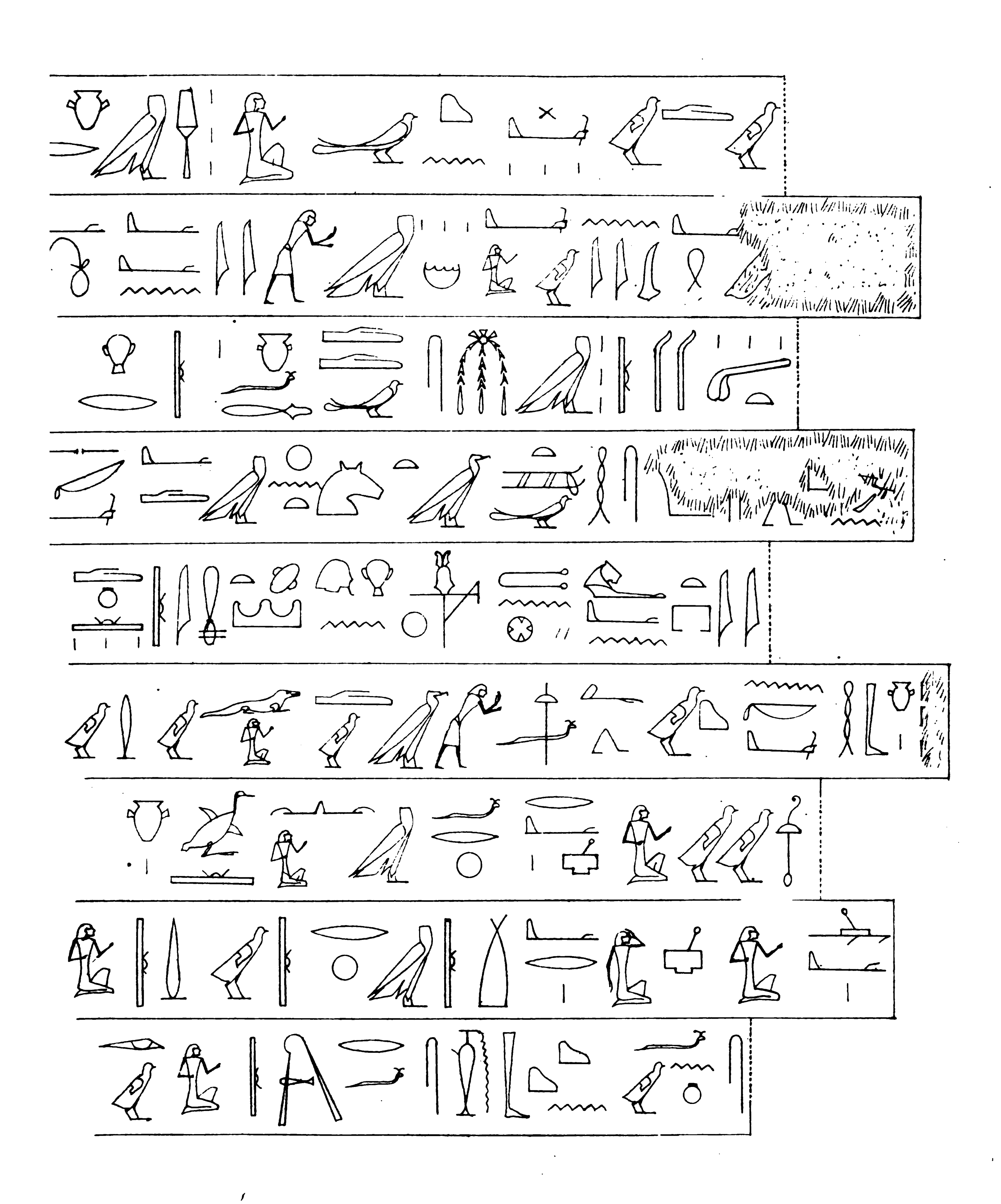


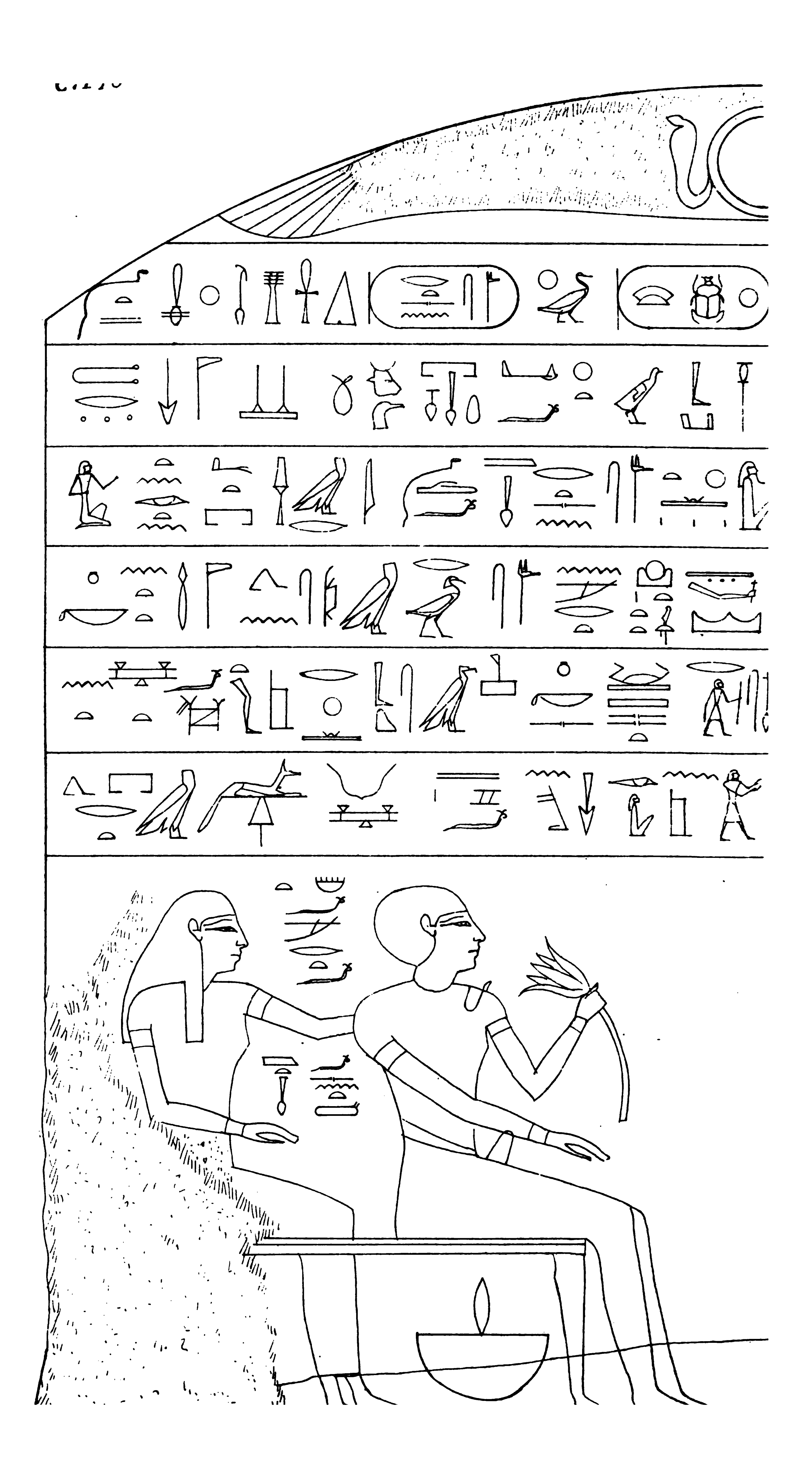


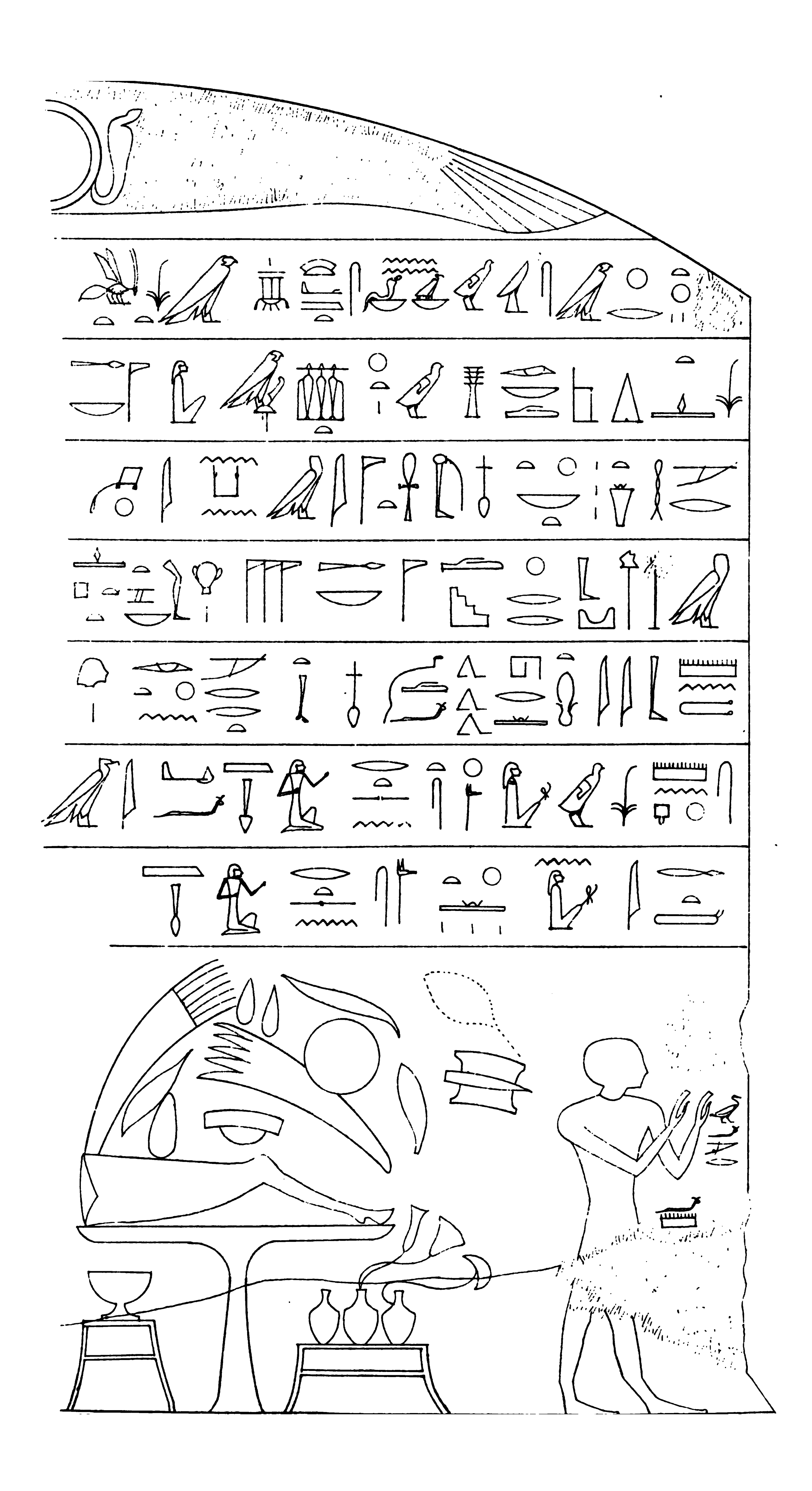
C. 100

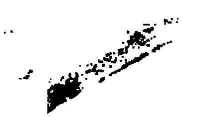



Chédiac del. a aut.

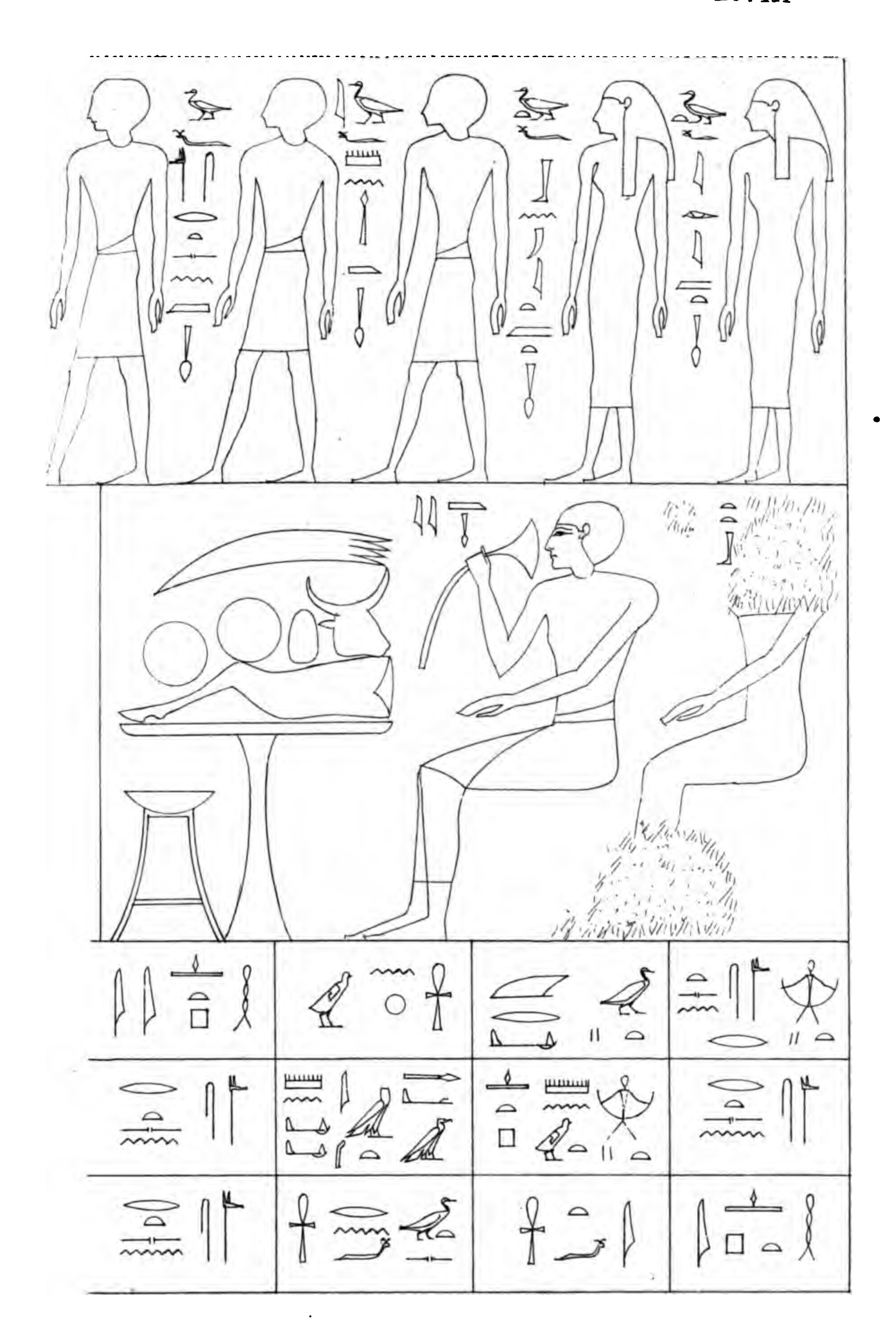




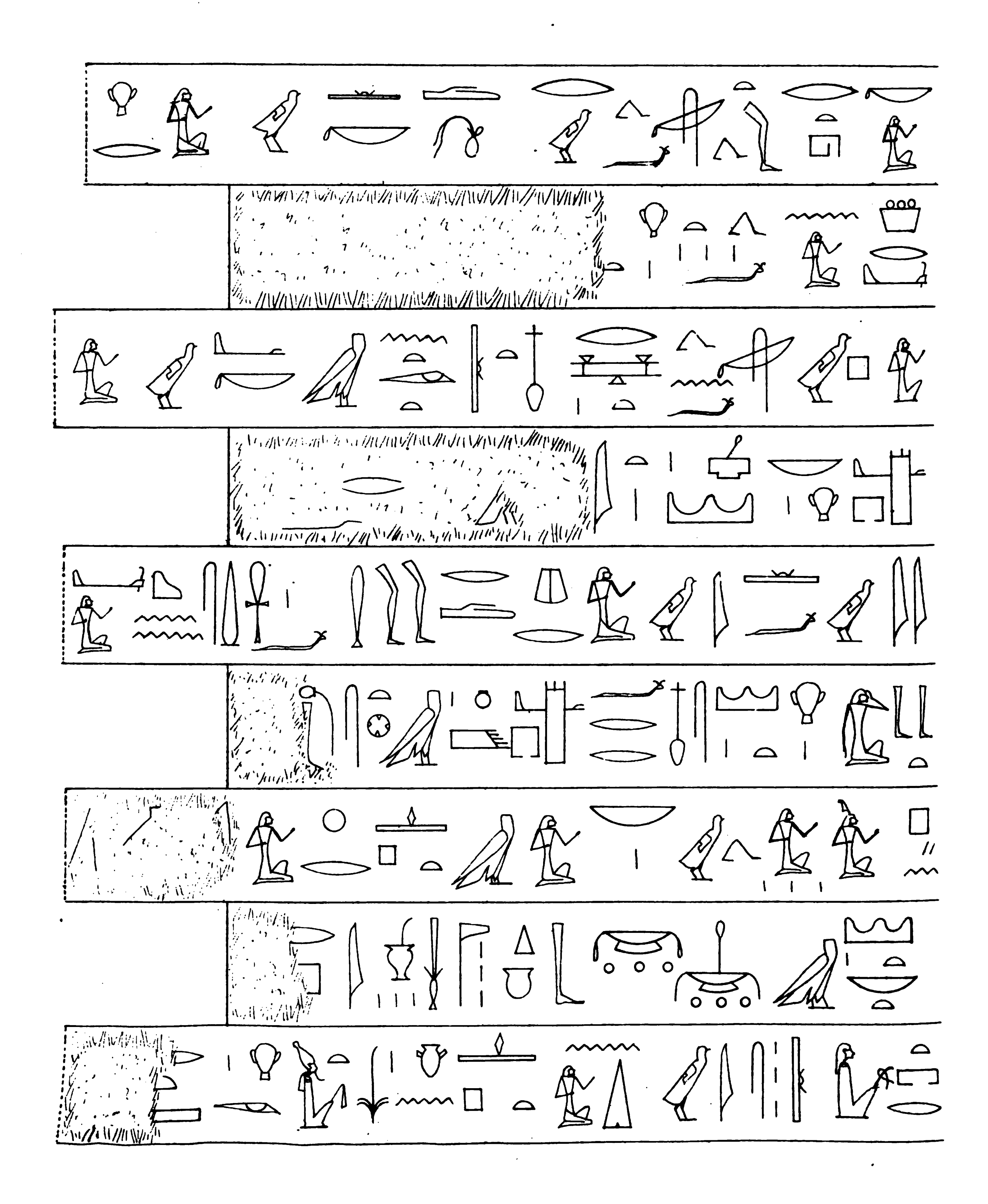




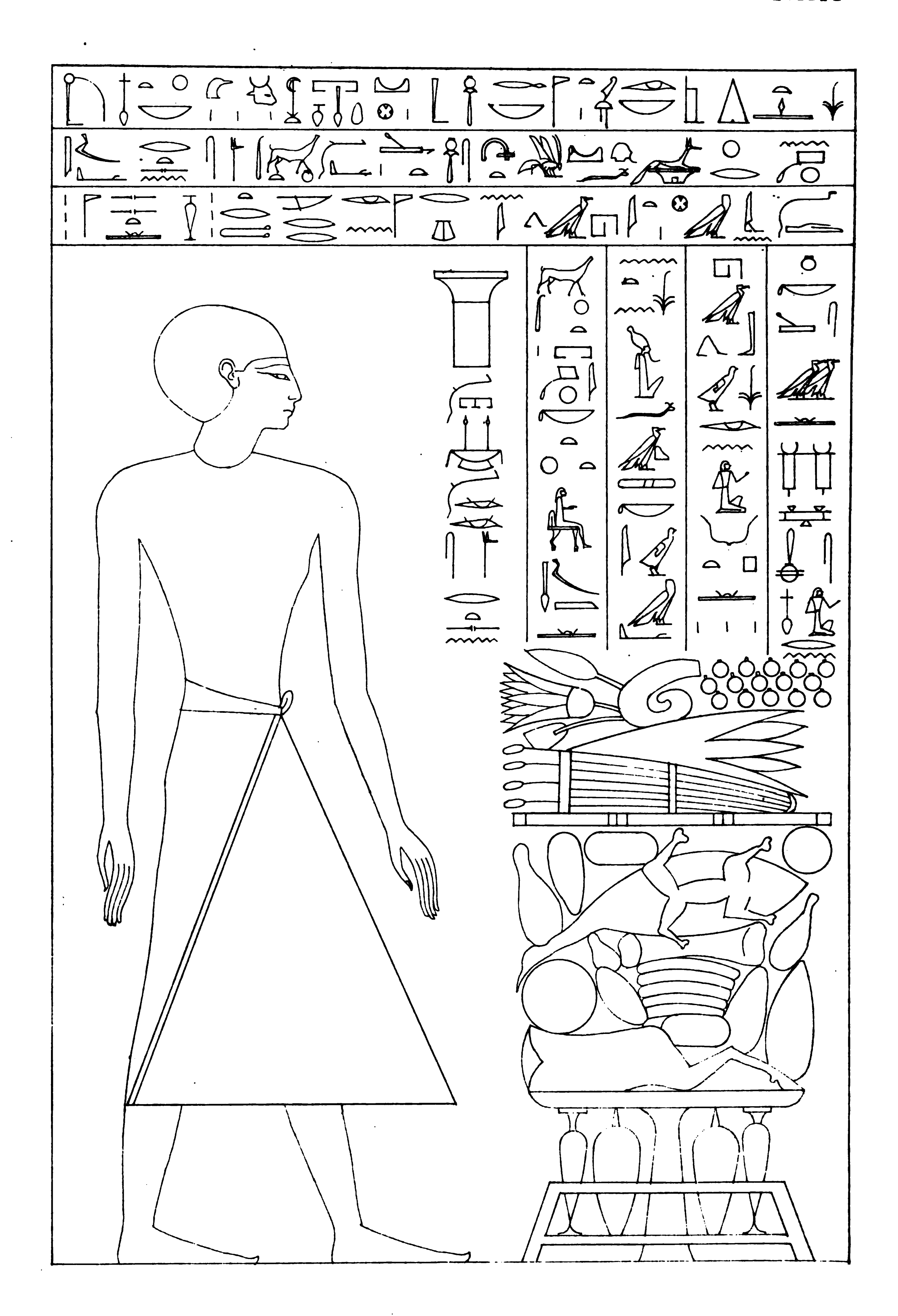
C.170

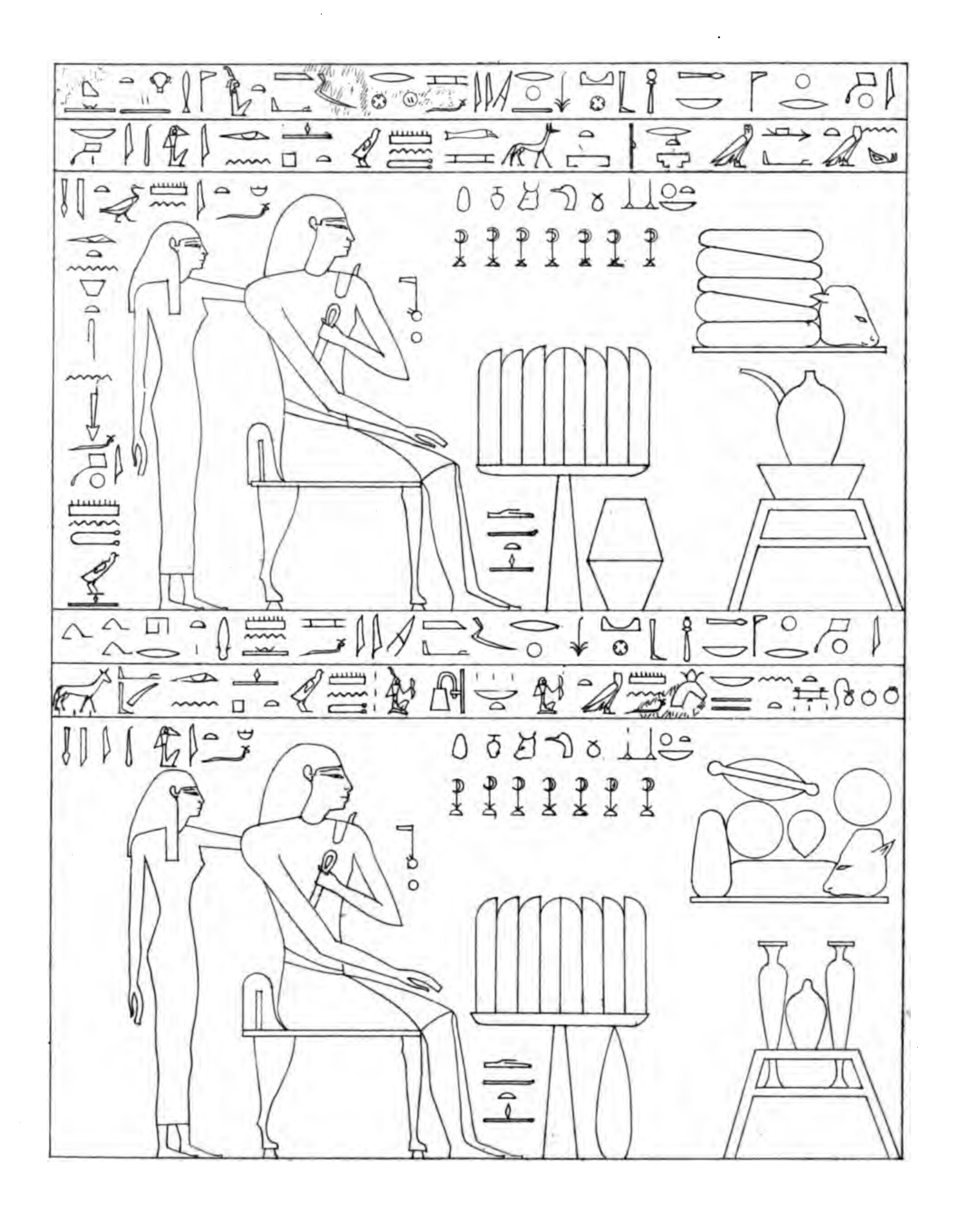


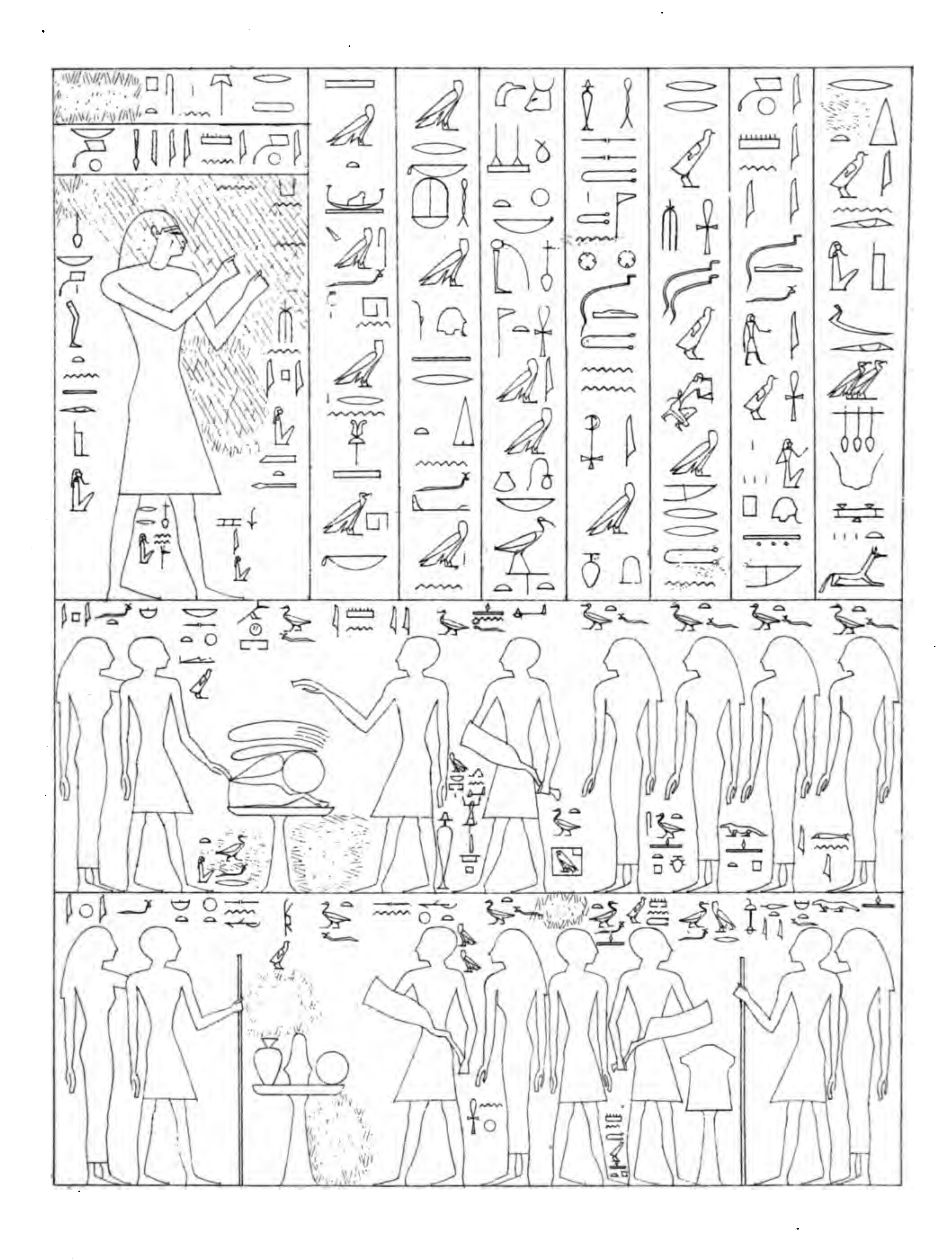
C. 26

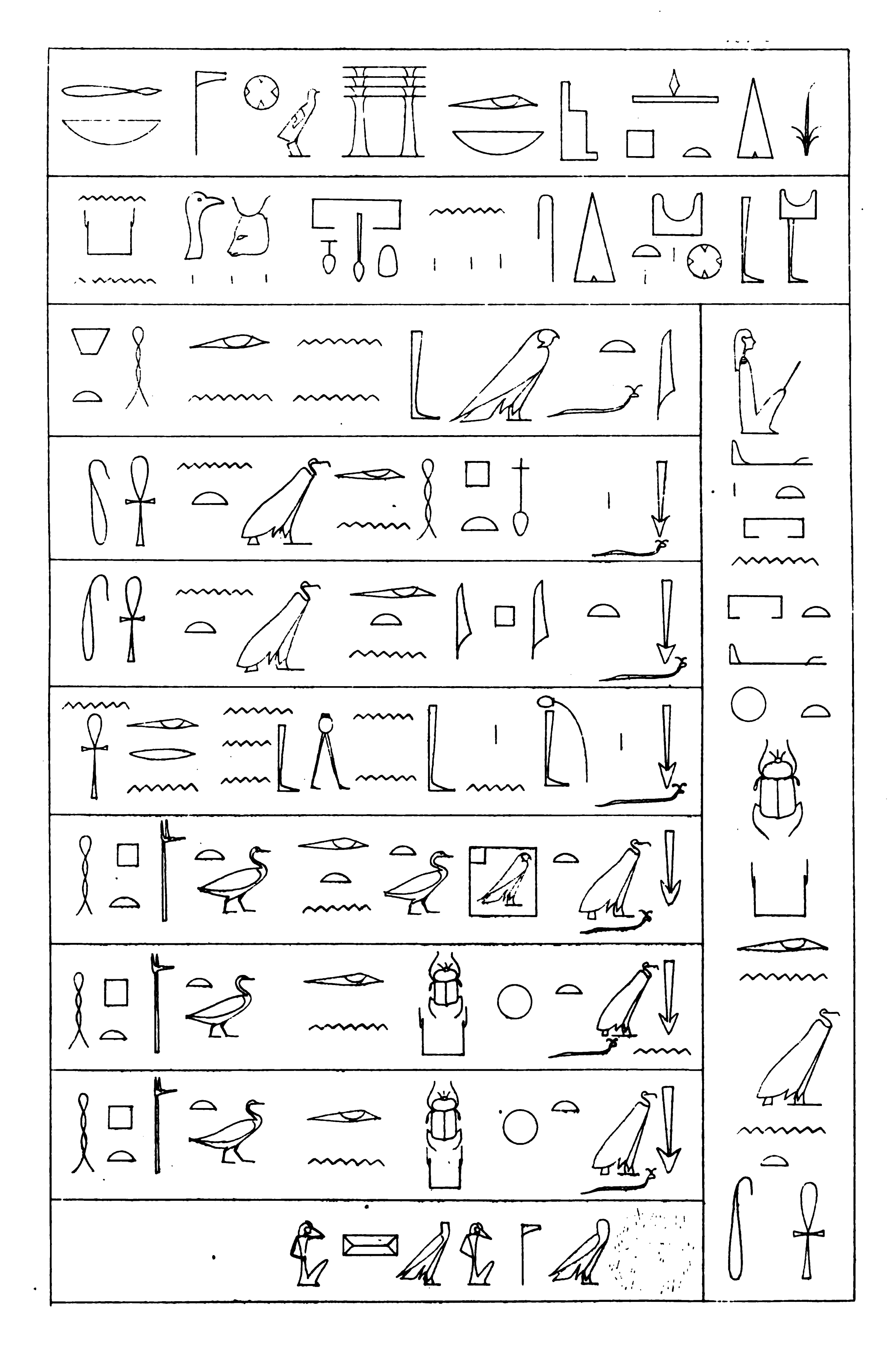


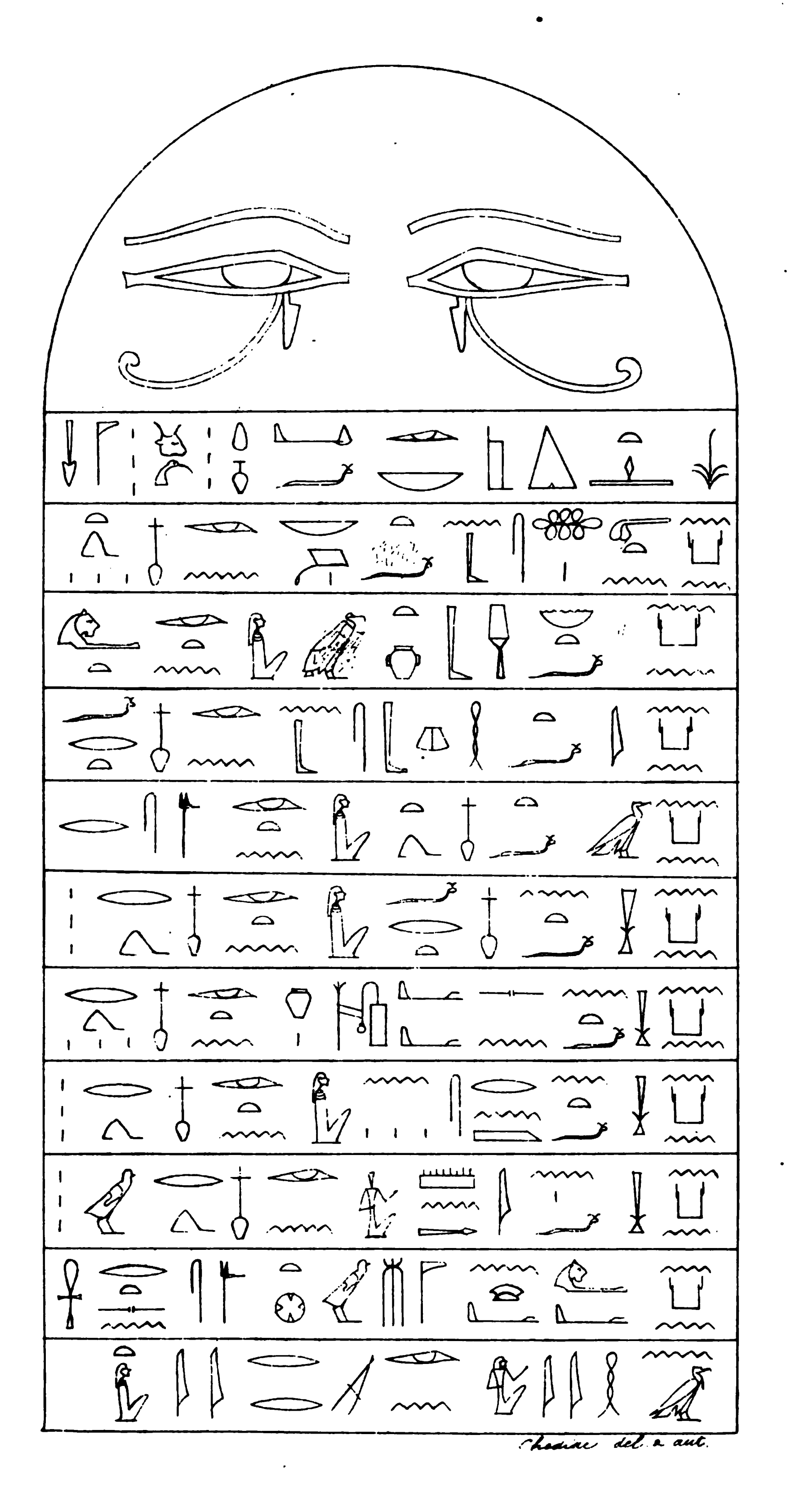
PL. XXIX



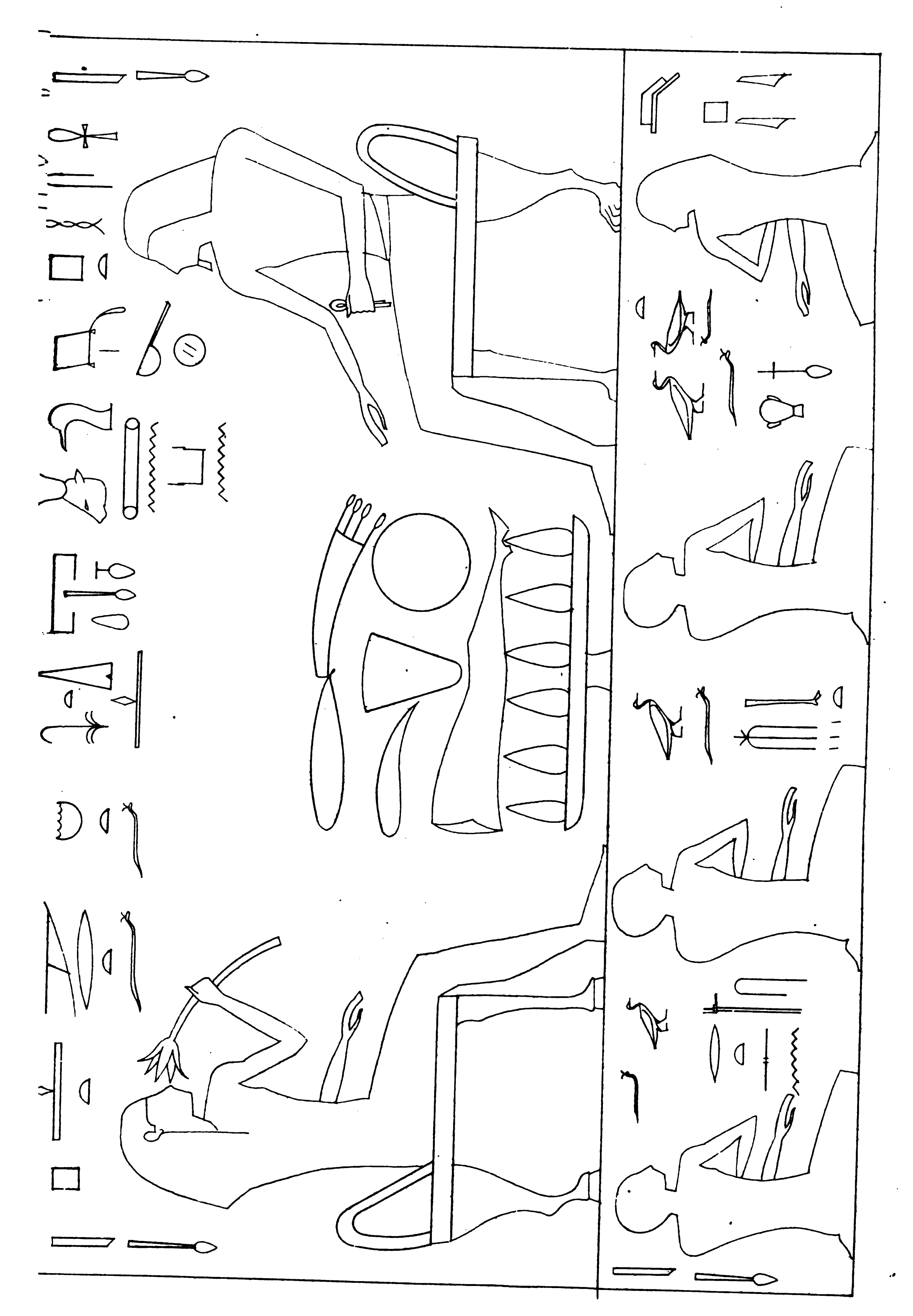


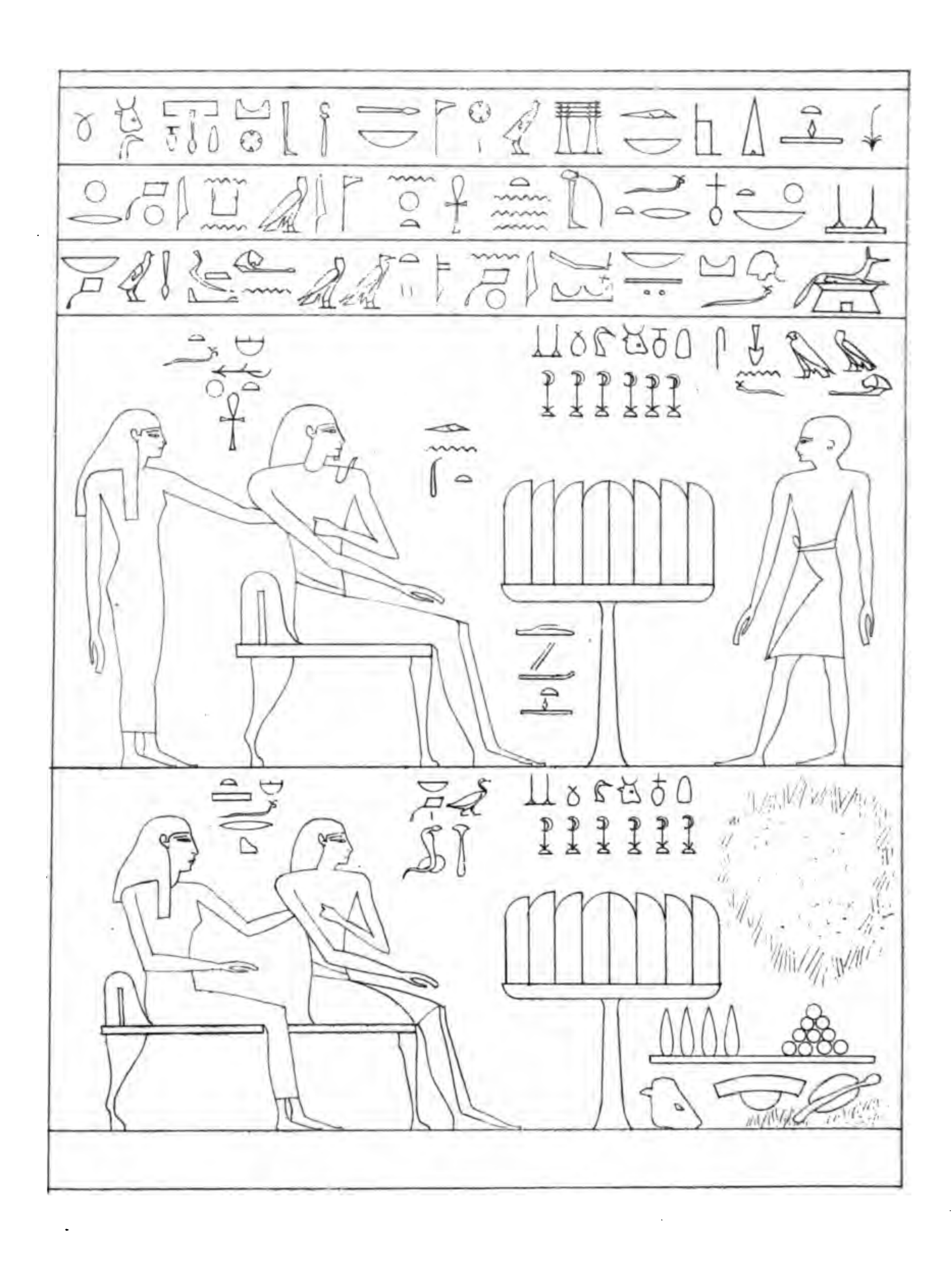


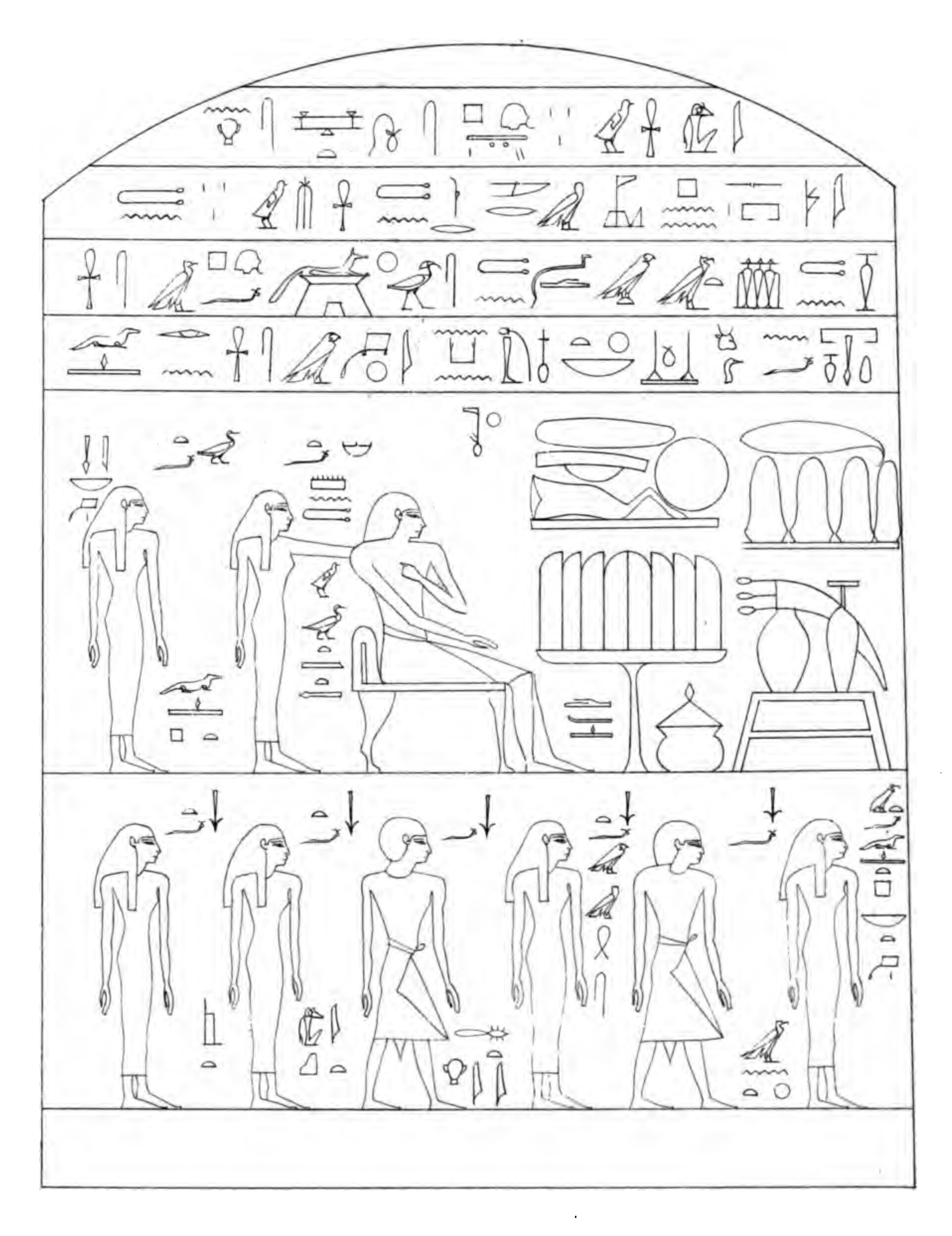


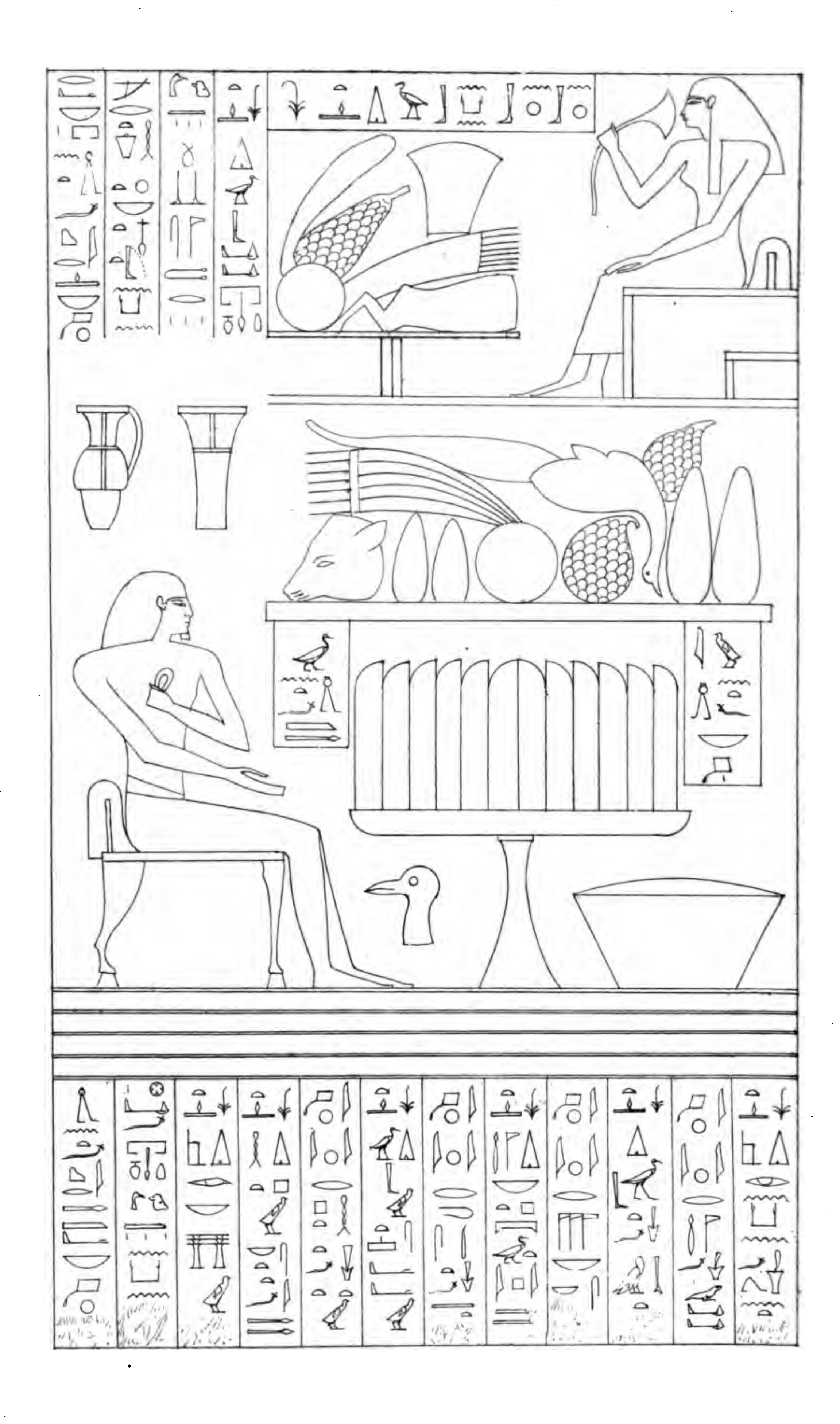


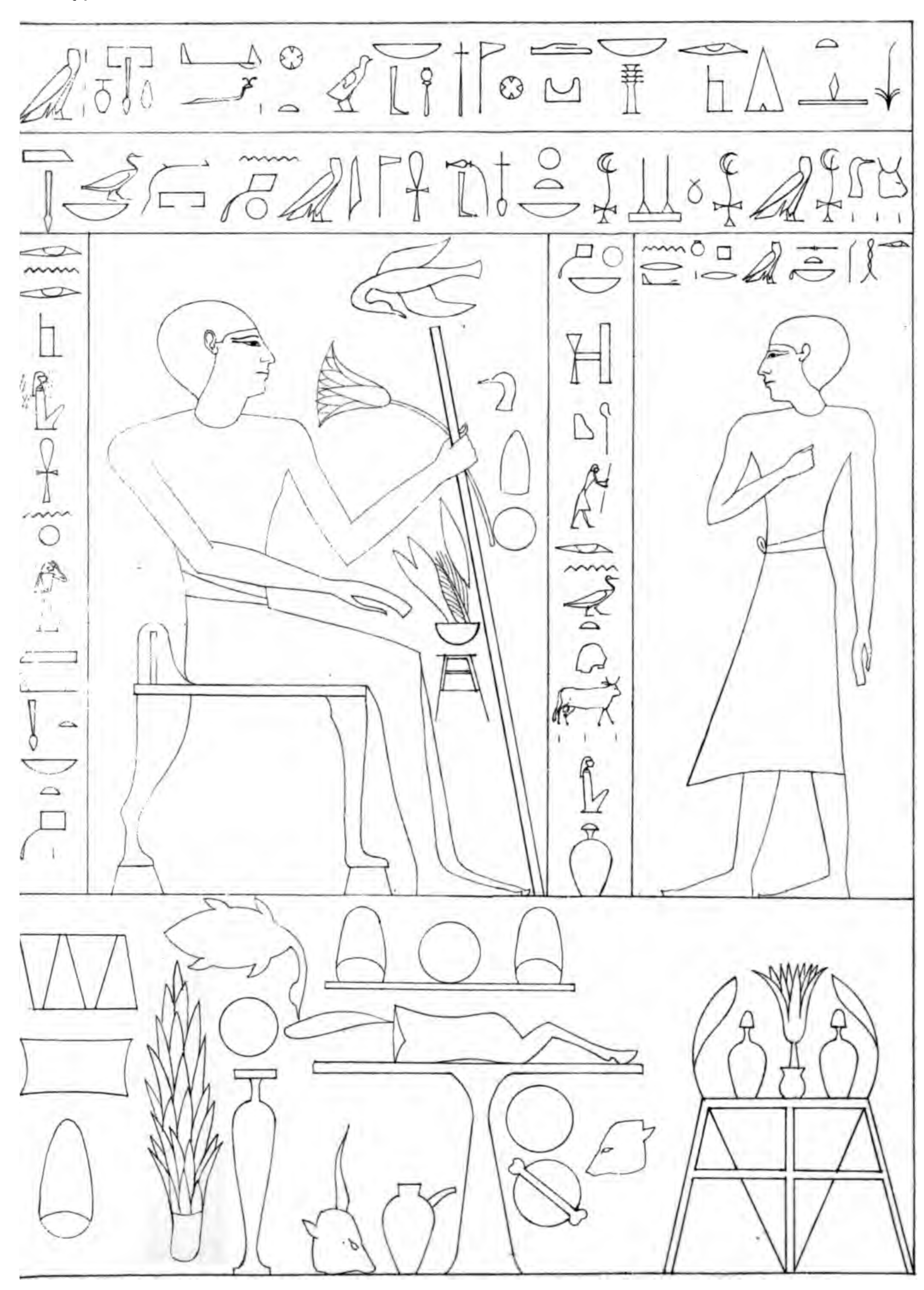
Chodaac del. & aut.

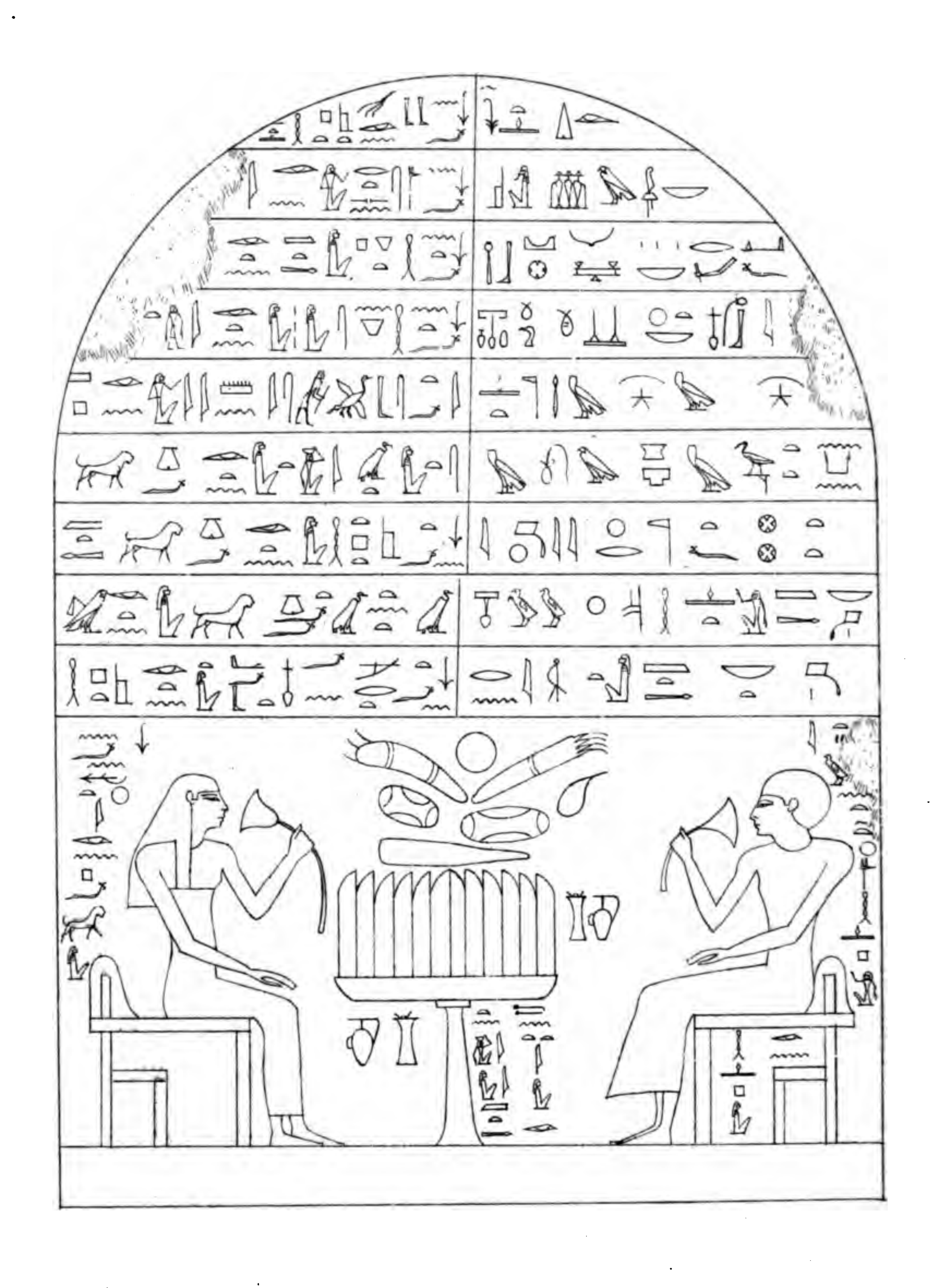


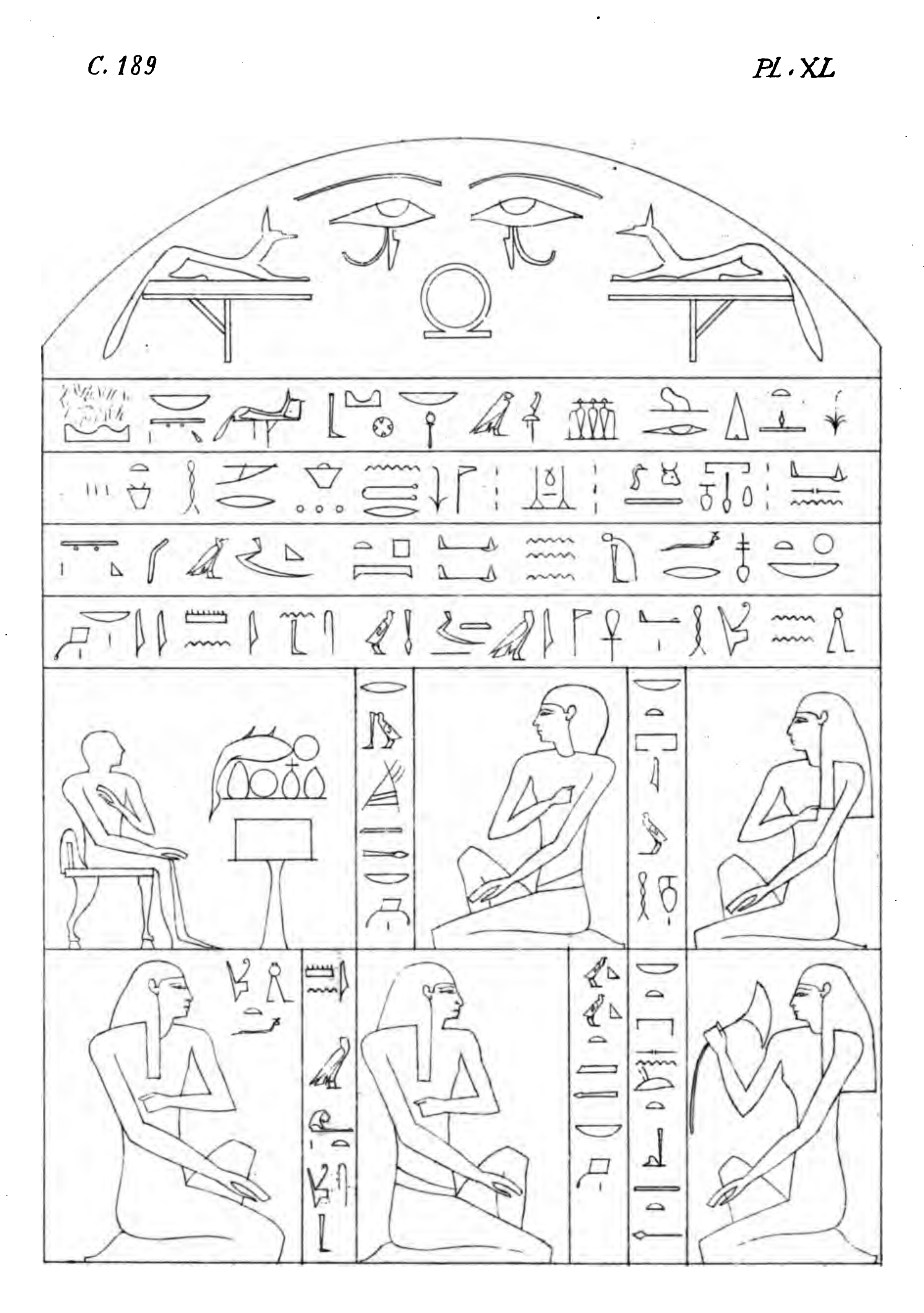


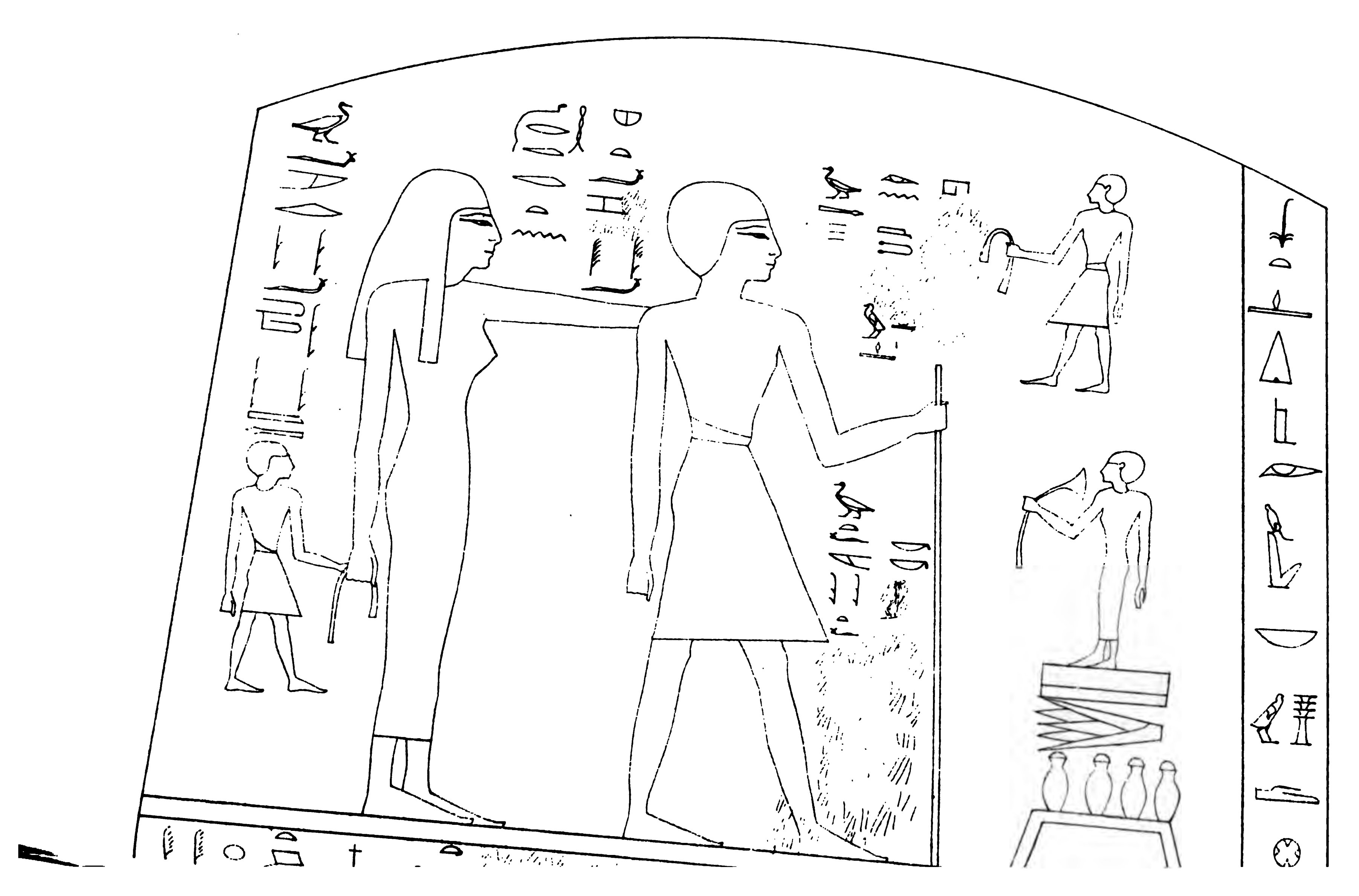


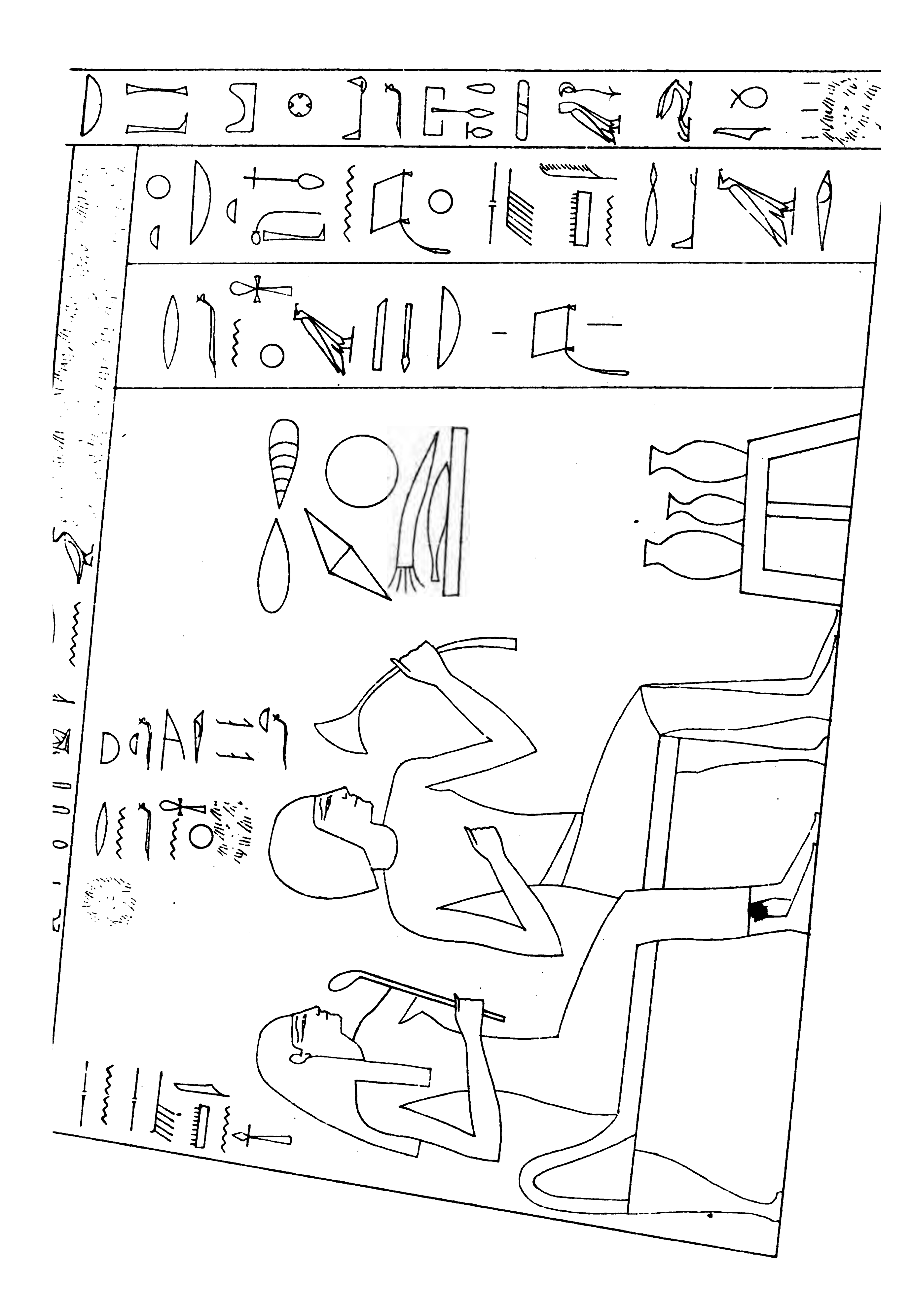


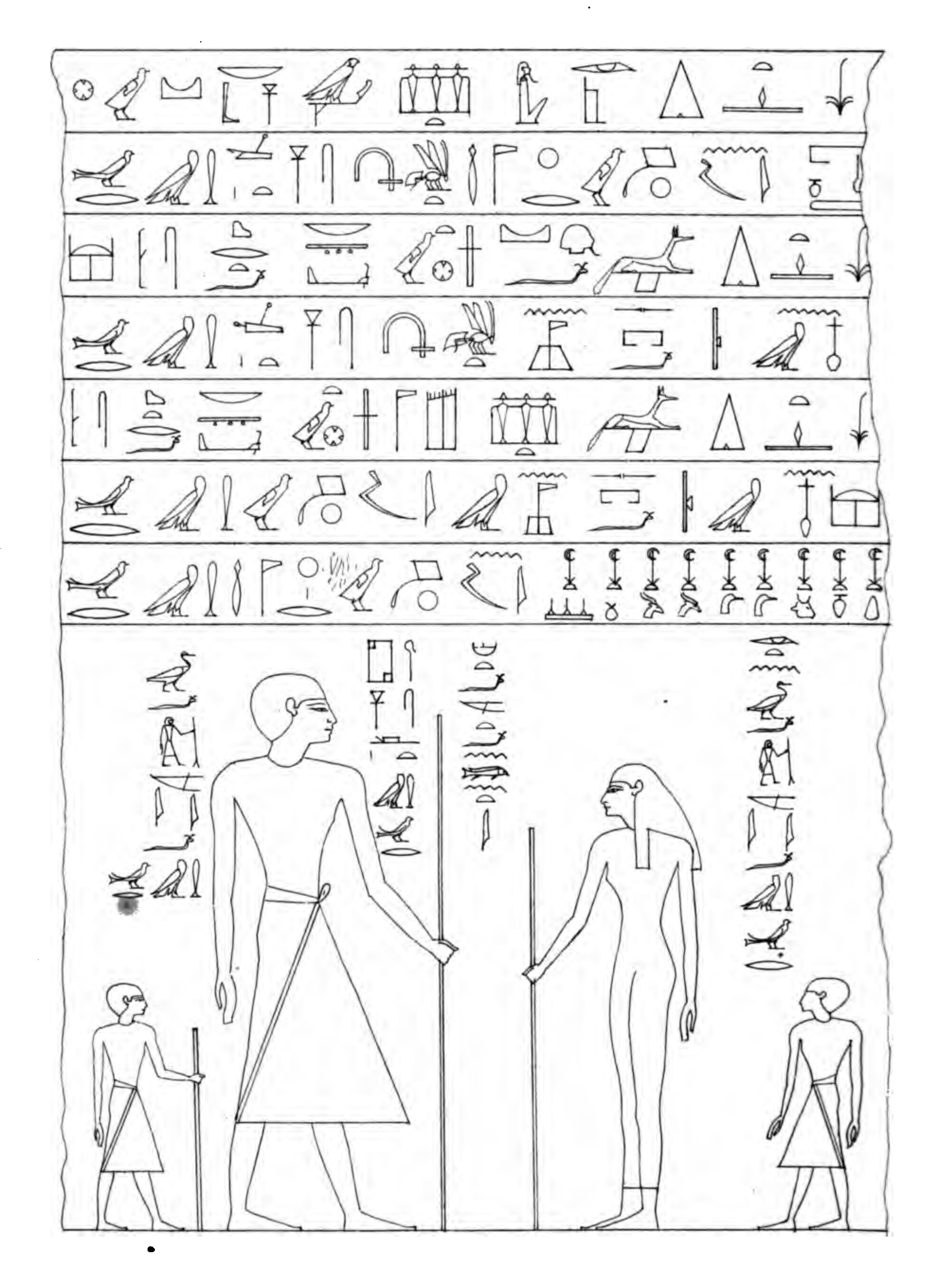


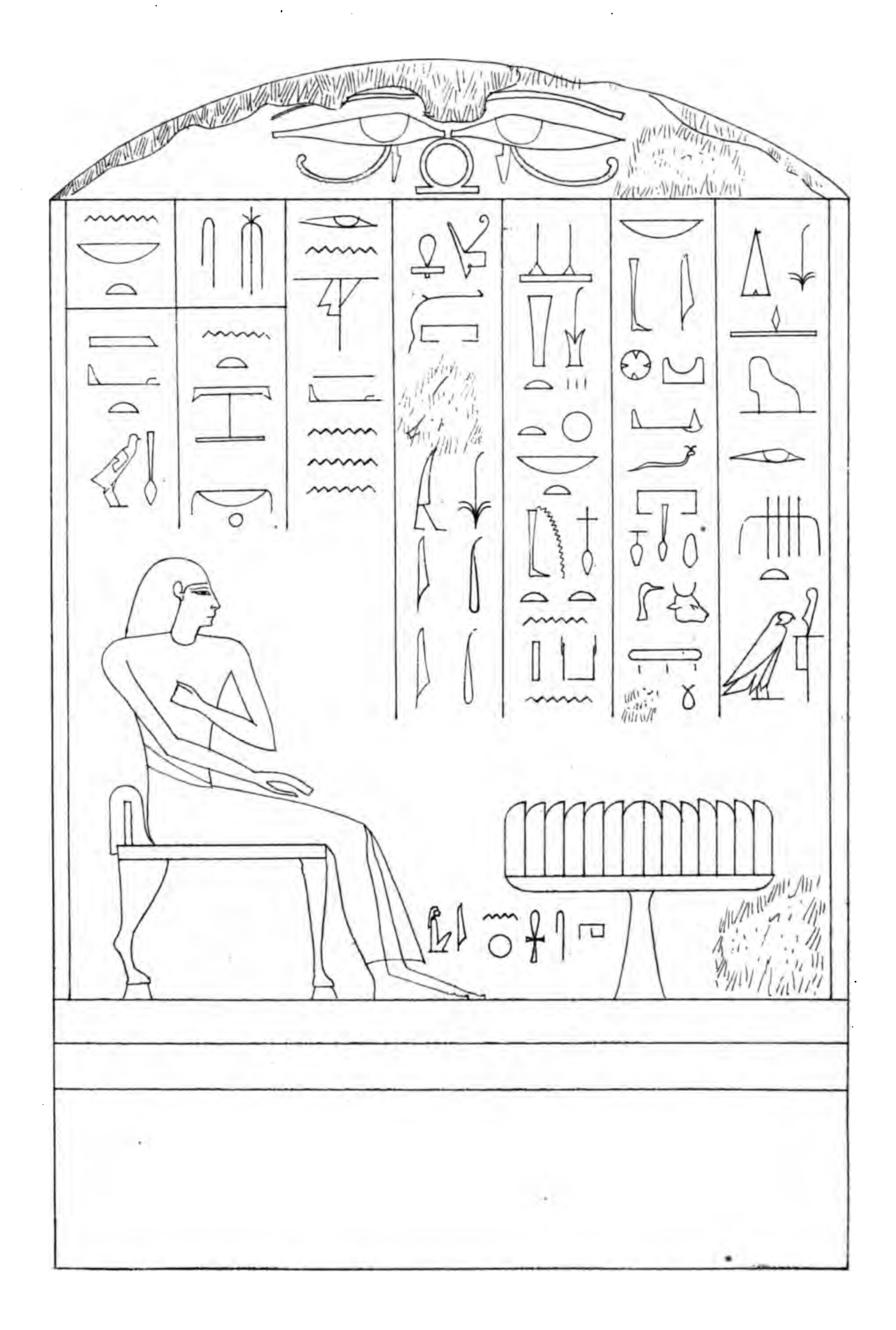


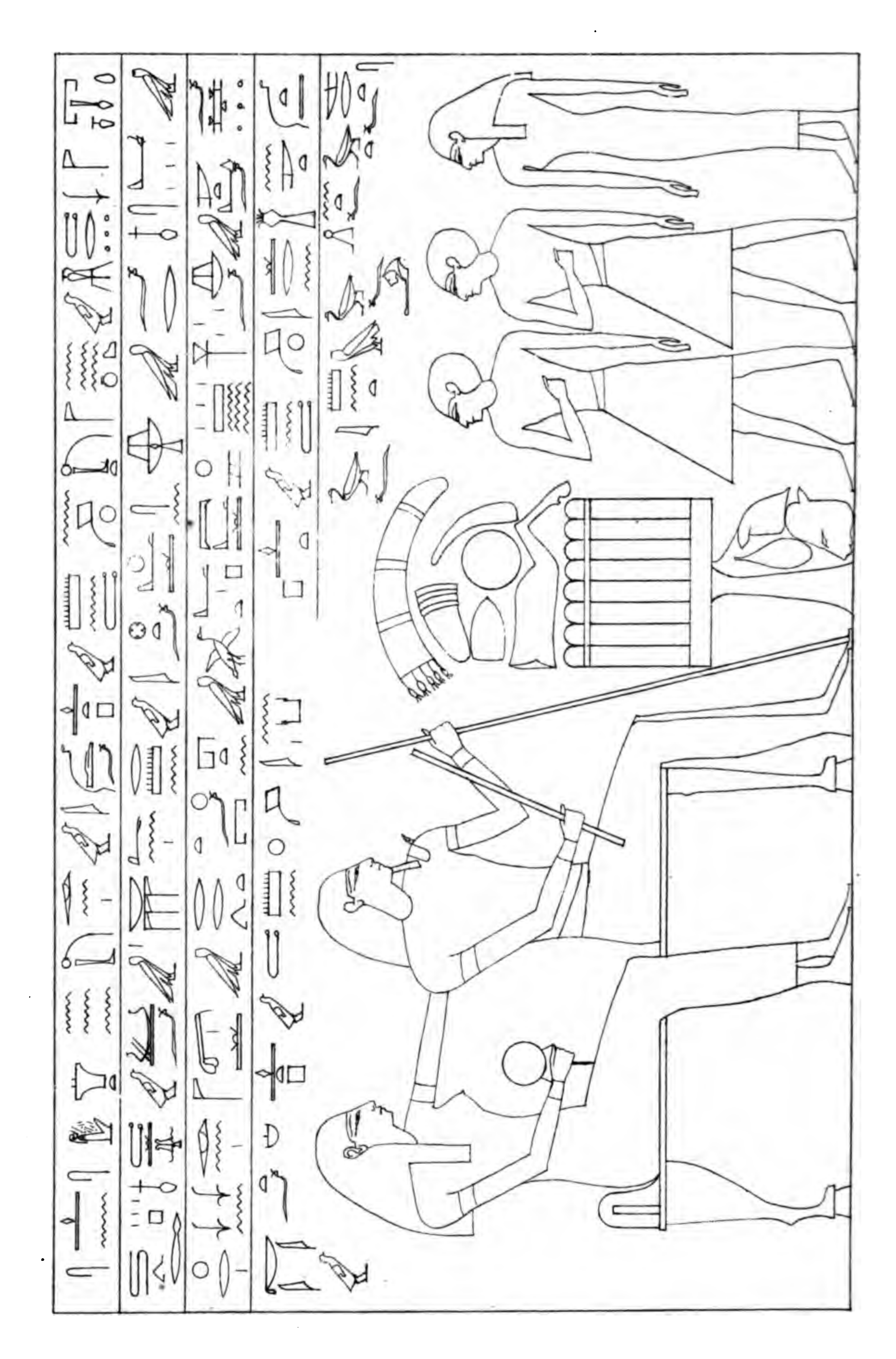




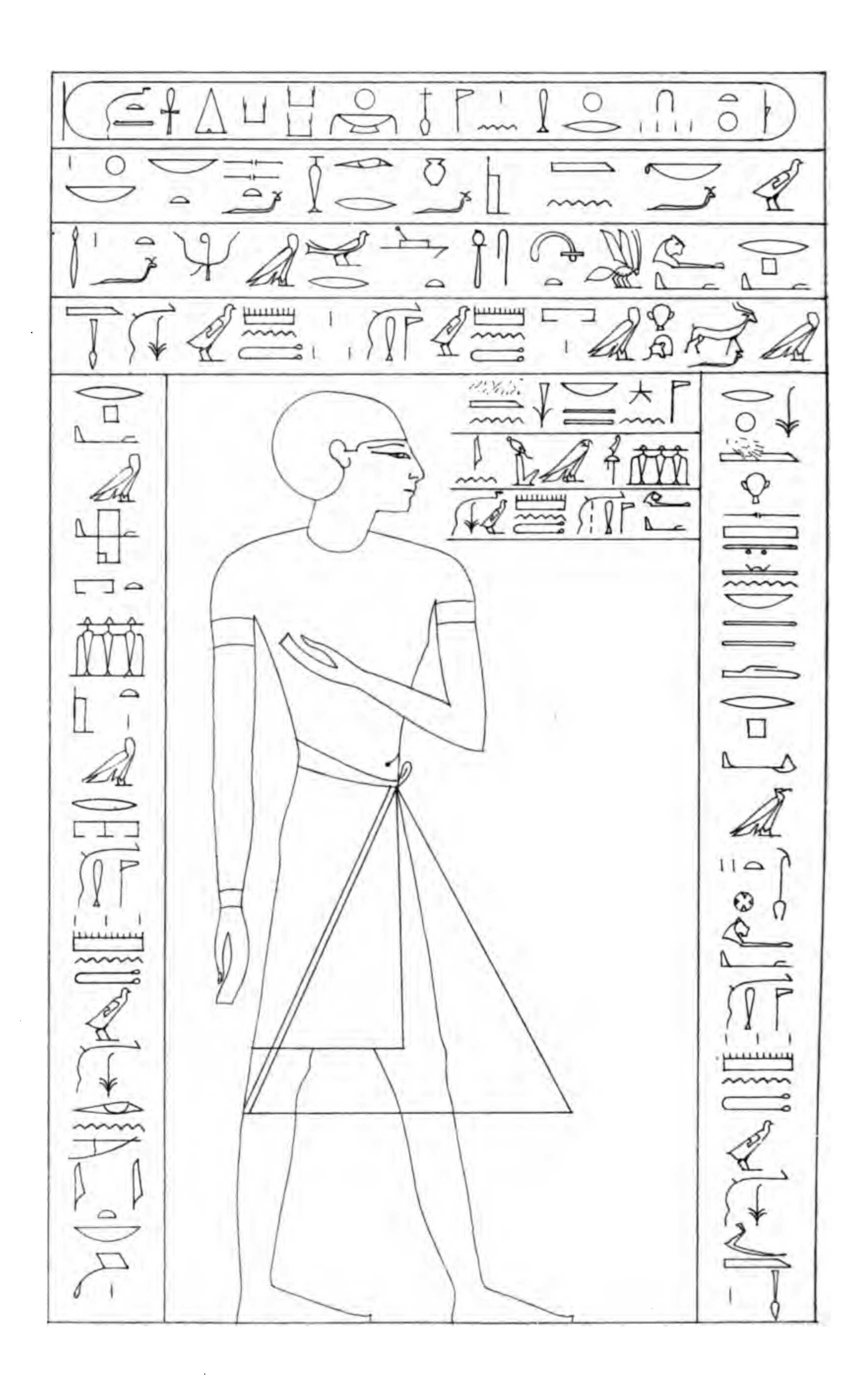


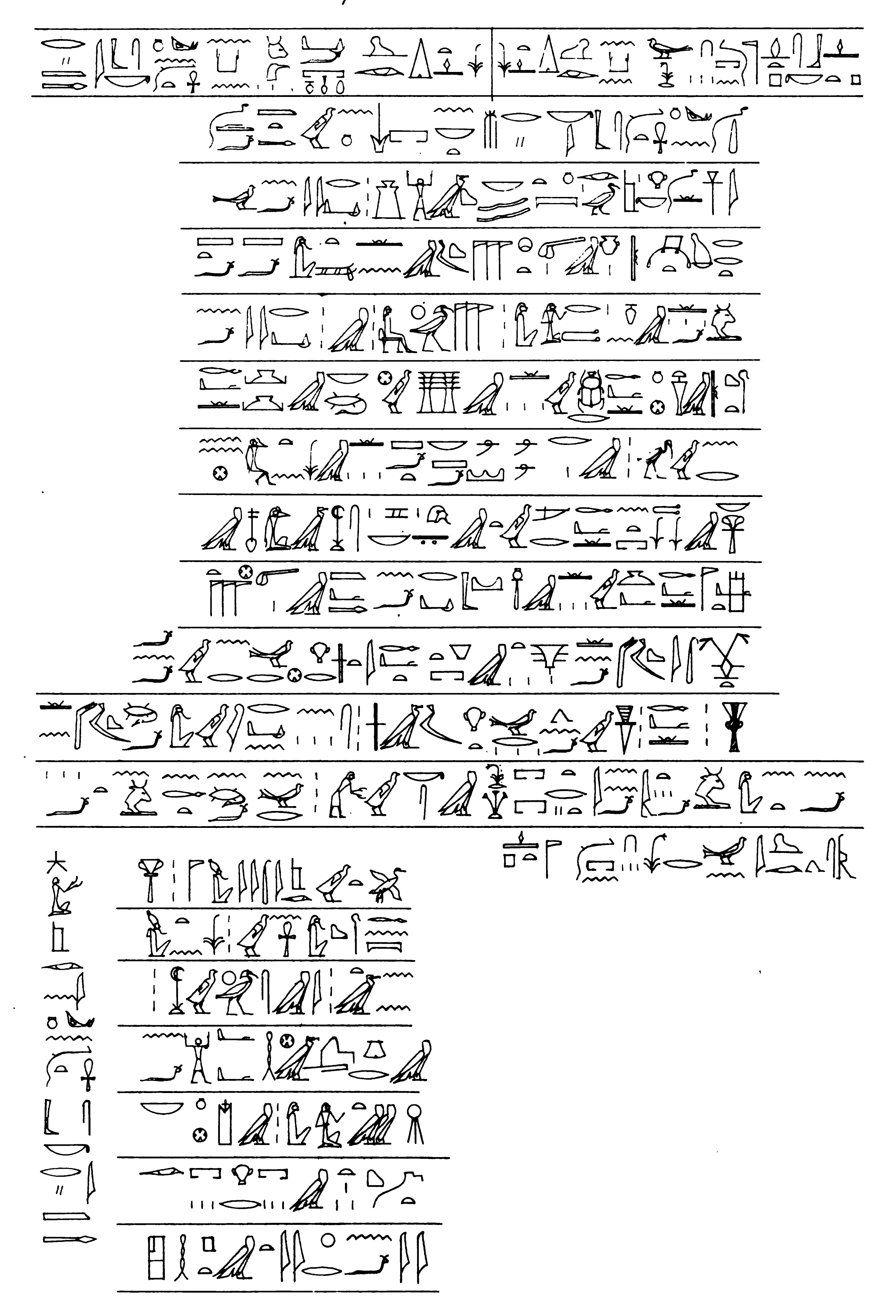






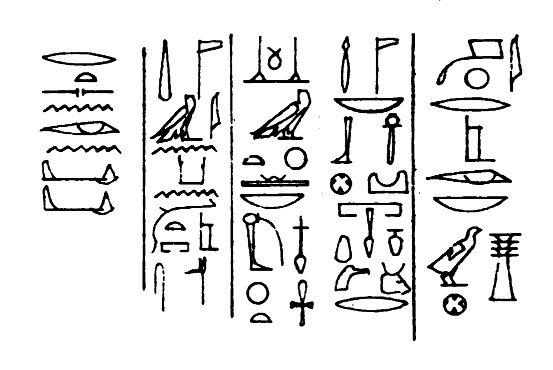






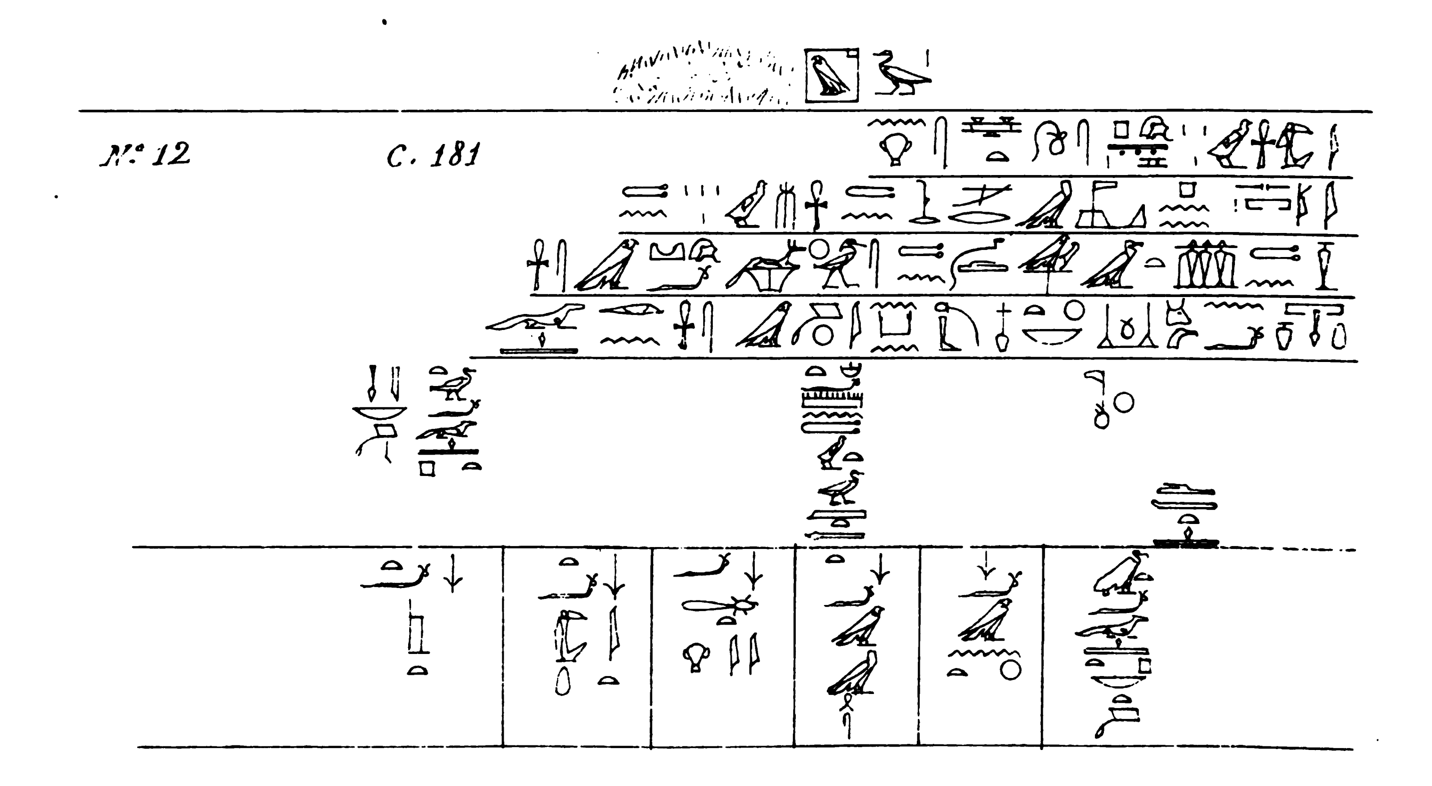
N° 14 C. 185

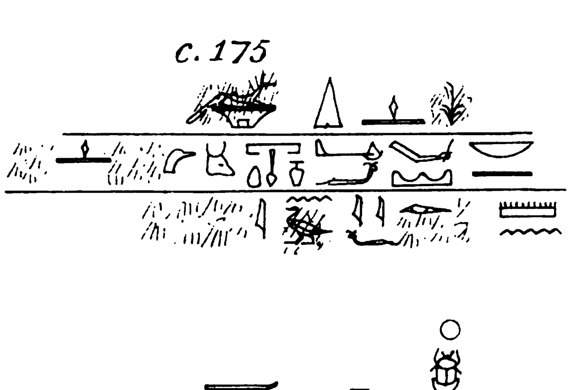
N° 15 C. 188



N° 19 C. 193

N° 12 C. 181

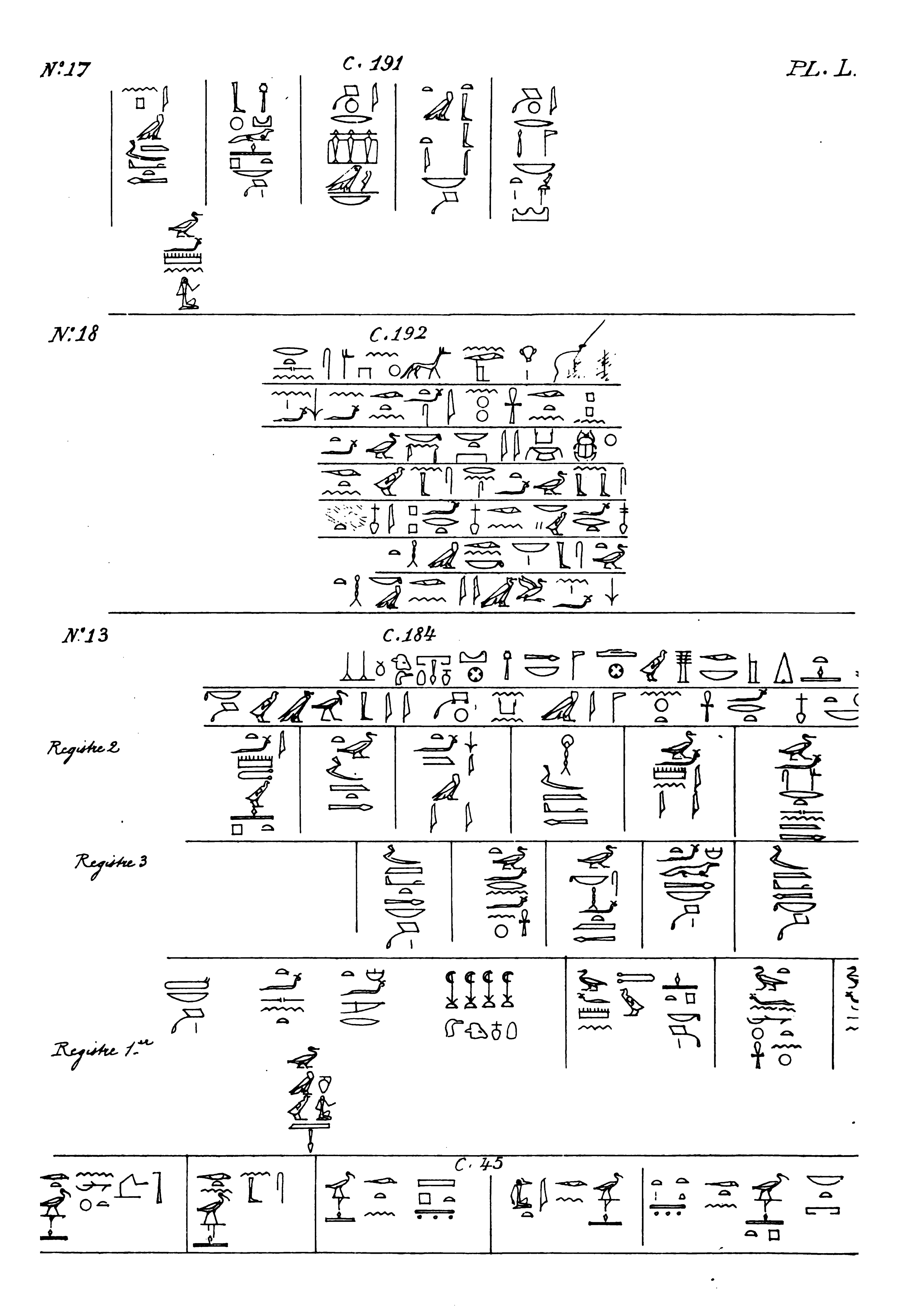


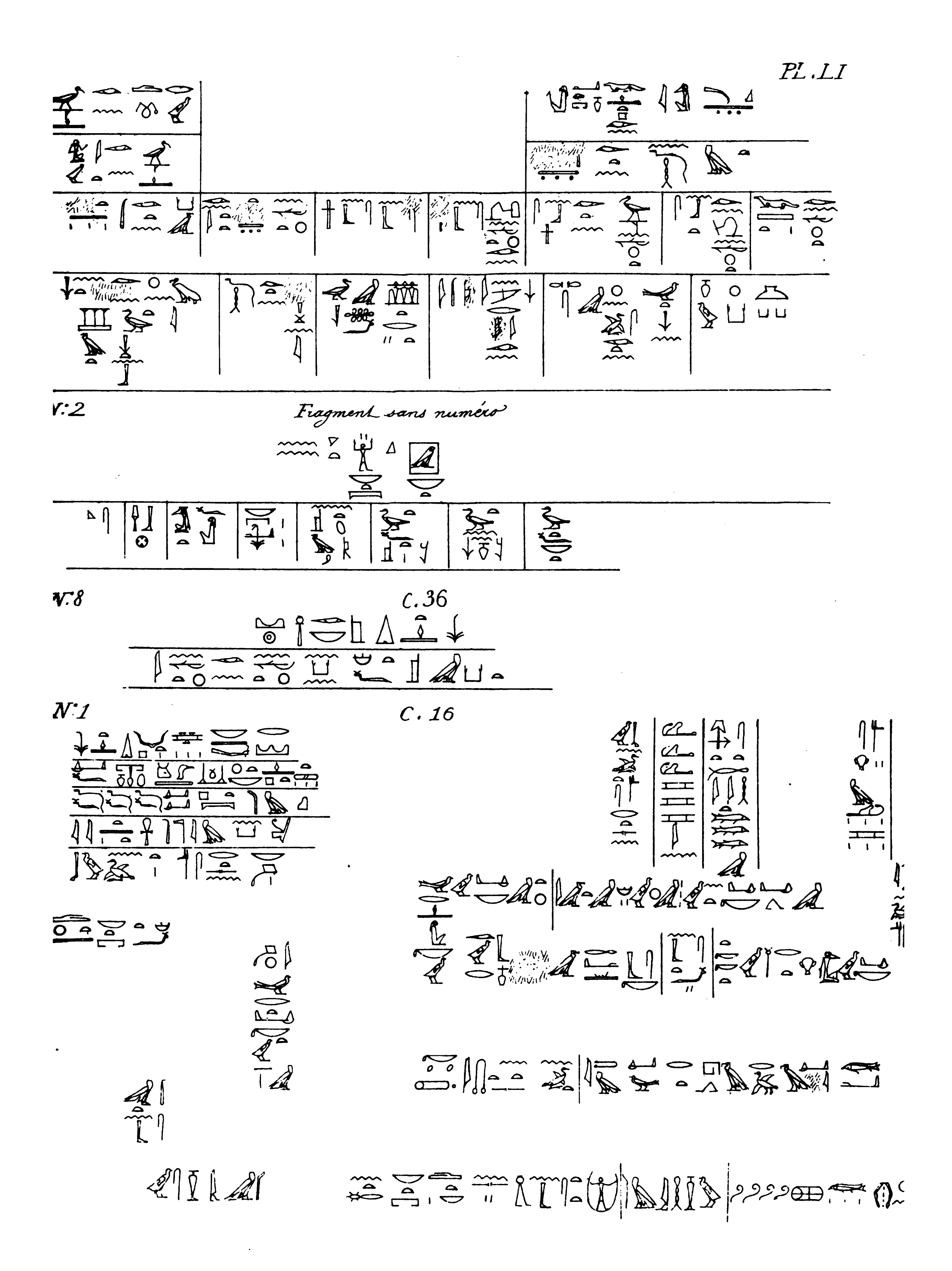


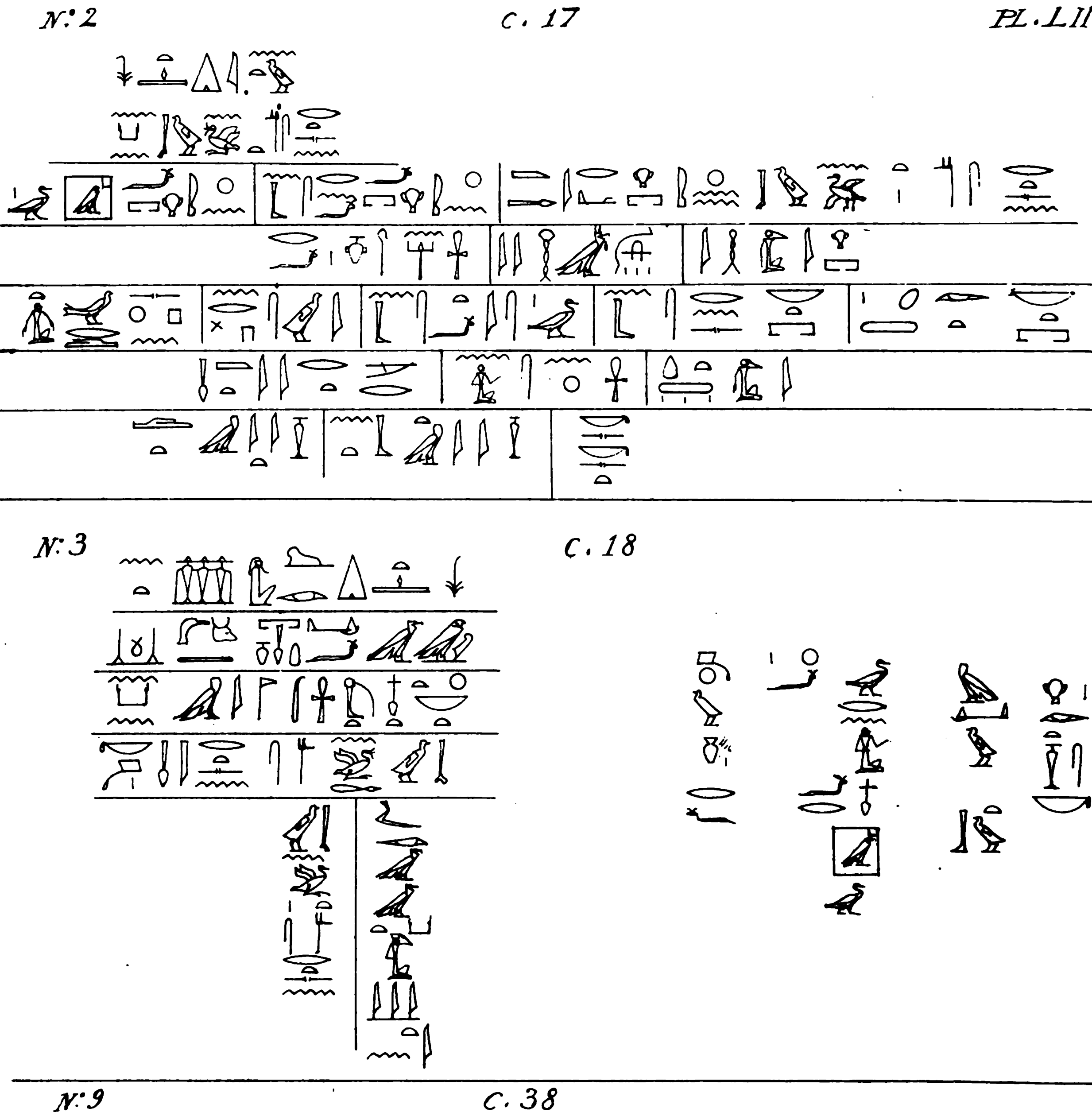
Dernier Registre

N° 16

C. 190

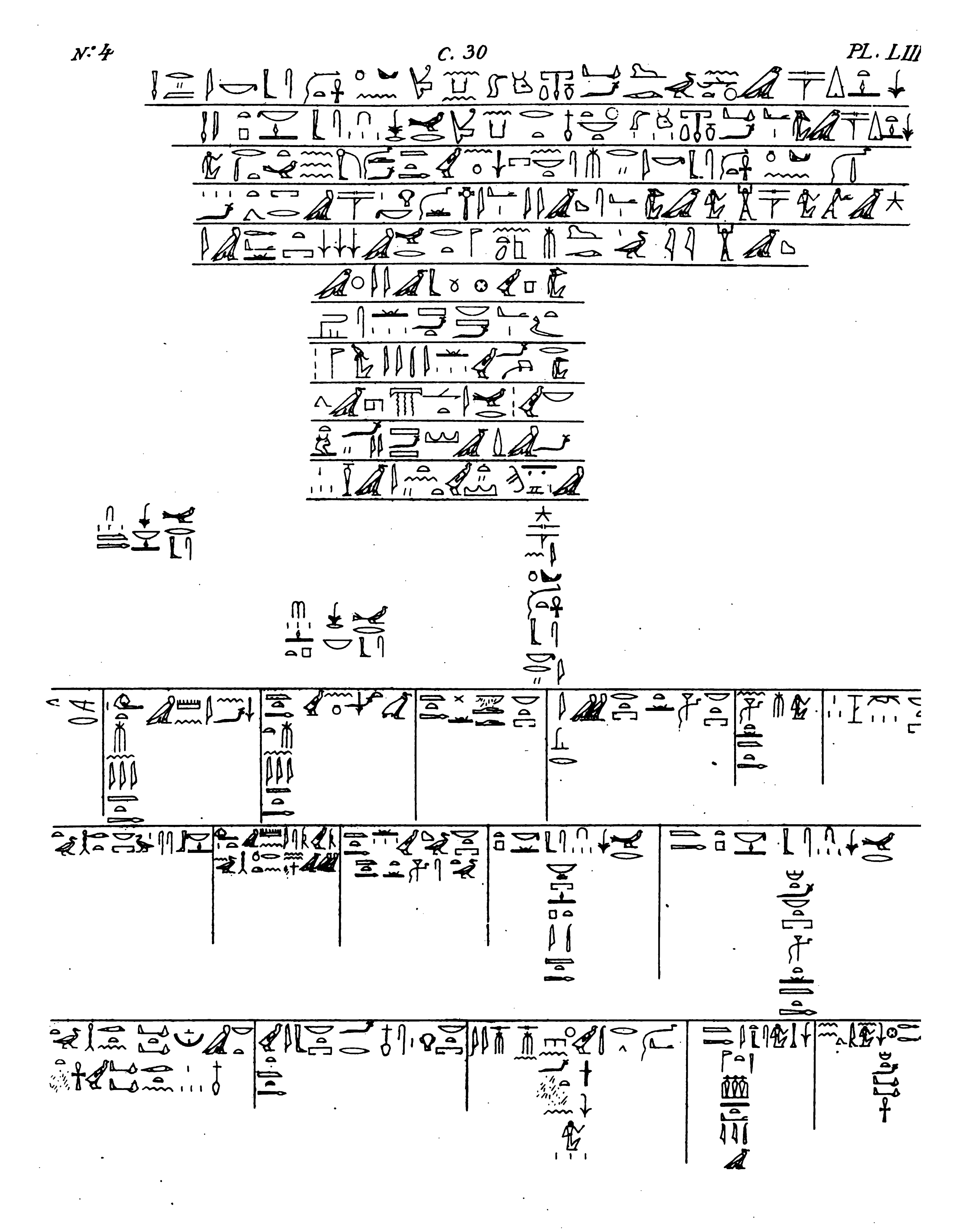

N.° 17
C. 191
N.° 18
C. 192
N.° 13
C. 184
Registre 2
Registre 3
Registre 1.er
C. 45

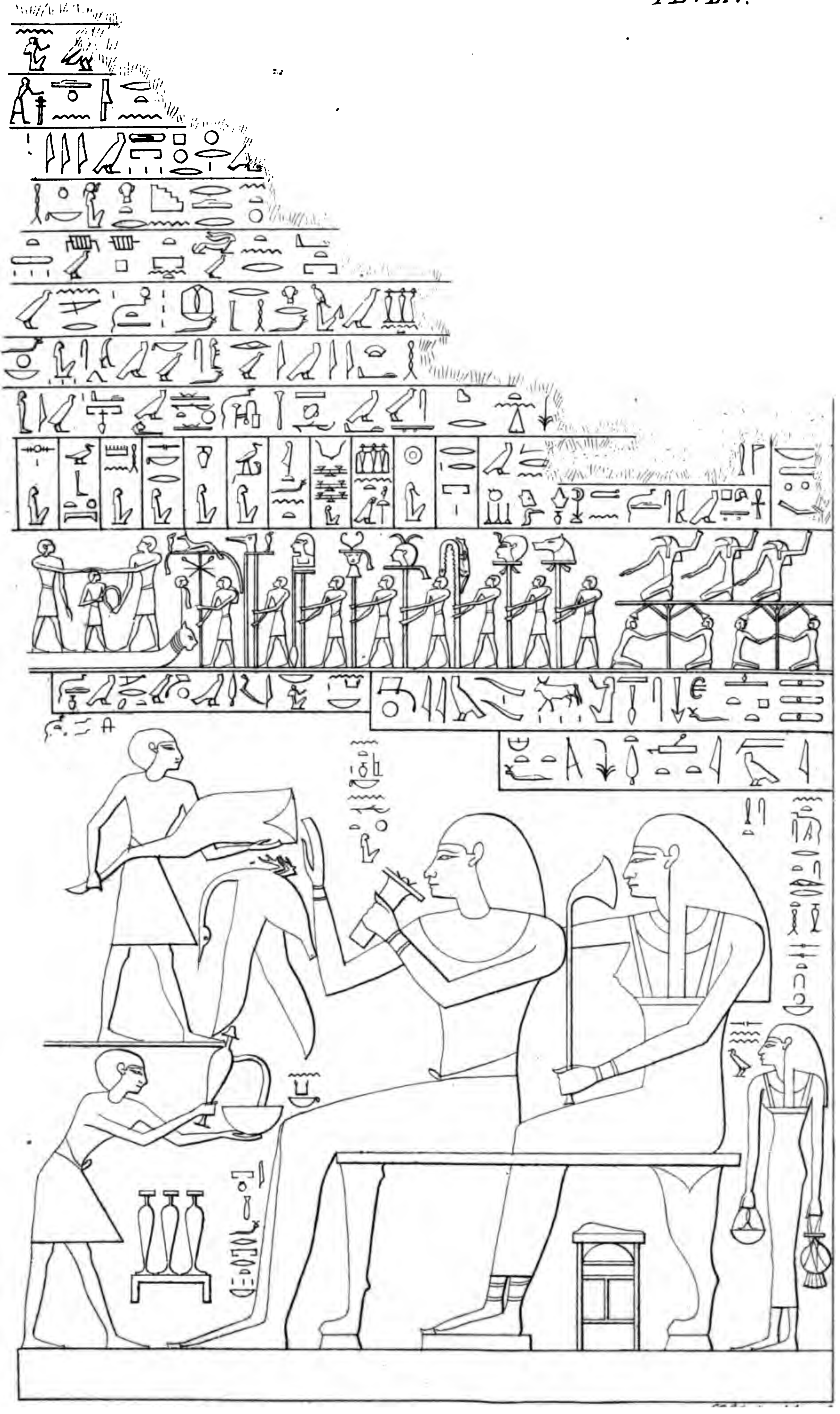

N:2
Fragment sans numéro
N:8
C. 36
N:1
C. 16

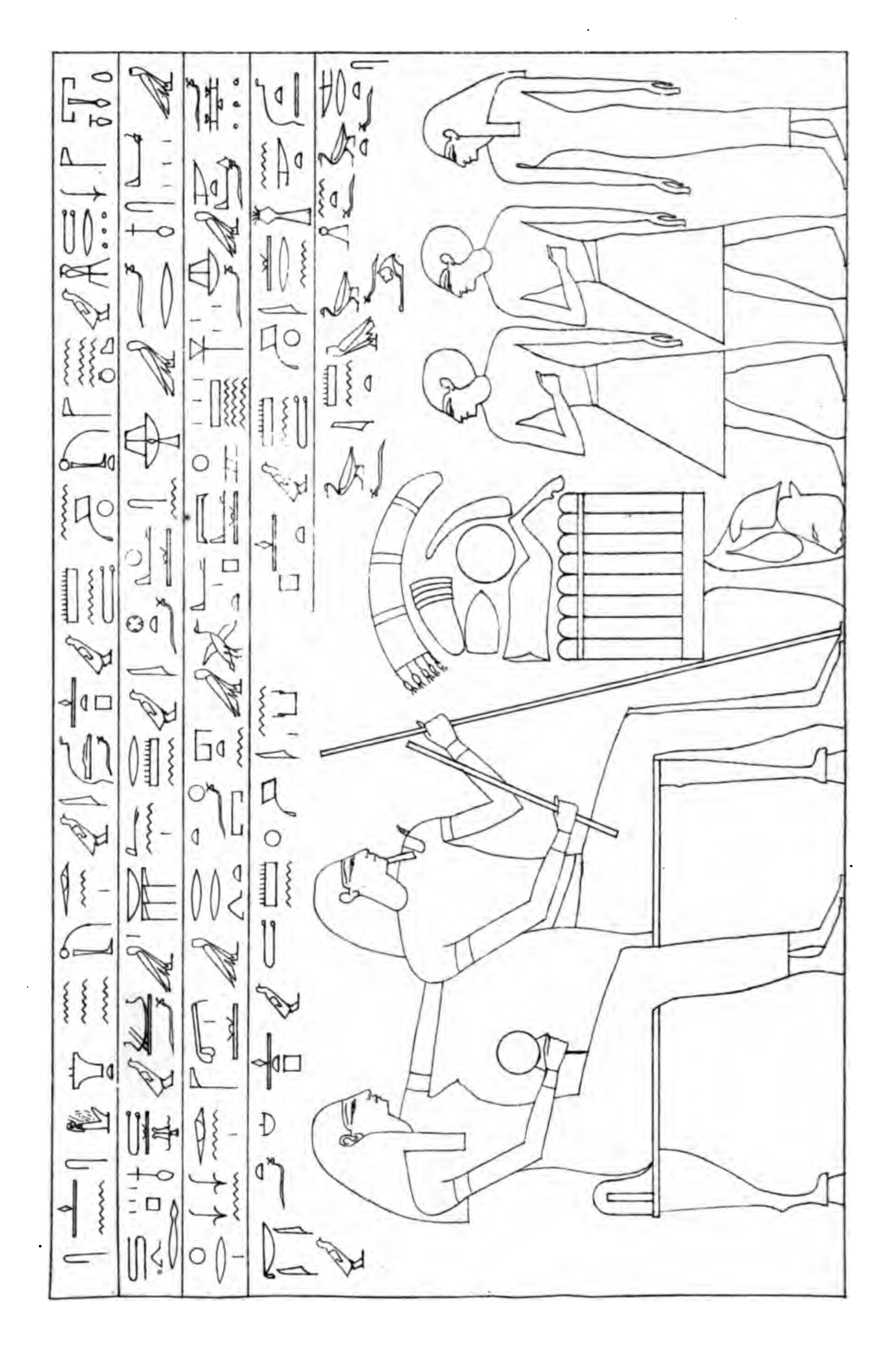


N.° 9

C. 38

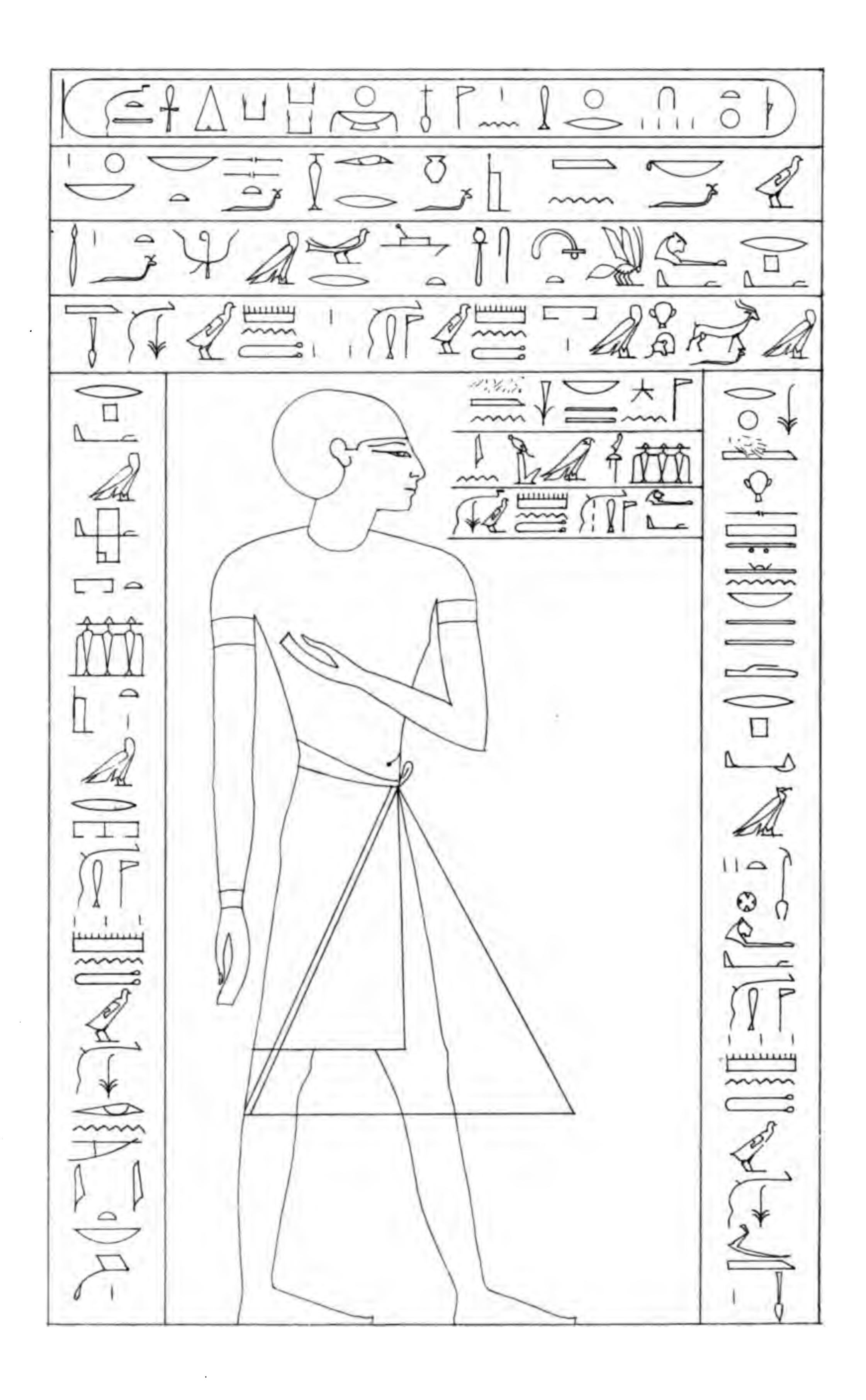


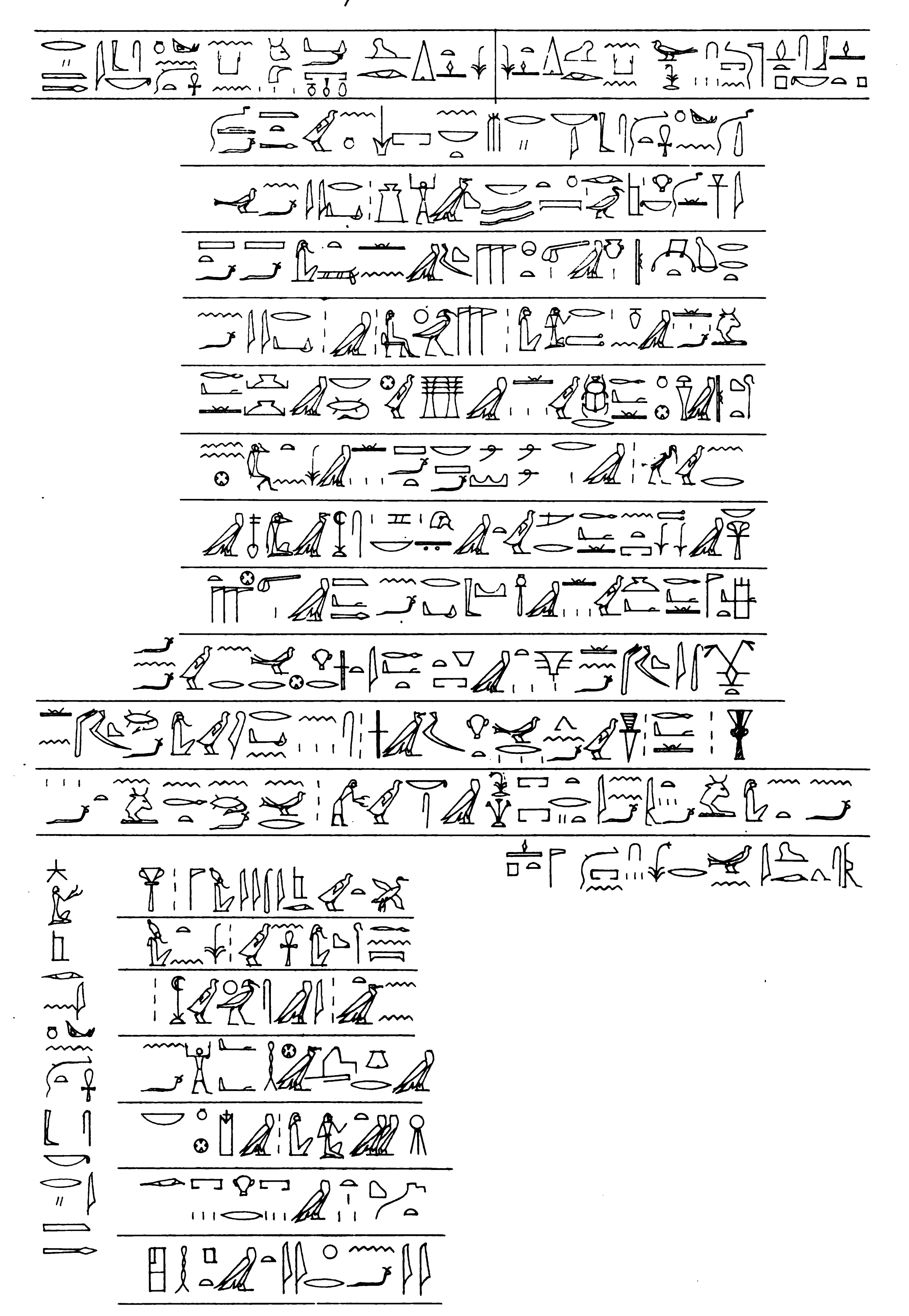




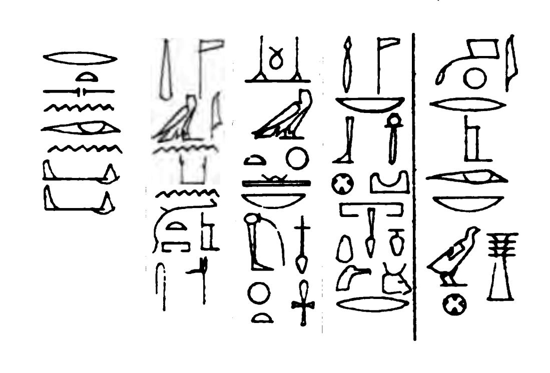


Chédeau del.



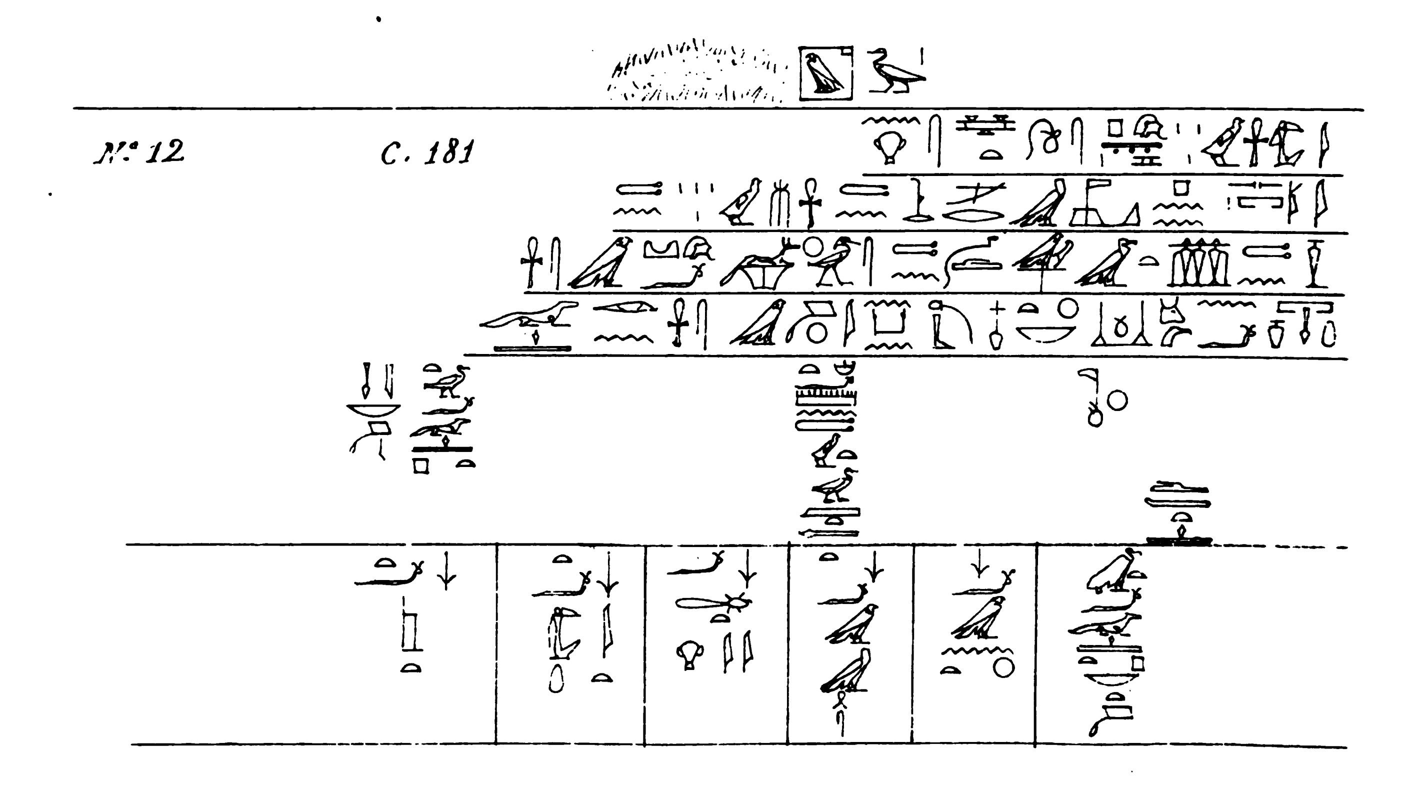


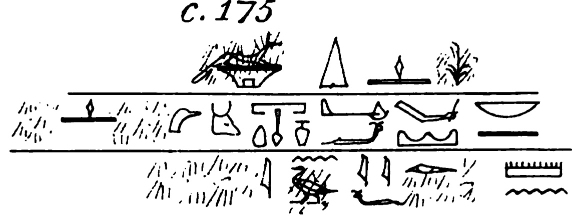
N° 15 C. 188



N° 19 C. 193

N° 12 C. 181





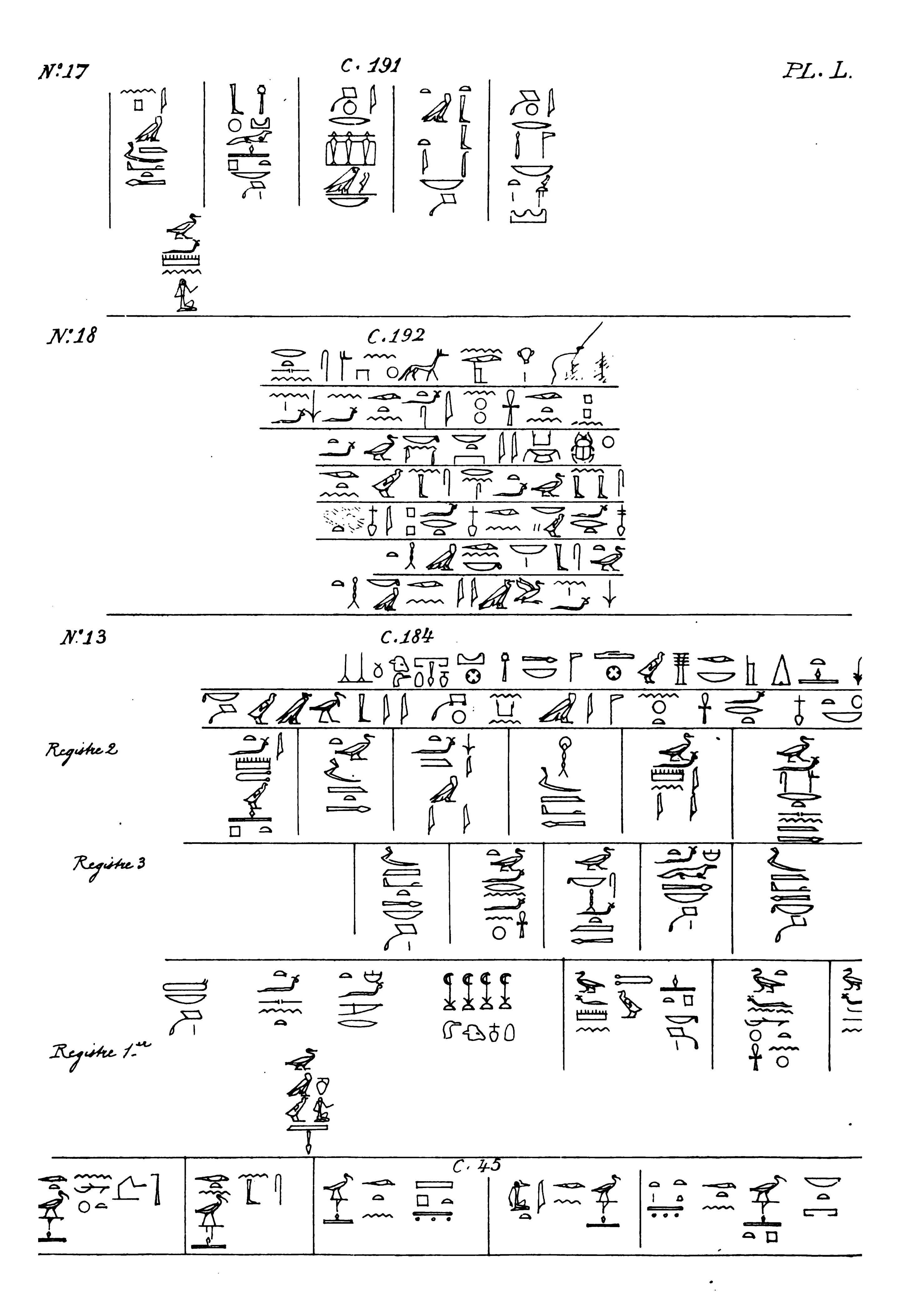
Dernier Registre

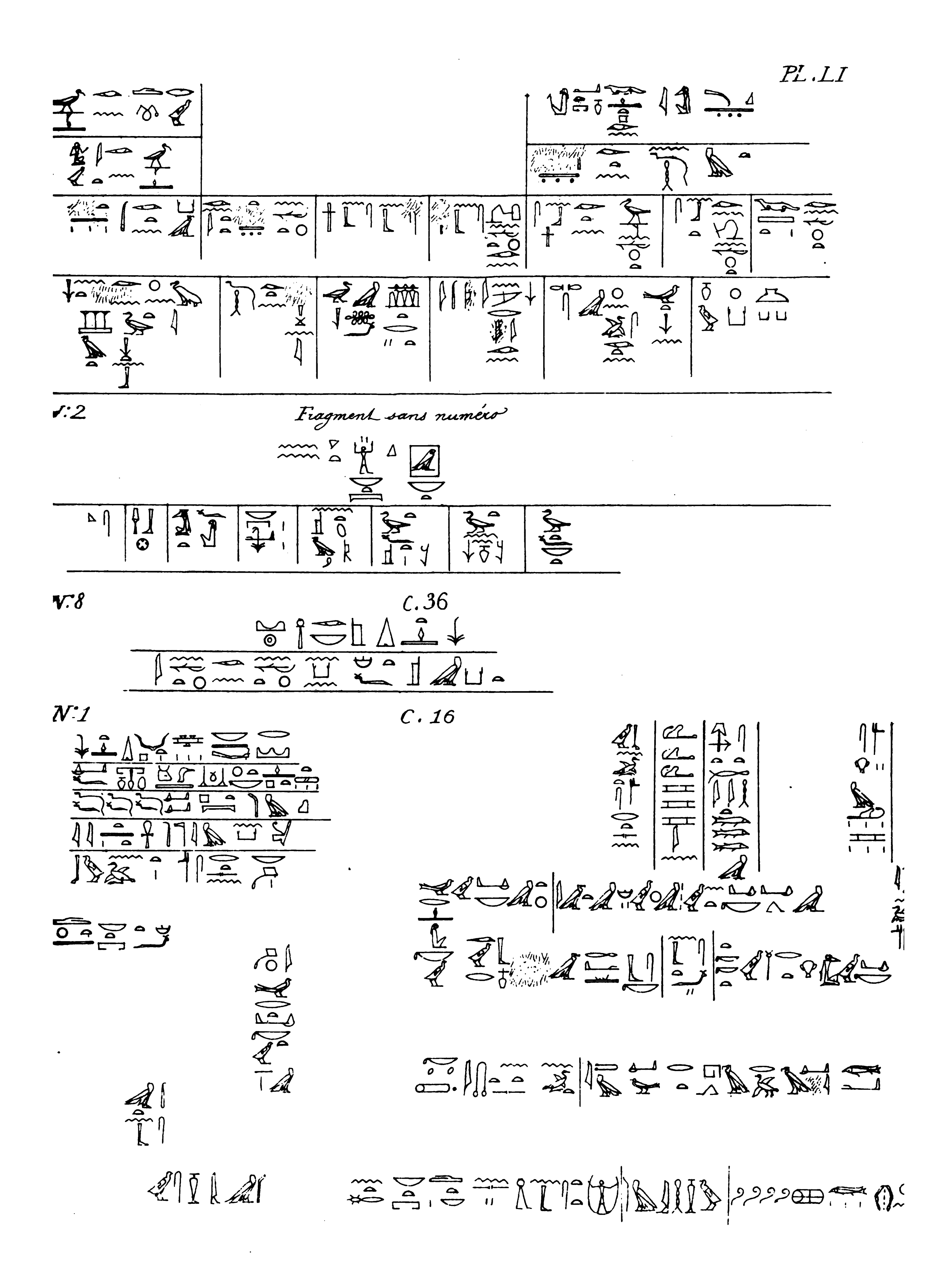
N° 16 C. 190

N.° 17 C. 191

N.° 18 C. 192

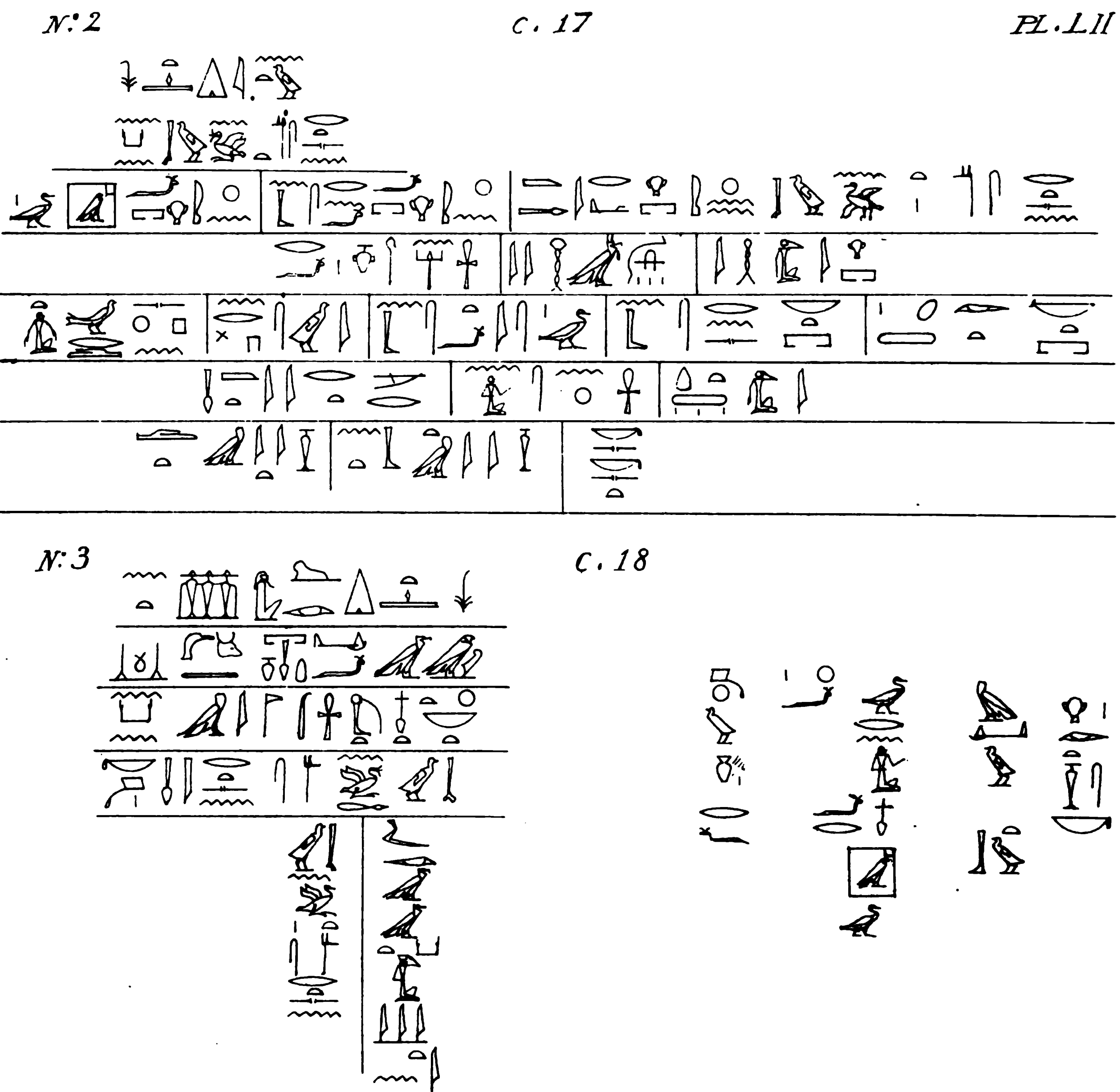
N.° 13 C. 184



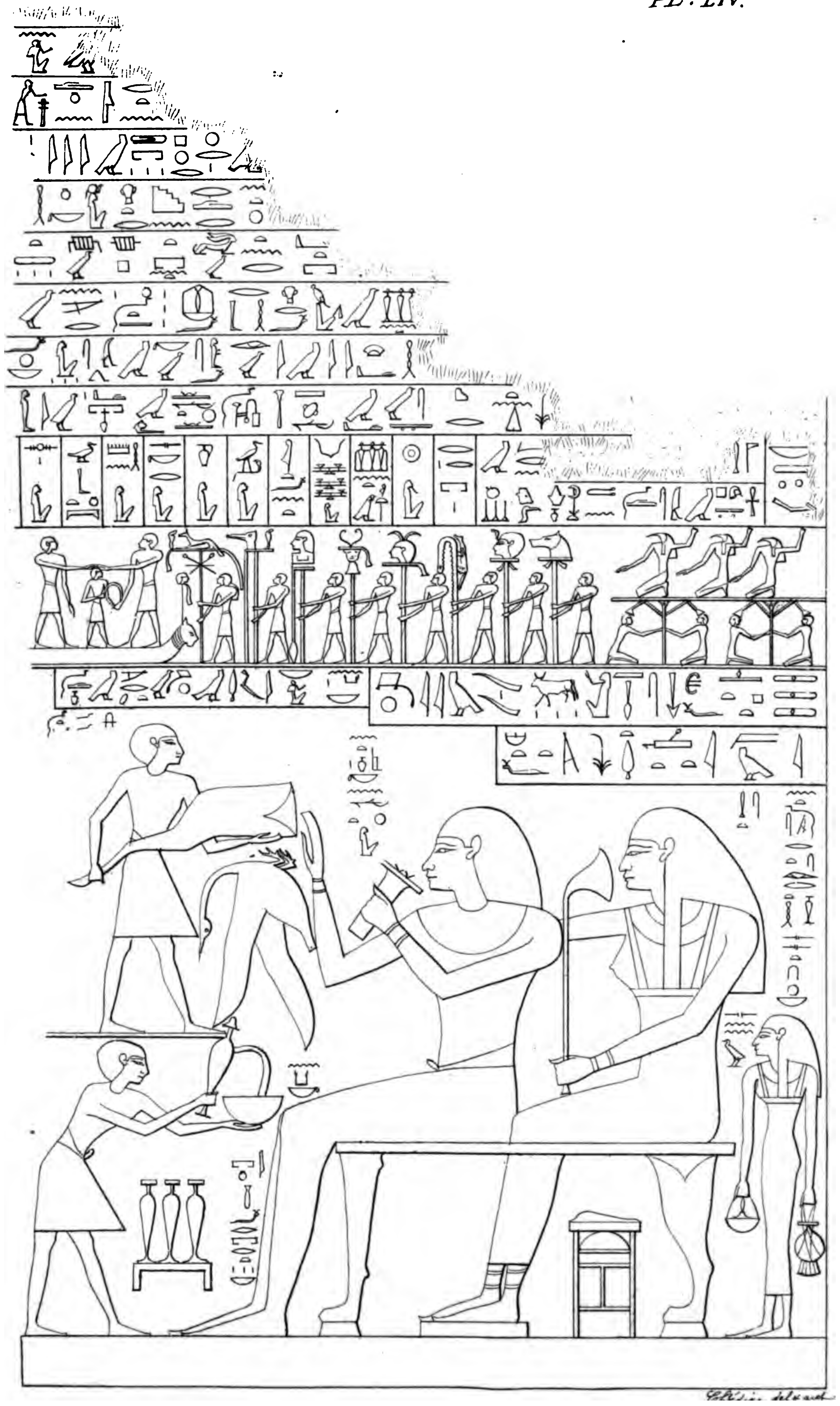


PL. LI
N:2
Fragment sans numéro
N:8
C. 36
N:1
C. 16

N° 2 C. 17

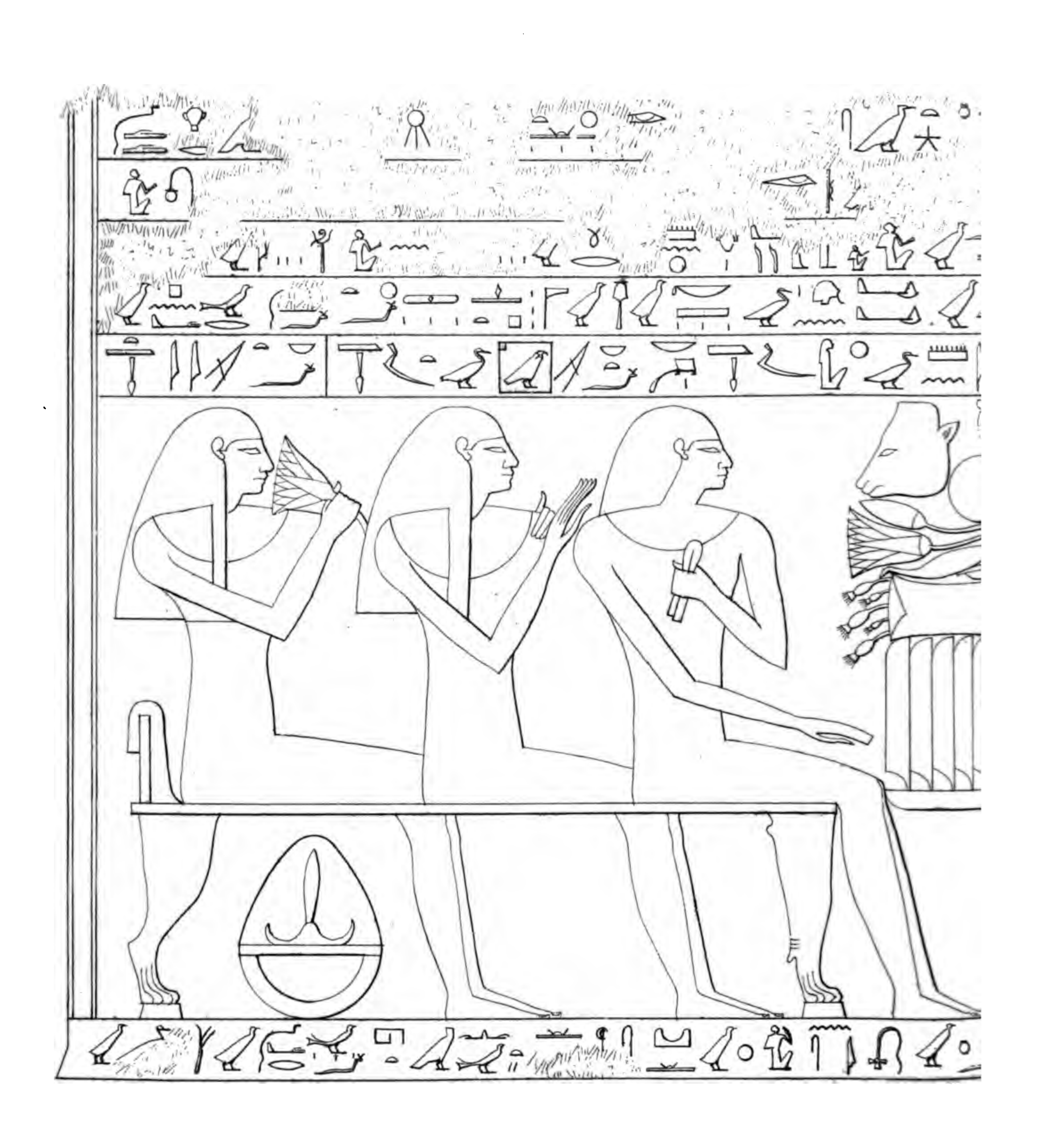


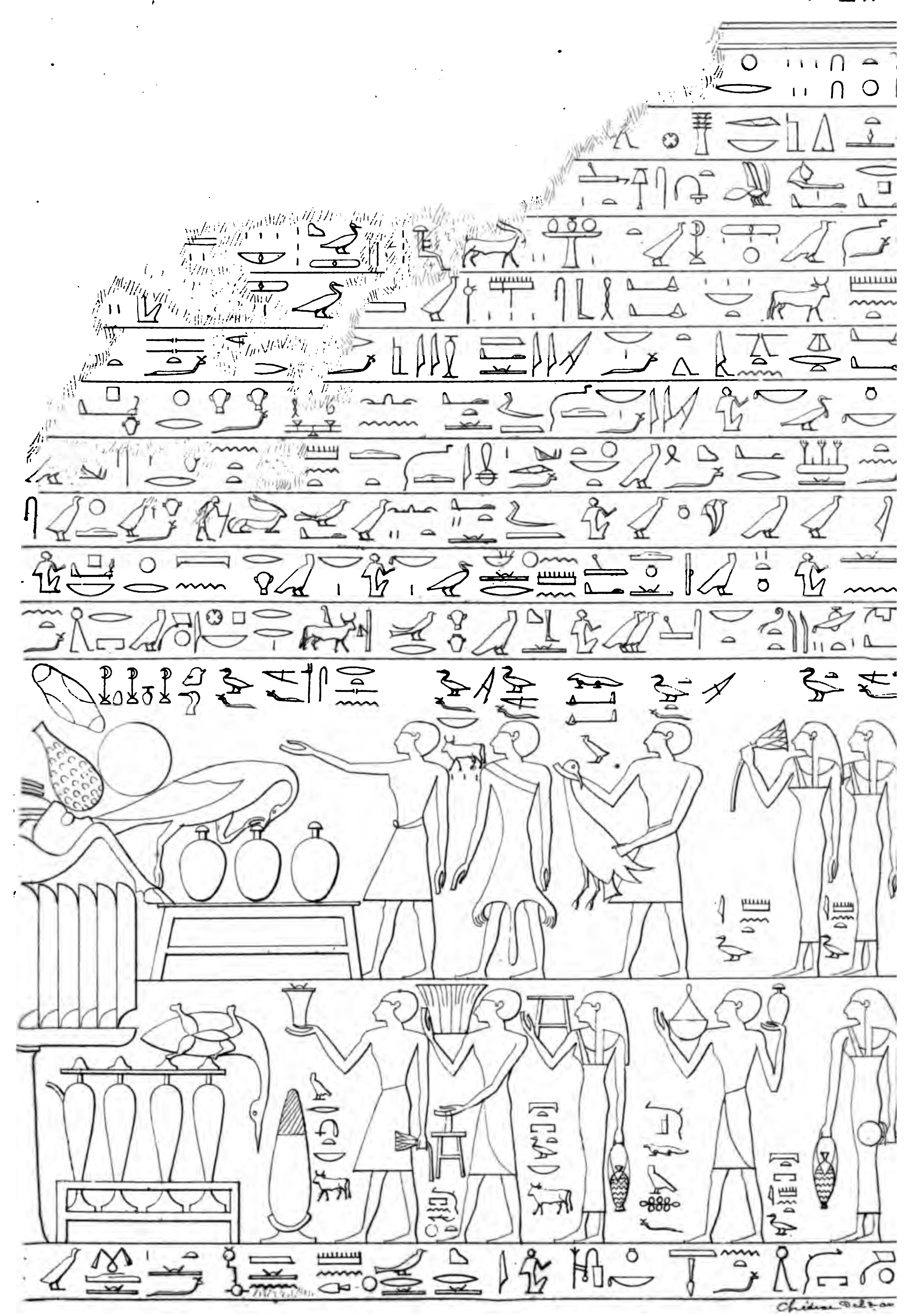
N: 9 C. 38

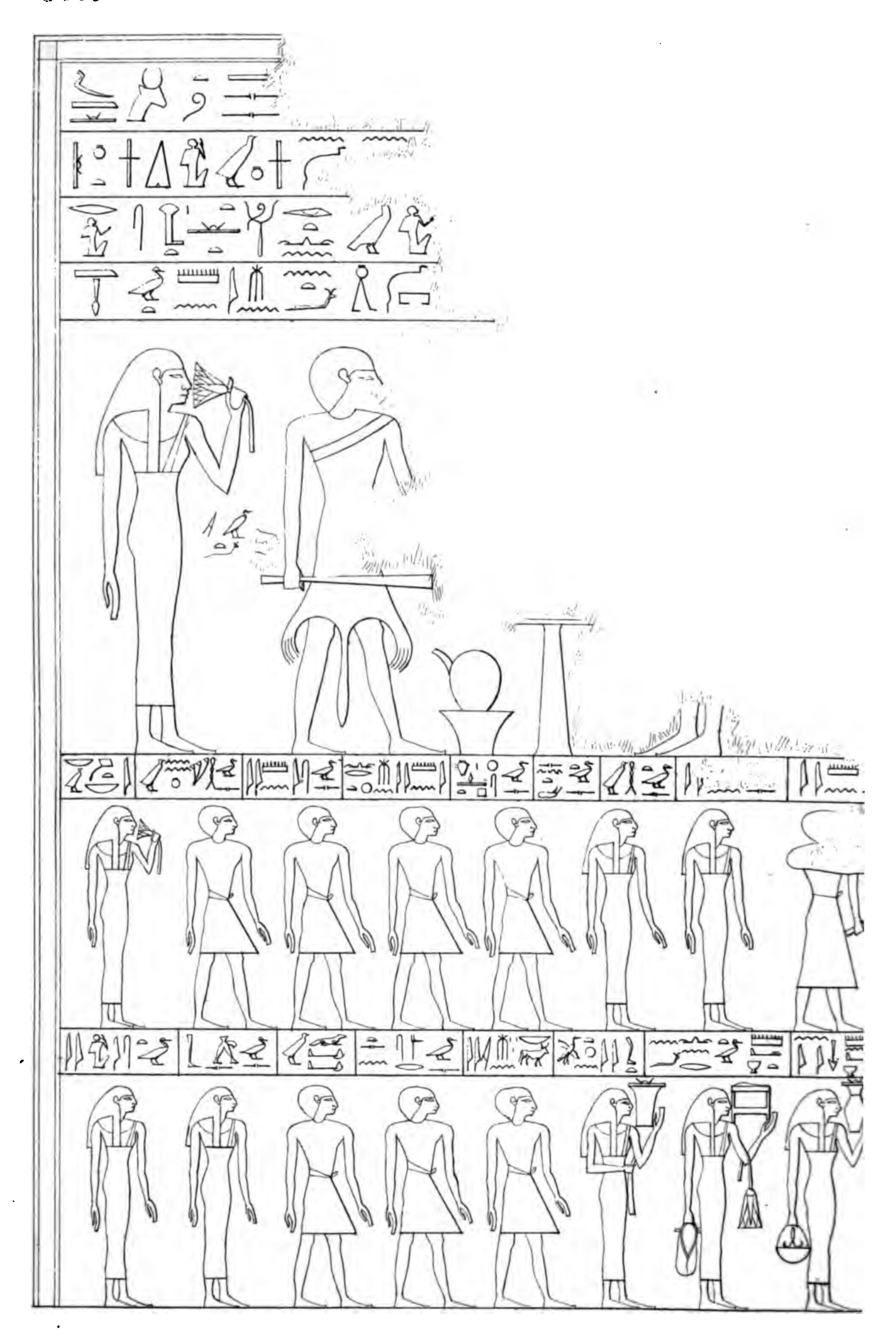


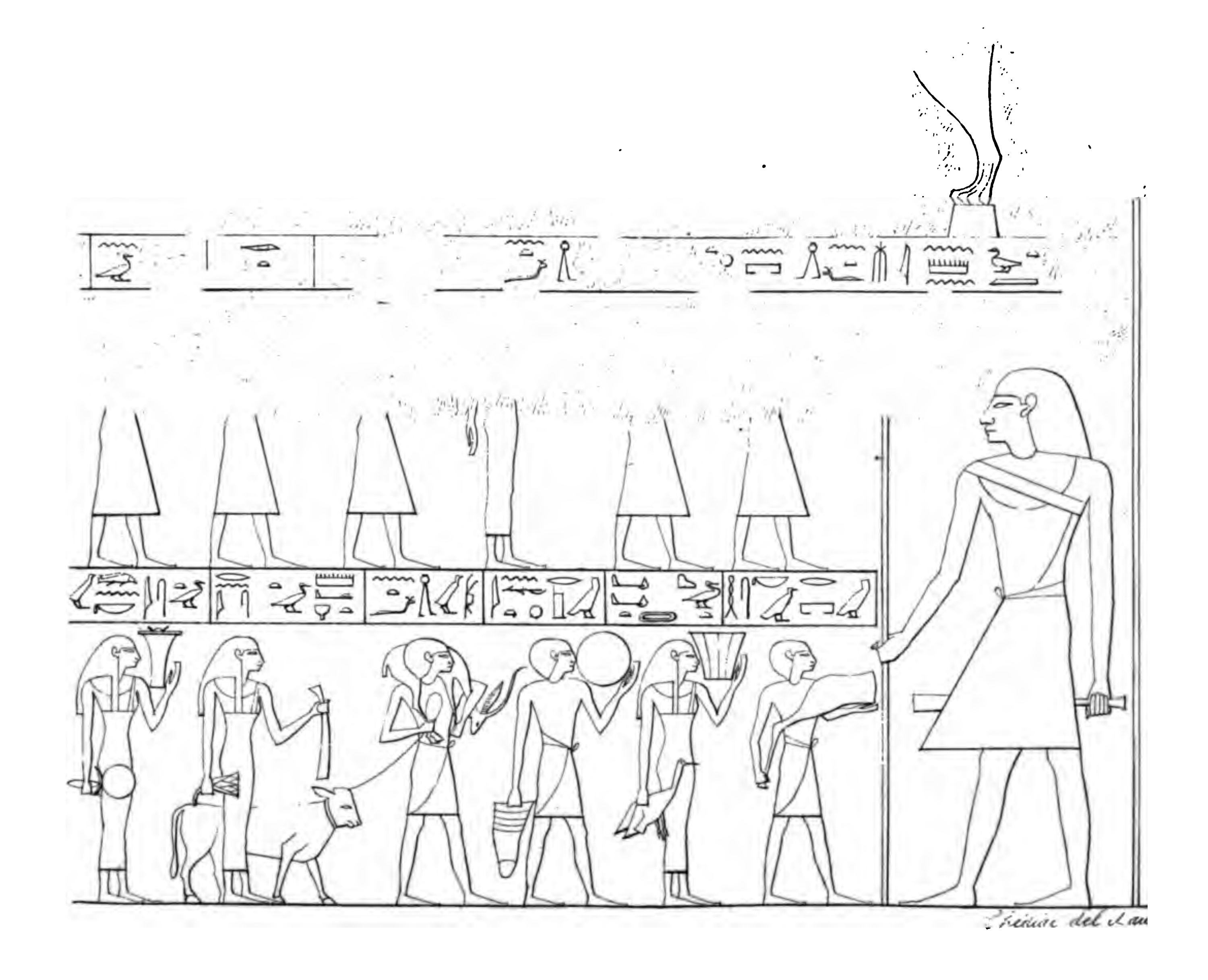
Ch. Weidenbach del. et aut.

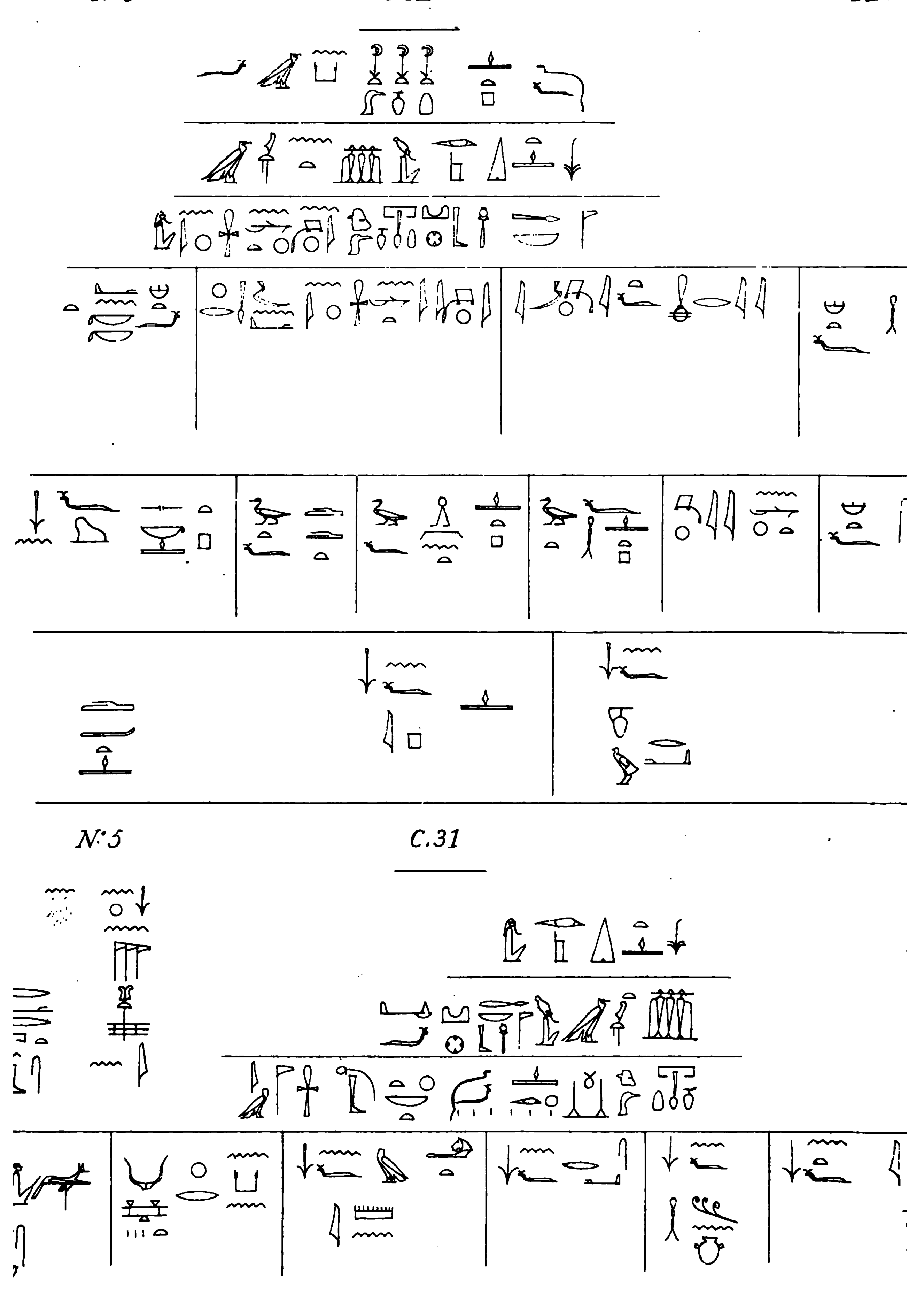
C.167

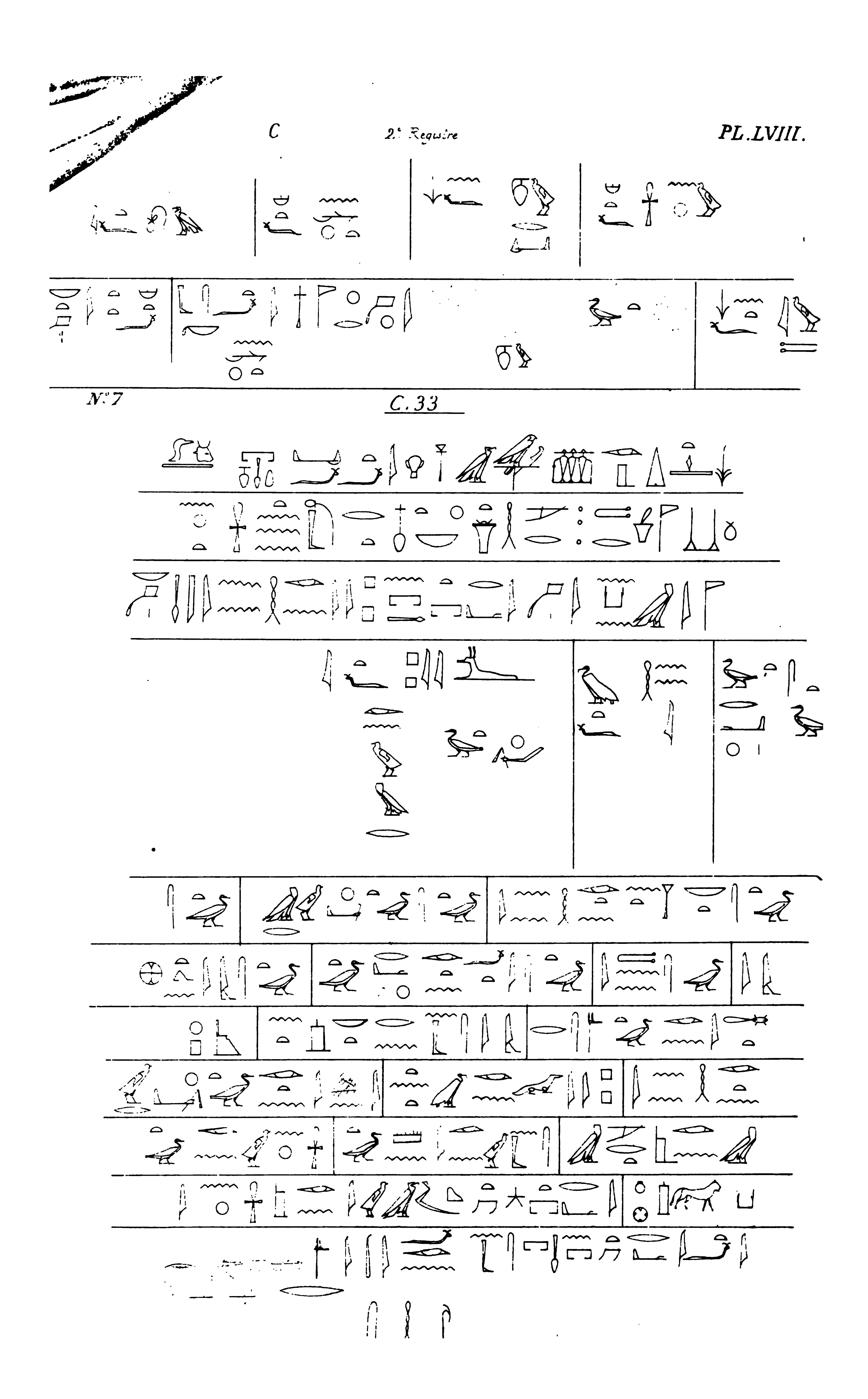


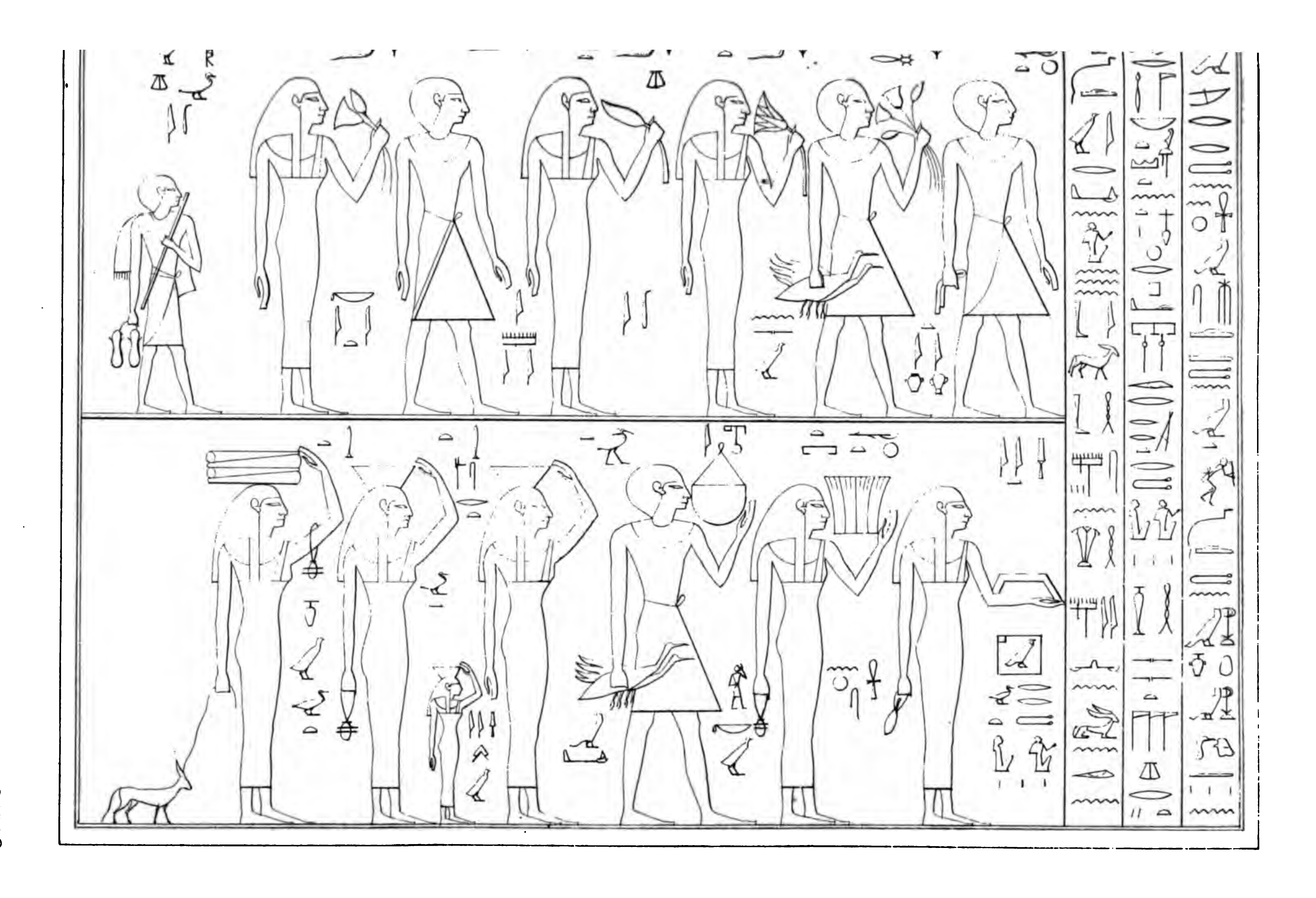

Chidiac Del.



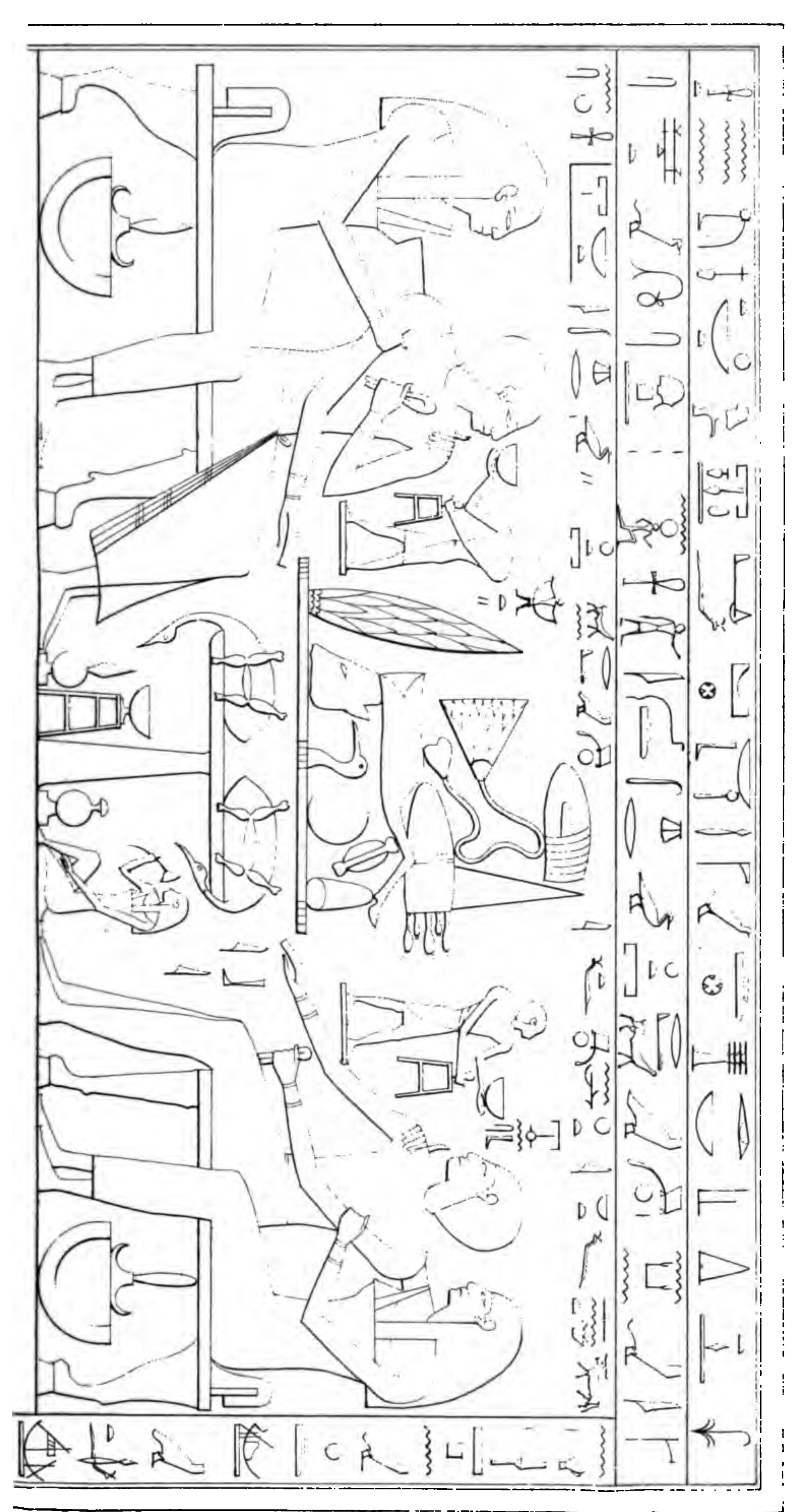



N.° 5
C. 31

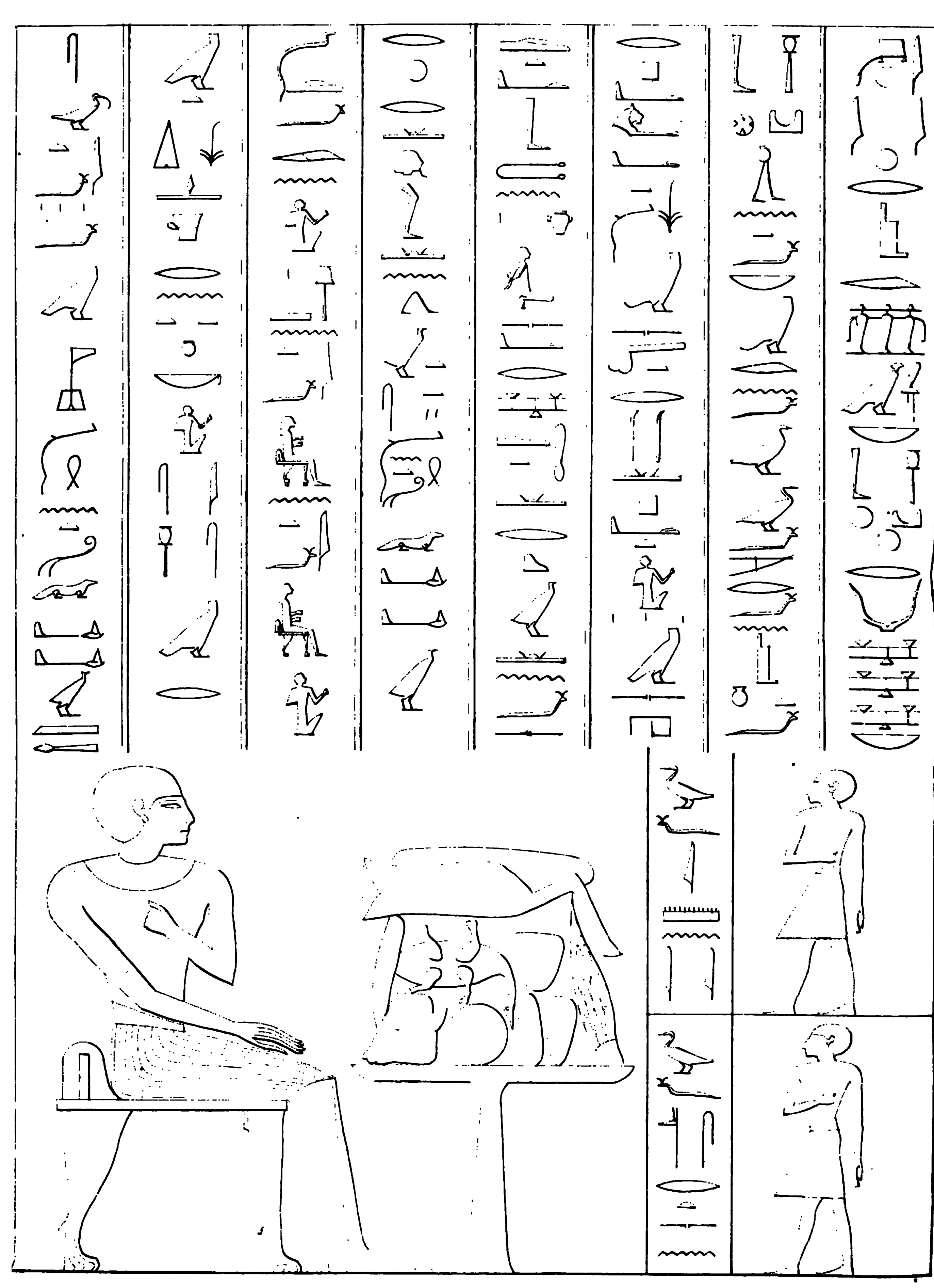

N.° 7
C. 33

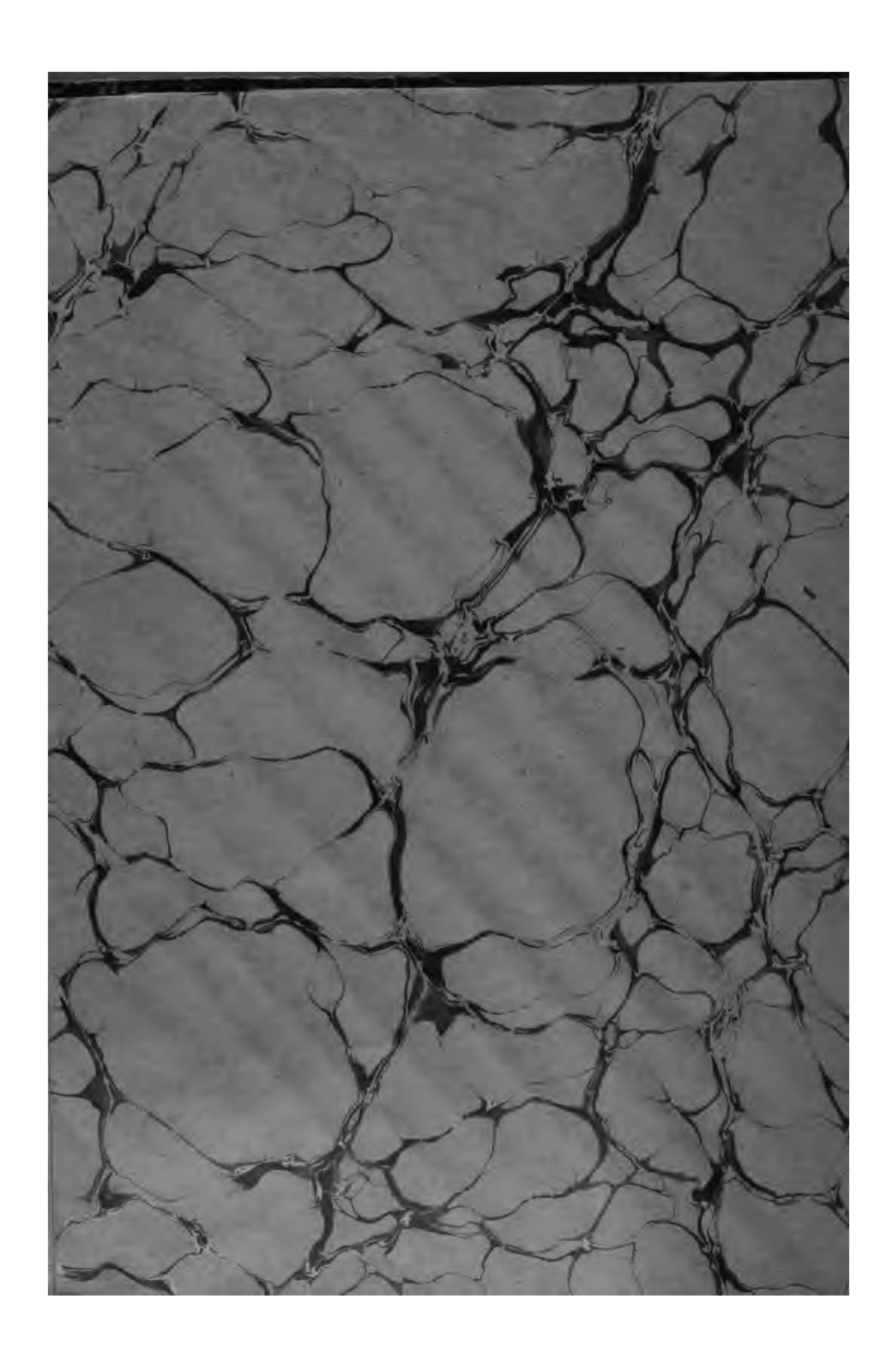


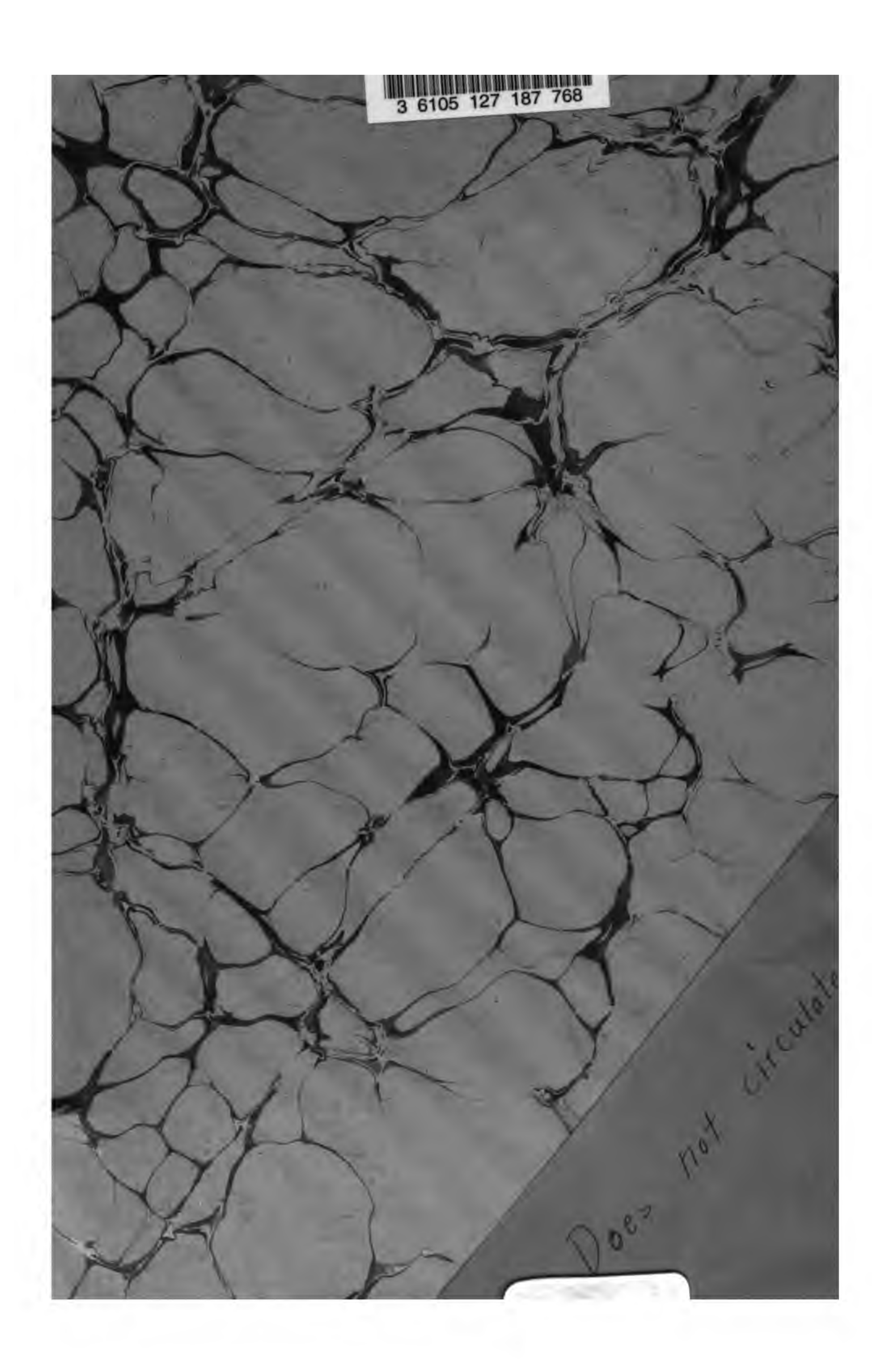
PL. LIX.



Lefébure del. & aut.






3 6105 127 187 768
Does not circulate